Les Confessions de Marion Delorme, publiées par Eugène de Mirecourt et précédées d'un coup-d'oeil sur le siècle de Louis [...]



CONFESSIONS

DE

MARION DELORME

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PRÉCÉDÉES

D'UN COUP D'ŒIL SUR LE RÈGNE DE LOUIS XIII

PAR MÉRY

ÉDITION ILLUSTRÉE PAR J. A. BEAUCÉ, ETC.

TROISIÈME ÉDITION



PARIS

GUSTAVE HAVARD, LIBRAIRE-EDITEUR

15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

CONFESSIONS

DE

MARION DELORME

II

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

CONFESSIONS

DE

MARION DELORME

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PRÉCÉDÉES

D'UN COUP D'ŒIL SUR LE RÈGNE DE LOUIS XIII

PAR MÉRY

ÉDITION ILLUSTRÉE PAR J. A. BEAUCÉ, ETC., ETC.

TOME SECOND



PARIS

GUSTAVE HAVARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR

15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

1856

LES

CONFESSIONS DE MARION DELORME

TROISIÈME PARTIE

I

A cette époque, Paris avait un médecin nommé Théophraste Renaudot, qui faisait le désespoir des autres médecins et des apothicaires. Avec son système, on pouvait planter là le séné, la rhubarbe, toutes les drogues possibles et même le *vin émétique*, invention merveilleuse et toute récente.

Le docteur avait remarqué l'influence du moral sur le physique. Il était convaincu que la maladie la plus sérieuse devait céder à la gaieté de l'esprit, et que le bien-être de l'âme amenait promptement le bien-être du corps.

Ces principes devinrent la base de son système de guérison. Pour commencer à le mettre en pratique, il se prit à rassembler de droite et de gauche les nouvelles amusantes, les anecdotes scandaleuses, les bons mots des uns et les naïvetés des autres. Il

avait tous les matins une petite chronique des événements de la veille, qu'il brodait, arrangeait, amplifiait et débitait à ses malades, tout en leur tâtant le pouls et en leur faisant tirer la langue.

Théophraste était caustique et malin; il donnait aux choses les plus simples une tournure originale et comique. Ses malades en l'écoutant, oubliaient la douleur.

Il les guérissait par un éclat de rire.

Ce remède acquit une vogue immense.

Le docteur accapara toute la clientèle de ses confrères, et bientôt il lui fut impossible de suffire aux demandes. Mais comme il avait le génie inventif, il trouva moyen de contenter tout le monde et de s'épargner à lui-même des courses fatigantes. Il soigna les malades du fond de son cabinet, et les malades guérissaient toujours.

Or, voici le raisonnement que s'était fait Théophraste :

« — Ces gens-là pouffent de rire, se disait-il, quand je cause avec eux... Si j'arrivais à les faire pouffer de rire par correspondance ? »

Et voilà notre homme écrivant ses anecdotes et les envoyant sous pli au domicile de ses clients.

Le remède *lu* produisit le même effet que le remède *parlé*.

Cela tenait vraiment du prodige.

Quand les histoires de Théophraste étaient curieuses, il les faisait durer cinq ou six jours, c'est-à-dire qu'il ne racontait pas tout à la fois et stimulait la curiosité du malade.

On se gardait bien de mourir avant de connaître la suite.

Les autres médecins voulurent imiter leur confrère, mais ils n'avaient pas son esprit : les malades écoutaient, bâillaient et trépassaient.

Renaudot se lassa d'écrire, il imprima.

Dès lors, ce fut un enthousiasme impossible à rendre. Ceux même qui n'avaient pas la fièvre voulaient prendre le remède. On recevait en s'éveillant sa petite feuille bien fournie d'épigrammes, bien pétillante de malice, bien saturée de jolis scandales. On riait, on se

tenait les côtes, et l'on se faisait du bon sang pour le reste du jour.

Tout Paris se portait comme un charme.

Beaucoup de personnes timorées étaient d'avis de prendre des mesures immédiates, afin de s'opposer à la propagation de l'espèce. La découverte de Théophraste diminuant de beaucoup le nombre des décès, il devenait indispensable, disaient-elles, pour ne pas occasionner d'encombrement dans le royaume, de diminuer en proportion le nombre des naissances.

Mais on ne fut point obligé d'en venir à cette extrémité.

La feuille du docteur eut le sort des meilleures choses de ce monde : elle se gâta par le contact et le mélange.

Théophraste ne sut pas résister à l'enivrement du succès; l'ambition lui trotta par la cervelle. Une multitude de gens, bien éloignés d'avoir sa verve piquante, lui adressèrent des articles et le payèrent pour les imprimer. Il agrandit son format, accueillit les bavardages de cour et se trouva fort honoré que Louis XIII lui-même daignât lui envoyer de sa rédaction royale.

A partir de ce moment, l'ennui se glissa dans la feuille.

La politique détrôna l'épigramme, la méchanceté remplaça l'esprit ; les malades bâillaient, ne guérissaient plus et mouraient absolument comme avant l'invention.

Mais les médecins et les apothicaires se portaient beaucoup mieux.

Le journal de Théophraste prit le titre de *Gazette de France*, perdit toute pudeur et s'oublia jusqu'à faire l'éloge du cardinal et du vin émétique *.

J'arrive à une phase de mon existence très-difficile à peindre. Ma plume s'arrête et je crains tout à la fois pour mon amour-propre et pour la délicatesse du lecteur. Je ne me sens plus ici le

* Richelieu ayant appris que Théophraste était son compatriote, le fit venir et le gagna. Il lui donna l'autorisation d'établir une maison de prêt, analogue au Mont-de-Piété actuel. Dès lors le gazetier n'attaqua plus l'Éminence.

(*Note de l'éditeur.*)

courage d'atténuer mes torts; d'autre part, je ne veux ni les dissimuler ni recourir au mensonge.

Puisque je fais ma confession, elle sera complète.

Or, l'occasion se présente de laisser pendant quelques pages un autre parler à ma place, et je demande la permission de me taire.

La feuille de Renaudot, avant de porter le titre pompeux de *Gazette de France,* s'appelait le *Réveille-Matin.*

C'est donc le *Réveille-Matin* qui va donner assez bon nombre de détails dont je dois, hélas! garantir l'authenticité.

Je permets d'avance au libraire qui publiera ces pages après ma mort, de déchirer le voile d'allégorie que le gazetier, par prudence, jetait sur ses articles, comme aussi d'écrire en toutes lettres les noms indiqués dans le texte par des pseudonymes ou des initiales.

« *Paris, dix-neuf septembre.*

« Grande nouvelle! La sœur aînée des Grâces se proposait, avions-nous dit, d'aller faire pénitence en province; il n'en est rien.

Mademoiselle Delorme se pavanait, hier soir, sur la place Royale.

Trente ou quarante papillons dorés battaient de l'aile autour de ses charmes.

Silence! et prenons garde que le cardinal entende!

Certain poëte est en train de livrer assaut.

A-t-il conquis, n'a-t-il pas conquis?.. allez-y voir!

La belle se fait promener, quand vient l'ombre, dans un carrosse magnifique, attelé de six chevaux blancs et entouré de vingt laquais à cheval portant des torches.

Nous avons vu passer ce carrosse rue Saint-Thomas-du-Louvre.

Tout le monde se mettait aux fenêtres.

La comtesse de Saint-Évremond parut à la sienne, et mademoiselle Delorme salua sa marraine avec un petit air méprisant et protecteur.

La noble dame était furieuse.

— Il y avait de quoi !

Mais qui donc a payé le carrosse?

L'intendant de M. Desmarets de Saint-Sorlin prétend que ce n'est pas son maître.

S'il attendait pour répondre qu'on l'interrogeât?.. Il y a des serviteurs d'une maladresse inconcevable ! »

« *Vingt-trois septembre.*

« Ou le poëte n'a pas conquis, ou il a perdu bien vite sa conquête. On a rencontré fort tard, rue des Tournelles, le jeune prince de Marsillac : les mauvaises langues prétendent qu'il ne sortait pas de chez mademoiselle de Lenclos. »

« *Huit octobre.*

« Ah ! pour le coup, c'est un délire ! les oreilles nous tintent...

Que dites-vous de Marion? Avez-vous vu Marion! Êtes-vous reçu chez Marion?

Impossible de faire un pas sans entendre ce discours.

Chacun parle de Marion, tout Paris va chez Marion.

— Dites-moi...

— Qu'y a-t-il?

— Vous savez, Émery, le trésorier de l'argenterie du roi?

— Eh bien?

— Il se ruine pour elle.

— Pour qui?

— Pour Marion.

— Diable!

— Il lui a donné, le jour de sa fête, une parure de trente mille écus.

— Peste!

— C'est le trésor qui va payer tout cela.

— Vous croyez?

— Parbleu!.. Mais voici bien autre chose.

— Qu'est-ce encore?

— J'ai vu le duc de Buckingham entrer chez Marion.

— Où est la merveille? Tout le monde y entre.

— C'est vrai. »

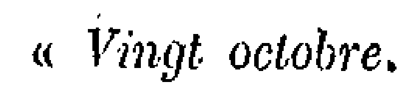
« *Quinze octobre.*

« Milord est d'une galanterie sans exemple pour la déesse de la rue des Tournelles, mais celle-ci lui tient rigueur; elle connaît sa passion pour une très-grande dame du Louvre. Le nom de cette grande dame?.. Chut!.. Devinez-le si vous pouvez, mais ne le pro-

noncez pas. Vous vous exposeriez, si vous êtes vilain, à tâter du Châtelet; si vous êtes noble, de la Bastille. »

« Dix-sept octobre.

« Buckingham soutient que tous ces bruits sont menteurs, et mademoiselle Delorme commence à croire Buckingham. »



« Vingt octobre.

« M. le trésorier de l'argenterie a quitté la place. Il y reviendra... quand milord aura repassé la Manche.

Hier, le noble Anglais se pavanait à l'hôtel de Bourgogne dans la loge de Marion.

La déesse a le goût des antiquités et des objets d'art.

Il lui a meublé toute une salle de bahuts moyen âge, de fauteuils gothiques, de reliquaires précieux.

Elle attache son corsage avec un camée magnifique, dont se parait, dit-on, la femme d'Alexis Comnène.

Le galant ambassadeur a payé ce camée soixante-deux mille livres.

En l'envoyant à Marion, il y a joint ces vers :

Puisque vous aimez, ma divine,
L'antique mode byzantine
Avec ses poudreux attributs,
Vieux reliquaires et bahuts,

Sachez... je n'ose trop le dire...
Mais serais-je donc le premier
Qui, s'il avait le monde entier,
Le donnerait cent fois pour votre *Bas-Empire?*

Ceci prouve deux choses : d'abord que Buckingham tourne passablement le vers ; puis, qu'il n'est pas encore heureux. Quelqu'un nous offre de gager qu'il le sera : il est défendu de parier à coup sûr. »

« *Vingt-cinq octobre.*

« On a cherché milord, ce matin, à son hôtel, au Louvre, sous les bosquets de charmilles du jardin de l'est, qui se trouve juste au bas des fenêtres de la reine, partout enfin où on a l'habitude de le rencontrer. Il ne se trouvait nulle part...... Où était-il donc?

Marion seule n'avait point d'inquiétude. »

« *Dix novembre.*

« Mais voici le curieux de l'affaire.

Lord Buckingham mentait, en affirmant qu'il ne portait pas une autre passion dans le cœur. Il a fait la cour à mademoiselle de l'Orme, parce que les traits de la belle offrent beaucoup de ressemblance avec ceux de la haute et noble dame, dont vous ferez toujours bien de ne pas prononcer le nom, si vous le devinez.

Marion s'est tout de suite aperçue de la chose.

Le duc la priait de s'habiller comme cette haute et noble dame, de manière à rendre l'illusion aussi complète que possible. Il fallait tout imiter, les mines, la démarche, le langage et jusqu'à la coiffure de nuit.

C'était humiliant.

Mademoiselle de l'Orme s'indigna ; l'injure faite à ses charmes lui parut impardonnable. Elle posait pour une autre! les transports de Buckingham s'adressaient à une beauté absente!

Milord eut son congé sur l'heure. On lui déclara qu'on n'était pas faite pour servir d'effigie.

Vraiment, ces Anglais ont des idées originales!

La chose fait de l'esclandre. Marion, dans sa colère, a crié sur les toits, et, de bouche en bouche, les propos sont allés jusqu'au Louvre. Louis XIII veut voir la demoiselle. On a des ordres pour la lui présenter à son petit coucher, déguisée en page.

Nous obtiendrons les détails, patience! »

« *Treize novembre.*

« Onze heures sonnent à l'horloge du palais. Louis XIII, en robe de chambre, salue tous les seigneurs qui viennent d'assister au grand coucher, et l'huissier prononce, en ouvrant la porte, les mots d'usage :

« — Allons, messieurs, retirez-vous. »

La foule s'éloigne.

Restent seulement les gentilshommes qui, le matin, ont droit aux grandes entrées.

Un valet de chambre peigne le roi. Les officiers apportent sur un plat d'argent un bonnet de nuit avec des mouchoirs, puis le grand chambellan arrive à son tour avec deux assiettes de vermeil, entre lesquelles est une serviette, dont un coin seulement est mouillé.

Le roi se lave la figure, s'essuie, donne des ordres pour l'heure du lever et congédie tout le monde, à l'exception de Bellegarde et du premier valet de chambre.

— Eh bien? dit Louis XIII à voix basse au grand écuyer.

— Sire, le page attend vos ordres.

— Va le chercher toi-même.

— J'obéis, répond Bellegarde en s'inclinant.

Il sort par la porte d'un cabinet, traverse deux antichambres et pénètre dans un couloir secret, où, depuis une heure, se promène

en grelottant un beau jeune homme, que le grand écuyer croit réchauffer sans doute en l'embrassant sur les deux joues...

Car ce beau jeune homme est une belle fille, c'est Marion.

—Venez... il fait plus chaud dans la chambre à coucher du roi.

— C'est heureux! mais qu'a-t-il à me dire, le roi?

— Surtout à une pareille heure? ajouta Bellegarde. En vérité, c'est fort bizarre! J'en suis à douter du témoignage de mes sens, et je me demande si je mène réellement, à près de minuit, chez Louis le Chaste, la plus adorable de ses sujettes. Voilà pourquoi j'ai besoin de vous embrasser, Marion, afin de me convaincre que je ne rêve pas.

— Finissez, monsieur!

— Non, certes... On m'oblige à un métier trop en dehors de mes habitudes : il est bien juste que je m'en dédommage... Soyez tranquille, le roi n'y verra rien.

— Mais là fanchement, monsieur de Bellegarde, le croyez-vous capable...

— Dame! les uns disent *oui*, les autres disent *non*... Peut-être saurez-vous le fin mot.

Il introduisit mademoiselle de l'Orme dans la chambre à coucher de Louis XIII. . . . .

. . . .

Nous n'en donnerons pas plus long ce matin, la place nous manque. »

« *Quatorze novembre.*

« Le valet de chambre s'est retiré, comme d'habitude, après avoir allumé le mortier dans un coin de la pièce et fermé les rideaux sur le roi, qui vient de monter au lit.

— Est-ce toi? murmura Louis XIII, entendant rentrer Bellegarde.

— Oui, sire.

— Tu amènes la personne?

— La voilà, dit le grand écuyer, faisant une révérence profonde et se dirigeant ensuite vers la porte pour sortir.

Un des rideaux s'écarta doucement.

— Non, non... reste! et donne un siège à... *monsieur*... Tu n'es pas de trop.

Le rideau retomba.

Mademoiselle de l'Orme eut une petite moue très-gentille, où se mêlait un peu de contrariété à beaucoup de dédain. Quant à Bellegarde, il parut flatté de la tournure que prenaient les choses, donna le siége et en avança un autre pour lui-même.

— *Monsieur*, dit Louis XIII, une dame de votre connaissance a reçu chez elle l'ambassadeur d'Angleterre?

Le faux page continua sa moue et ne répondit pas.

— Sa Majesté daigne vous interroger, lui dit Bellegarde en souriant.

— Ah?.. je vous remercie de me l'apprendre, répondit la belle sur un ton fort piqué. Pourtant, il est assez nécessaire que le roi sache...

— Qui vous êtes?.. Inutile, *monsieur*. Veuillez me répondre purement et simplement : vous connaissez mademoiselle de l'Orme?

— C'est moi-même, sire.

— Je n'en sais rien et ne veux pas le savoir. Bellegarde a reçu l'ordre de m'amener un page, très-capable, j'en suis sûr, de me donner les renseignements dont j'ai besoin... J'interroge ce page et je le prie de me répondre.

—Mais, dit Marion, rouge de dépit, rien ne me prouve que j'ai l'honneur d'écouter le roi. S'il daignait me montrer son visage...

Il y eut un mouvement des rideaux, mais ce mouvement eut pour résultat de les rapprocher tout à fait l'un de l'autre.

— Bellegarde, jure à *monsieur* qu'il est en présence du roi.

— Sur mon âme, sur l'Évangile, sur le nom de mes ancêtres, je le jure!

Et, le serment fini, le grand écuyer se pinça la lèvre pour ne pas éclater de rire.

— C'est bien, dit Louis XIII.

Il étendit son bras hors des rideaux et frappa sur un guéridon à la portée de sa main royale.

— Avez-vous faim, *monsieur?* demanda-t-il au page. . .

. . . .

Or, le peu d'étendue de notre feuille nous oblige encore à remettre à un autre jour la suite de cette intéressante et très-véridique histoire. Nous pourrions dire d'où nous la tenons, s'il entrait dans nos habitudes de compromettre personne. En tout cas, ce n'est ni du roi, ni du grand écuyer, ni de Marion.

— C'est du diable, alors! vont s'écrier nos lecteurs.

Peut-être : ceci ne regarde que nous. »

« *Seize novembre.*

« Sur le guéridon, soutenu par quatre énormes griffes de panthère, on voit, à la lueur du mortier, brûlant toujours, une volaille froide, un flacon de vin d'Espagne, des friandises de toutes sortes, en un mot, ce qui compose ordinairement la collation nocturne servie chaque soir auprès de la couche du roi.

La nef est là, tout ouverte, contenant des coupes, des fourchettes, des couteaux et des assiettes d'or.

— Mangez un morceau, dit Louis XIII au page ; Bellegarde vous tiendra compagnie.

Souper en un tel lieu n'était pas un honneur médiocre, et mademoiselle de l'Orme accepta. Le grand écuyer tira deux coupes de la nef, les remplit de vin d'Espagne, prit l'une et tendit l'autre à Marion, en disant :

— Buvons à la santé du roi... *monsieur!*

—Volontiers, répondit-elle. Je vous ferai raison comme si j'étais un homme... car, je le vois, il faut décidément, ici, renoncer à mon sexe.

Bellegarde lui poussa le genou.

L'épigramme était d'une impertinence assez directe; mais on ne l'avait point comprise derrière les rideaux.

— *Monsieur*, dit Louis XIII, il est donc vrai que cette demoiselle de l'Orme a reçu dans son intimité le duc de Buckingham?

— C'est très-exact, sire, répondit le page, rongeant de ses belles dents une cuisse de poularde.

— Ah! fort bien!.. Ne sont-ils pas brouillés à cette heure?

— Brouillés à mort.

— Et pourquoi cela, *monsieur?*

— Le duc est un fat, il a des espérances impossibles.

— Des espérances... vous en êtes sûr?

— Très-sûre, dit le page.

Il n'était pas fâché de cette occasion d'être désagréable à Buckingham, et vida d'un trait sa coupe remplie d'un xérès délicieux. Le grand écuyer lui en versa de nouveau jusqu'aux bords.

— Mademoiselle de l'Orme a raconté, dit-on, que le duc la priait de s'habiller d'une robe de velours orange?

— Oui, sire.

— Avec un corsage garni de point d'Angleterre?

— De point d'Angleterre.

— Ne la priait-il pas, en outre, de mettre de jour dans ses cheveux un *apprétador* de rubis?

— Tous ces détails sont authentiques.

— Et... le soir, n'est-ce pas, il lui nouait lui-même autour de la tête un voile en frisette de Malines?

— C'est là surtout ce qui m'a mise en fureur! cria le page, en présentant sa coupe vide au grand écuyer.

Les rideaux s'agitèrent.

Il y eut près d'une minute de silence. Bellegarde commençait à ouvrir de grands yeux, le page buvait.

— Où mademoiselle de l'Orme a-t-elle su qu'une autre... personne dormait habituellement avec une semblable coiffure?

La voix de Louis XIII était émue.

Bellegarde mit un doigt sur ses lèvres pour empêcher le page de dire une sottise; mais celui-ci ne remarqua pas le geste ou n'en tint pas compte.

— Mon Dieu, dit-il, c'est fort simple : milord parle haut en rêvant, et l'indiscrétion de son sommeil... enfin, je ne vous en impose pas, sire. Une des dames d'honneur du palais lui a donné les détails nécessaires à l'exactitude des costumes qu'il me faisait prendre. Le premier instant de colère passé, j'ai trouvé la chose fort plaisante, et je la raconte à qui veut l'entendre... Ah! ah! j'en rirai jusqu'à la fin de mes jours!

Les rideaux s'écartèrent tout à coup avec violence et Louis XIII apparut sur son séant, l'œil irrité, le visage empreint d'indignation.

— *Monsieur!* cria-t-il, vous pouvez dire de notre part à cette demoiselle de l'Orme qu'elle est une imprudente et folle créature!

— Pourquoi donc? murmura le page.

Il laissa tomber sa coupe, et regarda le roi d'un air effaré.

— Dites-lui que, sur une parole échappée au sommeil, on ne jette pas en avant de telles histoires!

— Mais, sire...

— Ajoutez que nous lui enjoignons de se rendre dans les prisons du Châtelet...

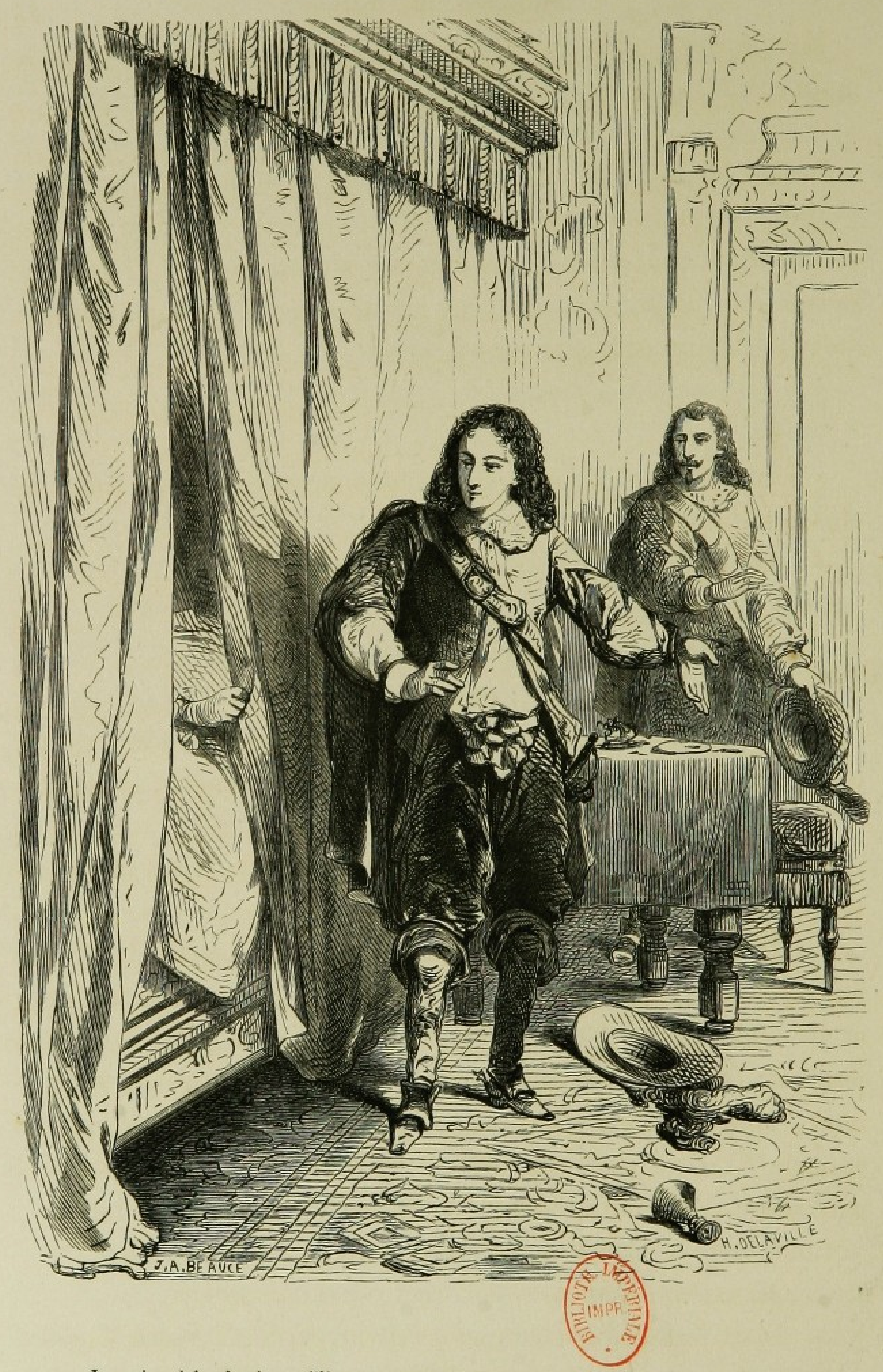
— Grâce!

— Où elle attendra que le cardinal ait décidé de son sort. Il est de mon avis... Lui-même veut châtier vigoureusement la coupable et faire un exemple, pour apprendre aux courtisanes à respecter certains noms et à brider leurs langues.

— Le cardinal!.. il a dit cela, sire... en parlant de moi?

— Oui, *monsieur*... Tu auras soin, Bellegarde, d'empêcher ladite demoiselle de s'évader... Merci de vos renseignements, beau page! Avant de punir, je voulais être sûr du scandale. Je ne vous retiens plus... bonsoir.

Et les rideaux se refermèrent brusquement.



Le roi a daigné m'accueillir, je suis son hôte, et... je n'ai pas fini de souper.

PUBLIÉ PAR GUSTAVE HAVARD. IMPRIMÉ PAR SIMON RAÇON.

Mais le page eut la hardiesse de les rouvrir et de prendre la main royale, qu'il approcha de ses lèvres. . . . .

. . . .

Impossible, aujourd'hui, d'ajouter une ligne de plus.

Hier, quelques-uns de nos lecteurs, voulant connaître la suite de l'histoire, sont venus nous relancer à notre domicile : leur curiosité nous flatte, mais elle gêne nos travaux. Il y a maintenant à notre porte une consigne sévère. »

« *Dix-sept novembre.*

« Louis XIII eut beau vouloir retirer sa main, le page y déposa plusieurs baisers respectueux et dit :

— Je supplie Votre Majesté de m'entendre.

— Laissez-moi!

— De grâce, veuillez permettre...

— Sortez, vous dis-je... *monsieur* !

— Eh bien, non, s'écria le page, en redressant la tête avec un petit air mutin, je ne sortirai pas! Le roi a daigné m'accueillir, je suis son hôte, et... je n'ai pas fini de souper.

Ce disant, il se rassit près du guéridon, tira de la nef une nouvelle coupe et se versa du xérès.

— Buvons à la santé du roi, monsieur de Bellegarde!.. Ne me faites pas signe de me taire... je n'ai rien à dire que de fort juste et de fort raisonnable. Vous m'avez priée, de la part de Sa Majesté, de venir au Louvre, déguisée en page... me voici! Maintenant, après m'avoir admise à sa table, le roi veut m'envoyer au Châtelet?.. Oh! que non pas! je reste et... je soupe, jusqu'à la révocation complète et solennelle de cette menace de cachot.

Louis XIII regardait le page avec stupeur.

— *Monsieur*, murmura-t-il, ceci est d'une audace...

— Dont je demande bien sincèrement pardon à Votre Majesté; mais il m'est impossible d'agir d'une manière différente. Au Châtelet?.. merci! On m'en laisserait sortir peut-être; mais à des con-

ditions inacceptables, et je suis trop jeune pour me résigner, dès à présent, à une réclusion perpétuelle. D'ailleurs, sire, consentirez-vous à favoriser les roueries de votre cafard de cardinal* ?

— Ah! pardieu! s'écria Bellegarde, il est bien nommé!

— Que voulez-vous dire, *monsieur?* demanda Louis XIII avec un mouvement d'intérêt curieux.

Ce mouvement fut loin d'échapper à la sagacité du page.

— Je veux dire... Mais d'abord votre parole royale que vous ne me ferez pas conduire en prison.

— Je vous la donne, *monsieur*.

— Et si vous allez tout répéter au cardinal, comme vous en avez, dit-on, l'habitude, où seront mes garanties de liberté?

— Non, non... l'Éminence ne saura rien, je vous le jure, dit le roi.

Il ne pensait plus à fermer ses rideaux et ne cachait même point son impatience.

— Parlez, Marion, parlez, que diable! dit Bellegarde, en se frottant les mains: le roi va rire!

Et voilà notre demoiselle masculine entamant une histoire inouïe, fantasque et très-bien appuyée de preuves, histoire trop longue à reproduire, mais pendant laquelle Sa Majesté Louis XIII se roulait entre ses draps avec tous les transports de la gaieté la plus folle, et en poussant une multitude d'exclamations de la nature de celles qui suivent :

« — Ah! le vieux reître!

« — Ah! l'hypocrite!

« — Est-ce possible?

« — Je m'en doutais.

« — Quoi! vraiment, il a voulu...

* Il est inutile de prévenir le lecteur que les masques ne sont point ainsi levés dans le texte même des articles de Renaudot. On y désigne Louis XIII, Richelieu et Bellegarde sous des pseudonymes. Nous n'avons à présent aucune raison pour cacher les noms véritables. (*Note de l'éditeur*.)

« — Je vais l'écrire au pape! »

Et Bellegarde d'éclater de rire, et notre page féminin de continuer son histoire, en la brodant d'une façon de plus en plus réjouissante, et le roi de lui demander du xérès et de trinquer de son lit avec la belle conteuse.

Il ne lui disait plus *monsieur*.

Bientôt il l'appela Marion tout court, puis il la tutoya, puis il lui prit une main qu'il garda dans la sienne, puis il raconta lui-même que le cardinal était amoureux de madame de Chevreuse, de madame du Fargis, de mademoiselle de Montmorency et d'une multitude d'autres dames de la cour; puis il finit par dire :

— Tu es fort gentille, sais-tu, Marion! et ce damné Richelieu... Décidément, tu n'iras pas au Châtelet!..

Se tournant ensuite vers Bellegarde, Louis XIII ajouta :

— Laisse-nous, mon vieil ami, laisse-nous!

Le grand écuyer leva les yeux au ciel avec un air de surprise comique et se dirigea vers l'antichambre.

— Allons, pensa-t-il, je suis pour ceux qui disent *oui*.

Mademoiselle de l'Orme se crut obligée de baisser timidement la paupière et de murmurer à demi-voix :

— Sire!.. ah! sire, je ne sais si je dois permettre...

Elle resta néanmoins, et Bellegarde disparut.

— Tu ne devinerais jamais, dit le roi, ce que je vais t'apprendre, ma pauvre Marion.

— Pardonnez-moi, sire, je le devine à peu près, répondit-elle en minaudant.

— Tu le devines?.. eh bien! n'est-ce pas étrange?

— Mais non... le contraire m'étonnerait beaucoup plus.

— Bah!

— Sans doute. J'ai toujours été persuadée qu'on vous calomniait, sire.

— Comment cela?

— Oui, je me disais : Voilà de bien méchantes langues!.. Est-il permis de supposer... Mais je n'en croyais pas un mot.

— Que me disais-tu donc alors?

— Je ne vous ai rien dit qui pût vous donner lieu de croire que je partageais cette opinion.

— Tu m'assurais que le contraire t'étonnerait beaucoup plus.

— C'est vrai, je le répète encore.

— Ah çà! de quoi parlons-nous?

— De quoi nous parlons?

— Oui.

— Votre Majesté le sait mieux que moi.

— Eh! oui, parbleu! je suis sûr de la chose! Tu comprends, je n'ai pas voulu devant Bellegarde... Non... Il chercherait à m'irriter... Je connais l'homme, il me blâmerait de souffrir tant d'audace. Vois-tu, ma chère, le cardinal est un grand politique, j'ai besoin de ses services... et puis je ne le crois pas très-dangereux. Il réussira beaucoup moins encore auprès de... cette personne qu'auprès de la duchesse de Chevreuse et auprès de toi, Marion, n'est-il pas vrai?

— C'est mon avis, répondit mademoiselle de l'Orme, très-humiliée du peu d'importance de la révélation royale. Mais nous pouvons à présent rappeler monsieur de Bellegarde, car voilà, j'imagine, tout ce que vous avez à me... dire?

— Attends encore... Le cardinal, figure-toi, se montrait surtout indigné de cette coiffure de nuit?

— Vraiment?

— Il avait un double motif d'être jaloux... Ah! ah!

— Oui, c'est fort drôle.

— Et s'il pouvait savoir que tu es ici près de moi...

Il l'attira tout à fait au bord de sa couche. Elle tressaillit et fit un geste de pudeur.

— Oh! sois tranquille, mon enfant, tu n'as rien à craindre.

— J'en suis convaincue, sire.

Le roi lâcha la main de mademoiselle de l'Orme, laissa retomber sa tête sur l'oreiller et reprit en bâillant :

— Tu es belle... oui, sans doute... mais Dieu me préserve de t'encourager... dans ta vie de désordre... Si tu m'en crois, Marion, tu feras... pénitence.

— Monsieur de Richelieu s'y oppose, sire.

— Ah! c'est différent!.. je voulais aussi, dans ton intérêt... à propos de l'histoire du lord... Ne la raconte plus... cela fâche le cardinal.

— Beau malheur!

— Eh! oui.. c'est un malheur pour toi... Puisque Bellegarde n'écoute plus, je puis bien... te le dire... je ne suis pas toujours le maître. Sérieusement, je le crains, tu iras peut-être... tout de même... au Châtelet.

Louis XIII bâillait presque à chaque mot.

— Mais, sire, j'ai votre parole! s'écria la demoiselle épouvantée.

— Oh! ma parole... le cardinal... que veux-tu? je m'en lave les mains... bonsoir!

— Enfin Votre Majesté m'a promis...

Mademoiselle de l'Orme n'acheva pas et resta stupéfaite.

Le roi ronflait. »

« *Dix-neuf novembre.*

« Puisqu'on ne parle à Paris que de la beauté célèbre de la rue des Tournelles, nous sommes bien forcés de faire comme tout Paris.

Hier soir, elle a rassemblé ses adorateurs. Ils étaient au nombre de trente-neuf.

— Messieurs, a-t-elle dit, le cardinal me fait la guerre. Êtes-vous prêts à me défendre? sinon je quitte la capitale.

Tous ont promis d'entrer pour elle en lutte avec le ministre. Néanmoins, les plus ardents furent ceux qui en sont encore au chapitre de l'espérance.

La demoiselle sort entourée d'un véritable cortége.

Ces démonstrations belliqueuses nous semblent du plus haut comique. Le cardinal, aujourd'hui, ne pense guère à Marion : il s'occupe exclusivement de surveiller Chalais. »

« *Premier décembre.*

« Les duels se multiplient. On devrait, en vérité, rendre un édit sévère pour mettre un terme à cette rage funeste ; elle prive la France de ses meilleurs gentilshommes. Voilà, dit-on, le dixième coup d'épée que François de Montmorency, sieur de Boutteville, distribue à ceux qui lui disputent le cœur de sa déesse.

Ma foi, s'il veut tuer tous les amants de Marion, il dépeuplera le royaume ! »

« *Quinze décembre.*

« La nuit dernière, sur la partie du boulevard à laquelle est attenant le jardin de mademoiselle de l'Orme, Henri de Senneterre, duc de La Ferté, se promenait par un froid glacial.

Survint le comte de Guébriant.

— Que fais-tu là ? dit-il à Senneterre.

— Tu le vois, je me promène.

— Ce n'est pas une réponse.

— Je puis t'en donner une autre, si bon te semble : j'attends qu'on m'ouvre la porte de ce jardin.

— Corbleu ! tu as un rendez-vous de Marion ?

— Depuis trois jours.

— Et moi depuis ce matin.

— Pour minuit ?

— Pour minuit.

— Tu n'entreras pas !

— J'entrerai !

— C'est ce que nous allons voir !

— Soit... en garde!

Les épées se croisent, et deux minutes après, La Ferté roule saignant sur la neige.

Comme on n'ouvre pas encore, Guébriant enfonce la porte d'un coup de pied, prend Senneterre entre ses bras, et court avec ce fardeau chez la maîtresse du logis.

Il la trouve dans un chaleureux tête-à-tête avec Phœbus d'Albret.

Le comte ne se possède plus de fureur. Deux épées se croisent de nouveau dans la chambre même de Marion, et Guébriant tombe à son tour.

Ces catastrophes proviennent d'une étourderie de la belle, qui a donné rendez-vous au comte, en oubliant Senneterre, et qui a gardé Phœbus après son cercle, sans se rappeler la promesse faite à Guébriant.

Au résumé, les blessures de ces messieurs ne sont pas dangereuses, et cette trinité d'amants finira par s'entendre. »

« Vingt-quatre décembre.

« L'édit sollicité par nous contre les duellistes vient d'être rendu. Le sieur de Boutteville est en fuite; Marion ne s'aperçoit pas de son absence. »

« Deux janvier.

« Voici les brillantes étrennes de mademoiselle de l'Orme :

1° Huit grands vases de porcelaine de Chine, du prix de cinq mille livres chaque et donnés par Émery. Il a tout pardonné, pardonne et pardonnera tout. Cet homme est évangélique au possible. On affirme néanmoins qu'il a de fortes raisons d'indulgence, et mademoiselle de Lenclos aurait reçu, dit la chronique, un présent d'égale valeur. Ce cher trésorier nie la chose, et Marion le croit innocent... ne le croyons pas coupable.

2° Un collier de perles en poires, d'une eau précieuse, envoyé

d'Italie par notre ambassadeur auprès du roi de Naples. Où est le sens de ce cadeau? est-ce un souvenir du passé? sont-ce des arrhes pour l'avenir? on l'ignore. En tout cas, il vaut dix mille écus.

3° Deux chevaux isabelle-clair, qu'on nous assure avoir été vus dans les écuries du cardinal. Un maquignon de nos amis les estime dix mille livres. Décidément, il n'est plus question du Châtelet : encore un pardon fort évangélique! il y a des gens intrépides dans leurs espérances.

4° Une cassette en incrustations de corail, toute remplie de guinées anglaises, avec un fauteuil sur lequel s'est assis, dit-on, l'empereur Michel Paléologue. Buckingham se trahit par ce présent et, pour le coup, c'est Marion qui pardonne. Elle ne veut pas rester en arrière... excellente fille! La cassette, le fauteuil et les guinées représentent une valeur de trois mille livres sterling. Se réconcilier un jour d'étrennes est une preuve de génie.

5° Deux bracelets en émeraudes sans nuages, achetés à raison de sept mille cinq cents livres pièce, total : quinze mille livres. Le secrétaire s'est montré plus généreux que le patron : aussi est-il mieux traité. Si le cardinal le savait!

6° Un apprétador en diamants roses et en rubis spinelle du prix de douze mille écus, payés par la trinité Phœbus-Guébriant-Senneterre.

Ces messieurs donnent en commun et reçoivent de même.

7° Une chaise à porteurs en velours à fond d'argent, avec cage et bâtons ciselés et dorés. Ce cadeau du président de la cour des comptes représente sept mille livres et l'espérance. La réalité vaut-elle plus ou moins?

En attendant, voilà déjà deux cent vingt-trois mille livres versées par tous ces Périclès aux genoux d'une autre Aspasie.

Viennent ensuite les cadeaux des soupirants subalternes.

Le président de Mesmes a fait porter chez mademoiselle de l'Orme trois chapons et cinq poulardes qu'il tenait d'un plaideur du Mans.

Quant au chancelier Pomponne de Bellièvre, il a donné quatre muids provenant de ses meilleurs clos de Bourgogne, et s'est enivré, le soir même, à la table de Marion. En sortant, il saluait les colonnes du vestibule.

Bullion, gros et lourd financier, convié également au festin, avait amené avec lui un domestique, lequel, au dessert, apporta devant la déesse un plat rempli de pièces d'or. Elle fut humiliée de cette espèce d'offrande publique, fit descendre ses gens dans la cour, ouvrit la fenêtre et leur jeta le plat et son contenu.

Mais le cadeau le plus original fut sans contredit celui d'un autre financier, non moins lourd et aussi peu spirituel, mais beaucoup plus ladre que Bullion.

Il se nomme Housset, et chacun peut le voir tous les jours, de trois à quatre heures, sur la place Royale, entouré d'un essaim de jolies femmes qui le prennent à partie, l'agacent, le tourmentent et s'amusent comme des bienheureuses de ses allures grotesques et de ses réponses niaises. Housset roule des gros yeux à fleur de tête, ne sait à laquelle entendre, se tourne à droite, se tourne à gauche, souffle, mugit et ressemble à un taureau de Castille, harcelé par une troupe de brillants picadors.

Il n'avait pas apporté d'étrennes.

Tous les convives de crier au scandale. Housset ne veut pas qu'on le soupçonne d'avarice et fait mander aussitôt le joaillier de la cour.

Lopès arrive avec deux commis et un véritable chargement de pierres précieuses et de joyaux de toute sorte.

On sait que Lopès est juif; il faut réduire habituellement son prix de moitié.

Il étala les bijoux devant les yeux de Marion.

Comme la belle semblait les ambitionner tous, Housset tâcha de faire bonne contenance, et n'y réussit pas trop mal d'abord. Il se bornait à demander tout bas au joaillier la valeur de chaque écrin, à mesure qu'il voyait l'objet passer entre les jolis doigts de

mademoiselle de l'Orme. Lopès répondait par trente, quarante, cinquante mille livres, et bientôt le malheureux financier, ne pouvant se contenir, se mit à déblatérer de toutes ses forces contre le juif et ses bijoux.

Enfin, Marion, qui s'était amusée jusque-là de la détresse de Housset, rendit les diamants aux commis du joaillier et garda devant elle un petit crucifix en ivoire d'un travail précieux.

Le financier respira.

Mais tous les convives critiquèrent ce choix.

— Laissez-les dire! cria Housset. Je me suis toujours aperçu, mademoiselle, que vous aviez des idées religieuses, et je vous en félicite bien sincèrement.

— Ainsi, vous me permettez, monsieur, de garder ce beau Christ? demanda Marion.

— Je vous en prie, belle dame... je vous en conjure... trop enchanté de pouvoir vous être agréable! dit le financier, joyeux et pensant en être quitte pour une quinzaine d'écus... Voyons, Lopès, combien le crucifix?

— Seize mille huit cents livres, répondit le juif.

— Quoi! bourreau, n'as-tu pas de honte?

— C'est tout au juste.

— Tu m'assassines, brigand!

— Je n'en rabattrai pas un sou.

— Ah! si j'étais libre de t'envoyer aux galères!..

— C'est un *Giotto*, monsieur, comprenez-vous? un vrai *Giotto*, dit Lopès, parfaitement aguerri aux injures.

— Scélérat!..

— Demandez au cardinal si je ne lui ai pas fait ce même Christ dix mille écus, il y a huit jours. J'ai eu grand tort de changer mes habitudes.

— Voleur!..

— Silence! dit la déesse, plus de querelle, et remportez le crucifix.

— Non, non, murmura le financier confus, gardez-le... Mais n'est-ce pas ridicule, dites-moi, de voir ces juifs vendre si cher une copie, quand ils ont livré l'original à si bon marché?

Ce mot fut couvert de bravos.

L'énorme financier, tout ébahi d'avoir été spirituel, paya, mais en jurant de ne plus s'y laisser prendre.

Il résulte de ce qui précède, et en tenant compte des autres cadeaux, restés mystérieux, que mademoiselle de l'Orme a eu des étrennes pour une somme d'environ trois cent mille livres.

Mais ce qui vient de la flûte s'en retourne au tambour. »

. . . .

. . . .

Je reprends ici la parole.

Ces articles, que je me suis bien gardée de relire, tout en leur réservant une place dans l'histoire de ma vie, faisaient, à l'époque où ils paraissaient, ma plus grande désolation.

D'excellents amis avaient soin de me les remettre avec une régularité touchante.

J'allai voir Théophraste Renaudot le lendemain de son numéro sur mes étrennes, et je lui proposai d'être le *tambour* en question.

Il accepta.

L'honnête homme eut la bonté de me promettre qu'il ne parlerait plus de moi dans son journal, et daigna, pour prix du silence, alléger ma bourse de vingt mille écus.

Puissent les gazetiers futurs suivre ce noble exemple de délicatesse et d'impartialité!

II

Théophraste eut, en outre, la prévenance charmante de m'envoyer son journal *gratis*. Comme on ne s'y occupait plus de mes affaires, je le parcourus tous les matins à mon réveil.

J'y lus un jour le paragraphe suivant :

« Encore un complot! Le cardinal a tout découvert; madame de Chevreuse est exilée à Blois et le grand maître de la garde-robe a pris la fuite. On a saisi, dit-on, un paquet de lettres fort amusantes... Mais taisons-nous et ménageons les oreilles du mari : puisse le cher homme devenir aveugle et sourd ! »

Il s'agissait évidemment de la correspondance de Chalais et de cette pauvre duchesse, si affectueuse et si bonne pour moi. Je ne pouvais l'arracher de son exil; mais il était du moins en mon pouvoir de traiter une seconde fois avec ce maudit gazetier qui s'avisait ainsi de la compromettre. Il estima cinq mille livres son silence sur madame de Chevreuse.

C'était pour rien.

Beaucoup des anecdotes de Théophraste avaient rapport au père André, sorte de prédicateur grotesque, se faisant entendre tour à tour le dimanche dans les diverses paroisses de la capitale, et dont les naïvetés, quelquefois plaisantes, étaient souvent saugrenues. Un sermon de lui prêtait à rire pour toute la semaine.

L'archevêque voulut arrêter par un interdit ce nouveau genre d'éloquence de la chaire.

Mais le couvent des Augustins, auquel appartenait le prédicateur, protesta contre cette mesure. On affirma que les mêmes prônes dont se divertissaient les gens de cour opéraient des conversions chez les gens du peuple, et c'était vrai.

On laissa le père André sermonner à sa guise. Les naïvetés recommencèrent de plus belle.

Il prêchait un matin sur les désordres de la Magdeleine.

« — Ah! mesdames, s'écria-t-il, combien d'entre vous lui ressemblent!

Et, faisant le geste de désigner quelqu'un dans l'auditoire :

« — Tenez, j'en vois une là-bas qui lui est toute semblable ; mais, parce qu'elle ne s'amende point, je veux la noter et lui jeter mon mouchoir à la tête. »

Il prend son mouchoir, et toutes les femmes de se baisser.

« — Bon! dit-il, je croyais qu'il n'y en avait qu'une et en voilà plus de cent! »

Quant aux figures de rhétorique, si le père André les employait dans ses discours, c'était de la façon la plus bizarre.

« — Les femmes, disait-il, sont comme les pommiers d'un grand chemin : les passants ont envie de leurs pommes, les uns en cueillent, les autres en abattent, il y en a même qui montent dessus et vous les secouent comme tous les diables. »

Un jour de carême, il s'évertuait à prouver que le jeûne était favorable à la santé du corps :

« — Il vous déplaît de jeûner, mesdames... cela vous pâlit, dites-vous, cela vous fait maigrir ? Tenez, tenez, poursuivit-il, en

se retroussant la manche et en faisant voir un gros bras musculeux et charnu, je jeûne tous les jours, et voici le plus petit de mes membres ! »

Il défendait les romans et disait une fois avec indignation :

« — J'ai beau les faire quitter à ces femmes ; dès que j'ai tourné le... *dos,* elles ont le nez dedans. »

Une autre fois, le père André racontait en ces termes l'entrée de David au paradis :

« Il arrive, s'essuie le front et frappe trois coups à la porte.

— Qui est-ce? demande le bon Dieu.

— C'est moi.

— Qui toi ?

— David.

— Pas possible ! dit le bon Dieu.

Il ouvre la porte et s'écrie :

— Oui, ma foi ! c'est mon bon serviteur David !.. Ça va bien ?

— Très-bien, et vous?

— Mais tout doucement... Entre donc, parbleu ! je suis enchanté de te voir... nous allons rire !

Et les voilà qui se promènent dans le ciel, bras dessus, bras dessous, camarades comme... *moutons.* »

Je n'ose raconter une multitude d'autres bouffonneries, débitées pourtant du haut de la chaire évangélique. La réputation de cet étrange prédicateur devint immense, et tout Paris courut l'entendre.

Ce fut au point que j'eus envie moi-même d'assister à un de ses discours.

Il devait prêcher, un matin, à Saint-Gervais, ma paroisse. Je me fis accompagner de Thérèse, et je me rendis de bonne heure à l'église pour avoir une place convenable.

Le révérend commença de la sorte :

« *In nomine Patris, et Filii, et Spiritûs sancti...* Théophile et Desbarreaux ! Desbarreaux et Théophile ! brigands, vauriens, scélérats bons à pendre ! »

On juge de l'effet que ce début produisit sur moi.

Entendant jeter ainsi à un auditoire chrétien le nom de Desbarreaux accolé au nom de son digne ami, j'eus un brusque tressaillement, et je me tournai vers le prédicateur.

Le père André vit ma surprise et m'apostropha sans gêne.

« — Hé! hé! madame, qui me regardez si bien, les connaîtriez-vous par hasard? je ne vous en ferais pas mon compliment! »

J'abaissai mon voile pour cacher ma rougeur.

« — Allons, avouez-le, vous les connaissez? »

« — Nous vous causerons de cela quelque jour... au confessionnal, dit Thérèse, qui se leva et fit une révérence au père André.

« — Si ta maîtresse est muette, tu as l'air d'avoir la langue bien pendue, toi, la fille?

« — Mais comme vous voyez, dit-elle; seulement, veuillez remettre l'entretien à un peu plus tard et ne point attirer de la sorte les yeux sur nous.

« — La commère me donne une leçon, je crois? N'importe, j'en donne assez souvent aux autres, chacun son tour! Je vous le disais donc, mes très-chers frères, ce Théophile est un vrai gibier de potence, et le sieur Vallée Desbarreaux, son ami, ne vaut pas le diable : ce sont deux athées, deux impies, deux garnements incorrigibles. Théophile a ruiné Desbarreaux... mais ruiné complétement, jusqu'aux cendres de l'âtre, jusqu'à la corde du pourpoint. Or, savez-vous le moyen que cet enragé bandit a inventé pour empêcher son ami de tirer la langue et de montrer la chemise? Je vous le donne en cent, je vous le donne en mille... Vous ne devinez pas... non?.. vous jetez votre langue à *Mange-tout-cru,* le boule-dogue de notre monastère... oui? Eh bien, ce Théophile, ce double maraud, cette canaille sans vergogne, a répandu la peste dans Paris... Ah! ah! vous avez peur? cela vous donne la venette? Rassurez-vous, mes très-chers frères, vous pouvez vous garer du fléau; l'attraperont seulement ceux qui le voudront bien. Il suffira de vous éloigner de la boutique des libraires, où se trouve

ce livre monstrueux, cette horreur, cette vraie peste, que ce chien de Théophile vient d'imprimer! »

A ces mots, il tira de sa poche un volume et l'agita sous les yeux de l'auditoire.

« — Le voilà, cet ouvrage infâme, cet ouvrage rempli d'athéisme et d'irréligion, cet ouvrage qui excite au vice et à la débauche; cet ouvrage, enfin, qui a l'audace de critiquer les saints, de se moquer de la Vierge et de calomnier les moines!.. Il a pour titre le *Parnasse satirique*. Je l'ai acheté trois livres six sous huit deniers, et j'ai failli crever d'indignation à chaque page. Maudit sois-tu, Théophile! maudit soit l'esprit infernal qui a dicté tes vers! maudite soit la main qui les a écrits! malheureux le libraire qui les a publiés! malheureux ceux qui les ont lus ou qui les liront! malheureux ceux qui te connaissent ou qui t'ont connu!.. Tu es un âne, tu es un belître! tu es un veau! Que dis-je, un veau? d'un veau la chair est bonne bouillie, la chair est bonne rôtie... mais la tienne, bandit... mais la tienne, chenapan, n'est bonne qu'à être grillée. Aussi le seras-tu très-incessamment... oui, tu le seras! et puisse ton Desbarreaux l'être avec toi! Je tonne ici contre ton livre, d'autres sont en train de le dénoncer. M. le premier président et M. le procureur général s'empresseront, je l'espère, de débarrasser Paris de cette peste. Ah! mes gaillards, vous vous êtes moqués des moines? eh bien, les moines à leur tour vont se moquer de vous, et l'on verra quelle jolie grimace vous ferez en place de Grève! »

Le père André continua de pérorer de la sorte plus d'une heure; mais j'ai rapporté suffisamment de sa harangue pour donner une idée de l'impression qu'elle devait produire sur moi *.

* Le père André a été le Bossuet de l'éloquence comique. Il est impossible de trouver aujourd'hui un recueil des sermons de cet orateur si amusant; on ne connaît ses œuvres que par tradition orale dans les séminaires. On m'a cité tout le répertoire du père André. Voici un de ses traits d'inspiration, choisi entre mille. Un jour il jouait aux cartes à l'heure du sermon; le sacristain vient en toute hâte

J'étais saisie d'épouvante.

Depuis trois ans et plus, je n'avais ouï parler de Desbarreaux, et j'apprenais tout à coup, à n'en pouvoir douter, que ce misérable Théophile, contre l'influence duquel j'avais si vainement défendu ma première affection, venait de consommer la ruine d'Emmanuel et l'exposait à la vengeance des lois.

A cette époque, elles frappaient impitoyablement les écrivains qui attaquaient l'Église et ses doctrines.

Or, d'après le texte même du discours, j'avais compris que la publication du *Parnasse satirique* était toute récente. Les poursuites ne devaient pas être encore entamées contre l'auteur.

Je pouvais avertir Desbarreaux et lui épargner le péril d'une accusation de complicité.

Tant que le père André fut en chaire, je n'osai sortir; il eût été capable de m'apostropher de nouveau. Je priai seulement Thérèse de faire en sorte de s'échapper, sans troubler le sermon, pour aller dire à son mari de m'amener le carrosse à la porte du temple.

Nous étions venues à pied.

Ma soubrette se glissa fort adroitement entre les auditeurs, et cette désertion ne fut pas remarquée du moine. Il cherchait alors

lui annoncer que les vêpres sont finies et qu'il faut prêcher. Le père André, à cette annonce, perd la tête, met, par mégarde, le jeu de cartes dans sa manche et monte en chaire. Après le verset latin obligé, il éparpille maladroitement le jeu de cartes sur son auditoire ébahi. Un éclat de rire retentit dans l'église.

L'orateur reprend son sang-froid, et, s'adressant à divers auditeurs qui avaient ramassé des cartes : — Quelle carte tenez-vous là, mon frère? demanda-t-il d'un ton superbe. — Le *roi de carreau*. — Bien! Et vous, ma sœur? — La *dame de pique*. — Bien! Et vous, mon petit enfant? — L'*as de cœur*. — Et maintenant, ajouta-t-il en poursuivant son interrogatoire : A quel âge Jésus-Christ a-t-il commencé à prêcher?

Silence absolu.

Je vous ferais cent questions comme celle-là, mes frères, ajouta-t-il, et vous me répondriez par le même silence. Voilà la leçon que je voulais vous donner avec ces cartes. Les cartes! voilà votre seule instruction; hors des cartes, vous ne savez rien. Je vais vous instruire; écoutez.

Et il fit un beau sermon qui arracha des larmes à ses auditeurs. MÉRY.

à se rappeler tout le dictionnaire des malédictions et des injures pour en accabler Théophile et son livre.

Il finit son discours, comme il l'avait commencé, en criant de toutes ses forces :

« — Théophile et Desbarreaux! Desbarreaux et Théophile! brigands, vauriens, scélérats bons à pendre! »

Le père André descendit de la chaire, et je m'empressai de quitter l'église.

Mais j'étais à peine dehors, qu'un bedeau, tout essoufflé, accourut sur mes traces et m'annonça que le prédicateur désirait me voir.

— Où cela? demandai-je.

— A la sacristie, répondit le bedeau.

— Ce n'est point aux dames à se déranger. Dites au révérend qu'il vienne, si bon lui semble : je l'attends ici dans mon carrosse.

Grassin, depuis cinq minutes, était à l'entrée de l'église.

Il m'abaissa le marchepied. Je lui ordonnai de laisser la portière ouverte et j'attendis le *célèbre* orateur.

Bientôt le père André se montra sous le portail.

— Vous venez, monsieur, recevoir mes félicitations?

— Oh! que non pas, madame la Magdeleine! je veux seulement vous dire que je vous connais. Un des assistants s'est approché de moi, à ma descente de la chaire, et m'a décliné votre nom.

— En vérité?

— Oui, oui!.. vous êtes Marion Delorme! Desbarreaux a été votre premier amant : voilà pourquoi je vous ai vue tressaillir tout à l'heure... Ah! ma foi, vous avez de la chance!

— Pourquoi cela, monsieur?

— Si je vous eusse connue plus tôt, je vous aurais fait honte devant tout l'auditoire.

— C'eût été fort spirituel à vous.

— Oh! spirituel, je ne tiens pas à l'être.

— On s'en aperçoit.

— N'est-ce pas?.. Voyons, combien avez-vous eu d'amants depuis Desbarreaux... une vingtaine?

— Je n'ai pas compté, mon révérend.

— Je vous engage à me prendre pour directeur, ou sinon vous serez damnée au fin fond des enfers.

— Est-ce possible?

— Damnée sans miséricorde!.. Où donc allez-vous ainsi?

— Vous êtes bien curieux.

— Je vous aurais priée de me laisser monter dans votre carrosse, ma triste pécheresse, afin de commencer l'œuvre de votre conversion.

— Que de zèle, mon révérend père!

— Y consentez-vous?

— Non, non, pas ce matin... Venez rue des Tournelles, un de ces jours, quand il vous plaira : je vous donnerai pour votre couvent une cinquantaine de louis, mais en échange d'une grâce que je vous prie de m'accorder.

— Laquelle?

— Ménagez à l'avenir Desbarreaux dans vos éloquents discours. Ce Théophile est seul coupable... Faites-le griller, je le veux bien, mais faites-le griller seul.

— Vous tenez à sauver Desbarreaux, s'écria-t-il, je m'en doutais! et franchement, c'est pour cela que je voulais vous parler.

— N'allez-vous point essayer d'y mettre obstacle?

— Eh! non, ma belle... On aurait tort de se fier toujours à mes sermons. Je fais souvent le contraire de ce que je dis... quand il n'y a pas péché, minute!.. ne me comprenez point de travers. Donc, je vous conseille d'user de diligence. Le père Garasse et le père Voisin, deux intrépides jésuites, sont à la recherche des coupables.

— Ah! mon Dieu!.. Mais où trouver Desbarreaux?

— Rue de la Harpe, chez le libraire Amyot : il y demeure avec Théophile.

— Quoi! vous connaissez leur retraite?

— Oui. Dès l'apparition du livre j'aurais pu les trahir et les mettre entre les griffes de la justice; mais je me contente de faire du vacarme. Je ne veux pas la mort de ces gredins-là : qu'ils se convertissent et qu'ils vivent, corbleu! je ne demande rien autre chose.

— Ah! mon révérend, vous êtes un digne homme et un saint prêtre! Venez, ce soir, à huit heures... Si je réussis, je vous promets mille écus pour réparer la chapelle des Grands-Augustins. Elle menace ruine, dit-on?

— Mille écus! s'écria le père André, cela ne se refuse en aucun lieu du monde. Allez vite, et sauvez également, croyez-moi, ce belître de Théophile. Pourquoi donner de gaieté de cœur une âme à Belzébuth? il la prendra toujours tôt ou tard, si elle ne s'amende pas.

— Vous avez raison, lui dis-je, et je m'arrangerai pour le mieux... A ce soir!

— A ce soir, ma pauvre vierge folle!.. au fait, il vous sera peut-être beaucoup pardonné, car vous avez terriblement aimé.

— Dieu vous entende, mon révérend!

— Soyez tranquille, Dieu est un bon diable, et j'arrangerai tôt ou tard vos affaires avec lui.

Le père André rentra dans l'église.

J'admirais cet enchaînement de circonstances surprenantes, auxquelles, hélas! devaient succéder, ce jour-là même, bien d'autres aventures.

Dix-huit mois après seulement, il me fut permis de revoir mon original de prédicateur et de lui verser les mille écus.

Grassin prit mes ordres, fouetta les chevaux et brûla le pavé jusqu'à la rue Dauphine, où demeurait mon notaire.

Il se nommait Froissard, et je le rencontrai comme il allait sortir.

— A votre caisse, mon ami! lui dis-je, il me faut cent mille livres au plus vite.

Froissard était un petit homme maigre, pâle, chétif et dévoué aux intérêts de ses clients.

— Que diable en voulez-vous faire? murmura-t-il.

— Cela me regarde.

— Vous m'ôtez votre confiance?

— Du tout, Froissard.

— A la bonne heure... Je conserve alors l'administration de votre fortune?

— Oui, mon cher, et vous la conserverez toujours.

— Savez-vous combien il vous restera, si vous prenez la somme que vous dites?

— Non.

— Il vous restera vingt mille livres.

— Puisqu'il en est ainsi, donnez-moi le tout. Théophile ne consentira jamais à fuir sans argent, et ce que j'ai promis d'autre part au père André... Dépêchons, je n'ai pas une minute à perdre.

— Vous n'aurez rien, absolument rien! cria le petit homme en frappant du pied.

— Bah! voici qui est bizarre.

— Très-bizarre... mais Satan me confonde si je vous donne un sou!.. Quoi! n'êtes-vous pas honteuse? de quel Renaudot, de quel impur gazetier voulez-vous encore acheter le silence?

— Froissard, mon ami, vos observations me déplaisent.

— C'est possible, mais je ne céderai pas, et je saurai prendre vos intérêts contre vous-même!

— Froissard, mon ami, j'ai plus de cent mille écus de diamants rue des Tournelles...

— Eh bien?

— Je vais aller les prendre et les donner au lieu et place de l'argent que vous me refusez.

— Par exemple!

— Vous me ferez perdre du coup deux cent mille livres, Froissard.

— Mais, de ce train-là, vous serez sur la paille avant huit jours!

— Encore une fois, ouvrez votre caisse, prenez les valeurs, gardez-les sur vous et suivez-moi. Dans le cas où vous désapprouveriez l'usage auquel je destine ces fonds, vous serez libre de les rapporter ici.

— Vous me le jurez?

— Je le jure.

Il ouvrit en soupirant son coffre-fort, en tira la somme et descendit avec moi.

— Rue de la Harpe, Grassin!

Nous y étions au bout de trois minutes et nous descendions à la porte d'une modeste échoppe, où s'étalaient des bouquins de toute nature.

— Le libraire Amyot? demandai-je.

— C'est moi, dit un grand homme sec, auquel Froissard allait tout au plus au coude.

Il s'avança jusque sur la porte, comme pour nous empêcher d'entrer plus avant dans l'échoppe.

— Oh! oh! maître, lui dis-je, vous n'avez point affaire à des gens de police! nous ne venons pas saisir les exemplaires du *Parnasse satirique*.

Et j'ajoutai tout bas :

— Conduisez-nous à la chambre de M. Vallée Desbarreaux.

Il me considéra dans le blanc des yeux et parut attendre autre chose.

— Voilà tout ce que vous avez à me dire? me demanda le libraire.

— Oui, ne me comprenez-vous pas?

— Non, madame.

— Allons, allons! laissez le mystère... Il y a sans doute un mot d'ordre et je l'ignore... n'importe... Dites à votre hôte que Marion veut lui parler à l'instant.

— Parler à qui?

— A Desbarreaux.

— Ce nom m'est inconnu.

— J'ai peine à le croire, puisque le père André vient de me dire que Théophile et Desbarreaux demeuraient ici.

— Le père André! murmura le libraire.

Il tomba sur une escabelle en frissonnant d'épouvante.

— Rassurez-vous, lui dis-je, nous sommes des amis.

— Le père André!.. je suis mort!

— Allons, maître, ceci n'est plus raisonnable... Vous pouvez nous introduire, et Desbarreaux vous remerciera.

Sans me répondre, il se leva brusquement, courut à la porte de l'échoppe, la ferma, donna deux tours à la serrure et mit la clé dans sa poche.

— Tant pis! s'écria-t-il, ma vie est en jeu... Si l'on m'y force, je ne reculerai devant rien. Oui, Théophile et Desbarreaux sont chez moi! j'ai fait la sottise d'imprimer le *Parnasse*, je suis leur complice... mais les espions ne sortiront pas vivants de cette demeure, je le jure!

Froissard devint pâle.

J'étais peu rassurée pour mon propre compte.

Amyot saisit l'escabelle et frappa trois coups aux poutres du plafond, qu'il atteignit sans se hausser.

Presque aussitôt nous vîmes une femme descendre un escalier pratiqué tout au bout de l'échoppe dans l'épaisseur du mur.

— Viens ici, carogne! cria le libraire.

— Qu'y a-t-il, mon ami? demanda la pauvre femme, dont l'air de victime était pitoyable à voir.

— Tu as été à confesse, chienne!

— Non, mon ami.

— Oses-tu bien mentir? hurla-t-il, en levant l'escabelle à la hauteur du front de la malheureuse.

Je m'élançai pour lui retenir le bras.

— Monsieur, dis-je d'une voix indignée, je vous ordonne de me

conduire à M. Desbarreaux, devant lequel doit avoir lieu toute espèce d'explication.

— Eh! votre Desbarreaux est un va-nu-pieds! Il n'a plus le sou vaillant... je n'obéis qu'à Théophile.

— On le voit à votre politesse et à vos aimables procédés.

Il me regarda d'un air furibond.

— Bien, bien!.. nous saurons tout à l'heure ce que vous êtes venue chercher ici. En attendant, le père André vous envoie, et cette carogne seule a pu lui livrer notre secret... L'avoueras-tu? cria-t-il en la menaçant de nouveau de lui briser le crâne.

— Tuez-moi, si bon vous semble, dit la triste femme en tombant à genoux, mais j'ai agi pour vous sauver et sauver nos enfants... si le père André nous adresse madame, elle a sans doute l'intention de s'occuper de notre salut.

— C'est vrai, je vous le certifie, dis-je au libraire.

— Allons donc! un affreux moine, occupé du matin au soir à prêcher contre nous!

— Ses supérieurs le lui ordonnent, mon ami.

— Toujours est-il que tu as violé ma défense..... tu as été à confesse?

— Non... le père André lui-même est venu hier. Vous étiez absent. Il a reconnu Théophile comme celui-ci rentrait de chez M. de La Roche-Guyon..

— Achève!

« — La présence de cet homme chez vous est de nature à vous compromettre et prouve une complicité directe, a dit le père André. Cependant je ferai tout au monde pour vous tirer de ce mauvais pas. »

— Eh bien, monsieur, dis-je au libraire, êtes-vous convaincu?

— Non, je ne puis croire à la générosité des moines.

Et plaçant le poing sous le menton de sa femme :

— Si la chose tourne mal, dit-il, gare à toi!

Il nous fit signe de le suivre, se dirigea vers le fond de l'échoppe et passa la main sous des rayons chargés de livres. Nous vîmes s'é-

carter un panneau de bibliothèque derrière lequel on n'aurait jamais soupçonné une porte.

— Entrez, nous dit-il.

Nous étions dans un couloir humide et ténébreux. Au bout se trouvait une seconde porte. Amyot l'ouvrit et avança la tête, tout en nous empêchant de franchir le seuil.

— Desbarreaux est-il là?

— Satan te confonde!.. pourquoi venir nous interrompre? cria une voix brutale.

Je la reconnus pour celle de Théophile.

— On m'y force, dit le libraire.

— Peste! serions-nous relancés par quelques limiers de police?

Cette fois, je reconnus l'accent de Desbarreaux.

— Non, c'est une femme.

Je poussai brusquement Amyot, et je pénétrai dans la pièce.

— Oui, c'est une femme!.. une femme qui veut se venger de votre conduite envers elle... mais comme on se venge d'un ingrat qu'on aime encore.

— Marion!.. est-ce possible? s'écria Desbarreaux, se levant de la table où il était en train d'écrire.

Il accourait pour m'embrasser; mais il s'arrêta, confus, et ne l'osa pas.

— Oh! oh! monsieur, vous êtes devenu bien timide!.. Allons, faites..... voilà mes joues..... C'est le commencement de ma vengeance.

— Excellente fille!... comment, c'est vous? je ne rêve pas!... Oui, nous avons eu de grands torts à votre égard; mais le ciel nous en a cruellement punis, ma pauvre Marion.

— Le ciel! tu lui fais beaucoup d'honneur, dit Théophile : n'est-il pas vrai, madame?.. Vous connaissez mes opinions... toujours les mêmes!.. Soyez la bienvenue dans ce taudis, où la misère et la rigueur des lois nous confinent. J'ose croire que vous n'avez rien gardé de notre vieille rancune? Pendant que nous pa-

taugeons dans la détresse, vous nagez, m'a-t-on dit, au sein de l'opulence... vous me devez un peu cela!

— Oui, monsieur, lui dis-je, et mon intention formelle est de vous témoigner ma gratitude.

— Toujours ironique!.. N'importe, si vous apportez des fonds, ils arrivent à propos.

— Justement, monsieur, j'en apporte, et voici mon notaire. Par son entremise nous pourrons nous entendre.

— Oh! dit Emmanuel à Théophile avec un accent de reproche, n'as-tu pas honte?..

— Laisse donc!.. c'est un ange que cette femme-là!.. Donnez-vous la peine de vous asseoir, ajouta-t-il, en m'avançant un vieux fauteuil.

Je serrai la main d'Emmanuel, et je murmurai tout bas :

— Pauvre ami! j'avais tout prévu!

— C'est vrai, me répondit-il.

Et je vis une larme glisser sous sa paupière.

— Comprenez-vous maintenant que vos soupçons n'étaient pas justifiés? repris-je en m'adressant à Amyot. Laissez-nous et ne maltraitez plus votre femme.

Le libraire sortit la tête basse.

Je fis signe à Froissard de prendre un siége auprès de la table.

Nous nous trouvions dans une espèce de cave presque aussi humide que le couloir. On ne voyait pas d'apparence de fenêtre, et la pièce était éclairée par deux lampes de cuivre, l'une posée sur la table et l'autre fixée à la muraille sombre.

— Mon ami, dis-je à Desbarreaux, racontez-moi ce qui s'est passé depuis notre séparation en Lorraine.

— Je n'en ai pas le courage, me répondit-il avec un soupir.

— Eh bien, je l'aurai, moi! dit Théophile. Nous avons parcouru l'Angleterre, l'Allemagne et l'Italie! nous avons vu Rome la grande, Venise la belle, et Constantinople la voluptueuse! A Rome nous avons frondé le pape et sa doctrine, et le pape nous a lancé

du haut du Vatican les foudres de l'excommunication. Le bonhomme pensait nous tuer avec ses pétards... Depuis cette époque, je jouis d'une santé florissante.

— J'en suis très-satisfaite pour vous, monsieur.

— A Venise...

— Oh ! je vous tiens quitte des autres détails !

— Pourquoi donc? je serai concis. D'ailleurs, ajouta-t-il avec un accent ironique, Desbarreaux est incapable de raconter. Ses yeux ne se détachent pas des vôtres; son cœur bat de souvenir, et c'est tout simple... il vous retrouve encore plus ravissante qu'autrefois. N'allez plus me l'enlever, du moins!.. je suis jaloux comme un tigre.

— Votre ton de légèreté, monsieur, n'est pas en rapport avec le motif qui m'amène.

— C'est vrai, dit Desbarreaux à Théophile, tais-toi!.. Qu'il vous suffise d'apprendre, Marion, que j'ai jeté tout mon héritage dans le gouffre du jeu et de la folie.

— Bah! je te le rendrai!.. nous allons nous retrouver en pleines finances, et le *Parnasse* s'enlèvera, je le gage, à vingt mille exemplaires.

— Oui, monsieur, si le parlement ne brûle pas en place de Grève l'auteur et son livre.

— Comme on a brûlé mon grand-oncle avec son volume du *Fléau de la Foi*, dit amèrement Emmanuel.

— Joli présage que tu nous donnes là, mon cher!

— Avouez-le, dis-je à Théophile, vous redoutez de fatales conséquences... vous vous cachez?

— Sans doute, parbleu! je crains la prison; mais au dix-septième siècle, on n'allume plus de fagots. Emmanuel, du reste, ne court aucun péril : j'ai signé seul une œuvre faite à deux.

— Mais on sait que Desbarreaux est votre ami. Toujours on vous a vus inséparables; les poursuites dirigées contre l'un devront nécessairement atteindre l'autre.

— Ne disiez-vous pas, madame, que vous apportiez de l'or? demanda Théophile avec un accent de cynisme qui fit rougir Desbarreaux.

— Je suis prête à vous en donner, monsieur, si vous vouler fuir.

— Avec Emmanuel?

— Non, seul.

— Je vous comprends... Merci, je refuse.

— Mais vous avez donc juré sa perte! criai-je, incapable de me contenir davantage.

— Ces paroles n'ont aucune portée, madame, et j'accepte, je l'ai dit, toute la responsabilité d'un ouvrage dangereux. Je pensais que, vous rappelant l'ancienne générosité de Desbarreaux à votre égard, vous veniez aujourd'hui prendre une revanche... Si je me suis trompé, je le regrette... mais il faut bien établir ici notre situation commune. Je suis la cause unique de votre rupture... vous l'avez su, j'imagine? le maréchal avait intérêt à vous transmettre toutes sortes d'explications à cet égard.

— Je fis un geste de colère.

— Or, poursuivit-il, depuis le jour où j'ai si diplomatiquement et si convenablement arrangé les choses, Emmanuel et moi nous ne nous sommes plus quittés. La mort seule peut nous désunir. J'irai plus loin... le ton léger que j'avais pris d'abord vous a déplu, et vous me contraignez à être sérieux : j'ai ruiné Desbarreaux, afin qu'il n'ait dorénavant de ressource qu'en moi. Desbarreaux le sait et me pardonne.

— Voilà, dis-je, une amitié bien étrange.

— On vous autorise à supposer tout, madame, hormis la possibilité d'une séparation.

— C'est vrai, dit précipitamment Emmanuel, brisons là!

Je le regardai, ses lèvres étaient pâles et frémissantes. Il détourna les yeux, comme s'il eût redouté la rencontre des miens.

Théophile souriait, d'un sourire qui me fit passer un frisson de dégoût dans le cœur.

— Oh! murmurai-je, descendre à ce degré d'opprobre... est-ce possible, mon Dieu?

— Expliquez-vous, madame... entre amis toutes les questions s'abordent. Allons, soyez franche, vous avez en ce moment un soupçon... changez-le contre une certitude! Ce sera du moins une rupture définitive, et je la provoque avec joie.

Desbarreaux se leva l'œil étincelant.

Je lui vis une arme entre les mains.

— Si tu dis un mot de plus, cria-t-il, tu es mort!

— Peste! mon cher, tu prends la chose au tragique, et, tu l'oublies, je puis me défendre, ajouta-t-il en tirant un poignard absolument semblable à celui d'Emmanuel. Mais, d'après le pacte juré, nos dagues ne doivent frapper qu'un parjure. Le suis-je? non... par conséquent, rengaîne!.. Vous le saurez, belle dame, nous nous sommes signé mutuellement un petit écrit, donnant à chacun de nous le droit de poignarder l'autre. Si Desbarreaux me quitte, je le tue; si je déserte l'association, il me plonge sa lame dans la poitrine... c'est une convention à l'amiable... Mais assez là-dessus! il faut en finir. Vous devez à présent renoncer au projet de me faire prendre la fuite sans Desbarreaux... Que décidez-vous?

Je me tournai vers Froissard.

Il regardait cette scène avec stupeur, et je lui dis d'une voix tremblante en désignant Emmanuel :

— Monsieur m'a fait jadis un présent de cent mille livres.

Froissard, pour toute réponse, tira les valeurs de sa poche et les étala sur la table.

— Marion! Marion!.. vous me méprisez donc bien? murmura Desbarreaux avec angoisse.

— Je n'ai le droit de mépriser personne. En venant ici, mon intention positive était de vous prier de reprendre un argent que vous m'avez donné dans vos jours d'opulence... et les paroles de votre ami ont confirmé cette résolution.

— C'est très-beau, dit Théophile ; voilà ce qui s'appelle agir en femme de conscience et d'honneur.

— Jamais ! cria Desbarreaux, je n'accepterai jamais !

— Hein ?.. pardon, mon ami, pardon !.. tu n'as pas le droit de me laisser dans la misère. Que diable ! on ne pousse pas l'amour-propre à des extrémités aussi fâcheuses, et voilà de quoi nous sauver des griffes de monsieur le premier président... Vertudieu ! Marion, vous faites divinement les choses !

Il empocha les valeurs.

Je dis, en sortant, à Desbarreaux, qui se cachait le visage avec honte :

— Emmanuel ! pauvre Emmanuel ! où êtes-vous tombé ?

Froissard m'entraîna.

Deux jours après, une sentence du parlement condamnait à mort l'auteur du *Parnasse satirique*. Mais Théophile avait pris la fuite avec les cent mille livres et celui dont je n'ose plus prononcer le nom.

Puisse la vengeance divine, qui pèse les fautes des uns et celles des autres, ne pas nous réunir dans un même châtiment !

III

Il était midi moins un quart lorsque je rentrai chez moi.

Thérèse accourut à ma rencontre.

— Pour Dieu, me dit-elle, hâtez-vous! Depuis plus de deux heures, une dame en noir, pâle et désolée, vous attend et se désespère.

— Son nom?

— Elle a refusé de me le dire. Cependant j'ai cru la reconnaître pour l'avoir vue jadis chez votre marraine.

A ces mots, elle ouvrit la porte de la pièce où la visiteuse attendait.

Je vis une personne en deuil, à demi voilée, qui accourut, me ferma la bouche, afin d'arrêter mon cri de surprise, et me dit précipitamment à voix basse :

— Renvoyez votre femme de chambre.

Je fis un signe à Thérèse, elle s'éloigna.

— Vous, madame la duchesse?.. vous à Paris?.. vous chez moi?

— Marion, ma pauvre Marion, je suis perdue si tu ne viens à

mon secours! J'arrive de Blois tout exprès pour te voir... Oh! je t'en conjure, sauve-moi des piéges de cet infâme! Il a des lettres, et il menace de les livrer à mon mari... des lettres... enfin, elles sont de Chalais!.. me comprends-tu?

Elle tomba sur un fauteuil, se cacha le visage et fondit en larmes.

On l'a déjà deviné, j'étais en présence de madame de Chevreuse.

Vêtue d'une simple robe de bourgeoise, la duchesse avait caché sous un bandeau de veuve la richesse de sa chevelure; ses beaux yeux étaient rougis par le chagrin.

— Madame, que dois-je faire? Je suis prête à me dévouer pour vous.

— Il faut aller lui reprendre ces lettres, de gré ou de force... il le faut! dit-elle en relevant la tête et en essuyant ses pleurs. Écoute... je me suis échappée du lieu de mon exil. A Blois, on me croit malade, et de fidèles domestiques ont grand soin de cacher mon absence. Je suis à Paris, seule, avec le vieux Maurice, mon père nourricier... Tu as dû le voir quand tu me rendais visite au Louvre. J'ai vainement essayé de m'introduire auprès de la jeune reine. Il la fait garder à vue depuis cette malheureuse affaire. Quant à Marie de Médicis, elle est tantôt pour lui, tantôt contre; c'est une femme sur laquelle je ne puis compter. D'ailleurs, elle n'obtiendrait rien. J'ai donc mis en toi mon dernier espoir; tu seras ma providence, ma bonne Marion, j'en suis certaine... Je t'ai toujours aimée, tu le sais bien; constamment j'ai défendu ta cause... Oui, tu m'arracheras aux embûches de ce traître!

Elle me prodiguait les plus tendres caresses; elle me baisait les mains, le front, les cheveux.

J'étais émue jusqu'au fond du cœur.

— Oh! je sais tout, va! me dit-elle, Saint-Sorlin m'a fait rire plus d'une fois : tu joues le cardinal, tu le détestes, tu le mèneras par le bout du nez droit dans la Seine, dès que la chose pourra te plaire... Aussi voilà pourquoi je suis venue, Marion! J'étais déses-

pérée tout à l'heure ; je te vois, je suis consolée... car tu lui reprendras mes lettres ! tu les lui reprendras, parce que je t'aime, parce que je suis une pauvre femme coupable et malheureuse, parce que tu as de l'indulgence, toi, pour les fautes d'amour..... O mon Dieu ! mon Dieu ! si tu n'allais pas réussir ?

— Je réussirai, je vous le jure, madame.

— Appelle-moi ton amie, ton amie la plus sincère ! me dit-elle avec transport. Tu réussiras !.. mais je te devrai la vie ! Ces lettres reconquises, vois-tu, je serai tranquille ; ses menaces ne m'intimideront plus et j'emploierai mon époux lui-même au salut de Chalais. Le cardinal n'osera pas faire prononcer la condamnation. Croirais-tu qu'il m'a mise dans l'alternative ou de trahir la reine ou de perdre ce pauvre enfant ?.. Tiens, regarde ! voici le billet que Richelieu m'a fait tenir à Blois par son capucin.

Tirant un papier de sa poitrine, elle me le présenta.

Je lus :

« Madame la duchesse,

« On a saisi tout un paquet de vos lettres chez le grand maître
« de la garde-robe. Ces lettres, vous en connaissez la substance,
« et je serais au désespoir de les communiquer à M. de Chevreuse.
« Voilà pourquoi je vous propose de vous les rendre, en échange
« d'une révélation pleine et entière : autrement, justice sera faite,
« et de vous, madame, et de votre amant. Vous pouvez tout dire
« au père Joseph ; il a ma confiance.

« Richelieu. »

— Justice sera faite ! tu entends, Marion ? Il tuera Chalais, si je ne livre le secret d'Anne d'Autriche, déjà trop compromise par la lâcheté de Monsieur. C'est une honte... un homme, un prince du sang, trembler devant ce prêtre ! Gaston ne rougit pas d'acheter sa grâce... Néanmoins, il n'osera jamais tout dire, et le

cardinal compte sur moi... n'est-ce pas affreux?.. Voyons, comment vas-tu t'y prendre?

Elle me serrait les mains entre les siennes et me regardait avec angoisse.

— Richelieu vous a fait la cour, lui dis-je, on me l'a positivement affirmé?

— Oui, me répondit-elle.

— Vite, donnez-moi quelques détails.

— Attends... c'était l'année dernière, au jeu de Marie de Médicis. Il me glissa trois sonnets...

— Ensuite?

— Un jour... j'avais à demander je ne sais quelle légère faveur... Richelieu, pensant qu'il ne me séduirait pas en soutane rouge, s'affubla pour me donner audience d'un pourpoint de satin gris de lin, tout éblouissant de broderies d'or. Il avait des chausses de velours vert, un col de dentelles, un chapeau à plumes et des bottes. En le voyant tomber à mes genoux dans ce costume, je partis d'un grand éclat de rire, et je pris la fuite pour aller tout raconter chez la reine.

— A merveille, j'espère beaucoup.

— Le ciel te seconde!.. Mais il faut agir à l'instant, Marion... Demain la cour prend la route de Bretagne, où doivent se faire les noces de Monsieur et de l'héritière de Montpensier... c'est encore une autre honte! Chalais est retenu dans les prisons de Nantes... Ils vont danser auprès de l'échafaud!

— Ah! madame, chassez de votre esprit ce pressentiment lugubre...

— Mes lettres! mes lettres! et tout est sauvé!

— Je pars.

— Embrasse-moi... chère amie! excellent cœur!.. méfie-toi de ses ruses... Je vais compter les instants... A toi ma reconnaissance éternelle!

Je m'arrachai de ses bras et j'allai prendre une clé de la petite

porte de mon jardin, qui donnait sur le boulevard. Cette clé devenait indispensable au plan que je méditais.

Grassin n'ayant pas reçu l'ordre de dételer, je trouvai dans la cour ma voiture toute prête à me conduire.

Mais au point où j'en suis de mon histoire, les événements se pressent de telle sorte, que j'ai laissé jusqu'ici en arrière beaucoup de détails dont il est pourtant essentiel que le lecteur ait connaissance.

Hélas! il faut me pardonner si mon récit sent le désordre!

Je n'écris plus avec calme.

En me reportant à ces jours orageux de mon existence, le trouble s'empare de mes sens, la rougeur me couvre le front, et j'aurais déchiré ces *Mémoires,* si je ne trouvais, de temps à autre, sur la route impure que je suivais alors, une fleur au-dessus de la fange, quelque bonne action parmi mes fautes.

Je m'abuse peut-être, mais il me semble que cela me rend moins odieuse.

Le cardinal était cause de mes plus coupables déréglements. Au lieu d'approuver et d'encourager mon repentir, il avait usé de manœuvres indignes pour faire avorter tous mes projets de bonne conduite et me replonger dans le gouffre d'où je voulais sortir.

Il espérait tirer profit de la nécessité fatale où il me réduisait.

Trompé dans son attente et voyant qu'il avait travaillé pour les autres, il essaya de recourir aux moyens extrêmes; et s'il eût réussi à m'enfermer au Châtelet, je ne me serais évidemment tirée de là qu'après une défaite.

Mais la hardiesse dont je donnai la preuve, en me choisissant tout un cortége de hauts et nobles seigneurs, parut modifier son système d'intimidation, ou peut-être eut-il des ménagements pour moi, parce qu'il avait alors à trembler pour lui.

Quelques jours après ma singulière visite à Louis XIII, Richelieu m'envoya des Bournais, son valet de chambre, avec l'arriéré des

sommes qui m'étaient habituellement versées pour mes frais de maison.

C'était le rameau d'olivier.

Je fus entièrement certaine de la fin de sa colère. Mais je n'allai pas le voir une seule fois, et je lui tins impitoyablement rigueur.

Pour me fléchir, il me fit cadeau de ce magnifique attelage dont Théophraste a parlé plus haut dans sa feuille indiscrète.

Une aussi aimable prévenance ne me toucha point.

Sans doute il aurait repris avec moi ses hostilités, si la conspiration de Chalais n'eût assez vivement stimulé son inquiétude pour l'empêcher de s'occuper de choses beaucoup moins importantes et moins graves.

Ce complot, dont mes lecteurs ne peuvent avoir qu'une idée fort vague, d'après les paroles échappées au secrétaire, lors de mon invasion dans le cabinet de Richelieu, avait été formé très-habilement, et le cardinal était loin d'en avoir saisi toute la trame.

La puissance du ministre, s'agrandissant chaque jour, le rendait l'objet de la haine générale.

Tous les courtisans se plaignaient à haute voix. Gaston criait plus fort que les autres ; il accusait Richelieu de lui fermer la source des grâces et de lui enlever l'affection du roi son frère.

« — Je n'aurai de joie, disait-il, que le jour où ce prêtre sera mort. »

Et là-dessus, huit jeunes étourdis forment le dessein d'aller assassiner le ministre à sa maison de campagne, située à peu de distance de Fontainebleau.

Leur plan est soumis à Monsieur, qui l'approuve.

Il se décide à envoyer ses officiers chez le cardinal pour le prier de l'attendre à dîner. Les gens du prince auront le mot d'ordre ; à l'arrivée de Gaston et des huit gentilshommes, ils chercheront querelle aux domestiques de l'Éminence, et toutes les mesures sont prises pour que le meurtre s'exécute à la faveur du trouble soulevé par cette querelle.

Henri de Talleyrand, comte de Chalais, grand maître de la garde-robe, et qui vient de succéder tout récemment à Baradas et à Saint-Simon dans la faveur du roi, prend vis-à-vis de Gaston l'engagement formel de porter le premier coup. Mais effrayé bientôt de sa promesse, il éprouve de l'hésitation et dévoile le secret du complot au commandeur de Valencé, dont il demande les conseils avant d'agir.

Le commandeur se hâte de transmettre au ministre cette confidence et l'avertit qu'on en veut à ses jours.

Richelieu ne croit pas d'abord à tant d'audace chez les conspirateurs.

Mais voyant tout à coup les officiers de Gaston arriver à sa maison de campagne et s'acquitter du message convenu, il cesse de douter, monte en carrosse, court à Fontainebleau, pénètre dans la chambre même du frère du roi et le trouve avec ses complices.

Le prince est encore couché.

Il regarde le ministre avec saisissement, et les huit gentilshommes frissonnent.

— Monseigneur, dit Richelieu, vous avez le projet d'aller vous divertir, ce soir, à ma maison de campagne? c'est un immense honneur que vous me faites; je l'apprécie comme je le dois, et j'ai résolu de vous céder la place, afin de ne pas gêner vos plaisirs.

Le valet de chambre du prince entre dans l'intervalle, apportant le linge de corps sur un plat de vermeil.

— Daignez me permettre de vous donner la chemise, monseigneur, dit le cardinal.

Il prend le linge, l'offre à Gaston, muet de stupeur, fait une révérence profonde et sort, disant aux conjurés :

— Je vous souhaite, messieurs, beaucoup d'amusement!

Ce fut un coup très-habile.

La foudre aurait éclaté sur le prince et ses amis, qu'ils n'eussent pas été dans un état plus pitoyable à voir. Le cardinal déjouait toute l'intrigue, il triomphait.

Or, ceci eut lieu au mois de septembre.

Indigné de la dénonciation du commandeur, Henri de Talleyrand dissimule et semble même se rapprocher du ministre. Celui-ci, n'ayant pas de preuves suffisantes, est forcé d'accepter de fausses excuses et de vagues protestations de repentir.

Mais Chalais a toute l'inconséquence de la jeunesse et toute l'étourderie de l'amour.

Il se met à la tête d'un autre projet de révolte où il ne s'agit plus d'effusion de sang, mais qui doit bouleverser le royaume de fond en comble. Sûr d'être agréable à la reine, à Gaston et surtout à la belle Marie de Chevreuse, le grand maître de la garde-robe organise sa nouvelle trame.

Ici, je dois le dire, il y a seulement des conjectures, et je n'ose répondre de l'authenticité des détails qui vont suivre. Madame de Chevreuse, dans ses plus intimes confidences, m'a toujours parlé de ces choses d'une manière trop obscure; je n'ose les rapporter avec une certitude absolue.

On devait, disait-on, gagner les Suisses et les gardes du corps, arrêter le même jour le cardinal et Louis XIII, déclarer celui-ci inhabile au mariage, donner à Gaston la main d'Anne d'Autriche avec le trône et préparer pour Richelieu le plus sombre cachot de la Bastille.

Quant au maître, on lui destinait une cellule dans un monastère, comme la seule retraite convenable à ses goûts et à ses habitudes.

Cette machination échoua comme la précédente par la trahison d'un confident de Chalais, nommé Louvigni, lequel, ayant séduit la maîtresse du duc de Candale et refusant de la lui rendre, ne trouva pas de moyen plus simple de se soustraire aux persécutions d'une famille puissante que d'invoquer l'appui de Richelieu, dont il acheta la faveur en lui révélant les projets vrais ou faux du grand maître de la garde-robe.

Tout cet échafaudage d'intrigues, qu'on avait été huit mois à construire, fut renversé de fond en comble par la cause la plus frivole.

Chalais prend la fuite, et madame de Chevreuse est envoyée en exil. Leurs lettres sont saisies.

On trouve dans la correspondance de Henri de Talleyrand avec la duchesse, et dans celle de la duchesse avec Anne d'Autriche, sinon des preuves directes du complot, du moins des insinuations haineuses et malveillantes contre la personne du roi, des railleries sur sa froideur, sur sa *timidité* vis-à-vis du beau sexe.

Il en fallait beaucoup moins à un homme de l'espèce de Richelieu pour établir la base d'une accusation capitale.

Sommant aussitôt Louis XIII de lui abandonner son favori, ce que le roi eut hâte de faire, le cardinal envoya des gens à la poursuite de Chalais. En vain le malheureux s'imagina trouver refuge chez le duc de Vendôme, gouverneur de Bretagne et l'un de ses complices; rien ne put l'arracher à sa destinée.

Un cachot de la citadelle de Nantes se referma sur lui.

Pendant ce temps, Richelieu tenait Anne d'Autriche prisonnière au Louvre, et mettait pour condition expresse à la grâce de Monsieur son mariage avec mademoiselle de Montpensier, mariage que, jusque-là, Gaston avait toujours refusé de conclure.

C'était pour beaucoup de monde une preuve de ses secrètes espérances.

Le faible prince eut peur. Il obéit et laissa tous ses complices en butte au courroux du cardinal.

Du reste, ce ne fut pas la seule lâcheté de ce genre que Monsieur eut à se reprocher pendant le cours de sa ridicule existence.

Le mariage devait se faire à Nantes, raffinement de cruauté de la part de Richelieu. Sûr de la commission qu'il avait nommée pour instruire le procès du grand-maître de la garde-robe, il voulait que, de son lit nuptial, Gaston pût entendre le coup de hache du bourreau.

Mais les parents et les amis de Chalais, connaissant l'insuffisance des preuves alléguées contre lui, ne croyaient pas le ministre assez audacieux pour faire tomber une tête sur de simples présomptions.

Voilà où en étaient les choses, quand madame de Chevreuse, revenue secrètement de Blois, eut l'idée de recourir à mon intermédiaire pour se sauver du déshonneur dont la menaçait le cardinal.

Mon désir de lui être utile ne m'avait pas permis d'envisager d'abord toutes les difficultés de la démarche.

Pendant le trajet de la rue des Tournelles au Louvre, mon enthousiasme se calma subitement et fit place à la crainte de ne pas réussir. Je pouvais, il est vrai, pénétrer chez le ministre par les couloirs mystérieux; mais le trouverai-je seul? n'aurai-je pas à employer beaucoup de temps d'abord à excuser ma longue absence, à entendre des récriminations et des reproches?

Tout est perdu si le cardinal aperçoit le piége.

Il faudra, pour l'y conduire, que je le promène par de longs détours, et, la veille de son départ pour Nantes, au milieu des préoccupations qui l'agitent, aura-t-il assez d'instants à me donner? Mes sourires parviendront-ils à lui faire tomber des mains une arme qu'il se prépare à tourner contre son ennemi d'une façon si terrible?

J'en étais là de mes réflexions, quand mon carrosse atteignit le guichet du Louvre.

Tout à coup, au moment où j'allais descendre de voiture, j'aperçus un des *fous* de l'hôtel Rambouillet, Thomas Campanelle, le fameux apôtre de l'astrologie judiciaire. Je l'avais depuis longtemps soupçonné de ne pas croire un mot de sa prétendue science et d'exploiter au profit de son ordre les croyances superstitieuses du cardinal.

Une idée lumineuse me traversa l'esprit.

J'appelai le bon dominicain. Il s'approcha de mon carrosse avec force salutations.

Voiture l'avait quelquefois introduit aux premières soirées de mon cercle. Nous étions d'assez vieilles connaissances, et je le baptisais du nom de *révérend père sorcier*.

M'ayant prédit un jour, sur la simple inspection des lignes de

ma main, certaines choses qui ne se réalisèrent pas le moins du monde, cela me persuada de plus en plus de la fourberie de son talent magique. Le bonhomme avait besoin de préparatifs à lui connus pour prophétiser à coup sûr.

Campanelle possédait aussi le secret du panneau de la cloison. Il se rendait chez Richelieu.

— Fort bien, pensai-je, le révérend va mettre un petit mensonge de plus sur le compte des astres.

J'avais en valeurs dans un portefeuille de satin, caché sous mon corsage, vingt mille livres, reste de la somme que Froissard avait, le matin même, tirée de sa caisse, et cela représentait alors toutes mes ressources financières.

Il m'était facile de payer, séance tenante, le service que j'attendais de l'astrologue.

— Où courez-vous ainsi? lui demandai-je.

— Le cardinal veut l'horoscope du roi, me répondit-il, et je vais à l'instant...

— Rendre vos oracles chez Son Éminence? Nous y entrerons ensemble... Vous me voyez prête à lui rendre visite... Mais cela vous contrarie? ma présence gênerait-elle l'horoscope?

— Un peu, mademoiselle, et si vous consentiez à retarder cette visite d'une demi-heure seulement...

— J'accepte... à une condition! Vous allez monter dans mon carrosse, venir avec moi jusqu'au Pont-Neuf, m'écouter sans m'interrompre et me répondre oui ou non. Si vous me dites oui, je mets entre vos mains une lettre de change de cinq cents écus pour l'économe de votre monastère; si vous me dites non, j'entre avec vous chez le cardinal.

Il escalada vivement le marchepied.

Dix minutes après, nous étions de nouveau devant le guichet du Louvre. Thomas Campanelle me précéda chez Richelieu, ayant en poche la lettre de change, parfaitement en règle.

Ce moine jouissait d'une intelligence très-lucide, et l'hôtel

Rambouillet n'avait pas le sens commun de le classer au nombre de ses *fous*.

Grassin me promena pendant une demi-heure au bord de la Seine. Ce temps écoulé, je descendis de carrosse, plus rassurée sur le succès de mon entreprise.

Je franchis le guichet, je traversai d'un pas ferme les couloirs, et je poussai le bouton de la boiserie avec un aplomb superbe.

Le cardinal était encore en compagnie de l'astrologue.

Me voyant paraître, il fit un bond de surprise et s'écria :

— C'est merveilleux ! c'est merveilleux !

Je pris un air de confusion qui plut évidemment au ministre, car il vint à ma rencontre, me saisit la main et me dit avec bonté :

— Voyons, mademoiselle, ne tremblez pas ainsi!.. vous êtes coupable envers moi, sans doute, et votre conduite n'a pas répondu à la bienveillance dont je vous donnais la preuve... Mais à tout péché miséricorde... Asseyez-vous, mon enfant, asseyez-vous.

Il m'avança un fauteuil et dit au dominicain :

— Je vous admire !

Campanelle s'inclina.

— Levez les yeux, Marion, poursuivit le cardinal, qui me désignait en même temps l'astrologue : vous êtes en pays de connaissance.

— En effet, murmurai-je timidement, il me semble... oui, c'est le révérend père sorcier.

Campanelle s'inclina de nouveau.

— Sorcier, non... dit le cardinal en riant : c'est une science qu'il possède, une vraie science, et je compte bien l'étudier quelque jour. Il faut, Marion, vous révéler une chose étrange, inouïe, miraculeuse !

— J'écoute, monseigneur.

— Il y a près d'un an que vous n'avez vu le père Thomas?

— Un an... oui... à peu près.

— Cela se rapporte avec ce qu'il m'affirmait à l'instant même...

Et, la dernière fois que vous l'avez vu, Marion, ne fîtes-vous pas choix d'une étoile dans le ciel?

— Oh ! c'était une plaisanterie ! je ne crois pas aux étoiles.

— Vous n'y croyez pas, tête folle... Ah ! ah !.. Nous verrons tout à l'heure si vous restez incrédule. Quel était le nom de cette étoile, mon enfant?

— Son nom... je l'ai oublié, répondis-je.

— Mais enfin, où était-elle placée?

— A la queue de la grande Ourse, monseigneur.

— Justement! Campanelle vient de me le dire. Or, vous le saurez, Marion, lorsqu'un astrologue nous prie de choisir une étoile... c'est un des principes connus de cette science merveilleuse, ma chère!.. toujours, par une invincible et providentielle attraction, nos regards se portent vers l'astre même qui préside à nos destinées. Cet astre nous provoque, nous charme, nous fascine, et nous le choisissons malgré nous.

— Voilà qui est bizarre, monseigneur. Il faut, en vérité, qu'une bouche comme la vôtre m'affirme sérieusement de pareilles choses... autrement, je ne pourrais les écouter sans rire.

— Attendez, mademoiselle, attendez! et au lieu de rire, vous allez être frappée d'épouvante. Savez-vous ce qui est arrivé, cette nuit?

— Non, je l'ignore.

— Eh bien ! votre étoile s'est rapprochée de la mienne!

— Grand Dieu! m'écriai-je, y aurait-il quelque chose de sinistre dans ce rapprochement?

— Voyez-vous, Marion, voyez-vous! l'effroi vous gagne.

— C'est que vous me dites cela d'un air si convaincu, monseigneur...

— Ah! j'étais comme vous d'abord, mademoiselle, je me montrais incrédule... mais le père Thomas fait parler les astres avec une vérité saisissante; je ne croirais pas davantage à ses révélations si elles me venaient en ligne directe de Dieu. Figurez-vous que

l'astrologue de la reine-mère, Duval... un imbécile! hardi comme un fripon, mais ignorant comme un âne, a prédit hier à Marie de Médicis que Louis XIII devait bientôt mourir. Un instant j'ai tremblé... oui, sur l'honneur!.. Vous savez, Marion, dans quelles conjonctures déplorables me placent les ennemis du trône. Ils ont circonvenu Monsieur, qui, d'après leurs conseils, refusait de conclure un mariage... nécessaire. J'ai dû, pour l'y décider, me livrer à des raisonnements très-énergiques, et si jamais la mort du roi lui donnait le diadème... vous comprenez, le cas était peu rassurant?

— En effet, monseigneur.

— Je me suis hâté d'appeler Campanelle, et sans lui souffler mot de la prédiction de Duval, je lui ai commandé de tirer avec un soin extrême l'horoscope vital de Sa Majesté... car il y a deux sortes d'horoscopes, Marion, l'horoscope natal et l'horoscope...

— De grâce, monseigneur... excusez mon interruption... mais vous oubliez le rapprochement de nos étoiles.

— Curieuse! dit-il. Vous voilà déjà convertie à nos croyances. Rassurez-vous, je parle de l'horoscope du roi pour mieux arriver au nôtre... tout cela s'enchaîne. La prédiction de mon astrologue a démenti complétement celle de l'astrologue de la reine-mère, et désormais les coupables n'ont à espérer ni merci, ni pardon. Je garderai le pouvoir en dépit de leurs efforts... car le roi vivra, j'en suis certain! le langage des astres sur le présent me garantit la vérité de leurs prédictions sur l'avenir, et ce langage vous concerne, ma belle enfant.

— Moi?

— Vous-même.

— Et que disent les étoiles, monseigneur?

Il me regarda fixement et me répondit :

— Elles disent que vous m'aimez, Marion.

— Que je vous aime... oh! c'est impossible!.. elles ne disent pas cela... je ne puis le croire.

Je baissai timidement la paupière et je m'efforçai de rougir.

— Voyez!.. son trouble et son émotion la trahissent, dit Richelieu, se retournant vers l'astrologue.

— En effet, répondit Campanelle. Ma présence peut-être...

— Non! non! restez, mon père, dit le cardinal : votre estime m'est précieuse, et mademoiselle de l'Orme elle-même vous dira combien était pure et sainte l'affection que je lui portais. Rendez-moi ce témoignage, mon enfant, ajouta-t-il avec le ton câlin qu'il savait prendre, en abordant le chapitre de l'hypocrisie. Votre directeur, n'est-ce pas, vous a toujours donné de sages et religieux conseils?

— Je l'avoue, répondis-je, en portant mon mouchoir à mes yeux, comme pour arrêter des larmes prêtes à couler.

— Mais alors, ma pauvre enfant, poursuivit l'Éminence, il fallait m'avertir, aux premières atteintes de cette passion fatale... j'aurais essayé de calmer votre cœur par des représentations sages et paternelles; vous eussiez compris que mon état de prêtre... que mes devoirs... enfin, je vous aurais radicalement guérie de ce fol amour. Au lieu de cela, vous vous dépitez contre vous-même, vous prenez la résolution de retourner chez vos parents; vous venez, en quelque sorte, me chercher querelle, et vous me donnez une foule de mauvaises raisons, en me cachant la véritable... oui, la véritable, Marion, votre jalousie.

— Bonté du ciel! d'où avez-vous pu savoir...

— Les astres! toujours les astres!

— Oh! je suis atterrée!

— Quand je vous le disais, ma chère... c'est à confondre. Vous avez cru que la reine et madame de Chevreuse... Oui, oui, ne le niez pas! mon astrologue va vous le soutenir... et c'est fort mal de me juger susceptible d'un pareil oubli de mes principes chrétiens. Vous avez écouté les propos des calomniateurs, vous avez laissé votre imagination se livrer à toutes sortes d'écarts, vous avez voulu me désoler et me punir en foulant aux pieds mes salutaires conseils... Vous vous êtes égarée, pauvre brebis perdue,

dans des sentiers dangereux, où les loups ravissants ont dévoré ce qui vous restait d'innocence et de candeur! et quels loups, bon Dieu? l'un financier stupide, l'autre...

— Épargnez-moi, je vous en conjure!

— L'autre fat insolent... Vingt fois j'ai failli le chasser de la cour et de la France.

— Monseigneur!.. m'écriai-je en me cachant le visage, mais fort agréablement surprise de l'exactitude avec laquelle le bon astrologue avait suivi mes recommandations.

Je lui aurais, en ce moment, octroyé de grand cœur une seconde lettre de change.

— Allons, allons, dit Richelieu, ne vous désolez point ainsi! Vous me revenez en enfant prodigue... et, sur mon âme, je ne m'y attendais guère! N'êtes-vous pas effrayée, Marion, de songer que Thomas Campanelle a deviné l'heure juste où vous entreriez chez moi?

— Est-ce possible? murmurai-je en regardant le dominicain avec une épouvante simulée.

— Mon Dieu, rien n'était plus facile, répondit tranquillement celui-ci.

— Comment cela? demandai-je.

— Hier, mademoiselle, votre étoile se rapprochait de celle de Son Éminence. Aujourd'hui, à une heure précise de relevée, les deux astres étaient en conjonction, et vous deviez nécessairement entrer à cette heure-là.

Je me tournai vers le cardinal, et je lui dis :

— C'est fort bien, monseigneur... Mais n'y aurait-il point dans tout ceci un peu de fraude?

— Qu'ai-je entendu? cria l'astrologue.

— Pardonnez-moi, mon révérend... le succès de vos prédictions doit m'occasionner quelque surprise... Vous n'avez pas toujours aussi parfaitement réussi.

— Je vous devine à merveille, belle dame, et voilà pourquoi

je prie Son Éminence de vouloir bien nous servir de juge dans la discussion peu décente que vous provoquez.

— Ne vous fâchez pas, mon révérend père.

— Je tiens à détruire les doutes semés à plaisir dans l'esprit de monseigneur.

— Hein?.. je n'ai pas l'ombre d'un doute! s'écria le cardinal. Est-ce ma faute, mon cher Thomas, si mademoiselle de l'Orme est aussi incrédule que votre patron? calmez-vous et laissez-la dire.

— Non! cria le dominicain, je ne souffre jamais qu'on attaque ma science! Plus elle rencontre de détracteurs, plus je m'efforce de la faire briller de tout son éclat. Je me suis occupé du destin des personnages éminents de la cour, et je sais à quelle influence ils sont soumis. Hier donc, après avoir tiré l'horoscope du roi, j'ai reporté les yeux sur votre étoile, monseigneur, dont vous m'avez prié de suivre toutes les pérégrinations dans le firmament. J'en ai vu se rapprocher l'astre de mademoiselle, qui, depuis six mois (je précise les dates), s'en écartait d'une façon très-visible. Il s'éloignait en même temps de la constellation de la *Vierge,* chassé par deux planètes, celle de la reine et de madame de Chevreuse. Or, en partant des révolutions célestes pour expliquer les événements de la terre, j'ai compris que mademoiselle de l'Orme vous fuyait et fuyait aussi la vertu, représentée par la *Vierge*.

— Écoutez, Marion... c'est miraculeux! dit le cardinal.

Je trouvais Campanelle sublime. Ce moine eût fait un comédien de premier choix.

Il reprit sur un ton d'inspiré :

— Le motif apparent de cette fuite était les deux planètes ; donc, mademoiselle de l'Orme s'éloignait de vous, monseigneur, parce qu'elle vous supposait une affection cachée pour la reine et madame de Chevreuse. Maintenant, suivez-moi bien! L'astre fugitif s'arrêta dans le zodiaque à la hauteur des *Gémeaux* et non loin de deux autres étoiles, appartenant au trésorier de l'argen-

terie et à l'ambassadeur d'Angleterre. Or, vu la distance de la *Vierge* et l'espèce d'affectation du nombre *deux* à se rencontrer là, n'est-il pas clair que mademoiselle de l'Orme avait deux amants, et que ces deux amants étaient Émery et le noble lord?

— Je vous pardonne le premier, ma chère, dit Richelieu, mais le second...

— Ah! monseigneur, grâce!.. les explications du révérend me causent assez de honte.

Il me tendit sa main, et je la baisai d'un air hypocrite.

Je le combattais toujours avec ses armes.

Campanelle poursuivit :

— Mais, après cette halte de votre astre, mademoiselle, à la hauteur des *Gémeaux,* il reprit la direction de l'étoile de Son Éminence et de la constellation de la *Vierge*, d'où j'ai conclu avec assez de logique, je suppose, que vous n'avez pas eu d'autres amours et que vous vous repentez de vos torts. Bref, j'ai prédit à coup sûr l'heure de la conjonction et celle de votre visite... Maintenant, il me reste à vous demander, mademoiselle, si vous apercevez là-dessous quelque fraude?

— Je vous en prie, oubliez ma sottise, lui dis-je sur le ton de la prière.

— L'amour-propre offensé oublie difficilement, répliqua-t-il d'un ton froid. Quant aux prédictions faites jadis et qui ne se sont point réalisées, dites-vous, cela doit médiocrement vous surprendre. Je réponds toujours par des moqueries aux personnes assez folles pour douter de ma science; et de deux railleurs, le plus spirituel est celui qui laisse croire à l'autre que son langage a été sérieux... Je suis, belle dame, votre humble valet!

Il salua le ministre et sortit avec la majesté d'un conquérant.

Je le déclare en bonne conscience, un plus fin que Richelieu eût été pris à cette scène.

IV

Toutes les fibres de l'amour-propre vibraient chez moi. J'étais stimulée par un désir immense de tromper le grand trompeur, et la pensée d'être utile à madame de Chevreuse venait alors en seconde ligne dans mon esprit. L'amitié sans doute et le dévouement avaient dicté ma résolution; mais je trouvais la force de l'accomplir dans la haine que m'inspirait le ministre, et je me réjouissais de duper cet homme sans délicatesse et sans âme.

Je l'avais vu pour la première fois jouant un rôle odieux d'ingratitude et d'égoïsme dans son tête-à-tête avec la reine-mère.

De ce jour-là même avaient daté vis-à-vis de moi ses étranges présomptions amoureuses. Charmé des agréments de ma personne, il avait sans plus de façon jeté son dévolu sur mon cœur, et il pensait l'obtenir en échange de l'éventail si précieusement conservé.

Saint-Sorlin pouvait se dispenser de me mettre en garde contre ses manœuvres.

Je l'affirme, et j'ai trop sincèrement avoué mes torts pour qu'on m'accuse ici de vouloir flatter mon caractère, l'amour d'un prêtre me semblait une chose monstrueuse et impossible.

L'amour est un sentiment noble, élevé, qui emporte deux âmes dans les régions de l'extase. Une femme peut ne point estimer celui qu'elle favorise; mais encore faut-il qu'elle puisse un instant s'abuser elle-même, et remplacer par des illusions les qualités absentes.

Or, l'illusion n'est pas permise avec un prêtre.

Si l'homme du monde vient à nous, il marche le front haut, son œil brille, sa bouche est souriante; il nous attaque à ciel ouvert, il nous aime avec hardiesse et franchise.

Il n'en est point ainsi du prêtre.

Couvert du plus sombre manteau de l'hypocrisie, vous le voyez s'avancer dans une intrigue avec mystère et défiance; il veut se cacher des hommes, il voudrait pouvoir se cacher de Dieu. Comme le serpent dans les hautes herbes, il s'approche lentement, il fait mille détours et cherche à se jeter sur vous à l'improviste, afin d'enrouler autour de vos membres ses anneaux meurtriers. Devinant l'horreur qu'il inspire, il vous aborde avec le mensonge aux lèvres et le parjure au cœur. Ses paroles, dictées par le sacrilége, glacent l'entraînement, tuent la confiance, et je doute que Satan, devenu femme, voulût écouter les aveux d'un prêtre.

Je dis toutes ces choses, parce que mes ennemis m'ont accusée d'avoir été faible avec le cardinal, ce dont je me défends comme je me défendrais d'un crime.

J'ai à me reprocher assez de fautes véritables, pourquoi m'en prêter d'imaginaires?

Du reste, je ne fus pas la seule à repousser les avances de Richelieu en raison même de son caractère sacerdotal. Sans parler de la reine, de la duchesse de Chevreuse, de madame du Fargis, de madame de Chaulnes, de la princesse Marie de Gonzague et d'une foule d'autres, auprès desquelles il essuya de nombreux

échecs, je citerai Ninon, qu'on n'accusera certes pas de scrupules exagérés.

Elle répondit à des Bournais, chargé de la part de son maître d'une offre de cinquante mille écus :

« — Ah! ma foi, priez le cardinal de me laisser en repos; j'éprouve déjà trop de craintes au sujet de mon salut, et je ne veux pas me damner à coup sûr. »

Or, j'avais, de plus que Ninon, des griefs personnels contre Richelieu.

N'avait-il pas essayé, dès notre première entrevue, de m'astreindre à l'espionnage? Était-il possible de lui pardonner ses menées ténébreuses pour empêcher mon départ de Paris et ma réconciliation avec ma famille? Je le regardais comme la cause de mes scandales; je lui en voulais de toute la haine que je n'osais faire paraître, de tous les ménagements que j'étais obligée de prendre à son égard.

On me demandera quelle espèce de discours je tins à Campanelle dans mon carrosse. Je n'avais pas de temps à perdre, et ce discours fut très-simple.

— Vous trompez le cardinal, mon père, lui dis-je en riant.

— Vous croyez? me répondit-il.

— J'en suis sûre... je le trompe aussi, nous allons nous entendre.

Et tirant mon portefeuille, je lui mis la lettre de change entre les mains.

Ce procédé le flatta.

Je lui expliquai ce que je désirais faire dire aux étoiles.

— Retiendrez-vous bien tout? lui demandai-je.

— Oh! s'écria-t-il, ce sont pour moi de vieilles histoires, et l'on s'est longtemps entretenu de ces choses à l'hôtel Rambouillet. Je puis même l'avouer entre nous, la marquise m'a donné le conseil d'exploiter le ministre.

— Vraiment?

— J'ai consulté là-dessus le prieur de notre monastère : « Si

ce n'est toi, m'a-t-il dit, ce sera quelque autre, plus ignorant peut-être, et l'argent de l'Église doit revenir à l'Église. »

— Ce prieur est un homme de beaucoup de sens.

— N'est-ce pas, mademoiselle?

Il descendait de carrosse.

— Entrez dans une demi-heure, me dit-il, et jouez l'incrédule... ce sera très-adroit... Son Éminence ne nous soupçonnera pas d'être d'accord.

On sait le reste.

Il s'agissait de continuer habilement cette magnifique fourberie. Tous mes plans étaient jetés à cet égard.

Le cardinal n'a pas dû se désemparer des lettres; elles sont là peut-être, sur son bureau : je le forcerai bien à me les montrer. Madame de Chevreuse les aura, je le jure, quand je devrais attirer sur moi la plus terrible des vengeances!

Pourtant, je tâcherai, s'il est possible, de priver Richelieu de cette satisfaction; je prendrai la fuite avec mes diamants et je saurai me soustraire à sa rage.

Campanelle était donc sorti après avoir détaillé son horoscope, et je semblais écrasée du dernier sarcasme que l'astrologue s'était permis à mon égard.

— Ah! ah! tu es battue, complétement battue, ma pauvre Marion! s'écria le cardinal.

— Oui, monseigneur... je tremble de m'être fait là bien maladroitement un ennemi dangereux.

— Pourquoi douter aussi de l'évidence? Mais rassure-toi, chère belle, tu n'as point de maléfice à craindre, et Thomas est loin d'être sorcier.

— Ah! tant mieux! m'écriai-je.

— Sa science, tu as pu le voir, est toute de contemplation. C'est une science passive, si je puis m'exprimer de la sorte. Il devine et n'agit pas. Les astres lui indiquent les événements; mais le pauvre homme serait dans un grand embarras s'il fallait leur

assigner une cause et lire dans l'intention de ceux qui les font naître. Aussi j'ai soin de le désorienter, quand les étoiles sont par trop indiscrètes, et je lui ai fort habilement donné le change sur la nature de ma tendresse pour toi. Comment, tu m'aimes!.. cette nouvelle m'a rendu plus joyeux que si l'on m'avait annoncé la mort d'un ennemi.

— Monseigneur...

— Voyons, tu ne vas plus faire la prude, j'imagine?

Il s'approcha de mon fauteuil et recommença toutes ses chatteries, mais avec beaucoup plus d'aplomb qu'autrefois et avec un air vainqueur qui m'aurait singulièrement amusée, si la circonstance n'eût été si sérieuse.

— Je vous en prie, monseigneur, épargnez-moi.

— Qu'est-ce à dire?.. Tu m'aimes; et j'ai eu, ce me semble, assez de condescendance, j'ai souffert assez patiemment tes caprices... Ne recule plus mon bonheur!

Il approchait ma main de ses lèvres.

Je me levai d'un air solennel et je lui dis :

— Votre Éminence voudra bien se rappeler que je lui ai fait mystère jusqu'à ce jour d'une passion... doublement criminelle. Les astres m'ont trahie sans doute; mais la résolution que j'ai prise de lutter contre mon cœur reste inébranlable.

— Ah çà! pourquoi donc es-tu venue? cria Richelieu, dont l'œil, à demi voilé sous sa paupière frémissante, annonçait un commencement d'irritation.

— Mais, je suis venue, monseigneur, pour remplir les engagements contractés à votre égard. Vous m'envoyez chaque mois deux cents pistoles, et vous avez eu la bonté de joindre à tous vos dons celui d'un fort bel attelage...

— C'est juste... vous ne m'avez point encore remercié, mademoiselle.

— Non; mais si vous voulez bien me permettre aujourd'hui de le faire...

— Il est un peu tard!

— Daignez me pardonner si mes visites ne sont pas plus fréquentes. Je ne viendrai dorénavant que pour des motifs graves et lorsque vos intérêts ou ceux du royaume me sembleront menacés. Je crains trop ma faiblesse, et vous comprendrez, je l'espère, des précautions dont l'unique but est de nous épargner des remords.

— En vérité, cria le cardinal, cette malheureuse fille me fera perdre la tête!.. Ta faiblesse!.. des remords!.. on n'a jamais vu rien de pareil. Allons, ne reste pas ainsi debout, reviens t'asseoir... Les femmes sont indéchiffrables!.. Quelle est donc, mademoiselle, cette affaire grave qui vous amène? Parlerez-vous, enfin?

— Monseigneur... vous m'effrayez.

— Là, ne tremble plus, me dit-il en reprenant ma main, je ne suis point en colère. Aussi tu te montres d'une bizarrerie... Ces choses-là n'arrivent qu'à moi!.. Tu as donc quelque chose à m'apprendre, mon enfant? On me blâme, n'est-ce pas, de la rigueur déployée vis-à-vis de Chalais? le mécontentement et la malveillance éclatent... peu m'importe!

— Ce n'est point là-dessus que je venais entretenir Votre Éminence.

— Ah! saurais-tu par hasard une autre machination de mes ennemis?

— Je me crois obligée de vous apprendre que lord Buckingham...

— Buckingham! je te défends de prononcer devant moi le nom de cet homme... Buckingham! un drôle!.. il profitait de son inviolabilité d'ambassadeur pour me braver devant toute la cour. Ce muguet imbécile osait espérer que la reine... Et toi, Marion, tu as été sa complice!

— Permettez... je l'ignorais, monseigneur, je vous prie de le croire.

— Silence!.. j'ai bien manqué de te châtier à cette époque... j'avais même dit au roi de faire un exemple. Et maintenant en-

core, quand je songe que cet odieux Anglais... mais, nous viderons cette question tout à l'heure... Au fait, il t'a donc parlé de moi, ce traître?

— Surtout à son départ.

— Et il t'a dit?

— Des choses que je puis vous répéter, car il les criait devant plus de trente convives réunis à ma table.

— Mais déjà depuis six semaines il a quitté la France : comment viens-tu me faire tes communications aujourd'hui seulement?

— Parce que Buckingham avait promis de m'écrire, et sa lettre devait me donner le détail des projets de vengeance qu'il médite contre vous. Mais ne la voyant point arriver, j'ai cru de mon devoir de ne pas tarder davantage à vous en instruire.

— Il y avait là, dis-tu, trente personnes, et je n'ai rien appris jusqu'à ce jour des menaces de ce maudit lord?

— Cela vous prouve deux choses, monseigneur : premièrement, qu'un grand ministre a peu d'amis; secondement... que j'ai fait poser des grilles à toutes mes cheminées.

— Bien, bien! voyons l'histoire... Qu'a dit l'Anglais en présence de tes convives?

— Il vous a hautement accusé d'être son rival, ajoutant que, si vous faisiez naître des obstacles à ses projets séducteurs, ce n'était nullement par affection pour le roi, mais bien par intérêt personnel. Vous caressez vous-même, assure-t-il, de coupables espérances.

— C'est faux, entièrement faux!.. Buckingham est un imposteur et un fourbe, murmura Richelieu, dont le visage se couvrit d'une teinte livide. Heureusement ces calomnies ne trouvent aucune créance dans l'esprit du roi..... Achève, Marion.

— Buckingham s'emporta contre vous, monseigneur, en menaces de tout genre : « Si le cardinal domine Louis XIII, je domine Charles Ier... Bientôt on verra ce que l'on gagne à me traiter

en ennemi... Que Richelieu s'avise seulement de vouloir réduire La Rochelle!.. » Voilà ses propres paroles, monseigneur.

— Aurait-il l'intention d'envoyer une flotte au secours des révoltés?

— Je l'ignore. C'est là ce que je pensais apprendre par cette lettre que je n'ai point reçue.

Le cardinal se leva tout pensif.

Il fit deux tours dans la chambre, revint ensuite à son bureau, prit une plume et traça quelques notes relatives sans doute à ma communication.

Buckingham avait réellement tenu ces discours, et je me les étais rappelés fort à propos, afin de donner un prétexte à ma visite et d'en cacher à Richelieu le but véritable.

Si l'on me reproche d'avoir trahi l'ambassadeur, je répondrai que Buckingham devait se taire.

Tout en détestant le cardinal, je ne vois pas trop pourquoi je ne l'aurais point instruit de ce qui se tramait contre la France, surtout quand cela m'était si utile pour l'amener dans mon piége.

Richelieu cessa d'écrire, et me dit, en revenant s'asseoir auprès de moi :

— Je ferai connaître à Charles Ier les nobles desseins de son favori. C'est un service, un véritable service que tu m'as rendu, Marion... Voilà tout, n'est-ce pas?

— Oui, monseigneur.

— C'est déjà de trop, sur mon âme! Qu'une flotte anglaise protége La Rochelle, la place devient imprenable, et ces damnés calvinistes seront d'une insolence... Enfin nous y mettrons bon ordre..... Buckingham! fat odieux!.... Le croirais-tu, ma chère, il a payé vingt mille écus un portrait d'Anne d'Autriche à ce misérable Putange, l'écuyer de la reine? Il portait le médaillon sur sa poitrine... mais je le lui ai fait voler au prix coûtant.

— Et peut-être le portez-vous à votre tour, monseigneur?

Richelieu feignit de ne pas entendre et ajouta :

— Tu ne t'imaginerais jamais, en outre, que Buckingham a eu l'audace de laisser à Calais la fiancée de Charles Ier, la princesse Henriette... Oui, ma chère! il est revenu seul à Paris, tout exprès pour revoir une dernière fois Anne d'Autriche. Louis XIII et moi, nous étions à Fontainebleau. Buckingham pénétra dans la chambre de la reine; elle n'était pas levée... Les dames d'honneur s'épuisaient en remontrances... n'importe, il osa entrer et se jeter à genoux... Impertinent! Oh! si j'eusse été là, je jure Dieu que sa qualité d'ambassadeur n'aurait pu le mettre à l'abri de la punition! j'aurais plutôt rompu le mariage et déclaré la guerre à la Grande-Bretagne!

Je regardai fixement le ministre et je lui dis :

— Louis XIII doit être flatté du chaleureux intérêt que Votre Éminence porte à l'honneur de la reine?

— Assez là-dessus, me dit-il avec embarras, et parlons à présent de nos affaires.

— Oh! lui répondis-je d'un air ironique, vous pouvez continuer vos imprécations contre Buckingham! Je n'aurais jamais cru qu'il fût possible de pousser l'audace...

Il frappa violemment du pied.

— Pardon... je pensais vous faire plaisir en partageant votre indignation, monseigneur.

Le cardinal fit un effort sur lui-même, prit une mine riante, éleva son index à la hauteur de l'œil, l'agita doucement, et me dit :

— Je t'ai devinée!.... mais tu es dans l'erreur comme tous les autres, entends-tu? Quand je donne une parole, je veux qu'on y ajoute foi, je le veux!.. Là, c'est fini... réconcilions-nous, ma petite Marion... Sais-tu que tu es toujours plus gentille et plus fraîche?

— Vous me flattez, monseigneur.

— Tu as des yeux à damner tout un collége de cardinaux... moi le premier, Marion.

— Qu'osez-vous dire?

— La vérité, ma chère... nous sommes fragiles comme les autres hommes... Oh! laisse-moi ta main! ne me regarde pas ainsi avec effroi..... Je ne puis comprendre l'espèce de répulsion jointe à ton amour. N'est-ce pas affreux de penser que cet Émery, que ce Buckingham...

— Ah! monseigneur, si j'ai commis des fautes, vous devez vous en accuser seul.

— Moi? s'écria-t-il.

— Vous-même. Que Votre Éminence daigne se rappeler ce jour où je suis venue, suppliante, lui demander en grâce de me laisser retourner dans ma famille.

— Eh bien, je t'ai permis, ce me semble...

— Pas un mot de plus, je sais tout.

Une imperceptible rougeur effleura les pommettes du cardinal.

— Oui, vous m'avez trompée! Je voulais vous fuir, convaincue que la malédiction d'en haut descendrait sur moi, si je cédais à mon amour sacrilége. Aimer un prêtre, un ministre du Christ... non, jamais! jamais! C'est une injure plus directe faite au ciel, c'est un crime irrémissible, c'est la damnation certaine!

Richelieu frissonna.

J'oubliais entièrement alors mon rôle de comédie, et mes paroles avaient un accent de vérité qui effrayait le cardinal.

— Voilà pourquoi je voulais fuir, monseigneur, et vous avez sourdement mis obstacle à ce projet dicté par ma conscience. L'évêque de Châlons a été chargé d'une mission honteuse..... ne le niez pas! On a intimidé mon notaire, une troupe de vos sbires entourait mon domicile et surveillait toutes mes démarches. Grâce à vous, mes parents m'ont repoussée; je me suis vue couverte de mépris, accablée de honte... le désespoir m'a saisi le cœur, et j'ai cherché l'oubli dans les folles joies, dans les étourdissements du plaisir. J'aurais été à tous avant d'être à vous... à vous prêtre... à vous qui m'avez perdue!

Le cardinal était pâle comme un linceul, mais c'était moins de colère que d'épouvante.

Cette explication, moitié véritable et moitié fausse de ma conduite, devait nécessairement, avec le rapport des astres, opérer en lui la conviction la plus profonde.

Je l'avais amené au point culminant de la scène.

Il fallait calmer sa peur et lui donner moyen de reprendre un peu d'avantage.

— Hélas, lui dis-je, vous me forcez à vous tenir ces discours... ou plutôt je dois le réveil de mes tortures au savant absurde qui est venu si mal à propos dévoiler un secret fatal. Ce secret, monseigneur, je l'aurais emporté dans la tombe. Vous n'eussiez jamais appris que Marion Delorme était descendue au rôle de courtisane pour échapper à votre amour. Je me suis faite coupable pour ne pas être infâme, et je me rassure par le mépris même que vous devez avoir pour moi.

— Marion, me dit le cardinal, ma pauvre Marion, tu me désespères! et j'aurais presque des remords, si la raison ne venait à mon secours, si je ne voyais clairement que des croyances religieuses..... trop exagérées, ont produit ces résultats funestes. Là, franchement, il n'y avait pas de quoi te livrer à tous ces écarts d'imagination. Puisque je te servais de guide, tu devais avoir en moi plus de confiance. Je te l'ai dit, mon enfant, la créature est faible, et le ciel, pour nous autres malheureux pécheurs, a des trésors de miséricorde toujours ouverts..... tu peux m'en croire! La Magdeleine a bien aimé le Christ, et le Christ aimait la Magdeleine... Si la flamme divine n'eût été là pour épurer cet amour, si dans Jésus le Dieu n'eût point soutenu l'homme...

— Ah! monseigneur...

— Oui, ma chère, ce n'est point un blasphème. En ordonnant le célibat des prêtres... une simple règle de discipline... l'Église, notre bonne mère, a prévu les chutes; elle a créé des indulgences, et je t'en aurais obtenu, ma pauvre enfant, qui auraient dissipé

tes terreurs. Il faut laisser la foule dans certaines idées qui la retiennent ; mais les esprits éclairés, intelligents comme nous, Marion, ne sont pas enchaînés par le même frein que le vulgaire... Ces raisonnements doivent te paraître sans réplique?

— Vous me voyez confondue, lui dis-je, et ceux qui m'ont enseigné la religion au sortir du berceau ne parlaient pas ainsi, monseigneur.

— Sans doute, sans doute... pour le motif que je t'expliquais à l'instant. Vois-tu, ma chère, l'essentiel est d'éviter le scandale, et tu as été plus répréhensible dans l'éloignement de ma tutelle que tu ne pouvais l'être ici, en supposant même que notre affection se fût égarée quelquefois dans les distractions des sens. D'ailleurs, le saint-père, avec lequel je suis au mieux, ne m'aurait pas refusé le moyen de calmer tes scrupules. Encore aujourd'hui, je te l'affirme, il ne me le refuserait pas...

— Monseigneur, monseigneur ! ces paroles sont dangereuses ! murmurai-je, en laissant tomber mon visage entre mes mains.

— Regarde-moi, Marion ! ne me cache pas ton bel œil noir... laisse-moi baiser ton bras si blanc, ton front si doux et ces boucles si riches de ta chevelure !.. Eh ! suis-je donc coupable? Fais descendre un saint du ciel, prends le juste le plus parfait de la terre, mets-les à tes genoux comme j'y suis en ce moment ; dis-leur que tu les aimes, comme tu me le disais tout à l'heure... hélas ! ils succomberont comme je succombe ! et, tu le vois bien, Marion, notre amour ne peut être un crime.

— Soit, lui dis-je, en le contraignant à se relever, car il était effectivement tombé à mes genoux.

Je me levai à mon tour, et je le regardai en face.

— Vos raisonnements sont spécieux, monseigneur, j'en conviens ; je m'en suis fait souvent d'analogues, et, plus d'une fois, je me suis vue sur le point de céder, malgré le cri de ma conscience, à la sympathie qui m'entraînait vers vous ; mais je m'ar-

rêtais et je m'arrête encore devant la certitude absolue que vous avez pour moi un caprice et point d'amour.

— Marion !.. d'où peux-tu croire...

— N'essayez plus de me tromper : vous ne m'aimez pas et vous aimez la reine!

— La reine?.. je te jure...

— Oh! je n'ai point d'astrologue, moi, pour sonder les mystères que j'ignore; mais j'écoute, je regarde... et ce que je n'entends pas, ce que je ne vois pas, je le devine! Avant d'aimer la reine, vous avez aimé madame de Chevreuse.

— Calomnie!

— Vous l'avez aimée, vous dis-je. Maintenant, vous la haïssez : c'est encore de l'amour.

— Ma chère Marion, la jalousie t'aveugle. J'ai pour cette femme de l'indifférence et du mépris, voilà tout.

— On ne persécute pas, monseigneur, ceux pour lesquels on éprouve de l'indifférence; on ne se venge pas de ceux qu'on méprise!

— Eh bien, me vois-tu me venger de la duchesse?

— A moins qu'au lieu d'appeler vengeance le projet de livrer à M. de Chevreuse les lettres de sa femme et de Henri de Talleyrand, vous le nommiez lâcheté?

— Marion!..

— Ne croyez pas m'intimider par votre colère... je vous le répète, vous aimez encore la duchesse, vous aimez la reine!.. Et vous venez me demander à moi ma vie et mon cœur?.. J'irais braver toutes les angoisses du remords et de la jalousie pour arriver ensuite à l'abandon?.. Détrompez-vous!.. Je ne suis point une de ces faibles femmes dont l'unique défense contre un amant perfide est dans les sanglots et les pleurs. Je suis Marion Delorme! j'ai le courage de mon amour, l'orgueil de ma beauté!.. Oui, oui, monsieur le cardinal!.. Je suis plus belle que la reine, plus belle que madame de Chevreuse, et vous ne viendrez pas les préférer à

moi... Non! j'aimerais mieux me tuer ou vous tuer vous-même!

Je débitai cette magnifique tirade d'un air furibond, en roulant les yeux et en faisant des gestes que n'eussent pas désavoués les plus habiles tragédiennes de l'époque.

Le cardinal s'écria sur le ton de l'enthousiasme, en m'attirant à lui par une vigoureuse étreinte :

— Bravo, Marion! tu es superbe! j'aime ces allures de tigresse, ces rugissements de lionne. Oui, par la corbleu, tu es la femme qu'il me faut... embrasse-moi!.. Maintenant, écoute : j'ai réellement aimé madame de Chevreuse et la reine... mais ton amour m'est mille fois plus précieux que le leur... je te le jure... je te le jure à genoux.

— Des preuves, il me faut des preuves!

— Voyons, qu'exiges-tu?

— Le médaillon d'Anne d'Autriche, d'abord... vous le portez là sur votre poitrine comme le portait Buckingham... j'en suis sûre.

— Mais qui a pu t'apprendre...

— Eh! je vous l'ai dit tout à l'heure, je devine! Vous n'avez pas dépensé vingt mille écus, à votre tour, dans le but de rendre ce portrait à Louis XIII.

— Soit, dit-il, je vais t'obéir.

Il détacha quelques agrafes dans le haut de sa soutane et tira de son sein le médaillon, mais en brisant avec un geste d'humeur très-visible une petite chaîne d'or par laquelle il était retenu.

Ce ne fut toutefois qu'un nuage, et le cardinal me tendit le portrait, en disant :

— Prends-le, tous tes désirs deviennent des ordres pour moi.

— Monseigneur, je commence à croire à votre amour... une dernière preuve, et je suis à vous sans réserve.

— Voyons, parle, sirène! cria-t-il, enveloppant ma taille de ses bras et me jetant un regard de feu : dis ce que tu exiges encore.

— Les lettres de Chalais et de madame de Chevreuse.

— C'est impossible.

— Alors, vous tenez à vous venger de cette femme, vous l'aimez toujours?.. Il n'y a rien de dit et rien de fait, monseigneur... Voici le médaillon, je vous le rends... Adieu.

— Reste, s'écria-t-il, reste!.. pourquoi demandes-tu cette correspondance?

— Pour vous empêcher de la vendre à la belle duchesse : elle ne balancera pas à vous l'acheter à tout prix.

— Sur l'Évangile, Marion, je te le promets, ces lettres ne seront pas montrées au duc.

— L'Évangile! y croyez-vous?

— Enfin, j'ai de l'honneur! et sur l'honneur, je m'engage à ne parler de ma vie à la duchesse.

— La duchesse peut venir vous parler.

— Je ne l'écouterai pas.

— Mensonge!.. Vous êtes habile, mais vous ne tromperez jamais une femme jalouse; votre résistance même justifie mes doutes. Ces lettres! ou je pars.

— Non, mille fois non!.. je dois les faire lire à la commission de Nantes : elles prouvent la culpabilité de Chalais. Encore une fois, c'est impossible.

— Et quand vous ne tueriez pas ce pauvre jeune homme, où serait le mal? Si je me décide à écouter vos vœux, monseigneur, croyez-vous que je vous permette ainsi de tremper les mains dans le sang? Réfléchissez, vous êtes libre... Je me suis montrée vis-à-vis de vous, loyale et franche. Mon amour est profond, il sera durable : je veux que le vôtre soit de même. Imposez-moi n'importe quel sacrifice, je l'accepte; prenez vos sûretés comme je prends les miennes... mais pas de nuage sur notre affection, pas de doute au milieu de mon bonheur!

Le cardinal était toujours fort pâle. Il se livrait à lui-même une lutte violente, ou plutôt il s'ingéniait à trouver quelque ruse pour ne me donner satisfaction qu'en apparence.

— Asseyez-vous, Marion, me dit-il, et prenez un air calme et grave.

Il sonna.

Des Bournais parut.

— Appelez mon capitaine des gardes.

Depuis le premier complot de Gaston, le ministre avait obtenu du roi tout un régiment pour veiller à sa personne.

Bientôt un capitaine de mousquetaires entra.

— Monsieur de Saint-Georges, dit Richelieu, madame, ici présente, m'apporte des détails sur l'affaire du prisonnier de Nantes. Comme j'ai fait partir le père Joseph et Saint-Sorlin, depuis deux jours, en les priant d'aller aider la commission dans ses travaux, je suis obligé d'écrire moi-même les renseignements que l'on me communique. Ma porte est défendue pour tout le monde.

Il se leva, s'approcha du capitaine des gardes et lui glissa quelques mots à l'oreille.

J'ai su depuis par Saint-Georges lui-même que Richelieu lui avait tenu ce petit discours très-laconique, mais dont le sens était fort clair :

« —Vous voyez la personne, elle sortira par le guichet du Midi... Faites saisir et apportez-moi des lettres et un médaillon qu'elle aura sur elle. »

Cette communication à voix basse m'inquiétait vivement.

Le capitaine disparut et Richelieu se rapprocha de moi.

— Tu ne te doutes pas, Marion, de ce que je viens de lui dire?

— Non, monseigneur.

— Je lui laisse entendre que ces prétendus détails se trouvent être favorables à Chalais, auquel il porte un intérêt très-vif. Ce sont deux amis d'enfance, et cela me fait plaisir de donner de l'espoir à ce pauvre Saint-Georges. Tu n'as pas tort, ma chère ; à quoi bon verser le sang? Il me sera toujours facile d'empêcher le jeune fou de me nuire... Chalais vivra... Qu'il aille rejoindre sa duchesse! Pour les lettres, ajouta-t-il en me donnant une petite

clé d'or et en m'indiquant une cassette de bois d'ébène placée sur le bureau, va les prendre, elles sont à toi.

J'ouvris la cassette et je déployai quelques lettres, sous prétexte d'examiner si c'était bien la correspondance en question, mais je ne voulais que dérober mon trouble à Richelieu.

Une lumière rapide m'avait traversé l'esprit.

Je tirais une conclusion fatale de l'empressement même du traître à m'expliquer son mystérieux discours au capitaine des gardes, et j'étais sûre qu'il venait de donner l'ordre de m'arrêter à la sortie du Louvre.

Il fallait à tout prix lui faire rétracter cet ordre, ou madame de Chevreuse et moi nous étions perdues.

L'imminence du péril me rendit du sang-froid. Je résolus de tout hasarder pour tout conquérir.

Richelieu ne me quittait pas du regard.

Je replaçai dans le coffret celles des lettres que j'avais déployées, je mis par-dessus le médaillon de la reine, puis, abaissant le couvercle et refermant la serrure, je me rapprochai du cardinal, dont le visage exprimait l'étonnement.

— Enfin, lui dis-je avec un sourire, l'épreuve est terminée! Vous en êtes sorti, comme je l'espérais, à votre honneur et à votre gloire. Non-seulement je suis certaine de votre amour, mais vous avez conquis mon admiration et mon estime... car vous me donniez tous les droits possibles à l'anéantissement des objets renfermés dans cette cassette ; je pouvais briser le médaillon, j'étais libre d'allumer un flambeau et de brûler ces lettres... Mais Dieu me garde de faire à Votre Éminence une telle injure. Vous n'avez point reculé devant le sacrifice, je le tiens pour accompli, monseigneur, et je me confie entièrement à votre promesse de ne plus aimer que moi.

Je parviendrais difficilement à peindre l'émotion et la surprise qui se reflétèrent pendant ce discours sur la figure de Richelieu.

Il me prit les deux mains et s'écria :

— Marion, tu es adorable, tu es sublime! impossible de rencontrer sur la terre deux femmes de ton espèce... et je t'aime, vois-tu, je t'aime plus que je ne puis dire... Le ciel me confonde si je n'étais à cent lieues d'espérer ce dénoûment!.. C'est bien, Marion, c'est très-bien ce que tu as fait là!

— Oh! monseigneur, je trouve ma conduite toute simple.

— Non, certes! elle prouve que tu n'es pas une femme vulgaire... Il y a dans cette action beaucoup de délicatesse d'âme... Oui, je le répète, c'est un trait magnifique! Sois tranquille, Marion, sois tranquille, tu ne t'en repentiras pas.

Je lui tendis avec sa clé d'or l'autre clé, que j'avais eu soin d'apporter avec moi.

— Au lieu d'une, lui dis-je avec un nouveau sourire, j'en rends deux à Votre Éminence.

— Qu'est-ce que cela, Marion?

— C'est une manière à moi de tenir ma parole, monseigneur, et quand il vous plaira de venir me faire visite incognito dans ma petite maison de la rue des Tournelles, il y a du côté du boulevard une porte secrète par laquelle vous pourrez pénétrer sans être aperçu d'âme qui vive.

— Mais c'est délicieux!.. tu me rends fou, Marion, tu me rends fou d'ivresse et de joie!

Décidément il se prenait à mon piége.

— Tâchez, lui dis-je, de conserver le souvenir et de ne pas faire attendre votre première visite à celle qui s'apprête à vous recevoir avec amour... A présent, je demande à Votre Éminence la permission de me retirer.

— Tu veux partir... Y songes-tu, ma chère?

— Moins nos entrevues se prolongeront au Louvre, plus mes apparitions seront courtes, mieux cela vaudra pour empêcher les commentaires et les médisances. Au revoir donc, monseigneur.

— Du tout, je ne souffrirai pas... D'ailleurs, c'est impossible.

— Comment? il est impossible que je sorte?

— Eh! oui!.. c'est-à-dire... Mais, tu l'oublies, Marion, je pars demain pour Nantes... J'ai, cette nuit, une multitude d'affaires à expédier. Ne plus te revoir avant mon départ... tu ne voudrais pas me faire ce chagrin?.. Mon Dieu, qui te presse?.. J'ai deux bonnes heures à te donner encore avant d'aller travailler avec le roi. Marion, ma petite Marion, ne me refuse pas! Nous dînerons ensemble... un tête-à-tête ravissant!.. Des Bournais nous servira seul, et je vais écrire à Saint-Georges de redoubler de surveillance pour sa consigne... Tu acceptes, n'est-ce pas?.. Tu acceptes?..

— Puisque vous le désirez, monseigneur.

— Va, tu es gentille, tu es charmante, il n'y a pas d'ange au ciel plus beau que toi!

Ce disant, il me dévorait de caresses.

N'importe, il s'était trahi.

Mes soupçons étaient fondés et j'avais fait un coup de maître.

Il courut à son bureau, écrivit rapidement deux ou trois lignes, sonna des Bournais et lui dit en lui remettant le papier :

— Pour Saint-Georges! trouve-le sur l'heure, et qu'il prenne garde de commettre une sottise... va!

Évidemment il envoyait une rétractation du premier ordre.

Je respirai.

Quand des Bournais fut parti, Richelieu vint se mettre à mes genoux. Pour la troisième fois il prenait la même posture, et c'était vraiment une chose bizarre que cette robe rouge, ainsi prosternée, d'où s'exhalaient des soupirs.

Tout à coup je pris un air de tristesse profonde. Le cardinal me vit tressaillir et me dit :

— Mais, qu'as-tu donc, ma chère?

— J'ai... je n'ai rien, monseigneur.

— Tu me trompes, Marion... Parle, je t'en conjure... N'as-tu pas dit toi-même que tu ne voulais plus de nuage sur notre amour? Pourquoi troubler par des pressentiments trompeurs ou par quelque arrière-pensée funeste les instants délicieux que tu m'ac-

cordes! Je t'aime, tu le vois... L'homme le plus puissant de la France et du monde peut-être se trouve à tes genoux... Marion, ma belle Marion, rends-moi tes sourires.

— Hélas! monseigneur, vous avez lu dans mon âme, vous ne doutez plus de ma vive affection; mais les terreurs qui m'ont persécutée... ces scrupules si longtemps combattus, tout cela, malgré moi, vient me tourmenter encore. Votre costume... c'est une faiblesse d'esprit, je l'avoue... pourtant... vous devez me comprendre.

— Parbleu! je suis en effet bien sot, Marion!.. c'était à moi de sentir que ma défroque de cardinal... Nous allons y remédier, sois sans crainte.

— Merci! merci! lui dis-je en lui baisant les mains avec transport.

Le moment critique approchait : l'heure était venue de l'étourdir et de lui ôter jusqu'à l'ombre d'un soupçon.

— Vous ne m'en voulez-pas, monseigneur? vous avez de l'indulgence pour mes pauvres idées de femme. Eh bien, oui, ce vêtement rouge, cette croix glacent mon épanchement, épouvantent ma tendresse.

— Laisse, ne me retiens plus... je vais changer d'habit sur l'heure.

— Oh! répondis-je avec une œillade à lui démonter la cervelle, vous me croyez donc bien exigeante?.. Prenez garde! ce n'est pas adroit de céder de la sorte à mes premiers caprices; il ne faut point ainsi gâter les femmes. Non... pour aujourd'hui, c'est bien... restez. Mais lorsque vous viendrez rue des Tournelles, que ce soit en habit de gentilhomme. N'êtes-vous pas le premier gentilhomme de France? Il faut m'apparaître sous un élégant et splendide costume...

— Comme celui que j'ai là, Marion, près d'ici, dans ma garderobe.

— Je veux recevoir non pas Son Éminence le cardinal, mais le duc de Richelieu, mais le premier ministre.

— Tu seras satisfaite.

— Plus de soutane, monseigneur !

— Non, plus de soutane, tu as raison... la métamorphose va s'opérer, ici même.

— Quoi ! vous voulez...

— Cinq minutes, et je suis à toi !

Il s'élança vers une portière à droite de la bibliothèque, et disparut dans la galerie qui menait aux autres pièces de son appartement.

Le cœur me battait à me rompre la poitrine.

M'approchant aussitôt de la portière, j'écoutai, haletante, le pas de Richelieu sur les dalles, puis j'entendis au fond de la galerie une porte s'ouvrir.

Elle se referma.

Je me trouvais seule et sans témoins.

Le coffret d'ébène était sur le bureau.

Prendre ce coffret, le placer sous ma mante, courir à la boiserie secrète, pousser le bouton et me précipiter dans les couloirs, tout cela fut l'affaire d'une seconde.

Il me resta suffisamment de sang-froid pour passer devant les gardes sans trop de précipitation.

Je crus que je n'en finirais jamais avec ces longs corridors sombres.

Enfin, j'atteignis le guichet du Midi, sans trouver personne qui s'opposât à ma sortie du Louvre. Le contre-ordre avait été bien formel et bien positif.

— Grand Dieu ! madame, comme vous êtes pâle ! dit mon cocher.

Il avança le bras pour me soutenir et m'aider à monter dans le carrosse.

— A la maison... vite !.. brûle le pavé... Ventre à terre ou nous sommes morts !

Le fouet retentit, les chevaux partirent avec une rapidité furieuse. On eût dit qu'un vent d'orage leur prêtait ses ailes.

C'étaient les chevaux du cardinal.

Arrivée chez moi, je ne fis qu'un bond jusqu à ma chambre, et je tombai dans les bras de madame de Chevreuse, en m'écriant :

— Voici vos lettres... sauvez-vous !.. pas un mot ! Déjà, peut-être, Richelieu est à ma poursuite... Partez ! partez, vous dis-je !.. mais n'oubliez pas Chalais... il se vengera sur lui !

Tant d'émotions m'avaient brisée ; je perdis connaissance.

V

Lorsque je revins à moi, la duchesse était encore là.

Jamais elle ne voulut s'éloigner en me laissant dans cette situation. Elle et Thérèse perdirent plus d'un quart d'heure à me rappeler à l'usage de mes sens.

— O mon Dieu, mon Dieu! m'écriai-je, voulez-vous rendre tout ce que j'ai fait inutile?

— Mais toi, ma pauvre Marion, que vas-tu devenir?

— Je prendrai la fuite aussi, je me cacherai... Soyez sans crainte... Au nom du ciel, madame, plus de retard!

Elle me pressa contre son sein; mes joues étaient baignées de ses larmes.

— Adieu, dit-elle... tout à toi jusqu'à la mort!

Le vieux serviteur dont m'avait parlé madame de Chevreuse l'attendait, à quelque distance de ma maison, dans une voiture sans armoiries. J'eus peur que cette voiture n'emportât point assez ra-

pidement la duchesse, et je la suppliai de prendre mes chevaux et mon carrosse.

Elle quitta la capitale sur-le-champ.

Dans la matinée du lendemain, elle se retrouvait à Blois.

Mais elle eut beau faire agir le duc son époux et vingt autres puissants personnages en faveur du malheureux prisonnier de Nantes, la commission tout entière était à la discrétion de Richelieu : elle rendit une sentence de mort.

L'échafaud de Chalais et le lit de noces de Gaston se dressèrent le même jour et dans la même ville.

Ainsi l'avait toujours voulu le cardinal.

Ce premier coup de hache, retentissant d'un bout à l'autre de la France, fit comprendre le sort terrible réservé aux imprudents qui voudraient essayer à l'avenir de mettre obstacle à l'ambition de Richelieu.

Le grand maître de la garde-robe fut-il victime de mon dévouement pour la duchesse? On aurait pu le croire, si dans toute l'existence du ministre il lui était arrivé une seule fois de pardonner à un ennemi.

Richelieu se montra constamment inflexible, haineux et cruel.

Désespérant de se faire aimer, il résolut de se faire craindre. Tous ses efforts tendirent à se rendre indispensable au faible Louis XIII. Une fois assuré que celui-ci ne pouvait plus se passer de ses services, il se prélassa dans son orgueilleuse puissance et ne ménagea personne.

Marie de Médicis elle-même enregistrait chaque jour de nouvelles marques d'ingratitude et d'oubli. Elle ne tarda pas à rompre en visière au cardinal.

Les deux reines et Gaston se réunirent contre l'ennemi commun, mais tous leurs efforts aboutirent à fixer le colosse plus solidement sur sa base, et la mère de Louis XIII fit bientôt de tristes et tardives réflexions au sujet du peu d'amitié de son fils et du système politique de son protégé.

Ce système proscrivait surtout la reconnaissance.

On était à peine revenu de l'effroi causé par la mort de Henri de Talleyrand, qu'un autre jeune seigneur, un Montmorency, fut décapité en place de Grève.

Hélas! il faut l'avouer, celui-là aussi avait peut-être provoqué son destin.

Mais il avait vécu dans mon intimité; naguère encore je le voyais plein de jeunesse et d'avenir. Ce nouveau meurtre, revêtu des apparences de la justice, n'en était pas moins une indigne et monstrueuse cruauté.

François de Montmorency, duc de Boutteville, professait, comme tous les nobles de l'époque, cette doctrine exagérée du point d'honneur, qui consiste à mettre l'épée à la main pour la cause la plus frivole. L'édit contre les duels, bien loin d'empêcher les rencontres, les rendait plus fréquentes; il semblait que se conformer à la défense et refuser de se battre impliquât une double lâcheté.

Boutteville, obligé de fuir une première fois et de se retirer en Flandre, rencontra dans les rues de Bruges la chaise de poste du marquis de Beuvran.

— Monsieur le duc, vous avez tué mon cousin Thorigny! cria par la portière le marquis à Boutteville. Je retourne en France, une affaire importante m'y appelle. D'ailleurs, vous avez percé la poitrine de mon cousin sur la place Royale, et c'est sur la place Royale que je prétends percer la vôtre.

— Comme il vous plaira, dit Boutteville. Quand voulez-vous que je m'y trouve?

— Nous sommes au six mai... je vous attends le douze à neuf heures du soir.

— Bien, j'y serai, marquis!

Et si le malheureux n'était pas venu braver ce double péril de la mort par le duel et de la mort par l'échafaud, il aurait cru descendre dans sa propre estime et dans celle des gens d'honneur.

L'édit manquait son but.

On ne pouvait raisonnablement espérer d'éteindre ainsi du premier coup et par l'intimidation un préjugé qui tire son origine de l'un des plus nobles sentiments de la nature humaine, le courage : ce devait être l'affaire d'une sévérité convenable et du temps.

Celui qui amena le bourreau dans ces démêlés entre gentilshommes commit aux yeux de tous un acte aussi stupide qu'infâme.

Boutteville et Beuvran furent exacts au rendez-vous ; ils se battirent trois contre trois, à la place Royale, et Deschapelles, l'un des seconds de François, tua le comte de Bussy d'Amboise, second du marquis.

Les combattants prirent la fuite, à l'approche d'une patrouille de hallebardiers.

Mais Boutteville et Deschapelles furent arrêtés à Vitry-le-Français, ramenés dans les cachots de la Conciergerie et condamnés à la peine capitale.

Ici, je n'ose en vérité tout dire.

Je serais au désespoir d'être injuste, et pourtant le fait m'a été certifié par des personnes honorables et dignes de foi.

Le cardinal, six semaines auparavant, avait forcé le duc de Montmorency, cousin de Boutteville, le même que j'avais rencontré chez madame de Rambouillet, lors de ma première visite à l'hôtel, à se démettre de sa charge de grand amiral de France.

M. de Richelieu trouvait agréable de se revêtir lui-même de cette charge.

Le duc, indigné, ne dissimula pas la colère que lui faisait éprouver un tel affront. Mais, voyant un membre de sa famille menacé d'une mort infamante, il oublia toute rancune et courut implorer la clémence de Richelieu.

Alors, dit-on, le ministre lui fit cette réponse :

« — Sachez-le, monseigneur, la tête d'un Montmorency ne tient pas mieux sur ses épaules que celles des autres hommes. Votre

cousin sera décapité!.. vous le serez vous-même, si vous continuez à parler haut et à mépriser mon pouvoir. »

Quatre ans après, cette affreuse prédiction se réalisait à Toulouse.

Richelieu refusant la grâce de Boutteville, on essaya de recourir au roi. Deux princesses du sang, avec mesdames de Ventadour, de Montmorency et d'Angoulême, accompagnèrent au Louvre la jeune épouse du condamné.

Elle s'évanouit aux pieds de Louis XIII.

« — Miséricorde, sire, miséricorde! » crièrent toutes les autres, tombant à genoux et fondant en larmes.

Le cardinal était derrière le fauteuil du roi.

« — Votre conscience vous défend de pardonner, » dit-il à voix basse.

« — Mesdames, répéta Louis XIII, sans même prendre la peine de changer la phrase, ma conscience me défend de pardonner. »

Le lendemain, l'échafaud se dressait sur la place de Grève, et François de Montmorency mourait en chrétien et en martyr.

Deschapelles partageait son sort*.

Au moment où j'écris, j'ai quarante-cinq ans. Il y a donc près de vingt années que Boutteville n'est plus, et l'on ne me reprochera pas de voir les choses au travers du prisme de la jeunesse et de la passion : eh bien, je le déclare, le trépas de François de Montmorency me paraît, à cette heure encore, un meurtre juridique, une sorte de crime de lèse-nation.

La France entière aimait ce jeune homme, en qui l'on retrouvait les sentiments généreux et chevaleresques de ses ancêtres.

* Nous avons connu intimement le dernier descendant de l'infortuné Deschapelles. Il vivait comme un patriarche dans son beau jardin de la Courtille, après avoir mené la vie des champs. Deschapelles était, avec de Labourdonnais, le premier joueur d'échecs du monde, et en toutes choses l'homme des profondes combinaisons. Soupçonné d'avoir pris part à l'insurrection des 5 et 6 juin, il fut emprisonné sous une prévention capitale; mais, plus heureux que son illustre aïeul, il s'est tiré des mains de la justice, et a consacré les dernières années de sa vie à plusieurs ouvrages, et surtout à son beau traité du *Whist*. MÉRY.

Si l'on eût mis dans la balance les services de ces mêmes ancêtres d'une part, et de l'autre le crime du descendant, quel plateau l'aurait emporté? François était un de nos premiers capitaines. Il avait un courage de lion, l'amour de son pays et de son prince. Cette malheureuse manie des duels n'aurait pas manqué de disparaître avec la première fougue de l'âge, et les contemporains n'auraient pas le regret d'apprendre à la postérité qu'une main cruelle a moissonné dans sa fleur ce rejeton des héros.

Le compagnon d'infortune de Boutteville parla dans ce sens aux juges qui allaient prononcer l'arrêt.

Deschapelles fit l'apologie de son complice, ne craignant pas d'appeler sur lui seul toute la sévérité des juges. Mais Richelieu avait décidé que Boutteville mourrait, et Boutteville mourut.

Le ministre prenait à tâche de s'enhardir à la carrière sanglante qu'il parcourut dans la suite.

Je le dis hardiment aux admirateurs du cardinal, s'il en existe, cet homme a toujours agi dans un but de vengeance et d'intérêt personnel. Sondez chacune des actions de sa vie, vous la trouverez fondée sur l'égoïsme. Il voulut être grand, non pour la France, non pour le roi, mais pour lui-même, et ceux qui l'ont soupçonné de caresser des projets usurpateurs ne sont pas, à mon avis, fort loin de la vérité.

L'occasion lui manqua, voilà tout.

Richelieu eut son palais, il eut ses gardes; il empiétait chaque jour sur les droits réservés au rang suprême, afin de n'avoir plus qu'à avancer la main pour saisir la couronne et dépouiller de la pourpre un fantôme royal.

Si les ennemis de sa politique tortueuse lui eussent laissé quelques années de trêve; si le mal physique, cet autre ennemi qui lui vint d'en haut, n'eût châtié la fin de sa carrière, on aurait vu se renouveler, en plein dix-septième siècle, cet étrange épisode de notre histoire : le roi fainéant dans un cloître et le maire du palais sur le trône.

On a dit de Richelieu qu'il avait fait de grandes choses, et l'on a mis sur le compte de sa gloire des résultats heureux qu'il ne prévoyait en aucune sorte.

Pour juger les actions d'un homme, il faut être au point de vue où il se plaçait lui-même en agissant.

Richelieu travaillait-il pour le roi? Non. Louis XIII le détestait, il détestait Louis XIII. Travaillait-il pour la France? encore moins. Il laissa plus d'une fois envahir nos provinces et battre nos armées, afin d'exciter les terreurs d'un prince incapable et faible et de créer des embarras, dont il profitait ensuite pour mieux établir son pouvoir.

Après tout, me dira-t-on, ce pauvre cardinal travaillait peut-être pour le ciel?

Je demande humblement la permission d'en douter, et j'arrive à conclure qu'il travaillait exclusivement pour lui-même.

Prêtre sanguinaire, il foulait aux pieds les maximes évangéliques et ne connaissait pas le pardon; cœur ingrat, il ne tenait jamais compte des services rendus; âme déloyale, il se moquait de sa parole et plaisantait du serment.

Il alla voir Chalais dans son cachot, et lui arracha des aveux en échange d'une promesse de grâce qu'il se garda bien d'accomplir.

Richelieu tuait les nobles, non comme on l'a prétendu, pour détruire le principe de la féodalité, mais parce que les nobles le haïssaient et mettaient constamment des entraves à sa marche ambitieuse. Debout, la faux à la main, sur son piédestal d'égoïsme et d'orgueil, il frappait impitoyablement tous les fronts qui ne savaient pas se courber. Il ne souffrait autour de lui que des valets, des esclaves, des hommes à genoux.

Le peuple recueillera peut-être un jour quelque profit de cette humiliation de la noblesse; mais quand lui viendra cet héritage, il aura tort d'en remercier Richelieu.

Richelieu méprisait le peuple et l'eût broyé mille fois sous les roues de son carrosse, avant de lui accorder un privilége.

La guerre qui verse le sang des hommes, la peste qui les décime, l'orage qui enlève leurs moissons, tous les fléaux, en un mot, au milieu des calamités qu'ils produisent, peuvent aussi faire naître quelques résultats favorables, et néanmoins personne, que je sache, ne s'est avisé jusqu'ici de *remercier* l'orage, la peste et la guerre.

Je reviens au moment où madame de Chevreuse sortit de ma chambre avec les lettres reprises au cardinal.

Pendant qu'elle joignait ses soins à ceux de Thérèse pour me rappeler à la vie, un de mes domestiques, à sa prière, avait forcé le couvercle du coffret, non qu'elle se défiât de moi; mais le prodigieux talent de fourberie du premier ministre était connu. La duchesse voulait voir et toucher les lettres, pour croire définitivement au succès de ma démarche.

Cette précaution de sa part remit entre mes mains le portrait de la reine. Je ne l'avais pas enfermé dans le coffret sans motif, et je n'y songeais plus au milieu de ces rapides et périlleuses circonstances.

Je voulus, comme on le sait, que madame de Chevreuse prît mon carrosse. L'attelage de l'Éminence la conduisit hors des murs de la capitale, de ce même train qu'il avait mis à me ramener du Louvre, et le vieux Maurice suivit comme il put avec ses chevaux de louage et sa voiture sans blason.

J'étais un peu rassurée : je n'avais plus à craindre que pour moi.

Thérèse me regardait avec inquiétude. Elle ne comprenait rien à tout ce bouleversement; mais elle se tenait prête à recevoir mes ordres et à obéir.

— Vite! lui dis-je, une de tes robes.

Elle me la donna. J'eus changé de toilette en un clin d'œil.

— Mes diamants, Thérèse, mes diamants!.. Tu vas m'accompagner... nous laisserons tout le reste à la garde de ton père et de ton mari.

Deux secondes après, les écrins étaient dans nos poches.

— Fuyons! m'écriai-je.

Nous nous précipitâmes sous le vestibule; mais avant que nous eussions gagné la cour, mon suisse arriva tout essoufflé et me dit avec un accent de terreur :

— Le bolice, matame, le bolice!.. il frabbe là-pas gomme un peau tiaple!

Je crus que j'allais une seconde fois m'évanouir.

— Oh! dit Bulmann, ch'ai ferrouillé le borte et tonné touple dour.

Richelieu me prouvait qu'il était homme d'exécution.

La crainte d'avoir une défaite sitôt après la victoire me rendit mon courage et mon sang-froid.

Je dis au père de Thérèse :

— Silence! et venez avec nous.

A l'exception de Grassin, conduisant alors la duchesse, il y avait là ma maison au grand complet :

Six grands escogriffes ornés de galons,

Le jardinier,

Mon chef de cuisine,

Ses deux aides,

Le valet d'écurie.

Tous étaient arrivés au tintement furieux de la sonnette de la rue, secouée par les sergents.

— A l'œuvre! criai-je à cette valetaille; appuyez-vous contre la porte! Si on l'enfonce, malgré vos dos réunis, saluez la police et dites que je ne suis pas rentrée depuis trois jours!

Ils se mirent en devoir d'obéir.

J'entraînai Thérèse et Bulmann.

— Le cardinal, me disais-je, n'a pas songé peut-être à la clé que je lui ai remise. Il me reste un espoir de salut... courons à la porte du jardin!

Mais le cardinal songeait à tout.

Comme je m'apprêtais à faire usage d'une seconde clé de cette porte, j'entendis la première grincer dans la serrure, et nous

eûmes le temps bien juste de nous cacher sous un épais berceau de chèvrefeuille.

Or, quelle ne fut pas ma surprise, lorsque, glissant mes regards au travers des rameaux, j'aperçus M. le cardinal en personne, vêtu d'un triomphant pourpoint de satin et coiffé d'un feutre garni de plumes de cygne! Il avait un col de dentelle, des bottes garnies d'éperons d'or... En un mot, c'était le costume qui avait fait éclater de rire madame de Chevreuse, et qu'on destinait, hélas! à calmer mes derniers scrupules.

J'en aurais beaucoup ri moi-même, si je n'avais eu si grand'-peur.

Richelieu, courant sur mes traces, oubliait sans doute dans sa colère qu'il s'était affublé de cette parure amoureuse.

Cinq hommes de fort mauvaise mine l'accompagnaient.

Je le vis se précipiter comme un furibond vers le logis; trois de ses acolytes le suivirent, et les deux autres restèrent pour garder la porte du jardin.

Que devenir? Je me croyais réellement perdue, quand mon brave suisse, qui par bonheur ne s'était point trop payé, ce jour-là, sur ma cave, me tira par la robe et me dit à voix basse :

— Fenez, matame, fenez!.. mes ébaules elles sont vermes et vous monderez tessus.

Il nous fit échapper par une ouverture pratiquée au fond du berceau.

Je me laissai conduire, sans trop deviner toutefois comment Bulmann pourrait me tirer de peine, en usant vis-à-vis de moi de l'expédient dont se servit Énée pour sauver son père Anchise.

Cet endroit de mon jardin était garni de fortes plantations; elles nous dérobaient à la vue de ceux qui nous cherchaient.

Nous arrivâmes en face d'un mur de huit à neuf pieds de haut, et je m'aperçus alors que Bulmann avait le projet non de me porter sur ses épaules, mais de me les prêter pour escalader ce mur et m'aider à fuir par les jardins d'alentour.



J'aperçois... le Cardinal en personne, vêtu d'un triomphant pourpoint de satin.

PUBLIÉ PAR GUSTAVE HAVARD. IMPRIMÉ PAR SIMON RAÇON

— Miséricorde! dit Thérèse, madame va se casser le cou!

— S'il en est ainsi, lui dis-je, tu auras la complaisance d'en faire autant, car il faut me suivre.

— Soyez dranguille, dit Bulmann, elle se gassera n'imborde quoi bour fou.

— C'est vrai, répondit Thérèse.

Aussitôt elle voulut me donner l'exemple.

Son père se mit à genoux, elle grimpa sur ses épaules.

Le concierge était d'une force remarquable. Il se dressa gravement avec son fardeau, de façon que Thérèse, ayant eu dans cette ascension le mur pour point d'appui, se trouva bientôt sur une espèce de plate-forme qui le couronnait.

Ce fut ensuite mon tour.

Notre Allemand se remit à genoux, et l'instant d'après j'étais au sommet du mur avec ma femme de chambre.

— A présent, mon cher Bulmann, vous allez rentrer au logis et présenter vos hommages à Son Éminence monseigneur le cardinal de Richelieu.

— Foui, dit-il, che le ferai poire!

Je donnai la main à Thérèse, et nous sautâmes ensemble de l'autre côté du mur, au beau milieu d'une plate-bande, fraîchement remuée. Notre chute ne nous causa qu'une commotion légère.

Où étions-nous? Je l'ignorais, et ma compagne aussi.

J'avais défendu chez moi qu'on s'occupât du voisinage.

le jardin nous parut très-vaste. Il avait l'air de dépendre d'une maison qui n'était pas précisément adjacente à la nôtre.

Çà et là se trouvaient de petits bouquets de bois fort touffus, et la Providence semblait les avoir placés là tout exprès pour dérober notre retraite à tous les regards. Nous nous blottîmes sous l'un de ces fourrés, bien certaines d'avoir exécuté notre ascension et notre descente sans avoir été vues de personne.

Nous passâmes là plus d'une heure dans des transes difficiles à décrire.

L'Éminence et les sergents ne nous savaient guère si près d'eux. De l'endroit où nous étions, on entendait battre les portes, ouvrir les armoires, bouleverser les meubles, sonder les plafonds et les parquets.

Monseigneur daignait mettre mon logis au pillage.

Tout à coup le bruit cessa, mais le danger n'en devint que plus grand pour nous.

Les limiers de police furetaient dans le jardin.

S'ils allaient aussi escalader le mur? Je ne respirais plus, Thérèse était pâle comme une morte.

Toutefois, l'idée ne vint point au cardinal d'explorer les maisons et les jardins du voisinage. Il perdait un peu la tête. Cette aventure lui arrivait si à l'improviste, au moment où il caressait de si douces espérances! A quoi se décida Richelieu? je l'ignore, et je n'ai jamais été tentée par la suite de lui demander l'analyse des émotions qu'il éprouva dans cette circonstance.

Seulement, il m'eût reprise ce jour-là, que j'aurais pu faire à la liberté un adieu éternel.

Enfin, je n'entendis plus aucune espèce de bruit et je me hasardai à quitter ma cachette, emmenant Thérèse et prenant soin de nous dérober toujours sous les plus épais rideaux de feuillage.

J'entrai dans une véritable forêt en miniature, toute composée d'arbustes exotiques. On y voyait le magnolier de Saint-Domingue, mariant ses fleurs éclatantes aux riches végétations du Brésil et des Indes, et comme je me suis promenée plus d'une fois, depuis, sous les voûtes de verdure que formaient ces beaux arbres, je peux dire, dès à présent, qu'ils avaient été plantés par Fernandez de Quiros, célèbre navigateur espagnol, lequel fuyait volontiers la triste cour de Philippe III et venait se reposer à Paris de ses longues excursions dans les pays lointains.

Fernandez aimait à rapporter des plantes et à les acclimater en Europe, sous notre ciel brumeux.

Il y réussit à force de soins et de patience. Mais il eut à peine

le temps de jouir de ces beaux ombrages. Ses héritiers venaient de les vendre avec le pavillon qu'il avait fait bâtir.

Si Desbarreaux donnait autrefois le nom d'*Ile de Chypre* à ses bosquets du faubourg Saint-Victor, le lieu que je parcourais, en ce moment, pouvait s'appeler l'*Ile de Cythère.*

Il y manquait une Vénus et je ne tardai pas à la voir paraître.

Au moment où je m'avançais sans défiance avec Thérèse sur une pelouse moussue qui éteignait le bruit de nos pas, nous entendîmes un baiser, puis deux, puis trois... puis, nous nous arrêtâmes, dans la crainte d'effaroucher la tourterelle et le tourtereau qui se becquetaient de la sorte.

Nous avions l'air d'être en flagrant délit d'indiscrétion. Ce n'était pas le moyen d'intéresser en notre faveur les personnes dont nous aurions nécessairement à réclamer l'indulgence et l'appui.

J'allais retourner sur mes pas et me faire suivre de Thérèse, quand tout près de nous un quatrième baiser se fit entendre, puis un léger soufflet, puis un éclat de rire; puis j'entrevis une espèce de nuée rose et blanche, une trombe de satin et de dentelles qui passa rapidement devant moi.

Une autre trombe courait après la première.

Mais celle-ci, plus matérielle et plus brusque, me heurta rudement au passage. Elle m'aurait culbutée sur le gazon, si Thérèse ne m'eût retenue.

Rencontrant ainsi de l'obstacle dans sa course, la seconde trombe s'arrêta.

Il me fut permis alors de distinguer un homme, et cet homme était le prince de Marsillac.

Ni lui ni moi nous ne pûmes retenir une exclamation de stupeur.

— Qu'est-ce donc? dit la nuée rose et blanche.

Elle revint en tourbillonnant.

Je reconnus, cette fois, la taille vaporeuse de mademoiselle de Lenclos, et ma confusion fut extrême d'avoir involontairement troublé les ébats de Vénus et de son berger Pâris.

Ninon me toisa des pieds à la tête avec une petite moue très-impertinente.

Le prince rougissait comme un coupable.

— D'où venez-vous?... d'où sortez-vous?... qui vous a donné permission de vous cacher dans mon jardin?.. Vous avez donc sauté par-dessus les murs?.. vit-on jamais une telle effronterie?.. Mais parlerez-vous, madame, parlerez-vous? cria Ninon.

Elle regardait Marsillac, elle me regardait, elle frappait du pied comme une cavale impatiente.

— De grâce, lui dis-je, ne vous mettez point en colère et veuillez m'entendre.

— Mon amie, murmura le prince, je vous jure...

— Qui vous parle, monsieur? vous êtes bien audacieux de répondre sans que je vous interroge! Laissez-nous, je veux m'expliquer seule avec madame... laissez-nous, vous dis-je!

Marsillac baissa la tête; il se résignait à obéir.

— Où allez-vous? dit-elle : restez! je vous l'ordonne.

Il resta.

Ninon s'approcha de moi, croisa les bras d'un air mutin, se dressa, pour se grandir, sur la pointe de ses souliers de drap d'or et me demanda d'une voix qu'elle s'efforçait de rendre impérieuse et menaçante :

— Voyons, madame... ou plutôt, mademoiselle, car vous n'êtes pas plus dame que moi... on prétend que le prince vous a rendu trois visites, depuis le jour où j'ai eu l'honneur de faire votre connaissance? Répondez et quittez cet air d'hypocrite candeur... Est-ce que vous êtes une vertu?

Mon amour-propre se révolta.

Je lui répondis sur un ton pour le moins aussi impertinent que le sien :

— Est-ce que vous en êtes une autre, mademoiselle?

— M'insulter ainsi! chez moi!

— Je ne vous ai pas la première adressé des paroles offen-

santes, et si vous compreniez mieux les lois de l'hospitalité.....

— Sans doute, osa dire Marsillac, vous avez tort, Ninon, de vous emporter de la sorte.

— Ah! j'ai tort?.. voyez, le perfide! il prend sa défense! On ne m'avait pas menti... c'est positif... quelle trahison!.. Elle vient le relancer à son tour jusque chez moi! Dès aujourd'hui, monsieur, retenez-le bien, je veux un autre amant que vous... j'en prendrai dix, j'en prendrai trente! je ferai comme mademoiselle... Ah! vous avez été la voir?

— Ninon!

— Vous pouvez partir, monsieur, je ne vous retiens plus.

— Ma petite Ninon!

— J'en aurai quarante!.. voulez-vous bien vous ôter de ma présence... petit monstre!.. avec son air innocent... croyez donc à l'amour des hommes!

— Au nom du ciel, calmez-vous, dit Marsillac.

— Encore une fois, partez!.. ou je vous arrache les yeux!

Sûr de ne rien gagner à l'explication, le prince disparut derrière les massifs d'arbres.

Mademoiselle de Lenclos tomba sur un banc de mousse, pleura, sanglota; puis, se redressant tout à coup avec colère :

— J'en aurai cinquante!.. j'aurai tout Paris!.. vraiment j'étais bien sotte d'être scrupuleuse avec ce gros trésorier de l'argenterie du roi!

— Émery? m'écriai-je... il vous a fait la cour?

— Il me la fait encore, il me la fera sans cesse.

— Ah! le traître!

Ninon me regarda fixement, je la regardai de même.

Il y eut près d'une minute de silence, puis nous partîmes toutes les deux d'un éclat de rire, si bruyant, si joyeux, si communicatif, que Thérèse nous fit chorus et mit le poing sur la hanche afin de s'en donner plus à l'aise.

Le prince de Marsillac était à une centaine de pas.

Revenant aussitôt, il crut la paix faite et suivit l'exemple de ma femme de chambre.

Tout à coup un éclat de rire plus fort et plus ronflant que les nôtres résonna derrière les berceaux du voisinage.

Un gros homme débusquait du sentier.

C'était Émery.

Chaque jour, sans que je pusse m'en douter, il venait rendre visite à Ninon. Nous ayant entendus rire de loin, il riait de confiance.

Mais le pauvre financier m'aperçut et devint blême.

Ninon, recouvrant son sérieux, fit la révérence.

— C'est de vous que nous rions, messieurs, dit-elle.

Je saluai très-poliment à mon tour et j'ajoutai :

— Car vous avez une figure on ne peut plus comique.

— Monsieur le prince Marsillac, dit Ninon, je vous souhaite beaucoup de chance auprès de mademoiselle de l'Orme.

— Monsieur Michel Particelli, comte d'Émery et autres lieux, dis-je à mon tour, je désire de tout mon cœur que mademoiselle de Lenclos vous ait en miséricorde.

— Venez, Marion!

— Venez, Ninon!

Et nous disparûmes, les laissant l'un et l'autre dans un ébahissement inexprimable.

— Nous étions folles, ma pauvre Marion!

— C'est vrai, ma chère Ninon!

— Pourquoi nous détester?

— A quoi bon rester ennemies?

— Quand il est si facile de nous entendre... Tenez, Marion, faisons un pacte.

— Je ne demande pas mieux.

— Promettez-moi de ne jamais me prendre un amant, je m'engagerai sur l'honneur à respecter les vôtres.

— Soit, lui dis-je.

— Jurez-le.

— Je le jure!

— C'est cela! cria-t-elle, je fais le même serment! Si je touche à un seul de vos adorateurs, je veux... devenir laide... Embrassons-nous!

Elle me tendit les bras et je m'y précipitai avec joie.

Décidément, elle était charmante.

— Après tout, dit-elle, je tiens fort peu à ce jeune prince de Marsillac, et je me faisais beaucoup d'illusions à son égard. Il est gentil sans doute, comme ami d'enfance; mais comme amoureux il est fade... n'est-ce pas, Marion?

— Très-fade! répondis-je. Quant à ce gros Émery, je n'en ai jamais perdu la tête... Excellent homme, très-généreux! mais il est lourd... n'est-ce pas, Ninon!

— Très-lourd... Vous pouvez garder Marsillac si cela vous fait plaisir, mon cœur.

— Dans le cas où le trésorier de l'argenterie vous serait de quelque utilité, je vous le cède, ma tendre amie.

— Mais à l'avenir, dit Ninon, chacune de nous respectera les conquêtes de l'autre.

— Vos soupirants, lui dis-je, seront sacrés pour moi.

— J'enverrai promener vos adorateurs, Marion.

— Et moi les vôtres! m'écriai-je..... Embrassons-nous encore...

— Oui, ma belle, embrassons-nous!

— Madame, madame! dit Thérèse qui nous suivait par derrière, on peut vous apercevoir des maisons voisines... A quoi songez-vous donc?

En effet, nous avions quitté les ombrages; ma cervelle d'alouette oubliait déjà le péril que je venais de courir et celui qu'une imprudence pouvait amener encore.

Je me rejetai vivement sous les arbres.

— Qu'y a-t-il? demanda Ninon.

— Il y a, ma chère, que Richelieu me traque dans tout Paris

comme une bête fauve. J'ai sauté par-dessus les murs de votre jardin pour ne pas être prise par les sergents.

— Bonté du ciel!

— C'est comme je vous le dis.

— Qu'avez-vous donc fait au cardinal?

— Vous le saurez plus tard. Je vais me retirer dans un faubourg, en attendant que sa première fureur soit calmée. La nuit venue, je sortirai de chez vous avec Thérèse, et nous nous mettrons à la recherche d'un garni modeste, où je me tiendrai cachée jusqu'à nouvel ordre. Vous le voyez, j'ai déjà pris un déguisement.

— Mais vous n'êtes pas déguisée le moins du monde, ma chère! dit Ninon; je vous ai reconnue tout de suite, et le premier venu vous reconnaîtra.

— Vous croyez?

— Cela n'a pas l'ombre du bon sens... Restez ici... ne bougez plus... Je reviens dans cinq minutes.

Elle s'envola comme une hirondelle vers le joli pavillon qui lui servait de demeure.

On l'apercevait à peu de distance.

Ninon fut beaucoup plus longtemps qu'elle n'avait dit.

Un quart d'heure s'écoula, puis une demi-heure, et mon inquiétude devint extrême. Les caresses de mademoiselle de Lenclos n'auraient-elles point été sincères? couvrirait-elle sous un masque d'hypocrisie quelque projet de trahison? abuserait-elle de ma nature trop confiante, et puis-je la croire capable de profiter de la circonstance malheureuse où je me trouve pour se défaire d'une rivale?

C'est impossible.

Et pourtant on a vu chez les femmes des exemples plus funestes de haine perfide et de vengeance calculée.

Jadis, en présence de Voiture, j'ai traité Ninon du haut en bas; je ne me suis pas gênée depuis pour la décrier dans mon cercle,

j'ai mis toutes sortes de ruses en usage afin d'attirer à moi ses courtisans et de les retenir dans mes chaînes.

Décidément, je suis perdue, elle se venge!

Tout à coup je vis une sorte de paysanne qui s'avançait de notre côté, portant un paquet sous le bras.

L'arrivée d'une étrangère excita plus encore mes soupçons, et j'attirai ma soubrette sous les arbres, afin de pouvoir épier, sans être vue, la personne qui s'approchait.

Bientôt elle atteignit l'endroit que nous venions de quitter, jeta son paquet sur la mousse, regarda tout autour d'elle et frappa dans ses mains en criant :

— Ma bonne amie!.. hé!.. où êtes-vous?

C'était Ninon.

J'accourus, toute honteuse de mes doutes, et je l'embrassai pour cacher mon trouble.

Puis j'examinai curieusement sa métamorphose.

Mademoiselle de Lenclos n'était vraiment pas reconnaissable. On eût cru voir la plus gentille de toutes les paysannes d'Auteuil ou de Vincennes.

— Hein? dit-elle, voilà comme on se déguise!

— Mais c'était à moi de revêtir ce costume, mon cœur...

— Mais qui vous dit, mon cœur, que vous n'en aurez pas un pareil? J'ai bouleversé la boutique d'un costumier, à deux pas d'ici, sur les boulevards...... Ne voyez-vous point cet énorme paquet?.. Allons, bas les robes!.. vous aussi, dit-elle à Thérèse..... La belle ruse de déguiser la maîtresse, quand on peut reconnaître la femme de chambre!... Vite! j'ai des mouches, du blanc, du rouge, de la pommade pour teindre les cheveux et les sourcils... Nous allons faire de vous une blonde adorable, Marion.

Tout aussitôt la voilà qui brise mes agrafes, déchire mon corsage et me dépouille de la tête aux pieds.

— Bon! dit-elle, dispensez-vous de cacher ces trésors-là!.. nos amoureux sont mis à la porte, et mon concierge a des ordres sé-

vères. Je vous accompagnerai dans vos recherches pour trouver un logement; je ne vous quitterai pas sans être sûre que vous n'avez plus rien à craindre.

Excellente fille! c'était un cœur d'or!

Je m'en voulais de l'avoir soupçonnée.

Le jardin de Ninon avait également une sortie sur le boulevard.

Vingt minutes après, s'échappèrent par là trois magnifiques paysannes, — car Thérèse elle-même était fort bien, — qui se mirent à trotter menu, bras dessus, bras dessous, lorgnées par les promeneurs, enviées par les promeneuses et recevant des louanges à droite et à gauche, par devant et par derrière, sur leurs yeux pleins de malice et leur minois fripon.

Nous nous dirigeâmes vers la Bastille, puis nous descendîmes la rue Saint-Antoine, regardant les écriteaux placés au-dessus des portes et visitant tous les logements disponibles.

Enfin nous trouvâmes, aux environs de la rue Cloche-Perche, deux petites mansardes garnies, entièrement à notre convenance.

Cela devait nous coûter six écus par mois.

Ninon avait une hardiesse à toute épreuve et un aplomb merveilleux. Elle dit que nous étions ses sœurs, arrivant de Saint-Ouen pour travailler dans la couture et dans les modes; qu'elle était elle-même attachée au service d'une bourgeoise du Marais, en qualité de bonne d'enfant, et que, plusieurs fois la semaine, elle viendrait nous voir.

Elle joignit à cela des éloges sur nos habitudes sages.

Mais ceci parut flatter beaucoup moins l'hôtesse que douze écus, tirés de ma bourse et déposés entre ses mains pour les deux premiers mois de loyer.

La brave femme nous installa dans nos mansardes avec toutes sortes de prévenances.

Un instant, elle manifesta l'intention de nous en faire admirer le mobilier, c'est-à-dire, dans chaque pièce, une couchette en bois peint, deux chaises, un miroir brisé, quelques méchantes gra-

vures et trois planches clouées sur quatre pieux en guise de table; mais elle dut renoncer bientôt à exciter en nous de l'enthousiasme pour ces belles choses.

Ninon déclara qu'ayant congé de sa bourgeoise, parce que l'enfant était allé voir sa nourrice à Melun, elle souperait avec nous, coucherait et resterait même une bonne partie de la matinée du lendemain.

L'hôtesse descendit avec Thérèse, afin de lui indiquer où elle pourrait acheter des provisions et les ustensiles nécessaires à notre petit ménage. Mademoiselle de Lenclos se retroussa la manche pour faire la cuisine, et moi... je tombai sur une chaise accablée de fatigue, mais heureuse d'être sauvée des griffes de Richelieu.

Que d'événements en un jour !

A dix heures j'étais au sermon, à onze heures je disais à Desbarreaux un dernier adieu chez le libraire Amyot, à une heure j'entrais dans le cabinet du cardinal, et j'en sortais à trois heures avec la cassette.

Mon suisse me prêtait à quatre heures ses larges épaules pour escalader un mur.

A cinq heures je me trouvais face à face avec Ninon, mon ennemie, qui devenait à six heures mon amie la plus intime.

Bref, sept heures sonnaient à l'horloge de l'Hôtel-de-Ville, et mademoiselle *de l'Orme*, qui avait maison, domestiques, équipages, n'était plus qu'une simple villageoise, assez ambitieuse toutefois pour aspirer au titre de modiste; elle habitait une pauvre mansarde, rue Saint-Antoine, au quatrième étage, soupait gaiement avec ses sœurs, deux villageoises comme elle, à une table boiteuse, et se nommait *Marie Bulmann*.

Si chaque jour de ma vie se fût trouvé aussi plein, je n'aurais jamais ennuyé mes lecteurs... car il m'eût été impossible d'écrire mon histoire.

Les premières semaines de ma nouvelle et bizarre existence ne furent pas sans charmes.

J'avais dans la paillasse de ma couchette cinq cents livres en or, dix-huit mille en lettres de change, des diamants pour cent mille écus, et je passais mes journées avec Thérèse à coudre des robes et à confectionner des chaperons.

On nous avait à peine entrevues dans le voisinage; mais on savait pourtant que nous étions jolies, et nous le devînmes beaucoup plus encore, moi surtout, en changeant nos costumes de villageoises contre le corsage de velours, le tablier fringant et la petite robe coquettement retroussée de la modiste.

On vantait notre sagesse. Les encouragements nous pleuvaient de tous côtés, et chacun prenait plaisir à nous donner de l'ouvrage.

Or, cet ouvrage, il fallait le faire.

Ce fut quelque chose de ravissant d'abord. Nous chantions du matin au soir, en poussant l'aiguille. Je trouvais très-curieux de gagner mon pain.

Mais petit à petit cela me parut fatigant, et la fatigue mène vite à l'ennui.

Je travaillais beaucoup moins, puis je laissais Thérèse travailler seule, puis il me prenait fantaisie de lire au lieu de coudre; puis me surprenant à bâiller au milieu de ma lecture, je jetais mon livre, j'ouvrais ma fenêtre et je cherchais à me récréer, ce qui était difficile, par la perspective peu flatteuse des toits d'alentour.

Un matin que je regardais tristement cet horizon de tuiles, je vis une fort belle colombe s'abattre au rebord du toit, tout près de ma fenêtre, à la portée de la main.

Je la pris sans peine, elle n'était point sauvage.

Mais quelle ne fut pas ma surprise, lorsque j'aperçus un petit billet attaché sous son aile blanche!

Était-ce pour moi? Rien ne me l'indiquait, mais aussi rien ne me prouvait qu'il fût pour un autre.

La curiosité l'emporta, je pris le papier sous les plumes de l'oiseau.

C'était bien à moi qu'on écrivait :

« MADEMOISELLE,

« Vous vous appelez Marie, vous êtes sage et laborieuse. Quant « à votre beauté, je ne vous en parlerai pas ; il me serait difficile « de rendre ce que j'éprouve en voyant sur la terre ce que je n'es- « pérais trouver qu'au ciel !.. »

— C'est prétentieux, dis-je en souriant ; mais, n'importe, c'est gentil. Poursuivons !

« Il y a près du logement où vous demeurez une petite chambre « vacante. Mes intentions, je l'atteste, sont honorables. Si vous en « doutez, mademoiselle, je n'irai point, comme j'en ai le projet, « habiter cette chambre ; au lieu que si vous me croyez un honnête « et loyal garçon, incapable d'alarmer votre innocence et de perdre « votre avenir, donnez un baiser sur le cou de ma colombe, et, « dès aujourd'hui, je deviendrai votre voisin. »

Je regardai toutes les fenêtres d'alentour.

Les unes étaient fermées, les autres ouvertes ; mais personne ne se montrait, et je ne voyais rien qui pût me faire deviner la demeure du maître de l'oiseau.

Cette aventure était curieuse. Elle arrivait fort à propos pour chasser l'ennui qui commençait à visiter ma retraite.

A tout hasard, j'effleurai de mes lèvres le plumage de la colombe.

Puis je lançai dans l'espace la jolie messagère et j'examinai la direction de son vol.

Mon cœur battait de saisissement.

Elle s'arrêta au sommet d'une maison de la rue Cloche-Perche, auprès d'une mansarde aussi élevée que la mienne et dont la fenêtre était close à l'extérieur par un rideau vert.

Ce rideau s'écarta.

J'aperçus un grand jeune homme pâle.

Il posa la main sur son cœur en m'envoyant un regard plein de reconnaissance, prit ensuite la colombe, et je vis ses lèvres chercher sur le cou de l'oiseau la trace de mon baiser.

Le soir même, Thérèse m'apprit qu'un jeune peintre s'installait dans un logement tout proche du nôtre.

VI

Ce jeune peintre s'appelait Étienne Lambert.

On lui donnait de vingt-deux à vingt-trois ans. Il était brun. Son large front s'encadrait dans une chevelure puissante, et son visage, un peu maigre, avait une douce pâleur qui faisait admirablement ressortir ses grands yeux noirs, tout chargés d'expression sentimentale et de mélancolie rêveuse.

Je n'ai pas besoin de dire que c'était le jeune homme à la colombe.

Bientôt il trouva mille prétextes de voisinage pour s'introduire auprès des deux sœurs et rendre ses visites aussi fréquentes que possible.

Fils d'un magistrat de province et destiné d'abord au barreau, Étienne Lambert avait abandonné pour les beaux-arts ses études en jurisprudence. On ne pouvait trouver une nature plus distinguée, un cœur plus noble, une âme plus sensible et plus géné-

reuse. Toutes ses idées avaient un cachet de grandeur, et les sentiments vertueux étaient poussés chez lui jusqu'à l'enthousiasme.

A la mort de son père, Étienne fit un abandon complet de sa part d'héritage, afin de marier plus avantageusement son unique sœur, s'exposant ainsi à tomber dans un état voisin de l'indigence, s'il n'arrivait pas au but qu'il se proposait.

Pour lui, comme pour les autres, la carrière s'était d'abord hérissée d'obstacles. Il avait laissé plus d'un lambeau de son courage à des épines déchirantes.

Mais enfin la perspective était devenue plus large et le sentier moins rude.

Étienne commençait à prendre rang parmi les peintres de mérite.

Le connétable de Lesdiguières, ce héros à barbe blanche, qui endossait la cuirasse, montait à cheval et se battait encore à quatre-vingts ans, venait d'accorder au jeune homme sa protection et lui avait commandé pour sa chapelle une toile importante.

Notre voisin nous montra cette toile à peu près terminée et représentant la conversion de Lesdiguières, dans cette fameuse assemblée de Provence, où le connétable abjura le calvinisme entre les mains des archevêques de Grenoble et d'Embrun. Le vieux guerrier s'agenouillait devant les prélats, ayant à sa droite ses parrains, MM. de Créqui, d'Arlincourt et de Saint-Chaumont, derrière lesquels se tenait tout le parlement de Grenoble en robe écarlate.

La scène offrait une solennité remarquable, et mon voisin parut heureux et fier des éloges que je fis de son tableau.

Je reprenais goût au travail.

Étienne venait, de temps à autre, se reposer auprès de nous. Il avait une conversation grave et douce, peu habituelle aux jeunes gens de son époque et de son âge. Lorsqu'il me parlait d'amour, c'était avec une émotion si vive et un respect si grand, que j'en devenais toute honteuse.

Petit à petit, néanmoins, Étienne parut gagner de la hardiesse.

Il apportait avec lui sa jolie colombe, à laquelle j'offrais entre

mes lèvres les graines dont elle se montrait friande. Quand elle les avait toutes recueillies dans ma bouche, le jeune peintre lui en présentait à son tour dans la sienne, et je voyais combien il était heureux de cette espèce de baiser par intermédiaire.

Une foule de sentiments, qui ne s'étaient point encore éveillés jusqu'à ce jour, au sein de ma vie coupable et frivole, vinrent tout à coup m'agiter le cœur.

Je passais de la tristesse la plus profonde à la gaieté la plus expansive. Mes larmes se confondaient avec mes sourires; mon esprit vaguait dans des songes radieux, où l'image d'Étienne m'apparaissait avec une auréole au front, où des voix inconnues et mystérieuses murmuraient à mon oreille des paroles suaves et me berçaient dans un enivrement céleste. J'avais, en quelque sorte, perdu le souvenir et la conscience de moi-même. De nouveaux horizons se déroulaient à mes regards; je voyais dans le ciel un rayon d'or, une éblouissante lumière qui ne s'était jamais, jusque-là, reflétée sur ma vie. Heureuse et souriante, j'allais du côté de ce rayon, je marchais à cette lumière, quand soudain la voix même d'Étienne brisa mon rêve et me rendit la mémoire et la honte.

Hélas! hélas! j'avais entrevu l'amour pur, l'amour saint, l'amour tel qu'il est descendu primitivement des cieux, et j'allais apprendre que je n'en étais plus digne!

Étienne prolongeait parfois sa visite pendant la soirée tout entière.

Alors il interrompait nos causeries par une courte lecture, afin de les reprendre ensuite avec plus de charme, mais souvent aussi pour se donner une contenance et ne pas trahir devant Thérèse la vivacité de son amour.

Il nous lisait quelques-unes des meilleures poésies de l'époque, tantôt les odes de Racan, tantôt les stances de l'Estoile; il nous déclamait les épigrammes de Gombauld, les sonnets de Saint-Amand, les épîtres du père Lemoine, et même les productions de maître Adam, lorsque, toutefois, la muse du *Virgile au rabot* ne

flagornait pas Richelieu, comme elle en avait malheureusement contracté l'habitude.

Déjà l'hôtel Rambouillet commençait à prôner les romans que la jeune Magdeleine de Scudéry faisait imprimer sous le nom de son frère le garde du corps.

Étienne en lut plusieurs.

Mais ils nous parurent écrits avec une affectation ridicule, une prolixité fatigante. Nous les trouvions ennuyeux au possible, et la mansarde de la rue Saint-Antoine ne partagea point l'engouement du cénacle.

Pour nous dédommager des romans de Magdeleine, notre voisin nous apporta le journal de Théophraste.

Un frisson courut dans mes veines à l'aspect de cette feuille, qui avait trahi jadis mes secrets les plus intimes.

Cependant je ne témoignai rien.

J'écoutai d'un air assez paisible les différentes anecdotes que lisait le jeune peintre. Il avait soin de glisser sur bon nombre de détails scandaleux donnés, comme toujours, par le *Réveille-Matin*, et il sautait les paragraphes qui ne semblaient pas en rapport avec ma fausse candeur et mon hypocrite innocence.

Tout à coup Étienne, ordinairement si doux et si modéré, frappa du poing sur la table, et je vis son œil étinceler d'une sorte de colère.

— Est-il vrai? s'écria-t-il, avec un accent de mépris impossible à rendre, Marion de l'Orme... elle, cette courtisane, éprouver un véritable amour!.... Allons, ce gazetier devient fou..... Pourtant, son article est sérieux... Écoutez, mon amie, voilà ce qu'il ose dire!

Si le jeune homme avait jeté l'œil sur moi, mon angoisse lui eût révélé tout le mystère.

Ma poitrine se serrait affreusement, il me semblait que j'allais mourir.

Étienne lut un article, que mes amis, comme je le sus plus tard, avaient porté à Théophraste. Celui-ci l'inséra, malgré sa promesse

de ne plus s'occuper de moi, et dans la conviction que ces lignes me seraient utiles, en persuadant à tous, et principalement au cardinal, que j'avais quitté Paris. L'article était ainsi conçu :

« Point de nouvelles ! c'est incroyable ! Marion a disparu, complétement disparu. Ses domestiques eux-mêmes ne savent où elle réside. On nous affirmait, hier, que cette reine des Grâces habitait la province, en compagnie d'un jeune cavalier... mais respectons cet amour, il est chaste et pur. Mademoiselle de l'Orme, comme bien d'autres, finira par un mariage. »

— Un mariage ! dit Étienne, quel homme voudrait descendre à ce comble de dégradation?..... un mariage !.... réhabiliter ainsi le vice et la débauche, donner à une infâme le nom sacré d'épouse... non, non !... c'est impossible !.. Eh ! qu'avez-vous donc, Marie? ajouta-t-il, remarquant alors mon saisissement.

— Je souffre... je suis malade, répondis-je d'une voix éteinte. La fatigue sans doute... nous avons travaillé tout le jour... et il se fait tard.

— C'est vrai, dit-il, je ne suis pas raisonnable. Je vous retiens, quand vous avez besoin de repos... Hélas ! pourvu que cette indisposition n'ait point de suites fâcheuses !

Je rendis grâce au ciel, le jeune peintre ne devinait rien.

Thérèse avait elle-même le visage bouleversé; toutefois, son émotion pouvait passer sur le compte de l'inquiétude que devait naturellement lui inspirer mon état de souffrance.

Je repris d'une voix plus ferme :

— Rassurez-vous... c'était un éblouissement... je suis mieux, beaucoup mieux... A propos, que nous lisiez-vous donc, Étienne? je n'écoutais plus.

— Oh ! dit-il, laissons cela ! de telles choses ne peuvent avoir aucun intérêt pour vous... pour vous, Marie, si candide, si vertueuse... pour vous, ange de la terre, qui ne comprenez pas qu'une femme puisse être un démon... Je vous laisse..... Bonsoir, ma belle Marie !

— Bonsoir, Étienne.

Quand il fut dehors, je tombai à deux genoux et je levai les mains au ciel, en murmurant :

« — On ne donne pas le nom d'épouse à une infâme ! » Il vient de me le dire, et je ne suis pas morte de honte !

Thérèse essaya quelques paroles de consolation. Je ne voulus rien entendre, et je m'enfermai dans ma chambre, où je passai toute la nuit dans les sanglots et les larmes.

Ayant toujours gardé, même aux jours de ma plus folle existence, des sentiments chrétiens et des principes d'honneur, je me faisais illusion sur l'effet de mes désordres dans l'esprit de la foule. J'oubliais que ces idoles du vice, encensées la veille et revêtues par la passion d'un éclat menteur, sont toujours, le lendemain, renversées de leur piédestal et vouées à l'ignominie.

La justice du monde est impitoyable, même quand Dieu pardonne. Déjà madame de Saint-Évremond m'a prouvé cette vérité terrible.

Hélas ! hélas ! il faut donc, quand on a choisi ce chemin de l'opprobre, renoncer à marcher dans une autre voie ! le retour n'est plus possible ; s'il reste au fond de notre âme quelque paillette d'or, elle doit être entraînée par la fange ?.. Non, non ! cela n'est pas ! le monde nous perd, a-t-il le droit de nous condamner ? Il est une flamme céleste qui purifie les plus grandes souillures : c'est l'amour, le véritable amour... Je dirai tout à Étienne... Il apprendra par quelle fatalité sans exemple j'ai couru cette route de malédiction et de honte ; il écoutera mon histoire, il aura pitié de mes pleurs... Oh ! c'est vrai, mon Dieu, je n'avais point aimé jusqu'à ce jour !... Est-ce ma faute, si je n'ai pas rencontré plus tôt ce bonheur ? Souffrirez-vous que j'en sois déshéritée, parce que j'ai pris pour lui le fantôme du mensonge ? Étienne, mon Étienne, je t'aime !... Pourquoi détourner les yeux ? je ne te connaissais pas, voilà tout mon crime..... Étienne !... oui, tu as raison, ne me nomme jamais ton épouse, j'en suis indigne. Je serai ta maîtresse,

ton esclave..... mais laisse-moi du moins te dire que je t'aime! laisse-moi te prouver combien il reste dans mon cœur de trésors de dévouement et de tendresse!.. Va, sois tranquille, nous fuirons ensemble; nous irons dans quelque lieu de la terre, où le souvenir lui-même n'arrivera plus jusqu'à nous... Je te le dis, moi, je te le jure, le bonheur est encore possible!

Et mes sanglots redoublaient; car ce langage que je me tenais à moi-même dans le délire de la douleur n'empêchait pas une voix secrète de se faire entendre, et cette voix me disait :

« Quand Étienne saura que tu es Marion Delorme, il reculera d'épouvante, et ne te reverra plus! »

A cette pensée fatale, tout mon sang se glaçait dans mes veines.

Pour faire comprendre mon désespoir, il faut donner ici le détail de ce qui s'était passé depuis trois mois. Les souvenirs m'emportent, les plus ardents devancent les autres, et l'on ne s'explique peut-être pas un amour qui s'empara si vite et si profondément de mon cœur.

Ninon, comme elle me l'avait promis, vint me rendre deux visites par semaine.

Les nouvelles dont elle me faisait part n'étaient point rassurantes. Avant de quitter Paris pour aller en Bretagne, Richelieu avait mis sur pied toute sa police particulière. La maison de la rue des Tournelles était gardée à vue. On pensait que j'y rentrerais tôt ou tard, et des ordres avaient été donnés pour me saisir.

Quand Grassin ramena le carrosse et les chevaux, après avoir conduit la duchesse au premier relais sur la route de Blois, on arrêta Grassin et on lui fit subir un interrogatoire.

Ses réponses furent expédiées à Nantes.

Une fois le nom de madame de Chevreuse prononcé dans cette affaire, Richelieu devina tout. Il perdit l'espoir de recouvrer les lettres, ce qui rendit son désir de me châtier beaucoup plus vif encore. J'avais d'autant plus à craindre, qu'il agissait contre moi par des mesures sourdes et ténébreuses.

On ne savait rien, ou du moins très-peu de chose, à la cour, et Son Éminence ne tenait pas à publier l'anecdote.

Ninon, sur ma prière, alla voir Saint-Sorlin, alors revenu de Bretagne : le résultat de cette visite fut un conseil de me cacher, s'il était possible, au sein des entrailles du globe.

Lorsque j'avais joint aux lettres de la duchesse le médaillon contenant le portrait d'Anne d'Autriche, mon but était de composer avec le cardinal et de lui rendre ce précieux objet en échange d'un pardon absolu.

Mais le secrétaire combattit ce plan de toutes ses forces.

— Richelieu promettra, dit-il. Or, si vous tenez à savoir comment il exécute ses promesses, demandez à la tombe de Chalais!

En un mot, Saint-Sorlin fut d'avis que je ne devais donner aucun signe d'existence. A l'entendre, il fallait me garder surtout de quitter la capitale, où les perquisitions avaient été jusqu'alors infructueuses.

On me cherchait en province et même à l'étranger.

— Marion, ajouta-t-il, ne doit compter que sur le temps pour apaiser le courroux de Richelieu. J'entrevois une circonstance où elle pourra, j'espère, rendre à la politique du cardinal un service réel et signalé; mais, d'ici là, qu'elle se cache et qu'elle tremble! Il serait imprudent à elle de recevoir un de ses amis. Je ne veux pas moi-même connaître son asile; peut-être ne résisterais-je point au désir de la voir : je pourrais la perdre et me perdre avec elle.

Tout cela devenait de moins en moins rassurant. Je n'osais quitter ma retraite, je ne me trouvais pas assez déguisée pour l'adresse reconnue des espions de Richelieu.

C'était Thérèse qui reportait l'ouvrage, encore elle ne sortait jamais que le soir.

Ainsi, tout d'un coup et sans transition, je passais d'une existence d'enivrement et de splendeur à la vie la plus monotone et la plus obscure.

L'oiseau qu'on met en cage chante pour distraire sa captivité.

Je fis d'abord comme l'oiseau. Puis les chants cessèrent et l'ennui vint; je m'effrayai d'être ainsi toujours au milieu du silence et de m'entendre en quelque sorte penser.

Thérèse elle-même ne tarda pas à subir l'impression fâcheuse de ce brusque changement dans nos habitudes et notre manière de vivre. Elle ne regrettait pas son dévouement, mais elle ne pouvait se défendre de la tristesse.

Nous passions quelquefois des heures entières sans échanger une parole.

Je me demandais si la vengeance de Richelieu, si le malheur et la persécution n'étaient pas préférables à cette tranquillité lugubre, à cette espèce de tombe anticipée dont j'avais fait choix.

Alors m'arriva le message aérien d'Étienne, et je vis apparaître la douce et mélancolique figure du jeune peintre.

J'accueillis avec transport celui qui m'offrait de partager mon isolement.

Il n'y avait plus qu'un homme au monde. Cet homme n'aimait que moi, ne vivait que pour moi. J'écoutais avec une extase ineffable les purs accents qui charmaient ma solitude.

Étienne me parlait d'amour comme on ne m'en avait jamais parlé.

Cette musique délicieuse du cœur, je ne l'avais jamais entendue. Aucun bruit du monde, aucune distraction ne l'empêchait d'arriver à mon oreille : comment, hélas! ne me serais-je point trompée moi-même? comment aurais-je pu refuser de boire à la coupe d'ivresse qui s'approchait de mes lèvres? tous les sombres mystères du passé disparaissaient devant cette lueur merveilleuse du présent. Aussi mon désespoir fut immense, quand je revis les ténèbres autour de moi.

J'avais aperçu le ciel, un mot venait de me rendre à l'enfer.

« Oui, quand Étienne saura mon nom, je le verrai tressaillir d'épouvante! »

Eh bien, il ne le saura pas!.. rien ne m'oblige à le lui dévoiler,

rien ne me force à braver sa haine et son mépris. Si j'ai commis des fautes, c'est une affaire entre Dieu et moi. Une chose qu'on ignore existe-t-elle? non. Étienne me croit innocente et chaste, pourquoi lui apprendre que je suis maudite et dégradée? pourquoi détruire tout ensemble ses illusions et briser mon bonheur?

Développant aussitôt les conséquences de cette logique fatale, j'arrêtai pour l'avenir un plan de conduite; et je ne me rappelle pas aujourd'hui sans remords que, si j'eusse obéi généreusement à la première impulsion de ma conscience, j'aurais prévenu d'irréparables catastrophes.

Je ne vis pas Étienne dans la matinée du jour suivant.

Il avait dû faire transporter, dès le point du jour, chez le connétable, sa toile, alors entièrement achevée. C'était un dimanche, et il voulait la suspendre lui-même dans la chapelle, afin qu'elle frappât les yeux de Lesdiguières, lorsqu'il viendrait entendre la messe.

Une grande partie de la soirée s'écoula. Le jeune peintre ne revenait pas de sa course. Enfin je le vis entrer.

Son visage était beaucoup plus pâle que de coutume, ses yeux portaient des traces de larmes.

— Marie, ma bonne Marie, s'écria-t-il, je suis perdu!

— Qu'entends-je? êtes-vous menacé d'un malheur, Étienne?

— Il ne me menace plus, il a frappé, Marie. Le connétable est mort... j'ai trouvé l'hôtel en deuil. On préparait les funérailles. Elles ont eu lieu fort tard, et je voulais suivre le convoi de l'homme généreux qui daignait s'occuper de mon avenir. Il n'a pas transmis à ses héritiers sa bonté d'âme et sa justice.

— Grand Dieu! je devine... ils ont refusé votre toile, Étienne?

— Oui, répondit le jeune homme avec un soupir. Depuis quinze mois j'y travaille, et j'ai fait des dettes... que je pensais acquitter aujourd'hui.

— Mais il y a, même pour les héritiers, un engagement d'honneur contracté vis-à-vis de vous.

— Plus d'espoir !.. Le connétable laisse deux filles, élevées par une vieille tante calviniste, et l'on m'a mis honteusement à la porte avec ce tableau, qui représente une abjuration.

— Eh bien, m'écriai-je, d'autres peuvent vous l'acheter. Je me charge, moi, de vous le faire vendre.

— Vous, Marie?

— Et pourquoi non, monsieur? Je suis une pauvre modiste, c'est vrai... mais j'ai la clientèle de plusieurs grandes dames de la cour... je leur parlerai... Votre tableau sera vendu, je le jure, avant deux jours.

— Avant deux jours! est-ce possible? s'écria le jeune homme, dont la figure devint rayonnante.

— Vous verrez si je tiens parole.

— Oh! Marie, Marie! vous devinez la plus chère espérance de mon cœur! Mes dettes... oui, c'était pénible de ne pouvoir les payer... Cependant, mon plus cruel chagrin n'eût point été celui-là. Vous savez comme je vous aime... J'attendais que le prix de cette peinture me donnât une sorte d'aisance et la certitude de nouvelles commandes pour vous dire : Marie, je puis dorénavant vivre de mes pinceaux... je puis nourrir ma femme...

— Étienne!

— Oh! vous me comprenez, Marie!

— Je crains de vous comprendre.

— Vous craignez?.. murmura-t-il avec trouble.

Le moment suprême était venu.

Que répondre et que faire pour ne pas tromper lâchement ce jeune homme et conserver son amour?

Je dis à Étienne :

— Mon affection répond à la vôtre... mais peut-être y a-t-il dans nos idées sur l'avenir une différence au sujet de laquelle il faut, dès aujourd'hui, nous entendre. Laissez-moi d'abord écrire à l'une de ces grandes dames dont je vous parlais... nous causerons ensuite, mon ami.

Je pris une plume, et je traçai rapidement ces lignes à Ninon :

« Veuillez, ma belle, aussitôt après la réception de la présente, vous mettre à la recherche d'un personnage qui ne m'ait jamais vue de sa vie! c'est de rigueur. Vous l'enverrez rue Saint-Antoine avec deux mille écus et cette réponse, que je me permets de vous dicter :

« *J'ai reçu, ma bonne Marie, ton billet en faveur de ce jeune peintre. Mon époux est amateur de tableaux; il s'arrangera, je l'espère, avec ton protégé.*

« Bonsoir, mon cœur, je vous donnerai verbalement quelques détails à votre prochaine visite. »

La nuit tombait. J'envoyai Thérèse porter la lettre, et je restai seule avec Étienne.

— Marie, je tremble, murmura le jeune homme, très-ému. Qu'avez-vous à me dire?

— Étienne... je ne veux pas être votre femme.

Il se leva.

Deux larmes coulèrent le long de ses joues, et je l'entendis me répondre avec un accent de douleur qui me pénétra jusqu'au fond de l'âme :

— Vous ne voulez pas... et pourquoi, Marie?

— Parce que je t'aime! criai-je en l'entourant de mes bras. Je ne souffrirai jamais que le mariage, ce linceul, ensevelisse notre affection! j'ai connu des exemples terribles... et, si tu me trahis un jour, ce jour ne me trouvera pas liée à toi par une chaîne indissoluble.

— Marie!.. tu me crois capable d'un parjure?

— Enfin, c'est une résolution prise, vois si tu l'acceptes.

— Mon Dieu, mon Dieu, je n'ose deviner! s'écria-t-il avec ivresse, en tombant à mes genoux. Toi, Marie!.. toi, la vertu même...

Il me vit tressaillir.

Son regard s'attacha sur le mien avec une indicible angoisse.

— Vous me soupçonnez, Étienne?.. Adieu!

— Non! non!.. je ne te soupçonne pas... mais j'étais si loin de m'attendre...

— Oui, n'est-il point vrai, c'est étrange? les jeunes filles ne raisonnent pas habituellement ainsi?.. Je ne suis plus une jeune fille, Étienne... Tout en vivant dans la retraite, j'ai pu remarquer les douleurs et les désappointements de ce monde. La crainte seule de perdre votre amour a dicté mes paroles.., et cependant vous cherchez le motif secret qui me fait tenir à la liberté?

— Grâce, Marie, grâce!.. Oui, j'en conviens, j'ai eu tout à l'heure comme un doute, comme un nuage... mais à présent je te crois, Marie, je te crois!

— Étienne, cet entretien est grave, il décidera de notre avenir. Je vous le jure en face du ciel, ma tendresse est profonde et sacrée! Les motifs de ma résolution sont honorables, et j'ai formé cette résolution dans l'intérêt de votre bonheur... Me croyez-vous toujours?

— Toujours, Marie!

— Non, je ne veux pas être votre femme, non... Mais à vous mon cœur, à vous le dévouement de ma vie tout entière. Oh! oui, je t'aime!.. va, tu peux me croire, je t'aime comme on n'a jamais aimé...

— Marie!

— Demande-moi mon sang, tu l'auras sur l'heure.

Il me pressait dans ses bras avec délire.

— Et toi, Marie, toi! comment peux-tu douter de mon amour?

— Il dépendra de vous, Étienne, de me convaincre que mes craintes étaient vaines.

— Et si jamais tu es convaincue, murmura-t-il... si ma fidélité, ma constance, mon éternelle affection, te sont prouvées un jour... dis-moi que tu ne seras plus inflexible... dis-moi que, pour le monde, pour nous... pour tes enfants...

— Mes enfants!..

Il y eut un long silence pendant lequel nous entendions battre nos cœurs.

Jamais espoir plus radieux, jamais pensée plus éblouissante n'avait éclairé mon être.

— O miséricorde de Dieu! quelles délices me faites-vous entrevoir?.. des enfants!.. des enfants d'Étienne... Je les aurais là sur mes genoux... je leur apprendrais à vous bénir, Seigneur!

Mes larmes coulaient, de saintes et heureuses larmes.

— Tu le vois, ma bonne Marie, tu le vois, me disait Étienne, il faut songer à ces douces créatures qui naîtront de nous... Le monde est sans pitié pour les nœuds illégitimes.

— Oh! tais-toi, m'écriai-je, tais-toi!

Il me rendait toutes mes tortures; mes sanglots éclataient avec l'énergie qu'ils recevaient du remords.

— Marie! tu me désespères!

— Eh bien, écoute, lui dis-je en me levant frémissante, et retiens ma parole. Dans deux ans... si tu m'aimes encore... si, la main sur le cœur, tu me déclares que j'ai été pour toi une compagne fidèle, aimante, dévouée... si je suis une bonne et digne mère, Étienne... ce sera moi, moi, comprends-tu? qui te supplierai à genoux de me donner le nom d'épouse!

VII

Le lendemain, je reçus la réponse de Ninon. Cette réponse était signée : *baronne d'Entragues.*

J'annonçai donc à Étienne que M. le baron d'Entragues allait venir visiter la toile refusée par les héritiers du connétable de Lesdiguières.

En effet, un élégant seigneur monta bientôt le petit escalier tortueux conduisant à nos mansardes. Il s'extasia devant le tableau, donna beaucoup de louanges à Étienne et lui compta deux cent cinquante louis.

Pour la première fois le jeune artiste voyait autant d'or. Il fut sur le point de presser dans ses bras le généreux baron.

Le marché fini, ce dernier me regarda beaucoup, ce dont je conçus d'abord quelques inquiétudes. Mais je me rassurai bien vite, Ninon n'avait pu être indiscrète. Le personnage était sans doute un admirateur de ses charmes, et il profitait de la circonstance pour admirer les miens.

J'étais heureuse de la joie d'Étienne.

Il avait lu la lettre de la prétendue baronne, l'événement lui parut tout simple. Mon trouble de la veille et la singularité de mes idées sur le mariage n'excitèrent pas en lui le moindre soupçon.

L'amour a les yeux bandés. Si parfois il s'avise de soulever le bandeau, c'est dans les moments où il n'a rien de mieux à faire.

En conséquence, je résolus de ne jamais laisser la passion d'Étienne inactive. Cela m'était d'autant plus facile que moi-même je l'aimais avec ivresse; chaque jour, il en recevait de nouvelles preuves.

Thérèse, à dater de ce moment, nous gêna beaucoup.

Je lui donnai le mot, et, un soir, en rentrant de ses courses, elle nous annonça qu'elle avait trouvé pour la province une place de femme de charge avec d'assez jolis avantages.

Étienne l'engagea vivement à partir.

Ma *sœur* fit ses paquets et nous l'accompagnâmes au coche de Pontoise; mais elle mit pied à terre hors du mur d'enceinte, tourna par les faubourgs et regagna la rue des Tournelles, où Grassin, un peu jaloux de sa nature, ne fut pas mécontent de la revoir.

Le premier soin de Thérèse fut d'aller prier mademoiselle de Lenclos de serrer son costume de paysanne et de discontinuer ses visites jusqu'à nouvel ordre.

Ninon comprit et ne revint plus.

Mon jeune amant oubliait ses pinceaux. Nous passions le temps à nous aimer, à nous le dire, à nous le redire encore.

Comme tous ceux qui ont vécu de privations, Étienne s'imaginait que les deux cent cinquante louis étaient inépuisables. Il faisait des folies; il m'achetait des parures et décorait nos mansardes de meubles beaucoup trop élégants pour la pauvreté du local et son peu d'étendue. Les couchettes en bois peint, les tables estropiées, les escabeaux boiteux, les grossières enluminures des murailles avaient été relégués honteusement dans le grenier de l'hô-

tesse. Nos fenêtres étaient garnies de fleurs de toutes sortes, au milieu desquelles jouait notre blanche colombe.

Étienne voulait orner et fleurir le paradis de notre amour.

D'abord, je le laissai faire. Puis, devinant que sa bourse allait être vide, je le sommai de reprendre ses travaux et de me confier l'administration des finances. Il obéit.

Je travaillais à ses côtés. Les bourgeoises du Marais venaient se faire peindre, à raison de trois pistoles; mais elles n'en voulaient souvent donner qu'une, et même refusaient quelquefois de prendre leurs portraits, sous prétexte qu'ils me ressemblaient.

Ce n'était déjà pas si fâcheux pour elles.

Néanmoins il en résulta qu'Étienne, à force de se livrer à ses distractions amoureuses et de reproduire malgré lui mon image, n'eut plus aucune espèce de clients.

Je fus obligée d'écrire à Ninon d'envoyer d'autres compères.

Chaque visite, comme on le pense bien, se faisait aux dépens de ma bourse. Les deux cent cinquante louis étaient rendus à ma belle voisine. Il me restait douze mille livres. Thérèse les avait emportées avec elle, et cet argent servait à payer les nouvelles commandes.

Le bonheur me donnait de la hardiesse.

Je commençais à sortir dans le quartier; d'ailleurs, j'étais forcée de m'occuper des provisions. Il faisait beau me voir trotter, le panier sous le bras; j'avais la mine d'une petite bourgeoise, d'une accorte et gentille ménagère.

Richelieu venait de quitter Paris, afin d'aller lui-même tâcher de ramener à soumission les révoltés de La Rochelle.

Son absence me donna plus de hardiesse encore.

Étienne et moi nous nous livrions à de fréquentes promenades. Nous montions le faubourg Saint-Antoine, nous franchissions l'enceinte, nous courions à travers champs comme deux écoliers en vacances, et nous allions nous perdre sous les voûtes de feuillage de la forêt de Vincennes.

Puis, comme le passé m'avait instruite du péril d'un trop long tête-à-tête, je sus amener adroitement Étienne à recevoir quelques-unes de ses connaissances.

L'homme amoureux est toujours enchanté de montrer sa maîtresse : l'admiration des autres entretient ses transports.

Il me présenta bientôt une excellente figure, toute ronde, toute rose, toute souriante et toute juvénile encore, bien que celui qui la portait eût dépassé la cinquantaine.

C'était Daniel du Moustier, le célèbre peintre en miniature. Il logeait au Louvre. Sully, le ministre de Henri IV, avait eu le premier l'idée de donner aux artistes de petits réduits, perdus sous les combles, et, depuis vingt ans, Daniel habitait un de ces réduits.

Mon amant devait à ce gros rieur ses premières leçons de peinture.

Il y avait tout au plus huit jours que je connaissais Daniel, et nous étions déjà comme de vieux amis. Un soir, il me proposa de me montrer son logement du Louvre.

La proposition me causa beaucoup d'effroi.

Mais Étienne joignait ses instances à celles de son maître, et je n'avais aucune bonne raison pour justifier un refus. Seulement, je déclarai que je mettrais un masque, pour ne pas être en butte à l'indiscrète curiosité des gens de cour.

Ces deux messieurs trouvèrent la précaution toute simple, et nous partîmes.

Daniel, en nous amenant chez lui, nous fit traverser précisément ces mêmes couloirs au bout desquels se trouvait le cabinet de l'Éminence. Je frémis en songeant qu'il aurait pu jadis me rencontrer dans ce passage, me reconnaître chez Étienne, et dire à celui-ci que je n'étais en aucune sorte ce que je semblais être.

Nous arivâmes dans la chambre du peintre, séjour fort original, trahissant la nature joyeuse et caustique de son propriétaire.

Au seuil de cette chambre était attachée une grande paire de cornes avec cette inscription :

« *Déposez les vôtres.* »

Daniel avait le portrait grotesque de tous les habitants du palais, depuis Louis XIII et le cardinal jusqu'au valet de chiens avec lequel le roi égayait ses loisirs, jusqu'au marmiton qui lui enseignait à fabriquer des confitures.

Tous ces visages grimaçaient aux murailles et formaient une tapisserie fantasque.

J'en vis plusieurs de connaissance, entre autres celui de Rosecroix, et je ne pus retenir un cri de surprise, lorsque j'aperçus, au bas de la caricature de mon vieux chevalier du Saint-Esprit, ces deux vers, assez médiocrement rimés par Daniel, mais qui m'apprenaient la triste fin du plus constant de mes adorateurs :

Il a commencé tout sans jamais rien finir.
Cher homme! il n'acheva que son dernier soupir!

— Marie, vous êtes émue? dit Étienne en s'approchant de moi.

— Je reconnais cette dame, balbutiai-je en montrant un autre portrait, fort heureusement placé dans le voisinage de celui de Rosecroix : il me semble avoir travaillé pour elle.

— C'est la duchesse de Chevreuse, dit du Moustier, et voici son époux... l'importun le plus absurde!.. Sans cesse il nous tourmente, mes confrères et moi. Nous sommes huit peintres logés au Louvre. Le duc ayant commandé tour à tour sa toile à chacun de nous, et se trouvant aussi laid d'un côté que de l'autre, nous appela tous indistinctement *badigeonneurs*. Pour le punir, j'ai mis des cornes à ma porte, et c'est à lui surtout de profiter du conseil de l'inscription. Je connais peu de gibier, dans les forêts royales, aussi bien pourvu que lui sous ce rapport.

Étienne poussa le coude à du Moustier, et tâcha de lui faire comprendre par un regard que ces plaisanteries intimidaient ma candeur.

Je ne pouvais entendre parler sans trouble des personnes que j'avais autrefois rencontrées dans le monde.

Daniel me proposa de commencer ma miniature. Son élève,

beaucoup moins habile que lui dans ce genre, serait enchanté, disait-il, d'avoir mes traits en médaillon. Je m'excusai de poser, alléguant une indisposition subite, et craignant trop d'être reconnue par les visiteurs du peintre pour céder à son désir.

Étienne m'accusa doucement de caprice.

Il promit d'apporter, le lendemain, à son maître un des portraits refusés par les bourgeoises du Marais, sur lequel, à défaut de ma personne, du Moustier saurait prendre une exacte ressemblance.

En m'opposant à une chose si simple, je risquais de me trahir. Je dus me taire et cacher mon inquiétude.

Hélas! pourtant ce n'était pas de ce côté que devait m'arriver le malheur!

Je regagnai la rue Saint-Antoine, appuyée sur le bras de mon amant et fort chagrine de cette visite au peintre; je regrettais de l'avoir admis dans notre intimité.

Bientôt un événement heureux me fit oublier toutes mes craintes et vint me donner de nouveaux droits à l'amour d'Étienne.

J'étais mère!

O saintes et premières sensations de la maternité, quelles délices vous faites naître! quels transports vous excitez dans l'âme!.. O mon Dieu! vous m'avez pardonné mon existence de honte! le passé n'existe plus, et cet enfant est le gage sacré de ma joie pour l'avenir... merci! merci, mon Dieu!

Étienne était dans le ravissement. Il me communiquait déjà ses projets sur l'être chéri que nous attendions.

Toute visite dès lors nous devint importune, et fermant un beau jour nos mansardes de la rue Saint-Antoine, nous allâmes à Vincennes habiter une petite maison louée tout auprès de notre promenade favorite.

Là nous étions seuls, bien seuls, à nous entretenir de notre félicité.

Dans nos courses sous les avenues de la forêt, Étienne veillait

sur chacun de mes pas; il eût volontiers écarté les cailloux de ma route, il craignait pour notre trésor. Nous nous répétions mille fois les mêmes choses; nous retombions sans cesse dans ces banalités charmantes que les indifférents n'entendent jamais sans sourire, mais qui ont le privilége de faire battre le cœur des jeunes époux.

— Marie, disait Étienne, tu me donneras une fille. Elle aura tes cheveux noirs, et ton front radieux, et ton grand œil limpide.

— Y songes-tu? m'écriai-je, c'est à moi de te faire des sacrifices, et j'entends bien être mère d'un beau garçon. Il aura ton air mélancolique et rêveur.

— Du tout! pour toi je veux une fille.

— Je veux un garçon pour toi!

— Mais une fille t'aidera dans ton petit ménage, Marie, au lieu qu'un garçon t'accablera de besogne... il déchirera ses chausses.

— Tant mieux! je les raccommoderai.

— Il barbouillera mes tableaux.

— Eh! ne faudra-t-il pas qu'il prenne des leçons de peinture?

— Ce sera une fille, te dis-je.

— Non, monsieur, c'est de l'entêtement de votre part, et vous aurez un garçon!

Or, ces gentilles querelles finissaient toujours par des baisers. Un jour, nous venions d'en avoir une beaucoup plus vive et qui exigeait un double raccommodement. Étienne m'embrassa trois ou quatre fois de suite, sans apercevoir une société d'hommes et de femmes dînant à quelques pas de nous sous un chêne.

De bruyants éclats de rire nous prouvèrent qu'on nous avait aperçus.

Je devins rouge et confuse.

Étienne prit mon bras, et nous allions disparaître sous l'ombre d'un sentier voisin, quand tout à coup une des femmes accourut, nous barra le passage et se jeta dans mes bras en criant :

— Mais non, je ne me trompe pas!.. c'est elle, c'est bien elle!

Un saisissement affreux m'étreignit le cœur.

Devant moi se trouvait Lisette, l'indigne épouse de Camusard, Lisette portant sur toute sa personne les signes de la dégradation et de la débauche, Lisette flétrie avant l'âge, et dont la démarche incertaine prouvait qu'elle était presque descendue ce jour-là jusqu'à l'abrutissement de l'ivresse.

L'imminence du péril m'empêcha de m'évanouir.

Je ne repoussai qu'à demi les caresses de cette femme odieuse, et je lui dis rapidement à voix basse :

— Ne me nommez pas, au nom du ciel!.. je serais perdue!

— Vrai?.. chère amie! tu fais bien de m'avertir... En voilà une chance! nous rencontrer après dix ans... car je ne t'ai plus revue depuis l'aventure du faubourg Saint-Victor. Ces ânes de sergents m'ont fourrée au Châtelet avec ton imbécile de prétendu... Quel rustre!.. et dire que j'ai épousé cela!.. Mais sois tranquille, je lui en ai fait voir de cruelles; tu as été vengée... Ah! ah! figure-toi... D'abord, ma chère, j'ai ruiné mon animal de mari jusqu'aux cendres du feu... car enfin j'avais pris cet être-là pour son argent. Tu sais, je voulais retourner à la cour et forcer chacun à reconnaître en moi la fille de Henri IV... Bast! monsieur mon frère m'a fait chasser comme une intrigante... C'est très-mesquin de sa part. Ayant dépensé vingt-cinq mille livres en frais de toilette, il ne me restait plus que mon époux et son grotesque museau... j'étais bien lotie! Par bonheur, tu dois t'en souvenir, j'avais de belles connaissances dans les gardes du corps... tout le régiment voulut renouer avec moi, jusqu'à ton petit Marguerite... Ah! ah! ah! Camusard manqua de le saigner avec un couteau de cuisine! Le brutal était encore sous l'impression d'une aventure... Oui, c'était la veille, à l'ombre des berceaux du jardin; je causais très-chaleureusement avec d'Aubigné, lorsque survint un autre de mes... amis, le chevalier de Marignon. Il se fâcha tout rouge, en voyant de quelle nature était l'entretien. Les voilà qui se battent, comme bien tu te l'imagines. Camusard entend de la maison

le cliquetis des épées; mon imbécile accourt, sépare les combattants, leur prêche la paix et la concorde, et les force à s'embrasser... c'était à crever de rire! Les deux rivaux se tenaient les côtés; je m'en donnais comme une bienheureuse, et je trouvai plaisant d'apprendre au pacificateur le sujet de la querelle... de façon que, le lendemain, ce fut Saint-Évremond qui manqua de payer pour tous... Ah! ah! pauvre Marguerite!.. Hein?.. l'anecdote est amusante?

Hélas! elle aurait pu continuer longtemps cet affreux discours.

J'étais anéantie.

Vingt fois j'essayai de l'interrompre; mais la parole mourait sur mes lèvres. Tout mon sang se glaçait d'épouvante à l'aspect du visage d'Étienne.

Plus blanc qu'une statue de marbre, il était là, regardant et écoutant avec une stupéfaction profonde.

— Mon ami, lui dis-je d'une voix éteinte, gagnons notre demeure... je me sens indisposée, je vous le jure, et madame me pardonnera de la quitter si vite.

— Du tout! je ne te le pardonnerais jamais... par exemple! nous avons mille choses à nous dire. Monsieur est ton amant, je le vois... un fort bel homme!.. Il ne voudra pas empêcher deux anciennes amies de se raconter un peu leur histoire.

— Sans doute, je n'y mets point obstacle, dit Étienne avec un calme étrange.

Il se retourna vers moi.

— Vous éprouvez tout simplement, Marie, un de ces éblouissements passagers qui vous sont ordinaires depuis votre état de grossesse, continua-t-il.

— Quoi! dit Lisette, tu es enceinte?.. je t'en fais mon compliment... Hé! là-bas, cria-t-elle, en s'adressant à ceux qu'elle avait quittés pour venir à nous, un verre de liqueur! apportez vite!.. Quand j'étais dans ta position, ma chère, c'était mon remède contre les défaillances.

En vain je lui adressais des regards suppliants, elle allait toujours et ne comprenait pas.

Accablée de honte et de douleur, je tombai sur la berge de l'avenue.

En ce moment les amis de Lisette avaient quitté, pour se rapprocher de nous, le chêne sous lequel ils étaient rassemblés. Au simple aspect de ces gens-là, on devinait à quelle classe impure ils appartenaient. Débauchés de bas étage, filles de mauvaise vie, tous se mirent à plaisanter Étienne sur les baisers qu'il me prodiguait l'instant d'auparavant.

Un ignoble personnage me présenta de l'eau-de-vie dans un verre de cabaret.

Je le repoussai avec dégoût.

Le jeune peintre souriait, mais d'un sourire à donner le frisson.

— Bien, bien... qu'on se taise! dit Lisette à sa compagnie. Vous pouvez prendre les devants, j'irai vous rejoindre.

Elle s'assit auprès de moi sur la berge.

Nous restâmes avec Étienne, qui se tenait debout, pâle et sombre.

— Pour t'achever, reprit-elle, je jouai de si bons tours à ce malheureux Camusard...

— Non, non! je ne veux pas entendre un mot de plus! m'écriai-je en bondissant. Partons, Étienne!.. partons, je vous en conjure!

— Sans plaisanterie... tu veux me quitter?.. Peste! tu es devenue passablement bégueule et mijaurée, ma petite... On dirait, sur ma parole, que tu es une vierge candide. Si tu te passes à présent la fantaisie d'être vertueuse, il faut le dire... nous allons nous mettre à genoux et réciter des prières.

Je venais de prendre une résolution désespérée.

— Mon ami, dis-je à Étienne, il est vrai, j'ai connu cette femme autrefois... à une époque où la jeunesse et l'inexpérience m'ont fait commettre des fautes. Je les expie cruellement à cette heure... Venez, venez!.. Je vous dirai tout, je le promets devant Dieu!



Tu t'appelles Marion!... Marion Delorme, n'est-il pas vrai?

PUBLIÉ PAR GUSTAVE HAVARD. IMPRIMÉ PAR SIMON RAÇON

— Cette femme!.. cria Lisette, en venant me parler sous le nez; ai-je bien entendu? tu as dit : Cette femme!.. est-ce que tu ne crains pas...

Je l'interrompis avec terreur.

— Pardonnez-moi!.. Je n'ai eu nullement l'intention de vous offenser... Mais vos discours et vos manières sont tellement en dehors de mes habitudes...

Et j'ajoutai tout bas :

— Ici, demain, à la même heure... je vous donnerai une fortune, si vous consentez à vous taire.

— Pourquoi lui parlez-vous à l'oreille? demanda Étienne d'une voix frémissante.

— Une fortune, répéta tout bas la malheureuse... Oui, je me souviens... on m'a dit que tu étais devenue riche, Marion?

— Marion!.. murmura le jeune peintre.

Il posa la main sur sa poitrine et me jeta un long regard de terreur.

Je retombai sur la berge en poussant un cri sourd.

— Eh bien, quoi? dit Lisette, — car malgré son état indigne, elle s'apercevait de l'effroyable péripétie que ce nom seul venait de faire naître, — ne dirait-on pas qu'il est défendu de s'appeler Marion?.. Tâchez de prendre une autre figure, hein, mon cher! vous en avez une, en ce moment, peu réjouissante.

Mais Étienne ne l'écoutait pas. Il bondit jusqu'à moi, me saisit le bras avec force, et me cria d'une voix terrible :

— Tu t'appelles Marion!.. Marion de l'Orme, n'est-il pas vrai?

— Grâce! m'écriai-je en joignant les mains et en me jetant à genoux.

— C'est elle, mon Dieu! c'est elle... Marion de l'Orme, la courtisane, la prostituée... Marion de l'Orme, la mère de mon enfant!.. horreur!

Il leva les yeux au ciel, ses bras se roidirent, ses dents claquèrent; il tomba sur le sol, comme un arbre foudroyé.

— Mort! m'écriai-je, mort! et c'est moi qui le tue!

— Laisse donc, ma chère, dit Lisette, un simple évanouissement!.. Ce garçon est bête comme tout... Ah ! ma foi, tu peux te flatter d'avoir fait une jolie acquisition!.. quelle poule mouillée! ça se trouve mal et ça pleure d'avoir pour maîtresse la plus jolie femme de Paris... On t'en fournira des Marion de l'Orme pour les arranger dans ce goût-là!.. Si tu m'en crois, petite, tu vas tirer à ce godelureau une très-courte révérence, et tu viendras avec moi. J'ai toujours mon logement de la rue de l'Arbre-Sec, nous nous y amuserons, je t'assure.

— Seigneur! Seigneur! vous entendez cette infâme!.. et vous souffrez qu'elle brise ma joie, qu'elle perde mon avenir, qu'elle me rende odieuse aux yeux d'Étienne... Oh! vous n'êtes pas juste! Seigneur!

A genoux près de mon amant étendu sur le sentier, je me frappais le front, je me meurtrissais le visage.

— Voyons, dit Lisette, toutes ces grimaces-là sont-elles sérieuses?.. En vérité, ma chère, c'est le monde renversé... tu n'es plus à la hauteur de ta réputation.

— Misérable! criai-je, ôte-toi de mes yeux... Je te maudis, entends-tu, je te maudis!

— Ça m'est bien égal, dit-elle. Ainsi tu refuses de me suivre? tant pis pour toi... tu perds énormément dans mon estime... Bonsoir, petite, bonsoir!

Elle pirouetta et disparut sous les arbres.

Cependant Étienne reprenait l'usage de ses sens. Il se redressa lentement et me vit à genoux, les mains jointes, la figure sillonnée de pleurs.

Longtemps il me regarda sans rompre le silence, tressaillant par intervalles et se demandant s'il venait de faire un rêve affreux.

— Marie, dit-il enfin, suivez-moi.

Il me releva.

Sa pâleur était effrayante, mais son visage n'offrait plus la moindre trace de colère.

Nous sortîmes de la forêt.

— Étienne, où me conduisez-vous? murmurai-je en voyant qu'il s'écartait de la maisonnette.

— Nous retournons à Paris, me répondit-il.

— Je suis souffrante, Étienne... mes jambes se dérobent sous moi. Impossible d'aller plus loin... je me meurs.

— Il y a des voitures à Vincennes : un peu de courage, Marie!

Ces mots furent prononcés d'une voix douce et calme. Je pris la main du jeune homme et je l'approchai de mes lèvres. Il ne la retira pas.

— Étienne! Étienne! me pardonnerez-vous?

Il détourna la tête; mais j'eus le temps d'apercevoir une larme qui tombait de sa paupière.

— Venez, me dit-il.

Quelques minutes après nous entrions au village. Étienne convint de prix avec un paysan, qui attela deux chevaux à sa carriole et nous conduisit en une demi-heure à notre logement de la rue Saint-Antoine.

Le jeune homme ouvrit la première mansarde, me fit asseoir et me dit avec un ineffable accent de tendresse et de douleur :

— Marie... j'ose à peine vous l'avouer, mais je vous aime encore.

— Étienne! mon Étienne!

— Oh! non, plus de caresses... Un baiser de Marion de l'Orme, songez-y donc, Marie, c'est la flétrissure. Pauvre femme perdue! doux ange tombé! le dégoût, n'est-ce pas, vous a prise au milieu de la fange? honteuse des intrigues de la rue des Tournelles, vous êtes venue vous réfugier dans cette obscure retraite... Vous aviez besoin de rallumer votre cœur éteint à un amour jeune et pur... Je me suis trouvé là, c'était ma destinée... je ne vous accuse point, Marie, car je vous ai dû mes plus beaux jours d'ivresse et de bonheur.

Il me conduisit près de la fenêtre.

— A cette place, dit-il, je vous vis pour la première fois. Il me sembla que le ciel m'envoyait son apparition la plus radieuse... Oh! je n'ai pas perdu ce souvenir!.. C'était par un beau soir de juin, le soleil couchant vous enveloppait de ses rayons d'or. Vous me parûtes si belle, que je vous regardai longtemps, bien longtemps... puis il fallut vous regarder sans cesse. Ma destinée le voulait ainsi, je le répète. Vous étiez, me disait-on, une pauvre et sage ouvrière. Je crus que Dieu vous envoyait à moi... C'était Satan qui vous jetait sur ma route.

— Pitié! pitié! vous me brisez l'âme!

— Toujours à cette fenêtre, vous avez pris mon billet sous l'aile de ma colombe, et quand votre lèvre effleura le cou de l'oiseau, je crus que j'allais mourir de joie...

Il jeta les yeux autour de lui en sanglotant.

— Voici votre siége, Marie... vous y étiez assise, travaillant, lorsque je vous rendais mes visites, et votre jolie tête, penchée sur votre ouvrage, se levait pour me regarder et me sourire. Autour de cette table, nous nous réunissions pendant les veillées d'hiver... Là je lus un jour ce fatal article...

— Taisez-vous, Étienne... Oh! je souffre!.. je souffre!..

— Hélas! Marie, je ne devinais point la cause de votre trouble, et vous n'étiez pas obligée de me le dire. Vous m'aimiez aussi et vous teniez à mon estime. Je comprends le sentiment de délicatesse qui vous a fait refuser le titre d'épouse : votre sentence était sortie de ma propre bouche. Maintenant, Marie, pardonnez-moi de vous avoir ramenée dans ces lieux; je voulais retrouver une dernière fois mes souvenirs, je voulais voir repasser sous mes yeux tout mon bonheur.

— Étienne! vous allez m'abandonner?

— Il le faut, Marie.

— Et notre enfant, m'écriai-je, notre enfant?

— Pauvre créature condamnée avant de naître! murmura le

jeune peintre avec douleur. Dieu m'en est témoin, je voudrais vivre pour elle!.. mais auprès de l'enfant je trouverais la mère, la mère que j'aime encore...Vois-tu, Marie, c'est impossible... je te ferais payer ma lâcheté trop cher. Il me semblerait éternellement sentir sur tes lèvres les baisers des autres; au plaisir assouvi succéderait la honte, et je t'appellerais toujours Marion la courtisane... Oh! ne réponds rien, Marie, pas un mot!.je refuserais de l'entendre; ma résolution est irrévocable comme un arrêt du ciel... Adieu!.. adieu, toi que j'ai tant aimée!.. garde mon souvenir, et qu'il devienne pour toi, s'il est possible, une seconde innocence.

— Oh! tu me rendras folle!.. Écoute, je te devine, tu veux mourir?.. eh bien! nous mourrons ensemble.

— Quoi! Marie, tu aurais ce courage? tu consentirais à cette solennelle expiation?.. Viens, mes bras te sont ouverts... Oui, nous allons mourir!.. Là-haut, Dieu nous donnera l'oubli des choses terrestres et nous retrouverons de pures et saintes amours. Tu ne sais pas? avant de te connaître, aux heures de ma tristesse profonde, alors que je désespérais de trouver une femme digne de moi... à ces heures-là, Marie, j'avais eu déjà la pensée de rompre ce vil nœud qui tient notre âme captive. Dans mon atelier... j'ai du poison... tu es prête, n'est-ce pas? je vais revenir.

Et il sortit, me laissant frémissante, éperdue...

Hélas! je reculai devant cette idée de la mort que j'avais évoquée moi-même. L'épouvante envahit tout mon être, et je sentis au plus haut degré la révolte de la nature.

Mon amant apporta le poison et le prépara dans deux coupes de cristal.

— Voilà, Marie, la fin de nos douleurs, me dit-il. Buvons sans crainte, et que nos âmes s'envolent dans un dernier baiser.

Il approchait la coupe de ses lèvres.

Prompte comme l'éclair, je la lui arrachai des mains et je la brisai sur les carreaux de la mansarde.

Je pris ensuite la seconde coupe, et je la brisai de même.

— Non, m'écriai-je, non! je ne veux pas mourir... je ne veux pas que tu meures!.. C'est de la folie, c'est du vertige... Que t'importe mon passé? le présent et l'avenir ne sont-ils pas à toi, à toi seul!

— Tu m'as trompé, Marie, me dit Étienne d'une voix sombre.

— Je me trompais moi-même... il me semblait que j'aurais ce courage... mais tu ne peux en vouloir à une faible femme qui recule à l'aspect de la mort... Étienne, je n'aime que toi, je te le jure!.. je n'avais jamais aimé avant de te connaître... Oh! tu ne sortiras pas! je m'attache à toi, je te suivrai partout. Mourir! c'était un crime... L'enfant que je porte dans mon sein m'ordonne de vivre et te l'ordonne aussi, comprends-tu?

— Mais cet enfant... en suis-je le père? dit-il en me regardant avec un rire sinistre.

— Il en doute, mon Dieu!

— Enfin, madame, il est peu croyable qu'un de vos nombreux amants n'ait pas trouvé le chemin de votre retraite. Vous qui possédez si à fond la science de l'intrigue, vous avez pu facilement me tromper, moi si crédule et si naïf. J'avais trop de confiance pour être jaloux, et l'idée ne m'est jamais venue de vous suivre dans vos excursions au dehors. Une femme comme Marion de l'Orme doit avoir une foule d'habiletés, de ruses et de détours que je ne puis connaître... La rue des Tournelles est bien près d'ici, madame!.. peut-être y alliez-vous de temps à autre rire avec vos anciens adorateurs de ce petit niais de peintre, qui vous croyait une jeune fille vertueuse et candide?.. C'était une belle histoire à leur raconter, Marion!.. Qui sait? je ne serais pas surpris que vous eussiez fait une gageure.

— Tu ne crois pas cela, tu ne le crois pas! m'écriai-je. Enfin j'ai mérité cet affreux langage... Oui, je n'ai pas le droit de me plaindre; mais j'ai celui de me justifier!

— Je vous écoute, me dit-il avec ce calme qui me faisait frémir au bois de Vincennes.

Un placard était derrière moi, je l'ouvris précipitamment et

j'en tirai mes écrins. Je les avais cachés dans un enfoncement de la muraille.

— Étienne, Dieu m'entend... et je te le jure devant lui, je n'ai revu aucun des complices de ma vie de désordre. Sans les révélations de cette malheureuse, j'aurais consacré tous mes jours à ton bonheur; je n'aurais regretté ni les joies de l'opulence, ni les faux plaisirs... Tu as pourtant vu comme j'ai béni le ciel quand j'ai su que j'étais mère!

L'émotion le gagna de nouveau.

Je pris une de ses mains que j'arrosai de mes larmes.

— Étienne! Étienne! reproche-moi le passé, couvre-moi de honte, mais ne me dis pas que j'ai trahi ton amour!.. c'est me faire trop souffrir, vois-tu... Tant de cruauté n'existe pas dans ton cœur. Voyons, que peux-tu redouter en continuant de vivre avec moi? le mépris du monde? le sourire insultant des hommes que j'ai connus? Hier, Étienne, tu ne craignais rien de tout cela : pourquoi craindrais-tu donc aujourd'hui? Ces diamants... regarde, c'est une fortune... je vendrai mon hôtel, et nous irons vivre ensemble dans quelque pays lointain. Pourquoi ne serait-il pas permis à une malheureuse femme de recommencer son existence? Je t'environnerai de tant d'amour, que tu oublieras jusqu'à mon nom. Et les caresses de ta fille, Étienne?.. car, tu avais raison, ce doit être une fille... tu ne songes pas combien elles te seront douces et précieuses. Du bonheur, mon Dieu, mais il nous en reste encore!.. Fuyons, crois-moi, fuyons ensemble! Dans une autre contrée, mon Étienne, nous serons riches, nous serons heureux...

— Riches de votre déshonneur, heureux de mon infamie... Vous me méprisez donc bien! cria-t-il avec une sorte de rage.

— Oh! tais-toi! tais-toi!

— Qui vous a donné ces diamants!.. Desbarreaux, Émery, Saint-Sorlin, Buckingham?.. vous en avez également reçu de Guébriand, de Boutteville, de Marsillac, de Senneterre et de vingt autres! Le trésorier Housset et le président de Mesmes se sont mon-

très moins généreux ; mais encore ont-ils apporté leur tribut. Vous le voyez, Marion, le journal de Théophraste m'a donné bien des détails... je connais votre histoire... Ces diamants? oui, en effet, nous serions riches... Le calcul a été fait, il y en a pour cent mille écus... Allons, allons, misérable artiste, va-nu-pieds, jette-toi pour cent mille écus en pâture au mépris! livre pour un peu d'or à une courtisane un nom respecté, le nom de ton père... Puis tu iras avec elle en un pays lointain; elle te donnera le reste de ses baisers vendus... et tu seras heureux!... Comment donc? ne jouiras-tu pas des caresses de ta fille?.. de ta fille, qui aura du sang de Marion dans les veines...

— Mais tue-moi donc! tue-moi! lui criai-je, ce sera moins horrible que de me tenir ces atroces discours.

Il tressaillit et passa la main sur son front.

— Oui, c'est vrai, murmura-t-il, j'ai tort de t'accabler ainsi, pauvre femme... C'est une lâcheté... je le comprends; mais cette lâcheté, je la commettrais chaque jour... ce nom de Marion de l'Orme retentirait sans cesse à mon oreille et me donnerait le vertige. Encore une fois, c'est impossible... Il vaut mieux que je meure... car, malgré tout, je suis entraîné vers toi. Tu es si belle dans ton désespoir, qu'il me prend envie de t'ouvrir les bras et de me marier à l'opprobre... Une voix de l'enfer est là, dans mon sein, qui me crie d'accepter tes offres... J'y succomberais, te dis-je... Adieu!

Il quitta la mansarde avant que j'eusse pu le retenir.

Aussitôt je me jetai sur ses traces en poussant des exclamations déchirantes. Cela ne fit qu'activer sa fuite.

J'atteignis la rue.

L'ombre commençait à descendre, un orage se formait et redoublait l'obscurité. Je ne vis plus Étienne.

Quelques voisins, accourus à mes cris, me dirent qu'il venait de prendre du côté de l'Hôtel-de-Ville.

Je m'élançai dans cette direction.

De larges gouttes de pluie faisaient bouillonner les ruisseaux et la foudre grondait au ciel. J'interrogeais les passants; mais plus j'allais, plus ils devenaient rares. L'averse tombait et chacun cherchait un abri sous les toits d'alentour. Je m'avançai, la poitrine haletante, appelant Étienne avec délire. La nuit et l'orage m'entouraient de leurs ténèbres, le bruit de la foudre éteignait mes cris d'angoisse.

J'avais dépassé l'Hôtel-de-Ville, et je ne savais plus quel chemin suivre.

A-t-il pris du côté de la Seine? se dirige-t-il vers le Temple, ou s'est-il jeté dans le dédale inextricable des quartiers voisins?

Tout à coup un rapide éclair illumine la place, et je vois Étienne fuyant le long du fleuve.

L'effroi me donne des ailes.

Je l'atteins comme il tourne le pont Notre-Dame.

— Étienne, malheureux, où vas-tu?

— Je vais mourir.

— Au secours! au secours!

Mais le tonnerre éclate autour de nous en roulements sinistres, et l'orage emporte ma voix. Je tâche en vain de me cramponner aux vêtements d'Étienne, il me repousse et s'élance d'un bond sur le parapet.

Aussi prompte que lui, j'arrive à temps pour le retenir.

— Eh bien, lui dis-je, puisque tu persistes dans une résolution fatale, puisque ni mes cris ni mes pleurs ne peuvent t'émouvoir, prends-moi dans tes bras... je suis décidée... mourons ensemble!

— Tu es décidée, Marie? murmura-t-il d'une voix frémissante.

— Oui, je ne veux plus vivre sans toi!

Il me tendit lentement la main, et l'instant d'après je me trouvais debout, à côté de lui.

— Mon Dieu! mon Dieu! s'écria-t-il en levant au ciel un dernier regard, daigne prendre dans ta miséricorde l'âme de cette pauvre femme et la mienne! Tu le vois, mon Dieu, notre existence

était flétrie, notre bonheur perdu... nous n'avions en perspective, ici-bas, que le désespoir et les larmes... Laisse-nous chercher un refuge dans ton éternité!

— Étienne!.. avant de mourir... pardonne-moi.

— Viens! viens! me dit-il, ton cœur sur mon cœur, tes lèvres sur mes lèvres!

L'orage illumina ce baiser suprême d'une éblouissante et rapide lumière; puis Étienne, m'entraînant avec lui, s'élança dans l'abîme qui grondait sourdement à nos pieds.

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.

QUATRIÈME PARTIE

I

Au moment où je me précipitais avec Étienne du haut du pont Notre-Dame, un homme accourait en toute hâte sur le quai des Orfèvres.

Depuis notre séjour à Vincennes, le peintre du Louvre était venu frapper souvent au logis de la rue Saint-Antoine ; mais nous n'avions pas laissé d'adresse.

Il avait, ainsi qu'on va le voir, des raisons pour chercher nos traces.

Saint-Sorlin était du nombre de ceux qui montaient parfois à l'atelier de Daniel. Il y aperçut un jour ma miniature.

— Marion ! cria-t-il... Vous la connaissez ?

Le peintre le regarda d'un air surpris.

— Vous êtes dans l'erreur, ce portrait est celui de la femme d'un de mes élèves, répondit-il.

— Bon ! d'Étienne Lambert ?.. nous savons tous les détails. Mais où nos amoureux se cachent-ils depuis huit jours ? Ils ne sont plus dans leur mansarde. Ninon est surprise de ce départ, et je n'ai pu obtenir le moindre renseignement rue des Tournelles. La soubrette qui tient ordinairement les secrets n'a point celui-là. Votre petit peintre est ridicule ! on n'enlève pas ainsi Marion. Vit-on jamais pareil abus ? Il me la faut sur-le-champ pour le service du cardinal, entendez-vous, Daniel ? et je vous charge de me la trouver.

— Marion Delorme !.. mais Étienne ne s'en doute pas.

— Non, parbleu ! c'est le plus joli de l'aventure.

Du Moustier devint pâle.

— Si jamais il apprend cela, murmura-t-il, je suis sûr d'une chose.

— De quoi donc êtes-vous sûr ?

— Il tuera sa maîtresse ou il se tuera lui-même.

— Vous m'effrayez !

— C'est comme je vous le dis. Je connais l'homme : une nature enthousiaste, un cerveau perdu dans les nuages. Il croit avoir triomphé d'une jeune et candide modiste, il compte en faire sa femme.

— Allons donc !

— Je vous l'affirme. Si jamais Étienne apprend que son ange d'amour est cette beauté fameuse, dont les intrigues ont scandalisé tout Paris, il perdra la tête... J'ai peur d'une catastrophe.

— Mais il faut arracher Marion des mains de ce jeune fou ! cria Saint-Sorlin : Richelieu la demande pour une affaire de la plus haute importance. Voici le troisième message qu'il m'expédie de La Rochelle. Promettez-moi de chercher à découvrir le refuge de nos amoureux.

— Je ferai tout pour cela... Oh ! oui, séparons-les au plus vite !

A partir de ce moment, Daniel se rendit chaque jour à notre ancienne demeure, afin de s'informer si nous y avions reparu.

Il arriva, le soir même où je venais de m'élancer à la poursuite

d'Étienne, et trouva les voisins se livrant à mille commentaires. On lui dit que son élève était sorti le premier, le désespoir empreint sur le visage; que j'avais paru ensuite, échevelée, tout en larmes, et laissant échapper le mot de suicide au milieu du désordre de mes discours.

Daniel frémit. Il se précipita, malgré la pluie et l'orage, sur la route que nous avions prise.

Un pressentiment le guida vers la Seine. Bientôt il nous aperçut, aux lugubres clartés de l'éclair, debout sur le parapet du pont et déjà penchés vers le gouffre qui allait nous engloutir.

Il jeta des cris d'épouvante.

Mais les éclats de la foudre empêchaient sa voix d'arriver jusqu'à nous. D'ailleurs, j'aurais repoussé le salut. Je venais de recevoir le pardon d'Étienne; il m'entourait de ses bras, me pressait contre son cœur, et cette suprême et solennelle étreinte changeait pour moi la mort en un enivrement céleste.

Daniel entendit notre chute au milieu du fleuve.

Ses cris redoublèrent. Il attira ainsi quelques mariniers qui buvaient dans un cabaret du voisinage. Ces hommes détachèrent une barque et se mirent à ramer vers l'endroit où Daniel affirmait nous avoir vus disparaître.

En atteignant le fond de l'abîme, je me trouvai dégagée des bras d'Étienne.

Ou le courant nous avait désunis, ou l'instinct de la conservation, plus puissant que toutes les résolutions humaines, nous faisait lutter contre la mort.

Je remontai à la surface.

Un instant, je revis le ciel éclairé par les lueurs de l'orage; mais presque aussitôt je redescendis au fond du gouffre. J'avais dans les oreilles un tintement horrible. Il me semblait qu'un cercle glacé m'étreignait le cerveau, qu'une montagne m'écrasait la poitrine, puis je perdis jusqu'au sentiment de la douleur.

De l'asphyxie à la mort, il n'y a plus ni angoisses, ni souffrances.

J'étais arrivée au terme fatal, et ma nature épuisée ne se révoltait plus contre la destruction.

Pourquoi, Seigneur, avoir laissé raviver ce flambeau qui allait s'éteindre? Est-ce un impitoyable arrêt de votre justice?

Dans leurs recherches, les mariniers avaient remarqué ma robe, un instant gonflée par le courant. Avec de longs avirons garnis de crochets, ils me retirèrent de la Seine. On me transporta vivante sur la rive, tandis qu'Étienne restait au fond du fleuve.

Ne me trouviez-vous point assez châtiée, Seigneur !..

Quand je revins à moi, le premier objet qui frappa mes yeux fut le cadavre d'Étienne. Du Moustier n'avait pas songé à m'épargner ce spectacle, accablé qu'il était par la fin cruelle de son malheureux élève.

Je me dressai, plus pâle qu'un spectre, et je tombai à genoux auprès de ma victime.

Longtemps je regardai ce corps inanimé d'un œil morne, sans verser une larme, sans pousser un soupir. Enfin, les mariniers voulurent m'arracher à cette contemplation funèbre; mais je me débattis, et, me précipitant sur le cadavre, je l'entourai de mes bras.

Je perdis de nouveau connaissance, en embrassant celui qui était mort pour moi.

On profita de cet évanouissement et l'on me porta rue Saint-Antoine, où je passai la nuit au milieu de la fièvre et du délire.

Averti par Du Moustier, le secrétaire du cardinal arriva dans la matinée suivante. Son premier soin fut de me ramener à la maison de la rue des Tournelles.

Mon état inspirait les craintes les plus graves.

L'enfant, qu'avec une joie si vive et si pure j'avais senti tressaillir, fut lui-même victime de tant de secousses affreuses. Il ne me resta plus rien... plus rien, mon Dieu! de cette affection qui devait faire le bonheur de ma vie. Toute autre femme, à ma place, n'eût pu résister à ces tortures multipliées. J'y survécus. Le ciel

voulait me garder sans doute pour d'autres punitions et d'autres infortunes.

Oui, j'avais commis un crime en trompant Étienne. Hélas! la fille tachée de honte, la créature indigne qui a mis les pieds dans la fange du vice n'a pas le droit de se réhabiliter par l'amour...

J'aperçus à mon chevet les anciens complices de mes désordres, et je fermai les yeux avec terreur.

Tous ceux que le jeune peintre avait nommés, Saint-Sorlin, Émery, Marsillac, Guébriand, Senneterre étaient là, me félicitant de mon retour à la vie, me parlant un langage que j'avais espéré ne plus entendre. Je leur répondais par des sanglots et des larmes.

Mademoiselle de Lenclos me témoigna dans cette circonstance un dévouement généreux et sincère. Elle ne quittait pas ma chambre.

Gui-Patin, son docteur, alors en grande réputation, abandonnait sa clientelle pour me prodiguer ses soins.

Il était impossible de voir des amis plus affectueux et plus tendres, et cependant leurs consolations ne purent vaincre mon profond dégoût de l'existence. Je répétais à Du Moustier, toutes les fois qu'il venait me voir :

— Daniel! Daniel! pourquoi ne m'avez-vous pas laissé mourir?

Sa présence ajoutait à mes regrets. Ninon le supplia de suspendre ses visites.

Prenant sur moi l'autorité que lui permettait son titre d'amie, elle me défendait de parler de la rue Saint-Antoine, et de prononcer le nom d'Étienne. Si je résistais à cette défense, elle recourait à la supplication, m'embrassait en pleurant et m'assurait que j'étais indispensable à son bonheur.

Elle renvoya tous mes anciens amoureux, à l'exception de Saint-Sorlin, qui avait ses raisons pour hâter mon rétablissement.

Au sujet des ordres sévères transmis jadis par le cardinal à sa police secrète, il me dit :

— Ces ordres sont révoqués provisoirement, et Richelieu vous

pardonnera si vous lui rendez un service dont je vous ferai bientôt connaître la nature. Il faut vous décider à m'imiter, chère belle. Quant on craint une bête fauve, il n'y a qu'un moyen d'échapper à ses griffes, c'est de la flatter partout et toujours.

Sans entrer dans plus d'explications, il venait en aide à mademoiselle de Lenclos pour combattre ma tristesse.

Je cédai à tant de prévenances affectueuses; je répondis aux amitiés de Ninon, j'écoutai les épigrammes de Saint-Sorlin contre Richelieu, et je pris, sans trop de répugnance, les remèdes de mon Esculape.

En un mot, si ma douleur vivait toujours, je consentais du moins à vivre avec ma douleur.

Gui-Patin détestait Théophraste *; néanmoins il avait à peu près son système et s'occupait beaucoup du moral de ses malades. Voyant que je commençais à écouter et à répondre, il se mit à entamer une foule de contes fantastiques, à me narrer mille histoires grotesques. Quand sa mémoire était en défaut, il appelait l'imagination à son secours, et ses anecdotes improvisées n'étaient pas les moins amusantes.

Il était malin comme un singe, connaissait tous les ridicules, et nous déroulait une fort jolie collection de scandales.

Sa verve caustique attaquait principalement ses confrères. Il les abîmait de sarcasmes et se moquait fort de la sottise de ces messieurs, qui voulaient, à cette époque, faire de l'antimoine une panacée universelle.

Gui passait volontiers condamnation sur son art, disant que les médecins, comme la peste, la famine et tous les fléaux, avaient mission, ici-bas, de décimer les hommes et de pratiquer une sai-

* En nous donnant, en 1840, une édition complète des *Œuvres d'Ambroise Paré*, M. le docteur Malgaigne a rendu à la science un service inappréciable; et l'un de ses collègues, M. Réveillé Parise, mérite les mêmes éloges pour sa publication des *Lettres de Gui-Patin*. Dans ces lettres, il s'agit très-souvent de Théophraste. Gui-Patin le traite avec un mépris profond et le désigne sous le nom du *Gazetier*. (*Note de l'Éditeur.*)

gnée au genre humain, lequel, sans cette précaution de la Providence, arriverait à un état de pléthore très-alarmant.

Le docteur atteignait la trentaine.

Il avait une figure assez régulière, le nez un peu long, les yeux petillants, les dents blanches, et une petite moustache blonde du plus séduisant effet.

Après avoir bien déclamé contre les médecins, il me supplia de me conformer à toutes ses ordonnances.

Je lui en fis la promesse.

— En ce cas, me dit-il, je vous prescris un voyage en Touraine. Ninon, l'année dernière, a hérité de sa vieille tante, madame de Montaigu, et nous irons tous quatre ensemble visiter le château de Loches... Oui, ma belle malade! vous ne refuserez pas, je l'espère, la société de Saint-Sorlin et la mienne.

— Mais vos clients, Monsieur?

— Quoi! ne le savez-vous pas, je les ai tous quittés pour vous?

— Ah! docteur, je vous dois beaucoup de reconnaissance, et il me sera presque impossible de payer vos soins comme ils le méritent.

— Soyez sans crainte : je ferai tôt ou tard de ce paiement l'objet d'une ordonnance particulière. Vous avez promis de les observer toutes? ajouta-t-il en me lançant un coup d'œil singulier.

Ces paroles et ce regard amenèrent sur mon front une vive rougeur.

Mon pauvre Étienne était mort depuis un mois à peine, et l'on me tenait déjà de pareils discours! Ils avaient juré d'anéantir en moi jusqu'à la trace de son souvenir.

Gui changea d'entretien et me rappela que je devais à mademoiselle de Lenclos la première visite de ma convalescence.

Nous étions convenues, Ninon et moi, pour la plus grande facilité de nos communications futures, de percer une porte dans cette même muraille que les épaules de mon suisse m'avaient autrefois aidée à franchir. De mon jardin, je pouvais passer ainsi dans

celui de ma charmante voisine et la visiter à toute heure, sans cérémonie.

Je trouvai Ninon se promenant avec Saint-Sorlin sous les beaux arbres plantés par le navigateur espagnol.

Elle se montrait, je dois le dire, beaucoup plus grave en compagnie du secrétaire de Richelieu qu'elle ne l'était jadis avec Marsillac, à l'ombre de ces mêmes bosquets.

— Quoi! c'est vous, chère amie? s'écria-t-elle en accourant à ma rencontre et en m'embrassant avec effusion. Vous voilà fraîche et gentille comme le jour où vous m'êtes apparue si à l'improviste, et où nous nous sommes si plaisamment amusées du petit prince et du gros trésorier de l'argenterie du roi!

Je répondis à ce compliment par un soupir.

Mon miroir m'avait trop prouvé les ravages du chagrin et de la maladie. Il me fallait céder à Ninon le trône de la beauté; je n'étais plus qu'une pâle étoile auprès de cet astre radieux. Mademoiselle de Lenclos ne dépassait pas encore sa vingtième année, et moi je commençais, en parlant de mon âge, à me trouver légèrement en contradiction avec mon acte de naissance.

Il y avait bien cinq ou six ans que je m'en avouais vingt-deux.

Je ressemblais à beaucoup d'autres femmes qui veulent ainsi reculer l'aiguille sur le cadran de leurs jours, sans songer que le Temps est là, prêt à rétablir, de sa main railleuse, la vérité sur leur visage même.

Ninon resta trop constamment jolie pour avoir cette faiblesse, que je partageais avec beaucoup de personnes de mon sexe.

Le prodige de cette longue conservation de ses charmes fut bien extraordinaire. Son état de blonde la rendait plus susceptible de se faner qu'une autre, et, du reste, elle ne s'épargna jamais les joies les plus fatigantes du bonheur.

Elle eut à cet égard une chance inouïe.

Vraiment, il était difficile d'être aussi belle et aussi gracieuse. Son front, d'une magnificence et d'une beauté sans égales, s'enca-

drait dans sa douce chevelure à reflets dorés, qui, selon la mode du jour, s'aplatissait sur le sommet de la tête, pour se relever ensuite, de chaque côté des tempes, en boucles touffues. Menacée de perdre ce trésor après une couche périlleuse, Ninon fit adopter plus tard la coiffure mignonne à laquelle on donna son nom, et se laissa juste assez de cheveux pour ressembler à un page mutin. Ainsi coiffée, mademoiselle de Lenclos parut plus jolie encore.

Elle avait un ovale de figure parfait, de beaux yeux fendus en amandes et remplis d'une voluptueuse langueur, un nez d'une pureté de lignes admirable, une petite bouche rose, provoquante; des dents d'une blancheur extrême, et le plus dangereux de tous les mentons à fossette.

Blanche comme un cygne, fière de cet avantage et coquette comme dix femmes ensemble, Ninon avait le tort peut-être de se décolleter un peu trop.

Je lui en fis la remarque; car, en vérité, sous le cordon de diamants qui relevait son corsage, traversait sa gorge de satin et allait retenir un léger manteau jeté par-dessus l'épaule, on aurait presque pu distinguer si elle portait ou non la ceinture de Vénus.

Elle s'amusa beaucoup de mes reproches, me montra une fort piquante lentille, absolument semblable à celle de l'ancienne connétable de Luynes, mais placée plus bas, et me dit en confidence que c'était sa plus triomphante séduction.

Donc il fallait se décolleter jusqu'à la lentille exclusivement.

Cette raison me parut sans réplique, et je n'insistai pas davantage.

Trouvant Ninon si ravissante, j'éprouvai plus d'une fois, j'en conviens, des accès d'humeur jalouse; mais elle se montrait si bonne, qu'elle réussissait toujours à se faire pardonner sa beauté, même par les femmes.

Le docteur apprit à mademoiselle de Lenclos et à Saint-Sorlin son ordonnance de voyage.

Il fut convenu que nous irions à Orléans, puis d'Orléans à Tours,

par la Loire, et que Ninon nous conduirait ensuite au château de Loches, son domaine.

Je n'avais aucune objection à faire contre l'itinéraire. Peu m'importait d'aller à l'est ou à l'ouest, au nord ou au sud, en France ou à l'étranger. Je n'avais de goût pour rien ; je ne voyais en perspective aucune joie pour mon cœur, et je ne demandais même pas de renseignements au secrétaire du cardinal sur la manière dont il entendait me réconcilier avec son maître.

Cette indifférence absolue affligeait mes amis.

Ninon déclara qu'il ne suffisait pas d'avoir dompté la force de ma douleur. A l'entendre, cette mélancolie dont je gardais les traces m'allait fort mal. Je ne sais combien elle me lutina pendant ce voyage de Tours, que nous fîmes à petites journées et par un temps radieux. Elle se chargeait de m'adresser des déclarations pour Gui-Patin. Le pauvre homme, disait-elle, maigrissait à vue d'œil. N'était-ce pas une honte de conduire à trépas celui qui m'avait ramenée à l'existence ?

En effet, le joyeux docteur prenait une mine fort lamentable.

Il osa me dire qu'un nouvel amour pouvait seul compléter ma guérison. Naturellement il s'offrit pour administrer le remède ; mais je me révoltai contre cette ordonnance dictée dans l'intérêt du médecin et non dans celui de la malade.

Le secrétaire du cardinal tenta lui-même de reconquérir quelques anciens droits tombés en désuétude. Il échoua comme le docteur. Je me serais crue trop indigne et trop méprisable de renouer une intrigue, aussi près que je l'étais encore de la tombe d'Étienne.

Ninon se fâcha sérieusement.

Elle jura de couper le mal dans sa racine, ou, si elle ne pouvait y réussir, de se brouiller définitivement avec moi.

D'ailleurs, le plan caché de Saint-Sorlin devenait irréalisable avec mes scrupules. Pour m'instruire de ce plan, on voulait que je fusse dans une tout autre disposition d'esprit.

Une fois au château de Loches, mademoiselle de Lenclos nous fit avec sa grâce habituelle les honneurs de ce gothique manoir. Elle invita quelques châtelains du voisinage et donna dans le parc une chasse quasi royale, terminée par un dîner champêtre.

Mes compagnons de route choisirent ce jour-là pour diriger contre mes résolutions chagrines une attaque décisive. Richelieu s'impatientait à La Rochelle, il fallait agir.

Les châtelains honorés d'une invitation étaient en grande partie des célibataires.

Ils avaient amené leurs maîtresses, et ces dames ne se montraient pas très-scrupuleuses ; elles se livraient assez facilement aux allures les plus folles de l'entretien.

Ninon excitait encore ses convives.

Le vin d'Espagne pétillait dans les coupes, tous les regards étincelaient ; de sémillants propos, de vives saillies couraient d'un bout de la table à l'autre, et pour la première fois peut-être, depuis la mort d'Étienne, j'éprouvais une sorte de regret de ne pas me mêler à la gaîté générale.

Au moment où les joyeux discours retentissaient le plus bruyamment sous les ombrages du parc, survint une jeune fille, qui se jeta tout en pleurs aux pieds de mademoiselle de Lenclos.

C'était une paysanne assez piquante.

Elle avait de grands yeux fripons, qui semblaient rire sous ses larmes. Pour peu que j'eusse été en défiance, j'aurais deviné une belle et bonne comédie.

Sœur de lait de Ninon, la petite matoise étudiait son rôle auprès d'elle depuis deux jours.

Les conspirateurs n'avaient pas oublié de donner le mot aux convives.

Ursule (c'était le nom de la jeune fille) se mit à raconter, en sanglotant, qu'un garçon de ferme de son village, fort amoureux d'elle, venait de se tuer de désespoir.

Chacun se récria aussitôt ·

— Ah! mon Dieu, pourquoi cela?

— On ne se tue pas sans quelque motif terrible.

— Surtout avec une maîtresse aussi gentille.

— Tu étais donc impitoyable, Ursule?

La paysanne, toujours sanglotant, affirma le contraire. On avait révélé, disait-elle, à ce jeune homme, plusieurs intrigues qu'elle avait eues avant de le connaître.

Et les exclamations de reprendre.

— Miséricorde!

— C'est de la folie!

— Pauvre garçon!.. le malheur est grand; mais pouvais-tu le prévoir?

— Ne te désole pas ainsi, chère petite.

— Si tous les jeunes gens agissaient de même, le monde se dépeuplerait avant huit jours.

A ces mots, la paysanne se releva, fit une révérence aux convives et dit, avec un dernier soupir, en s'essuyant les yeux :

— Je prierai pour lui, je porterai son deuil, et... je tâcherai de me consoler!

— Va, tu as raison, ma bonne Ursule, dit mademoiselle de Lenclos, c'est le parti le plus sage. Je connais une personne qui, pour l'honneur de sa réputation de femme d'esprit, aurait dû, depuis fort longtemps déjà, te donner l'exemple.

Se retournant ensuite vers moi :

— Ne trouvez-vous pas, Marion, me dit-elle, que ceci ressemble beaucoup à votre histoire?

J'étais rouge et confuse.

Des larmes soulevaient ma paupière. Cette parodie du plus triste événement de mon existence me semblait coupable et barbare. Mais tous les convives avaient les yeux sur moi; je voyais Saint-Sorlin et le docteur dans la résolution formelle de ne m'épargner ni les plaisanteries, ni les sarcasmes. La sottise du respect humain triompha du dernier reproche de mon cœur.

Je voulus me soustraire aux quolibets de ce fol entourage, et je répondis à Ninon d'une voix tremblante :

— C'est vrai... j'accepte la leçon dans toute son étendue.

— En ce cas, me dit le secrétaire, je pars pour La Rochelle, et je vais prévenir Son Éminence que vous êtes à ses ordres.

— Un instant, monsieur. Qu'exige de moi le cardinal, je vous prie?

– Oh ! soyez sans crainte. Il n'aura bien sérieusement avec vous, cette fois, qu'un entretien politique. Ninon vous donnera quelques détails pendant la route. Pour moi, je prends les devants, et je vais annoncer votre arrivée... A bientôt !

Cela dit, il nous salua et disparut.

— Vous le voyez, ma belle, il n'y a plus à vous en dédire : nous partons demain ! s'écria Ninon.

La fête se termina par un bal sur les pelouses verdoyantes du parc. On me contraignit à danser trois menuets avec le docteur.

Je rougis de honte en écrivant ces lignes.

Ingrate et faible créature que j'étais ! la crainte d'une raillerie me trouva prête à renier mes souvenirs et suffit pour me rendre à une existence de désordre si souvent maudite ! Rien n'était stable en moi ; ma tête légère tournait à tous les vents ; j'acceptais les sophismes présentés à mon imagination volage, et le repentir ne pouvait jeter racine dans mon cœur.

Hélas ! une sorte de fatalité venait encore en aide au peu d'énergie de ma nature.

Après la triste fin d'Étienne, je n'avais autour de moi, pour me consoler de mon désespoir, que des êtres incapables de le comprendre. J'aurais dû rompre entièrement avec le passé, briser mes anciennes relations et me séparer des complices et des témoins de ma vie d'opprobre.

Ce courage me manqua. La rechute était inévitable.

Le lendemain, nous quittions le château de Loches pour courir en poste sur Poitiers. Vingt-quatre heures après nous arrivions aux lignes du siége.

Mademoiselle de Lenclos m'avait expliqué le service auquel on attachait mon pardon.

Nous eûmes à peine le temps de prendre une heure de repos. Saint-Sorlin vint nous prier de le suivre au plus vite. Le cardinal nous attendait sur les hautes falaises qui dominent le port.

Richelieu avait dépouillé sa robe rouge pour revêtir une armure.

Sous le costume de général d'armée, il me parut aussi plaisant que sous le pourpoint de satin dont il s'était autrefois affublé pour tenter la conquête de mon cœur. C'était un bizarre spectacle que nous donnait ce prêtre, avec sa cuirasse et sa lourde épée, sur laquelle il s'appuyait en prenant un air martial.

Un page tenait, à deux pas de lui, son casque d'airain, dont la rudesse eût dérangé sans doute les triomphantes aigrettes de sa chevelure.

Quand nous fûmes au sommet de la falaise, il jeta de mon côté un coup d'œil sournois, n'eut pas l'air de me reconnaître et continua de s'entretenir avec deux personnages qui s'inclinaient respectueusement à chacune de ses paroles.

Je reconnus Toiras, le capitaine le plus habile et le plus expérimenté du siége.

L'autre interlocuteur du ministre avait le costume irlandais. C'était un homme élancé, maigre, sec, anguleux, dont le visage pâle offrait une contraction sinistre. Ses yeux, enfoncés dans leur orbite, brillaient d'un feu sombre.

Richelieu parlait à cet homme et lui disait :

— Tel est donc votre avis, monsieur Felton? Les troubles de l'Angleterre et les malheurs qui menacent Charles I[er] viennent de la mauvaise administration de son ministre?

— Je le crois, répondit l'Irlandais. Tous les fidèles sujets de Sa Majesté britannique partagent cette opinion.

— Ainsi, monsieur, l'Angleterre court à sa perte, car Buckingham est plus que jamais en faveur?

— C'est vrai, dit Felton; mais on saura prévenir les fatales



C'était un bizarre spectacle que nous donnait ce prêtre.

PUBLIÉ PAR GUSTAVE HAVARD.

IMPRIMÉ PAR SIMON RAÇON.

conséquences de l'entêtement du roi. La personne d'un ministre est sacrée, oui sans doute... à condition que ses actes n'entraînent pas le royaume vers sa ruine.

— Vous n'avez pas tort, monsieur. Différez, je vous prie, votre départ pour Londres ; j'ai à causer longuement avec vous.

Felton salua.

Nous étions alors tout près d'eux.

Son Éminence me regarda de nouveau, cligna de l'œil d'une façon impertinente et dit à Saint-Sorlin, qui se mettait en devoir de nous présenter :

— Vous conduisez là, Desmarets, de fort jolies promeneuses !.. Comment donc, elles n'ont pas eu peur d'écorcher leurs pieds aux aspérités de la falaise ? Sont-ce des amazones, pour venir ainsi au milieu des camps rendre visite à des guerriers ?.. Oh ! oh ! fit-il en me lorgnant de plus près encore, sans rien changer à l'ironique expression de son regard, je ne m'abuse pas, non vraiment !.. c'est mademoiselle Delorme, c'est mon ennemie capitale !.. Vous avez été bien longtemps à vous décider, charmante ? Vous attendiez-vous donc à me voir tomber à vos genoux, afin de vous supplier d'accepter le pardon ?

— Monseigneur...

— Ah ! vous m'avez indignement bravé, mademoiselle ! Votre conduite à mon égard est remplie d'une ingratitude odieuse. La révolte et l'outrage ont été ma récompense.

— Souffrez, je vous en conjure...

— Paix ! votre action n'a pas d'excuse ; et voilà pourquoi j'ai lieu d'être surpris que vous ayez apporté si peu d'empressement à vous rendre à mon désir.

Saint-Sorlin prit la parole.

— Je croyais, dit-il, avoir eu déjà l'honneur de l'expliquer à Votre Éminence : le retard de mademoiselle a été causé par une maladie dangereuse.

— Oui, en effet, je me rappelle, une intrigue ?.. la centième

environ! Mademoiselle quitte les grands seigneurs pour les artistes, et bientôt elle descendra dans le peuple, pour y choisir de plus nobles amours.

A ces paroles du cardinal, j'eus un tressaillement de colère.

— M'avez-vous appelée près de vous, monseigneur, lui dis-je, pour me livrer à l'humiliation?.. Je ne le souffrirai pas. Libre à vous de m'accabler de votre vengeance, mais je vous défends le mépris.

— Quelle audace! s'écria-t-il, elle me défend!.. Ignorez-vous, mademoiselle, que d'un signe, d'un regard, je puis vous réduire à tout jamais au silence?

— Oh! je suis loin de le nier, répondis-je; ce serait un noble et digne emploi de votre pouvoir.

Ninon mourait de peur.

Elle me serrait le bras pour m'engager à ne point le braver ainsi. Mais j'étais résolue à repousser énergiquement toute insulte.

Je repris sur le même ton de fermeté :

— Vraiment, je ne vois pas, monseigneur, où tendent de pareils discours. Loin de moi le projet d'excuser mes torts; je suis venue avec l'intention de les réparer, ou du moins de racheter par un service le châtiment que j'avais encouru. Dans ce cas, j'ai droit, ce me semble, à un oubli complet, à un pardon sans réserve.

— Vous arrangez fort bien les choses, mademoiselle, et dans les circonstances périlleuses où vous jettent vos sottises, vous conservez, je me plais à le voir, du sang-froid et de l'orgueil. Ainsi donc, poursuivit-il, en s'adressant à Toiras et en lui montrant la flotte anglaise croisant devant l'île de Rhé, vous êtes d'avis, capitaine, que ces mécréants de calvinistes tiendront ferme longtemps encore, si Buckingham ne s'éloigne avec ses vaisseaux?

— J'en suis certain, répondit Toiras : la ville est imprenable, soutenue comme elle l'est du côté de la mer.

— Eh bien donc, dit Richelieu, nous éloignerons la flotte.

— Hum! fit le capitaine en hochant la tête, Buckingham se moque de nos faibles batteries.

— Mais il ne se moque point de ces deux yeux-là! dit le cardinal.

Il prit tout à coup un visage riant, avança la main pour saisir la mienne et me mit en face de Toiras.

Ce dernier me regardait avec stupéfaction.

— Je ne comprends pas, murmura-t-il.

— Quoi! s'écria Richelieu, est-il donc si difficile de deviner? Mademoiselle jadis a captivé le noble lord. Depuis six mois et plus, il hume les brouillards de l'Océan, sans autre compagnie que des marins grossiers, et je lui réserve une surprise des plus agréables. Sa belle Marion va lui tomber des nues à l'improviste. Pour peu que son amie consente à être du voyage, ajouta-t-il en flattant sans gêne le menton de mademoiselle de Lenclos, je suis certain de réussir dans mon projet. Voyons, mesdames, êtes-vous décidées à servir la France et le roi?

— Oui, monseigneur, répondit Ninon. Laissez en repos les batteries de M. Toiras et fiez-vous aux nôtres.

— Tout ceci, hasarda le capitaine, me paraît de plus en plus inintelligible.

— Parbleu! je vous l'ai toujours dit, mon cher, vous n'entendez rien à la politique! Ces dames vont descendre la falaise, s'embarquer sur un bateau-pêcheur et prendre la direction du vaisseau amiral. Buckingham ne manquera pas de les accueillir à bras ouverts, d'autant plus qu'elles se diront fugitives et raconteront toute une histoire de persécution, dans laquelle je les autorise à me faire jouer le rôle de tyran féroce et implacable... Maintenant, devinez-vous la suite, capitaine?

— En vérité, monseigneur, dit Toiras, je suis honteux de mon défaut de pénétration.

— Pauvre homme! vous n'êtes pas fort!.. Ces dames, une fois installées sur la frégate anglaise, auront des nausées, des maux de cœur; elles s'ennuieront, bâilleront, manqueront d'amabilité et d'entrain. Buckingham sera fâcheusement déçu. Renverra-t-il ses

visiteuses sur la terre de France!.. Allons donc!.. il est trop galant chevalier pour cela. Mademoiselle Delorme et sa jolie compagne le supplieront de les mener en Angleterre : nous verrons, d'ici, la flotte déferler ses voiles et disparaître... Hein, que dites-vous, Toiras, de cette merveilleuse combinaison?

— Je suis confondu, monseigneur.

— Eh! je vous le disais, mon cher, c'est de la haute politique! Une fois la mer libre, je fais couper ces falaises, j'arrache ces rochers, je jette une digue immense, et je ferme l'entrée du port. L'œuvre achevée, La Rochelle est à nous sans coup férir.

— Merveilleux! merveilleux! cria le capitaine, c'est du génie.

— Mais... je le crois, dit Richelieu avec un ton de fatuité superbe.

Et se retournant vers nous :

— Voyons, mesdames, êtes-vous prêtes? demanda-t-il.

— Donnez-moi l'entière assurance de mon pardon, monseigneur, je réponds du succès, lui dis-je, en accompagnant cette phrase d'un salut respectueux.

— Ton pardon?.. folle! ma colère de tout à l'heure n'avait rien de menaçant. Je voulais m'assurer que tu étais toujours la même, aventureuse, intrépide : je t'ai vue prête à accepter une lutte, même contre moi, je suis satisfait... Va, Marion, va! tu as toujours été mon enfant gâtée! pour toi j'ai eu bien des faiblesses... N'en abuse plus, ma chère! Quand l'agneau se révolte contre le lion, le roi des forêts est généreux, il retire la griffe; mais, si tu m'en crois, tu ne joueras pas souvent à ce jeu-là.

— Vous avez raison, monsieur le cardinal; je suivrai le conseil. Quel tort, après tout, vous ai-je causé? Aucun de vos desseins n'a été détruit, et je suis venue en aide à une pauvre femme coupable et malheureuse... Ah! j'y songe, monseigneur, j'ai une restitution à vous faire!

Tirant aussitôt de ma poitrine le médaillon de la reine, je le lui tendis, en lui lançant un coup d'œil qui le fit rougir.

— Bien, bien, Marion!.. tu es une bonne fille, je l'ai toujours dit, un peu vive, un peu moqueuse; mais il faut, ici-bas, avoir de l'indulgence pour nos défauts réciproques. J'ai confiance en ton adresse; tu es aussi habile que moi peut-être à nouer une intrigue. Allons, faites tomber Buckingham dans le piége, mes belles Armides! ne sera-t-il pas trop heureux encore d'être ainsi dupé? Lorsque vous aurez atteint le rivage d'Angleterre, opposez-vous à une seconde excursion sur l'Océan, tenez l'amiral sous vos réseaux jusqu'à ce que ma digue soit achevée. Si la chose devenait impossible, si Buckingham, instruit de mon projet, manifestait l'intention de revenir avec des forces supérieures, avertissez-moi promptement... et nous y mettrons bon ordre! ajouta-t-il, appuyant sur ces derniers mots et jetant à l'Irlandais un singulier regard. Mais assez là-dessus. A l'œuvre, charmantes, à l'œuvre!.. Vous m'aiderez à terrasser l'hydre du calvinisme et à rendre au monarque une des places les plus fortes du royaume!

A ces mots, proférés d'un accent joyeux, il parut oublier devant tous ces témoins que son appareil militaire cachait un prince de l'Église, et nous embrassa, mademoiselle de Lenclos et moi, avec une ardeur médiocrement édifiante.

Gui-Patin, témoin du fait, s'en montra fort scandalisé.

Comme nous descendions la hauteur, je l'entendis murmurer entre ses dents :

— *Verè cardinales isti sunt carnales* * !

— Que marmottez-vous-là, docteur? lui demandai-je. Est-ce une ordonnance?

— Du tout, mesdames, dit le secrétaire, qui avait mission de nous accompagner jusqu'au bateau et de nous verser trente mille livres pour nos frais de séjour outre-Manche : c'est un fort joli calembourg latin, malheureusement difficile à reproduire en français. Ce cher docteur est désolé de voir M. de Richelieu se

* En vérité, ces cardinaux sont bien charnels!

livrer vis-à-vis du beau sexe à des démonstrations aussi vives.

Nous approchions du rivage.

Tout se trouvait préparé pour notre embarquement. Il y avait là une petite chaloupe élégante et fine voilière qui promettait de glisser comme une mouette à la surface des flots et de nous porter au plus vite à la flotte anglaise.

Saint-Sorlin nous donna les trente mille livres en or, nous embrassa, serra la main du docteur, lui recommanda malicieusement de ne point encourir lui-même le reproche qu'il faisait aux cardinaux, et nous souhaita toutes sortes de succès et de prospérités dans le voyage.

Ninon, Gui-Patin et moi nous nous élançâmes dans la barque. Le patron déploya les voiles. Elles s'enflèrent à la brise du soir, et nous courûmes du côté des vaisseaux de Buckingham.

Voyant arriver sur eux notre innocent esquif, messieurs les Anglais, assez peu galants de leur nature, nous firent un accueil auquel nous étions loin de nous attendre. Une frégate impertinente nous envoya une bordée de tous ses canons pour nous avertir de la faute que nous avions commise de ne pas arborer le pavillon britannique.

Les boulets passèrent au-dessus de nos têtes, et l'un d'eux effleura la coiffure de Ninon.

Notre imprudent nautonnier répara sur-le-champ son oubli ; le pavillon fut hissé, et nous abordâmes sans autre encombre le vaisseau amiral.

Buckingham me reconnut.

Il nous fit monter sur le pont, nous adressa mille excuses de l'impolitesse de sa frégate, et se félicita de cette visite inattendue de deux jolies Françaises.

Puis commença le récit de nos infortunes, récit plein de vraisemblance expliquant notre fuite, ainsi qu'il avait été dit, par les persécutions du cardinal.

Or, la haine du ministre de Charles Ier pour le ministre de

Louis XIII n'était, Dieu merci, pas éteinte. Il nous jura solennellement de nous mettre à l'abri de la colère de Richelieu.

Tout d'abord, Buckingham témoigna plus d'empressement à mademoiselle de Lenclos qu'à moi. L'histoire de nos anciennes amours était effacée de son esprit sans doute, et il passait au chapitre de l'inconstance.

Du reste, je ne tenais pas à chagriner mon pauvre docteur.

Il m'aimait véritablement et prenait déjà la mine d'un tourtereau malheureux.

Je donnai carte blanche à Ninon, la dégageant, vis-à-vis de Buckingham seul, de la promesse que nous nous étions faite de ne jamais livrer sur le même terrain nos batailles amoureuses.

Elle accepta, sauf à m'accorder une revanche à la première occasion.

Gui-Patin fut ravi de cet arrangement, qui le débarrassait d'une grande inquiétude.

Buckingham fit servir dans sa cabine un souper qui ne se ressentait pas trop de la disette maritime. Il invita les principaux officiers de la flotte à prendre place à notre table. Ces messieurs furent généralement très-soporifiques.

Les bordées de leurs frégates étaient plus dangereuses que celles de leur esprit.

Ninon mit le lendemain du blanc sur ses joues et déclara que le balancement du navire lui devenait insupportable.

Il se trouva, le surlendemain, que le roulis me donnait également le mal de mer. Il m'était impossible de prendre la moindre nourriture; nous étions trop à l'étroit dans nos cabines, l'odeur du goudron révoltait notre odorat. Deux jours encore de ce supplice, et nous devions être à l'agonie.

Buckingham se désespérait de nos malédictions contre la marine et les vaisseaux.

— Que faites-vous ici, mylord? m'écriai-je. Votre flotte a trop peu d'importance, et vous avez échoué depuis six mois dans toutes

vos tentatives sur l'île de Rhé. Pourquoi ne pas retourner en Angleterre, afin de revenir avec des forces plus imposantes? La Rochelle a des bastions qui ne se laisseront pas emporter d'assaut. Elle tiendra jusqu'à votre retour, et vous pourrez châtier plus sûrement le cardinal d'avoir contrarié votre passion pour la reine.

— C'est vrai, dit Ninon, je ne songeais plus à cette histoire. Tout Paris s'en est entretenu jadis. Mylord! mylord! vos souvenirs sont encore brûlants!.. Et vous osiez ce matin me parler d'amour?

— Mais... balbutia le duc.

— Mais je n'entends pas raison là-dessus! cria mademoiselle de Lenclos, frappant de son pied mignon le plancher de la cabine. Cette patience de tenir la mer pour contrecarrer les desseins de Richelieu prouve que vous avez la vengeance à cœur. Vous aimez toujours la reine!

— Je vous proteste, ma divine...

— Point de serments, des actes!.. Est-ce moi que vous aimez? soit : en ce cas, vous ne devez pas me laisser ici davantage, non! Je souffre, je m'ennuie à périr; je ne suis aimable que sur la terre ferme. D'ailleurs, j'ai le plus grand désir de visiter Londres.

— Eh bien! s'écria Buckingham, partons!

Ce bienheureux mot prononcé, nous embrassâmes le duc avec une folle joie.

Voilà pourtant à quoi tiennent les succès de la politique et les plus graves événements de ce monde.

On leva l'ancre par une mer favorable. Deux jours après, nous débarquions à Portsmouth. Buckingham laissa ses vaisseaux et nous conduisit à Londres, où nous devînmes, je puis l'avouer sans amour-propre, le plus bel ornement de la cour.

Les Anglaises ne manquent pas de charmes et de séductions; mais, si je puis m'exprimer de la sorte, elles ne savent pas les porter. Leur tournure est gauche et niaise, leurs yeux sont fades et ne petillent jamais. Elles ignorent les ruses de la paupière, les finesses du sourire.

Quant aux hommes, ils avaient à cette époque la funeste manie de parler beaucoup de religion et fort peu d'amour; le puritanisme envahissait tous les salons et coupait toutes les chevelures.

Ces prosélytes de la secte nouvelle étaient vraiment fort laids avec leurs crânes tondus.

Plusieurs d'entre eux oublièrent à nos genoux leurs principes de rigorisme, et j'eus la gloire d'inspirer une passion violente à un jeune fanatique, dont les convictions n'étaient pas sans doute encore assez vives pour le préserver de l'amour.

Nous habitions une fort jolie maison, près d'Oxford-Street.

Mon jeune puritain, après avoir longtemps rôdé sous mes fenêtres, eut enfin la hardiesse de glisser par les fentes de ma jalousie un billet, rédigé dans un style prophétique et sentencieux qui nous amusa beaucoup.

Par ci, par là, mon adorateur y avait semé quelques citations de la Bible du plus séduisant effet, comparant ma taille à celle de Judith, mon regard à celui de Rachel et ma bouche à celle de Débora.

Le poulet ne manquait pas d'originalité. Il était signé :

« OLIVIER CROMWELL. »

Je tenais à examiner de près cet amoureux biblique, et je lui permis de nous rendre ses devoirs, aux heures où Buckingham ne venait pas d'habitude.

Cromwell avait un ton de prédicateur assommant, des manières brusques et communes. Il ne trouvait plus un mot à dire, si on lui interdisait la déclamation contre le roi qui dissipait les subsides, contre Henriette de France qui favorisait le papisme, contre Buckingham qui changeait la cour en un foyer de débauches, et contre le parlement, assez lâche pour ne point adresser à Charles I[er] de sévères admonestations sur les désordres de son règne.

Tout cela pouvait être fort judicieux; mais, à notre point de vue, les harangues de l'apprenti puritain n'offraient rien de récréatif.

Pour nous en débarrasser, le docteur fit le jaloux.

Il le pria d'abord avec beaucoup de politesse de nous épargner l'honneur de ses visites. Cromwell voulut prouver, par de nombreux exemples tirés de la Bible, qu'il était en droit de continuer à me rendre ses hommages. Gui coupa court à la discussion, et le mit dehors, avec menace de lui donner la fièvre s'il osait reparaître.

Le puritain s'éloigna furieux, en nous menaçant de sa vengeance, ce qui nous fit rire aux larmes.

Il avait pris, pour nous adresser ces menaces, un air tout-puissant très-curieux à voir.

Sur ces entrefaites, nous reçûmes un message de Richelieu. La digue était en bonne voie d'achèvement; mais il fallait un mois encore pour que les ouvriers consolidassent leur gigantesque travail.

Ce même Irlandais, que nous avions vu causant avec le ministre sur la falaise, était porteur du message.

Je ne sais pourquoi je tremblais à la vue de cet homme. La haine et le fanatisme se trahissaient dans toutes ses allures; son regard était faux et perfide. Si je n'avais eu l'imprévoyance et la légèreté d'une femme, j'eusse parfaitement deviné que Richelieu se servait d'un tel personnage pour exécuter quelque affreux projet.

Dans sa lettre, le cardinal nous enjoignait de confier à Felton nos espérances ou nos craintes sur Buckingham. Nous dîmes la vérité: le duc était en mesure de se présenter devant La Rochelle avec une armée plus formidable et plus nombreuse.

— C'est bien, répondit le messager, dont le visage farouche me fit tressaillir.

Buckingham, en effet, malgré nos vives instances, avait décidé une dernière expédition. Ce qu'il apprenait du siége et des manœuvres de son ennemi l'irritait profondément; les charmes de mademoiselle de Lenclos n'avaient plus assez de puissance pour le

retenir. Il se montrait cependant encore assez empressé vis-à-vis d'elle et nous jurait d'être bientôt de retour, après avoir fait essuyer au cardinal une mortification complète.

Comme nous lui affirmions que le séjour de l'Angleterre nous deviendrait en son absence mortellement ennuyeux :

— Voyagez, mes belles, nous dit-il; voyagez en Italie ou en Allemagne. Le siége levé, vous reviendrez à Londres, où je vous retrouverai avec délices.

Il fit présent à chacune de nous d'une magnifique parure en pierres précieuses, et mit le comble à sa munificence en nous envoyant un riche coffret d'ébène contenant dix mille guinées. Le parlement venait d'accorder de nouveaux subsides; Buckingham voulait que nous eussions en voyage un train de princesses. Il nous pria de l'accompagner jusqu'à sa flotte, promettant de mettre à notre disposition un navire qui nous débarquerait sur les côtes de Hollande.

Nous étions loin de prévoir, hélas! le dénouement horrible réservé par le cardinal à une intrigue dont il lui avait plu de nous faire les complices.

Le surlendemain, nous nous retrouvions à Portsmouth, où la flotte attendait son amiral, afin de reprendre la mer.

Buckingham voulut nous embarquer lui-même pour la Hollande. Notre vaisseau partit, et le duc, rentrant dans une maison voisine du port, continua de nous adresser de la fenêtre des signes d'adieu.

Tout à coup, nous vîmes un homme se glisser derrière lui.

C'était ce même Irlandais, à figure sinistre, qui nous avait remis le message de Richelieu. Il me sembla voir un couteau briller entre ses mains. Nous étions encore à la portée de la voix, et je criai toute frémissante à Buckingham de veiller à sa sûreté.

Mais, au même instant, Felton levait le bras et lui enfonçait son couteau dans le cœur. Tout cela passa devant nos yeux comme un rêve épouvantable. Je jetai des cris perçants, et Ninon tomba sans connaissance sur le pont du navire.

II

Frappés de stupeur à ce tragique événement, les passagers s'unissaient à moi pour supplier le capitaine de virer de bord et de retourner au rivage. Mais il refusa, disant qu'il avait des ordres positifs, et que sa route était du côté de la Hollande.

L'inflexibilité de ce marin nous sauva peut-être d'une accusation de complicité.

On aurait pu sans peine l'établir contre nous ; car, une fois le crime accompli, Felton, se penchant à la fenêtre, agita son couteau sanglant vers notre navire et s'écria d'une voix frénétique :

— Allez annoncer au cardinal que j'ai rempli ses vœux et délivré l'Angleterre !

Puis se tournant vers les domestiques de Buckingham, accourus trop tard pour le secourir, il se livra lui-même, se glorifiant de son action.

Mademoiselle de Lenclos et moi nous pleurâmes amèrement la

fin cruelle du noble lord. Ce fut un regret pour notre vie tout entière d'avoir en quelque sorte prêté les mains à une politique odieuse qui ne reculait devant rien, même devant le meurtre.

De la Hollande, nous regagnâmes tristement la France, poursuivies par ce funèbre souvenir. Une pensée toutefois nous sauvait du remords : Richelieu, sans notre concours, eût également, et beaucoup plus vite peut-être, exécuté son infernal dessein.

J'avais voulu calmer sa rancune, en le servant, et il venait de me rendre complice involontaire d'un assassinat.

De retour à Paris, nous prîmes soin de cacher à toutes nos connaissances la véritable cause de notre voyage, et Ninon dit à ses amoureux que le besoin d'échapper à leurs fadeurs l'avait conduite à Londres.

Deux seulement eurent la sottise de bouder, Émery et le prince de Marsillac. Pour mieux prouver sa rancune, le gros trésorier dirigea ses séductions financières contre la princesse de Guéménée, alors dans tout l'éclat de son triomphe à la cour.

Les grandes dames font de la dépense et savent elles-mêmes que les agréments du coffre-fort peuvent avantageusement remplacer l'absence d'esprit.

J'étais, à cette époque, assez dépourvue d'argent. Mademoiselle de Lenclos avait peu de pierreries. Un moyen s'offrait de concilier nos besoins réciproques : elle garda les deux parures de Buckingham et me laissa la cassette aux guinées.

Voulant renouer avec mes anciennes connaissances et reconstituer mon cercle, je donnai un repas somptueux.

Une courte description n'en sera pas inutile; elle prouvera que mon siècle était raisonnablement avancé dans la science de la gastronomie.

J'avais tendu ma salle à manger de riches tapisseries de Flandre, sur lesquelles couraient de fraîches guirlandes de verdure et de fleurs. Deux de mes domestiques brûlaient les parfums les plus délicats dans des cassolettes à l'esprit de vin, fixées aux pilastres.

Six autres valets, revêtus de livrées éclatantes, se tenaient derrière le siége des convives, prêts à les servir au premier signal.

La table était couverte d'un linge merveilleux tissé en Écosse, et les serviettes se trouvaient pliées en forme de poissons et de volailles, comme l'exigeait la mode. De larges cuvettes d'argent, remplies de neige de glace, avec de superbes cristallisations sucrées, occupaient les coins de la table.

Il y eut quatre services magnifiques.

Mon maître d'hôtel donna pour entrée des potages au bouillon, des potages de santé, de grands et de petits potages aux poulets, aux pigeons, aux écrevisses; des pâtés d'Amiens et de Chartres, d'énormes pièces de bœuf bouilli, un superbe rosbif de mouton garni de côtelettes, des poulardes aux truffes, des boudins de foie, des canards à la sauce, des ragoûts de toutes sortes et de petits pâtés brûlants, apportés en voiture par le plus fameux pâtissier de l'époque. Il y avait avec cela les hors-d'œuvre d'entrée : assiettes de foie gras, crêtes farcies, blancs de volaille, asperges, beignets, artichauts et crèmes succulentes.

Le rôt consistait en poulets de grain, dindes farcies de marrons, et faisans qui exhalaient un fumet délicieux. Six larges bassins de vermeil, remplis de cailles, de bécassines, d'ortolans et de perdreaux entouraient les hures, les filets de cerf et le haut gibier.

Pour entremets, nous eûmes des riz de veau, des salades au sel et au sucre, des omelettes au rhum et à la vanille, des épinards à la crème et des pains aux champignons. Quant aux hors-d'œuvre à ce service, ils consistaient en jambons de Bayonne et de Lorraine, salés et par tranches, en truffes à la serviette, crèmes au caramel, beignets de pomme et tourtes à la moëlle.

On servit le dessert dans un riche appareil, entre des balustrades dorées et argentées, qui formaient de petites cases aux milieu desquelles se dressaient des colonnes de porcelaine et des pyramides d'amandes, de pistaches et d'avelines en dragées. Des cordons de fruits couraient d'une balustrade à l'autre, fruits de la saison,

fruits secs et fruits confits. Il y avait des montagnes de gâteaux odorants, d'échaudés, de massepains, de biscuits, de pièces de four, de pâtes et de conserves; puis, au milieu même de l'appareil, s'élevait un étincelant cabaret de cristal, portant les sorbets, les eaux glacées, les vins étrangers et les liqueurs.

On voit que ce festin réunissait l'abondance à une délicatesse exquise.

Les héros d'Homère n'eussent pas dédaigné de s'y asseoir, et le Gargantua de Rabelais lui-même aurait, certes, trouvé de quoi mettre sous sa dent*.

Ninon se piqua d'honneur. Elle me rendit, le lendemain, dans ses bosquets enchantés, une fête délicieuse, dont elle me proclama la reine.

Il y eut des illuminations, des transparents, des vers et des madrigaux en mon honneur.

Je retrouvai là Marguerite de Saint-Évremond, le fils de mon impitoyable marraine, et mon ancien époux à la mode, de Bassompierre.

La loupe ridicule qu'il portait au-dessus du nez avait encore grossi. Son caractère était changé, son esprit annonçait de la culture; il écrivait avec facilité et versifiait très-joliment.

Saint-Évremond me fit deux quatrains, remplis de verve, de finesse et de grâce, sur nos anciennes relations, me jurant qu'il avait toujours blâmé les rigueurs de sa mère.

Je le crus, et nous devînmes bons amis à partir de ce jour.

Il y avait aussi chez Ninon le fils du marquis de Villarceaux, mon cher parrain. C'était un grand blond doucereux, soupirant

* Nos repas sont aujourd'hui bien maigres auprès des festins de nos aïeux. Nous regardons nos tables en pitié, en songeant que Louis XIV préludait à un dîner de ce genre, en avalant cinq potages de diverses qualités. Le festin de Trimalcion, raconté par Pétrone, s'est continué jusqu'au dix-septième siècle. La révolution de 89 a réduit nos tables à des proportions mesquines. Le ministre Roland dînait aux Champs-Élysées, avec ses collègues, devant une table où s'étalaient quatre côtelettes et un godiveau pour tout potage. Bientôt tout le monde dîna ainsi : les peuples libres n'ont pas le temps de manger. MÉRY.

pour la maîtresse du logis, et auquel, je l'écris sans médisance, elle ne tint pas trop rigueur.

Mon retour excita de nombreuses et pétulantes espérances.

Ce soir-là, deux jeunes calvinistes fort aimables tombèrent simultanément amoureux de moi. L'un se nommait le comte de Chavagnac et l'autre le marquis de Châtillon.

D'abord, ils eurent envie de se battre; mais comme ils étaient amis intimes et frères d'armes, ils réfléchirent qu'un coup d'épée ne guérirait pas une blessure du cœur et vinrent me dévoiler leur situation critique, en me conjurant d'y apporter remède : c'est-à-dire qu'ils me supplièrent tout uniment de partager mon amour en deux portions égales, et de le répartir entre eux avec toute l'impartialité possible.

J'éclatai de rire, à cette proposition aussi neuve qu'originale, et j'appelai mademoiselle de Lenclos pour avoir son avis sur la conduite à tenir en pareil cas.

Elle me dit que ces deux messieurs agissaient fort sagement et trouvaient le moyen le plus simple d'obvier aux tristes inconvénients de la rivalité. La folle encouragea leur espoir et déclara sérieusement qu'il serait de la plus haute inconvenance de répondre par un refus à une offre si délicate et si accommodante.

Je n'étais pas de son avis, cette passion jumelle m'embarrassait fort.

Mais le comte était séduisant, le jeune marquis avait des yeux expressifs : je n'eus pas le courage de les désespérer tout-à-fait. Cédant à leurs chaleureuses prières, je leur accordai grandes et petites entrées à mon hôtel.

Le docteur survint dans l'intervalle.

Il entama quelques observations jalouses. Je lui fis comprendre avec certain ménagement que, dans l'intérêt de sa fortune et de son avenir, il devait retourner à sa clientèle et ne pas négliger plus longtemps ses malades.

Gui Patin se résigna d'assez bonne grâce. Il savait que mes an-

ciens amants avaient le privilége de rester mes meilleurs amis.

Ninon n'essaya pas d'éclipser mon festin de la veille. On servit tout simplement, sous les arbres, une collation froide, puis on rentra dans les appartements pour danser un ballet.

Ma voisine avait un salon fort curieux.

Les tentures représentaient les voyages du marin Fernandez. Ce n'étaient que flots écumants, que navires battus par les vagues et soulevés par la tempête. On se voyait entouré d'eau. Plusieurs invités avaient envie de se jeter à la nage, d'autres craignaient le déluge.

Devant les larges fenêtres à châssis, on avait dressé une estrade, où se tenait l'orchestre, composé de trois violons et d'une contrebasse.

La ritournelle se fit entendre, et mademoiselle de Lenclos ouvrit le ballet avec son grand blondin de Villarceaux.

Ninon dansait à ravir; elle était légère comme une biche et vaporeuse comme une sylphide. Chaque cavalier prit ensuite une dame, et ce fut un véritable tourbillon de velours, de satin, de fleurs, de plumes et de dentelles. On inventa mille figures capricieuses, mille évolutions fantasques.

Je me balançai tour à tour avec Chavagnac et Châtillon sur cette vague brillante, qui se confondait avec les vagues bleues de la muraille. L'onde irritée, les cordages, les mâts, les poupes des vaisseaux, tout semblait danser avec nous. La tempête se mariait à nos plaisirs.

Comme une autre marquise de Rambouillet, Ninon nous avait mystérieusement annoncé une *surprise*, et quand on eut assez du bal, chacun vint la prier de tenir parole.

Elle céda bien vite à nos instances et alla prendre par la main un jeune homme, vêtu à la mode de province, et qui, jusque-là, s'était tenu mélancolique et rêveur dans le coin le plus reculé de l'appartement.

Lorsqu'elle l'eut amené au milieu du cercle, il devint très-rouge et jeta des regards timides autour de lui.

— Rassurez-vous, monsieur, dit Ninon, vous ne trouverez ici que des admirareurs.

Cela le fit rougir plus encore.

Saint-Évremond vint lui frapper sur l'épaule.

— Eh bien, dit-il, eh bien?.. vous m'aviez pourtant promis d'être raisonnable et de ne pas vous effaroucher comme une gazelle!.. Voyons, levez hardiment la tête, mon cher, et regardez en face tous ceux auxquels on désire vous faire connaître.

Saluant l'assemblée, Marguerite reprit avec orgueil :

— Je vous présente monsieur Pierre Corneille, une connaissance de mon dernier voyage à Rouen. C'est un écrivain du premier mérite, un poëte distingué. Oui, monsieur, s'écria-t-il, en regardant le jeune auteur dont l'embarras était à son comble : c'est mon avis, je le donne! Mademoiselle de Lenclos, dont le tact et le bon goût dans l'appréciation des œuvres d'esprit ne peuvent être mis en doute, a lu votre pièce et n'a pas craint de convoquer, pour l'entendre, messieurs les comédiens de l'hôtel de Bourgogne. Les voici devant vous. Que la timidité ne vous fasse pas tort, et lisez-nous votre ouvrage.

Ninon avança gracieusement un fauteuil au poëte.

Pierre Corneille sembla reprendre un peu de hardiesse. Il s'assit et tira de sa poche un manuscrit qu'il déroula.

Les éloges anticipés de Marguerite nous inspiraient de la défiance, et chacun de nous contemplait avec un air de doute ce génie inconnu tombant, sans dire gare, de la province.

Il commençait sa lecture. Le jeune auteur avait une prononciation qui manquait de netteté. Cela ne prévint pas d'abord en faveur de l'œuvre; mais bientôt, à mesure que se nouait l'intrigue, le débit du poëte acquit plus de force et de précision. Ses vers avaient une lucidité sans égale et se trouvaient dépouillés de l'emphase grotesque où tombaient alors les écrivains de théâtre. C'était simple et beau, comme tout ce qui ne s'écarte pas du vrai, comme tout ce qui n'est point en dehors de la nature.

A la fin du premier acte, on se regardait avec surprise; après le second, des murmures flatteurs se firent entendre, et bientôt d'unanimes applaudissements éclatèrent dans l'assemblée.

Pierre Corneille acheva sa pièce au milieu d'un véritable enthousiasme.

Nous avions là plusieurs hommes de lettres, entre autres Boisrobert, dont le regard contraint et la mine jalouse en disaient beaucoup plus que tous nos applaudissements.

Les comédiens de l'hôtel de Bourgogne s'empressaient aux côtés du poëte et le comblaient de félicitations.

Il lui demandèrent sur-le-champ le manuscrit, promettant de jouer sa pièce avant un mois.

On entourait ce petit provincial, sur lequel on avait jeté d'abord un regard dédaigneux. Il nous semblait, en ce moment, grandi de cent coudées. Chacun enchérissait sur les louanges des comédiens, et l'on s'accordait à trouver au front de Corneille un incroyable cachet de génie.

Personne n'avait fait cette découverte avant la lecture.

Les femmes chuchotaient entre elles, trouvaient le jeune homme charmant et n'étaient pas fort éloignées d'en tomber amoureuses.

Corneille avait une figure agréable, le nez aquilin, la bouche vermeille et les yeux pleins de feu, quand la timidité ne lui faisait pas baisser la paupière. Il était âgé de vingt-trois ans, et la pièce à laquelle nous accordions tant d'éloges avait pour titre *Mélite*.

Qu'on juge de l'effet du *Cid*, à dix années de là.

Marguerite et Ninon se montraient fiers d'avoir salué les premiers cette aurore éblouissante qui se levait à l'horizon des Lettres. Ma voisine se jeta tout émue au cou du poëte. Il osa lui rendre son baiser avec beaucoup de chaleur *.

Rien ne donne de l'assurance comme le succès.

Mademoiselle de Lenclos prit ensuite le bras de Corneille et le

* Voir les *Mémoires de Ninon de Lenclos*. (*Note de l'Éditeur.*)

conduisit à Boisrobert. Ce dernier se livrait à d'inutiles efforts pour se mettre au niveau de l'admiration générale.

— L'abbé, dit Ninon, vous tenez sans doute à rester mon ami?

— Comment donc, s'écria le bouffon de Richelieu, puissiez-vous sur-le-champ m'en demander une preuve! Exprimez un désir, une volonté, un ordre : vous me voyez en disposition de tout accomplir.

— En ce cas, monsieur, je souhaite, je veux, j'ordonne que vous recommandiez au cardinal mon jeune protégé.

Boisrobert déclara qu'ayant été nommé chanoine de Rouen, c'était un devoir pour lui de pousser un jeune homme de cette ville.

Le traître fit à Corneille d'hypocrites protestations. Mais la haine, témoignée depuis par le cardinal au poëte, prouve suffisamment que le digne chanoine s'appliqua de son mieux à desservir Corneille et non à lui être utile.

Mademoiselle de Lenclos ne soupçonna pas cette perfidie.

Elle avait pour Boisrobert des admirations et des faiblesses difficiles à comprendre. Faux, sournois, hâbleur, Boisrobert fit constamment métier de dérider son maître. Richelieu lui payait ses turlipinades en prébendes, en bénéfices de toutes sortes, et Boisrobert les perdait au jeu.

A ces belles qualités, M. l'abbé de Boisrobert joignait le libertinage et l'irréligion.

Un jour il paria de chanter vêpres avec une chape faite tout entière d'une jupe de mademoiselle de Lenclos, et M. l'abbé de Boisrobert gagna son pari.

N'avait-il pas l'outrecuidance d'appeler Ninon sa *divine maîtresse*, et de crier par dessus les toits les faveurs qu'elle lui accordait!

Cet homme m'inspirait une antipathie profonde. Il avait cependant beaucoup d'admirateurs. Aussi, pour ne pas être accusée d'injustice vis-à-vis de M. de Boisrobert, je prendrai le parti de garder dorénavant le silence à son égard.

Peu de jours après ces divertissements, qui habituèrent bien vite la plus brillante et la plus spirituelle société de Paris à reprendre le chemin de la rue des Tournelles, je vis entrer chez moi le père André, notre ancienne connaissance.

Alléché par la promesse que je lui avais faite jadis d'une somme assez ronde, le célèbre prédicateur était venu très-souvent me demander à l'hôtel, lors de mon exil dans la mansarde du quartier Saint-Antoine. Il revint, à six mois de là, me trouva partie pour la Touraine, ne se découragea pas, revint encore, et eut définitivement lieu de s'applaudir de sa persistance.

— Eh! eh! s'écria-t-il, je vous rencontre enfin, mademoiselle la coureuse!

— Voilà, dis-je, une expression peu convenable, mon révérend.

— Ma foi, j'ai l'habitude, vous le savez bien, d'appeler les choses par leur nom.

— C'est une impertinence de plus.

— Bah! vous ferez comme les autres, vous supporterez ma franchise. Quelle conduite avez-vous tenue, depuis deux grandes années que je n'ai eu l'avantage de vous voir? A combien de coupables intrigues et de péchés inouïs n'avez-vous pas dû vous livrer? Malheureuse enfant! ne craignez-vous point la grillade et la fourche de Lucifer?

— Oh! Dieu est bon, lui répondis-je, il aura de l'indulgence pour nos faiblesses.

— Ne vous y fiez pas!

— Que voulez-vous, mon révérend? je suis d'un naturel bizarre, qui m'emporte sans cesse vers les extrêmes... Folie complète ou sagesse absolue.

— Vous avez tort, il faut savoir sanctifier ses péchés même.

— La chose me paraît dificile.

— Beaucoup moins que vous ne croyez. Ainsi, par exemple, en ce moment, deux godelureaux vous font la cour?

— Qui cela?

— Chavagnac et Châtillon.

— D'où avez-vous pu savoir...

— Les moines ont des affiliations partout.

— Jusque dans mon boudoir?.. C'est trop fort!

— Eh! non, c'est tout simple! les pécheurs ne viennent pas à nous, il faut aller à eux. Voyons... Chavagnac et l'autre sont convenus de vous courtiser ensemble?

— Vous êtes parfaitement instruit, lui dis-je, un peu piquée.

— Sans doute, j'ai des informations précises... Or, vous êtes capable d'écouter leurs sornettes?

— Très-capable, mon révérend.

— Morbleu! sanctifiez donc alors cette double intrigue, puisque vous n'avez pas le courage de la repousser.

— Quoi! je pourrais...

— Sans doute!.. je vous indiquerai le moyen de faire un accommodement avec le ciel. Vos deux chenapans sont huguenots?

— Huguenots à brûler, oui, mon père.

— Eh bien! imposez-leur des conditions, exigez qu'ils abjurent.

— Le mode de conversion est neuf.

— Tout à fait neuf... Est-ce dit?

— Soit, ne fût-ce que pour la singularité de la chose.

— A merveille!.. s'écria le prédicateur... Là! là! ma pauvre pécheresse, nous finirons, je l'espère, par nous tirer du bourbier!.. A propos, Théophile est mort.

— Que me dites-vous, mon révérend?

— La vérité. C'est une bénédiction! Le misérable avait fini par obtenir sa grâce. MM. de Montmorency, de la Roche-Guyon et de Liancourt se sont avisés de prendre intérêt à lui, et même ils ont eu le pouvoir de faire exiler le père Voisin, le jésuite le plus acharné contre le *Parnasse satirique* : n'est-ce pas honteux? Enfin le ciel a réparé la sottise des hommes et vous a bel et bien étranglé mon Théophile par une fièvre quartaine. Il est mort sans confession. Croiriez-vous que le curé de Saint-Nicolas a été forcé de l'enterrer

dans son église ? Jamais on ne vit pareil scandale... C'est-à-dire, je me trompe : Rabelais a reçu la sépulture dans la nef de Saint-Paul, et, franchement, Rabelais était un maroufle du genre de Théophile.

Dieu nous défend, mon père, de nous réjouir de la mort du prochain; néanmoins, ce que vous m'apprenez là me rend un peu l'espoir...

— Bon! je vous arrête!.... Votre Desbarreaux n'en vaut pas mieux. Il est à présent le camarade intime d'un nommé Souscarrière, joueur éhonté, filou du premier calibre, que le vieux Bellegarde a reconnu sans vergogne pour son fils.

— M. de Bellegarde, le grand-écuyer?

— Oui, pardieu, lui-même!

Et le père André se mit à raconter une histoire assez scabreuse, avec l'intempérance de langue et la crudité d'expression ordinaires à ses harangues, ce qui me force à modifier ladite histoire au point de vue de la délicatesse de ceux qui me liront un jour.

Le fameux pâtissier de la rue du Coq, celui-là même dont mes convives s'étaient plu tout récemment à vanter le mérite, avait une fort jolie femme, sur laquelle le soin minutieux indispensable à la fabrication de ses petits pâtés l'empêchait d'exercer une active surveillance. Il en résulta que bon nombre de seigneurs, tout en dégustant les produits de l'époux, s'affriandèrent de l'épouse, et deux ou trois de ces messieurs voulurent bien concourir à l'accroissement de la famille du pauvre homme.

Bellegarde fut un des plus empressés autour de la jolie marchande.

Lorsque celle-ci mourut, une vingtaine d'années après, elle avoua que son fils, éternel pilier de brelans et vaurien fini, appartenait en bonne conscience au grand-écuyer. Or, la nature parlait médiocrement au cœur de Bellegarde. Il trouva cette paternité fort douteuse, eu égard au nombre de ses anciens rivaux, et se moqua des révélations suprêmes de la pâtissière.

Mais, en trichant au jeu, le jeune escroc avait amassé des sommes considérables. D'autre part, le grand écuyer n'était pas en fonds, et, pour reconnaître son fils, ce père dénaturé demanda trois cent mille livres.

Je regrette de n'avoir pu reproduire les phrases grotesques dont mon original de prédicateur orna cette courte anecdote.

— Une fois la somme versée à M. de Bellegarde, poursuivit le moine, il ne restait plus une obole à monsieur son fils. Pour acheter l'adoption, le gaillard avait vendu jusqu'à son domaine de Souscarrière, gagné dans les tripots, et dont il avait pris le nom. Mais, reconnu pour le fils du grand-écuyer, il devait jouir de ses entrées partout; son escroquerie pouvait prendre ses franches allures, et ce fut alors qu'il rencontra Desbarreaux. Celui-ci conservait sept à huit mille livres de la somme que vous lui aviez rendue : Théophile n'avait pas eu le temps de tout absorber avant de mourir. Cet argent servit à de nouveaux enjeux. Souscarrière gagne des montagnes d'or, et Desbarreaux les dissipe en débauches... Voilà, ma belle, le joli métier de votre ancien amoureux! Gardez-vous, croyez-moi, de lui rendre visite; la dernière vous a coûté bon, d'autant plus que, pour vous avoir donné l'adresse d'Amyot, vous m'avez promis, à moi, trois milles livres..... Vous le rappelez-vous?

— En effet, mon révérend; vous avez une excellente mémoire.

J'ouvris mon secrétaire et je lui comptai la somme.

Il l'empocha.

— N'oubliez pas nos huguenots, me dit-il, je prêche le carême à Saint-Gervais et je confesse tous les jours après le sermon... Envoyez-moi ces gredins-là le plus tôt possible.

— C'est convenu, mon révérend.

Nos amoureux calvinistes furent obligés, en effet, d'en passer par le confessionnal.

L'abjuration se fit le surlendemain, à la chapelle des Filles-du-Calvaire, située à deux pas de chez moi, et la cérémonie terminée,

Chavagnac et Châtillon vinrent me rendre des hommages entièrement catholiques.

Cependant, malgré toute la confiance due aux maximes théologiques du saint homme, qui m'employait ainsi à faire rentrer au bercail des brebis égarées, cette conversion-là, j'en ai peur, me comptera médiocrement pour le ciel.

III

Deux mois après l'aventure de Chavagnac et de Châtillon, une circonstance imprévue acheva de me rendre à mon ancien caractère, effaçant ce qui restait encore de mes pénibles souvenirs.

Mon gros maréchal revint de Naples, après quatre ans d'absence. Je donnai congé à tout ce qui pouvait lui porter ombrage, me souciant fort peu d'apprendre que Chavagnac romprait en visière au père André et que Châtillon se referait huguenot.

Bassompierre, d'ailleurs, avait besoin de consolations.

Sa femme, cette adorable petite marquise dont j'admirais, à l'auberge d'Évreux, la jolie main rose et mignonne, s'était laissé mourir en Italie. Le maréchal l'avait beaucoup regrettée, car ses excursions galantes hors du toit conjugal ne l'empêchaient pas de témoigner à la marquise un véritable et sincère attachement.

Eu égard à sa position de veuf, il ne jugea pas utile d'apporter dans nos relations le mystère d'autrefois.

On s'aperçut bientôt qu'il était maître de la place. Comme on le savait assez mauvaise tête, les autres assaillants renoncèrent à leurs prétentions, et personne ne s'avisa plus de former le siége de mon cœur.

Nous reprîmes au coin du feu nos longues et douces causeries. Bassompierre avait gardé son esprit caustique et sa malignité charmante. Je le mis au courant des nouvelles et des petits scandales; je lui racontai les bons tours joués à l'Éminence, et il me récompensa de mon adresse par des baisers sans nombre.

C'était son ancien droit, je ne pouvais le lui contester sans déni de justice.

— Marion, me dit-il, savez-vous ce qui a décidé le cardinal à me gratifier d'une ambassade? Savez-vous pourquoi il a prolongé quatre ans mon exil?

— Non, pourquoi?

— Eh bien, ma chère, il avait eu vent de mes projets, le traître! mais l'absence n'a fait que les rendre plus inébranlables; les obstacles ne m'arrêteront pas..... Je veux exclure de notre langue le mot *impossible*. Pour tout dire, en un mot, j'ai fait le serment solennel d'obliger Louis XIII à donner un dauphin à la France.

— Quoi! mon ami, vous songez sérieusement à renouveler cette vieille tentative?

— Oui, Marion... oui, j'y songe! Cette fois, je l'espère, il n'y aura plus ni dame de Chevreuse, ni cligne-musette pour déranger mes plans et casser le nez à mes espérances. Soyez tranquille, j'aurai l'œil à tout : le cardinal n'y verra que du feu.

— Mais quelles ressources mettrez-vous en œuvre? Le roi n'a pas changé de nature; il se comporte toujours assez bien dans les combats et donne sa valeur à la guerre pour mieux en déshériter l'amour.

— Fort bien, Marion, fort bien! Parfois un rayon de soleil fond la neige des Alpes et, je vous le dis tout bas, j'ai par devers

moi un gentil soleil radieux, qui fondra nécessairement les glaçons de la royauté.

— En êtes-vous bien sûr, maréchal ?

— Oui, ma belle, écoutez ma combinaison. J'ai une petite filleule très-agaçante : minois enchanteur, œil langoureux, taille divine et quinze ans tout au plus. Cela forme une assez jolie collection de trésors, et le roi, dans une promenade au parc de Versailles *, s'est montré juste appréciateur des charmes naissants et des grâces enfantines de mademoiselle de Lafayette. Ainsi se nomme ma filleule. On m'a donné ces détails à mon retour, et je me suis empressé de faire admettre la jeune personne au nombre des filles d'honneur de la reine.

— Voilà qui est imprudent, maréchal.

— Non, certes !.. ne vous l'ai-je pas dit, j'aurai l'œil à tout. Le roi distingue ma petite Louise ; il lui a déjà parlé plusieurs fois, et la douce enfant me rapporte ses discours avec une angélique candeur. C'est un modèle de sagesse, elle est innocente et pieuse comme un chérubin. Je lui ai fait une peinture alarmante des calamités qui menacent le royaume, si le roi meurt sans héritier, et j'ai eu le talent de la convaincre, avec toutes les circonlocutions qu'exigent son âge et ses vertus, des inappréciables avantages qui peuvent résulter de l'affection du monarque pour elle. Louise m'a compris, chère enfant ! elle m'a juré de faire tout au monde pour engager Louis XIII à mieux se conduire avec la reine. Que dites-vous de cela, Marion ? Il est impossible que Sa très-chaste Majesté ne s'allume pas le cœur aux beaux yeux de ma filleule ; la reine profitera de l'heureuse influence que des charmes étrangers auront produite sur son époux, et la cour entière sera dans le ravissement..... excepté ce damné ministre. Je déjouerai toutes ses

* La cour, à cette époque, choisissait Saint-Germain pour habitation de plaisance ; mais elle habitait aussi quelquefois Versailles, où il y avait un petit château royal et un parc. C'était là surtout que se donnaient les rendez-vous de chasse. (*Note de l'Éditeur.*)

intrigues, oui, morbleu! j'en prends l'engagement d'honneur.

— Bravo, maréchal! battez-le sans miséricorde!

— Il est évident, s'écria Bassompierre, qu'il fomente des brouilles entre Louis XIII et Anne d'Autriche pour empêcher la naissance de mon dauphin.

— C'est positif, mon ami.

— N'est-ce pas? Le misérable, Dieu me pardonne, veut être roi! Il spécule honteusement sur la santé chancelante de son maître. Si le trône manque d'héritier direct, Gaston n'offrira qu'un faible obstacle à des vues ambitieuses et n'empêchera certes point Richelieu de s'y asseoir. Donc, il nous faut un dauphin, ma chère, il nous le faut, quoi qu'il en coûte! Mes manœuvres réussiront, ou je consens à ne plus vous embrasser de ma vie.

— Par exemple!.. j'ai beaucoup de confiance en votre habileté, maréchal, oui sans doute; mais un malheur peut arriver, et je suis résolue, je vous le déclare, à ne pas en supporter les conséquences.

— Toujours la même, s'écria-t-il, toujours spirituelle et délicieuse!

Il fut obligé de suspendre ses louanges et de modérer ses transports. On venait nous dire que plusieurs personnes attendaient au salon.

Depuis le retour de Bassompierre, il y avait plus de retenue dans mon cercle. Je reprenais mes soirées littéraires, auxquelles assistaient bon nombre de nouveaux et illustres personnages.

Malherbe était mort. Racan, son élève, recueillait la meilleure part de son héritage poétique, et les *Bergeries* obtenaient alors un succès de vogue incroyable. Je priai l'auteur d'en faire jouer une chez moi. Il y consentit, et m'apporta *la Fille à marier* *.

* Il est convenu que Malherbe a régularisé la poésie française. Avant Malherbe, on chantait en Provence des poésies religieuses connues encore dans tout notre Midi, et qui renferment des beautés du premier ordre. Ce qu'on y trouve surtout, c'est une entente merveilleuse des vers, et une continuelle richesse de rimes. Il y

Je fis construire un petit théâtre dans la pièce la plus vaste de mon hôtel.

Tout fut prêt en moins de huit jours.

La représentation de la *Bergerie* devait avoir lieu le soir même.

Pour faciliter la distribution des rôles, je dus inviter quelques femmes, et je songeai tout d'abord à madame des Loges. Elle m'amena la présidente Perrot et la présidente des Étangs.

Si l'on est surpris de voir des personnes jalouses de leur considération fréquenter ainsi ma demeure, je dirai qu'on refusait assez généralement de croire aux aventures dont certaines langues malveillantes propageaient le bruit. Rien ne m'obligeait à faire ma confession, comme je la fais à cette heure. Ma franchise eût été par trop niaise. Je ne convenais de rien pour ne pas convenir de tout. Les articles de Théophraste étaient taxés par bien des gens de calomnies infâmes.

Et puis, sauf un court instant de délire, causé par le ministre et ses manœuvres, je n'avais jamais affiché le scandale.

Tous mes amants gardaient pour moi de l'estime et faisaient la part de l'entraînement de ma nature. On me regardait comme une excellente fille, un peu légère, mais observant assez la décence à l'extérieur. L'hôtel Rambouillet, seul, se permettait de jeter le blâme sur ma conduite, et je m'en inquiétais fort peu.

L'hôtel Rambouillet tenait la férule : c'était un pédagogue.

Ninon, qui abusa bien plus que moi de l'intrigue, eut pour amies plus tard, et à une époque où elle ne s'était pas amendée le moins du monde, mesdames de La Ferté, de La Sablière et de La

a, entre autres, un chant de sainte Madeleine à la sainte Baume, dont les strophes sont aussi bien faites et aussi bien rimées que celle-ci :

> Sortez d'ici, farouches animaux,
> Sortez d'ici, cédez-moi cette baume,
> Mon médecin y veut guérir mes maux
> En les touchant de son souverain baume.

Boileau n'a pas connu ce poëte, qui se nommait le père Laurent.

MÉRY.

Fayette : par conséquent, je pouvais bien recevoir des présidentes.

Cette représentation de *la Fille à marier* valut à l'élève de Malherbe une foule de compliments et d'éloges.

On connaît le sujet de la pièce ; elle a été représentée, depuis, dans tous les boudoirs. Mademoiselle de Lenclos joua le rôle de la *Fille*.

La présidente Perrot, très-agréable encore et très-éveillée, bien qu'elle eût abusé de la progéniture et gratifié son époux de dix-huit garçons, fit la *Servante*. Châtillon ayant enfin compris que ses menaces étaient superflues, se chargea de l'*Écolier impertinent*, et Chavagnac, resté catholique sans condition, accepta celui du *Premier amoureux*. Marguerite, Villarceaux et ce bavard d'avocat Patru étaient les autres soupirants de la demoiselle.

Quant au rôle du *Père*, il fut rempli par mon gros maréchal avec infiniment d'entrain, de comique et de verve.

Gautier Garguille n'eût pas mieux réussi.

Je n'avais point accepté de rôle, afin d'être tout entière à mes devoirs de maîtresse de maison. Comme je l'ai dit plus haut, j'avais à cette soirée de fort illustres personnages.

En première ligne, je citerai ce fameux roi d'Éthiopie, que la cour et la ville se disputaient alors, et sur lequel pleuvaient les invitations. Il s'appelait Zaga-Christ, avait un fort beau teint bronzé et portait le costume oriental avec une grande noblesse.

On a prétendu que c'était un intrigant de bas étage, qui avait découvert ce moyen d'être reçu partout et de vivre largement aux dépens de tous. Plusieurs individus, assez dignes de foi, disaient que la noire majesté se laissait, de temps à autre, surprendre dans le mystère de sa garderobe.

A les en croire, elle se fabriquait tous les matins un visage.

Quoi qu'il en fût, Zaga-Christ faisait des conquêtes à désespérer la race blanche. Madame de Saulnier, dans le nombre, pouvait éclairer bien des doutes et dire s'il était bon teint.

Ce respectable potentat des régions africaines mourut à Ruel, où on l'enterra pompeusement avec cette épitaphe :

Ci-gît le roi d'Éthiopie,
L'original ou la copie.
Le fut-il? ne le fut-il pas?
La mort a fini ces débats.

Il y avait eu, ce même soir, un grand dîner chez madame des Loges. Elle devait m'amener ses convives.

Ma surprise fut grande, en voyant tomber à mon hôtel Gaston, le frère du roi, accompagné du prince de Condé, de Henri de Montmorency et de monseigneur Hercule de Rohan-Montbazon, père de madame de Chevreuse.

Le premier prince du sang, le jeune duc et le vieux comte avaient débouché de nombreux flacons à la table de madame des Loges : on s'en apercevait à leur gaieté folle.

Monsieur avait payé les splendeurs du festin.

Il cherchait à droite et à gauche des consolations à son veuvage; car sa femme était morte, après neuf mois d'hyménée, en lui laissant une fille *. Le cercueil se refermait à peine sur la défunte qu'il voulut épouser en secondes noces Marie de Gonzague, héritière du duché de Mantoue; mais le cardinal avait des motifs pour empêcher ce mariage.

Gaston se vit forcé de renoncer à la jeune princesse.

Je devais connaître un jour Marie de Gonzague au milieu d'événements bien déplorables.

On appelait Monsieur la *linotte* de madame des Loges, parce qu'il allait constamment lui faire toutes les plaintes possibles du roi, du cardinal et, ce qui est plus curieux, de ses autres maîtresses. Le frère de Louis XIII ne jugeait pas convenable d'imiter la vertueuse décence du monarque. C'était un vert-galant du premier ordre; il ressemblait beaucoup à Henri IV, mais seulement sous

* Cette fille de Gaston fut depuis la Grande Mademoiselle.
(*Note de l'Éditeur.*)

ce rapport. Outre madame des Loges qui le gardait par amour-propre, il affichait la Ribaudon du quartier Saint-Paul, et une autre créature appelée mademoiselle Louison de Tours.

La Ribaudon, petite femme frêle et délicate, mourut pour avoir oublié de régler sur ses forces son goût pour le plaisir.

Quant à la demoiselle Louison de Tours, c'est une jeune personne fort laide, fort commune et dépourvue de toute sorte d'esprit, ce qui ne l'avait pas empêchée de persuader à Monsieur qu'elle en possédait beaucoup, le prince n'étant pas difficile à convaincre à cet égard.

Monseigneur de Condé se montrait le digne compagnon de débauche de Gaston, tout en jouant l'homme grave à l'hôtel Rambouillet. Ces messieurs, à partir du jour où ils furent amenés chez moi, daignèrent me rendre d'assez fréquentes visites. Je ne leur reconnus ni à l'un ni à l'autre de qualités bien supérieures.

Gaston était grossier, fanfaron, vantard, inconséquent. Pour le prince, il n'eut de sa vie d'autre mérite que celui d'avoir été le père d'un héros *.

Henri de Montmorency avait droit, en revanche, à tous les éloges. C'était des seigneurs de la cour le plus aimable et le plus aimé. Son beau caractère, sa valeur sans égale et l'éclat de son nom le rendaient l'idole de Paris et de la province. J'ai rarement vu de tournure plus noble, de front plus majestueux et plus sublime.

Déjà Montmorency était couvert de gloire.

A l'âge de dix-huit ans, il se distingua dans les guerres du Languedoc et battit les armées calvinistes. Nommé plus tard grand-amiral, il reprit l'île de Rhé, envahie par les huguenots, et laissa pour quatre-vingt mille écus de munitions, sa propriété légitime après la victoire, avec cette belle réponse.

— « Je ne suis pas venu pour augmenter ma fortune, mais pour acquérir de l'honneur ! »

* Le grand Condé. *(Note de l'Éditeur.)*

Certes, j'étais mille fois plus heureuse et plus fière de recevoir ce jeune homme que tous les Gaston possibles.

Montmorency me fit un peu la cour ; mais lui aussi était attiré par ma ressemblance avec la reine. Il l'aimait, on ne l'ignorait pas, de toutes les forces de son âme.

En présence d'un cavalier si séduisant, Anne d'Autriche elle-même n'était pas bien sûre de son cœur. Elle pria le duc de quitter momentanément la France, lui laissant entendre que Louis XIII avait conçu des soupçons.

Le jeune héros alla battre en Piémont les Espagnols, commandés par le prince Doria, et conquit le bâton de maréchal.

Ce fut au retour de cette campagne brillante que sa haine contre le cardinal prit naissance.

Montmorency, comme tous les grands cœurs, comme tous les esprits généreux, détestait l'injustice. Richelieu venait de lui voler impudemment son titre d'amiral ; il avait tué son cousin Boutteville, après s'être montré sourd aux instances les plus vives, aux supplications les plus humbles. Henri savait, en outre, que ce prêtre osait jeter les yeux sur la reine... sur la reine qu'il aimait, lui, d'un amour si pur et si respectueux !

Cette pensée le mettait au désespoir.

Il parlait du ministre avec un accent de colère et une violence de langage dont il ne pouvait se défendre.

J'essayais de modérer sa fougue, d'autant plus que le maréchal, se fiant trop aux grilles adaptées à mes cheminées, faisait chorus avec lui.

Réunis sur ce point, ils furent bientôt divisés sur un autre.

Voyant Montmorency me témoigner une assiduité constante, Bassompierre, pour la première fois, se montra jaloux, soit que l'approche de la vieillesse lui fît comprendre la nécessité de s'attacher à notre amour, soit que son rival me courtisât trop ouvertement en sa présence.

Henri, de son côté, devina bientôt où en était le maréchal avec moi.

Cette découverte le piqua.

Ils se refroidirent l'un pour l'autre, et je les entendais, par intervalles, échanger des paroles d'aigreur.

Un soir où il y eut ballet dans mes salons, le duc se moqua des airs de sylphe de Bassompierre et se permit sur la danse du maréchal une foule de plaisanteries mordantes.

Celui-ci, fatigué de l'entendre, s'écria :

« — Oui, pardieu ! vous avez plus d'esprit que moi aux pieds... mais aux pieds seulement, monseigneur ! »

Impétueux et fier, Henri regarda ces paroles comme une insulte, et toisant le maréchal avec menace :

« — Si je n'ai pas aussi bon bec, monsieur, répondit-il, j'ai aussi bonne lame !

« — Oui-dà ! vous avez l'épée du grand Anne de Montmorency ! »

La querelle devenait sérieuse.

Je suppliais Henri du regard, je fermais la bouche au maréchal ; mais je ne pus rien obtenir. Malgré mes prières et mes supplications, ils voulaient descendre au jardin pour se battre.

Heureusement Ninon vint à mon secours.

Elle tourna leur fureur en ridicule, déclarant que les deux plus aimables cavaliers du bal ne pouvaient ainsi troubler la fête et la gaieté commune.

— Vous égorger, messieurs ! s'écria-t-elle, mais ce serait d'une impolitesse flagrante !

A ces mots, elle se jeta au cou de Montmorency et colla ses jolies lèvres aux joues encore pâles du héros ; puis, se retournant vers le maréchal, elle lui donna la même accolade, et dit ensuite :

— C'est fini, la paix est conclue ! vous vous êtes embrassés par mon intermédiaire.

Le moyen de résister à cela ?

Nos deux antagonistes ne voulurent pas garder le baiser de Ninon, et le lui rendirent aussitôt.

Ils se prirent ensuite la main en riant, et tout fut dit.

Monseigneur Hercule, qui d'abord s'était joint à moi pour apaiser les adversaires, se montra très-humilié de voir une caresse de mademoiselle de Lenclos l'emporter sur la voix de l'expérience. Ninon l'embrassa pour lui prouver qu'un baiser d'elle valait mieux que toute la morale possible, et monseigneur Hercule finit par être de cet avis.

C'était une fort belle tête de vieillard.

Il portait la bonté peinte sur sa figure ; mais cette bonté-là même dépassait les bornes et allait surtout beaucoup trop loin vis-à-vis de madame de Montbazon, sa noble moitié. On disait hautement de cette dernière qu'elle avait rivalisé d'ardeur avec les cotillons les moins prudes de la cour de Henri IV.

A l'époque où elle jouissait de tout l'éclat de sa beauté, madame de Montbazon disait qu'une femme de trente ans était bonne à jeter à la rivière. Elle modifia son opinion en atteignant ce terme fatal et en comptant la multitude d'adorateurs qui lui restaient encore.

Avec les gens de cour, je recevais aussi des gens d'Eglise.

L'auteur des *Bergeries* m'avait présenté l'ancien intendant de Richelieu, Henri d'Escoubleau de Sourdis, archevêque de Bordeaux. Ce prélat aimable nous arrivait en costume de laïque très-simple, et savait causer galanterie sans franchir les limites de la décence.

Un autre dignitaire ecclésiastique, ayant su que je donnais de fort bons dîners, se présenta tout seul.

Il s'appelait Éléonor d'Étampes et passait pour le plus éhonté gourmand du royaume. Bien que ce fût le moindre de ses vices, il était aimé du cardinal et en avait obtenu tout récemment l'archevêché de Reims.

Le protégé valait le protecteur.

Monsieur de Reims dévorait quatre fois son dîner avant de le manger : la première en l'ordonnant pour le lendemain, la seconde

en y rêvant la nuit, la troisième en y ajoutant à son réveil de nouveaux services, et la quatrième en allant humer à la cuisine le fumet des casseroles.

Ses revenus d'archevêque ne suffisant pas aux besoins de sa gourmandise, il trouvait moyen d'arranger les choses en se livrant à l'escroquerie.

Comme il n'avait pas payé son loyer depuis quatre ans dans la maison de M. de Bistrade, conseiller au grand Châtelet, l'honnête prélat choisit une nuit sombre et déménagea par la fenêtre.

Un dimanche, après avoir chanté la messe à Bourgueil, il confessa le sacristain de l'endroit. Le brave homme lui confia qu'il avait douze mille livres cachées dans un trou de la muraille et le pria de lui garder cet argent, destiné à marier une de ses filles, et dont il avait peur que sa femme ne s'emparât. Éléonor reçut la somme. Huit mois après, quand le sacristain vint la lui réclamer, le digne archevêque nia le dépôt, le traita d'imposteur et l'envoya paître.

Je connus ces honorables détails un peu trop tard et après avoir été volée moi-même : l'archevêque fit emporter par ses gens une très-belle tapisserie de Florence, dont je voulais me défaire, et jamais il ne parla de la payer.

L'occasion était favorable pour me débarrasser de lui.

Bulmann fut chargé de lui interdire ma porte et de lui remettre ce billet :

« Je vous fais cadeau de ma tapisserie, pour ne pas trop surcharger votre conscience ; mais il n'y a plus rien à *vendre* chez moi : daignez, je vous prie, *acheter* autre part. »

La leçon était dure.

Il en reçut plus d'une de la même force et resta néanmoins incorrigible. Richelieu avait beau lui donner de l'argent pour qu'il ne volât plus, l'archevêque n'était pas d'humeur à perdre d'aussi bonnes habitudes. Il les garda jusqu'à sa mort et réussit à escroquer sa confession au père La Vallée, qui l'assistait à ce moment suprême.

Celui-ci connaissait tout au long la scandaleuse existence d'Éléonor. Indigné de n'entendre que des balivernes, il s'écria :

« — Eh! monseigneur, ce sont là des fautes vénielles, et vous avez les sept péchés capitaux sur la conscience ! »

Alors, il lui raconta sa vie d'un bout à l'autre.

L'archevêque ne pouvait nier ; il approuva du geste chaque paragraphe de cette édifiante histoire, et rendit le dernier soupir avec le projet bien formel d'aller escamoter à saint Pierre son trousseau de clefs, seul moyen qui lui restât d'aller en paradis.

Le magnifique service de ma table m'avait encore amené Guillaume de Beautru, gourmand aussi incorrigible que l'autre, et plus ivrogne ; mais du moins était-ce un honnête homme.

Émery le tenait en grande estime comme financier.

Beautru ne montrait point l'esprit lourd et la niaiserie de ses confrères. Quand il ne s'oubliait pas jusqu'à l'ivresse, il était fin, joyeux, satirique, et si mordant qu'il impatientait parfois les plus pacifiques.

Un jour, le vieux Hercule s'irrita de ses plaisanteries et menaça de lui donner un coup de pied.

— Ah! monseigneur, dit Beautru, pourquoi pas un coup de corne?

Enfin, pour terminer la liste de mes hôtes, j'écrirai le nom de M. de Termes, frère du duc de Bellegarde. Il logeait vis-à-vis du couvent des Filles-Dieu, dans la rue des Tournelles même, et le récit de ses étranges aventures m'avait inspiré le désir de faire sa connaissance.

Surpris au Louvre dans l'appartement d'une fille de la reine-mère, de Termes sauta du premier étage dans la cour, par un froid très-vif et sous un vêtement plus que léger. Les gardes crurent avoir affaire à un fantôme. Il les culbuta pour fuir.

On trouva très-chevaleresque cette manière de sauver la réputation d'une fille d'*honneur*.

J'ai dit que la maison de ce héros de galanterie se trouvait en face du monastère des Filles-Dieu.

Quelques cellules de religieuses donnaient sur la rue, et, dans une de ces cellules, de Termes fit la découverte d'un jeune et frais minois, que ne déparaient pas trop la guimpe et le voile.

La rue était étroite. Par une nuit sombre, l'audacieux jeta du quatrième étage une échelle, dont l'autre bout alla reposer sur l'une des fenêtres du couvent; puis il traversa ce pont aérien pour aller saluer et complimenter la religieuse.

Elle s'imagina, dit la chronique, recevoir la visite du plus bel ange des cieux.

Raisonnablement fat, de Termes entretint la nonne dans son erreur; et, comme la manœuvre de l'échelle se renouvela souvent, il dut laisser à la pauvre fille une singulière opinion sur la moralité des êtres célestes.

La représentation de la *Bergerie* venait de finir.

Racan et ses interprètes obtenaient des compliments unanimes, lorsque nous entendîmes tout à coup un grand bruit dans la cour.

On se mit à la fenêtre, et on aperçut plusieurs gentilshommes de la maison de Gaston, venus à cheval et accompagnés d'une multitude de valets portant des torches. Tous ces gens, ayant d'abord été chez madame des Loges, avaient su, là, que le prince assistait à ma soirée.

— Monseigneur, crièrent-ils en le reconnaissant à la fenêtre, La Rochelle est prise!.. M. le maréchal de Marillac vous en apporte la nouvelle de la part du roi!

Effectivement, Marillac fut bientôt au milieu de nous.

Il nous confirma le triomphe de l'Eminence.

— Par la mort Dieu! s'écria Gaston, regardant le messager de travers, vous pouviez vous dispenser de troubler la fête, en nous apprenant pareille chose!

Tout mon cercle était de l'avis de Monsieur.

Je regardai Ninon.

La même pensée nous accabla. Seules, nous pouvions dire à quel prix le Cardinal avait remporté cette victoire.

Marillac n'aimait pas le ministre. Il trouva tout simple que l'objet de sa mission n'excitât pas en nous un vif enthousiasme. C'était un vieux soldat, tout couvert de glorieuses blessures, franc, loyal, un naturel à la Bassompierre. Chargé des travaux de la digue, il s'était fait remarquer par son zèle, et le roi venait de le nommer commandant de l'armée de Champagne.

Le brave maréchal s'excusa de son mieux d'avoir dérangé nos plaisirs.

— Monseigneur, dit-il, je suis forcé de remplir ma mission. Tout ce qui reste de la cour à Paris a l'ordre de se mettre en route à l'instant même, pour aller à la rencontre de Richelieu... Oui, monseigneur... Il revient en conquérant!

Gaston pesta, jura, tempêta contre le cardinal et cria tout haut ce que chacun pensait tout bas.

Mais il ne pouvait désobéir.

Ses gentilshommes lui amenaient son carrosse. La reine avait déjà pris les devants; elle et Monsieur, durent, à près de minuit, courir sur la route du Poitou.

Il eût été fort imprudent à Condé, à Montmorency et à Bassompierre de ne pas suivre Gaston, afin d'aller aussi courtiser le despote, dont le fatal pouvoir s'augmentait encore de la prise d'une ville aussi importante que La Rochelle.

Tous partirent.

Commencée joyeusement, notre soirée finit presque par des larmes.

Deux jours après, le cardinal arriva.

Jamais empereur romain n'entendit plus d'applaudissements autour de son char, et ce fut une honte de voir les ovations pompeuses que lui décerna le peuple parisien. Ce prêtre tranchait de l'Alexandre et se couronnait de lauriers.

Messieurs les poëtes abusèrent de la permission que prend trop souvent leur muse d'exagérer le mérite et de flagorner la puissance.

Il y eut un véritable déluge d'odes et d'épîtres, une avalanche de sonnets.

Le cardinal, croyant ces messieurs sur parole, se proclamait tout simplement le premier héros de l'univers. Il humait les parfums de la poésie, respirait les fleurs de la rhétorique, se nourrissait de bouts-rimés, s'enivrait de harangues et absorbait la gloire à pleins poumons.

Décidément, il ne peut s'arrêter en si beau chemin! Voici le cas, ou jamais, d'essayer la conquête du monde!

Ce fier généralissime de toutes les armées du royaume, se repose une semaine, reprend la cuirasse, va soutenir en personne la guerre du Piémont, et jure de terrasser l'orgueil de la maison d'Autriche.

Le voilà parti!

Dans cette campagne, Louis XIII joua le rôle de soldat de Richelieu.

Afin d'avoir à ses hauts faits d'armes le plus grand nombre de témoins possible, le cardinal nous emmena, cette fois, toute la cour. Paris se métamorphosa subitement en un vrai désert. Il ne nous resta que messieurs les poëtes, fort déconsidérés dans notre estime, et dont rien ne pouvait excuser les indignes flatteries.

Un seul n'avait pas suivi leur exemple.

C'était Saint-Évremond, devenu par nos confidences l'irréconciliable ennemi du cardinal.

Il tenait beaucoup trop à l'amour de mademoiselle de Lenclos et à mon amitié pour aller prostituer de la sorte les caresses de sa muse. Villarceaux et lui furent, pendant six mois, notre unique société.

Marguerite se montrait fort aimable.

Je m'habituais à voir en lui un ami franc et loyal. Son affection n'était pas douteuse, et il m'en donna la marque la plus évidente, en faisant tout son possible pour me réconcilier avec la comtesse, sa mère.

Attaquée d'une maladie dangereuse, la noble dame se sentait chaque jour dépérir.

Touchant au terme fatal, où les rancunes s'apaisent et où la haine s'éteint, peut-être songea-t-elle que mes fautes eussent été moins graves, si elle ne m'avait pas aussi cruellement punie d'abord.

Elle se laissa fléchir ; Marguerite me conduisit à son lit de souffrance.

Je ne pouvais passer le seuil de cette maison sans éprouver un douloureux saisissement. Là s'étaient autrefois annoncées les premières phases de mon incompréhensible destin. Je me rappelais la bonté de ma marraine, sa douce bienveillance ; mais je me rappelais aussi la dureté qui avait suivi ses bienfaits, la façon cruelle et méprisante dont elle avait accueilli mon repentir. Je trouvais deux femmes en elles, l'une méritant toute ma gratitude, tout mon amour, et l'autre coupable de mes plus affreuses tortures.

Mais lorsque je vis la malade tourner vers moi sa prunelle éteinte et me tendre sa main décharnée, je n'eus plus la force de conserver le moindre ressentiment. Je m'emparai de cette main qu'elle me présentait, j'y collai mes lèvres et je l'arrosai de mes pleurs.

— Ah ! madame, lui dis-je au milieu de mes sanglots, vous daignez enfin m'accorder le pardon... Soyez bénie sur la terre et dans le ciel !

— Hélas ! répondit la comtesse en se soulevant à demi et en attirant à elle ma tête éplorée, tu m'as vue bien impitoyable pour toi, ma pauvre enfant !

— Ma marraine ! ma chère marraine !.. j'ai tout oublié !

— Oui, Marguerite me le disait, tu as bon cœur. Sur le point de paraître devant Dieu, je sens qu'il est défendu à la créature de manquer de miséricorde et d'indulgence. En face du juge suprême, nul d'entre nous ne peut se flatter de paraître moins condamnable

que ses frères. C'était à moi d'excuser tes fautes et de guider ta jeunesse; je devais remplacer ta mère absente. Au lieu de cela, je t'ai découragée par le reproche... Pardonne-moi!.. je le reconnais trop tard, la logique du monde n'est pas la logique du ciel.

Longtemps, elle me tint pressée contre son sein.

Pauvre femme! elle me disait de lui pardonner, elle s'humiliait devant moi!.. devant moi, dont la coupable conduite n'avait que trop justifié ses rigueurs.

Dans mon émotion, je ne proférais pas une parole, et la vue de mes larmes pouvait seule lui prouver combien je regrettais mes torts.

Saint-Évremond pria sa mère de me laisser demeurer à l'hôtel et d'accepter mes soins jusqu'à son rétablissement.

La comtesse y consentit avec bonheur, et dès ce moment je ne quittai plus son chevet.

Mais, hélas! le ciel ne voulait pas la conserver à notre amour! Le mal fit des progrès rapides. Je ne retrouvais l'affection de ma marraine que pour être inconsolable de sa perte.

Elle rendit le dernier soupir entre mes bras.

Je pleurais encore sur sa tombe, quand mon frère Eustache, arrivant de Châlons, où il était en congé depuis trois mois, m'apporta tout à coup un autre sujet de désespoir.

Notre mère n'était plus.

Notre mère, sainte et digne gardienne de mon enfance! notre mère dont j'ai si fatalement oublié les leçons et les conseils, et qui, peut-être, à son lit de mort, a continué de me maudire!

Eustache me jura qu'elle m'avait pardonné comme ma marraine.

Il s'efforça par ses douces caresses d'effacer la triste impression de son accueil d'autrefois.

Portée sur le testament de la comtesse pour un legs de deux cent mille livres, je voulais refuser cette touchante et dernière preuve de bonté. Marguerite s'y opposa vivement : la malade avait dicté cette clause à sa prière.

Je quittai la rue Saint-Thomas-du-Louvre et je regagnai la rue des Tournelles, où je fis prendre le deuil à toute ma maison.

Eustache m'annonça que mon père désirait me voir. Je le suppliai de retourner en Champagne et de le ramener avec lui. Ma triste destinée avait eu surtout du retentissement dans ma ville natale, et je n'osais y paraître.

Pour surcroît d'obstacles, mes sœurs, mariées d'une façon très-convenable, ne menaient pourtant pas une conduite exemplaire. Jacqueline surtout, devenue la femme d'un hobereau de province, mécontentait gravement M. de La Montagne, son mari. Chaque jour il la menaçait de l'enfermer dans un couvent.

Il exécuta bientôt cette menace, et le hasard voulut que Jacqueline fût emprisonnée à deux pas de chez moi.

Ce scandale donné par mes sœurs n'avait pas peu contribué à me ramener ma famille et la comtesse.

Gabriel Delorme arriva; Joseph Camusard l'accompagnait.

Depuis la mort de ma mère, ils vivaient ensemble.

Mais il était écrit que le malheureux huissier à verge ne ferait pas un voyage dans la capitale, sans y essuyer toutes sortes d'infortunes et de déboires.

Comme il se promenait au Cours, il rencontra Lisette, sa méprisable moitié, qui l'accabla d'injures et eut l'audace de le suivre jusqu'à la maison, où elle continua la scène entamée sur la promenade. Elle déclara que, la place d'une femme étant auprès de son mari, elle venait s'installer chez moi.

Je traitai du haut en bas cette malheureuse, et je la fis jeter dehors par mes laquais.

Écoutant aussitôt mes conseils, Joseph adressa au parlement une demande en divorce. Il obtint justice, à charge par lui de fournir annuellement à Lisette une pension alimentaire de six cents livres, ou de lui verser mille écus, une fois payés.

Il reçut de moi cette somme, et j'obligeai mon père à prendre cinquante mille livres sur le legs de ma marraine. J'eus ainsi la

satisfaction de débarrasser ce pauvre Joseph de son indigne femme et d'assurer à Gabriel Delorme une honorable et douce existence pour ses vieux jours.

Ce bon père me fit ses adieux en pleurant.

Eustache partit pour l'armée; je me retrouvai seule, après avoir goûté les saintes joies de la famille, dont je m'étais crue déshéritée à jamais.

Toute la cour nous revint au commencement de novembre.

Son Éminence n'avait pas, à beaucoup près, des allures aussi triomphantes qu'à son retour de La Rochelle. Louis XIII était tombé dangereusement malade à Lyon. Toutes les personnes qui l'entouraient dans cette maladie lui ayant fait une peinture alarmante des empiétements de son ministre et des malheurs prêts à en résulter pour la France, le prince effrayé jura d'ôter le pouvoir au cardinal et de le disgrâcier aussitôt qu'on serait rentré au Louvre.

Cette nouvelle se propagea rapidement.

Les ennemis du ministre ne déguisaient pas leur impatience et hâtaient de tous leurs vœux le moment où l'orage éclaterait sur sa tête.

Richelieu marchait avec incertitude et défiance au milieu d'un dédale d'intrigues, ignorant encore à quel fil de salut il rattacherait sa fortune.

Mais il ne perdait pas l'espoir de déjouer cette trame dangereuse.

Il prit en attendant une attitude froide et solennelle, qui déconcerta bien un peu les conjurés et fit croire à certaines personnes qu'il était sûr de reconquérir son despotisme sur l'esprit du roi.

Je partageais ce dernier avis et je croyais agir avec prudence en bridant chez moi les discours séditieux, jusqu'à plus ample certitude du succès de la conjuration, lorsque je reçus un billet signé de Richelieu lui-même.

Il m'invitait à me rendre à son palais, qui n'était pas encore entièrement achevé, mais dont l'aile droite lui suffisait pour l'heure.

Je voulus me donner le mérite d'une prompte obéissance.

Grassin n'était pas à l'hôtel. Il avait été forcé de se rendre à je ne sais quelle mystérieuse invitation de la police.

Sans attendre le retour de mon cocher, je fis venir une chaise, pour me conduire au Palais-Cardinal, ne devinant pas de quelle nature allait être mon entretien avec le ministre.

IV

Ce palais, bâti par Richelieu, l'emportait de beaucoup sur le Louvre en magnificence; les décorations en étaient d'un luxe inouï, et le puissant prélat avait jeté des millions dans ce monument fastueux de son orgueil.

Je traversai les galeries encombrées de gardes.

L'écrit que j'avais à la main me tenait lieu de laisser-passer, et j'atteignis une antichambre immense, dont les lambris, chargés de dorures, portaient les inscriptions les plus suspectes et les devises les plus téméraires.

Au-dessus d'un sphinx accroupi sur une cheminée de marbre de Paros, le ministre avait fait peindre un chapeau de cardinal, qui entourait de ses cordons flottants une tiare et une couronne.

On lisait au bas ces mots latins :

*Devinctus devinciet ambas**.

* Ce nœud les attachera l'une à l'autre.

Il était impossible à Richelieu de dévoiler plus ouvertement le but auquel tendaient ses manœuvres politiques : il voulait réunir sur sa tête la puissance temporelle et la puissance spirituelle, se déclarer tout ensemble pape et roi.

L'antichambre regorgeait de plats valets de cour, attendant que le cardinal voulût bien leur donner audience.

Ces messieurs se permirent de singuliers clignements de paupière. On avait tiré jadis de ridicules conclusions de mes fréquentes visites à Richelieu, et cela me déplut de voir tous ces hommes chuchoter entre eux.

Je devinais leurs propos malveillants ; la rougeur me montait au front, et j'allais éclater.

Mais, tout à coup, je me sentis prendre par la robe.

En me retournant, j'aperçus une très-jeune fille, dont les yeux, gonflés de pleurs, se levaient suppliants vers moi.

— Par grâce, madame, au nom du ciel, souffrez que je pénètre avec vous chez Son Éminence ! murmura la pauvre enfant d'une voix qui tremblait d'émotion.

— Qui êtes-vous, ma chère petite ?

— Je m'appelle Socratine Pascal. On a condamné mon père à l'exil, et personne, jusqu'ici, n'a voulu s'intéresser à son malheur... J'ai un discours tout prêt, ne me refusez pas !

En ce moment, deux huissiers parurent au seuil du cabinet.

On prononça mon nom.

Je dis aux gardes que Socratine était avec moi. Cela me donnait une contenance, et je passai fièrement sous les yeux des railleurs.

Nous fûmes bientôt en présence du cardinal.

Il était au lit, un peu souffrant encore des fatigues du voyage, et surtout des tracasseries qu'on lui avait suscitées.

— D'où vient cette enfant ? pourquoi me l'amenez-vous ? me demanda-t-il d'une voix sèche et rude.

— Monseigneur, lui dis-je, elle va vous répondre elle-même.

Aussitôt la petite Socratine, se jetant à genoux et joignant les mains, se mit à déclamer avec beaucoup d'âme et en versant des larmes abondantes, une tirade de vers où elle faisait l'éloge du ministre et manifestait des sentiments de pitié filiale remplis d'innocence et de candeur.

Il était difficile de ne pas se laisser émouvoir.

Richelieu semblait irrésolu.

J'osai venir à l'appui de la requête, et je dis avec un accent de supplication :

— Pardonnez au père de cette pauvre enfant, monseigneur... vous m'avez bien pardonné.

— Comment donc, j'aurais mauvaise grâce à vous refuser, mademoiselle! vous m'avez rendu un service important : que ceci vous serve de récompense.

Il tendit la main à Socratine, la fit relever et lui demanda qui avait composé le morceau de poésie.

— C'est moi, répondit-elle.

— On a soigné votre éducation, reprit le cardinal avec assez de bonté. Mais vous n'êtes pas, dit-on, le seul prodige de votre famille? Vous avez un frère, un jeune géomètre... Pourquoi n'est-il pas venu?

— Oh! c'est un enfant! dit Socratine.

— Quel âge a-t-il donc? demanda Richelieu.

— Sept ans, monseigneur.

— Et vous?

— Oh! moi, j'en ai dix!

— Peste! dit le cardinal en riant, la différence est énorme!.. Et l'on assure que votre frère est déjà très-fort en géométrie?

— C'est vrai, dit la jeune fille : je dirige ses études depuis le départ de mon père. Nous sommes venus à Paris avec notre vieille nourrice, et je vous demande permission d'aller leur apprendre vos bontés, monseigneur.

— Allez, petite, allez! vous avez ma parole : je rappelle le pré-

sident Pascal et je dégage du séquestre ses propriétés de Clermont.

Socratine lui baisa les mains, et se tournant vers moi :

— Votre nom, madame, que je le garde dans mon cœur !

— Je m'appelle Marie, chère enfant.

Et comme Richelieu m'adressait un singulier regard :

— Je n'aurai jamais, lui dis-je, d'autre nom pour l'innocence.

— Veuillez me permettre, madame, continua Socratine, d'aller vous voir avec mon frère, il voudra vous remercier aussi.

— Non, mon enfant : indique-moi plutôt ta demeure, et j'irai te rendre une visite très-prochaine.

Elle m'apprit alors qu'elle habitait au cinquième étage d'une maison faisant l'angle de la rue Saint-Honoré et de la rue Froid-manteau. Je lui promis de monter à ce logement, au sortir du palais, et ma protégée s'en alla toute joyeuse.

Quand Socratine fut dehors, le cardinal retrouva le ton brusque et l'air d'ironie qu'il avait en m'accueillant.

— Ne me sachez pas trop de reconnaissance, me dit-il, et n'attribuez point à votre recommandation le résultat obtenu par cette jeune fille : le rappel du président Pascal était décidé.

Son visage avait une expression perfide.

Je ne sais pourquoi la peur me prit, je tremblai que son pardon de La Rochelle ne fût pas sincère.

Revenant à mon ancien système, j'essayai de l'amadouer avec de douces paroles et des semblants affectueux.

— C'est fort aimable à vous, monseigneur, lui dis-je, d'avoir laissé cette pauvre petite dans l'idée que je lui avais rendu service. Vous êtes bon, vous connaissez la clémence. Pourquoi faut-il qu'une inflexible politique vous oblige à déployer des rigueurs dont chacun s'épouvante ?

— De quelles rigueurs parlez-vous, mademoiselle ? Vos paroles ont-elles trait à la fin malheureuse de l'amant de votre duchesse ?.. Le grand maître de la garderobe était coupable, il avait mérité la mort ! Boutteville lui-même, ayant violé les lois, devait périr sur

l'échafaud. La Justice est armée d'un glaive, elle frappe, rien de plus simple. Je vous l'ai déjà dit, ce me semble, il est certains cas où la clémence deviendrait faiblesse et le pardon lâcheté. Mais, au fait, je devine, ajouta-t-il avec un étrange sourire, vous m'accusez de la mort de Buckingham... Ne le niez pas! vous me soupçonnez d'avoir commandé le meurtre?.. Détrompez-vous, je n'y suis pour rien. Ce fanatique Irlandais est venu m'offrir ses services, oui; mais je les ai refusés.

Il me fut impossible de le voir de sang-froid soutenir son audacieux mensonge.

— Alors, monseigneur, lui dis-je, cet Irlandais est doublement infâme! car il s'est vanté d'avoir exécuté vos ordres.

— Qu'entends-je?.. il a eu l'impudence... Au bout du compte, cela se conçoit : le misérable a voulu donner du relief à son action et faire d'un crime isolé tout un événement politique. J'ose l'espérer, mademoiselle, ma parole aura sur vous plus d'empire que les assertions d'un vil assassin.

Je voyais, sous son calme apparent, le feu de la colère lui brûler le visage.

— Où sont les preuves de complicité? cria-t-il : le procès de Felton n'a rien révélé contre moi. Qu'on vienne me montrer une lettre, qu'on me cite un seul témoin de mes entrevues avec le meurtrier.

— Ah! monseigneur, je vous crois, murmurai-je en me donnant un air de conviction profonde.

— C'est fort heureux, répliqua-t-il, et je suis médiocrement flatté, je vous le jure, d'être ainsi en butte à vos ridicules soupçons. Du reste, j'ai toutes sortes de remerciements à vous faire, mademoiselle : vous avez été d'une habileté rare. Je ne serais pas excusable d'avoir employé la violence pour m'opposer aux desseins de Buckingham, lorsque vous vous appliquiez à m'en défaire par un procédé plus humain et plus doux.

— Mon Dieu, je me vois obligée de repousser vos éloges, mon-

seigneur : mademoiselle de Lenclos a bien voulu se charger des plus grandes difficultés de l'entreprise.

— Vraiment?.. alors je lui dois de la reconnaissance. Mais à propos, Marion, cette demoiselle m'a paru fort bien... Il faut la prier de venir me voir.

— Elle ne viendra pas, monseigneur.

— Pourquoi cela?

— Ou, si elle vient, ce sera sûrement en ma compagnie.

— Voilà du curieux ! s'écria-t-il.

— Je dois l'avouer à Votre Éminence, Ninon et moi nous nous sommes juré de respecter mutuellement nos conquêtes.

— Eh bien?

— Eh bien, mon amie connaît jusqu'aux plus simples détails de mes relations avec vous, et ce sera pour elle un motif suffisant de ne point se rendre à votre désir.

Richelieu parut émerveillé du ton badin que je donnais à ce discours.

Il me regarda d'un air indécis, et s'écria :

— Voyons, auriez-vous encore des lettres à me prendre, ma chère?

— Ah! monseigneur, de la rancune? c'est mal.

— Vous trouvez?.. En effet, j'ai tort, j'ai grand tort! Vous m'avez joué d'une façon si ravissante, cela commande vraiment l'admiration! Toutefois, veuillez vous le rappeler, je n'avais jamais dépassé les bornes avant cette aimable affaire des lettres. Vous avez cru indispensable à vos plans de lutiner ma fragile nature et d'exciter en moi des tentations, que vos beaux yeux rendaient extrêmement périlleuses. J'ai succombé, juste au moment où vous m'avez laissé croire que vous m'aimiez d'amour. N'importe, ce misérable Campanelle a bien fait de s'enfuir, il aurait payé pour vous deux!

— Enfin, monseigneur, j'étais attachée à madame de Chevreuse; je la voyais au désespoir... M'auriez-vous livré les lettres,

si je vous eusse dit franchement le nom de la personne à qui je voulais les rendre?

— Non, certes!

— Donc, il fallait ruser à toute force; et cela, du reste, vous a donné la mesure de mes talents diplomatiques. Ma visite aux vaisseaux de Buckingham a été, convenez-en, le résultat de cette aventure?

— Oui, je l'avoue, fit-il avec un soupir.

Il me regarda d'un air presque tendre.

— Tu as, ma chère, une finesse admirable! tu combines tes ruses d'une façon tout à la fois spirituelle et neuve. J'aime les gens de cette trempe. Ah! si tu l'eusses voulu, que de belles choses nous aurions exécutées ensemble!.. Mais je n'ai plus le courage de t'employer; tu me chagrines sans cesse, tu portes sur moi des jugements... Enfin tu ne veux comprendre ni mon affection, ni ma politique, ni mon caractère, et tu t'obstines à ne point envisager les sublimes destins auxquels je marche. Il y avait un moyen d'être parfaitement d'accord, et ce moyen te répugne, Marion : n'en parlons plus!

Il soupira pour la seconde fois.

— Je ne vous ai point fait venir, mademoiselle, reprit-il en quittant tout à coup le ton de la familiarité, dans le but de renouveler mes instances et de vous donner encore la gloire d'un refus. C'est un parti pris chez vous de vous réhabiliter à vos propres yeux par un grand acte de courage. Résister à l'homme le plus puissant du royaume et le braver impunément, voilà, sur mon âme, de quoi compenser bien des faiblesses!

— Monseigneur...

— Oh! loin de moi l'intention de vous offenser, ma belle! Seulement, je ne vois pas pourquoi vous avez l'air d'être jalouse.

— Le cœur de la femme est si bizarre! lui dis-je en minaudant.

— Ainsi vous refusez de prêter les mains à cette entrevue avec mademoiselle de Lenclos?

— Je refuse.

— Pourtant, je réussirais peut-être à m'en faire une amie, une sincère amie, comme je désirais que vous fussiez, Marion.

— Eh! monseigneur je suis toujours là!

— Hum! fit-il en hochant la tête, je pardonne, mais je n'oublie guère... Et puis, il faut le dire, vous m'avez fortement échauffé le cœur; il me serait par trop difficile de me vaincre... Qui sait? je succomberais peut-être à de nouvelles tentations?

— Oh! soyez tranquille, je n'y succomberai pas, moi!

Je lui jetai cette phrase assez étourdiment. Son œil étincela de nouveau.

— Finissons! cria-t-il. Votre serment ne peut avoir une extension ridicule, et vous m'amènerez mademoiselle de Lenclos.

— Non, monseigneur, non... Permettez-moi de vous le dire, il est peu convenable d'insister, quand je me prononce aussi nettement.

— C'est inouï! cria-t-il en frappant des mains; je l'ai fait appeler à l'improviste, elle ne pouvait se douter de l'entretien que nous aurions ensemble : où serait, pour le moment, son intérêt à me tromper?.. Je m'y perds... Est-ce de la jalousie? est-ce de la haine? veut-elle m'enchaîner plus fortement par ses caprices?.. Parbleu! Marion, tu peux te flatter d'avoir une nature indéchiffrable!

— Mais je ne vois pas cela, monseigneur : l'explication de ma conduite est toute simple. Une fois pour toutes, retenez-le, je ne m'habituerai jamais à vous entendre parler d'amour, ni à moi, ni à d'autres. Vous êtes prêtre, cette pensée me revient sans cesse; là réside tout le mystère de ma conduite. Je consens à être pour vous une amie comme par le passé; mais à la moindre tentative pour m'entraîner sur une autre route, vous me trouverez constamment rétive... Je suis franche! si vous n'acceptez pas les conséquences de ma résolution, séparons-nous et oubliez-moi.

Il avança la main et m'attira vers son lit.

— Mauvaise!.. Allons, il faut obéir quand tu ordonnes. J'ai le tort de vouloir toujours ruser avec toi... Vraiment, je ne suis pas de force.

— Ah! Votre Éminence se calomnie!

— Non, sur l'honneur, je reconnais ta supériorité, Marion. Ce discours au sujet de mademoiselle de Lenclos était une plaisanterie, tu l'as vu tout de suite et, tu le comprends mieux encore, je reste soumis à ton influence. Malgré le tour scandaleux de la cassette, ou peut-être à cause de cela, je t'aime!.. C'est une folie, c'est une sottise, n'importe... On ne résiste pas à son destin. J'en passerai par ce que tu voudras. Comme tu dois rire de ma faiblesse, espiègle! comme tu es glorieuse de triompher ainsi du cardinal de Richelieu!.. Tu mènes le lion à ta fantaisie, au bout d'un ruban rose.

— C'est vrai, monseigneur, j'en suis toute surprise.

— Vois-tu, Marion, le mieux est d'effacer entièrement le passé. J'ai des chagrins, ma pauvre enfant!.. Tout le monde me hait au Louvre, c'est étrange! et ton affection me sera véritablement précieuse. Il faut reprendre le cours ordinaire de tes visites. Voici la clef d'un petit cabinet qui s'ouvre sur la terrasse. Pour y arriver, tu passeras sous le péristyle et la galerie de droite. Au bout, tu trouveras une porte et tu sonneras... Des Bournais viendra m'avertir. Je conserve toujours une clef de ton jardin; ne va pas t'aviser de faire changer la serrure! Dans mes heures de découragement, je puis avoir besoin d'aller chercher des consolations près de toi, et tu n'y mettras point obstacle, j'aime à le croire?

— Oh! Dieu m'en garde! c'est un honneur que je sais apprécier.

— Tu es vraiment trop bonne... A bientôt, ma chère, à bientôt.

Il me baisa les mains le plus respectueusement du monde, et me congédia par un sourire.

Or, pendant ce dialogue, assez tortueux et surtout insignifiant, le cardinal laissa percer plus d'une fois, sous l'air de bonhomie

qu'il s'efforçait de prendre, un accent épigrammatique et railleur.

Cela me donna beaucoup à réfléchir.

Sa modération même dans ses reproches excita au plus haut point ma défiance. Il m'avait parlé de Ninon par manière d'acquit, par forme de transition; le projet de déshériter des Bournais de ses fonctions honorables, pour m'en revêtir, n'avait pu sérieusement germer dans son esprit. Selon toute évidence, il ruminait quelque piége, quelque manœuvre perfide dont les ressorts m'échappaient et dont je ne devinais pas le premier mot.

Je devais connaître, le soir même, une partie du secret de l'énigme, pour l'interpréter tout de travers et m'abuser complétement sur les véritables desseins de l'Éminence.

A la porte de l'antichambre, je retrouvai Socratine Pascal.

Craignant que je n'oubliasse ma parole, elle était revenue m'attendre, après avoir porté l'heureuse nouvelle à sa nourrice et à son jeune frère.

J'admirais la gentillesse de cette petite.

Socratine n'était pas son nom véritable; on la surnommait de la sorte à cause de son air sérieux et de sa sagesse. Elle me mena rue Froidmanteau, dans un modeste garni, où j'aperçus un enfant de sept ans, qui, pour accourir se jeter dans mes bras, se leva d'une table chargée de livres, de globes et d'instruments géométriques de toutes sortes.

Blaise Pascal, appelé depuis *l'Aigle de la science**, n'était encore qu'un aiglon. Je reçus ses remerciements, je lui rendis ses caresses et je descendis de son aire.

Bientôt je fus rentrée chez moi.

Thérèse m'attendait avec impatience. Elle me conduisit mystérieusement dans sa chambre, et me dit, en ouvrant une armoire :

— Madame, cachez-vous là!

* Il fut surtout appelé plus tard *l'Aigle de Port-Royal;* mais Marion écrivait en 1645. (*Note de l'Éditeur.*)

— Comment donc? es-tu folle?

— Non, Dieu merci, dit-elle, et bien m'en prend! Il s'agit d'une chose fort sérieuse. Quand je vous ai vue de retour, j'ai fait signe à Grassin d'aller vite chercher le personnage... Ils vont reparaître ensemble, tout exprès pour me parler, ici, dans cette chambre. Comme je ne me chargerais pas de vous rapporter au juste les discours de l'homme, il faut écouter vous-même.

Avant de me claquemurer dans l'armoire, elle m'informa de ce qui avait eu lieu en mon absence.

Grassin, je l'ai dit, ayant reçu de la police une injonction mystérieuse, était sorti de l'hôtel afin d'apprendre ce qu'on lui voulait. Il se trouva bientôt en présence du chef même de la police secrète, et il le reconnut pour avoir été jadis interrogé par lui, lors de l'aventure de madame de Chevreuse.

Cet homme s'appelait Laffemas.

Richelieu l'estimait comme le plus féroce et le plus acharné de ses sbires. Il devait le récompenser un jour en le nommant procureur général.

Surpris, trois années auparavant, à ramener le carrosse qui venait d'emporter la duchesse hors des murs de la capitale, le mari de Thérèse se laissa le mieux du monde arrêter d'abord, et répondit le lendemain seulement aux questions de Laffemas.

Il déclara toute la vérité pour s'épargner une plus longue détention, sachant que je devais être en lieu sûr, que madame de Chevreuse approchait de Blois, et que, d'ailleurs, elle avait anéanti les lettres.

Laffemas, néanmoins, regarda cet aveu tardif comme une trahison et s'imagina pouvoir compter, dès lors, sur l'espionnage de mon domestique.

Comme il avait reçu des ordres du cardinal, il glissa doucement à l'oreille de Grassin une petite insinuation fort honnête et fort accommodante, et lui offrit une bourse contenant un millier d'écus, s'il voulait le cacher, lui Laffemas, et quelquefois monsei-

gneur lui-même, dans un lieu de mon appartement, d'où l'on pourrait entendre les discours qui se tenaient chez moi.

Très-embarrassé de cette ouverture, Grassin répondit que sa femme, seule, était en position de rendre ce service; mais que, fort attachée à ma personne, elle ne manquerait pas d'accueillir par un refus toute proposition de ce genre.

Cependant, dit-il à Laffemas, si vous tenez beaucoup à la chose, je viendrai vous prendre, en l'absence de madame, et nous ferons en sorte de décider Thérèse.

Laffemas accepta l'arrangement.

Bien qu'il se crût à peu près sûr de Grassin, il lui fit, par surcroît de précaution, les menaces les plus terribles. Mais, en dépit de tout, mon brave cocher se hâta de venir raconter à sa femme les honorables propositions de la police secrète.

Après avoir reçu tous ces détails, j'approuvai l'idée de Thérèse, et j'essayai de me blottir dans l'armoire; mais la cage se trouva très-étroite, je ne pus me défendre d'une certaine inquiétude.

— Juste ciel! j'étoufferai là-dedans! m'écriai-je.

— Soyez tranquille, tout est prévu, répondit ma soubrette, me faisant voir une planche enlevée par le dessus pour donner de l'air.

On montait l'escalier.

Grassin nous amenait déjà Laffemas, qui demeurait dans le quartier même, aux abords du quai Saint-Paul.

— Vite, madame, entrez! dit Thérèse.

Elle me poussa, donna double tour à la serrure et mit la clef dans sa poche.

Le chef de police pénétrait dans la chambre. Il salua madame Grassin par une phrase fort galante, débitée sur le ton mielleux et insinuant qu'exigeaient sa démarche et la délicatesse de la circonstance.

— De quel pays êtes-vous? demanda-t-il à ma soubrette, après les premières formules de politesse échangées.

— Mon père est de Schelestadt, monsieur; mais je suis Parisienne.

— Ah! fort bien... Vous avez sans doute amassé quelques économies depuis que vous êtes au service?

Grassin prit la parole.

— Oui, dit-il, nous sommes à la tête d'environ vingt-cinq mille livres, qui ne doivent rien à personne.

— C'est exact, dit Thérèse.

— Et si l'on doublait cette petite fortune, resteriez-vous domestiques?

Le mari et la femme répondirent négativement.

— Je la double! dit Laffemas; mais vous allez me promettre de vous rendre utiles à monseigneur.

— Au cardinal!.. que pouvons-nous faire pour lui?

— Bien des choses. Il sait que M. de Bassompierre est l'amant de votre maîtresse.

— Ah! fit la soubrette : Son Éminence est mieux instruite que nous, monsieur, je vous l'affirme.

— Prenez garde, ne jouons pas au plus fin! Votre mari consent à me servir. Quant à vous, je le déclare, vous êtes libre de me refuser; mais alors, chère enfant, vous courez risque d'être enfermée à Saint-Lazare ou au Châtelet.

— Bon! dit Thérèse, voilà qui devient clair... Parlez, je vous écoute.

— A la bonne heure!.. nous finirons par nous entendre. Il serait ridicule de vieillir au service de mademoiselle Delorme, quand vous pourrez, grâce aux bontés du ministre, avoir une existence aisée, commode et bourgeoise.

— Voyons, au fait, monsieur, que demandez-vous?

— Peste! quelle vivacité!.. Les mille louis vous tentent, ma belle, et vous avez raison. Déjà nous avons une clef de la porte du boulevard; mais il nous faut nos entrées libres dans l'hôtel, jour et nuit. Nous conviendrons d'un signal pour vous avertir de mon

approche ou de celle de Son Éminence, et vous allez prendre l'engagement de nous cacher, soit le cardinal, soit moi, de façon que nous puissions voir et entendre ce qui se passera céans et ce qui s'y dira.

— Mais si je refuse? objecta Thérèse.

— Si vous refusez, ce sera le Châtelet ou Saint-Lazare.

— Enfin, c'est une trahison que vous nous demandez, monsieur!

— Moi? par exemple! Il n'y a rien dans tout cela de contraire aux intérêts de votre maîtresse. Monseigneur estime beaucoup mademoiselle Delorme et lui veut du bien, je vous le certifie.

— Oh! dit Thérèse, c'est différent alors! je commence à n'avoir plus de scrupules.

— Ainsi, vous acceptez?

— Un instant! je voudrais consulter quelque sage directeur de conscience. Par malheur, depuis dix ou douze ans, j'ai eu le tort de ne point aller à confesse.

— Bien, fiez-vous à moi. Je vous donnerai pour guide spirituel le père Joseph, un digne capucin de ma connaissance.

— Vous serez fort aimable. S'il me dit que je puis aller en avant sans péché, comptez sur moi.

— Il vous le dira, le saint homme!.. il vous le dira, soyez en sûre!.. Au revoir, et pas un mot à votre maîtresse, ou le cachot.

Grassin reconduisit le chef des espions.

Lorsqu'ils furent descendus, Thérèse m'ouvrit la porte de l'armoire.

— Ah! cardinal d'enfer! m'écriai-je, voilà donc où tu en voulais venir?.. Jour et nuit!.. C'est trop de moitié, monseigneur!.. Quelle fougue et quelle violence de passion! Ceci n'est plus de bonne guerre, je vais y mettre ordre. Le siége de La Rochelle vous a gâté, monsieur le cardinal, et vous donne, sur ma foi, des idées trop militantes... Ah! vous voulez emporter mon cœur d'assaut?.. Voyez-vous cela! Je me le disais aussi, vous avez été bien obscur et bien entortillé dans vos phrases de tout à l'heure... Enfin, j'ai

des domestiques fidèles, et vous pouvez venir quand il vous plaira... Une femme avertie n'est jamais en péril.

Thérèse reçut aussitôt pleine licence de se confesser au père Joseph et d'accepter les propositions de Laffemas avec le millier de louis.

Cela devait former une gratification très-convenable à joindre aux gages de mes deux braves époux, et j'étais enchantée de la faire payer à la cassette de Richelieu.

Je triomphais.

Pourtant, jamais ma pénétration n'avait été plus en défaut, et je m'abusais de la manière la plus lourde sur les desseins cachés du cardinal. J'aurais dû songer qu'il n'était pas homme, surtout dans les circonstances présentes, à sacrifier la politique à l'amour.

Toutes ses pensées, toutes ses paroles, toutes ses actions se dirigeaient alors vers un même but : découvrir le complot tramé contre lui. C'était le cas ou jamais de déployer sa fourbe et de mettre ses espions en campagne.

Il ne savait rien de la conspiration, mais il en devinait les principaux instigateurs.

Bassompierre était du nombre.

Depuis son retour de Naples, le maréchal avait repris ses droits exclusifs à mon affection. Mais il eut le tort très-grave de me cacher tous les détails de cette trame contre Richelieu, ne voulant pas troubler ma joie par la prévision d'un péril, ou me croyant trop frivole pour m'occuper de choses aussi graves.

Peut-être aussi n'était-il pas bien convaincu de l'innocence de mes relations avec le cardinal. Il m'avait témoigné parfois certains doutes fort humiliants à cet égard.

On pensait, avec assez d'apparence de vérité, qu'une maîtresse seule avait pu jouer au rancuneux prélat un tour aussi fort que celui des lettres et en obtenir le pardon.

La conséquence n'était pas rigoureuse.

En châtiant une femme avec trop de rigueur, le cardinal eût

encouru le blâme universel ; il préféra dissimuler sa rancune et profiter de mes services, en attendant l'heure d'une revanche éclatante.

Il était trop habile pour ne pas la prendre.

Déjà, comme on peut le voir, il m'entraînait dans ses embûches et me déroutait entièrement sur ses desseins véritables.

En faisant espionner chez moi Bassompierre, en surprenant nos entretiens intimes et nos secrètes confidences, il espérait tout naturellement découvrir les fils les plus mystérieux de la machination, connaître les véritables sentiments de Louis XIII, le concours probable qu'il apportait aux conjurés, et enfin l'heure précise où ceux-ci pensaient mettre leur plan à exécution.

Par ces mesures adroites, il perdait un de ses adversaires et se donnait, en outre, la jouissance de se venger de mes mépris amoureux.

Il faut dire enfin quel était ce complot, déjoué d'une manière si imprévue, que le jour même fixé pour la ruine de l'Éminence augmenta son pouvoir et fut appelé *Journée des dupes*.

S'efforçant par tous les moyens possibles d'étayer l'édifice de ses insolentes espérances, Richelieu voulait unir à un prince du sang sa nièce, Marie-Madeleine de Vignerots, veuve d'Antoine du Roure de Combalet. Au cas où la France mettrait trop vivement obstacle à son usurpation, il pourrait se contenter de la tiare et mettre la couronne sur la tête de son neveu et de sa nièce.

Il arrêta ses regards sur le comte de Soissons et lui envoya un gentilhomme chargé de lui parler de ce mariage.

Or, le comte, indigné, souffleta le gentilhomme et s'écria :

— « Moi ! j'épouserais les restes de ce galeux de Combalet ?.. Va dire au cardinal de marier sa nièce au diable ou de l'épouser lui-même... Ce sera la même chose. »

La réponse était nette et passablement triviale.

Richelieu fut humilié, mais il ne se découragea pas.

Se décidant à voir Soissons, il essaya de l'ébranler par une

foule d'arguments péremptoires, et voulut surtout le convaincre que sa nièce était restée intacte dans le mariage.

— Comment le savez-vous? s'écria le comte, émerveillé de la chose.

Le cardinal prit gravement une plume, écrivit le nom de sa nièce, *Marie de Vignerots*, décomposa les syllabes et fit voir à son interlocuteur que l'anagramme de ce nom donnait *Vierge de son mari*.

Certes, la preuve était des plus satisfaisantes.

Soissons partit d'un éclat de rire au nez du ministre, puis il alla tout conter aux deux reines et à Gaston. Cet audacieux espoir du cardinal les irrita profondément. Marie de Médicis chassa sur l'heure la Combalet de sa présence. On entoura Louis XIII, on lui fit toucher au doigt l'ambition déréglée de son ministre et l'on stimula ses craintes.

Bassompierre et les deux Marillac se mirent de la partie.

Toute la cour leur vint en aide. La duchesse d'Elbeuf, la comtesse d'Ornano et la comtesse de Conti saisirent avec joie cette occasion de manifester leur haine contre le cardinal. Madame du Fargis, dame d'honneur de la reine-mère, engagea tous ses amants dans le complot et, grâce à elle, le nombre des conjurés fut bientôt incalculable.

Cela s'organisait au retour de l'expédition du Piémont, et pendant la maladie dont le roi se sauva comme par miracle.

Le faible prince, on le sait, avait promis à sa mère de congédier Richelieu, aussitôt qu'on serait de retour au Louvre. Marie de Médicis l'adjura solennellement de tenir parole.

C'était le dix novembre.

Au moment d'agir, Louis retombe dans ses hésitations habituelles. Il tremble, il cherche des subterfuges et finit par déclarer qu'il ne peut se priver des services de son ministre.

Marie de Médicis ne veut rien entendre.

Le roi vient tout exprès de Versailles pour la fléchir. Il descend

à l'hôtel des Ambassadeurs afin d'être plus à même d'entamer des conférences avec sa mère, qui loge au Luxembourg.

Tout à coup, au milieu d'un entretien fort animé entre cette princesse et son fils, arrive l'Éminence, suivie de la Combalet.

Richelieu ne pouvait tomber plus mal. Sa vue doubla l'exaspération de la reine-mère. Elle traita l'oncle et la nièce du haut en bas et fit à la veuve d'Antoine du Roure les reproches d'hypocrisie les plus sanglants et les mieux mérités.

La dame, effectivement, après le décès de son époux, avait manifesté l'intention positive de se retirer aux Carmélites.

Elle ne portait plus ni diamants ni dentelles, s'habillait de noir et s'enveloppait la gorge avec une réserve scrupuleuse, avec une pudeur édifiante. Mais, quand son oncle vint à parler d'hymen avec un prince du sang, la commère modifia tout aussitôt ses allures dévotes et redevint mondaine au possible, se livrant à des mines traîtresses, manœuvrant de la prunelle, se couvrant de pierreries, faisant damner les modistes de la capitale et se montrant au Cours sur une haquenée blanche, avec une capeline de plumes et un habit doublé d'hermine.

Quand la nièce eut reçu son compte, ce fut au tour du cardinal.

Dans sa colère, Marie de Médicis ne chercha pas à couvrir sa pensée de formules délicates et crut devoir bannir entièrement avec son ennemi les bienséances du langage. Elle appela Richelieu fourbe, ingrat, monstre, perturbateur du repos de l'Europe, toutes épithètes s'appliquant au mieux à l'Éminence, et n'oublia pas de répéter, pour la centième fois, que le cardinal voulait dépouiller son maître de la couronne et la transporter sur la tête de Soissons, quand le prince aurait épousé la Combalet.

Louis XIII assista, pâle et frémissant, à cette querelle violente. Il ne prononça pas une parole et sortit.

Pendant tout le jour, il lutta contre lui-même, en butte à une irrésolution terrible, et le soir il alla de nouveau visiter sa mère.

Apprenant que le roi et Marie de Médicis sont encore ensemble,

Richelieu vole au Luxembourg et trouve la porte interdite. Mais il connaît les êtres, tourne les appartements et se glisse chez la reine par une petite chapelle, dont on a oublié de fermer l'issue.

— Miséricorde! c'est lui! — murmura Louis XIII, frappé d'épouvante en voyant entrer son ministre.

Il venait de renouveler la promesse faite à Lyon.

— Vous parliez de moi, madame? demanda Richelieu, qui s'approcha hardiment de la reine-mère.

— Non, vous vous trompez, dit-elle, fort émue elle-même de cette apparition subite.

— Je ne me trompe jamais! repartit le cardinal.

— Eh! que vous importe, après tout?

— Madame, il importe beaucoup au roi qu'on le sépare ou non du plus fidèle et du plus dévoué de ses serviteurs. Sire, continua-t-il en s'adressant à Louis XIII, je vous donne un dernier avertissement : ne vous laissez pas entraîner à de fatales influences, repoussez les perfides conseils de mes ennemis; songez à votre salut, à celui du royaume... Si je quitte le ministère, la France est perdue!

A ces mots, débités sur un ton solennel et prophétique, le cardinal tourna les talons et quitta la chambre.

— Traître impudent! lui cria la reine-mère. Ne le croyez pas, Sire! il se flatte, il cherche à vous imposer par le mensonge... C'est lui, le misérable, c'est lui qui perd la France! Chassez-le, vous verrez si nous ne sommes pas les fermes soutiens du trône!

Mais elle ne réussit point à calmer la frayeur du roi. Le soir même, il reprit tristement le chemin de Versailles.

N'importe, on se croyait sûr du triomphe.

Le ministre lui-même ne doutait plus de sa disgrâce. Il annonça qu'il allait partir pour Le Havre et fit emballer une centaine de sacs de pistoles d'Espagne, complétant environ la somme de quatre millions de livres.

On sut bientôt la nouvelle de ce prochain départ, et la foule des courtisans se pressa chez la reine-mère.

Cette effroyable tempête éclata tout à coup sur Richelieu, le lendemain du jour où il avait inventé de si honnêtes mesures pour organiser chez moi l'espionnage. Au sein d'un tel bouleversement, ni lui ni Laffemas n'avaient eu le loisir de profiter du bon vouloir de mes domestiques.

Je n'avais également pas reçu depuis deux jours la visite de Bassompierre, lorsque, le 11 novembre, à trois heures de l'après midi, je le vis entrer tout radieux.

Il venait m'apprendre les détails de la conjuration, quand tout Paris les savait.

— Victoire, Marion, victoire! s'écria-t-il. Le cardinal est au diable, ma chère!.. Il a pris, ce matin même, à huit heures, le chemin de Pontoise. Ses bagages le devancent, escortés d'une compagnie de gardes, sage précaution, dans le cas où le peuple aurait la fantaisie de piller les ducats d'Espagne. Mais que Richelieu emporte son or et ne revienne plus... Tout est fini! le vieux reître est en pleine déroute, grâce à la reine-mère, grâce aux Marillac, grâce à tout le monde!

— Êtes-vous bien sûr de ces nouvelles, maréchal?

— Si j'en suis sûr, Marion?.. parbleu!.. Personne n'a dormi de la nuit, et je suis resté sur pied comme les autres. On a connu les préparatifs de la fuite; le roi s'est sauvé à Versailles pour échapper aux adieux... Ah! si tu voyais comme toutes les ambitions s'éveillent!.. il y a de quoi rire, oui, sur l'honneur!.. La cour entière est aux genoux de Marie de Médicis. Michel de Marillac a, dit-on, la promesse du maître : c'est lui qui succède au premier ministre, et déjà le gaillard a député son secrétaire en Italie pour y porter cette annonce. Les ambassadeurs étrangers, à son exemple, ont fait partir des courriers ventre à terre. Avant trois jours, l'Europe saura l'éclatante révolution qui vient de s'opérer ici. Toutes ces manœuvres me divertissent, et Dieu me con-

fonde si j'ai la bassesse de mendier comme eux la récompense de mon dévouement! non certes, j'ai trop de fierté pour cela, ma chère. La bataille finie et l'Éminence rossée, j'ai tourné casaque aussitôt pour aller à mon hôtel me reposer des fatigues de la lutte. J'ai dormi sept heures, avec le calme d'une conscience pure, sans faire le moindre rêve ambitieux..... et me voici, frais, dispos et content!

— Jésus! mon ami, je vous écoute et j'en crois à peine mes oreilles... Le cardinal parti!.. si vite!

— Comment! si vite?.. est-ce un mot de regret?.. Pardieu! tu serais la seule à pleurer l'Éminence!.. Allons, n'en parlons plus... Je viens passer avec toi la soirée, mon amour. Qu'ils s'arrangent et se partagent les dépouilles; j'ai agi par conviction, je ne veux rien. Foin du cardinal! il ne reparaîtra plus, c'est tout ce que je demande. Il doit être à cette heure au delà de Pontoise, et demain soir il sera prêt à s'embarquer au Havre-de-Grâce... Ah! ah!.. je voudrais voir sa mine piteuse, à l'homme rouge!

Bassompierre achevait ces mots, quand soudain Thérèse entra.

Je levai les yeux sur elle, et je devins d'une pâleur extrême.

— Le cardinal n'est pas au Havre... Il est ici, malheureux, chez moi!.. il nous écoute! dis-je à voix basse à Bassompierre.

Il voulut me répondre.

Je lui fermai la bouche avec un tel mouvement d'effroi, qu'il devint pâle lui-même et sentit un frisson lui courir par tout le corps.

Il faut expliquer d'où provenait ma subite épouvante.

Après les discours entendus par moi du fond de l'armoire, Thérèse, on s'en souvient, avait reçu l'ordre d'accepter les propositions de Laffemas. Seulement, comme je devais être avertie de la présence du chef de police ou de Richelieu, afin de déjouer leurs tentatives et de me tenir en garde contre une surprise, nous étions convenues, ma soubrette et moi, d'un moyen de m'avertir autrement que par des paroles.

Je fis confectionner à Thérèse deux bonnets à volettes.

Si le cardinal venait en personne, elle devait entrer avec des volettes rouges, et, si c'était Laffemas, avec des volettes jaunes.

Quelle ne fut donc pas ma stupeur, lorsqu'au milieu de mon entretien avec Bassompierre, je la vis paraître, coiffée du bonnet à volettes rouges!

Elle me désigna la porte du cabinet de toilette.

C'était là qu'elle avait introduit Richelieu.

Je tenais ma main tremblante sur la bouche du maréchal. Faisant appel à tout le courage que me laissait l'imminence du péril, je tournai nos siéges, pour empêcher Richelieu d'apercevoir, au travers de la serrure, nos physionomies bouleversées.

— Vous m'apprenez là, mon ami, balbutiai-je, des nouvelles bien étranges... Le roi, dites-vous, a renvoyé son ministre? Ose-t-il bien se débarrasser de la sorte d'un serviteur aussi utile que lui était monsieur le cardinal?.. C'est un grand malheur pour la France!.. La reine-mère sacrifie à la rancune l'intérêt de tous... Oui, monsieur! Je regarde cela comme un crime de lèse-nation. Mais vous n'avez pas trempé dans ce complot, maréchal, ou je vous le reprocherais... Voyons, répondez avec franchise : êtes-vous coupable?

Je lui faisais signe de répondre négativement.

Il perdait la tête et ne s'expliquait pas ma terreur. Néanmoins, il la partageait.

— Non, repris-je, non, c'est impossible... Autrement, vous auriez bien changé d'avis, monsieur, et votre crainte de me déplaire ne serait plus la même. Le cardinal est un grand ministre; je l'ai servi, je le servirai toujours... Oh! le roi le rappellera, soyez-en sûr!.. on ne le laissera pas aller jusqu'au Havre...

Au même instant, je vis s'ouvrir la porte de mon cabinet de toilette.

Richelieu était devant nous.

— Vous pouvez vous flatter, ma chère, s'écria-t-il, d'être une

femme de sens et de haute prévision! Me voici, grâce à Dieu, beaucoup plus en faveur que par le passé.

Bassompierre se trouvait dans un complet anéantissement. Il ne put se lever de son siége.

Je courus au cardinal.

— Vous, monseigneur!... est-ce possible?.. Je vous en supplie, daignez excuser mon trouble... Vous entrez si à l'improviste, et M. de Bassompierre m'annonçait...

— Oui! oui! ma chute du ministère! Cela te causait beaucoup de chagrin, n'est-il pas vrai, mon enfant? Aussi me suis-je empressé de venir te voir; je tiens à rassurer mes amis. D'abord, figure-toi, je n'ai trouvé aucun de tes gens et je me suis perdu au milieu du labyrinthe de ta demeure. Cependant, après mille détours, j'ai pu atteindre ce cabinet noir, où ta voix a frappé mon oreille. Eh bien, il faut vous rétracter, maréchal! Vous le voyez, mon départ n'était rien moins que certain... Je reste, mon pauvre maréchal, je reste! ajouta-t-il en riant et sur un ton de bonhomie qui rassura presque Bassompierre.

— Mais, balbutia-t-il, en effet, monseigneur... vous me trouvez surpris... très-agréablement surpris, et je ne m'explique pas...

— C'est pourtant fort simple! s'écria Richelieu. J'étais aussi par trop ridicule de douter de mon étoile! Ce matin, vous aviez raison, je me disposais à m'éloigner, quand par bonheur entra chez moi le cardinal de La Valette. Le cher homme est un peu fou; mais il lui reste assez de moments lucides pour donner de bons conseils. « Vous avez tort, me dit-il, de quitter la partie. Une fortune poussée aussi loin que la vôtre est trop solide pour être renversée par la main d'une femme. Allez trouver Louis XIII; il est seul à Versailles, pendant que sa mère s'enivre d'hommages au Luxembourg. Vos services ne sont pas oubliés, soyez-en sûr. » Ma foi, je l'avoue, le raisonnement me parut judicieux! Dans l'intervalle arrivent le conseiller d'État Châteauneuf et le président Le Jay; ils me donnent le même avis, cela me décide. Au lieu de prendre

le chemin de Pontoise, je vais à Versailles et je tombe aux genoux du roi. Il me relève avec une affectueuse bienveillance en s'écriant : « Merci, monsieur le cardinal, merci d'être revenu ! Vous n'aviez pas tort de me l'affirmer hier, vous êtes le plus fidèle et le plus dévoué de mes serviteurs. Comptez dorénavant sur ma protection, je saurai dissiper les cabales de vos ennemis ; la reine, ma mère, se laisse aisément prévenir et l'on abuse de sa crédulité. Soyez sans crainte, je vous maintiendrai envers et contre tous. » Voilà, je vous le certifie, les propres paroles du roi... Mais vous n'avez pas l'air satisfait, maréchal ?

— Pardonnez-moi, je suis... ravi...

— Ah ! vous êtes ravi !.. tant mieux ! J'arrivais donc à Versailles au coup de neuf heures ; à dix heures, je reprenais la route de Paris avec l'ordre, signé du roi, d'arrêter les deux Marillac... et... plusieurs autres.

Il appuya sur ces derniers mots, en regardant Bassompierre avec une ironie cruelle.

Je frissonnais de tous mes membres.

— Déjà, poursuivit Richelieu, le garde des sceaux est en mon pouvoir. Nous avons laissé son frère là-bas, en Piémont ; mais je viens de prendre mes mesures, il n'échappera point à son sort... Il faut qu'on tremble, il le faut !.. Ces lâches courtisans qui, hier, se pavanaient au Luxembourg, étaient tout à l'heure au Palais-Cardinal, à mes pieds... Estimez les hommes après cela ! Voyons, maréchal, si vous eussiez été contre moi, oseriez-vous mentir à votre conscience et m'adresser des protestations de dévouement ?

Son ironie devenait de plus en plus incisive, sa figure cauteleuse trahissait enfin sa haine.

Révolté de cette situation, Bassompierre la changea brusquement et ne voulut plus jouer un rôle indigne de sa loyauté.

— Monseigneur, dit-il en se levant avec noblesse, vous savez tout... Ne prenez pas la peine de dissimuler davantage. Usez, comme bon vous semblera, de votre victoire ; mais, je dois le dé-

clarer, j'étais au nombre de vos adversaires. J'ai fait tout mon possible pour amener le triomphe de Marie de Médicis.

— En vérité!.. dois-je vous croire?.. vous me causez la plus étrange surprise, maréchal.

— Il ment! je vous le jure... il ment! N'ajoutez aucune foi à ses paroles, monseigneur!

— Marion, me dit gravement Bassompierre, je vous supplie de vouloir bien, en cette occasion, garder le silence. Il s'agit de mon honneur, et je ne le flétrirai jamais par une lâcheté. Je le répète à monsieur le cardinal, je suis son ennemi.

— Voyez un peu! s'écria le ministre en joignant les mains d'un air hypocrite, je ne me doutais pas de cela!

— C'est pourquoi, dit Bassompierre, je suis glorieux de vous l'apprendre. Je vais trouver le roi, monseigneur, et savoir de sa bouche si de prétendus torts vis-à-vis de vous sont capables de lui faire oublier mes anciens services.

— Allez! allez! dit Richelieu, je vous souhaite beaucoup de chance!

Bassompierre prit son chapeau, se couvrit fièrement et s'éloigna.

Le cardinal, après son départ, me serra la main avec force.

— Je te soupçonnais d'être le complice de ce traître, murmura-t-il. Heureusement pour toi, certains discours de tout à l'heure m'ont détrompé. Mais lui!.. je le tiens!..

— Oh! monseigneur, grâce!.. Vos adversaires ont le dessous, et vous n'avez plus rien à redouter de leurs piéges. Pardonnez! pardonnez!

— Moi? tu plaisantes!

Il me conduisit à la fenêtre.

— Regarde, me dit-il.

Mon pauvre maréchal traversait la cour.

Au moment où il approchait de la porte cochère, toute grande ouverte, des soldats se mirent à l'entourer brusquement et lui arrachèrent son épée.

— Grand Dieu !.. monseigneur !.. Oh ! c'est de la perfidie !.. c'est infâme !

— Eh ! non, ma belle. Je savais qu'il était chez toi... J'ai voulu m'assurer moi-même de sa personne, rien de plus simple. La Bastille est à deux pas : il lui reste fort peu de chemin pour gagner son gîte... Bonsoir, mon enfant, bonsoir !

V

Confondue de saisissement et de douleur, je ne songeai pas à retenir le cardinal. Il avait osé joindre la raillerie à l'acte plein de lâcheté qu'il venait de commettre.

Thérèse rentra tout éperdue.

— Bonté divine! cria-t-elle, on emmène M. de Bassompierre à la Bastille!

Sa voix me rendit au sentiment de la réalité. Je courus hors de la chambre, mais Richelieu était déjà loin. Il avait prévu le réveil de ma stupeur et mettait une sorte de précipitation à s'enfuir. Avant que j'eusse pu l'atteindre, il traversa le jardin et j'entendis le bruit de son carrosse qui s'éloignait par le boulevard.

Arrêter Bassompierre, là, chez moi, sous mes yeux! Je suffoquais de rage et d'impuissance.

Mille résolutions diverses, mille pensées contradictoires se heurtaient dans mon esprit. J'allais me décider à prendre le chemin

du Palais-Cardinal, pour essayer de revoir et de fléchir l'odieux ministre; mais plusieurs de mes amis survinrent. On me donna les détails de ce qui s'était passé dans ce jour de confusion pour tous et de désappointement universel. Chacun me dissuada d'aller trouver Richelieu.

Il refuserait impitoyablement, me disait-on, de lâcher sa victime, après s'être donné le soin cruel de venir la saisir dans ma propre demeure.

Je sentis, en effet, qu'il était prudent de laisser passer chez le cardinal l'enivrement du triomphe. Il me semblait impossible, d'ailleurs, que Louis XIII ne se hâtât pas de soustraire à la rancune de son ministre des hommes coupables seulement d'avoir agi pour la gloire du trône, et dont il avait, en quelque sorte, appuyé les projets de son assentiment royal.

Hélas! je ne connaissais pas encore la faiblesse inouïe de ce prince et le peu d'espoir à fonder sur ce caractère sans énergie, sur cette pauvre âme de roi que se partageaient les démons de la mollesse et de la peur!

Son amitié pour Bassompierre ne put le décider à prendre sa défense.

Toute la famille de celui-ci tomba vainement aux genoux de Louis XIII. Le maréchal de Saint-Luc et le comte d'Estelan, beau-frère et neveu du captif, m'apprirent qu'ils avaient reçu du roi cette indigne et méprisable réponse :

— « Tant pis pour ceux qui ont perdu la bataille. »

Le maréchal Timoléon d'Espinay de Saint-Luc était à peu près de l'âge de Bassompierre. Il avait eu comme lui beaucoup de succès à la cour; mais il devait à ces succès-là même d'avoir dévoré presque en entier son patrimoine. Son beau-frère s'était chargé de l'éducation du jeune comte. Le fatal emprisonnement qui survint arrêta tout à coup ce jeune homme sur la route de la fortune. Il vécut par la suite d'un simple bénéfice, obéré de taxes, et se trouva plus d'une fois dans un état voisin de la misère.

On avait frappé de séquestre les biens de son oncle.

Je voulus, à différentes reprises, mettre ma bourse à la disposition de M. de Saint-Lûc et de son fils; mais leur fierté les empêcha d'accepter mes offres.

Huit jours s'étaient écoulés depuis l'arrestation. Je crus qu'il ne fallait pas tarder davantage à voir le ministre, et j'essayai de pénétrer chez lui par l'escalier dérobé.

Or, depuis cette déplorable *Journée des Dupes*, on demandait un mot de passe à toutes les issues du palais. Ce mot, je ne pouvais le connaître. L'accès du cardinal me fut interdit.

Je courus chez Saint-Sorlin.

Mais le secrétaire venait de partir pour l'Allemagne avec le père Joseph; on les avait chargés l'un et l'autre d'une mission importante auprès de la Diète germanique.

Faisant alors abnégation de ma haine, j'écrivis au ministre plusieurs lettres suppliantes. Il ne daigna pas me répondre, et je vis tomber mon dernier espoir de rendre le maréchal à la liberté. Les gardiens de la prison étaient incorruptibles. Entièrement à la merci du despotisme, il déjouaient toutes mes tentatives et refusaient de me donner des nouvelles du malheureux captif.

Richelieu avait senti de trop près la disgrâce pour ne pas s'opposer par les moyens les plus extrêmes au retour de quelque machination dangereuse.

Nous allons assister, dans la vie de cet homme, à ce qu'on peut appeler l'ère sanglante; nous verrons un ministre du Christ se faire bourreau et rayer de l'Évangile le mot *pardon*.

Dès ce jour, il travaille à faire exiler Marie de Médicis.

Le garde-des-sceaux Marillac est saisi le 11 novembre. Il essuie les traitements les plus barbares et meurt dans son cachot.

Son frère, le maréchal, celui-là même qui avait annoncé chez moi la prise de La Rochelle, se voit arrêté au château de Fouys en Piémont, au moment où il dîne avec ses collègues, Schomberg et La Force. On l'accuse d'avoir offert à Marie de Médicis de tuer

Richelieu de sa propre main. Comme il n'existe pas la moindre preuve d'un tel propos, on se rejette sur une accusation de péculat, et l'on crie hautement que le maréchal a détourné à son profit les fonds de l'armée.

Dans ce procès, Richelieu se montre fidèle à sa tactique monstrueuse.

Il compose la commission d'individus entièrement à sa merci. Laffemas est nommé commissaire, et le cardinal fait instruire le procès à Rueil, dans sa maison même.

Sur vingt-trois juges, dix votent pour l'acquittement, treize pour la mort. Les amis du vieillard demandent miséricorde, Richelieu leur dit d'aller trouver Louis XIII; on court au monarque et celui-ci renvoie les suppliants au cardinal.

Ils osèrent jouer cette indigne parade au pied de l'échafaud du plus vieux et du plus fidèle serviteur de la couronne.

Les gardes de Marillac sanglotaient en le conduisant au supplice; mais le noble guerrier conserva toute son énergie à cette heure suprême.

— « Assurez le roi, dit-il, que je meurs son serviteur. »

Comme le bourreau frappait, Richelieu revint de sa maison de plaisance de Rueil et traversa Paris avec deux cents chevaux et des trompettes sonnant des fanfares. Le sang d'un ennemi coulait, il ne dissimulait pas sa joie.

J'avais à dîner, ce jour-là, mademoiselle de Lenclos, Marguerite et le duc de Montmorency, dont l'intimité m'était devenue précieuse.

Henri éprouvait un chagrin mortel. Marillac avait été son maître dans l'art de la guerre. Nous nous efforcions de lui rendre quelque espoir. Il nous semblait impossible que le roi ne fît pas grâce.

Mais, à l'instant même, on nous apporta la nouvelle de l'exécution.

Je vois encore Montmorency quitter son siége. Ses yeux étaient

humides, la pâleur couvrait son beau visage. Il leva les mains au ciel et dit :

— A présent, c'est mon tour !

L'impression que nous causèrent ces paroles est impossible à rendre.

— Oh ! monseigneur ! m'écriai-je, que voulez-vous dire?.. Chassez de votre esprit un pressentiment funeste !

— Non, murmura-t-il, non... Richelieu me tuera comme il a tué Marillac. Si je ne lui en offre pas le moyen, il saura le trouver. Donc, autant vaut me placer vis-à-vis de ce monstre en révolte ouverte. Si je réussis, je sauverai la reine qu'il persécute, je sauverai le roi malgré lui, je sauverai la France !

— Juste ciel !.. mais pourquoi vous précipiter de la sorte au devant du péril ?

— Richelieu, je vous le répète, trouvera moyen de me tuer, quand même. Je le méprise, il ne l'ignore pas, et il a juré de me perdre. D'ailleurs, et n'importe de quelle manière, je dois mourir sous peu... J'en ai reçu l'avis d'en haut.

Nous nous regardions avec terreur.

Montmorency parlait sérieusement.

— Écoutez, nous dit-il, et vous allez voir que je ne dois plus espérer de prolonger mes jours. Il y a six mois, au siége de Privas, j'ai perdu le meilleur ami de mon enfance, le jeune marquis de Portes. Nous étions inséparables et nous mettions en commun l'étude et le plaisir. Un jour, il me conduisit à la Sorbonne pour entendre le philosophe Pitard disserter sur la séparation de l'âme d'avec le corps. Les arguments du philosophe nous émurent. « Henri, jurons-le, me dit de Portes, celui de nous qui mourra le premier viendra dire adieu à l'autre. » Il avait quinze ans et j'en avais seize. Depuis cette époque, nous nous sommes rarement séparés ; il combattit avec moi les Huguenots, et nous fîmes ensemble la guerre du Piémont. Or, c'était le 8 septembre dernier. Nous devions livrer assaut le lendemain, et j'avais cédé au sommeil dans

ma tente. Tout à coup je fus réveillé par une voix lamentable qui me disait : « Adieu ! » Je crus être le jouet d'un songe et j'essayai de me rendormir ; mais la même voix se fit entendre de nouveau. Me levant alors avec précipitation, j'aperçus, comme je vous aperçois à cette heure, de Portes, couvert d'un linceul et le visage livide. Il me regarda tristement, essuya une larme et répéta : « Adieu, Henri !.. à bientôt ! »

Cet étrange récit nous donna le frisson.

Le duc avait la plus éclatante renommée de courage, il nous semblait difficile de croire qu'il eût subi l'influence de la peur.

— Aussitôt, continua-t-il, je réveillai mes domestiques et leur ordonnai de courir au quartier du marquis, assez éloigné du mien. Bientôt ils revinrent m'apprendre que de Portes, s'étant levé avant le jour pour aller reconnaître la brèche, venait de recevoir à la tête un coup d'arquebuse, dont il était mort sur place. L'heure se rapportait exactement à celle de mon réveil. J'avais quitté mon ami bien portant après notre repas du soir, je ne savais rien de son projet d'aller reconnaître la brèche ; comment aurais-je pu seulement concevoir l'idée de ce malheur ? Tout s'est passé, je vous le jure, ainsi que je le raconte... Il m'a dit : « A bientôt ! » Ce sera bientôt.

Je le suppliai en vain de ne pas exposer ses jours sur une circonstance inouïe, à la vérité, mais qui pouvait être une erreur de l'imagination ou des sens.

— Non, non ! s'écria-t-il, je ne puis douter de l'avertissement céleste, et je veux terminer glorieusement ma carrière en arrachant le royaume à la tyrannie de Richelieu. Dès ce soir, je retourne à mon gouvernement du Languedoc ; j'y appelle la reine-mère et Gaston, je force Louis XIII à renvoyer son ministre-bourreau... C'est la révolte, mais la révolte sainte, la révolte honorable... Adieu !

Hélas ! je ne pus le retenir, et il partit en effet pour son gouvernement.



Il me regarda tristement, essuya une larme et répéta :
Adieu, Henri!... à bientôt.

LIÉ PAR GUSTAVE HAVARD. IMPRIMÉ PAR SIMON RAÇON.

Son absence me chagrina beaucoup.

Ninon voulut plaisanter de ma tristesse. Elle soutint que le départ de Henri dérangeait mes plans et brisait une des plus douces espérances de mon cœur. Cette insinuation me blessa, ce qui prouvait peut-être en faveur de la pénétration d'esprit de mademoiselle de Lenclos.

Elle était alors dans tout le feu de ses succès.

Outre Villarceaux, elle avait le maréchal d'Estrées. Mais ces deux soupirants ne suffisaient pas encore à ses besoins de conquête. La Châtre était bien accueilli, et Saint-Évremond lui-même avait l'air parfaitement heureux.

Ma trentième année venait de s'accomplir.

On me trouvait fort bien encore; mais je me sentais beaucoup de maturité. Les discours légers de Ninon commençaient à me déplaire.

Sans me brouiller positivement, je me refroidis avec elle. Et puis, il faut le dire, je n'étais plus maîtresse de mes impressions jalouses, en voyant mademoiselle de Lenclos aspirer au sceptre de beauté qui s'échappait de mes mains.

A en croire mes courtisans, j'étais toujours la plus jolie; mais ils manquaient de franchise et j'en acquis bientôt la certitude. Dès que je fus moins intime avec elle, aucun d'eux ne me la sacrifia.

Cette découverte me mit sérieusement en colère.

Je vendis ma maison de la rue des Tournelles, et j'allai demeurer rue Culture-Sainte-Catherine, sous prétexte que j'avais là des jardins plus vastes; mais, en réalité, parce que je ne voulais point avoir sous les yeux les triomphes de ma rivale.

Toutes mes tentatives pour arriver jusqu'à Bassompierre étaient restées sans résultat.

Le ministre s'obstinait dans son silence, et, d'ailleurs, il venait de quitter Paris pour aller porter la guerre en Lorraine. Il ravageait cette belle province qui m'avait laissé de si bons et de si purs souvenirs

Petit à petit, je l'avoue, je songeai moins au malheureux captif.

Vers ce temps-là, je fis la connaissance d'Arnault-Corbeville, un des poëtes du salon de madame de Rambouillet.

Sa maison, touchant à la mienne, je lui permis de venir me voir.

C'était un fort mesquin personnage, très-fat et surtout très-distrait. Il dut évidemment ses succès auprès de moi à l'ennui que me causa ma solitude volontaire. Sous prétexte de me récréer, ce galant homme m'amena toute sa famille. Je reçus Arnault le médecin, Arnault l'avocat, Arnault le docteur en théologie ; il m'en vint encore un quatrième, Arnault d'Andilly, débauché de premier ordre.

Je disais en riant, qu'avec tous ces Arnault, ma maison ressemblait à la boîte de Pandore.

Mon adorateur avait beaucoup d'amour-propre ; je l'appelais Arnault-l'Orgueil. Quant aux autres, je les distinguais par un titre approprié à leur état ou à leur caractère, et j'avais ainsi Arnault-le-Fanatisme, Arnault-la-Chicane, Arnault-la-Luxure et Arnault-la-Mort.

La boîte entière y était.

Bientôt je me fatiguai de ces personnages, et surtout de celui dont j'autorisais, en quelque sorte, la fatuité. Je ne sais comment j'avais accueilli un pareil homme : il fallait qu'il m'eût terriblement habituée aux distractions.

Mes anciennes connaissances me négligeaient beaucoup, et Marguerite lui-même ne me rendait plus visite qu'à de rares intervalles.

Pour échapper aux Arnault, j'allais prendre quelque parti extrême, déménager une seconde fois, m'enfuir en province ou voyager à l'étranger, lorsque mon suisse m'apporta un billet ainsi conçu :

« Une amie de mademoiselle Delorme (elle ne se nomme pas,

afin de lui laisser le plaisir de la surprise) désire la voir à la minute. Elle attend en bas dans son carrosse. »

Je pensai que c'était Ninon.

Ennuyée comme je l'étais moi-même de notre refroidissement, peut-être venait-elle me proposer de reprendre nos anciennes habitudes? Je descendis au plus vite.

Mais, en ouvrant la portière, je me trouvai face à face avec madame de Chevreuse.

La duchesse m'attira dans ses bras et me fit mille amitiés. Il y avait cinq ans au moins que nous ne nous étions vues.

— Monte à côté de moi, dit-elle, je t'emmène au Louvre!

— Au Louvre!.. avec ce négligé, dans ce costume? répondis-je en lui montrant ma toilette en désordre.

J'étais en robe de chambre, et les boucles éparses de mes cheveux s'échappaient d'une cornette de point de Flandre.

— Eh! sera-ce la première fois que je te prêterai mes parures? tu avais une de mes robes pour ce bal de la cour, à la fin duquel Bassompierre t'a si joliment mariée.

— Ah! madame la duchesse, il y a bien longtemps de cela!

— Trop longtemps, ma chère; mais, Dieu merci, nous ne sommes point encore de vieilles femmes. Hélas! ma chère Marion, il s'est passé de tristes choses depuis notre dernière entrevue! Cet affreux cardinal... Enfin ne nous arrêtons pas à de cruels souvenirs; je les éloigne autant que possible de mon esprit. Notre existence est si courte!.. Le plus sage est de laisser reposer en paix ceux qui ne sont plus.

— O vanité des affections humaines! pensai-je, en voyant la duchesse traiter aussi légèrement la mémoire d'un infortuné mort pour elle.

— Le croirais-tu? reprit madame de Chevreuse, l'impudent ministre, que j'ai sollicité forcément, afin de revenir à Paris, a eu de nouveau l'audace de me parler d'amour! Écoute, ma chère, ni la violence, ni la ruse, ne peuvent abattre cet homme. Tous

les efforts ont été tentés, à l'exception d'un seul. Chez nous, en France, le ridicule est mortel : eh bien, je veux travailler, dès ce jour, à rendre le cardinal ridicule! Il prête le flanc de la belle manière. La reine et moi, nous sommes disposées à lui jouer les tours les plus indignes... Tu verras, Marion, tu verras!

Son carrosse nous menait au Louvre. Chemin faisant, elle me raconta ses aventures.

Ayant quitté Blois pour aller en Flandre consoler Marie de Médicis dans son exil, elle s'ennuya bientôt des éternelles doléances de la reine-mère et vint trouver le cardinal, en Lorraine, où elle l'agaça tellement par ses mines et ses sourires, qu'elle en reçut la permission d'assister au burlesque mariage de madame la comtesse des Vertus.

C'était l'aïeule de la duchesse.

On fait des folies à tout âge, et la respectable dame, en dépit des représentations de sa famille entière, voulut, à soixante-treize ans, s'unir à un tout jeune homme, le chevalier de la Borde. Elle donnait, pour motiver son entêtement, une raison assez spécieuse.

— « Je ne puis pas, disait-elle, laisser périr d'amour ce pauvre garçon, qui, dans l'ordre habituel des choses, a encore longtemps à vivre. »

M. de la Borde, comme on le devine peut-être, se mariait uniquement pour payer ses dettes. Or, il se trouva que la vieille comtesse était interdite.

Le malheureux avait fait un marché détestable.

Il voulut plaider et obtenir le divorce; mais il perdit en instance et en appel, et se vit obligé de conserver son épouse septuagénaire.

Madame des Vertus raffolait de son jeune mari.

L'ancienne connétable me donnait plaisamment tous ces détails, et je riais avec elle à gorge déployée. Nous arrivâmes au Louvre, où elle avait repris, sur l'invitation d'Anne d'Autriche, son domicile d'autrefois.

Je réparai bien vite le désordre de ma toilette.

— La reine désire te voir, Marion, dit madame de Chevreuse. C'est un grand honneur pour toi, ma chère, et j'ai fait ta cause bonne, comme il y a six ou sept ans à l'hôtel de Rambouillet. Je t'ai donné tout au plus le tiers des intrigues dont la chronique te gratifie, encore est-ce fort raisonnable! Anne d'Autriche a su ton histoire de Buckingham; elle veut juger par elle-même si tu as réellement avec sa royale personne autant de ressemblance qu'on le dit.

J'étais flattée au dernier point.

Madame de Chevreuse me présenta le soir même à Sa Majesté, qui me reçut avec une affabilité touchante.

Il me semble l'avoir déjà dit, la reine passait pour l'une des plus belles femmes de son siècle. Elle avait une figure imposante, une taille divine; ses yeux doux, graves et parfaitement beaux, nageaient dans une molle langueur, et sa gorge offrait les plus délicieux contours. Un pied d'une petitesse exquise et des mains fines, aux ongles roses, achevaient de faire d'Anne d'Autriche un modèle accompli de beauté.

Son glacial époux était en Lorraine avec le ministre.

M. de Chevreuse les avait suivis pour essayer le rôle de conciliateur, car sa maison était alliée à celle de Guise.

Le Louvre ressemblait à un pensionnat d'écoliers, prenant leurs ébats en l'absence des maîtres et ne songeant plus à la férule. On riait, on chantait, on jouait à toutes sortes de petits jeux enfantins; les beaux jours de la cligne-musette était revenus. La reine habitait, pour ainsi dire, chez madame de Chevreuse, et nous passions des heures charmantes.

Je fis savoir à mon hôtel que je ne rentrerais pas de quelque temps.

Anne d'Autriche m'obligea plus de vingt fois à lui répéter l'anecdote de Buckingham. Elle avait toujours été trop vertueuse pour songer à oublier ses devoirs; mais son amour-propre s'ar-

rangeait assez d'une aventure que je considérais jadis comme un affront.

Du reste, la passion du noble lord avait très-peu touché la reine. Elle aimait depuis longtemps Montmorency et ne le cachait pas à ses intimes, tant elle se croyait sûr de son courage.

Pauvre femme ! si belle et si délaissée ! c'était bien le moins que son cœur s'égarât un peu.

Un soir, Anne d'Autriche nous fit préparer deux costumes absolument pareils. Si j'eusse été blonde, la ressemblance aurait été parfaite. Voulant compléter l'illusion, je me teignis les cheveux et les sourcils, puis je pris un livre et j'allai m'asseoir sur une terrasse.

Les filles d'honneur, en passant, m'adressaient de profondes révérences.

Tout à coup Anne d'Autriche survint, et ce fut un cri général de surprise.

On voyait deux reines !

Mais l'arrivée de Louis XIII et de Richelieu ne tarda pas à interrompre nos innocents plaisirs. Ils étaient entrés en vainqueurs à Nancy, et ce fut alors que Jacques Callot refusa de consacrer par son burin la honte de sa ville natale.

Le Louvre reprit sa tristesse.

Je voulais partir, car j'avais peur du ministre; mais la duchesse tenait à mettre en pratique sous mes yeux le nouveau système inventé pour la perte de l'ennemi commun.

Ce plan me semblait dangereux, je craignais de le voir tourner contre madame de Chevreuse.

Elle ne crut pas à mes pressentiments et commença l'attaque avec toute l'habileté d'une coquette émérite. Ayant agacé déjà le cardinal en Lorraine, elle n'eut qu'à poursuivre ses œillades. Sa prunelle obtint tout le succès qu'elle avait le droit d'attendre, et Richelieu, malgré sa finesse, n'éventa pas le piége.

L'amour et l'espérance couvraient ses yeux d'un double bandeau.

Il envoya de riches présents à la duchesse ; puis, la rencontrant un jour dans une galerie du palais, il osa lui demander un rendez-vous.

— Volontiers, répondit-elle, si toutefois votre Éminence daigne choisir un costume moins bizarrre que par le passé. Je ne veux plus du pourpoint gris de souris, il m'a fait trop rire.

Le cardinal jura de s'habiller à la dernière mode, et la duchesse, radieuse, regagna ses appartements.

Elle nous fit cacher, la reine, toutes les filles d'honneur et moi, dans une garde-robe, dont la porte vitrée n'avait qu'un léger rideau de gaze, au travers duquel nous pouvions tout voir.

Richelieu fut très-exact. Il s'imaginait sérieusement que l'heure du berger sonnait pour lui.

Cette fois, il vint en cavalier, avec de larges bottes à l'écuyère et un baudrier tout brodé d'or soutenant une riche épée garnie de pierres précieuses. Il avait la jarretière bouffante, un haut-de-chausses violet très-réjouissant au coup d'œil, un col en pointe, orné de malines, et un feutre surmonté de plumes écarlates.

Il est impossible de s'imaginer combien il se trouvait mal à l'aise avec ces habits, qui, n'ayant pas l'ampleur de sa soutane rouge, lui donnaient l'allure la plus grotesque du monde.

— Comment donc, monseigneur ! s'écria la duchesse, vous êtes fort agréablement vêtu, je vous jure, et vous avez bon air ! Il vous manque seulement un peu d'habitude. Les gestes sont guindés et la contenance trahit quelque embarras. Voyons, de la hardiesse dans votre démarche ! la tête relevée... plus fièrement, monseigneur !.. A merveille !.. Marchez un peu, je vous prie.

Le cardinal fit plusieurs tours dans la chambre.

— Suis-je mieux de la sorte ? demanda-t-il à la duchesse.

— Il y a du progrès... Cambrez-vous sur la hanche... Fort bien !.. Appuyez hardiment sur la garde de votre épée !

Richelieu prit une pose de matamore.

— Oh ! oh ! vous avez des dispositions admirables !.. Saluez

maintenant, et n'oubliez pas de porter la main droite jusqu'à terre.

L'échine du ministre était peu flexible.

En opérant cette dernière manœuvre, il perdit l'équilibre et se heurta la tête assez rudement contre le parquet.

— Ce n'est rien! ce n'est rien! dit madame de Chevreuse, le relevant avec un sérieux imperturbable : cinq ou six chutes encore, et personne au Louvre ne fera comme vous la révérence.

— Mais à quoi bon tout cela? demanda le cardinal un peu confus de sa gaucherie.

— Ah! j'exige, monseigneur, que vous ayez une teinture des belles manières! Une femme est toujours flattée par les dehors gracieux; on n'a jamais auprès de nous trop de séductions... Savez-vous danser?

— Non vraiment, dit Richelieu.

— Eh bien, il faut apprendre!

— Y songez-vous, duchesse?.. et le scandale?

— C'est juste, répondit-elle. Mais, au fait, j'y songe : on m'a toujours dit que je dansais passablement... Si je vous montrais les pas et les figures?.. qu'en dites-vous? Cela donnerait quelque chose de vif et de sautillant à nos tête-à-tête.

— D'honneur, vous êtes charmante! s'écria Richelieu transporté.

Il entoura la taille de sa jolie maîtresse de danse, et se pencha vers l'épaule pour embrasser certain point noir connu de nos lecteurs.

— Non pas! non pas! dit la duchesse, je réserve ceci pour encouragement, lorsque vous aurez fait quelques pirouettes convenables ou quelque entrechat distingué. Courage, monseigneur! En avant le pied gauche, et glissez légèrement sur le pied droit..... Relevez la jambe, ayez soin de l'arrondir avec grâce... Mais non, ce n'est pas cela!.. Recommencez! Vous avez trop de raideur... Bonté divine! c'est beaucoup plus mal encore... Votre en-avant-deux est détestable, et vous dansez comme un épagneul savant!

Anne d'Autriche n'y tint plus dans notre cachette.

Elle partit d'un éclat de rire; toutes les filles d'honneur l'imitèrent, et je contribuai à l'explosion générale *.

Richelieu suspendit sa pirouette, devint pâle, et jeta des yeux hagards sur la porte vitrée.

Tout était perdu.

Je prévoyais un esclandre; et, comme le cardinal avait ignoré jusque-là ma présence au Louvre, je me cachai bien vite sous les robes de la duchesse, accrochées au fond de la garderobe.

— Il y a quelqu'un là! dit Richelieu d'une voix irritée.

— Mais non, je ne puis le croire... ou du moins je n'en savais rien, murmura madame de Chevreuse, balbutiant et perdant contenance.

— Ouvrez cette porte!.. ouvrez-la, vous dis-je! cria-t-il avec fureur.

La reine se montra.

— Vous!.. vous, madame! dit le ministre confondu.

— Mais oui, Votre Éminence. Nous sommes enchantées, mes filles et moi, de vous avoir vu déployer les agréments de votre personne... Eh! monsieur, pourquoi cette mine altière? Ne venez-vous pas d'apprendre à saluer avec grâce? Voici le cas, ce me semble, de mettre la leçon en pratique et de vous incliner devant la reine.

Déjà Richelieu recouvrait son sang-froid.

Rarement il perdait la tête, même au milieu des circonstances les plus imprévues.

— Que Votre Majesté me pardonne... je répare mon oubli, dit-il, en faisant à la reine un salut ironique.

Puis, se retournant vers madame de Chevreuse :

— Vous avez cru me tendre une embûche? ajouta-t-il avec le plus grand flegme. En vérité, madame, c'était de votre part une

* Cette curieuse anecdote est rapportée par tous les mémoires du temps. (*Note de l'Éditeur.*)

présomption singulière. Je savais parfaitement des témoins cachés là. Oui, duchesse, je me prêtais à la plaisanterie, afin de voir jusqu'où vous porteriez l'audace.

Après cet adroit mensonge, il se coiffa de son feutre, et reprit sa pose de matamore.

— Eh! eh! belle dame, poursuivit-il, la lutte n'était pas égale... Vous êtes battue!.. mille baise-mains! vous recevrez tout à l'heure de nos nouvelles.

Cela dit, il fit la retraite la plus impertinente du monde.

Nous étions loin de nous attendre à cet aplomb merveilleux, et la peur s'empara de nous. Anne d'Autriche regretta vivement de n'avoir pas été plus maîtresse d'elle-même. Sans ce maudit éclat de rire, elle aurait pu se donner chaque jour une comédie fort plaisante.

Un quart-d'heure après l'essai désastreux du système de la duchesse, Louis XIII la manda chez lui.

— Madame, dit-il, vous revenez au Louvre pour y apporter la dissipation et le désordre. M. le cardinal voulait examiner par lui-même à quel degré vous pousseriez l'irrévérence dans mon palais. Nous n'aimons pas la nature de vos amusements, madame, et vous nous ferez le plaisir de reprendre le chemin de l'exil.

La duchesse eut beau vouloir dépersuader le roi, Sa Majesté haussa très-impoliment les épaules et lui tourna le dos.

Elle vint tout émue nous raconter son malheur.

Puis, se révoltant bientôt et frappant du pied :

— Ah! le cardinal et le roi se figurent que je vais quitter Paris?.. Eh bien, non!.. j'y resterai, quoi qu'ils en aient, malgré leurs dents!

Son mari était encore en Lorraine; mais sa présence n'eût rien changé à la résolution prise.

Les conseils de M. de Chevreuse auraient eu le sort des nôtres.

Tout aussitôt et sans perdre une minute, la duchesse répand le bruit qu'elle va retourner à Bruxelles, prépare ses malles, met une

de ses robes à sa femme de chambre, lui ordonne de monter en voiture, à la nuit tombante, le visage caché sous un voile, et l'expédie en Flandre.

Cela fait, elle passe un costume d'homme, coupe ses cheveux à la Ninon (celle-ci venait d'inventer son originale coiffure), attache de petites moustaches blondes au-dessus de ses lèvres, et m'offre galamment le bras pour sortir du Louvre.

Nous gagnons ainsi la rue Culture-Sainte-Catherine.

Ce costume la déguisait à merveille, et mes gens eurent l'impertinence de croire que je ramenais un amoureux. Arnault-Corbeville jeta les hauts cris. Il voulut entamer une scène; mais je le priai poliment de me débarrasser de sa personne et de toute la boîte de Pandore.

Je passai huit jours avec mon joli cavalier.

L'étourdi m'affichait sans honte. Il me conduisit au Cours-le-Prince, à la place Royale, partout. Cela menaçait d'aller fort loin, lorsqu'en rentrant, un soir, nous vîmes une des femmes de la reine.

Elle apportait un billet de sa maîtresse.

Anne d'Autriche était dans la désolation. La révolte de Montmorency éclatait dans le Languedoc. Richelieu venait d'en recevoir la nouvelle positive, et la perte du rebelle avait été décidée dans le cabinet du roi.

Depuis longtemps déjà, grâce aux perfides insinuations de son ministre, Louis XIII soupçonnait une intrigue d'amour entre la reine et Montmorency.

La pauvre femme nous suppliait de nous rendre dans le jardin, du côté de l'Oratoire, où, la nuit venue, son valet de chambre devait nous introduire.

Au moment fixé, nous étions près d'elle.

— Oh! j'ai dû vous appeler à mon secours, nous dit la reine, en sanglotant avec amertume. Le malheureux va se perdre. Ignore-t-il donc à quel danger terrible il s'expose? Courez à Toulouse, je vous en conjure!.. qu'il parte, qu'il s'éloigne de France!..

Richelieu, ce monstre sanguinaire, le tuera, comme il a tué Chalais, comme il vient de tuer Marillac... Dites à Henri que sa mort serait la mienne; dites-lui que je l'aime, que je lui ordonne de fuir! Le roi veut accompagner le cardinal pour étouffer la révolte. Ils m'emmènent avec eux; ils me le montreraient sur l'échafaud... Vite, au nom du ciel, prenez l'avance et sauvez-le!

Madame de Chevreuse jura de partir la nuit même.

Je promis de l'accompagner dans ce voyage. Anne d'Autriche nous pressa vivement contre son cœur et nous assura de sa reconnaissance éternelle.

Nous sortîmes du jardin de l'Oratoire.

Une heure après, on amenait à ma porte une berline et des chevaux. Je pris un costume de cavalier pareil à celui de la duchesse, et nous courûmes à grandes guides sur la route du Languedoc.

Nous voyagions nuit et jour.

Quarante-huit heures après notre départ, nous étions au pied des montagnes d'Auvergne.

Mais, en ce pays, les routes devinrent horribles, et notre chaise se brisa contre les rochers au milieu d'un défilé dangereux. On nous conseilla de la laisser et de continuer le voyage à cheval, d'autant plus que les chemins du roi, si pitoyables en Auvergne, se trouvaient plus mal entretenus encore dans le Limousin et dans la Guyenne.

L'avis nous sembla prudent.

Madame de Chevreuse était bonne écuyère; j'avais pris en Lorraine quelques leçons d'équitation.

Nous voilà chevauchant, trottant, galopant et faisant vingt lieues par jour. L'espoir de sauver Montmorency nous donnait du courage.

Sûrement, nous arriverions assez tôt pour le prévenir du péril; car le ministre et le roi traînaient des troupes à leur suite; nous étions certaines d'avoir sur eux au moins huit jours d'avance.

Montmorency franchirait les Pyrénées et passerait avec nous à la cour d'Espagne. La certitude du succès nous rendait heureuses.

Mon étourneau de compagnon lutinait les jeunes paysannes sur la route.

Il mettait pied à terre, il courait après elles, il les embrassait et les fourrageait sans miséricorde. Les pauvres filles avaient vraiment beaucoup de peine à se défendre contre les attaques de ce séducteur intrépide.

Dans un petit village entre Montauban et Toulouse, il nous fut impossible de trouver une auberge. Depuis que nous allions à franc étrier, nous n'osions plus voyager de nuit.

Le curé seul, au dire des habitants de l'endroit, pouvait nous donner un gîte.

Nous allâmes frapper à sa porte.

C'était un excellent homme, de mœurs très-hospitalières. Il nous offrit un souper convenable et l'assaisonna d'une conversation pleine de bonhomie et de franchise.

— Où dormirons-nous, monsieur le curé? lui demandai-je avec un sentiment assez marqué d'inquiétude.

En examinant les êtres de la maison, j'avais conçu un grave sujet d'alarmes. Le cher homme n'avait pour tout logement que la cuisine où couchait la servante, et la chambre où nous soupions alors.

— Ma foi, messieurs, répondit-il, vous partagerez mon lit!.. Je n'en ai pas d'autre : il est très-large et nous y serons à l'aise.

Je fis la grimace.

La duchesse me jetait de petits regards en dessous et avec un air si confus que je partis d'un bruyant éclat de rire.

— Ah! riez tant qu'il vous plaira, dit le curé, je ne suis pas d'humeur à passer la nuit sur un fauteuil. Voyons, déshabillez-vous... A la guerre comme à la guerre!

Il se leva de table et se mit à genoux pour dire ses oraisons du soir.

Madame de Chevreuse prit son parti la première, se déshabilla rapidement et se glissa dans les draps.

Je suivis son exemple.

Un instant après, le bonhomme vint se coucher à son tour. Il fut à peine en place que nous l'entendîmes ronfler comme un bienheureux. Ceci devenait rassurant, et le sommeil nous gagna bientôt nous-mêmes.

A notre réveil, il faisait grand jour.

Nous ne vîmes plus notre digne hôte. Il était allé dire sa messe et n'avait pas oublié de donner des ordres, avant de partir, pour qu'on préparât un déjeuner succulent. Il vint, sa messe finie, nous en faire les honneurs.

— Après le repas, il voulut nous accompagner jusqu'à la porte, où attendaient nos chevaux.

Lorsque nous fûmes en selle, mon compagnon ôta poliment son feutre et dit :

— Nous ne devons pas, monsieur le curé, vous laisser plus longtemps dans l'erreur, et nous avons à vous féliciter de votre aimable conduite. Vous avez dormi, cette nuit, avec la duchesse de Chevreuse et la célèbre Marion Delorme, qui vous remercient l'une et l'autre de votre délicate hospitalité.

Le pauvre homme nous regarda d'un air d'épouvante. Il fit coup sur coup plusieurs signes de croix, et la folle duchesse prit le galop.

Je me hâtai de la suivre.

Elle ne m'avait pas prévenue de ce dénouement effronté. Aux portes de Toulouse, elle en riait encore.



Vous avez dormi, cette nuit, avec la duchesse de Chevreuse et la célèbre Marion Delorme.

PUBLIÉ PAR GUSTAVE HAVARD. IMPRIMÉ PAR SIMON RAÇON.

VI

Mais les nouvelles qui nous attendaient dans la capitale du Languedoc dissipèrent bien vite nos joyeuses impressions.

Les courriers avaient été plus vite que nous. On venait d'expédier une ordonnance furibonde, déclarant Montmorency coupable de lèse-majesté, le privant de ses charges, grades et honneurs, éteignant son duché pour le réunir à la couronne et confisquant tous ses biens.

Toulouse était dans la consternation et l'effroi.

On y aimait le duc, mais on n'osait prendre ouvertement sa défense.

Les dépêches annonçaient que Louis XIII serait au Capitole avant trois jours; le factum du cardinal était daté de Cosne.

Richelieu avait fait une diligence inouïe.

Un corps d'armée, sous les ordres de M. de Schomberg, devait, jusqu'à l'arrivée des troupes royales, tenir en échec les soldats de

Montmorency et ceux de Gaston, car Monsieur se joignait à la révolte, ainsi que sa mère.

Ils en étaient les drapeaux.

Le duc se trouvait encore à Toulouse le matin même.

Apprenant l'ordonnance rendue contre sa personne, il quitta la ville presque sans escorte. On ne songeait point à lui fermer la retraite, et il se dirigea vers Castelnaudary, où étaient ses troupes.

Nous l'avions manqué d'une heure.

Je fus d'avis de nous jeter aussitôt sur ses traces; mais, une fois hors de Toulouse, il avait pris sa course avec une rapidité sans égale. Il nous devenait impossible de le rejoindre.

Bientôt les plaines de Castelnaudary se déroulèrent devant nous.

Il y avait là trois corps d'armée, à un quart de lieue de distance l'un de l'autre. Celui de Gaston occupait l'extrémité sud de la plaine. Au milieu, tout en face de la ville, s'élevaient les tentes de Montmorency. Enfin, sur un coteau dominant les alentours se tenaient en observation les troupes de Schomberg.

Depuis deux mois déjà ce dernier avait reçu ordre de quitter le Piémont et de cantonner en Provence, afin d'être prêt à marcher sur le Languedoc au premier signal.

Richelieu savait éventer les projets de révolte. Cette manœuvre prouve qu'il soupçonna le duc, à partir du jour où celui-ci regagna son gouvernement.

Schomberg, pour accepter la bataille, devait attendre l'armée du roi.

Avant de quitter Toulouse, nous avions pris des renseignements exacts sur la position de ces différents corps de troupes. D'ailleurs, il nous fut aisé de reconnaître les armes de Montmorency sur une bannière flottant au-dessus de la tente ducale.

Nous nous dirigions donc au centre de la plaine, lorsque la duchesse s'écria :

— Regarde, Marion !.. c'est lui, ou je me trompe fort ! Il monte son cheval gris pommelé du siége de Privas, que chacun distin-

guait à cet ornement de plumes incarnat, bleu et isabelle... N'est-il pas vrai, ce sont les mêmes couleurs?

J'aperçus, en effet, le duc au milieu d'un groupe de soixante cavaliers.

Il quittait les tentes et se dirigeait vers le monticule dont Schomberg était le maître.

Nos montures piquées au flanc, partirent avec la rapidité d'une flèche, et nous atteignîmes bientôt les cavaliers, qui nous examinèrent avec surprise. Ils nous prenaient pour deux gentilshommes empressés de se joindre à eux.

Henri ne nous reconnut pas sous nos déguisements.

Je m'approchai de son oreille et je lui déclinai le nom de la duchesse et le mien.

— Monseigneur, ajoutai-je à haute voix, nous avons à vous faire sans retard, et à vous seul, une communication de la plus haute importance.

Il était pâle de saisissement.

Puis, nous regardant ma compagne et moi :

— Vous ici, madame la duchesse!.. vous ici, Marion!.. que venez-vous y chercher, grand Dieu!

— Nous venons vous sauver! m'écriai-je.

— En effet, monsieur le duc, ajouta madame de Chevreuse en souriant. N'allez pas, de grâce, me prendre pour une ennemie. Je ne vous en veux nullement de certain démêlé de Monceaux et d'un petit commencement de duel avec mon cher époux. Les rancunes de M. de Chevreuse ne sont pas, Dieu merci, mes rancunes! Nous venons l'une et l'autre de la part de la reine; cela doit suffire pour nous donner créance auprès de vous?

— La reine! c'est elle qui vous envoie?

— Oui, monseigneur, lui dis-je. Anne d'Autriche vous conjure d'abandonner la révolte et de passer en Espagne, jusqu'à ce que votre grâce soit obtenue.

Montmorency nous regarda douloureusement.

— Hélas! murmura-t-il, peut-elle me demander une perfidie?.. J'ai des engagements avec Marie de Médicis et le prince.

— Nous n'avons pas mission de discuter, monseigneur. Elle nous a dit : « Courez! apprenez-lui que je l'aime et que je lui défends de se perdre. »

— O mon Dieu! s'écria le duc en se voilant le visage de ses deux mains.

— Réfléchissez, dit madame de Chevreuse. La circonstance est grave et le succès impossible; vous connaissez les ordres violents transmis au parlement de Toulouse. Si vous tombez au pouvoir du cardinal, la reine en mourra de chagrin... Nous vous rapportons ses propres paroles.

— Mon Dieu! mon Dieu! répéta le duc.

Il pleurait et se tordait les bras avec angoisse.

Tout à coup plusieurs détonations d'armes à feu nous firent tressaillir. C'étaient les enfants perdus de l'armée de Schomberg qui envoyaient des balles aux cavaliers de Montmorency pour les empêcher d'approcher du monticule.

Le regard de Henri brilla tout aussitôt d'un éclat extraordinaire.

— Oui, cria-t-il, oui, la reine a raison!.. Ce n'est pas sur l'échafaud qu'un Montmorency doit mourir. Mais encore, doit-elle le savoir, un Montmorency ne trahit jamais! Il ne recourt point à la fuite, comme un larron pris au pillage. Allez dire à la reine que je meurs, digne de son amour, sur le champ de bataille. Mon dernier soupir, ma dernière parole, le dernier battement de mon cœur sont pour elle!

A ces mots, il s'élança de toute la vitesse de son ardent coursier, qui allait au feu par habitude.

Nos chevaux, effrayés du bruit des mousquets, refusèrent d'avancer d'un pas, lorsque nous voulûmes nous mettre à la poursuite de Montmorency et nous opposer à sa résolution fatale.

Le duc atteignit ses cavaliers et cria de toutes ses forces :

— Messieurs, on nous provoque... En avant!

Et ils s'élancèrent tous ensemble.

La mousquetade augmentait à chaque seconde. Nous restions en place, ne sachant que devenir. Soudain, nous fûmes enveloppées par une nouvelle troupe, accourant des tentes au secours de la première.

— Fuyez-vous donc? nous crièrent les cavaliers : l'épée à la main, vite! et qu'on charge!

En même temps, nous nous vîmes entraînées par l'escadron.

Comme s'ils eussent été enhardis par l'exemple, nos chevaux partirent avec impétuosité vers le lieu du combat.

— Soit! me dit la duchesse, le ciel le veut!.. J'accepte les conséquences de mon déguisement... On ne me prendra pas pour un lâche!

A ces mots, elle tira son épée du fourreau. Ses yeux brillaient, sa figure avait une animation singulière.

Je ne sais quel enthousiasme vint me transporter à mon tour. Ce mouvement, ce bruit, ces clameurs, le galop des chevaux, la détonation des mousquets, l'odeur du salpêtre, tout contribuait à me donner une sorte d'ivresse. J'imitai madame de Chevreuse, je mis intrépidement mon épée à l'air, et je crois, Dieu me pardonne, que je piquai des deux pour forcer ma monture à courir plus vite encore.

VII

Mais tous les cavaliers qui nous précédaient s'arrêtèrent brusquement.

Henri et sa troupe étaient arrivés au bord d'un large fossé creusé aux avant-postes de Schomberg.

— Lançons nos chevaux et franchissons l'obstacle ! cria le duc.

Il retourna pour prendre du champ.

Nous nous trouvions alors à deux pas de lui et il fut effrayé de notre audace. Les balles sifflaient à nos oreilles, nous ne donnions pas le moindre signe d'effroi.

— Ce sont deux femmes ! qu'on les emmène ! dit Montmorency, en nous désignant à l'un des seigneurs qui se trouvaient là.

Je reconnus Antoine de Bourbon, comte de Moret, fils naturel de Henri IV et de Jacqueline de Beuil ; je l'avais vu jadis en compagnie de Bassompierre.

— Sauve-les, Antoine ! ajouta le duc.

Sans attendre la réponse, il s'élança plus rapide que l'éclair, et franchit le fossé.

Antoine de Bourbon vint à nous. Il saisit les brides de nos chevaux et nous fit opérer volte-face, sans égard pour nos dispositions héroïques.

— Ferme, cria-t-il, ferme sur vos étriers!

Bien nous prit d'être bonnes écuyères, car il nous emporta, comme sur les ailes de la tempête, jusqu'à la lisière d'un bois d'oliviers.

— Cachez-vous, nous dit-il, ne vous montrez pas. Après la bataille, je viendrai vous chercher moi-même ou j'enverrai vous prendre.

Il s'en retourna plus vite que nous n'étions venus.

Notre belle ardeur s'était éclipsée, l'épouvante lui succéda. Nous assistions à une bataille impossible et folle de deux ou trois cents hommes contre cinq mille. A chaque instant, nous espérions voir les troupes de Monsieur courir au secours de Henri, mais il n'en fut rien. Gaston venait d'être informé de l'approche de son frère et du cardinal. Il perdait complétement la tête. Ses soldats, voyant sa frayeur, se débandaient déjà.

Malgré cette honteuse désertion, nous eûmes un moment d'espoir.

Au sein de la mêlée, nous distinguions Montmorency à son panache flottant.

Il frappait des coups terribles, écrasait les ennemis en face et se retournait, comme un lion, pour se précipiter sur ceux qui l'attaquaient par derrière. Mais sa formidable épée entassait en vain les victimes. Couvert de blessures, épuisé par la perte de son sang, Henri chancelait. Bourbon voulant le secourir, fut lui-même accablé par le nombre.

Le héros tomba ; son ami perdit les arçons, et les chevau-légers de Schomberg firent entendre des cris de triomphe.

Nous étions à genoux, les mains levées au ciel, pleurant, gé-

missant et ne pouvant néanmoins détourner les yeux de ce spectacle de désolation.

Ce fut une déroute affreuse.

On poursuivit les vaincus. Toute l'armée de Schomberg descendait le monticule et balayait la plaine.

La nuit vint, le bruit cessa. Quelques coups de mousquet isolés retentissaient par intervalles. C'étaient les chevau-légers, traquant au loin les fuyards et les déserteurs de l'armée de Gaston.

Quant au champ de bataille, il était abandonné et silencieux.

Nous courûmes à l'endroit où nous avions vu tomber le malheureux chef. La lune éclairait nos recherches; mais, hélas! elles devaient être inutiles! les vainqueurs avaient emporté le duc à Castelnaudary sur une litière.

Comme nous allions quitter cette arène sanglante, où chacun de nos pas heurtait un cadavre, des gémissements frappèrent notre oreille.

L'humanité chez nous était plus forte que la peur.

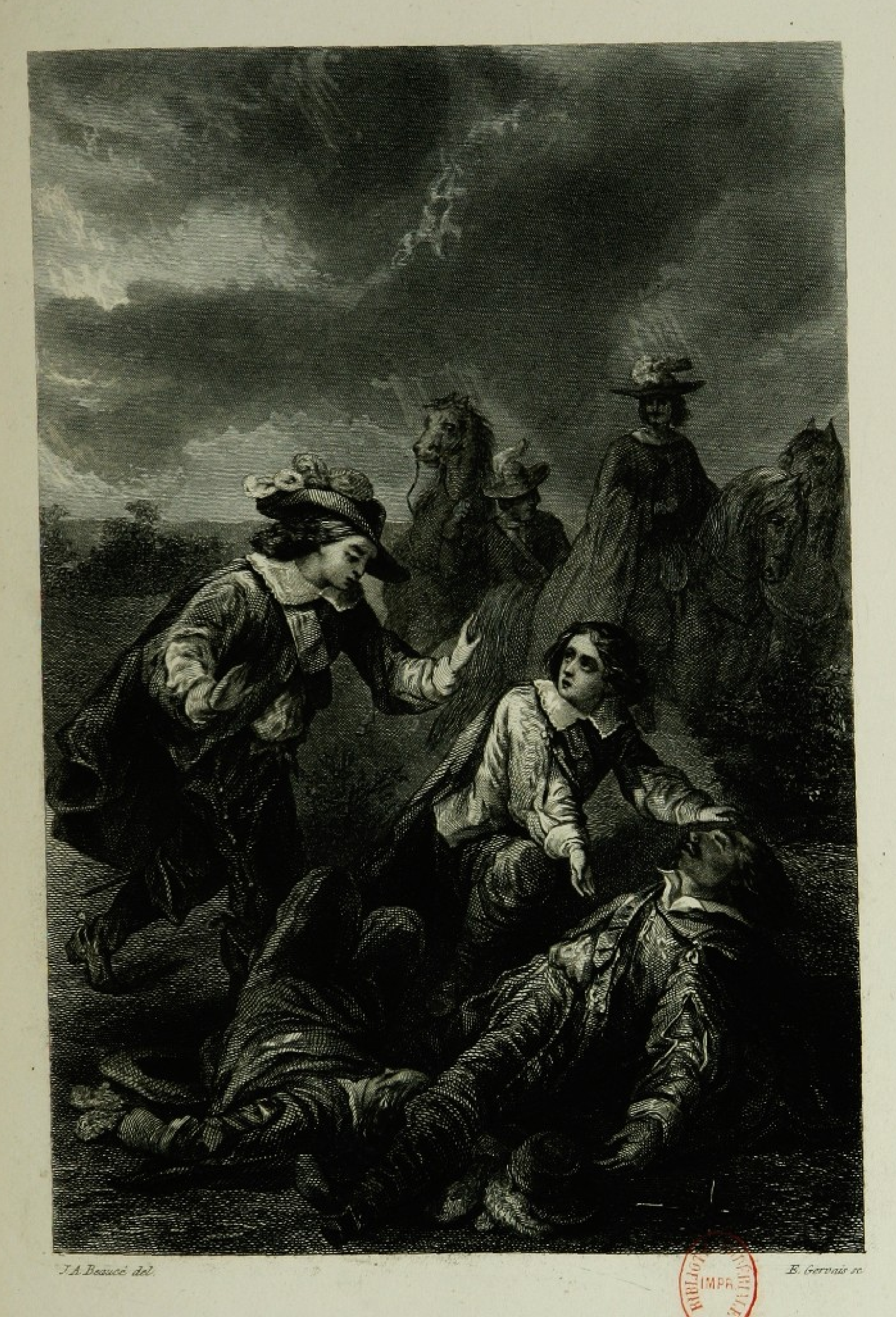
Approchant aussitôt du lieu d'où partaient ces plaintes, nous vîmes un blessé presque enfoui sous les morts, et je reconnus la première Antoine de Bourbon, frappé de deux balles à la poitrine.

Il nous avait sauvées d'une mort presque certaine, Dieu nous permettait de le sauver à notre tour.

Après avoir étanché le sang qui coulait de ses blessures, il nous fallut déployer une force au-dessus de notre sexe pour le transporter sur un de nos chevaux. Il avait perdu connaissance, et nous le soutînmes, en marchant l'une et l'autre à ses côtés, jusqu'à l'un des faubourgs de Castelnaudary.

Tout à l'entrée de la ville et sur le seuil de l'une des premières maisons, quelques bonnes gens s'entretenaient des affaires du jour. Leur présentant aussitôt ma bourse, je les suppliai d'abriter un blessé pour la nuit.

— S'il est de Schomberg, me répondirent-ils, passez votre chemin!



J. A. Beaucé del. E. Gervais sc.

Je reconnus la première Antoine de Bourbon.

Havard Editeur

Mangeon Impr rue St Jacques 69, Paris.

— Non, leur dis-je, il est de Montmorency.

Le comte fut aussitôt descendu de cheval et porté dans le meilleur lit de la maison. Un chirurgien du voisinage, appelé sur-le-champ, ne reconnut aucun danger dans ses blessures.

On nous annonça que Montmorency n'était pas mort.

Il avait reçu six coups d'épée et onze coups de mousquet. Le cardinal envoya les meilleurs médecins de Toulouse, avec ordre de guérir ses plaies au plus vite : il tenait à le garder pour sa vengeance.

Au bout de huit jours, le duc fut en état de supporter le transport.

Comment l'arracher à son destin? quelle ressource mettre en œuvre pour amener le salut? Nous formions mille projets, nous étions décidées à réussir ou à nous perdre.

Il fut convenu que nous partirions pour Toulouse, en laissant provisoirement de côté nos habits d'hommes, rendus par les circonstances beaucoup plus dangereux que le costume de femme. On nous prêta des vêtements de paysannes languedociennes, et notre hôte, nommé Pierre Lafarge, bon vieillard âgé de soixante-dix ans et très-actif encore, se chargea de nous mener en carriole à Toulouse. Il devait pendant la route nous faire passer pour ses deux filles.

Le comte de Moret nous dit adieu, en pleurant sur le sort de Montmorency.

Lui-même se trouvait exposé à la haine terrible du ministre, et les ordonnances le désignaient comme criminel de lèse-majesté. C'était une condamnation à mort certaine, si on parvenait à le découvrir.

Mais on le croyait tué au combat, ce fut son salut.

Il nous fit jurer, avant notre départ, de garder inviolablement le secret de son existence. Je ne devais le revoir qu'à douze années de là et dans une position bien différente.

Notre carriole rencontra sur le chemin de Toulouse le bataillon

de chevau-légers qui escortait Montmorency. Le duc était dans une litière close dont nous ne pouvions essayer d'approcher sans exciter les soupçons.

La prudence nous conseilla de dépasser le cortége.

Une fois de retour dans la capitale du Languedoc, après avoir trompé la vigilance des troupes échelonnées par les chemins pour arrêter tous les partisans de la cause vaincue, nous reprîmes nos vêtements d'hommes, qui nous déguisaient beaucoup plus sûrement.

Toute la cour était arrivée; nous avions l'air d'appartenir à la suite de quelque seigneur.

Pierre Lafarge, en présence duquel nous exprimions le désir ardent d'arracher le captif à la mort, nous dit tout à coup sur un ton de mystère :

— Qu'on l'enferme seulement dans les cachots de l'Hôtel-de-Ville!.. Mon cousin est geôlier.

C'était un coup du ciel.

Le brave et digne homme reçut nos remercîments les plus sincères et nos caresses les plus vives.

On conduisit effectivement Montmorency dans les prisons du Capitole.

Quelle joie pour nous! quelle espérance radieuse! Il s'agissait d'épargner une désolation éternelle à cette pauvre reine. On l'avait amenée à Toulouse par un raffinement barbare, afin de la rendre témoin du supplice d'un homme à qui le ministre et le roi la soupçonnaient de porter une affection secrète.

Elle logeait avec toute la cour dans les appartements de l'Hôtel-de-Ville même, au-dessus des cachots où gémissait la victime.

Nos tentatives pour aborder Anne d'Autriche furent inutiles. Constamment elle restait enfermée dans son oratoire. D'un autre côté, l'instant n'était pas venu de pénétrer jusqu'au duc; ses inquisiteurs ne lui laissaient aucun repos et ne le quittaient pas d'une seconde.

Cependant Pierre Lafarge nous avait déjà mises en rapport avec son cousin. Celui-ci partageait pour le prisonnier la compassion de la ville entière. Quand nous allions le voir avec notre hôte de Castelnaudary, nous reprenions nos costumes de villageoises, et bientôt nous parvînmes à obtenir une promesse positive d'évasion.

Le geôlier, pour nous introduire au cachot de Henri, attendait que les interrogatoires fussent terminés.

Nous avions réussi à nous faire reconnaître du valet de chambre de la reine. Laporte vint nous rendre visite dans une maison louée par nous auprès du Capitole.

Il nous annonça une chose terrible.

On avait trouvé sur Montmorency le portrait d'Anne d'Autriche en bracelet. Louis XIII était dans l'exaspération. Richelieu s'appliquait à l'irriter plus encore, en lui répétant sans cesse qu'il y allait de son honneur d'époux et de roi de ne pas laisser vivre un tel impudent.

La position de la reine devenait affreuse.

On la gardait à vue, on espionnait ses moindres démarches. En trahissant sa douleur, elle n'eût fait que hâter la perte du pauvre duc.

Son valet de chambre nous remit un billet d'elle, deux lignes éplorées, où se trouvait toute son âme :

« Vous avez l'espérance d'arracher le coupable à l'échafaud... Continuez vos efforts, ma vie tout entière est à vous ! »

Cependant le procès achève de s'instruire, et les juges rendent la sentence en versant des larmes.

La douleur publique éclate. On fait des processions pour fléchir la sévérité du roi ; toute la cour se jette à ses pieds. — « La seule grâce que je lui accorde, répond Louis XIII, c'est que le bourreau ne le touchera point, ne lui liera pas les membres et ne fera que lui couper le cou. »

Et l'homme qui tenait cet horrible langage fut appelé Louis-le-Juste !

Nous n'avions pas une heure à perdre.

On pouvait d'un instant à l'autre exécuter l'arrêt de mort; le cardinal était pressé d'en finir. Il fut arrêté entre nous que Montmorency s'habillerait en porte-clefs et sortirait du Capitole à la faveur de ce déguisement. Nous devions ensuite gagner l'Espagne tous ensemble avec le geôlier.

Minuit sonne, tout dort dans la prison.

Lafarge a fait boire les sentinelles veillant aux guichets. Point d'obstacles dans la descente, les verrous sont tirés sans bruit.

On nous ouvre le cachot le plus profond du Capitole.

Henri est étendu tout habillé sur un matelas. Il souffre de ses blessures et n'a pas même le soulagement du repos et du sommeil. L'infortuné se prépare à mourir. A notre approche, il ne tourne pas la tête. Rien ne peut l'arracher à la contemplation d'un crucifix qu'il soulève entre ses mains jointes.

Nous arrivons près de son grabat. Il tressaille, se dresse sur son séant, et nous dit avec une émotion profonde :

— Est-ce encore elle qui vous envoie?

Je lui présentai le billet de la reine.

Il en prit lecture. Une larme jaillit de sa paupière, et longtemps il tint le papier collé contre ses lèvres.

— Hâtons-nous, monseigneur!.. les portes sont ouvertes, voici des vêtements... Demain, nous franchirons les Pyrénées ensemble. C'est le salut, ne le refusez pas.

Ses yeux eurent un éclair de joie.

La vie! nous lui apportions la vie!

Mais presque aussitôt il secoua tristement la tête et regarda le Christ, qu'il tenait toujours.

— Non, murmura-t-il, non!.. mieux vaut mourir.

— Y songez-vous?.. le temps presse... monseigneur... Henri! les gardiens sont pour nous!

— Mieux vaut mourir, dit-il encore. Le salut que vous m'offrez, c'est l'exil; c'est une vie honteuse, loin de la France, loin d'elle,

que je ne reverrais plus... Tout mon bonheur est brisé... Peut-elle me suivre? Non, car elle est reine... Son devoir est de rester auprès de son époux et de ne pas déshonorer le trône. A tout jamais nous serions séparés sur la terre, je vais l'attendre au ciel.

— Fatalité!... c'est impossible! vous ne refuserez pas..... On dresse l'échafaud!

— Je suis coupable, j'accepte l'expiation.

La duchesse et moi nous tombâmes à genoux auprès de son lit, éplorées, gémissantes, le conjurant de nous suivre. Hélas! nos larmes, nos prières, nos sanglots, rien ne put changer cette résolution désespérante.

— Adieu, nous dit-il, je vous sais gré de votre dévouement; mais je ne traînerai point une existence d'opprobre et de douleur. Laissez-moi mourir en chrétien... Dites-lui de me garder une place dans sa mémoire et de prier pour mon âme.

Il nous supplia de nous retirer et de lui envoyer le père Arnoux, choisi pour lui donner les consolations suprêmes.

Tremblant que les sentinelles ne s'éveillassent, le gardien nous entraîna.

Nous fûmes obligées, pour ne plus le compromettre inutilement, de nous cacher chez lui tout le reste de la nuit.

Au point du jour, on nous affirma que le peuple menaçait de se soulever et de mettre obstacle au supplice. Mais cette espérance ne tarda pas à s'évanouir. Le cardinal eut recours à de promptes et énergiques mesures.

Il garda sa victime.

On dressa l'échafaud dans la cour même du Capitole; on ferma les portes et on choisit seulement pour assister à l'exécution le grand prévôt, ses archers, le greffier du parlement, les capitouls et les officiers du corps de ville.

Tous ces hommes, en habits de cérémonie, prirent place autour de l'instrument du supplice.

Les fenêtres de la chambre où nous avait enfermées le geôlier

nous laissaient voir les préparatifs de ce spectacle d'horreur. Nous étions à genoux, la duchesse et moi, sanglotant, et priant pour celui qui allait mourir.

Montmorency parut, vêtu de noir.

Il tenait à la main ce même crucifix qui le consolait déjà dans son cachot, et prêtait une oreille attentive aux discours du père Arnoux, son confesseur.

On avait dressé l'échafaud dans le voisinage de la statue de Henri IV, dont le duc était le filleul.

Il se découvrit et s'arrêta longtemps à regarder une image qui lui rappelait ses plus doux souvenirs d'enfance. Autrefois il avait reçu les caresses du père, et le fils l'envoyait à la mort. S'arrachant, l'œil humide, à cette contemplation douloureuse, il traversa les rangs des archers, atteignit l'échafaud, et monta les marches d'un pas ferme.

Comme il était défendu à l'exécuteur de toucher à la personne du condamné, on appela le chirurgien de Montmorency pour couper les cheveux à son maître.

Cet homme s'approcha tout en larmes; ses mains étaient tremblantes, il n'eut pas la force de rendre au duc ce dernier devoir.

— « Mon pauvre Lucante, dit Henri, vous êtes plus affligé que moi. Retournez vers la duchesse et protestez-lui que je meurs avec le repentir de mes torts envers elle... Allons, mon ami, courage !.. venez recevoir mon dernier adieu, tandis que j'ai les mains libres. »

Il dit au bourreau de lui nouer des cordes autour des bras, bien que le roi lui eût fait grâce de cette ignominie.

— « J'aurai plus de ressemblance avec Jésus, mon sauveur, dit-il au père Arnoux. »

Cependant il le supplia de faire en sorte que sa tête ne tombât point à terre, et ajouta d'une voix douce et résignée :

— « C'est une dernière faiblesse, ayez-y égard. »

Ensuite il se mit à genoux devant le billot; mais il eut de la peine à y appuyer la tête, à cause d'une blessure à la gorge qui

n'était pas encore fermée. Néanmoins il y réussit après beaucoup d'efforts.

— « Frappez hardiment ! » cria-t-il au bourreau.

Puis il reprit :

« Seigneur Jésus, recevez mon âme ! »

A l'instant le coup de hache résonna, et l'on vit s'agiter un rideau à l'une des hautes fenêtres du Capitole. De cette fenêtre, un homme venait d'assister à l'exécution.

C'était Richelieu.

. . . .

. . . .

Le bourreau releva la tête sanglante ; le grand-prévôt commanda d'ouvrir les portes de l'Hôtel-de-Ville, et l'on fit voir au peuple ce trophée de mort.

Telle fut la fin de Henri de Montmorency, le plus noble et le plus illustre seigneur du royaume.

Nous eûmes le regret éternel de ne l'avoir pu sauver.

VIII

De Toulouse, madame de Chevreuse se décida à passer en Espagne. Elle renonçait à lutter contre le nouvel ordre d'exil qui la frappait. Je témoignai le désir de la suivre ; mais elle me supplia de regagner Paris et de faire en sorte, quand la cour y serait revenue, de pénétrer jusqu'à la malheureuse reine et d'apporter quelque consolation à son désespoir.

Longtemps il me fut impossible d'oublier l'épouvantable spectacle auquel j'avais assisté.

Je me demandais où s'arrêterait le ministre dans cette route infâme. L'abîme appelle l'abîme, le sang appelle le sang : Richelieu frappait sans merci, et le royaume tout entier se trouvait sous l'impression de la terreur.

Ninon vint me rendre visite et me reprocha mon refroidissement à son égard.

Ses gentilles et franches caresses me touchèrent. J'eus honte

de ma jalousie ridicule. Comme elle, et plus qu'elle, n'avais-je pas eu mes jours de triomphe ! Il me restait encore assez de charmes pour ne pas envier les siens. Et puis l'amour commençait à me paraître un sentiment dangereux, amenant presque toujours les larmes et jamais la joie.

L'influence des années agissait sur ma nature frivole.

Peut-être aussi l'ambition contribuait-elle à ce revirement de mon caractère. Madame de Chevreuse m'avait fait connaître la reine. Sa Majesté s'était montrée pour moi bonne et presque amicale. Je venais de lui donner de grandes preuves de dévouement, et sans doute je la reverrais bientôt. Il ne fallait pas que de nouvelles intrigues me rendissent indigne de sa haute bienveillance.

Je m'arrangeai donc un intérieur paisible.

Les circonstances variées et presque fabuleuses de ma vie, les événements auxquels j'avais pris part, tout cela m'inspira le projet de rassembler mes souvenirs et de prendre des notes, qui me serviraient un jour à écrire ce que je comptais, dès lors, appeler *ma confession*.

Ce travail fut bientôt une véritable jouissance.

Je me réfugiais dans un petit pavillon, situé tout à l'extrémité de mon jardin. Là, j'avais fait construire une bibliothèque, dont les rayons étaient garnis de livres de choix, et la plus grande partie de mes heures s'écoulaient dans cette retraite. Quand je ne lisais pas, j'écrivais. Bientôt j'en fus à l'époque actuelle de ma vie.

Dès lors, je n'eus plus qu'à inscrire chaque événement à mesure et à tenir au courant cette espèce de journal.

Les anciennes leçons de Desbarreaux et mes rapports plus récents avec les gens de lettres avaient cultivé mon intelligence. Je me dis qu'il dépendait de moi de faire oublier le passé et de paraître encore aux yeux du monde une femme recommandable.

Mademoiselle de Lenclos se moquait de ma sagesse et ne cachait pas son peu d'envie de suivre mon exemple. Si je n'avais plus d'amoureux, la folle en comptait alors une série effrayante.

Rarement elle leur permettait de se fatiguer de leur bonheur. Elle écrivit à Rambouillet, frère de Julie d'Angennes :

« Je t'aimerai trois mois, c'est l'infini. »

En allant à l'hôtel de Chevreuse pour voir le duc qui arrivait de Lorraine, je rencontrai le valet de chambre d'Anne d'Autriche.

Laporte se récria sur l'à-propos de cette rencontre, remerciant le hasard de lui épargner une course rue Culture-Sainte-Catherine.

Il allait chez moi.

Toute la cour était revenue du Languedoc. Anne d'Autriche désirait me voir, le jeudi de chaque semaine, au monastère du Val-de-Grâce, où on lui permettait, comme délassement, d'aller s'entretenir avec les religieuses. Laporte me recommanda d'être exacte et de prendre le nom de *baronne de Melleval.*

Le surlendemain était un jeudi, je courus au Val-de-Grâce.

Pauvre reine! dans quel état d'abattement je la trouvai, mon Dieu! Le fatal souvenir de Toulouse la poursuivait sans cesse, et la douleur imprimait sur son beau visage des traces profondes.

Elle me dit, au milieu de ses larmes, qu'elle voulait quitter le Louvre et la France. La conduite de Louis XIII à son égard lui semblait odieuse. Ils étaient mariés depuis seize ans et vivaient étrangers l'un à l'autre.

La femme la plus résignée devait se mettre en révolte contre une semblable existence.

Anne d'Autriche ne croyait pas à la nature incomplète de Louis-le-Chaste. Elle se plaignit en ma présence de la passion du roi pour mademoiselle de La Fayette, une des filles d'honneur. J'essayai de calmer ses craintes, en lui expliquant avec toute la délicatesse que j'y pus mettre, le projet mystérieux dont m'avait parlé Bassompierre avant son emprisonnement à la Bastille.

Cette confidence parut la toucher médiocrement.

Son âme était trop froissée pour embrasser l'espoir d'un destin meilleur, et sa résolution de retourner en Espagne semblait inébranlable.

— Mais hélas! me dit-elle, voilà que les deux pays se déclarent la guerre. Comment avertir ma famille, madame de Chevreuse et mes amis! Il faut m'aider, ma bonne Marion, à leur envoyer ma correspondance par des voies secrètes.

— Votre Majesté peut compter sur mon dévouement jusqu'à la mort.

— Oui, tu m'en as déjà donné des preuves. Ne va pas me croire capable de trahir la France; Dieu me préserve d'une action contraire à l'honneur! mais je ne puis rester davantage avec le roi... Non, j'en mourrais!.. C'est une éternelle humiliation qu'il me fait subir. Mes parents me soutiendront et provoqueront le divorce.

Elle m'expliqua son plan.

Tous les jeudis, elle viendrait rédiger sa correspondance au Val-de-Grâce. Les lettres d'Espagne lui arriveraient sous mon couvert, c'est-à-dire à l'adresse de *madame la baronne de Melleval*, et à un autre domicile que le mien. J'avais mission de les lui apporter et de prendre ensuite celles qu'elle aurait écrites, pour les remettre à M. Auguste de Thou, conseiller au parlement, qui se chargeait de les faire tenir à leur destination.

La reine me donna l'adresse de ce jeune homme.

A mon retour du Val-de-Grâce, j'envoyai prier M. Auguste de Thou de vouloir bien passer chez moi.

Fils d'un président aux enquêtes, il était à peine âgé de vingt-quatre ans; mais, à son air sérieux et réfléchi, on lui croyait plus que cet âge. La reine avait accepté son intermédiaire par les conseils de madame de Chevreuse. Celle-ci estimait beaucoup le jeune magistrat et répondait de sa discrétion. M. de Thou parlait peu, mais avec une pureté exquise et une profondeur révélant un grand mérite.

Il me plut tout d'abord.

D'ailleurs, il avait la confiance d'Anne d'Atriche et de la duchesse : c'était un devoir pour moi de le bien accueillir.

Telle fut l'origine de cette affaire des lettres qui intrigua vive-

ment la cour, et pour laquelle le cardinal jeta de si effrayantes clameurs. A l'entendre, la reine s'était rendue coupable de haute trahison. Peu s'en fallut que le fourbe ne réussît à en convaincre Louis XIII et toute la France.

En ce moment, on pouvait dire du cardinal qu'il était roi.

La foule des courtisans tremblait devant lui ; son dernier coup de hache avait glacé tous les cœurs. Il dirigeait les affaires à son gré, décidait, sans prendre avis de personne, les questions les plus importantes, et parlait en maître à l'Europe entière, tandis que le véritable monarque, déshérité de la toute-puissance et renonçant volontairement à ses droits, prenait des oisillons avec ses favoris ou chassait au loup dans les bois de Saint-Germain.

Seuls, quelques hardis libellistes élevèrent la voix au milieu de ce silence de la crainte.

Paris fut tout à coup inondé de pamphlets dont il était impossible de connaître les auteurs. Ils s'enlevaient en un jour à dix mille exemplaires. Le cardinal s'agitait, bouleversait tout sans rien saisir, et ressemblait à un lion harcelé par la piqûre d'un insecte invisible.

En vain sa police fouillait les domiciles et se livrait aux recherches les plus rigoureuses, les perquisitions n'amenaient aucune découverte.

On frémissait de songer au sort terrible réservé par le cardinal au premier pamphlétaire qui tomberait sous sa main. Chacun tremblait d'être compromis ; le plus léger soupçon pouvait devenir fatal. On était obligé d'avoir des ménagements incroyables pour les êtres les plus ignobles et les plus dégradés. Le ministre les employait afin d'arriver à son but, et ces hommes n'eussent pas reculé devant un mensonge, s'ils avaient eu à se plaindre de quelque manifestation méprisante.

Ce fut ainsi que mademoiselle de Lenclos n'osa pas refuser sa porte à un garçon de manières détestables, fils du procureur-général Jacques-Martin de Laubardemont, le satellite le plus atroce et le plus éhonté du ministre, après Laffemas.

Comme son père, le fils se nommait Jacques.

Il était aussi laid que Théophile, mais sans avoir heureusement la finesse de l'ami de Desbarreaux, ce qui le rendait beaucoup moins dangereux.

Le misérable appartenait à la police secrète de l'Éminence. Il en profitait, disait-on, pour commettre impunément dans Paris toutes sortes de vols avec d'autres vauriens de sa trempe. Le digne auteur de ses jours garnissant très-peu sa bourse, Laubardemont fils avait inventé ce moyen délicat de la remplir.

Il osait être amoureux de Ninon et affichait hautement d'impertinentes espérances.

Un soir, cette espèce de bandit vint nous proposer de nous emmener à Loudun, où s'entamait alors une procédure dont tout Paris prévoyait l'issue.

On accusait de crime de magie Urbain Grandier, chanoine de Sainte-Croix et curé de la paroisse de Saint-Pierre de Loudun. Les ennemis du pauvre prêtre déclaraient qu'il avait ensorcelé tout un couvent de béguines; mais le motif secret des poursuites était une satire violente contre le cardinal. Ce dernier soupçonnait Urbain d'en être l'auteur.

Richelieu avait découvert un libelliste!

Les ongles du tigre s'apprêtaient à déchirer une nouvelle proie, et M. de Laubardemont père se chargeait de la fournir.

Dès lors la proposition du fils était toute simple. Il se réjouissait de nous faire assister à ce curieux spectacle.

Ninon le remercia, disant que nous avions accepté déjà l'offre de plusieurs de nos amis, empressés de nous conduire à Loudun, ce qui était exact.

En effet, les bruits les plus étranges répandus sur les religieuses possédées engageaient nombre de personnes à faire le voyage du Poitou, pour voir comment les accusateurs d'Urbain Grandier arriveraient à le convaincre de sortilége.

Ayant été, le matin même, au Val-de-Grâce, je pouvais dis-

poser d'une semaine. J'avais donc accepté, ainsi que Ninon, l'invitation de nos amis, lorsque Jacques vint à son tour nous faire les mêmes offres.

— Eh parbleu! s'écria-t-il sans se déconcerter de la réponse de mademoiselle de Lenclos, nous voyagerons ensemble! Je vous promets en arrivant les meilleures places!

La crainte nous ferma la bouche. Il fut des nôtres.

En revanche, pour nous dédommager d'une si mauvaise compagnie, nous avions avec nous Marguerite, Villarceaux, et un seigneur fort aimable, qui visait à entrer dans les bonnes grâces de Ninon. Il s'appelait le comte de Lude. Pendant la route, il s'amusa beaucoup de voir M. de Laubardemont fils se défrayer sans gêne à nos dépens.

C'était, en vérité, une hideuse nature que celle de Jacques.

Il comptait parmi ses nombreux défauts la sottise, la débauche, le vol et la superstition. Comme il croyait fermement aux diables de Loudun, nous lui lancions une infinité de sarcasmes.

— Enfin, monsieur de Laubardemont, disait le comte, où prenez-vous que ces religieuses soient démoniaques?

— Pardieu! s'écria-t-il, mon père me l'a juré sur l'honneur.

— Oh! dit Marguerite, en ce cas, c'est bien différent! L'Évangile et la parole de monsieur votre père, voilà deux choses infaillibles.

— Mais, continua Villarceaux, beaucoup de personnes prétendent que ceci est une vengeance de Mignon, directeur des Ursulines, contre le curé de Saint-Pierre de Loudun. N'aurait-on pas, en outre, le projet de remplir la caisse du couvent? Il n'est pas riche... Voilà dix-huit mois et plus que Satan tourmente les religieuses, et la chapelle des Ursulines est remplie de troncs, audessus desquels on voit écrit : *Donnez aux pauvres possédées.* Tout cela, monsieur, laisse bien quelques doutes. Il y a dans ce couvent, je le gage, des hommes qui font l'office du diable.

— Alors, s'écria Jacques, pourquoi cinq ou six fillettes de la ville sont-elles possédées également?

— Parce qu'on aura promis des maris à ces commères, dit le comte, afin de les décider à bien jouer leur rôle.

— Oh!.. oh!.. fit Jacques scandalisé, les diables habitent réellement le corps de ces femmes : ils se nomment eux-mêmes en toutes lettres.

— Bah! lui dis-je. Pourriez-vous, monsieur, nous décliner les noms de ces êtres infernaux?

— Sans doute, s'écria Marguerite, voire leurs noms de baptême!

Un éclat de rire accueillit ce trait railleur.

— Oui, riez! riez! s'écria Laubardemont. Toujours est-il que l'abbesse, Jeanne de Belfiel, est possédée par Léviathan, qui a six autres diables avec lui.

— Ah! très-bien! ses gardes du corps?

— Non, ses ministres...

— Tout son conseil!

— Enfin, c'est le chef de la bande, morbleu! dit Jacques avec humeur. Les autres religieuses, au nombre de sept, sont habitées par Astaroth, Sabolon, Asmodée, Balaam, Isaacarum, Élémi et Béhémot. Une servante de Loudun loge Belzébuth; le diable Grésil a la nièce d'un maçon, et Georgette Miraut est tourmentée par Ferragus.

— Mais, demanda Ninon, comment savez-vous cela, puisque votre père est parti en Poitou?

— Ah! voici : mon père est venu prendre les instructions du cardinal. Vers le mois d'avril dernier, M. de Richelieu lui avait donné l'ordre d'aller surveiller le démolissement du château de Loudun. Ce fut alors que l'abbé Mignon fit savoir que les Ursulines se tordaient dans leur cloître au milieu de convulsions diaboliques. Bon nombre d'habitants de la ville rendirent témoignage que ce malheur provenait d'un chanoine de Sainte-Croix, interdit par l'évêque et chassé de sa cure pour avoir débauché une jeune fille...

— Oui, une jeune fille charmante, interrompit le comte, et dont l'évêque avait fait choix pour sa cuisinière.

— Je ne dis pas non; mais Urbain Grandier n'en est pas moins coupable de magie, et de magie très-noire! Il a composé un livre intitulé : *La Cordonnière de Loudun*, où il révèle des choses que le diable seul peut lui avoir apprises... Voilà du moins les propres paroles de monseigneur le cardinal à mon père.

— Certes, m'écriai-je, l'avis de Son Éminence apporte du jour dans la question et la simplifie beaucoup! Le procès devient de plus en plus facile à comprendre. Mais quels secrets mystérieux renfermait donc ce livre?

— Mon père a gardé là-dessus le silence.

— Alors, monsieur, dit Marguerite, nous sommes enchantés de pouvoir, à notre tour, vous donner quelques détails. *La Cordonnière de Loudun* raconte les anciennes amours de l'ex-évêque de Luçon avec la reine-mère. Toutefois, détrompez-vous, ce n'est pas le diable qui a si bien instruit Urbain Grandier, c'est une fille nommée Hammon. Cette fille, à l'époque des guerres de l'Angoumois, avait entendu et vu pas mal de choses, en se mêlant aux bas officiers de la cour.

— Vous croyez?.. Après tout, qu'importe? Urbain n'en est pas moins un sorcier maudit.

— Sans doute. Le cardinal ne peut intenter ce procès par vengeance; il en est certainement incapable, et la délicatesse connue de monsieur votre père offre un garant de plus de la vérité de l'accusation. C'est un bonheur que le tribunal soit dirigé par un homme aussi recommandable sous tous les rapports.

— Vous allez le voir à l'œuvre! s'écria Jacques : c'est étonnant comme il conduit ces choses-là! Nous assisterons aux exorcismes, à la torture... Ce sera magnifique! Je vous l'ai dit, vous aurez les meilleures places.

Et chacun de nous de s'incliner devant M. de Laubardemont fils, en le remerciant de vouloir bien nous faire une seconde fois cette aimable promesse.

IX

Nous voyageons toute la nuit du jeudi et nous arrivons à Loudun le vendredi soir.

Déjà les exorcismes durent depuis trois jours, mais on doit les continuer le lendemain. Les séances du tribunal ont lieu dans la chapelle des Ursulines.

Jacques tient parole et l'on nous donne, tout près du chœur, des siéges réservés.

Il y a là M. de la Rocheposay, évêque de Poitiers, l'abbé Mignon, principal instigateur de l'affaire, l'abbé Barré, son adjoint, le jésuite Lactance, ennemi déclaré d'Urbain et chargé pour cela même de la direction des exorcismes, huit chanoines de Sainte-Croix, trois religieux franciscains, quatre curés tant de la ville que des environs, le père Joseph envoyé par le ministre pour examiner la tournure que prendront les choses, et enfin l'archevêque de Sourdis, une ancienne connaissance de mon cercle.

Les juges sont au nombre de quinze; ils se composent des chanoines, des franciscains et des curés.

Jacques-Martin de Laubardemont préside ce tribunal.

C'est un homme d'une stature gigantesque et d'un cachet de physionomie féroce et sanguinaire. Il siége sur une vaste estrade, dressée devant l'autel et dominant l'enceinte où se trouvent tous les personnages que je viens de citer.

Derrière lui se tiennent debout deux chirurgiens prêts à exécuter ses ordres.

Ils ont été choisis et envoyés par le cardinal.

Une forte balustrade en bois de chêne s'élève entre les juges et la foule des spectateurs. Le nombre des curieux est immense; toutes les tribunes, même celle de l'orgue, sont envahies. Des hommes du peuple grimpent aux piliers de la nef et se juchent, pour mieux voir, sur le fût des colonnes et les saillies des chapitaux.

On doit commencer par l'interrogatoire des religieuses; mais elles ne sont pas encore là.

N'osant attirer moi-même l'attention de monseigneur de Sourdis, je prie le comte de Lude de lui offrir mes civilités. L'archevêque se lève aussitôt et daigne s'approcher de la balustrade près de laquelle je suis assise.

Les premiers compliments échangés entre nous, je lui dis :

— Voilà, monseigneur, un singulier procès!.. Faut-il croire à tout ce qu'on raconte?

— Gardez-vous en bien, me répondit-il à voix basse; il n'y a ni possession ni possédées. Vous ne verrez ici que des imposteurs et des dupes.

— Alors ce pauvre prêtre est innocent?

— Du crime de magie, oui, sans doute. Le malheureux, il est vrai, n'avait pas des mœurs très-pures. Malgré mes conseils, il a persisté à vouloir accuser le directeur des Ursulines des mêmes faiblesses que lui. Tout vient de là. Mignon est d'accord avec la prieure et les religieuses pour jouer cette indigne comédie. J'en

ai la preuve. Urbain, l'an dernier, porta plainte devant moi contre ses calomniateurs. Je fis venir des exorcistes dont j'étais sûr. Les démons divaguèrent et finirent par garder le silence. Aujourd'hui, le cardinal tient à se venger d'un libelle, et l'on ranime une accusation déclarée fausse. J'assiste aux interrogatoires uniquement pour protester; je voudrais sauver l'innocent et dévoiler à tous les supercheries de Mignon et de Lactance; mais je crains de ne pas réussir.

Comme il achève ces mots, les religieuses paraissent.

Il me quitte et va se rasseoir.

Jeanne de Belfiel, autrement appelée sœur Jeanne des Anges, s'avance la première, vêtue de son costume d'abbesse. Les autres nonnes démoniaques marchent à sa suite, ainsi que les fillettes de Loudun dont la triste position réclame l'exorcisme. Elles sont au nombre de onze en tout, pour vingt-cinq diables, eu égard à celles de ces dames qui en logent plusieurs.

Le père Lactance, tenant un crucifix d'une main et un goupillon de l'autre, s'approche des possédées et les asperge brusquement d'eau bénite.

Aussitôt elles tressaillent et poussent des cris affreux.

Il leur présente le crucifix : les hurlements redoublent; elles se lancent en arrière, se tordent les bras, se roulent sur le pavé de la chapelle et se livrent à des évolutions dont le résultat devient fort peu décent.

— Eh mais, parbleu! dit le comte de Lude, cette abbesse a la peau fort blanche!

Du reste, aucune manifestation dans la foule. Des moines, échelonnés de distance en distance, ont ordre de jeter dehors ceux qui feraient la moindre remarque ou se permettraient de rire des gestes des religieuses.

Sur un signe de Lactance, deux enfants de chœur s'approchent.

L'un reçoit le crucifix et le goupillon des mains du jésuite, l'autre lui offre le rituel ouvert à l'endroit de l'exorcisme.

A mesure que l'ennemi de Grandier récite les versets en langue latine, Saint-Évremont a l'obligeance de me les traduire.

— « Esprits malins, s'écrie Lactance, je vous somme de répondre !.. Parle le premier, serpent tortueux, Léviathan maudit, qui possèdes la sœur Jeanne des Anges !.. Crois-tu que Dieu existe? crois-tu faire partie des créatures placées sous sa toute-puissance? crois-tu être sorti de ses mains avec de nobles et immenses attributs, dont tu as été dépouillé par ton fol orgueil ? »

Le jésuite s'arrête, mais il n'obtient de Léviathan aucune réponse.

— « Ange apostat et rebelle, te crois-tu chassé des trônes célestes et déshérité à tout jamais de ta splendeur première? Crois-tu que moi, Lactance, ministre de Jésus et de son Église, j'aie le pouvoir de t'expulser du corps de cette religieuse? »

Même silence du diable.

Ou il ne comprend pas le latin du rituel, ou il met à la chose beaucoup d'entêtement et de mauvaise grâce.

Le jésuite ferme le livre, ressaisit le goupillon et asperge de nouveau les nonnes.

Elles recommencent leurs culbutes avec une frénésie tout à fait consciencieuse, et il faut tenir à quatre la sœur des Anges. Laubardemont fils est au nombre des hommes appelés pour comprimer ses transports.

Jacques a ses entrées dans l'enceinte, il le mérite à tous égards.

Après mille convulsions effroyables, les religieuses se décident à prendre la parole; elles nomment leurs diables, ou plutôt leurs diables se nomment, disant qu'Urbain les a envoyés où ils sont.

Parlant ensuite au nom de tous, Léviathan déclare qu'il ne s'en ira, lui et sa troupe, que sur l'ordre du curé.

L'esprit du mal, en répondant de la sorte, fait écumer la bouche des nonnes, et cela commence à me paraître extraordinaire, lorsque tout à coup l'une d'elles a la maladresse de laisser échapper de ses lèvres le morceau de savon, cause du prodige.

Cette circonstance n'est pas remarquée du plus grand nombre des spectateurs, mais nous sommes beaucoup trop près pour qu'elle nous échappe.

Enfin, toutes ces grimaces terminées, on introduit Urbain par une autre issue.

Laubardemont commence l'interrogatoire, et l'accusé lui répond en protestant de son innocence, en déclarant qu'il est victime des machinations de ses ennemis.

C'est un homme d'un noble et beau visage, dont les yeux brillent d'un éclat très-vif.

Il parle avec la dignité la plus imposante.

— Puisque le coupable, dit le président d'une voix sombre, ne veut pas avouer son crime, nous allons en venir aux épreuves et démontrer qu'il y a dans tout ceci pacte avec le démon.

— Oui ! s'écrie Lactance, lorsqu'une créature a fait avec les esprits ténébreux un pacte de ce genre, certaines parties de son corps deviennent insensibles à la douleur : ainsi, les lèvres, parce qu'elles ont prononcé un serment impie ; les yeux, parce qu'ils ont vu le roi du mal, et tout le côté gauche, parce que le cœur de cette créature appartient à l'enfer !

Sur un nouveau signe du jésuite, les quatre personnages qui ont déjà tenu la prieure se rapprochent.

On leur ordonne de dépouiller l'accusé jusqu'à la ceinture ; puis Laubardemont fait descendre un des chirurgiens.

Voyant cet homme armé d'une sonde aiguë, Grandier dit aux juges :

— Messieurs, je vous en supplie, au nom de l'humanité et de la religion ! si ma mort est nécessaire, ordonnez qu'on me mène au bûcher ; mais ne me faites pas souffrir ! n'essayez pas d'arracher un mensonge à la douleur !

— Persistez-vous à nier ?

— Je n'avouerai pas un crime dont je suis innocent.

— Faites votre devoir, dit le procureur-général au chirurgien.

Ce dernier s'avance et perce de sa sonde le bras de l'accusé.

Le malheureux prêtre pousse des cris lamentables.

— Vous voyez, dit le jésuite, la douleur est bien réelle? Enfoncez-lui maintenant cette lame dans le cœur, il ne criera plus.

Aussitôt les quatre hommes saisissent Urbain et le couchent sur une table.

— Grâce! au nom du ciel, épargnez-moi! s'écrie le malheureux avec angoisse. N'avez-vous point de honte?.. Faites-moi plutôt mourir!

La terreur domine l'auditoire, les fronts sont pâles et les poitrines n'ont plus de souffle. Le chirurgien s'approche de la table, se place de manière à ne rien dissimuler à l'assistance et appuie sur le sein nu de Grandier sa lame, qu'il enfonce graduellement.

Chacun de nous peut la voir pénétrer dans les chairs.

Urbain ne pousse pas un cri.

On va jusqu'au manche; il ne fait pas entendre un gémissement.

— Eh bien, dit l'exorciste au tribunal, trouvez-vous la preuve évidente? un seul de vous doute-t-il encore?

On frémit, on ne sait plus ce qu'il faut croire.

Monseigneur Sourdis lui-même paraît ébranlé, lorsque tout à coup il se lève, marche droit au chirurgien et lui prend la sonde avec l'autorité que lui donne son caractère.

Il regarde l'instrument, le manie en tous sens, et finit par trouver un ressort, caché dans le manche, au moyen duquel on fait rentrer la lame à volonté, de sorte qu'il suffit de presser un bouton pour qu'elle semble percer la chair; mais elle remonte dans l'intérieur du manche et n'effleure pas même la peau.

Le prélat indigné se tourne vers Laubardemont.

— Monsieur, lui dit-il, tout ceci est une iniquité monstrueuse! Je me retire, en vous priant de ne pas donner suite à cette infamie; ou sinon, que le sang versé retombe sur votre tête et sur celle des juges!

A ces mots, il quitte la chapelle.

De violents murmures éclatent dans l'auditoire, et Laubardemont lui-même semble atterré de cette découverte de la fraude.

Mais tout à coup Lactance s'écrie :

— Nous devions, messieurs, nous attendre aux ruses de Satan ! Par son infernale puissance, il vient de substituer un instrument à un autre, et le digne prélat a pu concevoir des doutes. L'esprit mauvais trouve moyen de le rendre son complice. Or, il est un objet, messieurs, que l'enfer ne changera pas et contre lequel échouera son pouvoir : c'est le crucifix ! je veux à l'instant vous en convaincre !

Il disparaît derrière l'autel, et revient, au bout de quelques secondes, avec un crucifix qu'il montre aux spectateurs. Courant ensuite à Urbain, il lui pose ce crucifix sur les lèvres.

Le curé jette des cris horribles et bondit sous les efforts de ceux qui le retiennent.

— Maintenant, croyez-vous que cet homme ait en horreur le signe de la Rédemption ? demande Lactance.

— C'est prouvé, dit le procureur-général ; qu'on l'emmène !

Et l'on s'empresse de conduire Urbain à la sacristie, dont la porte se referme vivement.

L'odieux jésuite ne veut pas qu'on découvre une nouvelle et épouvantable chose : le Christ, qu'il tient encore, est un Christ de bronze, chauffé presque rouge derrière l'autel, tout exprès pour l'appliquer sur la bouche d'Urbain.

On termine la séance par l'audition des témoins.

Beaucoup d'entre eux, effrayés de la découverte de l'archevêque, et n'ayant jamais cru voir pousser les choses à ce degré d'horreur, veulent rétracter leurs premières dépositions. Mais le procureur-général fait aussitôt jeter dans un cachot les plus ardents à se démentir.

Il agit ainsi pour épouvanter les autres.

Le succès couronne cette manœuvre. Tous ont peur et chargent le curé.

Depuis le commencement de la séance, j'entendais parler de Satan. Je n'ai jamais vu le prince des ténèbres et je ne désire pas le voir; mais Laubardemont devait être sa plus fidèle image. Ce valet judiciaire du cardinal me parut hideux de résolution lugubre et de haine sinistre.

Du reste, il y eut un homme qui ne proféra pas un mot et ne donna pas un signe d'approbation ni d'improbation.

Ce fut le père Joseph.

Il ressemblait au Destin contemplant d'un œil impassible toutes ces horreurs.

Son œil, de temps à autre, se dirigeait vers moi. Cependant je ne pouvais croire qu'il me reconnût : dix ans s'étaient écoulés depuis sa conduite machiavélique dans les couloirs du Louvre, et à partir de cette époque, je n'avais pas eu l'honneur de le rencontrer une seule fois.

La nuit tombait; on remit au jour suivant la fin de la procédure.

Nous revînmes à notre auberge, profondément indignés, et ne croyant pas à la suite de ce drame monstrueux sans une révolte de la ville de Loudun tout entière.

Si Jacques se fût présenté ce soir-là, nous lui eussions dit, je crois, toute notre pensée sur son abominable père et sur lui-même, ce qui eût été de notre part une grave imprudence. Mais l'honnête garçon ne vint pas. Il passa la nuit à s'enivrer avec le bourreau et à l'aider à préparer les instruments de la torture.

Le comte de Lude nous souhaita le bonsoir et s'écria :

— J'ai résolu de confondre demain ces misérables... Vous verrez! vous verrez!

Il nous fut impossible de lui arracher d'autres explications.

Le spectacle que j'avais eu sous les yeux me poursuivit jusque dans mes rêves.

Une foule de démons et de religieuses se livraient autour de mon lit à une ronde infernale. Ils écrasaient, en dansant, le cadavre

d'Urbain et tourbillonnaient au milieu d'une arène sanglante. Laubardemont tenait l'archet; le cardinal, vêtu de sa robe rouge, regardait ce bal affreux et donnait des signes d'allégresse.

M'éveillant, éperdue et glacée d'effroi, je pris le parti de ne plus me rendormir, pour échapper à la vision maudite.

Comme nous étions, le lendemain, à notre toilette, mademoiselle de Lenclos et moi, nous vîmes paraître Jacques, dont la démarche trahissait les libations nocturnes.

Il nous demanda ce que nous pensions du spectacle de la veille.

Mon regard croisa celui de mon amie: je lui recommandais la prudence.

— En vérité, monsieur, c'est magnifique! dit Ninon. Votre père est un homme extrêmement remarquable... il n'y en a pas beaucoup de son espèce... et vous-même, je dois le dire, vous jouez un rôle fort distingué.

— N'est-ce pas? je me rends utile, afin d'obtenir... oui! oui! Le cardinal accorde pour ce procès des gratifications, et j'en veux ma part, afin d'offrir un présent à une personne que j'adore.

— A moi, peut-être?

— Juste! dit Jacques.

Il eut l'effronterie de s'approcher et de lui prendre la taille. Ninon se laissa faire. Une idée bizarre lui traversait l'esprit.

— Il faudra que le présent soit fort beau, monsieur... car vous l'êtes médiocrement, vous le savez? Ce n'est point une injure.

— Bon! je vous le donnerai... quand je devrais voler mon père!

— Il est riche, votre père? Je ne conçois pas comment il peut laisser un garçon comme vous dans la détresse... n'est-il pas vrai, Marion? L'héritier d'un procureur-général, d'un conseiller intime de Son Éminence doit tenir un rang dans le monde. Je ne vous engage pas à dévaliser l'auteur de vos jours... non... Toutefois, à votre place, je le forcerais bien à délier sa bourse.

— Comment cela? demanda Jacques.

Ses yeux étincelaient.

— Voyez-vous, reprit Ninon, en lui frappant sur l'épaule, Urbain n'est pas coupable, c'est positif.

— Bah ! vous croyez? dit l'imbécile.

— Certainement... on le punit pour la *Cordonnière de Loudun*... Le pauvre homme n'est pas plus sorcier que vous, mon cher... et vous n'avez, pas, j'imagine, la prétention de l'être?

— Non, ma foi!

— Alors, je ferais comprendre au procureur-général que je soupçonne tout. Cela ne manquera pas de lui donner une haute opinion de votre perspicacité... c'est quelque chose! et vous lui laisserez ensuite très-délicatement pressentir que, s'il ne se montre par généreux, vous serez forcé de divulguer le secret. Or, comme ce secret est celui de l'Éminence, il est clair...

— Morbleu! dit Jacques, je vais mettre la chose à exécution sur l'heure... Au revoir, ma belle, au revoir!

Lorsqu'il eut quitté la chambre, Ninon battit des mains et s'écria :

— Nous en sommes délivrées, Dieu merci !

— Mais comment donc?

— Eh! mon cœur, vous ne devinez pas? Le procureur-général est un homme expéditif. Voyant monsieur son héritier lui chercher noise, il prendra des mesures immédiates pour obtenir son silence... Je gage qu'il le fait emprisonner!

— C'est évident! m'écriai-je. Ah! ma chère, quel trait de génie! Nous n'aurons plus, à notre retour, cet ignoble personnage.

L'heure vint de nous rendre à la chapelle des Ursulines.

En ouvrant la séance, Laubardemont fit une longue harangue pour attester à l'auditoire que les juges et lui cherchaient avant tout le triomphe de la vérité.

Le directeur Mignon prit ensuite la parole sur un ton doucereux et câlin. Il supplia les spectateurs de ne pas douter trop à la légère si, comme la veille, il se présentait quelque apparence trompeuse. Faisant ensuite l'éloge du président, il vanta son calme, son énergie, et annonça que Laubardemont, peu d'instants avant la séance,

avait eu la douleur de se voir accuser d'imposture par son propre fils.

— On est obligé, dit-il, de garder ce jeune homme à vue, car évidemment il devient lui-même démoniaque.

Ninon cligna de l'œil d'un air sournois, mais je n'osais point rire.

On introduisit Jeanne de Belfiel et ses compagnes.

Sous l'influence du goupillon du jésuite, elles recommencèrent leurs culbutes, et nous vîmes avec plaisir qu'elles avaient passé des caleçons, mesure pudique et sage que ne leur eût certes pas conseillée Satan.

Certaines d'observer la décence, les nonnes s'en donnèrent à cœur joie. L'eau bénite les faisait rugir ; à l'approche du crucifix, elles se tordaient comme des couleuvres.

Le père Lactance annonça qu'il prendrait tous les moyens possibles pour déjouer les ruses du démon.

— Messieurs, dit-il, je vais interroger les religieuses en latin. Jamais elles n'ont étudié cette langue ; donc, si elles parlent, cela dénotera d'une manière triomphante la présence de l'esprit des ténèbres.

En effet, il se mit à leur adresser plusieurs questions latines.

On avait dressé les nonnes à répondre par monosyllables, et le plus grand nombre d'entre elles ne sortirent pas trop mal de cet interrogatoire. Nous eûmes l'agrément d'apprendre qu'Urbain Grandier leur avait envoyé le diable au milieu d'un bouquet de fleurs *.

Arriva le tour de Jeanne de Belfiel.

On se fiait un peu plus à son intelligence et on lui avait destiné les réponses les plus difficiles et les plus longues.

* Voici quelques unes des demandes et des réponses :

D. *Propter quam causam ingressus es in corpus hujus virginis?* R. *Causâ animositatis.* — D. *Per quod pactum?* R. *Per flores.* — D. *Quis misit?* R. *Urbanus.* — D. *Dic cognomen?* R. *Grandier.* — D. *Dic qualitatem?* R. *Sacerdos.* — D. *Cuius ecclesiæ?* R. *Sancti-Petri.* — D. *Quæ persona attulit flores?* R. *Diabolica.* (HISTOIRE DES DIABLES DE LOUDUN.) (*Note de l'Éditeur.*)

Le jésuite, après avoir fait quelque temps hurler la démoniaque sous des flots d'eau sainte, lui demanda tout à coup :

— Quomodò vales *?

— Pessimè, répondit Leviathan.

— Quæ sit ratio tormentorum tuorum?

— Aqua *benedictus* urit me.

— Oh! oh! *benedictus!* dit tout bas le comte de Lude : M. Léviathan nous lâche des solécismes, il a mal retenu sa leçon!

La prieure ajouta :

— Mihi perpetuò Salvatoris offers *imaginam*..... Torqueor, torqueor **!

— Ah! fort bien! dit Marguerite, *imaginam!* Il tombe dans le barbarisme à présent!.. ce démon, je le déclare, a fait des classes pitoyables!

Le jésuite, humilié du peu de mémoire de la prieure, ne jugea pas à propos de poursuivre l'interrogatoire latin. Il résolut de parler français à ces diables ignares.

Laubardemont donna l'ordre d'introduire Urbain Grandier pour le confronter avec les nonnes.

— Monsieur, dit-il au pauvre prêtre, vous êtes en face de vos victimes. Réfléchissez et ne persistez plus, je vous y engage, à nier l'évidence. Épargnez-nous des rigueurs que nous emploierions avec chagrin.

— Je te somme de répondre, tortueux serpent! cria Lactance en s'adressant au démon de l'abbesse : dis-nous quel est cet homme?

A ces mots il désigna l'accusé.

Léviathan répondit :

— C'est Urbain.

* Comment te portes-tu? — Très-mal. — Quelle est la cause de tes souffrances? — L'eau bénite me brûle.

** Tu m'offres continuellement l'image du Sauveur... Je souffre! je souffre!

— Est-ce lui qui t'a envoyé dans le corps de cette femme?

— C'est lui.

— Quelle preuve en donneras-tu?

— Celle que tu voudras.

— Auras-tu le pouvoir d'écrire le nom de *Jésus* sur la main de la prieure?

— J'aurai ce pouvoir.

Lactance, soulevant la main de Jeanne de Belfiel, montra cette main aux juges et à l'assistance : elle était parfaitement blanche et n'offrait aucune trace d'écriture. Il la laissa retomber.

— Voyons si tu te flattes, dragon maudit? que ce nom de *Jésus* paraisse à l'instant même!

— C'est écrit, dit Satan.

Le jésuite souleva de nouveau la main de la religieuse, le nom sacré parut en caractères très-lisibles.

Nous nous regardions avec épouvante, et je vis pâlir le comte de Lude qui s'était montré jusque-là parfaitement incrédule. Le père Lactance quitta la main de la prieure.

— A présent, dit-il au diable, efface-le!

— C'est fait, répondit Léviathan.

On releva la main, le nom n'y était plus.

L'accusé semblait anéanti : les spectateurs laissaient entendre, cette fois, un murmure de conviction. Tous les ennemis de Grandier triomphaient. Nous vîmes un sourire sur les lèvres du procureur-général, et la figure de Lactance révélait une joie hideuse. Le père Joseph seul, assis à l'écart comme le jour précédent, ne donnait aucun signe qui pût indiquer son opinion sur toutes ces choses.

Il me regardait encore.

Décidément, j'étais reconnue et je me tins sur mes gardes.

Tout à coup le comte se leva, priant Laubardemont de lui permettre une épreuve, au moyen de laquelle il rendrait tout à fait évidente la possession des Ursulines.

— Je suis le comte de Lude, dit-il ; mon nom est avantageusement connu à la cour, et j'ai là dans ma poche une boîte contenant des reliques. Elles me viennent d'un de mes ancêtres, à qui elles furent données par le pape lui-même, lors d'une ambassade en Italie, et notre famille les a religieusement conservées depuis cette époque. Or, des Huguenots, seuls, peuvent disconvenir que les reliques authentiques ont droit à la vénération des fidèles... Mais on en débite beaucoup de fausses... Avant d'enchâsser les miennes dans un précieux reliquaire, je voudrais m'assurer de leur valeur. Si on les applique sur le corps de madame, ajouta-t-il en désignant Jeanne de Belfiel, le diable en sentira la vertu et nous démontrera leur authenticité.

A ce discours du comte, les juges répondirent par un signe d'assentiment.

Laubardemont et le jésuite déclarèrent qu'il y avait assez de preuves ; mais de Lude insista, et l'on fut obligé d'en passer par ce qu'il voulait.

Je vis Lactance adresser un signe à la prieure.

Il reçut ensuite la boîte des mains du comte, l'appliqua sur la poitrine de Jeanne, et la religieuse de se renverser aussitôt, en se livrant à toutes sortes de contorsions effrénées.

Lactance rendit la boîte au comte.

— Il ne vous reste plus, j'aime à le croire, le moindre doute, monsieur ?

— Non, mon père, non, répliqua de Lude avec une voix railleuse, et je demande la permission de montrer aux juges les singulières reliques dont l'influence a tant bouleversé madame.

Il ouvrit la boîte.

Elle était remplie de poil et de plume.

— Profanation ! s'écria Lactance. De quel droit, monsieur, venez-vous ici vous moquer de nous ?

— Et de quel droit, mon père, vous moquez-vous de Dieu et des hommes ?

— Nouvelle ruse du démon! hurla l'exorciste, en présentant son crucifix à la religieuse. Avoue, monstre infernal, que ce seigneur n'est pas le comte de Lude... Avoue-le, te dis-je!

— C'est lui-même, répondit Léviathan.

— Mais alors il est en butte à quelque maléfice?

— Ote ce crucifix... ôte-le!.. je dirai tout.

— Parle!

— L'homme aux reliques est possédé.

— Merci bien! dit le comte, en éclatant de rire.

Le père Lactance lui jeta un regard terrible, et continuant d'approcher son crucifix de la prieure :

— Nomme-nous le démon qui le possède!

— Fornaroth.

— Depuis quand s'est-il emparé de lui?

— Depuis que tu m'as ordonné d'écrire le nom : je ne voulais pas laisser l'assemblée sous l'impression du prodige.

— Misérable! cria Lactance, en collant tout à fait le Christ sur le sein de la nonne.

— Grâce! grâce!

— Rappelle sur-le-champ Fornaroth du corps de ce seigneur!.. puis que le satellite de ton odieux pouvoir vienne écrire le nom de *Marie* sur la main gauche de la possédée... Est-il sorti?

— Le voilà revenu, dit Léviathan... laisse-moi!

— Monsieur le comte, interrompit Laubardemont de sa voix funèbre, remerciez l'exorciste qui vous délivre. J'aurais été forcé de m'assurer de vous jusqu'à nouvel ordre... Veuillez vous rasseoir.

— Et n'achevez pas la journée sans aller à confesse! ajouta le jésuite avec un sourire d'ironie haineuse.

Montrant alors la main gauche de la prieure :

— Un nouveau prodige ranimera vos convictions ébranlées! s'écria-t-il. Je t'adjure, Satan, de faire écrire le nom de *Marie* par ce Fornaroth, invisible pour nous!

— C'est fait, dit le chef de la bande infernale.

On releva la main de Jeanne de Belfiel, et le nom de *Marie* parut aux yeux de tous.

Il y avait là-dessous évidemment une supercherie abominable, et néanmoins je ne me la suis jamais expliquée, non plus que sept à huit cents personnes qui remplissaient la chapelle *.

— Avouez-vous enfin votre crime? demanda Laubardemont au curé de Saint-Pierre.

Urbain ressemblait à une statue de marbre et regardait d'un œil éperdu l'infâme comédie jouée par ses bourreaux.

— Tuez-moi! tuez-moi! criait-il avec désespoir; mais je suis innocent!.. j'en atteste le ciel, je le soutiendrai jusqu'à la mort!

Le procureur-général se tourna vers les juges :

— Puisqu'il en est ainsi, messieurs, dit-il avec une inflexion sinistre, passons à la torture.

— Oh! pitié! pitié! s'écria le malheureux prêtre.

Il joignait les mains avec terreur.

— Dépêchons, dit le président.

On emmena les religieuses et on conduisit Grandier derrière l'autel où se trouvait le bourreau avec les instruments du supplice.

Nous voulions quitter la place; mais les rangs serrés de la foule nous interdirent le passage.

Bientôt un horrible cri de douleur nous fit dresser les cheveux. Les machines infernales de la torture venaient de saisir les jambes d'Urbain. On entendit les coups de maillet du bourreau qui enfonçait les coins. A chaque coup, l'accusé jetait un nouveau cri d'angoisse, et Laubardemont disait :

— Avouez que vous êtes coupable du crime de magie!

— Je suis innocent, répondait le prêtre d'une voix mourante.

— Frappez! disait Laubardemont.

* Le prodige s'opérait au moyen de préparations chimiques. La main droite de l'exorciste était enduite d'une substance qui faisait paraître l'écriture, et sa main gauche d'une autre substance qui l'effaçait.

(*Note de l'Éditeur.*)

Et le marteau résonnait. Les cris de la victime n'avaient plus rien d'humain.

— Avouez que vous avez envoyé Satan dans le corps de ces religieuses...

— Non, non!.. je n'essaierai pas de m'épargner une torture!.. je ne veux point sauver ma vie par un mensonge.

— Frappez toujours!

Les jambes craquèrent et la moëlle jaillit des os brisés.

Urbain endura cet épouvantable supplice. Puis, comme on n'obtenait pas d'aveu, on le rapporta saignant sur une litière, et les juges rendirent la sentence, qui le condamnait à être brûlé, le jour même, sur la place publique de Loudun.

Laubardemont donna l'ordre d'ouvrir toutes grandes les portes de la chapelle, et la foule s'écoula, glacée d'horreur.

— Allons, dit le comte, il faut voir jusqu'au bout cette monstruosité des passions humaines.

On construisit le bûcher sur la place, non loin de l'auberge où nous étions descendus. Moins d'une heure après, arriva la fatale litière, entourée des exorcistes, qui tourmentaient encore le patient et le sommaient d'avouer son crime.

Grandier les repoussait doucement; il les suppliait de le laisser en paix à cette heure suprême.

Lorsqu'on eut atteint le lieu du supplice, l'exécuteur lia les membres du curé au poteau fatal. Puis les exorcistes se rangèrent autour de lui, et Lactance, escaladant le bûcher, dit à Urbain d'une voix furibonde :

— Misérable! vas-tu mourir dans l'impénitence et en bravant le ciel?

Urbain se redressa par un dernier effort.

Son pâle et beau visage s'illumina d'un éclair prophétique. Il dit, en étendant la main vers ses ennemis acharnés :

— « D'ici à un an, je vous appelle tous au tribunal de Dieu!.. Et toi, Lactance, avant la fin de ce mois, nous devons nous revoir. »

— Imposteur ! cria le violent exorciste.

En même temps, il lui asséna sur la tempe un coup de son crucifix de bronze. On vit le sang jaillir.

Un cri de réprobation partit de la foule, mais le jésuite brava le peuple.

— Prendrez-vous le parti de l'enfer?.. Soldats, arrêtez les mutins, et qu'on les mène à M. de Laubardemont !

— Tout le monde se tut.

Le nom du procureur-général semblait être synonyme de mort.

On ne vit pas ce que fit le jésuite en se baissant, pendant quelques secondes, aux pieds d'Urbain. Descendant presque aussitôt, il ordonna de mettre le feu au bûcher. Les flammes pétillèrent ; Grandier leva les yeux aux ciel, et l'exécuteur à son tour monta près de lui, car il était d'usage d'étrangler le condamné avant que le feu le gagnât.

Mais Lactance, en se baissant, venait de nouer la corde.

Le bourreau, menacé par les flammes, fut contraint de redescendre, laissant brûler vif le malheureux Urbain, dont les cris s'entendirent à une lieue de distance

Un escadron d'arquebusiers mit en joue la multitude, qui s'élançait pour éteindre les flammes, et l'horrible sacrifice fut consommé.

Marguerite courut commander des chevaux.

Nous partîmes le soir même, appelant la vengeance céleste sur des juges barbares, et maudissant Richelieu du plus profond de nos cœurs.

A deux lieues de la ville, on entrait dans une forêt profonde.

La nuit commençait à descendre, et notre berline roulait doucement sur une route sablée, quand tout à coup nos oreilles distinguèrent le galop d'un cheval, à une cinquantaine de pas derrière nous.

Presque aussitôt une voix cria dans l'ombre :

— Arrêtez, mort diable !.. arrêtez donc ! je vous en veux d'être partis sans moi !

M. de Laubardemont fils était à la portière.

— Corbleu ! je vous rejoins enfin, et ce n'est pas sans peine !.. Depuis quand déserte-t-on sans les amis?

— Quoi !.. c'est vous ! murmura Ninon tremblante : on nous avait pourtant assuré, monsieur, que par les ordres de votre père on vous gardait à vue.

— Rien de plus exact, dans sa chambre... Trois gardes à la porte et de solides barreaux aux fenêtres.

— Mais comment avez-vous pris la fuite?

— Ah ! ah ! c'est le plus curieux !.. Pour moi les barreaux ne sont point un obstacle, et j'ai toujours en poche une scie mignonne, du plus fin acier. Me voyant captif, je me mets aussitôt à l'œuvre. Il ne s'agissait que de patience. J'arrive à mes fins, je descelle chaque tronçon, et je regarde au-dessous de moi... Deux étages, une plaisanterie !.. Vite au coffre-fort ! La serrure cède, je trouve deux mille louis, et je m'en empare.

— Monsieur, dit sévèrement le comte de Lude, vous venez de commettre un vol !

— Un vol ?.. soit !.. cela ne sort pas de famille. Je noue les draps du lit à l'un des barreaux solides, je descends, je monte à cheval et je vous rejoins... Allons, faites-moi place !.. Je laisse ma rosse aux loups de la forêt.

— Un instant, monsieur ! dit le comte de Lude, qui vit notre effroi ; nous sommes las de votre personne et de vos sottises. Le fils de M. de Laubardemont ne peut être admis plus longtemps dans une société comme la nôtre.

— Bah ! c'est le fils de ce brigand de Laubardemont, qui a fait juger le curé de Saint-Pierre ? dit une voix railleuse, sortant tout à coup d'un fourré voisin.

Trois hommes se dessinèrent aussitôt dans le crépuscule.

— Et tu as deux mille louis en poche, mon garçon ?.. Joli denier !.. Descends de cheval et viens souper avec nous.

Un de ces hommes plaçait une arme à feu sur la poitrine de

Jacques; le second prit nos chevaux par la bride et le troisième siffla.

Quinze autres individus parurent à ce signal.

Nous fûmes enveloppés complétement, et tout se passa d'une manière si rapide que Marguerite, Villarceaux et le comte n'eurent pas le temps d'ouvrir la portière et de se mettre en défense.

— Rassurez-vous, nous dit avec un salut profond le personnage qui avait sifflé : j'en veux seulement à vos finances. Livrez-les de bonne grâce, et il ne vous arrivera pas le moindre mal.

Cette voix, ce ton de politesse et de courtoisie excitèrent en moi un brusque tressaillement.

La nuit n'était pas si épaisse que je ne pusse examiner les traits de cet homme. Je jetai un cri de surprise joyeuse.

— Non, non, point d'imprudence! dis-je à nos compagnons de route, car ils cherchaient avec précipitation leurs armes dans les poches de la berline.

Me tournant ensuite vers le chef des bandits :

— Vous rappelez-vous, monsieur, le défilé des Alpes, Genève, le lac, la romance et une certaine dame de Ferrusac pour laquelle vous avez eu beaucoup d'égards?

— Quel souvenir!.. Est-ce possible?.. Des torches!

Ses hommes battirent le briquet.

Le bois fut bientôt éclairé comme en plein jour.

— C'est vous! c'est bien vous! s'écria Marc Unterwald, en me regardant avec ivresse. Je vous retrouve, toujours belle... Que dis-je? plus belle!

— Vous me flattez, monsieur. Je remercie ma bonne étoile de la rencontre. Mais nous sommes pressés, je vous le jure, et vous êtes trop galant pour nous enlever les moyens de continuer notre route.

— Dieu m'en garde!.. par exemple!.. voulez-vous de l'or?

— Merci, monsieur; c'est vous montrer trop aimable, et vous n'avez pas changé de caractère. Je regrette de ne pouvoir prolonger cette entrevue.

— J'irai vous rendre visite, s'écria-t-il. Vous devez être curieuse de savoir comment vous me rencontrez ici. Où demeurez-vous?

— A Paris.

— Quel rue, charmante?

— Rue Culture-Sainte-Catherine. Mais ne demandez pas madame de Ferrusac, demandez Marion Delorme.

— Ah! mon Dieu! je fais un rêve. Marion, la belle des belles... C'était vous?

— Moi-même. A bientôt, mon cher hôte des Alpes. Je promets de vous bien accueillir... Mais deux mots encore.

Je me penchai vers son oreille et je poursuivis à voix basse :

—Gardez, je vous en conjure, ce vilain garçon qui nous persécute. Ne le maltraitez pas; seulement, empêchez-le de nous suivre et de nous retrouver à Paris. Voilà tout ce que nous demandons.

— Enchanté de vous obéir, ma divine!.. Au revoir.

Il me baisa les mains de l'air le plus tendre.

Le postillon fouetta ses chevaux, et nous entendîmes les hurlements de rage de M. de Laubardemont fils, que les brigands retenaient.

X

Notre berline courait comme le vent.

A minuit, nous étions à Tours dans une excellente auberge et devant une table garnie d'un souper fort convenable. L'épisode inattendu de la route avait un peu dissipé nos lugubres souvenirs de Loudun. Mes amis réclamèrent l'histoire complète du brigand des Alpes ; je ne leur en avais donné, pendant le trajet, que des fragments épars.

Le mercredi, vers le milieu de la soirée, nous rentrions, après sept jours d'absence.

J'eus une nuit tout entière pour me reposer de mes fatigues. A mon réveil, je fis toilette et je me rendis au Val-de-Grâce.

Lors de ces visites au monastère, j'allais toujours à pied, dans la crainte qu'on ne reconnût mon carrosse.

Ce jour-là, je fus très-longtemps sans voir paraître la reine, et je m'ennuyais beaucoup du bavardage de l'abbesse. Elle se croyait

obligée de me tenir compagnie, me traitant de baronne à outrance, et m'adressant sur la lignée des *Melleval* des questions fort indiscrètes, eu égard au peu de connaissance que j'avais de mon arbre généalogique. C'était une cousine de Richelieu, et l'on pouvait trouver étrange qu'une telle parenté n'eût pas mis obstacle à la confiance d'Anne d'Autriche; mais l'affection de l'abbesse pour la reine l'emportait de beaucoup sur la médiocre estime dont elle honorait monsieur son cousin.

Le dévouement de cette religieuse se montra constamment loyal et pur. Elle gardait la correspondance enfouie sous le plancher de sa cellule.

Enfin, la reine entra, suivie de deux filles d'honneur.

On l'avait retenue au Louvre, et son visage trahissait une grande inquiétude.

Je m'élançai vivement à sa rencontre.

— O ciel! Madame, qu'avez-vous?

— Nous sommes perdues, répondit Anne d'Autriche. Laporte est arrêté : le cardinal vient de le faire conduire à la Bastille.

— Miséricorde! murmura l'abbesse en joignant les mains.

— Oui, continua précipitamment la reine, à Perpignan, sur un de nos courriers, on a saisi une lettre du marquis de Mirbel, ancien ambassadeur d'Espagne à la cour de France... Laporte en avait une autre sur lui... Vous savez ce qu'elles contiennent, je ne suis pas coupable! Mais Richelieu tirerait de cette correspondance des arguments perfides; il en profiterait pour se venger de mes mépris. D'un moment à l'autre, il faut nous attendre à une perquisition... Vite, ma mère, à votre cellule...

Comme nous allions sortir, une novice arriva tout effarée.

— Ma mère! ma mère! cria-t-elle à l'abbesse! monseigneur l'archevêque, accompagné de M. de l'Aubépine, garde des sceaux, demande à vous parler, au nom du roi. L'archevêque a commencé par donner l'ordre à toutes les religieuses d'aller s'enfermer dans la chapelle et de ne se point parler l'une à l'autre,

sous peine d'excommunication... Mais n'importe, je suis accourue vous avertir.

— C'en est fait, dit la reine avec accablement, tout est découvert... La cassette, mon Dieu, la cassette!

— Le cardinal ne l'aura pas, s'écria l'abbesse, non, je le jure!.. que Votre Majesté se tranquillise.

Elle parut hésiter une seconde.

— Vous avez une entière confiance en madame? demanda-t-elle en me désignant à la reine.

— Oui... Sauvez-moi! sauvez-moi!

— Venez, me dit l'abbesse.

Elle m'entraîna rapidement dans l'oratoire d'Anne d'Autriche, car Sa Majesté avait un appartement complet au Val-de-Grâce. Ouvrant ensuite une porte, elle traversa cinq ou six petits corridors étroits et sombres, en me tenant par la main.

Nous arrivions à sa cellule, avant que l'archevêque et le garde des sceaux, perdus dans le dédale des cloîtres, et désorientés d'ailleurs par les religieuses, qui aimaient beaucoup la reine, eussent pu seulement organiser leurs recherches.

L'abbesse dérangea son lit, souleva une planche, prit la cassette et me dit avec une voix très-émue :

— Je vais vous livrer, madame la baronne, le secret d'un passage, dont je vous prie de ne tirer aucune supposition fâcheuse à ma renommée et à celle de nos sœurs. Le couvent des pères Cordeliers est voisin du nôtre; ils sont nos guides spirituels, et dans les cas urgents, lorsque l'une de nous, par exemple, est attaquée d'une maladie mortelle, ils apportent de nuit le saint viatique par le caveau que vous allez traverser... Il s'étend sous le faubourg Saint-Jacques... Je confie ce secret à votre honneur.

— Ne craignez rien, madame, je suis incapable de le trahir.

L'abbesse écrivit rapidement deux lignes qu'elle me donna.

— Vous arriverez, dit-elle, au bout de cinq minutes de marche, devant la cellule du supérieur des Cordeliers. Vous frapperez trois

coups. S'il n'y est pas, il faudra l'attendre. Le bon père lira ce papier; je l'engage à vous fournir le moyen de vous échapper de son couvent sans être vue. Vous attendrez ensuite les ordres de la reine.

A ces mots, elle alluma un flambeau, me tendit la cassette et poussa le bouton d'une boiserie, absolument comme chez le cardinal son cousin.

La cloison s'écarta.

— Fuyez, fuyez! dit-elle, me poussant vers l'ouverture du souterrain et refermant aussitôt la boiserie sur moi.

L'archevêque et le garde des sceaux approchaient de la cellule.

Par malheur, dans le mouvement rapide de la religieuse pour fermer le panneau, le courant d'air avait soufflé ma bougie, et je me trouvais dans l'obscurité la plus profonde.

Impossible de frapper pour faire rouvrir la cloison. Le vieux Gondi, l'archevêque, venait d'entrer. J'entendais distinctement sa voix.

— Madame, dit-il à la supérieure, vos religieuses montrent pour vous un dévouement exemplaire, et j'ai eu toutes les peines imaginables à vous découvrir. A la nouvelle de notre présence, vous avez eu hâte de regagner cette cellule, afin sans doute de soustraire à nos regards certains papiers qu'elle renferme.

— Monseigneur, je vous assure...

— Oh! ne recourez point au mensonge! M. le chancelier visite l'appartement de la reine, et nous devons fouiller tout le monastère. Pour vous épargner, madame, le désagrément de cette perquisition, vous allez à l'instant même quitter le Val-de-Grâce et vous rendre à La Charité-sur-Loire, abbaye de votre Ordre, où son Éminence le cardinal se propose d'aller bientôt causer avec vous... Oui, madame! Vous serez accompagnée dans ce voyage d'un de mes chanoines et de quatre de vos religieuses. Le lieutenant du chevalier du guet escortera le carrosse.

— Je connais, monseigneur, les règles de la sainte obéissance,

et je ne résisterai point à vos ordres. Faites les recherches les plus scrupuleuses, elles ne doivent rien amener, je vous le déclare.

— Madame, je vais assembler le chapitre et procéder à l'élection d'une autre abbesse qui, plus obligeante que vous peut-être, daignera nous aider dans ces recherches.

— La volonté de Dieu s'accomplisse, monseigneur, ainsi que la vôtre !

— Nous avons amené le carrosse; il vous attend, madame... Apprêtez-vous à être fouillée avant de partir.

— Je n'y mettrai point obstacle, je dois me résigner à tout.

— Suivez-moi donc, dit l'archevêque.

Ils quittèrent ensemble la cellule.

Ma position était épouvantable. Je me trouvais pour ainsi dire enterrée vive dans le souterrain, et mon imagination, aidée de la peur, se créait les plus horribles fantômes. Je fis appel à mon courage, et j'essayai de reconnaître la largeur du passage secret. Il était fort étroit. J'étendis les bras et je m'avançai à tâtons.

L'abbesse m'avait dit cinq minutes ; il me sembla que je marchai plus d'une heure.

Enfin j'atteignis une porte, contre laquelle je me heurtai la tête assez rudement. Le bruit pouvait me dispenser de frapper les trois coups ; cependant je suivis pour la forme la recommandation de la religieuse.

Mais personne ne vint ouvrir.

Le supérieur des Cordeliers était absent.

Un frisson me courut tout le corps. J'allais donc rester indéfiniment dans ce tombeau ? Je secouai la porte ; mes mains se meurtrirent aux panneaux de chêne; j'appelai, je criai de toutes mes forces. Rien ! il fallait me résigner à attendre et à passer là, peut-être, la plus grande partie du jour.

Je me désespérais.

Mais bientôt je réfléchis que je souffrais pour cette bonne reine, et je me fis presque un reproche de manquer de patience.

Il y avait une demi-heure que j'étais assise sur une espèce de bloc humide, quand un bruit étrange attira mon attention. Ce bruit ne partait pas de la cellule du supérieur, il retentissait à ma droite et devenait de plus en plus distinct.

C'était comme un marteau frappant à coups redoublés. Selon toute évidence, on démolissait la muraille.

J'eus une idée terrible.

Si la police du ministre avait découvert le secret du passage? si j'allais tomber avec la cassette au pouvoir de Laffemas et de ses sbires?

Les coups de marteau résonnaient de plus belle.

Tout à coup une pierre roula jusqu'à moi. L'ouverture se pratiquait; j'apercevais le jour, et une voix cria :

— Nous y arriverons! nous y arriverons!

— Quelle imprudence! répondit une autre voix. Vous nous jetez là, père Ambroise, dans une fort vilaine affaire.

— Soyez tranquille... L'abbé n'est pas au couvent. Il a pris sa voiture, et sans doute il rend visite aux Cordeliers du faubourg du Roule. Nous aurons le temps de nous débarrasser de ces plâtras, et je roulerai mon lit devant l'ouverture. Ah! messieurs les supérieurs, vous nous soumettez à la discipline, à l'abstinence, et vous avez des communications avec les Carmélites!.. Ah! ah!

— Taisez-vous donc, père Ambroise. Pourquoi soupçonner le mal avant d'en être sûr?

— Avant d'en être sûr!.. Père Boniface! père Boniface! vous êtes du nombre de ceux qu'on mène ici par le bout du nez!.. Je vous le répète, hier il y avait gala chez le supérieur, et j'y ai reconnu des voix de femmes. Or, vous êtes le portier du monastère : avez-vous introduit des femmes?

— Non, certes, père Ambroise.

— Donc, celles du souper ne pouvaient être que des Carmélites! donc, elles ont passé par le souterrain des Sacrements... Hein?.. douterez-vous encore?

— Mais quand ces dames seraient venues souper, où est le crime?

— Ah! père Boniface, vous me faites beaucoup de peine! Le souterrain des Sacrements! il est joli le souterrain des Sacrements!.. Nous allons voir ce que dira l'archevêque, lorsque je lui apprendrai ces édifiants détails; car je révélerai tout... Oui, par Satan! je le jure.

— Mais si l'on vous invitait aux galas, père Ambroise?

— Hum!.. ceci me donnerait à réfléchir... N'importe, démolissons toujours!

Et le marteau reprit son office.

Mes inquiétudes, on le comprendra facilement, n'avaient fait que changer de nature, et j'allais me trouver à la merci de ces deux moines, dont l'ardeur pour les découvertes n'était pas rassurante.

Je ne pouvais songer à retourner vers la cellule de l'abbesse. Au moment d'une perquisition, c'eût été livrer la cassette.

Cependant l'ouverture s'élargissait toujours.

— Là, maintenant, nous pouvons passer, père Boniface!..

— Attendez! cria l'autre, ce souterrain n'est peut-être pas celui des Sacrements. On ne se hasarde point ainsi sans précautions. Il faut d'abord y introduire un flambeau... S'il brûle, nous verrons ensuite.

— Eh bien, père Boniface, allumez votre lampe!

Décidément, la Providence me venait en aide; je m'approchai doucement de l'ouverture, et la lampe se montra presque aussitôt.

Je la soufflai.

— Voyez-vous, père Ambroise, voyez-vous! Entrez là, mon cher, et vous êtes mort!

— Bah! dit l'autre, j'aurai sans doute avancé trop vite... Renouvelons l'expérience.

Il la renouvela dix fois, et dix fois mon souffle éteignit la lumière.

— C'est singulier, père Boniface!

— Eh! non, c'est tout simple! Ni supérieur, ni Carmélites, ni personne au monde ne passe dans le caveau. C'était bon pour autrefois, quand l'Ordre était relâché, père Ambroise; aujourd'hui, soyez-en sûr, on ne porte plus les sacrements par ce passage... Ah! mon Dieu! j'entends la voiture de l'abbé... Vite, vite!.. roulez votre lit devant ce trou!.. Miséricorde! si le saint homme pouvait se douter de nos soupçons!.. J'en ai le plus vif repentir, père Ambroise... *Meâ culpâ, meâ maximâ culpâ!*

Je faillis éclater de rire, et, laissant le père Boniface se frapper la poitrine, je me rapprochai de la porte de chêne.

Le supérieur rentrait, je heurtai précipitamment.

Aussitôt une clef tourna dans la serrure, la porte s'ouvrit et je me trouvai en présence d'un superbe Cordelier à barbe noire, qui sembla très-confus de cette apparition subite d'une femme du monde.

Je tirai de mon corsage le billet de l'abbesse. Il en prit lecture et me dit :

— Ne soyez pas scandalisée, ma fille : ce passage est en tout bien, tout honneur.

— A qui le dites-vous, mon révérend? Néanmoins, il est bon de vous en avertir, certains de vos moines sont d'un avis contraire.

Il ouvrit de grands yeux et sa barbe se hérissa de saisissement.

Je n'étais pas fâchée de me venger de l'effroi que m'avaient causé messieurs les démolisseurs. Le danger n'existait plus, j'avais le loisir d'être un peu méchante.

— Oui, oui! continuai-je : dans l'intérêt de vos petits soupers, je vous engage à explorer au plus vite la cellule du père Ambroise.

Et je racontai brièvement l'histoire du caveau.

Les pommettes de l'abbé devinrent cramoisies.

— Allons, allons, mon révérend, je serai discrète; et j'ai, du reste, trop de charité chrétienne pour me ranger à l'opinion du père Ambroise au sujet du souterrain des Sacrements. Revenons

à mes affaires. Il est essentiel pour moi, ne l'oubliez pas, de sortir mystérieusement d'ici. Vous avez une voiture, daignez la mettre à mes ordres.

— Oui, madame, sur-le-champ... Mais ce caveau, je vous l'affirme...

— Ah! mon père, mon père! vous avez la justification bien à cœur!

Le pauvre abbé rougit davantage encore et me pria de le suivre. Sa marche était rapide. Il se hâtait de se débarrasser de moi.

Comme l'abbesse, il me conduisit par des corridors étroits et tortueux, où je n'aperçus pas une âme. Sa voiture était dans une cour solitaire, et les chevaux se trouvaient encore attelés. Je priai le cocher du couvent de me descendre place Royale, ne jugeant pas à propos de lui livrer mon adresse et mon nom.

Somme toute, j'étais émerveillée des mesures discrètes que savaient prendre les religieux et les religieuses.

Rentrée chez moi, je dis à Thérèse de me suivre au jardin.

Par mes ordres, elle alla prendre une bêche dans les serres et creusa un trou au pied d'un arbre. J'y déposai la cassette. Ma femme de chambre la recouvrit soigneusement de terre et de gazon, puis je m'écriai joyeuse :

— A présent, monsieur le cardinal, venez la prendre!

Deux jours se passèrent.

Les nouvelles n'étaient pas inquiétantes, et les recherches au Val-de-Grâce avaient obtenu pour résultat la découverte de quelques papiers insignifiants.

Amené de la Bastille devant Richelieu, Laporte n'avoua rien et en fut quitte pour être exilé à Saumur.

M. Auguste de Thou, notre jeune conseiller, se trouva le plus dangereusement compromis dans cette affaire. On avait intercepté une lettre écrite par lui à madame de Chevreuse, lettre rédigée en termes fort obscurs, où le cardinal vit une foule de complots menaçants et de cabales perfides contre son ministère.

Il donna l'ordre d'arrêter le coupable.

Averti à temps, de Thou courut chez l'Éminence et lui fit toucher au doigt le sens de la lettre dont voici l'explication.

Madame de Chevreuse menait en Espagne un train de princesse. Comme elle avait fait beaucoup de dépenses folles, le duc, son mari, jugea convenable de mettre un peu d'intervalle entre ses envois d'argent.

L'exilée se vit contrainte de porter ses pierreries en gage.

Se trouvant de nouveau dépourvue de fonds, lorsqu'il fallut les dégager, madame de Chevreuse s'adressa à la reine. Mais Richelieu disposait des finances. Il se montrait beaucoup plus avare encore envers Anne d'Autriche que le duc ne l'était vis-à-vis de sa femme.

Désespérée de ne pouvoir rendre service à son amie, la reine eut recours à de Thou, qui envoya l'argent, avec cette lettre en style énigmatique dont le cardinal s'était montré si ému.

Le conseiller s'épargna le cachot; mais il n'en reçut pas moins une réprimande très-dure, et le ministre refusa de lui accorder la dignité de conseiller d'État qui lui était promise.

Richelieu devenant un obstacle à sa fortune, de Thou jura de le renverser. A partir de ce jour, il y travailla sans relâche.

Le cardinal se rendit au couvent de La Charité-sur-Loire, tout exprès pour interroger sa cousine; mais il revint sans avoir obtenu le moindre aveu capable de confirmer ses doutes.

De son côté, la reine, en exil à Chantilly, protestait énergiquement qu'elle n'avait jamais eu d'intelligence avec les ennemis du royaume.

C'était vrai.

Richelieu, malgré tous ses efforts pour compromettre Anne d'Autriche et la perdre aux yeux de tous, n'y réussit pas. Beaucoup des lettres de la cassette, bien qu'elles ne traitassent point en réalité de politique, mais de divorce, auraient favorisé ses plans et donné prise aux soupçons du roi. Par bonheur, je tenais la

correspondance, et l'on fut obligé, faute de preuves, d'en arriver à une espèce de réconciliation, cimentée peu de temps après d'une manière fort bizarre.

Mais, avant d'aborder ces détails, il faut dire quelques mots de cette Louise de La Fayette, qui se trouve mêlée à l'histoire et sans laquelle rien ne s'expliquerait.

On sait déjà pourquoi Bassompierre avait fait entrer Louise chez les filles d'honneur.

Tout surpris que le roi semblât regarder favorablement mademoiselle de La Fayette et se réchauffer le cœur à l'aspect de ses jeunes attraits, le maréchal inventa le plan qu'on se rappelle. Malheureusement le parrain fut mis à la Bastille, et la pauvre filleule, privée de son guide, ne marcha plus qu'à tâtons sur cette route périlleuse.

Louise eut peur d'elle-même.

Cependant on ne prononçait pas un mot, on ne laissait pas échapper un geste qui pût alarmer son innocence ; mais lorsqu'un roi dit : « Je t'aime ! » cela jette nécessairement le trouble dans le cœur d'une jeune fille. On aime toujours un roi, et Louise aima Louis.

La timide enfant s'effraya de cette affection naissante, dont il lui était bien difficile de ne pas se faire l'aveu. Elle s'accusa d'ingratitude envers Anne d'Autriche et repoussa le monarque.

Celui-ci bouda, c'était dans sa nature.

Mais Louise cédait bientôt à son cœur, le royal amant se déridait devant un sourire, et de bouderies en bouderies, de réconciliations en réconciliations, le temps se passait. Mademoiselle de La Fayette avait seize ans quand elle entra chez les filles d'honneur ; elle en a vingt-deux à l'époque où nous la retrouvons, et Louis XIII ne lui a pas encore baisé la main.

Néanmoins, quelques étincelles d'une flamme plus vive pétillent tout à coup dans ce pauvre cœur de roi ; la glace commence à se fondre.

Louis XIII y a mis le temps et la réflexion.

Toute la cour étonnée crie au miracle, et la terreur s'empare de nouveau de la filleule de Bassompierre. On la traite en favorite; elle devine le malicieux sourire des courtisans. La vertueuse jeune fille craint de succomber à sa faiblesse, s'échappe du Louvre, et va s'enfermer au couvent des Visitandines, à deux pas de chez moi.

Grand éclat à la cour. Le monarque pleure; Richelieu dit tout haut qu'on aurait dû retenir la jeune fille. On chasse Boizenval, le premier valet de chambre, accusé d'avoir donné à mademoiselle de La Fayette le conseil de s'enfuir au cloître. Bref, le roi est si chagrin que la supérieure des Visitandines consent à le laisser parler à sa chère Louise.

Je ne savais rien de tout cela, lorsqu'un soir, avec madame des Loges, en nous promenant dans mon jardin, dont tout un côté longeait les hautes murailles de celui du couvent, nous vîmes tomber à nos pieds une petite pierre, autour de laquelle on avait fixé un billet.

Rompant aussitôt le fil d'attache et déployant le papier, je lus ces mots tracés au crayon :

« Qui que vous soyez, sauvez une malheureuse femme, retenue prisonnière sous des grilles par un mari barbare. Si vous daignez venir à mon secours, faites-le moi connaître, et demain, à la même heure, dirigez votre promenade de ce côté : je vous indiquerai un moyen facile d'opérer ma délivrance.

« Jacqueline Delorme. »

Cette signature m'arracha un cri de surprise.

Faut-il en croire mes yeux? la suppliante est-elle réellement une de mes sœurs? Je ne puis le mettre en doute. Les détails que j'ai reçus de mon père et de Joseph sont encore présents à ma mémoire. C'est bien Jacqueline qui, par ses légèretés, a contraint son

mari, M. de la Montagne, a exécuter sa menace et à l'enfermer à Paris, chez les Visitandines.

Ma conduite passée ne me donnait pas le droit d'être sourde à sa prière. D'ailleurs, je sentais crier la voix du sang, j'avais l'âme tout émue. Prenant un crayon, j'écrivis sur le dos du billet :

« Comptez sur moi, ma sœur, et dites ce que je puis faire.

« MARION DELORME. »

Je renvoyai le caillou, et j'entendis, de l'autre côté du mur, un cri de saisissement pareil à celui que j'avais jeté.

C'était bien ma sœur.

Le lendemain, je fus exacte à me trouver au même endroit. Je toussai pour avertir Jacqueline de ma présence, et soudain le caillou reprit sa route aérienne.

Il m'apporta ces mots :

« Ma sœur, ma bonne sœur ! quel coup de la Providence ! Tu as, au bout de tes berceaux de charmilles, un pavillon, dont le mur est mitoyen avec une petite loge de la dépendance du couvent ; j'ai vu cela de ma fenêtre. Il m'est impossible, pendant le jour, de tenter une escalade, et, la nuit, on m'enferme. Mais toi, ma bonne sœur, tu es libre ; tu te priveras bien un peu de sommeil pour t'occuper de mon salut. C'est dans le mur mitoyen qu'il faut mettre tout notre espoir. Occupe-toi de m'y ouvrir un passage. La loge est tendue d'une tapisserie de haute-lisse ; on ne remarquera pas de ce côté-ci le démolissement, et demain, ma sœur chérie, demain, je serai dans tes bras ! »

Le séjour du cloître donnait à Jacqueline des idées analogues à celles du père Ambroise. Elle parlait du pavillon même où j'écrivais mon journal.

Au milieu de la nuit suivante, je m'y rendis mystérieusement avec Bulmann et Grassin.

Je les transformai l'un et l'autre en maçons.

Ils n'étaient point experts dans ce genre de travail. Cependant ils réussirent à tirer parti des marteaux de démolisseurs qu'ils s'étaient procurés, et l'ouverture fut prête au point du jour.

Vers midi, Jacqueline soulevait la tapisserie de haute-lisse, et je pressais joyeusement ma sœur contre mon sein.

Dieu sait que je ne l'aurais pas reconnue.

Je la trouvai jolie, bien faite et d'une fraîcheur remarquable... Mais quel genre! Décidément, je préférais sa correspondance à son langage.

Elle se mit aussitôt à raconter ses aventures, à nommer ses amants et à décrier son mari. Comme je hasardais là-dessus un peu de morale, elle s'écria :

— Mais ce qu'on m'a dit de toi n'était donc pas vrai, Marion?..

— Si, j'ai eu des intrigues, ma sœur, j'y ai mis au moins quelque décence.

— Bah! fit-elle, décence ou non, n'est-ce pas toujours la même chose?

Je donnais ordre à mes gens de rétablir le mur.

— Non pas, Marion, me dit Jacqueline, ce serait grand dommage! Mademoiselle de La Fayette est aux Visitandines. Le roi vient la voir dans cette loge, en présence de la mère prieure, et je serais bien aise d'apprendre ce qu'ils peuvent dire.

Je partageai sa curiosité.

Elle m'annonça que le roi se rendait ordinairement tous les dimanches au monastère, après l'heure de vêpres. Nous convînmes d'écouter ensemble le dimanche suivant.

Mais je n'eus pas l'avantage de jouir jusque-là de la compagnie de ma sœur.

Chez Ninon, où je la menai le soir même pour la distraire, elle fit connaissance d'un certain Maugeron, trésorier de l'artillerie, qui logeait à l'Arsenal. Il l'enleva séance tenante.

Je fus très-humiliée de l'esclandre ; je ne croyais pas me repentir aussi vite d'avoir cédé aux conseils de mon cœur.

Six mois après, le mari de madame de la Montagne mourut d'apoplexie sans laisser de dispositions testamentaires. Ma sœur avait un enfant. Par cela même elle eut droit à l'usufruit d'une fortune assez ronde, et Maugeron l'épousa.

Il s'en repentit bientôt.

Je me souvins alors d'un ancien projet d'alliance entre Joseph Camusard et Jacqueline. C'eût été pour le pauvre huissier à verge une acquisition médiocre, et il aurait également subi de ce côté-là un fâcheux destin. S'il avait réussi à m'obtenir pour femme, je n'ose trop répondre de ce qui fût advenu, et Desbarreaux ne lui causa pas grand tort en mettant obstacle à son mariage avec Thérèse. La destinée a quelque chose d'étrange !

Quelque temps après ma fuite avec la cassette, Anne d'Autriche, un soir, s'était échappée du Louvre. J'avais eu l'honneur de la recevoir chez moi.

La bonne reine me prodigua mille caresses et me remercia bien sincèrement de l'avoir sauvée.

Je lui apportai la cassette. Elle brûla toute la correspondance ; puis je sus de sa bouche même la réconciliation plâtrée avec Louis XIII et la rage du cardinal, qui avait échoué dans ses détestables manœuvres. Anne d'Autriche voulait bien avoir l'initiative et rompre, en provoquant un divorce ; mais elle eût été au désespoir d'être renvoyée honteusement en Espagne, comme Richelieu le proposait, lors de cette absurde affaire des lettres.

Elle se résignait à demeurer en France et à supporter patiemment son sort.

Pour la seconde fois elle m'exprima d'amers soupçons sur mademoiselle de La Fayette, affirmant que cette jeune fille s'écartait beaucoup des vues de son parrain. Je ne pouvais rassurer la reine à cet égard. Louise, me disais-je, a peut-être cédé à l'ambition ?

La noble enfant ne s'était point encore refugiée au cloître.

Anne d'Autriche, en me quittant, eut soin de m'apprendre que le concierge du guichet de l'Oratoire lui était entièrement dévoué.

— Si tu as jamais des communications à me transmettre, me dit-elle, n'oublie pas de choisir cette voie.

Je ne pensais pas alors être servie aussi merveilleusement par le hasard.

L'ouverture pratiquée dans mon pavillon me permit bientôt d'assister aux entretiens de mademoiselle de La Fayette et de Louis XIII. Jacqueline ne m'avait pas trompée, la loge adjacente était le lieu fixé pour les entrevues. Témoin invisible et muet, j'entendis Louise exhorter le monarque à la résignation et lui affirmer qu'elle se trouvait heureuse au monastère. L'abbesse des Visitandines glissait çà et là quelques phrases chrétiennes.

Quant à Louis XIII, il soupirait beaucoup et parlait fort peu.

Comme on se l'imagine, j'allai bien vite au guichet de l'Oratoire, et je remis au concierge une lettre où je donnais ces détails à la reine.

Anne d'Autriche était chez moi le dimanche suivant.

— Pourras-tu jamais le croire, ma chère Marion, me dit-elle tout d'abord : il arrive de Saint-Germain, et il a traversé Paris, sans même entrer au Louvre, tant il meurt d'impatience de voir sa religieuse ! Le sachant près de l'Hôtel-de-Ville, et certaine qu'il ne rebrousserait pas chemin, je suis accourue malgré l'orage qui menace... Viens à ton pavillon !

Je l'y menai sans retard.

Effectivement, le ciel était sombre; de larges gouttes de pluie tombaient sur la feuillée. Nous fûmes bientôt à l'abri dans mon cabinet de travail, et je fis voir à la reine la brèche pratiquée dans le mur.

Déjà Louis XIII était avec mademoiselle de La Fayette. Anne d'Autriche s'approcha, palpitante, et prêta l'oreille.

— Non, disait Louise, non, Sire, je ne retournerai jamais au Louvre, et j'ai demandé la permission de hâter ma prise de voile.

Oh! je vous en conjure, que tout soit fini entre nous!.. Dieu nous défend cette affection. Vous vous devez à votre royaume, à la reine, si bonne, si remplie de qualités adorables, et pour laquelle vous êtes si injuste.

Le roi soupira.

— Je vous adresse un dernier vœu, Sire : promettez-moi d'aimer la reine!

Il n'y eut point de réponse. On entendit seulement un nouveau soupir.

— Hélas! reprit Louise, nous ne nous verrons plus, et c'est bien le moins que vous exauciez ma prière! aujourd'hui doivent finir nos entrevues; elles me retiennent à une chaîne que je veux rompre.

— Aujourd'hui!.... est-ce donc vrai? murmura péniblement Louis XIII.

Tout le chapitre l'exige, répondit l'abbesse.

Le monarque répliqua par quelques observations; mais il nous fut impossible de rien comprendre à cause du tonnerre, dont le bruit retentissait alors au-dessus de nos têtes.

— Sire, adieu! s'écria la jeune fille, adieu pour toujours en ce monde!

— Louise! encore un instant... Prenez pitié de ma faiblesse...

— Non... La pluie commence à tomber... Vous allez à Saint-Maur, il faut partir avant que l'orage augmente.

— Ah! dit le roi, j'y arriverai trop tôt, Louise! Ne soyez point inflexible, puisque cette visite est la dernière...

— Mais, Sire, objecta l'abbesse, la nuit approche.

— Un quart-d'heure, dit Louis XIII d'une voix suppliante, et je pars.

Sa demande lui fut accordée.

Or, presque au même instant, l'orage se mit à éclater avec violence et le ciel parut se fondre en eau. Dans les intervalles où la foudre cessait de gronder, nous entendions les clameurs plaintives de l'abbesse.

— Mon Dieu, Sire, mon Dieu! qu'allons-nous devenir?.. Il est pourtant impossible que vous passiez la nuit au monastère!

Un quatrième personnage entrait. La reine reconnut sa voix et murmura :

— C'est Guitaut, capitaine aux gardes.

— Sire, disait ce dernier, je viens prendre vos ordres. Vous ne pouvez continuer la route de Saint-Maur; à plus forte raison ne retournerez-vous pas à Saint-Germain... Il faut aller coucher au Louvre.

Anne d'Autriche bondit à ces paroles.

— C'est impossible, dit le roi, mon appartement n'est pas tendu.

— Mais, Sire, hasarda timidement mademoiselle La Fayette, la reine demeure au Louvre : vous trouverez chez elle un souper et un logement tout prêts.

— Non, jamais, jamais! s'écria Louis XIII.

Un amer sourire parut sur les lèvres d'Anne d'Autriche.

— Sire, au nom du ciel, murmura la jeune fille, ne me refusez pas cette grâce!.. Oh! je vous en conjure, ne me laissez plus avec une pensée désolante, qui troublerait mon repos dans ce pieux asile! L'affection dont vous me donnez les marques ne doit pas vous éloigner de la compagne que vous avez acceptée devant Dieu... C'est une faute, c'est un crime!

— Hélas! vous avez peut-être raison, dit Louis XIII, dans l'âme duquel ce discours remua la fibre religieuse; mais la reine soupe et se couche trop tard pour moi.

— Croyez-le, Sire, elle s'empressera de se conformer à vos habitudes... Oh! n'est-ce pas que vous allez chez la reine?

— Eh bien! j'irai, Louise!

La voix du monarque était tremblante.

— Merci, merci!.. vous me rendez heureuse!

J'avais les yeux pleins de larmes en écoutant cette noble jeune fille, aimée du prince, l'aimant elle-même, et le suppliant de reporter tout cet amour sur une autre

Pendant cette dernière partie de l'entretien, je tenais mon oreille clouée à la tapisserie. Je me retournai pour considérer Anne d'Autriche. Elle n'était plus à côté de moi.

Au mot de son époux : « J'irai, » la reine venait de s'enfuir éperdue, traversant le jardin malgré la pluie qui tombait toujours avec violence.

Je compris le motif de ce brusque départ.

Le cas était grave, et il fallait que Louis XIII la trouvât au Louvre.

En vain j'essayai de la rejoindre pour lui adresser mes adieux. Quand j'arrivai, toute ruisselante, au seuil de mon hôtel, je vis à l'autre bout de la rue son carrosse emporté par deux chevaux rapides.

Ainsi se réalisa le projet de mon pauvre maréchal, du seigneur de France le plus attaché au roi, le plus jaloux de l'honneur du trône, et qu'on payait de ses longs services par une ingratitude odieuse, un oubli sans exemple.

Depuis six ans, il gémissait sous les verrous de la Bastille.

L'impitoyable rancune de Richelieu avait constamment empêché les amis de Bassompierre de lui rendre visite dans sa prison. Je perdais presque jusqu'au souvenir d'un homme dont le caractère méritait tant d'éloges et qui s'était toujours montré généreux, aimant et dévoué pour moi.

Sa Majesté Louis XIII alla coucher au Louvre.

Neuf mois après, Anne d'Autriche mit au monde un fils que la France accueillit par le surnom de *Dieudonné*. Il devait un jour s'appeler Louis XIV.

On sent quel fut le courroux de Richelieu à la nouvelle de cette réconciliation inattendue. Le système du perfide ministre était de semer la discorde entre les époux, afin de s'emparer plus sûrement d'un trône sans héritier. Jamais on ne me dépersuadera qu'il ait eu ce projet; tout dans sa conduite trahissait une folle et stupide ambition.

Ses empiétements approchaient de l'insolence.

La cour n'était plus au Louvre, elle était au Palais-Cardinal, où le roi lui-même allait rendre visite au prélat orgueilleux qui convoitait son sceptre.

Mais le ciel devait châtier tant d'audace.

Déjà Richelieu portait en lui le germe d'un mal incurable. D'ailleurs, il n'était plus jeune ; il avait cinquante ans révolus. La colère et les passions de la haine lui donnaient une âcreté de sang que les médecins ne pouvaient combattre et qui menaçait chaque jour son organisation des accidents les plus graves.

Le ministre dormait à peine.

Sans doute les fantômes de ses victimes épouvantaient ses rêves. L'activité seule pouvait le soustraire aux remords, et il passait les nuits à dicter des dépêches.

Richelieu, depuis l'arrestation du maréchal, semblait avoir oubliée mon existence. Il est vrai que la mort de Marillac, de Montmorency et d'Urbain lui avaient inspiré de lugubres et fatales préoccupations, augmentées encore par la guerre avec l'Autriche et celle avec l'Espagne qui était imminente.

Je regardais, du reste, comme un bonheur pour moi d'être oubliée de cet homme, et je ne revenais pas de mon ancienne audace à le braver. Mais à l'époque où je lui repris les lettres de madame de Chevreuse, il était beaucoup moins effrayant et moins sinistre.

Comme par une permission de la Providence, il sentit les premières atteintes de sa maladie de poumons, le jour même où on lui apporta la nouvelle du supplice de Grandier.

Le procureur-général et le père Joseph étaient restés en Poitou ; le premier pour essayer de purger la province des brigands qui la désolaient, le second pour atténuer l'impression fâcheuse que l'injustice de la sentence rendue contre le curé de Saint-Pierre avait produite sur les populations.

Ils durent l'un et l'autre éprouver de cruelles épouvantes, car

Lactance mourut effectivement à la fin du mois qui suivit le procès d'Urbain, et tous les autres exorcistes périrent dans l'année, justifiant ainsi l'annonce prophétique de la victime.

L'exécration des cœurs honnêtes les suivit au tombeau.

Tous les efforts du capucin ne réussirent pas à démontrer aux habitants de Loudun la justice du procès. Les directeurs du monastère eurent beau continuer les grimaces de la possession : la complicité des nonnes devenait palpable, et l'on vit à quel point d'esclavage et de soumission dégradante le fanatisme pouvait réduire de malheureuses femmes.

Elles durent se résigner à jouer jusqu'au bout leur comédie indigne.

Léviathan sortit du corps de Jeanne de Belfiel, le 5 novembre de l'année suivante, déclarant qu'il s'était fort ennuyé d'avoir fait la religieuse à Loudun, mais qu'il n'avait pu s'en aller comme il était venu.

Isaacarum quitta son poste le jour des Rois, sans doute pour aller célébrer cette fête en enfer.

Quant à Béhémot, il fut le plus têtu, et s'en alla seulement vers le milieu d'octobre 1637. Il était mieux logé que les autres et faisait assez bon ménage avec son ursuline.

En se regardant, le père Joseph et Richelieu ne devaient pas rire, comme les augures de Rome, mais frissonner de la tête aux pieds. Ces deux prêtres inspiraient une horreur profonde. On espérait que la maladie du cardinal prendrait une tournure sérieuse et en débarrasserait le royaume ; on reprenait un peu de hardiesse ; on parlait hautement de ses crimes, surtout chez moi. Personne ne se gênait. Si j'avais encore assez de prudence pour ne rien dire moi-même, je laissais aux autres la plus entière liberté.

Un matin, comme j'étais à ma toilette, je vis paraître un officier des gardes de Richelieu.

— Mademoiselle, me dit-il, Son Éminence désire vous voir, et j'ai l'ordre de vous conduire au Palais-Cardinal.

Je tressaillis de saisissement.

Quelle raison pouvait engager le ministre à m'appeler, après un aussi long oubli? A-t-il su mes relations avec la reine? Lui a-t-on rapporté que je recevais ses ennemis et que je donnais dans mon cercle champ libre à ses détracteurs? Malgré mon effroi, je réussis à faire assez bonne contenance, et je répondis à l'officier :

— C'est bien, monsieur, vous me voyez prête à vous suivre.

XI

Je trouvai Richelieu sur le balcon de son palais, du côté des jardins. Il était couché au soleil, dans un vaste fauteuil, où sa personne disparaissait presque tout entière, et deux angoras dormaient sur sa robe rouge.

Ma fierté s'indignait qu'il pût me juger susceptible de crainte. Je lui fis un salut cérémonieux et fort calme.

En l'examinant, je crus voir un moribond. La vieillesse avait étendu sur lui sa main décharnée. Tous ses cheveux étaient blancs; des rides profondes sillonnaient son visage, et ses yeux ressemblaient à des flambeaux qui vont s'éteindre.

Il toussa fort longtemps, me regarda d'un air triste et me dit avec reproche :

— Ah ça, tu as donc perdu toute espèce d'amitié pour moi, ma chère Marion ?

— Hélas ! monseigneur, je n'oserais plus me dire votre amie ?

— Explique-toi... tu en rougirais peut-être?.. C'est une chose en vérité par trop désolante! Jamais ces malheureuses femmes ne voudront comprendre que, dans l'intérêt de l'État, je dois être inflexible. Elles gardent rancune à l'homme des actes du ministre et refusent de lui tenir compte de la responsabilité sévère à laquelle il est astreint. Voyons, crois-tu que mon cœur n'ait pas gémi de la nécessité où je me trouvais de t'interdire ma présence? Je ne me sentais pas la force de résister à tes larmes, et je voulais que le temps eût calmé ta rancune pour te demander de reprendre nos anciennes et amicales relations... Là! quitte avec moi cet air de froideur!.. un peu d'indulgence, et redeviens bonne fille comme par le passé!.. Ton souvenir m'était précieux. Je vois avec satisfaction que les années, dont j'ai tant à me plaindre pour ma part, ont respecté tes charmes : tu es toujours fort jolie, mon enfant!

— Je vous sais gré de vous en apercevoir, monseigneur. Au milieu des soins nombreux qui vous agitent, pouvez-vous avoir encore le loisir de vous occuper d'une pauvre femme et de lui adresser des compliments semblables?

A ces mots prononcés avec froideur, je le fixai d'un œil attentif, essayant de deviner s'il n'y avait point sous ses discours affectueux quelque arrière-pensée perfide.

Sur son front et dans ses regards, comme dans l'inflexion de sa voix, je ne vis rien qui pût justifier mon inquiétude.

Il toussa de nouveau, caressa ses chats et me dit avec une sorte d'hésitation :

— Tu as été à Loudun?.. le père Joseph m'a positivement affirmé t'avoir reconnue.

— Votre digne capucin n'a pas menti, monseigneur.

— Et qui te menait dans cette ville?

— La curiosité.

— Tu assistais aux exorcismes?

— Oui, j'ai vu tous les détails de ce drame abominable, lui répondis-je avec un accent qui le fit tressaillir.

— Tu n'as pas écouté, j'imagine, les propos de la calomnie? Ah! ma pauvre Marion, les puissants de la terre ont autour d'eux une foule de lâches flatteurs, toujours prêts à outrepasser leurs ordres.

— Eh bien! m'écriai-je, ces lâches flatteurs il faut les punir!

— Y songes-tu, ma chère? me répondit Richelieu : des hommes qui agissent dans le but de vous être utiles!.. Cependant j'ai désavoué les actes de Laubardemont, je te l'affirme, et j'ai voulu causer avec toi de ces choses, afin de te dépersuader, ma chère, dans le cas où tu aurais cru... Du reste, il y a dans tout ceci du pour et du contre. Grandier avait commis des crimes, et l'on a prouvé, ce me semble, qu'il était un peu coupable de sortilége et de magie... On a vu des choses plus surprenantes... Le diable est bien fin, ma chère enfant!

— De grâce, monseigneur, ne parlons plus de cette ignoble affaire, dis-je, en voyant l'embarras où le jetait la défense d'une mauvaise cause. Vous avez eu sans doute d'autres motifs de m'appeler près de vous.

— Pourquoi cela?.. Eh! non, je voulais tout simplement te voir! J'ai conservé, tu le sais bien, de l'affection pour toi. Ne m'as-tu pas rendu un service réel?.. tu m'en rendras d'autres encore.

— S'il est possible de m'en dispenser, lui répondis-je avec amertume, je vous en saurai beaucoup de gratitude. Lorsque je m'emploie pour Votre Éminence, j'ai vraiment du malheur, et si je n'avais pas emmené Buckingham en Angleterre, il existerait peut-être encore.

— Il me semble vous avoir prouvé jadis, mademoiselle, que j'étais innocent de sa fin tragique.

— Monseigneur...

— Ah! vous n'êtes plus disposée à me servir?.. Je vous le disais bien, vous ressemblez à beaucoup d'autres; vous me jugez uniquement d'après la sévérité de mes actes.

— Et comment voulez-vous qu'on vous juge, monsieur le cardinal?

— En me tenant compte de la dure nécessité dont je subis la loi. Puis-je laisser vivre des traîtres? Faut-il oublier les intérêts du prince et me montrer clément pour des crimes contre la couronne?

— Ah! monseigneur, ce n'est pas agir dans les intérêts du roi que de toucher ainsi aux plus beaux noms de France!.. La postérité doit-elle, à chaque page de votre histoire, rencontrer une tache de sang? Croyez-moi, c'est une chose mauvaise de faire trembler tout un peuple. Vous êtes à plaindre de lire l'épouvante et la haine dans les regards de ceux qui vous entourent.

— C'est vrai, murmura-t-il d'un air chagrin, tout le monde me déteste, et peu de personnes oseraient prendre avec moi ton langage; cela m'inspire beaucoup d'admiration pour ton caractère, ou du moins cela fortifie l'idée que j'en avais déjà. Sans doute, il est beau de dire hautement sa pensée... Malheureusement tu penses mal, et tu prends la délicatesse de tes nerfs pour de la logique. Eh! bon Dieu! je trouve tout simple qu'une nature de femme se révolte à la vue du sang! Moi-même je souffre, je déplore de cruelles exigences; mais si je faiblis avec mes adversaires, demain, sur l'heure, ils obtiendront ma disgrâce. Alors que deviendra le royaume? je tremble d'y songer! Le roi ne sait rien de rien; il ne s'occupe qu'à des espiégleries. Croirais-tu, par exemple, qu'il passe des journées entières à médire de moi avec le jésuite Gaussin, son confesseur? J'arrive, il fait semblant de réciter l'office... Pauvre tête! pauvre tête! Je suis obligé de me tirer seul d'embarras, personne ne me seconde; je n'ai devant moi que des traîtres... Jusqu'à Puylaurens, mon cousin par alliance! Je l'ai marié à mademoiselle de Pontchâteau, et il s'entend avec Monsieur pour me nuire, c'est affreux! Il a bien fallu l'enfermer à Vincennes. Ce matin, Gassion, une autre de mes créatures, a refusé de me servir contre le comte de Soissons, exilé à Sedan et qui menace d'entrer à main armée dans le royaume. Gassion m'accuse de vouloir le contraindre à l'espion-

nage... Imbécile! Enfin, que te dirai-je, mon enfant? J'en suis à me défier de tout le monde. Cet absurde père Joseph me sert dans l'espoir d'obtenir le chapeau de cardinal, et franchement, il est impossible de donner une pareille coiffure à ce crâne pelé!

Je ne pus m'empêcher de rire de la boutade.

— N'est-ce pas?.. ce serait le comble du ridicule. Vois un peu, Marion, combien tout cela est terrible! Sera-ce la reine-mère qui sauvera le royaume des périls où le jetterait mon abdication? Cette tête de femme est bonne à brouiller les cartes et à fomenter la discorde. Elle veut gouverner le roi; rien ne lui coûtera pour y parvenir, dût-elle mettre le pays à deux doigts de sa ruine. Comptera-t-on maintenant sur Anne d'Autriche, une autre cervelle insensée, prête à vendre la France pieds et poings liés à l'Espagne?

— Oh! monseigneur!

— Parbleu! j'en suis sûr, et j'en aurais des preuves irréfragables, si j'avais pu mettre la main sur certaine correspondance... Mais je ne renonce pas à la découvrir.

— Oui, cherche! pensai-je, tu la trouveras.

Je repris à haute voix :

— Vous me surprenez étrangement. Entre nous, je crois la reine incapable...

— Puisque je te l'affirme! Elle s'entendait avec son valet de chambre et une satanée baronne de Melleval, qui se cache, on le dirait du moins, dans les entrailles du globe... Ah! si je la prends un jour!

Je commençais à me sentir mal à l'aise.

— Mais peut-être, monseigneur, sont-ce là de faux rapports?

— Non, non, ma police est bien instruite. Et juge maintenant de la fermeté du roi : malgré de tels soupçons, il s'est réconcilié avec la reine... Oui, sous prétexte d'un orage! C'est un prince nul, sa faiblesse est mon excuse. Tout serait perdu si je n'étais inflexible. Mais, à part quelques actes sévères, il faut me remercier des grandes choses que j'exécute. N'ai-je pas rendu la France

glorieuse et puissante? C'est aujourd'hui la première nation du monde. Je soutiens sans cesse des guerres à l'extérieur, et cependant l'intérieur est florissant. Je protége les lettres et les arts; je viens de fonder l'Académie française, pour épurer la langue et former le goût... Voilà, certes, une belle création, ma chère! Ton ami Saint-Sorlin est un des premiers nommés. Il serait aussi par trop injuste de ne me savoir de tout cela aucune reconnaissance. Que mes ennemis me blâment systématiquement, cela se conçoit; mais ceux auxquels j'ai fait du bien, mes amis, toi, Marion, vous devriez rougir d'imiter un pareil exemple; il est honteux pour vous d'être sourds à ma justification.

— Cependant, je vous écoute, monseigneur, lui dis-je, presque émue de ce long discours qu'il me débitait pour arriver je ne sais où.

— Oui... mais tu es froide, tu es sérieuse, tu n'es plus la Marion d'autrefois. Pourtant j'ai plus que jamais besoin d'affection. Ils me fuient tous, ils me haïssent, je ne crois à aucun de leurs serments... et je me suis assez bien conduit avec toi pour te prier de ne pas agir comme eux. Voyons, que me reproches-tu? l'arrestation de Bassompierre? Sans ma crainte de te causer une douleur trop violente, le maréchal n'existerait plus aujourd'hui. Les autres sont morts, lui est prisonnier... Enfin nous en reparlerons...

Malgré l'effroi que je ressentis à ces paroles sinistres, une espérance me fit battre le cœur.

Oh! si je pouvais obtenir la liberté du malheureux captif! Je résolus de ménager le cardinal et de remporter sur lui cette victoire.

— Mais d'abord, Marion, poursuivit-il, dis-moi que tu ne me hais pas. Je t'ai mandée tout exprès pour avoir cette assurance... Ne crains rien, je ne te parlerai plus d'amour! J'aurais mauvaise grâce avec ces cheveux blancs qui me sont venus, avec ce corps épuisé de souffrance, de faire le langoureux à tes genoux. Peut-être vaut-il mieux que tu te sois montrée cruelle; car à pré-

sent, du moins, tu peux me donner ton amitié, ta bonne amitié... Ne me la refuse pas, Marion... embrasse-moi!..

Je me levai pour obéir.

Ce ne fut pas toutefois sans un profond sentiment de dégoût et de répugnance.

— Tu me trouves bien changé, n'est-ce pas?

— Un peu, monseigneur; mais le repos vous rendra des forces.

— Oui, je l'espère... Les médecins me l'affirment... Ah! pourquoi ma destinée m'entraîne-t-elle sur cette route funeste? toutes ces choses me tuent!.. Où sont mes beaux jours de jeunesse, mes jours de paix et de ciel sans nuages? L'ambition n'avait pas encore germé dans mon âme, je ne me défiais de personne, je m'abandonnais avec naïveté à tout ce qui me semblait joie et bonheur! Lorsque je me rappelle ce temps-là, Marion, ma paupière devient humide... Oui, je pleure, moi, l'inflexible ministre, moi, l'homme de sang! Tu m'as cru peut-être incapable d'une affection constante? Eh bien, j'en ai une qui dure depuis vingt ans, une franche et douce amitié comme celle que je te demande... J'ai bien envie de te raconter ce souvenir.

— Parlez, monseigneur, lui dis-je toute surprise de son émotion.

— Je disais vingt ans... Il y en a dix-huit ou dix-neuf au plus... J'étais allé passer l'automne à un vieux château perdu dans les montagnes d'Auvergne, un site ravissant! Mon évêché de Luçon me devenait insipide; j'avais une santé chancelante, et l'on me conseillait l'air vif et pur des montagnes. Ma famille, originaire du Poitou, connaissait un des capitaines de l'armée qui formait alors le premier siége de La Rochelle, en 1617. Ce capitaine (je ne te le nommerai pas, Marion, je suis discret!) me força presque de le suivre en Auvergne, et me présenta à sa jeune femme, très-jolie personne, aux grands yeux rêveurs. Elle s'ennuyait beaucoup dans ce gothique manoir, dont le lierre couronnait les créneaux et dont les corneilles habitaient les tours.

— Une triste société, monseigneur!

— N'est-ce pas? d'autant plus que le mari, soldat dans toute la force du terme, ne comprenait rien à la mélancolie de sa femme. Si elle paraissait triste, il lui adressait quelques paroles bourrues et allait chasser dans la montagne... C'était une grave imprudence! il me laissait seul avec la châtelaine, et nous nous promenions ensemble, à l'ombre des grands arbres du parc.

— Ah! monseigneur, j'achèverais presque l'histoire.

— Ne m'interromps plus... Tu le devines, bientôt j'eus de l'amour pour elle, et j'osai le lui dire. Douce et bonne comme un ange, elle ne se fâcha pas... Et puis elle était si malheureuse avec le capitaine! Quand celui-ci fut obligé de retourner au siége... ma foi, je me trouvai beaucoup plus malade, et l'air des montagnes m'était de plus en plus nécessaire! Il partit sans soupçon et sans défiance, et je restai en compagnie de ma belle châtelaine... Oh! quelles heures divines! quels charmants souvenirs!.. mais notre amour était innocent et chaste : ne fais, je te prie, aucune supposition fâcheuse.

— Le ciel m'en préserve!.. je vous connais trop pour oser soupçonner la candeur de cette affection.

— Toujours ironique et maligne! Ne te corrigeras-tu donc pas?.. Mais n'importe... Quelque temps après, Marie de Médicis daigna m'honorer de ses bontés. Pourquoi l'a-t-elle regretté depuis, et m'a-t-elle fait un devoir de la rigueur? J'ai constamment profité de l'accroissement de ma puissance pour être utile au mari de ma châtelaine, et j'ai réussi à lui obtenir plusieurs missions importantes.

— Afin d'aller visiter, en son absence, le vieux manoir d'Auvergne.

— Tu l'as dit, c'était mon seul bonheur! Grâce à moi, le capitaine atteignit bientôt les plus hauts grades. On le nomma maréchal de France après la guerre du Piémont. Malheureusement, il est mort, voici quatre ans, en Lorraine, d'une fièvre inflammatoire, sans quoi je l'aurais poussé jusqu'au bâton de connétable.

Aujourd'hui, sa veuve habite la capitale. C'est ma meilleure amie; elle me juge autrement que toi, ma chère, et comprend les nécessités de situation. Son fils... Ah! je ne te l'avais pas dit, elle a un fils, un jeune homme charmant, à l'avenir duquel je m'intéresse... Oui, je m'occupe de le mettre bien en cour.

— En vérité, monseigneur? Il doit y avoir dans votre affection pour cet enfant quelque chose de... paternel.

— Tais-toi! tais-toi!.. Si je me suis montré faible un instant pour tes charmes, est-ce une raison de supposer...

— Que vous avez été faible aussi avec la belle châtelaine? Hélas! monseigneur, vous êtes un homme comme un autre! lui dis-je, en appuyant sur cette phrase qu'il m'avait plusieurs fois répétée jadis.

— Allons! allons! tu vas me faire repentir de ma confiance!

Il se défendait médiocrement. Je le voyais très-flatté de mes insinuations téméraires.

— Une chose me rassure, dit-il, c'est que je ne t'ai pas nommé les masques.

Au moment où il proférait ces mots, la porte de son cabinet s'ouvrit et Saint-Georges entra.

— Monseigneur, dit-il au ministre, il y a là, dans les antichambres, le jeune marquis de Cinq-Mars. Je l'engageais à revenir; mais il tient à parler à Votre Éminence.

La figure pâle de Richelieu se colora d'une teinte pourprée, que je pris d'abord pour un signe de colère. Je me trompais.

Il se hâta de répondre :

— C'est Henri... Qu'il entre, mon Dieu, qu'il entre!

Saint-Georges disparut, et le cardinal se retourna vers moi.

— Vraiment, dit-il, c'est bizarre : il me monte parfois comme du feu au visage, et ces éblouissements m'inquiètent... Peut-être suis-je plus malade qu'on ne croit, ma pauvre enfant!

Il s'était senti rougir et me donnait cette explication assez maladroite de son changement de physionomie.

L'instant d'après, entra un fort beau jeune homme, de dix-sept

ans à peine et d'un extérieur plein de noblesse et de grâce. La nature l'avait doué de tous les agréments possibles. Il portait son riche costume avec une aisance et une distinction parfaites.

S'approchant du fauteuil du cardinal, il s'inclina d'un air très-révérencieux et dit :

— Le roi m'a nommé capitaine de ses gardes... C'est à Votre Éminence que je dois cette haute faveur, et je suis venu...

— Bien, bien, Henri !.. nous causerons de cela plus tard.

— Non, monseigneur, je tiens à vous exprimer ma gratitude à l'instant même, et j'irai porter ensuite à ma mère cette heureuse nouvelle.

Le jeune homme parlait avec un ton glacé qui me surprit étrangement. On eût dit que remercier le cardinal était une corvée pénible dont il se débarrassait en toute hâte.

Cependant le ministre n'eut pas l'air de remarquer la froideur de sa contenance. Il lui répondit d'une voix affectueuse :

— Vous êtes jeune, monsieur de Cinq-Mars, et vous laissez parler votre cœur ; mais peut-être, un jour, serez-vous comme les autres, un ingrat ?

Or, le nouveau capitaine des gardes ne l'écoutait plus. Il venait de remarquer ma présence et ses yeux s'attachaient sur les miens avec une curiosité singulière.

M. le marquis de Cinq-Mars me trouvait de son goût.

Le fait est que ma sagesse actuelle me rendait très-jolie. J'avais trente-cinq ans, mais on ne m'en eût pas donné vingt-cinq, et je pouvais me retrancher hardiment deux lustres sans être soupçonnée de mensonge *.

— Eh bien ! Henri, eh bien ! s'écria le cardinal, est-ce qu'on regarde ainsi les dames, monsieur ?

* Mademoiselle Delorme est née en 1601, et M. de Cinq-Mars a paru à la cour en 1638. Elle ne se retranche pas *deux lustres*, mais elle se donne deux grandes années de moins Après tout, chez une jolie femme, c'est encore de la franchise.

(*Note de l'Éditeur.*)

Surpris en flagrant délit d'admiration, Cinq-Mars devint très-rouge.

Il salua Richelieu et lui dit :

— Maintenant, veuillez me permettre, monseigneur, d'aller faire partager ma joie à la maréchale.

— Va, mon ami, va!.. tu peux l'assurer en même temps que ce n'est pas ma dernière faveur.

En parlant ainsi, il l'attirait vers son fauteuil et l'embrassait sur les deux joues. M. de Cinq-Mars ne parut pas très-flatté de l'accolade. Pour moi, je n'en revenais pas : il me semblait que Richelieu avait du cœur! D'abord il s'était tenu sur la réserve, puis il avait malgré lui cédé à l'entraînement.

Une fois le jeune homme parti, je m'aperçus que le ministre me regardait avec assez de malaise.

— C'est un enfant auquel je m'intéresse, me dit-il, en prenant un ton d'indifférence.

— Oui, monseigneur, mais il y a une chose bizarre...

— Quoi donc?

— Votre protégé vous ressemble.

— Il me ressemble!.. tu trouves? me dit-il, en se trahissant encore.

— Oui, je vous le jure, c'est frappant!

Il reprit son air grave et murmura :

— Le hasard, c'est possible.

— Oh! le hasard, monseigneur! Ce jeune homme à qui vous témoignez un intérêt si vif, sa mère à laquelle il se montre pressé d'apprendre vos bienfaits; tout cela, rapproché de la confidence...

— Assez! cria-t-il d'un ton brusque : ne cherchez pas, mademoiselle, à deviner au-delà de ce que j'ai voulu dire. Vous êtes dans l'erreur!.. Ce jeune homme et sa mère seraient les héros de l'histoire, que mon affection pour la châtelaine a été, je le répète, chaste et pure.

Il parlait de manière à couper court à toute plaisanterie.

— Mais, reprit-il, ce n'est pas une raison pour nous fâcher. Saint-Georges ira t'avertir, quand je désirerai te voir, et je ne te retiens plus, car je suis accablé de travail... Que d'affaires, ma pauvre Marion, que d'affaires! Une lutte européenne éclate; l'Autriche n'est pas encore matée, et voici les Espagnols en France... Il faut suffire à tout cela!.. Ces imbéciles de Parisiens crient et menacent, parce qu'ils me savent malade, mais aussitôt que je pourrai sortir, je veux aller par les rues sans escorte, et ils me prodigueront les respects et les hommages... Oui, je connais le peuple! ce n'est pas lui que je crains. Une bête de somme peut ruer de temps à autre : on la bride et tout est dit... Au revoir, ma chère, au revoir!

— Mais vous m'aviez promis, monseigneur, de reparler du malheureux prisonnier?

— C'est juste... En effet, je t'ai préparé une surprise. Va chercher cet écrit... là, sur le guéridon... Très-bien!.. Je te permets de l'ouvrir.

Je lus. C'était une permission d'entrer à la Bastille.

— Oh! sa grâce! m'écriai-je en tombant à genoux, sa grâce, monseigneur!

— Impossible, me dit-il froidement, du moins jusqu'à nouvel ordre. Sache-le, je ne cède jamais aux sollicitations, même quand elles me sont adressées par les personnes que j'aime. Tous mes plans, toutes mes manœuvres sont le résultat de calculs faits à l'avance, et je ne donne rien à l'impression du moment. Si l'on veut obtenir de moi quelque chose, le plus sûr est de ne pas me le demander : tu en as à la minute une preuve palpable... Allons, adieu!.. Je prends courageusement mon parti, j'espère, et tu m'admires? Ne plus être jaloux, t'envoyer au maréchal!.. Ah! la vieillesse! la vieillesse! je la sens qui me glace et tu n'as plus rien à craindre de moi, ma chère enfant. Va, sois heureuse!.. console de ton mieux le captif... Il doit s'ennuyer beaucoup là-bas, j'en ai peur!

Le mot me parut d'une cruauté révoltante, mais il n'était pas prudent de le témoigner.

Je m'emparai de l'écrit, je fis une révérence au cardinal et je quittai le palais pour courir à la Bastille.

Richelieu, je m'en doutais bien, ne m'avait pas uniquement accordé cette permission pour me faire plaisir : je le savais incapable d'une telle prévenance et je n'étais pas dupe de ses protestations d'amitié. Sans doute il avait appris quelque chose des propos tenus dans mon cercle, et il voulait s'assurer si je devenais réellement son ennemie.

Comme jadis, il aurait pu essayer d'introduire chez moi des limiers de police ; mais il n'employait jamais deux fois de suite les mêmes moyens dans la crainte qu'on ne les éventât.

J'étais donc à peu près certaine qu'il allait connaître tous mes entretiens avec Bassompierre. De quelle façon s'y prendrait-il? Je ne le devinais pas au juste. Il avait pour cela mille roueries à lui connues.

Au Palais-Cardinal, par exemple, les murs se trouvaient remplis d'espions.

Richelieu avait-il à se plaindre de quelqu'un ! il le mandait aussitôt dans son cabinet, lui adressait une verte mercuriale et l'envoyait ensuite attendre ses ordres dans une pièce voisine, où l'individu furieux exhalait souvent tout haut sa colère. Les espions étaient dans la muraille et prêtaient l'oreille. D'autres fois il faisait venir successivement cinq ou six personnes, qui ne se gênaient pas le moins du monde entre elles pour se plaindre, sûres de ne pas se trahir, puisqu'elles avaient les mêmes griefs. La police prenait exactement ses notes, et le cardinal agissait en conséquence.

Les murs de la Bastille pouvaient contenir de pareilles cachettes, et les tyrannies antérieures, surtout celles de Louis XI, avaient dû s'aider de ces précautions machiavéliques.

En conséquence, je rentrai chez moi pour écrire un billet, que je plaçai dans mon sein.

Dix minutes après j'étais à la Bastille, et les impressions de terreur qui m'assaillirent à l'aspect de ce triste lieu me sont toujours présentes.

Il y règne un silence lugubre. Le pas monotone des sentinelles éveille seul l'écho des voûtes ténébreuses. Rarement on sort les prisonniers de leurs chambres, encore est-ce pour les entasser dans un endroit appelé le *préau*, sorte de puits quadrangulaire dont le soleil ne visite jamais les parois humides. Lesplus favorisés se promènent quelquefois sur la plate-forme des tours, permission précieuse, impitoyablement refusée aux prisonniers d'État.

Ces tours sont hautes, menaçantes, chargées de canons et peuplées de gardes.

J'entendais retomber avec fracas les lourds battants des portes de bronze; chaque verrou qui se refermait me donnait des pensées sinistres et faisait passer en moi un frisson d'épouvante.

Lorsque j'eus présenté au gouverneur l'ordre signé du cardinal, ce chef des geôliers daigna me donner une preuve de galanterie et me conduire lui-même à la tour du Septentrion, qu'habitait Bassompierre.

Il m'introduisit dans la chambre du captif et se retira discrètement.

Le cœur me battait avec force.

Je voyais le maréchal assis et écrivant, au-dessous d'une étroite fenêtre garnie d'épais barreaux. Il ne tourna pas la tête, croyant sans doute avoir affaire à l'un de ses gardiens. Je m'approchai, tout émue, et je posai doucement ma main sur la sienne.

Bassompierre se retourna, me reconnut, devint pâle et perdit connaissance.

J'aurais dû prévoir ce saisissement chez le malheureux captif, revoyant, après tant de jours de solitude, un visage ami, les traits d'une femme aimée! Il n'avait eu jusque-là sous les yeux que les physionomies sombres et farouches des hommes auxquels on confiait sa garde.

Me souvenant d'avoir pris un flacon sur moi, je ne voulus recourir à personne et je fis respirer des sels au maréchal, en m'agenouillant devant lui.

Bientôt, je lui eus rendu l'usage de ses sens.

Il me regarda pour la seconde fois, prit ma tête entre ses deux mains, y colla ses lèvres avec délire et fondit en larmes.

— Toi! s'écria-t-il, ma douce Marion!.. Merci, merci, mon Dieu, vous qui me réserviez ce bonheur!

Puis il pleurait et m'embrassait encore.

Je lui rendais ses caresses et nous confondions nos larmes. Pauvre ami! qu'il était changé! Ses cheveux avaient blanchi comme ceux de son bourreau.

— Il t'a donc enfin permis de venir, ce misérable! cria-t-il en serrant les poings avec rage.

D'une main, je lui fermai rapidement la bouche, tout en lui montrant de l'autre le billet, jusque-là caché dans ma poitrine. Il était ainsi conçu :

« Le cardinal est un infâme!.. tu as dû apprendre ses crimes, il est plus dangereux que jamais. Crois-le bien, s'il me laisse la joie de te voir, c'est pour connaître ce que nous pensons de lui... Des espions nous écoutent, j'en suis sûre, je devine sa tactique odieuse... Dissimulons, je t'en conjure, ton salut le veut... Silence! »

Et pendant qu'il lisait, je poursuivais à haute voix :

— De quel misérable parlez-vous, mon ami? Ce ne peut être du cardinal, de ce bon cardinal!.. Il m'a donné si gracieusement la permission de vous rendre visite! Je sais les motifs qui ont mis obstacle à ce que la prison m'ouvrît plus tôt ses portes. L'heure où il vous fera sortir approche peut-être, il ne m'a pas défendu l'espérance. Ses ennemis l'obligent à être rigoureux... Oui, maréchal, je vous le jure! M. de Richelieu a bien voulu me prouver toutes ces choses, ce matin même... Espérez! espérez!.. Pourquoi perdre en récriminations et en paroles de colère les moments pré-



Toi! s'écria-t-il, toi, ma douce Marion!

PUBLIÉ PAR GUSTAVE HAVARD. IMPRIMÉ PAR SIMON RAÇON.

cieux qu'il nous accorde?.. Trois jours avec toi, comprends-tu? trois jours de félicité, de transports et d'ivresse!.. je t'aime! je t'aime!

Bassompierre m'embrassait avec délire.

— Oh! Marion, comme ta voix résonne mélodieusement à mon oreille! Les cieux m'envoient un ange... Plus près, sur mon cœur! et sois bénie, toi qui viens adoucir mes angoisses et chasser ma sombre tristesse! Oui, c'est possible, Marion, j'aurais tort de haïr le cardinal; mais j'ai tant souffert!.. Six années, six siècles, sous ces murs! Enfin, j'ai provoqué ses rigueurs; je regrette sincèrement ma folie. Oh! de l'air! de l'espace! la liberté, et que la France et le monde aillent comme ils voudront!.. Je suis revenu des ambitieux projets des cours. Une douce retraite, loin du Louvre, avec toi, dans ma belle Lorraine; achever là ma carrière, voilà tout ce que je demande.

— Oui, mon ami, vous avez raison. Je rapporterai vos sages paroles à Son Éminence... Encore une fois, espérez!..

Il suffit d'un instant de bonheur pour faire oublier à l'homme de longs jours d'infortune, et c'est à mon avis un grand bienfait de la Providence. Bassompierre n'avait déjà plus le souvenir de ses tortures. Sa main dans la mienne, son regard plongé dans mon regard, il jouissait de ma présence, il était heureux.

Tout-à-coup un grincement de la porte nous fit tressaillir et je vis entrer deux personnages qui accoururent se précipiter avec émotion dans les bras du prisonnier.

— Mon Dieu! mon Dieu! tous ceux que j'aime! s'écria Bassompierre.

Les nouveaux venus étaient Timoléon d'Espinay de Saint-Luc, son beau-frère, et le comte d'Estelan, son neveu, dont les efforts, comme les miens, avaient été jadis impuissants pour l'arracher de la Bastille.

Les premières caresses échangées, ces messieurs me saluèrent; puis Timoléon de Saint-Luc me dit, en joignant les mains avec un geste de surprise :

— Trois permissions en un jour, après nous en avoir refusé pendant six ans!.. Le cardinal va mourir!

— Ainsi soit-il! dit le comte.

Bassompierre se hâta de les interrompre.

Il leur tendit mon billet déployé, et renouvela la scène que nous venions d'avoir ensemble.

— Mes chers amis, dit-il, mademoiselle Delorme m'a tout à l'heure fait connaître des choses qui modifient extrêmement mon opinion sur le cardinal. En conséquence, je vous saurai gré de le ménager devant moi, et je vous supplie de ne tenir à son égard aucun discours inconvenant. Je suis enchanté de votre visite... Amusons-nous, dînons ensemble et trinquons à ma liberté!

M. de Saint-Luc et le jeune comte avaient compris.

— Allons, s'écria le premier, Dieu veuille que cet espoir ne soit pas trompeur!

— Ce bon cardinal! dit d'Estelan, je ne serais pas étonné qu'on le calomniât!

Bassompierre appela ses gardiens et leur donna des ordres pour servir au plus vite un dîner splendide. Avec de l'or, il était facile aux prisonniers d'obtenir tout ce qu'ils désiraient : faible adoucissement qui ne les empêchait pas de sentir le poids de leurs chaînes.

Le maréchal de Saint-Luc s'était montré toute sa vie grand admirateur du beau sexe, et constamment il avait sacrifié les affaires au plaisir.

On racontait de lui mille anecdotes galantes. Femmes du peuple, paysannes, servantes d'auberge, tout lui fournissait matière à séduction.

Il donnait à plein collier dans les charmes les plus bourgeois, ce qui ne l'empêchait pas de rendre aux attraits de cour la justice et les hommages qui leur étaient dus.

Amoureux universel, il portait le sexe féminin tout entier dans son cœur. L'âge ne l'avait pas tellement refroidi qu'il ne me lan-

çât, de temps à autre, pendant le dîner, certaines œillades fort ardentes.

Nous étions d'une gaieté folle, et les échos du noir édifice répétaient de joyeux éclats de rire.

Bassompierre retrouva toute sa verve, toute sa gaieté, tout son esprit des anciens jours. Nous bûmes plus de cinquante fois à la santé du cardinal, et les espions durent être fort édifiés, car il y en avait sûrement. Cette visite de M. de Saint-Luc et de son fils, tant de faveurs accordées coup sur coup, devenaient une preuve de plus pour moi.

Cependant la permission de nos deux convives était beaucoup moins étendue que la mienne. On vint les mettre dehors à huit heures précises, et M. de Saint-Luc dit au captif en me regardant :

— Ma foi, mon cher, à ce prix-là, je passerais de grand cœur six années à la Bastille.

— Parbleu, oui ! s'écria le maréchal, je ne me trouve plus à plaindre.

Ces galanteries étaient hyperboliques, néanmoins elles me faisaient doucement battre le cœur. Au bout de quelques jours, je quittai la prison d'État, laissant à Bassompierre des souvenirs et l'espérance.

L'espérance ! fantôme radieux, qui dissipe le chagrin, pour le ramener souvent plus pénible et plus sombre ! Une destinée cruelle allait bientôt me mettre en lutte directe avec le despote. Dois-je attribuer à cette lutte la prolongation de captivité du maréchal ? Je ne saurais le dire. Toujours est-il que sa délivrance eut lieu seulement à la mort du farouche ministre. Les cachots me rendirent Bassompierre épuisé par une maladie mortelle.

Hélas ! toutes les roses de ma vie sont effeuillées ! Si le bonheur se montre encore à mon horizon, ce n'est plus qu'une pâle étoile, un astre fugitif, presque aussitôt voilé d'un nuage ténébreux.

Les jours d'expiation arrivent à grands pas.

Mon existence a compté trop de fautes pour ne point attirer les châtiments du ciel.

Mes lèvres ont épuisé la coupe enivrante, l'amertume reste au fond.

FIN DE LA QUATRIÈME PARTIE.

CINQUIÈME PARTIE

I

J'appris, à mon retour de la Bastille, que plusieurs personnes étaient venues me demander : Ninon d'abord, puis M. Pierre Corneille. Ce dernier m'avait apporté des places pour la première représentation d'une de ses pièces, à laquelle on accordait d'avance les éloges les plus pompeux.

On me dit, en outre, qu'un seigneur allemand, un comte du Rhin, s'était présenté dix fois pour me voir.

En ce moment même, il se résignait à m'attendre.

Thérèse avait jugé convenable de lui cacher mon absence de trois jours et s'était récriée sur son peu de chance dans le choix de ses heures de visite.

Il se promenait au jardin.

J'y allai bien vite et j'aperçus... Devinez qui?.. mon chef de

brigands des Alpes, mon bandit du Poitou, vêtu d'un superbe costume de rhingrave, arpentant les allées d'un air majestueux et s'appuyant sur une canne à pomme d'or.

Unterwald, pour venir à moi, déposa la solennité de sa contenance, et je lui tendis mes deux joues de bonne grâce.

Bientôt je fus au courant de son histoire.

Traqué en Suisse, il s'était vu contraint de chercher un refuge en France, essayant bien un peu, de temps à autre, de devenir honnête homme, mais toujours retenu par le scrupule d'abandonner sa troupe à la merci des lois. Tour à tour il avait exploité les provinces de l'est et celles du centre, jusqu'au moment où il me rencontra sur la route de Loudun.

Comme on se l'imagine, Marc Unterwald s'était fait un devoir d'accomplir mes vœux au sujet de Laubardemont fils.

Prenant son malheur en vrai philosophe, l'héritier du procureur-général avait accepté le titre de brigand. Le capitaine m'annonça que Jacques s'acquittait en toute conscience de l'exercice de sa profession nouvelle.

— Ce jeune homme, dit-il, a beaucoup de goût pour le métier ; son ardeur de rapine est grande, et il a des dispositions merveilleuses. Je me propose, au retour, de lui donner un grade distingué dans ma troupe.

Il m'amusait avec ces détails. Je me réjouissais d'en faire part à mes compagnons de route.

Marc Unterwald se plut à me rappeler ensuite les chants de la caverne, la robe d'Isaure et ma ressemblance avec l'objet de ses éternelles amours.

Son œil étincela d'une manière effrayante.

Je vis l'instant où il allait se permettre une déclaration dans toutes les règles. Peut-être s'en croyait-il le droit, sachant alors que j'étais Marion Delorme et se rappelant le riche écrin, accepté trop légèrement peut-être dans sa retraite des Alpes.

Déjà, sur ma parole, je me trouvais fort embarrassée de mon

bandit, lorsque j'aperçus au bout de l'allée un second visiteur. Il fut bientôt près de nous.

— Eh! m'écriai-je, c'est monsieur de Cinq-Mars!

— Moi-même, répondit le jeune capitaine des gardes, qui me baisa les mains avec empressement. Veuillez me pardonner, mademoiselle, de vous rendre visite sans en avoir sollicité l'autorisation... Mais j'ai tant de choses à vous dire!

— En vérité, m'écriai-je, des secrets?

— Oui, mademoiselle, des secrets.

— Vous permettez? dis-je au rhingrave.

Et lui désignant le pavillon, à l'autre extrémité de l'avenue :

— Veuillez entrer dans ma bibliothèque, nous irons bientôt vous rejoindre.

Marc Unterwald fit une grimace légèrement significative; mais il n'osa point désobéir.

— Quel est donc cet homme? demanda Cinq-Mars, en se mettant à l'aise avec moi.

— C'est un comte du Rhin, lui répondis-je.

— Il me semble amoureux de vous?

— J'en ai peur.

— Hélas! il n'est pas le seul! murmura-t-il avec un soupir.

— Eh bien! monsieur, que signifie ce langage?

— Il signifie, mademoiselle, que je vous aime avec transport.

— Par exemple!

— Oui, je vous le jure, et je suis venu tout exprès vous révéler cet amour, au risque d'encourir votre colère. Mais ne vous fâchez pas; au nom du ciel, daignez m'entendre!.. J'ai eu pour la première fois le bonheur de vous entrevoir chez le cardinal, et votre délicieuse image est restée gravée dans mon souvenir.

Oui, mademoiselle, depuis ce moment, vous avez eu toutes les pensées de mes jours, tous les rêves de mes nuits!.. C'est au point que j'osai tourmenter M. de Richelieu pour avoir votre nom.

— Serait-ce possible?

— Il me l'a caché bien longtemps ; il inventait mille subterfuges. Enfin, il a cédé à mes instances, mais pour me défendre de vous voir.

— Ah ! ah !.. Tiens, au fait, je serais curieuse de savoir pourquoi.

— Vous ne me trahirez pas ?

— Soyez tranquille, allez toujours.

— « Prenez garde, Henri ! m'a dit Son Éminence, mademoiselle Delorme est une sirène fort dangereuse, et je ne la recevrais jamais, si elle ne se trouvait mêlée à ma politique. »

— Oh ! le menteur !.. Je vous prie de n'en rien croire, au moins, monsieur de Cinq-Mars.

— Bon ! dit-il, je connais l'homme.

— C'est une raison pour le craindre et pour respecter sa défense.

— Sa défense !.. je la viole aujourd'hui, je la violerai demain, je la violerai toujours, s'écria-t-il avec feu.

— Bonté divine ! vous aimez donc le fruit défendu ?

— Oui, charmante, surtout lorsque ce fruit s'appelle Marion Delorme.

— Vous me donnez de l'orgueil, monsieur. Après tout, je ne vois pas de quel droit le cardinal... C'est fort impertinent de sa part ! Je me range du côté de la révolte... Dînez avez moi ?

— J'accepte ! vous êtes adorable, et je deviens fou d'amour.

— Chut !.. n'allez pas si vite. Nous aurons à discuter ce chapitre-là ; mais le temps nous manque. Ce soir, on donne la pièce du poëte Corneille. Je vous offre une place à mes côtés, monsieur de Cinq-Mars.

— Bravo ! je vous accompagne ! Je veux que tout Paris m'aperçoive, je veux montrer au cardinal lui-même...

— Arrêtez !.. D'abord il faut vouloir seulement ce qui me fera plaisir.

— Je l'entends ainsi, et je promets d'être votre esclave.

— C'est bien, je m'occuperai de forger les chaînes. En atten-

dant, je vous ordonne d'aller chercher le rhingrave. De mon côté, je vais à ma toilette. Nous nous retrouverons dans la salle à manger.

Cinq-Mars ne me laissa point partir sans me baiser de nouveau les mains avec chaleur.

Malgré sa jeunesse, il avait une grande aisance de manières et un aplomb merveilleux. Il était écrit, du reste, que j'échapperais à une déclaration par une autre; mais les galanteries du protégé de Richelieu me flattaient infiniment plus que l'amour de mon brigand.

Le dîner fini, tous les deux m'accompagnèrent au quartier du Luxembourg, où l'on venait de bâtir pour les comédiens une salle de beaucoup préférable à celle de l'hôtel de Bourgogne.

Pierre Corneille, ce jeune et timide poëte, dont le salon de mademoiselle de Lenclos nous avait révélé le génie, devait, ce jour-là, toucher au comble de la renommée littéraire, et briller, en dépit de l'envie, d'une gloire éclatante.

Il comptait déjà, parmi ses œuvres théâtrales, *Melite*, dont nous avions eu la primeur; *Clitandre*, tragédie couronnée d'un beau succès, mais où l'on sentit qu'il n'en était point encore à son chef-d'œuvre; *l'Illusion comique*, où le talent de l'auteur parut décliner, pour se relever dans *Médée*, et obtenir enfin sa consécration solennelle par cette magnifique pièce du *Cid*, que nous allions voir.

Mademoiselle de Lenclos avait porté bonheur au poëte. Elle le prônait continuellement, même en son absence; car il habitait presque toujours Rouen, sa ville natale, où il trouvait dans la pauvre maison de son père moins de distractions à ses travaux.

Fier, indépendant, trop jaloux de sa propre estime pour se courber devant la faveur, il dédaignait les manœuvres de l'intrigue.

Ce caractère l'aida beaucoup à reproduire les sublimes élans de la vertu romaine; mais il mit obstacle à sa fortune. Richelieu ne comprenait pas un homme qui refusait de tomber suppliant à ses genoux pour lui demander un certificat de génie.

L'absurde Éminence enrageait d'être seule de son avis en déclarant les pièces de Corneille mauvaises.

Boisrobert disait bien un peu comme son patron, mais ce n'était point en public : chez lui la méchanceté n'excluait pas le bon sens, et il ne voulait pas s'exposer au ridicule.

Richelieu avait dans sa maladie un prétexte pour ne point honorer de sa présence la représentation du *Cid*. En revanche, Louis XIII et Anne d'Autriche y assistaient avec toute la cour. Je vis ma bonne reine, elle me parut plus heureuse. Gaston, rentré en grâce, était à la droite de son frère. Tous les princes et toutes les princesses du sang se tenaient dans les loges voisines.

Dire que la salle était comble ne serait pas assez dire. Il y avait au moins deux spectateurs pour chaque place. Le parterre ressemblait à l'Océan dans un jour de houle.

Sur le théâtre, où nous étions, les acteurs pouvaient se remuer à peine, tant l'espace se trouvait envahi par un tourbillon de plumes et de manchettes, de velours et de satin. Tout ce que Paris comptait de gentilshommes et de seigneurs s'étaient donné rendez-vous, au risque d'encourir la haine du cardinal. Il n'y avait pas de despotisme assez fort pour empêcher cette foule brillante de venir saluer la royauté du génie.

Nous allions gagner nos siéges, le rhingrave, Cinq-Mars et moi, lorsque j'aperçus Ninon causant familièrement avec l'auteur. Je m'approchai pour remercier Corneille de l'envoi de ses places.

Le poëte avait acquis un peu de hardiesse, mais sans rien perdre de cet air de modestie qui le caractérisa toujours.

— Monsieur, lui dis-je, *le Cid* est votre œuvre de prédilection, votre enfant chéri... Vous devez espérer un beau triomphe?

— Ah ! mademoiselle, en ce moment terrible on n'est plus sûr de rien... J'ai peur... Toutes mes scènes me paraissent fausses et contournées, tous mes vers détestables.

— On prétend, monsieur, dit Cinq-Mars, que le cardinal se montre vis-à-vis de vous fort injuste : est-ce vrai?

— Non, répondit doucement Corneille. Je ne lui ai jamais rien demandé, par conséquent je ne me trouve pas le droit de me plaindre.

— Il devait aller à vous, monsieur! il devait vous encourager, vous soutenir, au lieu d'accorder sa protection à des Chapelain, à des Scudéri! Je vous promets de lui exprimer ma façon de penser là-dessus, je vous le promets!

Un signal se fit entendre. On réclamait le silence. Corneille alla vers les comédiens, et nous fûmes bientôt assis, juste au fond de la scène.

J'avais exigé de Cinq-Mars qu'il se tînt un peu à l'écart, afin de ne point afficher une intimité trop grande.

Mon pauvre rhingrave était entièrement dépaysé.

Sa contenance trahissait un comique embarras. Cette société choisie, ce monde élégant lui imposait. Il se fût trouvé sans doute beaucoup plus à l'aise au bord de quelque taillis, l'œil au guet et l'escopette au poing. Le vernis social qu'il montrait encore en Suisse avait disparu au sein de sa carrière aventureuse et presque sauvage. Il comprimait des soupirs, me regardait d'un air éperdu et m'adressait, j'en suis sûre, du fond de son cœur, toutes sortes de reproches de l'avoir amené là.

Enfin il parut se résigner, car décidément le cher homme était fort amoureux.

S'il eût reçu, pour l'heure, ma visite dans quelque défilé des Alpes, il n'aurait pas, je le crains, respecté comme autrefois ma ressemblance avec Isaure.

Deux actrices parurent, et la pièce commença au milieu du plus profond silence.

Le chef-d'œuvre est aujourd'hui devenu populaire. Je n'en donnerai pas une analyse qui n'arriverait jamais à la hauteur des impressions ressenties. Il faut se rappeler ce qu'était le théâtre avant Corneille pour juger de l'étonnement des spectateurs. Ces vers à la fois si pompeux et si simples, ces situations émouvantes,

ces sentiments exprimés avec tant de noblesse, ce dialogue entraînant, concis, énergique éveillaient l'enthousiasme. Pour l'esprit comme pour le cœur, c'était une révélation soudaine, un magnifique et splendide rayon de soleil chassant tout à coup les ténèbres.

Au second acte, le père de Chimène est tué par Rodrigue, et la jeune fille au désespoir tombe aux genoux du prince pour demander vengeance de ce meurtre.

Jamais, dans une assemblée d'hommes, on ne vit un effet de larmes et de saisissement pareil à celui qu'obtint cette scène, ce cri terrible de l'amante accusant son amant, ce plaidoyer sublime de don Diègue défendant son fils.

Cinq-Mars avait rapproché son siége. Il se penchait entre Unterwald et moi pour écouter les acteurs.

Nos deux têtes se touchaient, sa joue effleurait mes cheveux, et je ne m'en apercevais pas. Au moment le plus pathétique, il me saisit la main; je pressai la sienne sans y prendre garde.

Mon rhingrave tressaillit; seulement alors je remarquai ma distraction.

Le second acte finissait.

Je portai les yeux du côté de mademoiselle de Lenclos, son visage était rayonnant : n'avait-elle pas la première deviné Corneille?

Enfin, que dirai-je? L'enthousiasme avait commencé dès le premier acte; au dernier, la salle croulait sous les bravos.

La toile venait de tomber.

Nous entourions Corneille. Il était un dieu pour nous.

— Votre main!.. votre main! lui dit Cinq-Mars avec émotion.

Le poëte la lui tendit, et le jeune homme ajouta :

— Je suis plus heureux, monsieur, que si j'avais touché celle de tous les rois de l'Europe et du monde entier!

Mais rien n'était au-dessus des transports de Ninon. Elle embrassa plus de vingt fois le triomphateur. Le public demandait à voir Corneille, je crus qu'elle allait elle-même le présenter au public et dire :

— « Le voilà ! c'est moi qui l'ai trouvé, c'est moi qui vous le donne ! »

Quand le poëte arriva saluer les spectateurs, entre Chimène et Rodrigue, un nouveau tonnerre d'applaudissements éclata. Jamais prince aimé de son peuple n'obtint un accueil semblable, ne reçut une ovation si touchante. On envoyait de toutes parts des fleurs et des couronnes. Une comtesse, qui n'avait pas de bouquet, lança vers la scène un collier de perles, et une marquise jeta son aigrette de diamants.

La famille royale se leva pour honorer l'auteur.

Quand nous fûmes un peu remis du tumulte et de l'enivrement du triomphe, je regardai autour de moi et je ne vis plus que le jeune capitaine des gardes.

Mon rhingrave s'était éclipsé.

Où pouvait-il être? pourquoi ce brusque départ et cette fuite impolie?

Le cavalier qui me restait me donna l'explication probable de la disparition du comte du Rhin. Lorsqu'il l'avait rejoint à ma bibliothèque, avant le dîner, Marc Unterwald s'était empressé de lui adresser cette demande :

— Aimez-vous mademoiselle Delorme, monsieur ?

— Si je l'aime ? J'en perds la tête ! avait répondu Cinq-Mars.

Évidemment, le pauvre rhingrave était possédé du démon de la jalousie. En bonne conscience, je ne savais qu'y faire. Mais une dernière fois où pouvait-il être ? Toutes mes recherches dans les coulisses furent inutiles.

Cinq-Mars me donna la main pour me conduire à mon carrosse. Je crus devoir lui permettre, sur ses instances, de m'accompagner rue Culture-Sainte-Catherine, et jusqu'à mon domicile, exclusivement.

Mais je m'aperçus en chemin que le petit jeune homme était fort dangereux. Les amours de Chimène et de Rodrigue lui avaient exalté l'imagination outre mesure, et je dus me fâcher pour mo-

dérer son ardeur. Toutefois, ce ne fut qu'un semblant de colère. Il était vraiment très-aimable et très-spirituel. Mon cœur allait courir un péril sérieux.

La défense du cardinal à Cinq-Mars me revint à l'esprit.

Peut-être avais-je été imprudente de me moquer de cette défense; la voix de la sagesse me disait tout bas qu'une telle intrigue enfanterait bien des contrariétés et des ennuis.

Faisant aussitôt un effort sur moi-même, je résolus de combattre l'entraînement qui me portait vers ce jeune homme. D'ailleurs, j'avais presque le double de son âge; il m'était impossible d'espérer chez lui de la constance.

— Voyons, monsieur de Cinq-Mars, parlons un peu raison... Depuis combien de temps habitez-vous Paris?

— Depuis la mort de mon père, il y a quatre ans.

— Où est-il mort, votre père?

— En Lorraine, d'une fièvre contagieuse.

— A présent, dites-moi, je vous prie, où est situé le château d'Effiat?

— Mais, s'écria-t-il en riant, c'est un véritable interrogatoire!

— N'importe, répondez toujours.

— Il est situé dans les montagnes d'Auvergne.

J'attendais exactement toutes ces réponses, et cependant, je ne pus m'empêcher de tressaillir.

— Si vous m'en croyez, monsieur de Cinq-Mars, dis-je avec un accent de tristesse, nous couperons court à nos relations dès aujourd'hui. Nous voir encore serait une imprudence.

— Qu'ai-je entendu? s'écria-t-il; ceci devient un véritable logogriphe!.. Oui, sans doute, mon père est mort en Lorraine, le château d'Effiat se trouve en Auvergne... mais il n'y a rien là qui puisse me condamner au chagrin de ne plus vous voir.

— Braver le ministre est une chose grave, monsieur, pour vous et pour moi. La désobéissance vous priverait peut-être de sa protection, et il me persécuterait infailliblement.

— Ah! mademoiselle, quel caprice! N'avez-vous pas tantôt vous-même jeté du ridicule sur l'ordre du cardinal?

— J'ai eu tort, j'ai eu grand tort!.. Vous connaissez Richelieu, dites-vous : en ce cas, vous le savez, on ne joue pas impunément avec sa tyrannie. Nous nous sommes déjà bien exposés sur le théâtre. Fort heureusement, le succès de la pièce absorbait l'attention des spectateurs et les occupera trop longtemps encore pour qu'ils songent à parler de nous.

Cinq-Mars était au désespoir. Je voyais une larme briller sous sa paupière. Il me fallait bien du courage pour l'exhorter à cesser ses visites.

— Mais, dit-il en se frappant le front, si je trouvais moyen d'avoir des entrevues sans péril?

— Je doute, monsieur de Cinq-Mars, que ce moyen existe.

— Ah! Marion, permettez-moi du moins de le chercher! Ne plus jouir de votre vue, c'est le malheur... Puis-je l'accepter sans faire tout au monde pour m'en défendre?

Il tombait à mes genoux, il me suppliait de si bonne grâce que je n'eus rien à lui répondre.

— Oh! ce moyen, s'écria-t-il, je le trouverai, je le jure!

Les chevaux s'arrêtaient. Cinq-Mars descendit de carrosse.

Toute la nuit, son image fut dans mes rêves.

A mon réveil, je reçus la lettre suivante :

« Pardonnez-moi d'être parti sans vous adresser mes adieux; mais je n'aurais pu le faire qu'en trahissant ma douleur. Je vous aime depuis notre première rencontre dans les Alpes, et, je le sens, mademoiselle, je vous aimerai toujours. Trop tard, j'ai compris le ridicule de mes espérances. Mon voyage à Paris n'avait qu'un but : vous offrir mon nom et une fortune presque royale; mais vous êtes riche, vous êtes entourée d'adorateurs. Je ne lutterai pas avec ce jeune homme si brillant, si spirituel, et dont vous pressiez si tendrement la main, hier au soir; je suis déplacé dans votre monde, ma proposition vous semblerait extravagante. Adieu! vous dont les

traits enchanteurs me rappellent mes beaux jours d'ivresse et de félicité !.. Ne riez pas de mon illusion, de ma folie !.. Je ne vous reverrai plus sans doute, et je n'en serai que plus malheureux. »

Pauvre Unterwald ! je le plaignais sincèrement; mais, là, pouvais-je épouser un bandit ?

Le capitaine et sa lettre furent bientôt oubliés. Je ne songeai plus qu'à Cinq-Mars, et je courus m'enfermer dans mon pavillon pour écrire toutes les circonstances de la veille.

Je pris une plume et je cherchai mon cahier de notes.

— Mais, ô surprise ! il avait disparu.

A la fin de ma rédaction quotidienne, je le plaçais toujours dans un petit bureau d'ébène, au tiroir duquel il m'arrivait quelquefois de laisser la clef.

Le tiroir était vide, plus de manuscrit !

Je me souvins alors que Marc Unterwald était resté seul près d'une demi-heure dans ma bibliothèque; il lui avait été facile de mettre ce cahier dans sa poche.

Les notes se trouvaient déjà nombreuses, sans doute; mais je les traçais d'une petite écriture fine et serrée, de sorte qu'elles ne formaient pas un cahier volumineux.

Perdre ainsi mon travail de six mois ! J'en ressentais une véritable colère, et je donnais au bandit les noms les plus durs.

Je l'appelais *voleur !*

En vain je bouleversai le pavillon. L'abus de confiance était flagrant; je devais me résigner à recommencer mon travail.

Richelieu ne sut rien de la visite de Cinq-Mars. D'ailleurs, il avait, en ce moment, à s'occuper de tout autre chose que d'une amourette, et le succès du *Cid* lui donnait des accès de rage. Monseigneur se permettait certaines prétentions de plus en plus suspectes d'extravagance : il s'imaginait qu'en littérature comme en politique il ne devait y avoir personne au-dessus de lui.

Boisrobert reçut l'ordre exprès de critiquer le chef-d'œuvre de Corneille en pleine séance académique.

Le bouffon s'excusa, disant que Son Éminence l'ayant gratifié d'un bénéfice dans la patrie de l'auteur, on l'accuserait beaucoup plus qu'un autre, lui, Boisrobert, de jalousie et d'inimitié. Toutefois, il promit à Richelieu de rédiger la critique et de lui trouver un homme assez hardi pour y apposer sa signature.

Effectivement, il lui trouva le frère de la *dixième muse*, ce fameux Georges de Scudéri, qui acceptait la paternité des romans de Magdeleine.

Signer les œuvres étrangères à sa plume rentrait parfaitement dans les habitudes de Georges; néanmoins il profita de la circonstance pour soutirer à la cassette de Richelieu une pension annuelle de mille écus.

Le méprisable factum vit le jour, et le sieur de Scudéri lui-même en fit lecture devant tous les académiciens rassemblés.

Il y est dit, à propos du *Cid* :

« Que certaines pièces, comme certains animaux en la nature, semblent de loin des étoiles et, de près, ne sont que des vermisseaux. »

Puis, au milieu d'une foule d'insultes à l'auteur et à sa gloire, le pamphlet s'évertue à prouver :

« Que le sujet du *Cid* ne vaut rien, choque les principales règles du poëme dramatique et manque de jugement dans sa conduite; qu'il y a dans la pièce une quantité de mauvais vers; que toutes les beautés en sont dérobées, et qu'ainsi l'estime et les louanges du public sont injustes, incompréhensibles, absurdes. »

On devine à combien de niaiseries et de mensonges on dut avoir recours, afin d'essayer seulement de soutenir de pareilles propositions.

Et cela fut lu en pleine Académie!

Tous les gens de goût, tous les hommes sensés, tous les cœurs honnêtes haussèrent les épaules; le public vengea Corneille en allant, chaque soir, applaudir *le Cid*.

Le cardinal en perdait l'esprit.

Il envoya dans la salle des hommes à lui, de vils détracteurs à gages, pour troubler le spectacle et décrier la pièce. On s'indigna de ces manœuvres et il y eut, un soir, une manifestation étrange.

Deux muguets imbéciles, deux de ces beaux fils enrageant contre tout ce qui est mérite, et menaçant de crever d'envie dans leur peau lorsqu'un succès est obtenu, deux compatriotes de Pierre Corneille, l'un nommé Charron, fils d'un échevin de Rouen, l'autre nommé Clarinval, fils d'un architecte de la même ville, accoururent à Paris et s'entendirent avec Boisrobert pour favoriser autant que possible les honnêtes intentions de Richelieu.

Ces deux grimauds de province allaient tous les jours au théâtre.

Ils clabaudaient contre la tragédie, la déclaraient absurde, sifflaient à outrance et finissaient par imposer à quelques bonnes gens qui n'ont pas d'opinion personnelle et acceptent, faute de mieux, l'opinion de la sottise.

Mais les imprudents jouaient une partie dangereuse.

Le parterre tout entier se souleva contre eux.

On les saisit, on leur attacha sur la tête une paire de ces longues oreilles que les maîtres réservent à leurs disciples ignares, et on les força d'écouter la pièce avec cette coiffure, appropriée à leur esprit et à leur intelligence.

Ils n'étaient pas encore à la fin de leurs peines.

Au milieu de l'entr'acte suivant, un homme du peuple, un vrai colosse, les prit sous le bras tour à tour. Il s'était procuré des verges, et, de sa main robuste, il les flagella de la façon la plus rude, aux bravos retentissants du parterre.

On les mit ensuite dehors avec leurs oreilles d'âne et leurs hauts-de-chausses en déroute.

La ville entière de Rouen connut l'aventure et n'eut qu'une voix pour approuver cette exécution parisienne. Clarinval et Charron dévorèrent leur honte.

Toutefois, la verge ne leur donna point d'esprit : il y a des bêtes incorrigibles.

Voyant que tous ses efforts n'empêchaient pas le succès colossal de l'œuvre, l'Éminence eut recours à un autre système : elle résolut de faire une pièce et d'écraser *le Cid*.

Aidé de Boisrobert, Richelieu se mit aussitôt à la besogne. Mais il avait une médiocre confiance au talent de son bouffon comme poëte sérieux, et n'employait habituellement la plume du chanoine qu'à des épigrammes ou à des madrigaux.

Par malheur, Saint-Sorlin se trouvait en voyage.

On l'avait chargé d'une nouvelle mission secrète auprès du grand-duc de Saxe. Or, dans un cas aussi grave, il était tout simple de sacrifier la politique à la littérature, et l'on dépêcha vite un courrier pour ordonner à Saint-Sorlin de revenir.

Monseigneur commença donc ce gigantesque travail.

Il manda les plus habiles architectes et les pria d'élever dans son palais même une salle magnifique, digne de représenter la pièce qu'il allait faire.

Au milieu de ses préoccupations, il oubliait de surveiller Cinq-Mars, et le jeune homme venait de jeter ses plans avec beaucoup d'adresse.

Un matin, je reçus ces quelques lignes dans un délicieux bouquet de fleurs :

« Veuillez, bel ange, vous promener seule, à midi, sous celui des berceaux de votre jardin qui se trouve à l'opposé du couvent des Visitandines, du côté de la rue des Francs-Bourgeois.

« Cinq-Mars. »

J'étais intriguée au dernier point.

A quel parti violent, à quelle résolution extrême a pu se décider ce petit fou ?

Midi sonnait à l'église Saint-Paul comme j'entrais sous la charmille, et tout aussitôt je jetai un cri de surprise en voyant M. de Cinq-Mars sortir de terre, à mes pieds.

— Oh! Marion, ma belle Marion! s'écria le jeune homme, juge un peu si je t'aime!

— Bonté du ciel! que signifie tout cela, monsieur?

— Laisse-moi ta main que j'y colle mes lèvres!.. Six semaines, six mortelles semaines, sans réjouir mon cœur à l'aspect de tes charmes, sans m'enivrer de tes sourires, c'est l'éternité!

— D'abord, monsieur, pourquoi me tutoyez-vous? je suis confondue de votre hardiesse.

— Pardon!.. pardon, ma charmante!.. Depuis notre dernière entrevue je n'ai fait que penser à vous; toutes les fois que je vous apercevais en songe, vous répondiez à mon amour, et vous étiez si bonne, si gentille, si... amoureuse, qu'en vous retrouvant tout à l'heure, je croyais continuer un de mes rêves... Marion! ne me grondez plus!.. ne prenez pas cette mine grave, elle ne convient ni à votre bouche mignonne ni à vos beaux yeux. D'ailleurs, ajouta-t-il avec un air mutin, vous serez à moi quand tout l'univers s'y opposerait, quand vous vous y opposeriez vous-même... S'il faut bouleverser le monde, je le bouleverserai : c'est une résolution prise... Et tenez, voyez plutôt, j'ai déjà percé les entrailles de la terre!

Il me montra l'espèce de gouffre, d'où il venait de sortir, et au bord duquel je m'avançai craintive.

— Mais c'est affreux, monsieur! c'est un abus de confiance!.. Vous pouvez ainsi pénétrer chez moi à toute heure de jour et...

— De nuit! s'écria-t-il; j'achève, Marion!.. ma belle, ma délicieuse Marion!.. Oh! demandez-moi ma vie, demandez-moi tout mon sang, mais ne m'ôtez pas l'espérance!

Je sentais l'émotion me gagner le cœur.

— Laissez, lui dis-je, et permettez-moi de voir ce passage... C'est inouï! c'est inconcevable d'audace!

— Voulez-vous y descendre, Marion?

— Du tout, monsieur, par exemple!

— Je vous en prie...

— Me jurez-vous d'être sage?

— Toujours.

Il me devenait difficile de résister à la curiosité. Cette aventure était aussi trop prodigieuse.

Je descendis onze à douze marches, posées tout fraîchement de la nuit même.

Cinq-Mars avait acheté une maison de la rue des Francs-Bourgeois, dont le jardin se trouvait contigu au mien, comme l'était, de l'autre côté, celui des Visitandines.

D'abord, il eut l'idée d'ouvrir, à mon insu et à la faveur des massifs d'arbres, une porte dans le mur d'enceinte. Mais cette porte aurait donné l'éveil aux soupçons. Il jugea plus convenable d'établir une communication souterraine entre sa propriété et la mienne.

Par ses ordres, cinq ouvriers se mirent à l'œuvre. Ils travaillaient de nuit, creusaient et voûtaient à mesure.

Au moyen d'une échelle appliquée à la muraille, le maître maçon put facilement plonger la vue dans mon jardin et jeter ses plans de manière à arriver juste au milieu du berceau. Quand on eut assez creusé, d'après son calcul, on perça l'ouverture qui devait donner issue sur mes demaines.

Et voilà comment M. de Cinq-Mars était sorti de terre pour tomber à mes genoux.

Guidée par le jeune homme, je descendis les marches du souterrain. Il avait tout au plus huit toises de longueur. Je débouchai dans le jardin de mon amoureux par une ouverture tout à fait pareille à l'autre.

Je me vis alors sous une avenue d'épais tilleuls, formant un second chemin parfaitement couvert, et menant droit au logis de M. le comte de Surville, car Cinq-Mars avait fait son achat sous un nom d'emprunt.

Toutes les mesures étaient prises pour échapper aux regards indiscrets.

Malgré les instances de M. le capitaine des gardes, je refusai, ce jour-là, de pénétrer dans son domicile. Je devenais très-sérieuse en voyant l'exécution de cette folie. Cependant que pouvais-je dire? La réponse de Cinq-Mars était prête : il avait agi en vertu d'une permission donnée.

Traversant de nouveau le souterrain, je rentrai sur mes terres.

— Eh bien, ma belle amie, ne trouvez-vous pas mon idée fort ingénieuse? me dit-il. Quand le jour tombera, mes ouvriers poseront des trappes. Il suffira de les couvrir légèrement de sable, et je mets au défi les plus habiles de deviner seulement notre moyen de communication.

— En effet, monsieur, vous avez accompli un très-beau tour d'adresse. Ayez donc la bonté de vous asseoir.

— Oh! vous reprenez cet air grave de tout à l'heure... Marion. souriez-moi!

— Non, monsieur, non; je dois vous adresser le reproche d'imprudence : ne vous souvenez-vous plus du cardinal?

— Le cardinal?.. parbleu! je me moque de lui!

— Vous vous moquez de votre bienfaiteur?

Il devint très-sérieux à son tour.

— Pas un mot de plus, me dit-il. Voici le moment d'une explication, ma chère, et je veux me laver de cette espèce de reproche d'ingratitude. Je n'aime pas Richelieu; je vous dirai plus, je le hais!

Ce langage me fit tressaillir.

La nature, si mes doutes étaient fondés, n'éclairait pas beaucoup le cœur de ce jeune homme.

— Oui, répéta-t-il, je le hais... Mais j'adore ma mère! Elle m'a supplié avec larmes de permettre à Richelieu de s'occuper de mon avenir. Un refus l'aurait rendue malheureuse... Oui, Marion!.. sans quoi, je serais aujourd'hui simple enseigne dans le premier régiment venu; je suivrais une carrière d'honneur, au lieu d'arriver par des moyens dont j'ai honte! Savez-vous ce que je suis

entre les mains du cardinal? Un instrument. Il se sert de moi dans les vues de son égoïsme; il veut me rendre le favori de Louis XIII, pour mieux scruter par mon intermédiaire les pensées les plus intimes du monarque.

— A-t-il bien osé vous laisser entrevoir de telles exigences?

— Oh! qu'il est trop fin pour cela!.. Non certes, il ne m'a point exposé catégoriquement son système. Il pense me dominer; mais je devine sa marche, j'évente ses manœuvres. Comme il n'y a pas eu de pacte entre nous, je serai toujours libre de lui dire : « Brisons là! nous avons fait un malentendu, monseigneur! » Vous le comprenez, Marion, je ne manquerais jamais ainsi de franchise avec tout autre; mais avec Richelieu, le fourbe des fourbes...

— Ciel! n'essayez pas de lutter, monsieur de Cinq-Mars. Vous êtes bien jeune, vous n'avez pas vu le cardinal à l'œuvre.

— Qu'importe? je connais toutes ses infamies, tous ses crimes, et j'ai là, sur le cœur, un souvenir... Écoutez, Marion. J'avais quatorze ans, lorsque M. de Montmorency passa au château d'Effiat pour se rendre en Languedoc. Je venais de perdre mon père; la douleur me donnait une gravité au-dessus de mon âge. Le duc me raconta son histoire et celle du prêtre-bourreau. Je sus de lui que Richelieu voulait avilir la noblesse de France et tuait ceux qui n'acceptaient pas son dégradant servage. Il me le dépeignit sous les plus noires couleurs. Moins d'une année après, lorsque le coup de hache de Toulouse eut retenti jusqu'à moi, je maudis le cardinal du plus profond de mon âme, et j'entrai en pleine révolte vis-à-vis de ma mère, qui m'imposait cette protection honteuse... Hélas! Marion, les larmes d'une mère ont tant de pouvoir sur le cœur d'un fils!.. Ma famille n'était pas riche, elle tenait à Richelieu par une branche collatérale... Je dus fléchir; mais c'est mon plus grand désespoir! mais je ne me crois ni ingrat ni perfide, si je forme le projet de débarrasser un jour le royaume de cet homme... Voilà mon but, je vous témoigne une

haute confiance : mon ami Auguste de Thou et moi, nous avons juré la perte du cardinal.

— Miséricorde! vous me glacez de crainte... M. de Thou? C'est étrange!.. comment vous êtes-vous rencontré avec lui?

— Nous nous sommes vus pour la première fois au collége où j'ai terminé mes classes. Il étudiait déjà la jurisprudence, que j'étais encore sur le banc des humanités; n'importe, nous devînmes amis. Je savais que vous le connaissiez, Marion; je ne lui ai rien caché de mon amour, et il m'a fait, en revanche, de votre discrétion l'éloge le plus flatteur, ajoutant que la reine et madame de Chevreuse vous tenaient en grande estime.

— C'est fort aimable de sa part. Mais je le crois ambitieux; n'écoutez pas trop ses conseils.

— Oh! soyez sans crainte!.. Auguste est un esprit grave, un noble cœur!.. La conspiration avec lui deviendra sainte et juste. Il est la tête, je suis le bras, et j'ai placé mon étourderie sous la sauvegarde de sa sagesse. Plus je pourrai paraître insouciant et léger, mieux cela vaudra, Marion. Aux yeux de tous et sans cesse, j'ai l'air de m'occuper de toilette et de plaisir. Le roi me regarde comme un petit écervelé fort amusant, comme un joujou que lui a donné l'Éminence... Oui, pardieu! je le distrais, je l'amuse, je lui sers de bouffon... Ne voilà-t-il pas un joli métier? Le cardinal est aux anges!.. Il redoutait beaucoup l'influence de mademoiselle de La Fayette, et c'est lui, j'en ai la preuve, qui a manœuvré par dessous main pour l'envoyer au cloître. A présent, il craint madame d'Hautefort, minois chiffonné, vers lequel se tournent de temps à autre les regards de Louis XIII; il craint la reine, raccommodée tant bien que mal avec son époux, et je suis destiné à combattre toutes ces influences... Qu'en dites-vous, Marion?.. Dois-je estimer beaucoup le noble ministre? faut-il obéir à sa défense et ne plus vous voir? Allons donc!.. je m'ennuie trop royalement auprès de Sa Majesté très-chrétienne, et je profite avec délices de toutes les occasions de me soustraire aux désagréments

de ma charge de favori. C'est tout simple. Je vous rencontre chez Richelieu, j'accours, je vous aime; vous me permettez d'inventer un moyen de nous rapprocher mystérieusement l'un de l'autre... la chose est faite, et je suis à vos pieds! Maintenant, Marion, c'est à vous de partager mon amour, au lieu de m'entretenir du cardinal : on ne prononce pas son nom en bonne compagnie.

— Tout cela est fort bien, monsieur de Cinq-Mars; mais s'il apprend que nous sommes d'accord, nous en pâtirons l'un et l'autre.

— Pourquoi donc, charmante?.. Je gagne à chaque minute dans l'esprit du roi, et je lui deviens de jour en jour plus nécessaire. L'Éminence aura peur. Je finirai par lui dicter mes volontés; je lui dirai que je vous aime et que, moi aussi, je lui défends... Mais il ne saura rien; calmez-vous, bel ange! Ne cherchons pas du malheur dans l'avenir, lorsque le présent nous offre tant de charmes.

Il appuya ses deux mains sur mes genoux et leva vers moi ses grands yeux, tout rayonnants d'amour.

— Non, mon ami, non; c'est un beau rêve, il faut y renoncer.

— Que dites-vous?

— Je n'aurais pas foi en votre constance; vous habitez le Louvre : il y a là des séductions contre lesquelles je serais impuissante, contre lesquelles vous n'auriez vous-même aucune égide, Henri.

— Je vous jure...

— Oui, maintenant, vous êtes sincère; mais l'abandon viendrait un jour et je succomberais à mon chargrin. Car je suis entraînée vers vous, monsieur, je ne vous le cache pas. J'ai toutes sortes de dispositions à vous aimer.

— Oh! merci!.. Quel aimable et doux aveu! tu ne sais pas combien il me donne de joie... Te trahir, Marion?.. jamais!.. il n'y a pas une femme qui te vaille à la cour.

— Hélas! vous tâchez en vain de me rassurer, monsieur. Je

serais jalouse; je ne résisterais point au désir de voir par mes propres yeux si vous êtes fidèle, et je dévoilerais tout.

Cinq-Mars se leva, son visage prit une expression de gravité solennelle.

— Eh bien, écoute, me dit-il, je t'épouserai!

A ces mots, j'eus un tressaillement indicible et mon émotion fut extrême.

« Je t'épouserai! »

Il me semblait entendre mille échos répéter autour de moi cette parole magique. Ce jeune homme si beau, si plein d'avenir, M. de Cinq-Mars, le favori de Louis XIII, un des grands de la cour, M. de Cinq-Mars me prendrait pour femme!

Posant une main sur ma poitrine, je murmurai d'une voix tremblante :

— Henri! que venez-vous de me dire?

— Oui, répéta-t-il, oui, je vous épouserai, Marion, pour dissiper vos doutes, vos inquiétudes, pour bien vous convaincre que je vous aime et que je suis prêt à vous dévouer ma vie!

Une ivresse délicieuse m'inondait le cœur; je l'écoutais avec extase, avec délire.

Tout à coup un nuage passa sur mon front, je frissonnai jusqu'au fond de l'âme. Ai-je le droit de prendre l'existence de cet enfant et de l'attacher à mon existence flétrie? Marion la courtisane peut-elle être épouse légitime?.. Non! non!.. Là, sous mes yeux, il me semble voir se dresser un fantôme, le fantôme d'Étienne, de cet autre jeune homme si noble, si généreux, si confiant... Lui aussi m'aimait, et, pour échapper à l'opprobre, il s'est jeté dans les bras de la mort!

Je poussai un cri déchirant, je me voilai le visage et je fondis en pleurs.

— Qu'as-tu donc, Marion, ma bonne Marion? s'écria Cinq-Mars. Oh! qui peut t'affliger à ce point?

Chez moi la conscience parlait bien haut. Je répondis :

— Monsieur, je suis indigne de vous.

— Laisse donc!.. je vois où tu veux en venir... Tu as eu des amants?.. eh! mon Dieu, penses-tu que je l'ignore?.. Niaiseries! fadaises!.. un homme d'esprit ne peut être jaloux du passé. Que m'importent les amours d'autrefois, si tu promets d'être fidèle à l'affection présente?

— Henri, daignez m'entendre... Ma naissance est infime, obscure; je suis une pauvre provinciale, appelée à Paris par ma marraine.

— Bel empêchement! Est-ce la noblesse que je cherche en toi?.. non, ma chère, non!.. j'aime ton esprit, ta beauté, ta grâce...

— Arrêtez! mes aveux ne sont pas finis. J'ai d'abord été la maîtresse de Desbarreaux; cette liaison a duré trois ans. A Desbarreaux a succédé le maréchal de Bassompierre; à Bassompierre...

— Taisez-vous, Marion, taisez-vous! que signifie ce langage? Encore une fois, le passé n'est plus et le présent m'appartient.

— Henri!.. l'honneur et le devoir m'ordonnent de poursuivre. Un malheureux s'est tué pour moi... C'était un jeune peintre; il avait aussi le présent, et l'histoire de mes anciens jours l'a frappé d'épouvante : il a mieux aimé la mort que la vie avec ma honte.

Cinq-Mars garda quelque temps le silence. Il me voyait sangloter avec amertume.

— A quoi bon ces révélations, ma chère? ce jeune homme était fou.

— Je vous parle ainsi, m'écriai-je, parce que je ne veux pas vous tromper! je vous dévoile mon âme et je la mets à nu... Maintenant, jugez celle à qui vous venez offrir le titre d'épouse!.. Chaque jour, vous vous exposez à rencontrer un homme dont le regard insolent vous fera tressaillir de colère.

— Eh! Marion, j'en serai quitte pour le tuer, voilà tout! Je persiste à vous proposer le mariage.

— Henri, c'est de la démence !

— Non, c'est de la justice. En vous accusant ainsi vous-même, vous cédez à une impulsion généreuse ; mais je dois le dire, à mes yeux vous n'êtes pas coupable. Les circonstances, et non la dépravation du cœur, ont causé vos fautes.

— Ces fautes n'en existent pas moins, monsieur de Cinq-Mars.

— Oui, mais elles sont excusables. Pas un de vos amants n'a le droit de vous mépriser. La rigueur seule de votre marraine pour des étourderies de jeunesse vous a jetée dans les bras du conseiller Desbarreaux.

— D'où avez-vous pu connaître ?..

— Je le sais, Marion. Quant à M. de Bassompierre, habile séducteur, il a doublé par les charmes de son esprit l'entraînement d'un amour illégitime. Et puis, vous êtes si belle, Marion ! faible, isolée dans le monde, sans expérience et sans appui, comment résister aux adulations et aux hommages ? Vous avez eu des moments sublimes de repentir... je le sais encore, et les indignes roueries du cardinal vous ont fait donner dans ces écarts, dont vous vous accusez avec tant d'amertume.

Un éclair m'illumina tout à coup.

— Monsieur, monsieur ! criai-je, c'est vous qui m'avez dérobé mon journal au pavillon !

— Eh bien, oui, Marion, c'est moi.

Il tira le manuscrit de sa poche et me le présenta.

— De grâce, ne soyez pas en colère !.. En allant rejoindre le rhingrave, j'ai vu cette adorable retraite que vous vous êtes arrangée, votre bibliothèque, votre petit bureau de travail... Je sors à peine de l'enfance, et la jeunesse est curieuse !.. Lisant ces mots sur le cahier : *Notes pour servir à ma confession*, je l'ai pris... Oh ! n'est-ce pas que tu me pardonnes ?.. Pouvais-je résister au désir de te connaître et de te connaître par toi-même ? A présent, je te regarde comme une noble et digne femme, capable d'aimer, d'aimer sincèrement ; et je t'épouserai, je le jure devant Dieu !

— Henri, mon Henri, tais-toi!.. tu me rends folle... Songe que je suis vieille, j'ai trente-cinq ans.

— Ah! tu te calomnies!

— Non, c'est mon âge. Vous seriez très-jeune encore, monsieur, que la neige descendrait sur mon front. Je vous aimerais, je périrais de jalousie. Pour la dernière fois, oublions ce rêve.

— Trente-cinq ans!.. répéta-t-il d'un air rêveur.

Puis tombant encore à mes genoux et me couvrant de regards passionnés :

— Trente-cinq ans, Marion? mais tu es jeune et belle comme la plus jeune et la plus belle des Grâces!.. Trente-cinq ans?.. folie! La beauté est la beauté!.. je la trouve en toi, je t'aime et tu seras ma femme. Oui, nous cacherons d'abord notre bonheur; nous attendrons, pour déclarer ce mariage, que je sois puissant à la cour; je veux être en mesure de braver tout le monde, et c'est à moi de te réhabiliter aux yeux des sots et des hypocrites. On respectera la marquise de Cinq-Mars, on la respectera, te dis-je!

Il me pressait contre son cœur, je lui rendais ses caresses.

— Henri, prenez le temps de mûrir ce projet; laissez-moi, je vous en conjure, y songer moi-même.

— Et combien demandez-vous, mon ange, pour ces belles et inutiles réflexions?

— Huit jours, monsieur, pendant lesquels vous serez sage et réservé.

— Oh! Marion, c'est impossible!

— Je l'exige..... Vous n'aurez ma réponse que le huitième jour.

— Mais vous me permettrez de vous voir?

— Du tout, vous chercheriez à m'influencer.

— Non, je vous le jure.

— Est-ce un serment?

— Un serment inviolable : je ne vous parlerai pas d'amour.

— Vous ne me ferez point de caresses?

— Point de caresses... Un dernier baiser, et ma parole vous est acquise.

Je collai mes lèvres à son front, puis je me sauvai en lui criant :

— A demain, mon ami, à demain !

Je courus au pavillon pour me recueillir avec mes pensées.

Elles étaient radieuses.

Voilà donc un homme qui m'aime, un homme que je n'ai pas trompé ! Cinq-Mars est instruit de toute mon existence ; il me juge comme je dois l'être, car il n'y a dans ces *notes* ni dissimulation ni mensonge. Là, sur ce papier, j'ai mis toute mon âme et tout mon cœur.

Et je baisais ce bienheureux manuscrit d'où me venait tant de joie ; je relisais ces lignes, écrites à la hâte et que Henri avait lues ; je devinais les passages sur lesquels il s'était arrêté de préférence.

O singulière phase de ma destinée !

La prédiction du pâtre de Champagne se représente encore à ma mémoire. Il a dit que j'épouserais un grand seigneur : cet horoscope se réalisera. Mon âge ! qu'importe mon âge ? Henri a raison, je suis belle, je le serai longtemps encore. Si mes charmes disparaissent, j'aurai pour plaire à mon époux mon esprit et mon cœur. L'amitié la plus douce et la plus sincère remplacera l'amour. Oui, le ciel est pour moi !

II

Ninon, le lendemain, vint me rendre visite. Je lui confiai tout. Elle me dit que j'aurais le plus grand tort de ne pas accepter des propositions aussi honorables. J'attendais Cinq-Mars, elle me demanda la permission de rester pour le voir.

Le jeune homme sortit, en effet, de sa trappe au bout d'une demi-heure et nous rejoignit à la bibliothèque.

Mademoiselle de Lenclos le trouva charmant. Une conversation familière s'établit entre nous. Je mis Cinq-Mars au courant de certains détails, dont le manuscrit n'avait pu lui donner connaissance, et il partit d'un éclat de rire en apprenant que le rhingrave était le fameux brigand des Alpes, soupçonné tout naturellement par moi d'avoir cédé à ses habitudes en me volant mes notes.

A son tour et sur les questions de mademoiselle de Lenclos,

Henri parla de sa position brillante au Louvre. Il était déjà capitaine des gardes, et le roi lui avait promis de le faire grand maître de la garde-robe, puis grand écuyer.

— Est-ce possible? lui dis-je; mais Bellegarde?

— On doit le forcer à une démission.

— Pauvre homme! il n'oubliera certes pas de crier de toutes ses forces : « Ah! je suis mort! »

— Oui, et s'il ose trop se plaindre, on l'enverra en exil. Voilà, mesdames, la justice de l'Éminence! Je vous le disais, Marion, Richelieu fera tout pour me porter au comble de la faveur, et cela, vous le savez, parce qu'il a les maîtresses royales en haine profonde. Après tout, c'est un peu leur faute. Mademoiselle de La Fayette ne lui cachait pas son dédain, madame d'Hautefort le brave en face, et la petite de Chemereau le nargue depuis trois jours, sous prétexte que le roi l'a trouvée gentille à Saint-Germain. Les étourdies prennent Louis XIII pour un amoureux ordinaire. Madame d'Hautefort pourtant est revenue de son erreur, car elle s'écriait l'autre jour : — « Ah! Jésus Dieu! ses amours sont vierges! » C'était après une aventure... Voulez-vous que je vous la raconte?

Ninon rapprocha son siége de celui de Cinq-Mars.

— Parlez! fit la curieuse.

— Voici... La dame, un soir, avait déblatéré contre le cardinal, et le roi lui dit :

— « Bien, bien! j'écrirai cela à M. de Richelieu.

— « Ah! Sire, je vous en défie!

— « Vous allez voir, madame. »

Il court à son cabinet, rédige la lettre, la cachète, et revient la montrer à madame d'Hautefort, en lui criant :

— « Là! j'ai fait votre sauce! »

Elle aussitôt de se précipiter sur le pli et de l'arracher des mains du roi. Louis XIII veut le reprendre, l'espiègle s'esquive; mais le roi la pourchasse. Sur le point d'être atteinte, elle s'avise tout

à coup de fourrer la lettre dans son sein. Puis elle dit avec un sourire provocateur :

— « Maintenant, venez la prendre ! »

Or, voilà notre monarque intrépide baissant les yeux, rougissant et donnant les marques de l'embarras le plus risible. Le duc d'Angoulême, qui se trouve là par hasard, l'exhorte à violer l'asile du billet. Madame d'Hautefort attend qu'on se décide. C'est très-long, mais enfin le roi paraît s'enhardir. Il lui prend les deux mains dans une des siennes, la conduit auprès du feu, la fait asseoir, et... Devinez !

— Quoi donc ? dit Ninon. Il lui restait une main libre...

— Oui, sans doute.

— Et cette main reprit la lettre sous le corsage ?

— Du tout, par exemple !

— Que fit-elle donc ?

— La main libre saisit les pincettes du foyer et retira le billet avec les susdites pincettes.

— Oh !.. oh !.. c'est trop fort !

— C'est de l'histoire.

— Quel homme ! quel homme ! s'écria Ninon.

— N'est-ce pas ? dit Cinq-Mars. Au reste, il est fort heureux, selon moi, que le prince ait ce caractère. La cour est remplie de jolies femmes... Une majesté trop pétulante y causerait du ravage.

— Ah ! lui dis-je ; mais d'autres peut-être n'ont pas les mêmes scrupules ?

— C'est possible... En tout cas, Marion, ces beautés-là, pour moi, ne sont pas dangereuses ; non que je ressemble au maître, Dieu me sauve d'une telle infortune ! mais j'aime ailleurs et pour toujours.

Il me jetait un regard brûlant.

— Du reste, ajouta-t-il, si je m'avisais de courtiser une seule de ces dames, Louis XIII se scandaliserait... Vertu de ma vie ! j'aurais de la morale pour un mois, et quelle morale ! Souvent je

suis obligé de m'asseoir, après son coucher, dans un fauteuil voisin de son lit, et il s'endort en me prêchant la vertu, la fuite des faux plaisirs, la sainte amitié... que sais-je? Au bout du compte, je m'endors le premier. Ceux qui avaient l'intention d'en faire un moine ne manquaient pas, à mon avis, de tact et de jugement. Lorsque je n'ai pas été sage, il me boude, et, l'autre jour, m'ayant surpris à lire des romans, il m'a débité un sermon en trente-six points. Dans ces cas-là, je ne sais que répondre et je boude aussi. Alors il revient, me cajole, m'embrasse et me demande pardon... Pauvre roi!.. C'est fort drôle, je vous jure.

Tels étaient nos entretiens avec Cinq-Mars.

Il n'avait garde de manquer à ses visites quotidiennes, babillait comme une pie, et se dédommageait avec nous de sa contrainte au Louvre.

— Ma chère, me dit Ninon, c'est un aimable enfant; mais il doit être volage... Gare à vous! Soyez prudente et ne compromettez pas votre bonheur à venir. Dans une semblable circonstance, on peut user sans scrupule de certaines petites ruses. Il vous demande le mariage; refusez d'abord et n'acceptez qu'après avoir doublé son ardeur. Puis, une fois mariée, traitez-le comme on traite un amant; que vos caresses soient rares et conservent leur prix.

Le conseil me sembla dicté par la sagesse même.

Il restait deux jours pour arriver au terme convenu. Je devins tout à coup chagrine. Henri m'interrogea; des soupirs furent toute ma réponse, et, lorsqu'il voulut connaître son sort, je n'étais plus à mon hôtel.

A ma place, il trouva Ninon qui l'accueillit d'un air grave.

— Je suis chargée pour vous, monsieur, lui dit-elle, d'un message pénible. Notre amie a passé la nuit dernière à réfléchir. Ce matin, je l'ai vue tout en larmes et pleinement décidée à rejeter votre proposition... Oui, monsieur de Cinq-Mars! Peut-être est-ce un tort; mais votre extrême jeunesse justifie sa défiance. Ma-

rion est vertueuse... depuis six mois. Elle s'est arrangé un intérieur pour le plus grand repos de sa vie, et nécessairement elle succomberait au chagrin d'un amour malheureux. Ne se fiant pas à son propre cœur, elle a pris la fuite. En vain je lui adressais les plus vives instances, je n'ai pu la décider à m'apprendre le lieu qu'elle choisissait pour sa retraite.

Cinq-Mars fut atterré.

Le pauvre jeune homme m'aimait sincèrement. Cette nouvelle imprévue lui serra le cœur et lui arracha des larmes.

Il était arrêté entre mademoiselle de Lenclos et moi que, pour mieux mettre Cinq-Mars à l'épreuve et me rendre enfin certaine de la sincérité de son amour, elle jouerait la coquette avec lui et laisserait entrevoir une consolation probable au milieu d'agaceries et de sourires provocateurs. Mais le triste amoureux ne remarqua seulement pas ce manége. Ninon perdit ses agaceries, ses sourires et son temps.

Elle m'écrivait tout cela. J'étais dans les délices.

— Oh ! Dieu est bon ! m'écriai-je, il excuse mes fautes, il veut me dédommager de toutes mes souffrances, il me réserve un avenir plein d'ivresse et de joie !

Je faisais des rêves d'or, j'arrangeais d'avance notre doux ménage. Mes trente-cinq ans s'effaçaient de mon souvenir et j'avais les illusions d'un premier amour.

Mademoiselle de Lenclos eut l'air d'être touchée du désespoir du jeune homme; elle lui avoua que j'habitais le château de Vitry-sur-Seine, à deux lieues de la capitale.

En effet, ce château appartenait à Bassompierre. Un de ses intendants l'administrait toujours, malgré le séquestre. Cet homme en était quitte pour rendre ses comptes aux gens du roi. Il gardait la pleine jouissance du domaine et pouvait la permettre à d'autres. Lors de ma visite à la Bastille, le maréchal m'avait donné une lettre pour lui, me disant que, sous les verrous, il serait heureux de m'avoir procuré les agréments d'une maison de plaisance.

J'étais là depuis deux semaines.

Les heures me paraissaient bien longues et je me trouvais au bout de ma patience. J'écrivis à Ninon que je n'y tenais plus.

Un jour donc, elle et mon jeune amoureux arrivèrent à la grille du château.

Cinq-Mars était en habit fort simple, afin de ne pas se trahir. J'avais, disait Ninon, donné les ordres les plus impitoyables, dans la crainte qu'il ne découvrît ma retraite et n'arrivât jusqu'à moi.

Tout aussitôt, en confirmation de ce discours, le portier se jeta au-devant de Henri et lui barra le passage.

— Vous voyez, mon cher? les dames seules peuvent entrer; la consigne est rigoureuse vis-à-vis du sexe masculin, lui dit sa compagne.

Cinq-Mars se désolait.

Mademoiselle de Lenclos lui conseilla de se promener aux environs, en attendant qu'elle eût à me fléchir. Elle entra seule, et le pauvre jeune homme fit sept ou huit fois, en soupirant, le tour du mur d'enceinte.

Ne voyant pas revenir Ninon, il tenta de séduire le gardien de la grille; mais il s'adressait à un vrai Cerbère. Force lui fut de continuer sa promenade et ses soupirs. Enfin, recourant à un parti extrême, il résolut de sauter par-dessus le mur.

Or, M. le capitaine des gardes choisit très-mal le lieu de son escalade. Il tomba sur le jardinier du château et deux de ses aides, endormis à l'ombre pendant la chaleur du jour.

Ces trois hommes se réveillèrent au bruit de la chute et prirent tout naturellement Cinq-Mars au collet.

Son premier mouvement fut de lutter contre les mains brutales qui déchiraient les basques de son pourpoint. Mais on le tenait ferme.

Il fallut parlementer.

— Voyons, mes amis, lâchez-moi, dit-il avec beaucoup de douceur.

Et, fouillant dans sa poche, il leur donna de l'or.

Le jardinier le remercia d'un air goguenard et empocha les louis de la main gauche; quant à la droite, elle s'attacha plus vigoureusement au pourpoint du jeune homme.

Un hasard voulait que plusieurs pièces de vaisselle plate eussent disparu, le matin même, de l'office du château, et le favori de Louis XIII était pris pour le voleur, subissant ainsi une destinée commune aux amoureux. Leurs allures ont avec celles des larrons une analogie singulière. Ils provoquent et doivent provoquer éternellement de semblables méprises.

— Qui êtes-vous? d'où venez-vous? où allez-vous?

Voilà trois questions auxquelles il était assez difficile à Cinq-Mars de répondre. Il balbutiait et tombait dans des redites étranges. Enfin, pour expliquer sa présence, il s'écria qu'il habitait le bourg voisin.

— J'y connais tout le monde... Votre nom?

Le capitaine des gardes vit sa maladresse. Il tira de sa poche de nouveaux louis, dont le jardinier s'empara, comme il avait fait des autres, en disant :

— Bien! c'est pour l'argenterie volée!

— Qu'est-ce à dire?.. osez-vous croire...

— Oui, oui, nous croyons!.. Des cordes!

Un des aides se détacha.

Les deux autres paysans eurent besoin de tous leurs efforts pour tenir en respect Cinq-Mars exaspéré. Cette lutte acheva de mettre en lambeaux les habits du pauvre jeune homme, qui, pour lors, eut entièrement la mine d'un voleur.

Bientôt le troisième personnage arriva avec des cordes.

Voyant ces rustres sur le point de l'attacher à un arbre, Cinq-Mars prit enfin le parti de leur décliner ses noms, titres et dignités.

— Ta! ta! vous nous la chantez belle... A d'autres!

— Cinq-Mars!.. qu'est-ce que cela? nous sommes au dix juin.

— La bonne farce!

— Il n'est pas adroit!

— Qu'un de vous aille avertir mademoiselle Delorme. Sur l'honneur, je la connais.

— Fadaises!

Et, sans lui permettre un mot de plus, ils le garrottèrent au tronc d'un tilleul, avec une grosse corde nouée autour de la ceinture. D'autres cordes furent mises aux pieds, puis aux bras. Les bourreaux attachèrent ceux-ci à des branches supérieures, de sorte que mon pauvre amant avait l'air d'un crucifié.

Puis, au lieu de venir promptement me donner avis de la chose, ils laissèrent leur victime et coururent au bourg réclamer main-forte.

Cependant mademoiselle de Lenclos se trouvait chez moi depuis une bonne heure. Dès son arrivée, je m'étais précipitée dans ses bras, en m'écriant :

— Et Cinq-Mars?

— Ne vous inquiétez pas de lui, mon cœur; il prend l'air aux environs.

— Pauvre ami!.. je vais le chercher.

— Du tout, me dit-elle, par exemple! Vous êtes vraiment aussi folle et aussi imprévoyante qu'une jeune fille de quinze ans! N'oubliez pas mes leçons de sagesse et de prudence, Marion. C'est trop vite, beaucoup trop vite!.. D'abord, je n'ai pas déjeuné, ma belle, et je meurs de faim.

— Mais... lui? murmurai-je.

— Est-elle incorrigible!... Il est amoureux, lui!.. et les amoureux ne mangent pas... Allons, faites-moi servir.

J'étais d'une impatience... On n'a jamais vu de femme aussi gourmande! Après un déjeuner très-copieux à la fourchette, elle voulut du dessert, des fruits, des massepains, que sais-je encore? On lui donna des vins d'Espagne, des liqueurs... Je crois que je l'aurais battue! Quand elle se leva de table, je lui dis avec humeur :

— Ce n'est pas malheureux ! Vous allez, j'espère, me conduire à Cinq-Mars ?

— Non, répondit-elle froidement : il faut prolonger encore un peu ses souffrances.

Hélas ! elle ne croyait pas si bien dire !

— Ses souffrances ! m'écriai-je, oubliez-vous que ce sont les miennes !

— Eh ! mon Dieu, jetez-vous à sa tête, ma chère !.. je ne vous retiens pas... D'honneur, c'est ridicule, et l'on trouvera difficilement un amour plus étourdi que le vôtre ! Au lieu d'aller vous-même à la recherche de Cinq-Mars, ne serait-il pas plus convenable, je vous le demande, d'y envoyer un de vos domestiques ?

Je sonnai de toutes mes forces et j'en envoyai trois.

Puis je descendis avec mademoiselle de Lenclos dans le parc, en attendant qu'on nous amenât le jeune homme.

Tout à coup, je vis débusquer d'une avenue le jardinier, ses aides, neuf à dix manants, armés de hallebardes, et toute la valetaille du château, courant par derrière.

— Où allez-vous ainsi ? leur criai-je.

Ils me répondirent essoufflés :

— Nous allons le pendre !

— Pendre qui ?

— Le voleur, nous le tenons !

Et ils reprirent leur course de plus belle.

Me souvenant du larcin commis à l'office, j'entraînai Ninon, et je suivis en toute hâte les paysans, afin de les empêcher de commettre un acte de violence.

Bientôt je vis un homme attaché au tilleul, et je reconnus Cinq-Mars, dont les bras étaient ensanglantés par les efforts qu'il venait de faire pour briser ses cordes.

Ninon eut la cruauté de partir d'un éclat de rire.

Je me précipitai vers Henri, le sein palpitant ; je repoussai tous

les personnages qui l'entouraient, je le serrai dans mes bras et je lui prodiguai les baisers les plus tendres.

— Continuez, Marion, continuez toujours! me dit-il avec un accent ému. Il me serait doux, je vous assure, de rester éternellement ainsi; mon supplice devient un bonheur.

— Voilà qui est convenu! s'écria Ninon : vite, apportez de nouvelles cordes!

La valetaille était stupéfaite.

— Allez-vous couper ces nœuds, misérables! dis-je avec colère.

Ils obéirent.

— Merci, mes amis, merci! dit Cinq-Mars, vous m'avez rendu un service immense... Je ne vous garde pas rancune.

Vidant aussitôt sa poche, il leur jeta le reste de son or.

Tous ces gens s'en allèrent émerveillés et croyant faire un rêve. Mademoiselle de Lenclos riait toujours à se tenir les côtes. Moi, je continuais de prodiguer des caresses à Cinq-Mars, collant mes lèvres à ses pauvres bras tout meurtris.

— O vanité des résolutions de la femme! dit Ninon : n'êtes-vous pas honteuse, vous, qui tout à l'heure encore me promettiez d'être inflexible?

— Oui; mais il a souffert pour moi.

— Comment donc? il a été crucifié! s'écria-t-elle.

— Par bonheur, dit Cinq-Mars, je ne suis ni mort, ni enseveli.

— C'est pourquoi, monsieur, vous comptez plus facilement ressusciter le troisième jour par un bon mariage?

— Eh bien, oui, là! criai-je, en narguant Ninon, ce mariage aura lieu, comme vous le dites, très-prochainement!

J'ouvris les bras à Cinq-Mars, il vint y tomber en pleurant de joie.

Le lendemain nous rentrions à Paris.

Tous les préparatifs commencèrent pour notre union secrète. Mes témoins devaient être Marguerite de Saint-Évremond et Villarceaux. Quant à mon amant, il choisit Auguste de Thou et le vieux

baron de Panat. Ce dernier, sorte d'original dans le genre de Rosecroix, jura qu'il m'aurait épousée de tout son cœur si son jeune ami n'eût pris l'avance.

Je remerciai le bonhomme de l'offre de ses soixante-quinze ans.

De Thou nous fit, à Cinq-Mars et à moi, des observations très-judicieuses sur l'engagement que nous nous proposions de contracter, et dont il venait seulement d'être instruit. Il toucha la différence d'âge avec beaucoup de délicatesse, ne semblant même aborder ce sujet que pour mieux faire ressortir les éloges qu'il accordait à ma beauté. Mais, à l'entendre, nous nous exposions à de nombreux chagrins : la mère de mon jeune époux était d'une sévérité fort grande, et le roi ne manquerait pas de voir cet hymen d'un mauvais œil, puisqu'il avait manifesté déjà plusieurs fois l'intention de marier Cinq-Mars à la princesse de Gonzague.

Le grave moraliste prêcha dans le désert.

Il fut décidé que personne ne serait instruit de notre mariage, jusqu'au moment où Cinq-Mars se croirait assez fort pour le proclamer en face de tous et braver Richelieu.

Anne d'Autriche sut nos projets. Elle s'en montra fort satisfaite et me fit complimenter par de Thou. Celui-ci continuait de la voir malgré la défense du ministre. L'approbation de la bonne reine parut enfin décider le jeune magistrat à se rendre à nos raisons. Elle le chargea pour moi d'un riche collier de perles orientales, choisi dans ses propres parures.

Je baisai ce précieux cadeau de noces, et je le réservai pour ma toilette le jour de la bénédiction nuptiale.

Il s'agissait de trouver un prêtre dont la discrétion ne fût pas douteuse. C'était là le difficile ; car si les curés de Paris avaient la crainte de Dieu, ils avaient encore plus celle du cardinal et lui étaient dévoués jusqu'à l'espionnage, inclusivement.

La prudence nous conseillait surtout de ne pas nous fier au curé de Saint-Paul, ma paroisse.

— Eh ! parbleu, dit en riant Marguerite, servez-vous de

quelque prêtre obscur et inconnu, dont on n'ait pas les révélations à craindre.

— Silence ! monsieur, lui dis-je. Cette ouverture est loin de me plaire. Je tiens à connaître celui qui me mariera, et vous aurez l'obligeance de lui défendre le capuchon !

Toujours est-il que notre embarras était extrême.

Un temps infini se passait en irrésolutions. Cinq-Mars proposait de retourner tous ensemble au château de Vitry, pour demander le sacrement à quelque prêtre campagnard, lorsque Ninon survint et s'écria :

— Tranquillisez-vous, j'ai votre affaire!

Elle me présentait, en même temps, un individu, nommé Collet, d'un extérieur assez convenable et d'une physionomie paisible et douce. Le nouveau venu m'adressa deux ou trois compliments gracieux. A peine eut-il fini de parler, que j'entendis une voix, qui semblait sortir du plafond, tout au-dessus de ma tête.

Cette voix cria :

« Je suis l'Esprit de Montmartre et j'arrive à votre secours ! Le favori de sa majesté Louis XIII épousera mademoiselle Delorme, ce soir, à onze heures précises, et dans cette même chambre !.. Je réponds de la discrétion du curé de Saint-Paul. »

Nous avions tous les yeux en l'air.

Quand la voix eut cessé de se faire entendre, chacun de nous regarda son voisin en pâlissant. Ninon s'amusa beaucoup de notre peur et nous expliqua le prodige. On reconnut, dès lors, le service immense que Collet pouvait nous rendre.

Villarceaux et Marguerite le conduisirent immédiatement chez le curé de Saint-Paul.

Le digne pasteur était en train de dîner. Sa gouvernante venait de placer devant lui une grasse poularde du Mans, qu'il découpait avec une attention scrupuleuse. Il ne se dérangea pas à l'arrivée des visiteurs et se contenta de leur adresser un léger signe de tête.

— Monsieur le curé, dit Marguerite, serez-vous assez aimable

pour vous transporter ce soir même, à onze heures, dans un logis voisin ? Nous réclamons votre ministère pour la célébration d'un mariage.

— Onze heures ! s'écria le curé, je me couche à neuf... Y songez-vous ?.. interrompre ainsi mon sommeil ; vous rêvez, mes enfants.

— « Tu iras ! le ciel te l'ordonne ! »

— Hein ? fit le curé, qui tressaillit brusquement et laissa tomber sa fourchette, au bout de laquelle se trouvait la cuisse la plus appétissante du rôti.

— « Tu iras, te dis-je, et malheur à toi, si tu refuses ! »

C'était la même voix que nous avions entendue dans ma chambre. Mais, au lieu de venir d'en haut, elle semblait sortir de terre, sous le fauteuil même du curé.

Le brave homme se leva tout éperdu.

Il recula son siége, jeta sur le parquet des yeux hagards et secoua sa soutane, dans la persuasion qu'elle contenait un ange ou un lutin. Puis, voyant la feinte surprise de ses visiteurs :

— Avez-vous entendu ? murmura-t-il le front pâle et les jambes vacillantes.

— Quoi donc ? demanda Villarceaux.

La voix reprit, mais cette fois en l'air et comme en s'éloignant :

— « Je parle pour toi seul, il est inutile que ces messieurs entendent. Dis-leur bien vite que tu te rendras à leur souhait. N'es-tu pas honteux de tenir de la sorte à quelques heures de sommeil ? Si tu ne t'appliques davantage à la mortification, tremble pour ton salut ! »

Le curé retomba sur son fauteuil et joignit les mains avec épouvante.

— Décidément, vous nous refusez, monsieur ! demanda Collet.

— Non, non !.. je ferai ce mariage... à onze heures... à minuit, si cela vous est agréable... Venez me prendre.

— Il faudra, monsieur le curé, dit Marguerite, que vous ayez la complaisance de vous laisser mettre un bandeau.

— Oui, messieurs, oui, tout ce qu'il vous plaira!.. A ce soir.

Ils rentrèrent nous annoncer le succès de leur démarche, et le reste de la soirée s'écoula dans la joie. Nos témoins, mademoiselle de Lenclos et l'Esprit de Montmartre dînèrent avec nous. Cinq-Mars était au troisième ciel, son bonheur doublait le mien.

A onze heures sonnant, mon brave pasteur nous arrivait en colin-maillard. On lui débanda les yeux. Mon amant s'approcha pour le saluer, le remercia de son obligeance, et déclina sans plus de retard son nom et le mien.

Le curé eut un brusque tressaillement et nous regarda d'un air indécis.

— En vérité, balbutia-t-il, j'étais loin de m'attendre... Ce mariage a sans doute l'assentiment du cardinal?..

— « Que t'importe? dit la voix : as-tu besoin de la permission du cardinal, dès que le ciel t'ordonne d'agir? »

— Oh! reprit le curé très-ému, n'attachez pas à ma question trop d'importance. Que M. de Richelieu le sache ou ne le sache pas, je suis prêt à vous bénir, et je vous jure d'avance le secret le plus profond.

Nous avions fait dresser une table, recouverte d'un tapis éclatant, sur laquelle se trouvaient le beau Christ d'ivoire, acheté jadis à Lopès, deux candélabres et une assiette de vermeil contenant la médaille et l'anneau d'alliance.

Cinq-Mars et moi, nous nous agenouillâmes sur des coussins de velours.

Le mariage se fit solennellement et gravement; puis le bon curé nous adressa quelques exhortations touchantes. Il avait eu soin de se munir du registre de la paroisse. Tout se conclut en règle, et nos témoins apposèrent leurs signatures au-dessous de la sienne.

— Mes enfants, nous dit-il, votre hymen a l'approbation

d'en haut, j'en ai la certitude..... Allez en paix et soyez heureux!

Le nouvel époux lui donna pour les pauvres une bourse de mille écus, et je lui promis à mon tour cinquante louis par mois, s'il était discret. Mais les recommandations devenaient inutiles; nous étions sûrs de son silence.

Quant à celui de l'Esprit de Montmartre, nous ne pouvions le mettre en doute. D'abord, je payai généreusement son intervention céleste, et puis son secret merveilleux nous répondait du nôtre. On n'avait alors aucune idée de l'étrange phénomène qu'on désigna plus tard sous le nom de *ventriloquie*. Collet gagnait à cela des sommes folles. Il pensa faire mourir de peur une quantité d'individus, et le curé de Saint-Paul ne fut pas le seul auquel il donna la fièvre.

Je renonce à peindre les transports de Cinq-Mars.

Il m'emmena sur-le-champ dans sa maison par le passage qu'il avait pratiqué. Nos amis nous laissèrent à notre joie et nous rendirent pendant la lune de miel des visites peu fréquentes.

Les avis de mademoiselle de Lenclos étaient effacés de ma mémoire.

J'adorais mon jeune époux; il me prouvait ardemment son amour, et je me serais crue coupable de jeter des manœuvres de coquetterie au milieu d'une union si douce, consacrée par le ciel, et qui, je le croyais alors, me promettait de longs jours de délices et de félicité.

Hélas! le cœur de la femme sera toujours le même!

L'expérience acquise ne nous sert jamais; nous sommes aussi crédules à l'âge mûr qu'au jeune âge. Quand elle aime, la femme la plus coquette devient naïve et confiante : le calcul est antipathique à la passion. Je ne cachais pas à Cinq-Mars la violence de mon amour; j'étais aux petits soins pour lui, je l'accablais de prévenances, de cajoleries et de tendresses.

Dix-huit mois s'écoulèrent au sein d'un bonheur qu'eussent envié les anges.

Mais alors il me sembla que Cinq-Mars ne répondait plus aussi vivement à mes témoignages affectueux ; mes soins avaient perdu de leur puissance, il était froid sous mes baisers. Bientôt il prétexta des occupations incessantes au Louvre et resta des semaines entières sans me voir. Mon cœur se brisait, je passais tous mes jours dans les larmes et je regrettais mes beaux rêves évanouis.

Cependant, lorsque mon époux revenait, je séchais bien vite mes larmes et je m'efforçais de sourire.

Enfin arriva le moment fatal où le doute même devint impossible.

M. de Cinq-Mars ne m'aimait plus.

Le jour où j'acquis cette conviction fut un jour sinistre. Ma vie d'amour et de bonheur était passée. Je sentais que mon astre atteignait son couchant, il jetait ses derniers rayons.

J'essayai du reproche et de la plainte.

Cinq-Mars s'impatienta, m'accusa d'exigence, et fut quinze jours sans paraître. Où le trouver? Je ne pouvais aller au Louvre, et je me rendis chez de Thou. Il me vit entrer tout en pleurs.

— Monsieur, lui dis-je, voulez-vous me répondre avec franchise ?

— Oui, madame, je vous le promets.

— Cinq-Mars ne m'aime plus ?

— Non, me dit-il, s'imaginant que trancher dans le vif était le moyen le plus infaillible de guérir ma blessure.

— Il en aime donc une autre ?

— Je le crois.

— Qui cela ? demandai-je, comprimant à deux mains ma poitrine palpitante.

— Marie de Gonzague.

— O mon Dieu ! mon Dieu !.. Vous en êtes sûr ?

— De grâce, calmez-vous... Pauvre femme ! Je vous avais prédit ce déplorable résultat... Du courage, Marion, du courage !

Alors, au milieu d'une foule de circonlocutions embarrassées et de phrases pénibles, il tâcha de me faire comprendre qu'un divorce

était nécessaire pour ma tranquillité personnelle et dans l'intérêt de l'avenir de son ami.

Je me levai, l'œil étincelant, les lèvres frémissantes.

— Henri vous a-t-il chargé de me faire cette ouverture?

— Non, balbutia-t-il; mais je prends sur moi de vous indiquer le parti le plus sage.

— Un divorce, m'écriai-je, un divorce!.. et vous osez me proposer une telle humiliation? Vous croyez que je l'accepterais sans vengeance? Détrompez-vous!.. j'ai les secrets de votre ami, j'ai les vôtres.

Il frissonna.

— Vous machinez la perte du ministre... Malheur à Cinq-Mars! malheur à vous! malheur à ma rivale!.. Vous ignorez à quoi peut se résoudre une femme dont on déchire l'âme et dont on foule aux pieds l'orgueil. Je veux une explication, monsieur, je la veux sans retard! et j'attends mon époux chez moi... Faites-le prévenir.

Je quittai le cabinet du magistrat, ne me possédant plus de colère.

Une heure après mon retour, Cinq-Mars entra dans ma chambre et nous eûmes une scène incroyable.

— Je vous connais, Marion, me dit-il. Vos menaces ne seront pour rien dans mes aveux... Non, ce n'est pas la peur qui m'amène, c'est la loyauté, c'est la conscience.

Aussitôt il m'avoua tout avec franchise. Il aimait la princesse de Gonzague, il en était aimé! confidence inouïe que je reçus au milieu de ses larmes.

— Non, ma chère, non, pas de divorce! s'écria-t-il en me pressant contre son cœur. Auguste a été trop loin; tu es ma femme et tu le seras toujours. Je suis jeune, je suis faible. Ma nature volage peut m'entraîner quelquefois. Mais on ne me verra jamais faillir à l'honneur. Nos liens sont sacrés, Dieu les a bénis. Rassure-toi, je n'ai pas l'intention de les rompre... Seulement, je t'en supplie, montre-toi bonne et indulgente.

En l'écoutant ainsi parler, je n'avais plus de force pour la colère.

— Oh! reprit-il, mon cœur s'est trouvé sans défense! La princesse de Gonzague, malheureuse enfant! croirais-tu jamais que le cardinal a eu l'audace... Enfin, j'ai déjoué ses indignes tentatives. Il voulait rendre impossible un mariage dont Louis XIII avait conçu le projet, car on ignore notre propre alliance. Un jour, entrant à l'improviste chez Richelieu, j'y rencontrai Marie, éperdue de frayeur. Elle se jeta dans mes bras, en s'écriant : « Monsieur de Cinq-Mars, sauvez-moi! sauvez-moi! » Oui, je ne t'abuse pas : cet homme est un monstre! N'osant lutter directement contre le désir du roi, il aimait mieux essayer de perdre la princesse. Je n'ai pas craint de lui dire l'horreur que m'inspirait sa conduite. Tout autre à ma place eût agi de même; tout autre se fût ému aux témoignages de sa gratitude... Mais je combattrai cet amour, Marion, je t'en fais le serment!

Hélas! était-ce bien à moi de me montrer inflexible pour les faiblesses du cœur? Je pleurais avec Cinq-Mars, je ne repoussais plus ses caresses.

Mademoiselle de Lenclos entra dans l'intervalle.

Lui ayant raconté, la veille, tous mes chagrins, je n'avais reçu pour consolation que ces cruelles paroles :

— « Vous êtes au désespoir, ma chère?.. j'en suis contente! On ne néglige pas impunément mes conseils, on ne se moque point ainsi de mon système. Pleurez! pleurez! je n'y saurais que faire! »

Sa rancune était sérieuse? néanmoins, elle ne dura pas longtemps.

Ninon croyait avoir trouvé moyen de me rendre l'amour de Cinq-Mars, et son bon cœur la ramenait chez moi.

— Vous avez causé du chagrin à notre pauvre amie, dit-elle; c'est mal, monsieur, c'est fort mal!.. Je ne vous aime plus. . Au moins devriez-vous montrer plus d'égards pour la position délicate où elle se trouve.

Elle appuya presque solennellement sur ces derniers mots.

Cinq-Mars tressaillit, son visage eut un reflet radieux.

— Par grâce, cria-t-il, expliquez-vous!

— Eh ! monsieur, dit Ninon, quoi de plus simple ? Ne comptiez-vous pas tôt ou tard sur les joies de la paternité ?

— Ciel ! est-ce possible ?

Henri tombait à mes genoux.

— Et tu ne me disais rien !.. Marion ! Marion ! pourquoi ce silence ? N'était-ce pas à toi de m'apprendre cette nouvelle enivrante ?..

Je restais confondue de l'étrange péripétie amenée par mademoiselle de Lenclos. J'eus un instant de lutte avec ma conscience ; mais le regard de Ninon triompha de mes scrupules.

Un peu de ruse m'était bien permis et j'avais le droit de défendre pied à pied mon bonheur.

— Hélas ! mon ami, dis-je à Cinq-Mars, cette nouvelle pouvait vous trouver indifférent... je le craignais du moins... Voilà pourquoi je ne vous ai rien dit jusqu'à ce jour.

— Indifférent ! s'écria-t-il, tu n'as pu le croire !.. Être père, mon Dieu ! se voir renaître dans une douce créature...

— Qui vous ressemblera, monsieur, dit Ninon.

— Oui ! j'aurai sa première caresse et son premier sourire. Oh ! pardonne-moi ! continua Cinq-Mars, en m'embrassant avec transport, je t'ai causé du chagrin, pauvre ange !.. En ce moment, c'était presque un crime... Mon Dieu ! je ne me sens plus d'ivresse... Un fils !.. oui, n'est-ce pas, ce doit être un fils ?.. Marion, ma bonne Marion, je suis coupable, je mérite les reproches les plus durs... Mais ce fatal amour n'existe plus... Non, c'est toi seule que j'aime ! Redeviens heureuse, conserve-moi mon fils... Je vais de ce pas à Saint-Germain déclarer notre mariage au roi. Hier, il m'a nommé grand écuyer ; ma faveur est au comble, et si le ministre veut se poser en obstacle, malheur à lui ! Je ferai la plus grande diligence... A ce soir, Marion, à ce soir !

Il sortit.

Je me précipitai au cou de mademoiselle de Lenclos en pleurant de joie.

Mon mariage avoué! mon mariage reconnu! Je n'avais pas osé jusqu'alors m'abandonner à ce beau rêve. Ainsi, je prendrai le titre de marquise de Cinq-Mars, je le porterai fièrement en présence de toute la cour! A moi les priviléges attachés au rang de mon époux et à la faveur éclatante que lui accorde le roi!

Ninon me laissa tout entière à l'ivresse de mes espérances.

La nuit tomba.

Je courus au passage secret, et j'allai m'enfermer, pour attendre Cinq-Mars, dans la petite maison de la rue des Francs-Bourgeois.

Rarement mon mari se hasardait à paraître de jour dans mon hôtel; nous redoutions les visites et les indiscrets. A l'heure où il arrivait habituellement, je me rendais au berceau, je levais la trappe; franchissant ensuite le souterrain et l'avenue de tilleuls, j'étais bientôt dans ses bras.

Cinq-Mars, toujours par prudence, n'avait pris aucun domestique. Seuls, Grassin et Thérèse étaient initiés à notre secret; seuls, ils venaient nous servir.

Nous nous retirions dans un charmant boudoir, décoré avec une élégance parfaite. Toutes les mesures étaient prises pour nous environner du plus grand mystère. Ce boudoir n'avait pas de fenêtre et recevait le jour par en haut. Le reste des chambres de la maison se trouvaient rigoureusement fermées. Les deux portes principales, celle de la rue, dont Cinq-Mars avait la clef, et celle du souterrain étaient en bois de chêne et fort solides. A moins d'une trahison, nous ne pouvions être surpris, et je me confiais entièrement à la fidélité de mes domestiques.

Il se faisait tard.

J'attendais depuis au moins deux heures, mais sans être inquiète. Mon époux m'avait juré de revenir, je ne craignais pas qu'il me manquât de parole.

Tout à coup j'entendis résonner des pas dans le corridor que Cinq-Mars traversait d'ordinaire, en arrivant par la rue des Francs-

Bourgeois. Prenant un flambeau, j'ouvris la porte, afin de courir à sa rencontre.

Mais l'homme qui se présenta sur le seuil n'était pas Cinq-Mars.

Le flambeau s'échappa de mes mains et je ne pus retenir une exclamation d'épouvante.

J'étais en face de Richelieu.

— Marion ! cria-t-il avec surprise... Ah ! ah ! sur l'honneur, le tour est impayable !

III

Le cardinal me reconduisit à mon siége, où je tombai, muette et glacée de crainte.

— Voyons, du calme, chère belle, me dit-il en me prenant les mains d'un air affectueux. Puisqu'il s'agissait de toi, Henri n'avait pas besoin de recourir à tant de mystère. Il enfreignait ma défense; mais je suis indulgent... L'intrigue est pardonnable, je regrette d'avoir été si rigoureux... Rigoureux, je me trompe, tout cela n'est qu'une plaisanterie... Là, pourquoi trembler de la sorte?.. Est-ce que je te gronde?

— Henri... Mais où est-il, murmurai-je, et comment avez-vous pu, monseigneur, pénétrer dans cette maison?

— Oui, cela doit te surprendre. J'ai fait arrêter Cinq-Mars; on a trouvé sur lui la clef de ce logis, on me l'a remise, et je m'en sers, parbleu!.. Quoi de plus simple?

Je me levai brusquement et je lui saisis le bras avec force.



Vous avez osé faire arrêter Cinq-Mars, vous?

PUBLIÉ PAR GUSTAVE HA ARD.

IMPRIMÉ PAR SIMON RAÇO

— Vous avez osé faire arrêter Cinq-Mars... vous?

— Chut! ne nous emportons pas... Te voilà bien, toujours la même, toujours prompte à la colère!.. Allons, ne te hérisse pas, ma belle lionne. Cette arrestation n'a rien de sérieux, je te le jure. Figure-toi... c'est une singulière histoire!.. Il y a quelque temps, nous avons eu, Cinq-Mars et moi, une querelle assez vive. Depuis lors, on l'espionne. Il découche très-souvent et ne sort qu'au matin de cette demeure. Tu le vois, ma police est habile. N'importe, je tenais à m'assurer des choses par moi-même. Je croyais qu'une autre femme... une jeune fille à laquelle le roi s'intéresse... Mais Louis XIII a compris mes raisons. Cette jeune fille est fiancée à un souverain de l'Europe, il serait d'une détestable politique de la marier à Cinq-Mars. Toutefois, on ne veut pas avoir l'air de changer trop brusquement d'avis; l'amour-propre royal est en cause, et nous avons fait semblant de bouder notre favori, sous prétexte d'un faucon tué. Ce soir, à Saint-Germain, M. de Cinq-Mars n'a pu pénétrer jusqu'au roi pour ce beau motif. Louis XIII consent à ne plus le revoir de quinze jours... c'est énorme! et il m'a permis de l'envoyer au château d'Effiat... Mais rassure-toi, Marion, j'en serai quitte pour donner contre-ordre, car enfin ton intrigue avec mon protégé n'a pas l'importance...

— D'une intrigue avec la princesse Marie, monseigneur? C'est elle, n'est-ce pas, que vous pensiez rencontrer ici?

— Quoi! tu sais donc?.. Est-ce qu'elle y vient? me demanda-t-il vivement.

— Vous ne prenez pas garde à vos questions, lui dis-je, en le regardant d'un air indigné.

— Oh! oh! ma chère, tu es susceptible! Je n'entends pas dire que tu sois capable de prêter les mains... A propos, les informations recueillies par ma police secrète m'ont instruit d'une chose: Henri, depuis deux ans, est le propriétaire de cette maison... Daible! diable! tu fais des prodiges!.. Soumettre un jeune homme à une telle constance... Vertu de ma vie! c'est merveilleux!.. et

dans le nombre de tes amants, il ne s'en est pas trouvé beaucoup, je le gage, qui aient déployé pour tes charmes un entêtement aussi exemplaire!

Mon orgueil se révolta du ton méprisant de ce discours.

J'étais debout devant le cardinal, et je le regardai bien en face.

— En votre qualité de premier ministre, lui dis-je, vous vous croyez autorisé peut-être à violer un domicile; mais, tout puissant que vous soyez, monsieur, je ne vous reconnais pas le droit de m'humilier et de me jeter l'outrage. Le passé se répare, lorsqu'il n'est pas le résultat de la perversion des principes. Je désire que vous effaciez le vôtre, comme j'efface le mien.

— Insolente! cria-t-il, où prenez-vous une telle audace?

— Dispensez-vous d'élever la voix, monsieur; vous ne m'intimidez en aucune sorte. Je suis à présent lavée de mes fautes, je suis réhabilitée! et j'exige de vous le respect dû à une honnête femme, à une épouse légitime. Je suis la marquise de Cinq-Mars, monsieur!.. ne le perdez pas de vue, je vous prie, toutes les fois que j'aurai l'honneur de me trouver en votre présence.

— La marquise de Cinq-Mars?.. toi! cria-t-il, en me saisissant le bras à son tour avec rage.

— Moi-même.

— La preuve! il me la faut sur-le-champ.

— Soit, je ne vous la refuse pas.

J'ouvris une cassette en palissandre, j'y pris un papier et je le tendis à Richelieu.

— Lisez!.. l'original de cet acte est sur les registres de la paroisse de Saint-Paul.

Il lut et me regarda d'un air moitié furibond, moitié consterné.

— Qu'en dites-vous, monsieur? la preuve vous semble-t-elle claire? Je vous ai révélé ce secret pour mettre un terme à vos discours offensants. D'ailleurs, M. de Cinq-Mars a l'intention positive de publier notre mariage et d'obtenir l'agrément de Sa Majesté.

— Fort bien. Daignez vous asseoir... mademoiselle, dit le cardinal, appuyant sur ce mot avec une affectation ironique.

— Je suis désolée, monsieur, de ne pouvoir continuer cet entretien. L'heure n'est pas décente, et vous ne pouvez rester davantage en ce logis, où vous n'aviez pas le droit d'entrer.

— Je vous ordonne de me répondre!

— Impossible... Demain peut-être me trouverez-vous plus disposée à obéir; mais, aujourd'hui, puisque vous avez exilé M. de Cinq-Mars, je me retire et vous cède la place... Bonsoir.

En parlant ainsi, je me dirigeais vers la porte du jardin. Je l'avais ouverte déjà, quand Richelieu courut après moi, me ramena de force et me fit brutalement rasseoir.

— Misérable! tu répondras! cria-t-il avec fougue.

— Cette violence est indigne... Je vous répondrai... oui... mais en présence de mon époux, et nous verrons si vous ne changez pas vos procédés à mon égard.

— Eh! quelle mesure m'obligera-t-on de garder avec toi?.. Parle!.. Comment s'est fait ce mariage?

— M. de Cinq-Mars l'a demandé lui-même.

— Tu mens!

— Et pourquoi mentirais-je? Est-ce que j'ai peur de vous?

— Henri ne connaît pas tes anciennes intrigues.

— Vous êtes dans l'erreur, il a reçu de moi les aveux les plus complets.

— Non, non! c'est impossible... Tu as abusé de sa jeunesse, tu lui as imposé ce mariage avant de céder à sa passion.

— Si vous croyez cela, pourquoi m'interrogez-vous? J'affirme et vous niez : cet entretien n'a pas de sens... Brisons là, je vous prie.

Il s'aperçut que ma résolution formelle était de lui tenir tête.

— Écoute, me dit-il, je t'ai blessée tout à l'heure, et je le regrette vivement. Ton amour-propre de femme se révolte. Nous sommes à nous quereller, lorsqu'il est facile de nous entendre et

de rester bons amis. Voyons, ma chère, ne me contrains pas à la rigueur; vraiment, il me répugnerait de t'enfermer dans un cloître.

— M'enfermer? vous ne l'oseriez pas!

— C'est juste. Tu sais combien je suis craintif et comme je recule devant les moyens extrêmes.

Richelieu proféra ces mots d'une voix douce et d'un air aimable. Il m'enfonçait en riant un couteau dans le cœur.

— Cette nuit, continua-t-il, à l'instant, je puis te faire disparaître. Saint-Georges et deux de ses soldats sont au bout du corridor; si je les appelle, si je leur dis de te conduire à Saint-Lazare, avec ordre à la supérieure de t'enterrer vive dans une cellule, crois-tu qu'on me désobéisse? Je brûle ce papier, j'arrache une page des registres de la paroisse Saint-Paul : où seront les preuves de ton hymen? qui osera me demander compte de ta disparition?

Je frissonnais. Pourtant je ne témoignai rien de ma peur et je répondis à Richelieu :

— Qui vous en demandera compte? Cinq-Mars.

— Où est sa puissance?

— Dans l'amitié du roi.

— Ah! ah! ma belle, tu t'abuses. L'amitié du roi, néant! Louis XIII a consenti, ce soir, à l'arrestation et à l'exil au château d'Effiat. Qu'il me plaise d'obtenir autre chose et je l'obtiendrai, j'en suis sûr. En vain tu espères lutter; je ne reconnais plus ton adresse habituelle. Allons, ne m'oblige pas aux mesures violentes. Il faut rompre cet hymen de bonne grâce.

— Jamais!

— Par le ciel, tu m'obéiras!.. ou je t'écraserai, reptile! hurla le cardinal, revenant à tous les transports de la colère. On ne publiera pas, je le jure, le mariage de M. de Cinq-Mars, d'un homme que je protége, avec une prostituée.

— Oh! malheur!.. malheur!.. ce mot infâme retombe sur toi, Richelieu!.. tu es la cause de mes premiers désordres... Pour

oser jeter ainsi la honte aux autres, qu'es-tu donc? un prêtre vil, débauché, sans pudeur et sans croyance... un monstre, un assassin!.. La prostituée te méprise, elle n'a pas voulu être à toi!

Il serrait les poings; ses lèvres étaient blanches et ses yeux sortaient de leur orbite.

Je repris, sans avoir égard à cette violence :

— Allons, monsieur le cardinal, exécutez vos menaces!.. Appelez Saint-Georges, faites-moi plonger dans un cachot de Saint-Lazare... Je vous brave! je vous défie! je résisterai jusqu'au dernier soupir à votre infernal despotisme. Oh! j'ai beaucoup de vos secrets, monseigneur!.. je possède de curieux détails sur votre compte. Vous avez cru jouer avec moi, et vos confidences ont été trop loin... A mon tour de menacer maintenant!.. Si vous avez l'audace d'attenter à ma liberté, si vous brisez mon bonheur, n'espérez plus de moi ni discrétion, ni réserve. Demain, cent personnes, à commencer par le roi et la reine, connaîtront vos relations avec moi, vos moindres discours, votre immoralité détestable, vos dernières tentatives sur la princesse de Gonzague... Oui, monseigneur! on imprimera tout cela, de même que vous avez imprimé les lettres de madame du Fargis : vous m'avez appris comme on se venge!.. Demain, vous entendez?.. Or, j'ai des mesures à prendre, et vous ne me ferez pas arrêter ce soir... Mais j'accepte la lutte, à bientôt!

Avant qu'il eût pu me retenir, je m'élançai vers la porte demeurée ouverte.

Je sortis vivement.

La clef était en dehors, je donnai un double tour et je m'enfuis par l'allée de tilleuls. J'entendais le cardinal appeler Saint-Georges et secouer la porte avec violence; mais elle était solide, et je ne craignais point qu'elle cédât. Je refermai sur moi la trappe du souterrain, puis je me retrouvai sous mes charmilles.

Sans perdre une minute, j'allai prendre au pavillon mon cahier de notes et j'éveillai mes gens.

Thérèse et son père eurent ordre d'aller se poster dans la rue des Francs-Bourgeois, pour examiner ce qui allait se passer.

Quant à Grassin, il me conduisit chez Ninon.

Je la fis lever à une heure après minuit et je lui confiai mon cahier de notes. Elle me jura sur l'Évangile de les garder précieusement et de les publier, au cas où elle me verrait disparaître.

Bientôt après, j'étais de retour, sûre de ma vengeance et déterminée à attendre les événements.

Thérèse et Bulmann rentrèrent, à six heures, avec des nouvelles palpitantes.

A peine, obéissant à mes ordres, s'étaient-ils montrés dans la rue des Francs-Bourgeois, qu'un garde de Richelieu les avait accostés par cette exhortation :

— Du secours! du secours! un homme se meurt!

Le cardinal oubliait ses souffrances physiques, lorsque la colère ou la passion venait l'assaillir; mais c'était pour mieux porter ensuite la peine de cet oubli. Sûr des renseignements de ses espions, il désira connaître par lui-même la femme mystérieuse qui accaparait Cinq-Mars, au détriment de ses projets sur ce jeune homme. Il se mit donc en mesure de la découvrir, sortant du Palais-Cardinal à pied et fort tard, malgré la défense des médecins qui lui interdisaient les veilles et la fatigue.

Appuyé sur Saint-Georges et suivi de deux gardes, il avait gagné la rue des Francs-Bourgeois par les quais, la Grève et la rue du Temple.

C'était bien jusque-là.

Me rencontrant dans la maison suspecte, l'Éminence plaisanta d'abord; mais bouleversée bientôt par la révélation de mon mariage, elle lâcha la bride à sa violence naturelle. Ne songeant plus à ses douleurs, le tigre voulut rugir, étendre la griffe et s'élancer sur moi.

Ses forces trahirent sa rage.

Après avoir secoué la porte de chêne, après avoir essayé vaine-

ment de trouver une issue pour me poursuivre, monseigneur tomba sur le parquet, dans un état de convulsion terrible, et Saint-Georges effrayé envoya l'un de ses soldats appeler du secours.

Ce fut alors que Thérèse et son père se virent arrêtés dans la rue et conduits à la maison de Cinq-Mars.

Richelieu était brisé par des excès de tout genre. Il avait les mains et les pieds envahis par un froid glacial. Son évanouissement ressemblait à la mort.

Thérèse tremblait, le cardinal pouvait reprendre ses sens et la reconnaître. Elle s'était trouvée vis-à-vis de lui, chez moi, le jour de l'arrestation de Bassompierre; il connaissait également Bulmann pour l'avoir interrogé lors de ma fuite par-dessus les murs du jardin de Ninon.

Mes domestiques voulurent s'éloigner.

Ils allaient, disaient-ils, chercher des fruits à Boulogne, et devaient être revenus au point du jour, afin de vendre ces fruits au marché. Ma femme de chambre, d'ailleurs, tenait à calmer mes inquiétudes, pensant bien que le cardinal, en cet état, ne songerait point à faire briser la porte et à chercher la direction que j'avais prise.

Saint-Georges s'opposa formellement à leur retraite et promit de les dédommager de la perte occasionnée par ce retard.

Au milieu de ces débats, l'Éminence restait évanouie. Le capitaine des gardes résolut de la remporter au Palais-Cardinal. Thérèse et mon Suisse devaient relayer ses hommes.

Les deux gardes soulevèrent M. de Richelieu, comme ils eussent fait d'un cadavre, et l'on quitta la maison.

Plût au ciel que le cadavre seul fût rentré au palais!

Ranimé par le mouvement, aux environs de l'Hôtel-de-Ville, Richelieu demanda :

— Où suis-je?

— Nous vous portons chez vous, monseigneur.

On le déposa sur une borne. Il se toucha le front, cherchant à retrouver ses souvenirs, et dit ensuite à Saint-Georges :

— Silence! pas un mot sur l'excursion de cette nuit... Rentrez par la poterne.

Heureusement, il faisait très-sombre; Thérèse et Bulmann échappèrent à ses regards.

Le cardinal voulut essayer de marcher. Ses jambes chancelèrent, et il ajouta, d'une voix éteinte :

— Vous irez demander Chicot *; je me sens très-mal.

En effet, il perdit une seconde fois connaissance.

Une demi-heure après, on le rentra chez lui par une espèce de porte basse, appelée *la poterne*, conduisant aux corps-de-gardes, et de là dans l'intérieur des galeries.

Mes gens se séparèrent alors du cortége, sans attendre la récompense promise, et vinrent me donner ces détails.

Je n'eus pas l'ombre de compassion pour le ministre. C'était mon mauvais génie; je le rencontrais partout comme un obstacle sur ma route. Il représentait pour moi le malheur.

L'exil de Cinq-Mars fut connu le lendemain. De Thou, saisi de crainte, arriva chez moi.

Je lui racontai ma scène avec l'Éminence.

— Décidément, me dit-il, l'heure est venue de frapper cet homme : il nous perdrait tous. Écrivez à votre mari. Je me charge de porter la lettre, et j'emmène avec moi le prince de Bouillon.

J'écrivis aussitôt, racontant à Cinq-Mars ma querelle violente. Le jeune conseiller partit sur-le-champ pour le domaine d'Effiat.

Quinze jours s'écoulèrent.

Je n'eus pendant cet intervalle aucune nouvelle du ministre. Il n'osait pas faire d'esclandre, et je me bornai à me prémunir contre ses ruses. Enfin, il m'envoya l'ordre de lui rendre visite; j'y allai sur-le-champ.

* Premier médecin du roi; il soignait aussi Richelieu. (*Note de l'Éditeur.*)

Forte de mon titre d'épouse légitime, et sachant le cardinal placé, d'autre part, sous le coup de mes révélations, j'étais sans peur.

Je le trouvai sur un lit de repos, les jambes entortillées de couvertures. Au plus fort des chaleurs d'août, il grelottait devant un grand feu.

— Marion, me dit-il, vous devez éprouver des remords; la scène indigne que vous m'avez faite est la seule cause de mes souffrances.

— La scène que je vous ai faite?.. l'ai-je provoquée, monseigneur!

— Vous n'êtes pas raisonnable, Marion; vous abusez de ma faiblesse dont je vous ai toujours donné la preuve. Pourquoi stimuler mon courroux et me forcer à dire des choses que je regrette ensuite? Avouez-le, ce mariage devait me surprendre. Votre résistance à mes conseils... d'ami...

— Oh! dispensez-vous de ce langage hypocrite! l'amitié n'est plus possible entre nous.

— Mon Dieu! pourquoi donc? Si j'étais libre de ratifier cet hymen, je le ferais certainement... Par malheur, je ne suis pas le maître. Il y a deux personnes plus furieuses que moi, Louis XIII et la maréchale d'Effiat. Que voulez-vous, ma chère? Le roi est jaloux de Henri comme d'une maîtresse. Il avait dessein de le marier sans doute, mais il ne lui pardonne pas d'avoir prévenu ses intentions. Cinq-Mars lui cacher un secret! Songez-y donc!.. lui qui ne cache rien à Cinq-Mars! Ainsi la brouille, d'abord apparente, est devenue sérieuse. J'ai bien été forcé de rapporter vos aveux à la maréchale, et je vous peindrai difficilement son indignation. Elle a couru se jeter aux pieds du monarque et réclamer justice contre l'audace d'une courtisane... Ah! c'est ainsi qu'on vous traite, ma pauvre enfant! Votre passé est détestable, et vous rejetez sur moi des accusations qui demanderaient à être appuyées de preuves plus solides... Je ne vous ai pas dit, ma chère, d'avoir trente amoureux et d'afficher le scandale dans tout Paris.

— Assez là-dessus!.. il ne me convient nullement d'entamer de

nouvelles discussions... Vous ne m'avez probablement pas mandée sans motifs ?

— Patience, vous allez les connaître. Louis XIII, en écoutant la maréchale, entra dans une grande colère. Son favori marié! sans son autorisation! C'était là le crime. Il a demandé le curé de Saint-Paul, et celui-ci, rougissant, balbutiant, s'est mis à nous débiter je ne sais quelle fable absurde. A l'entendre, il aurait béni ce mariage par l'ordre exprès des cieux... Vieil imbécile! j'avais grande envie de le faire cloîtrer pour le reste de ses jours.

— Mais rien de cela, lui dis-je, ne m'indique où vous en voulez venir?

— Louis XIII a donné sa parole royale à madame d'Effiat: votre mariage sera rompu.

— Ah!.. nous verrons.

— Oui, vous le verrez trop. De plus, on a signifié à Cinq-Mars de ne pas quitter, jusqu'à nouvel ordre, le lieu de son exil... C'est comme cela, ma belle, et je prendrais votre défense que je n'y pourrais rien.

— Vous avez beaucoup trop de modestie, monseigneur.

— Croyez-vous, Marion?.. En effet, le monarque, si je l'en priais bien fort, se déciderait peut-être à renoncer aux moyens de rigueur; mais je n'userai pas à cela mon influence... Non; je me garderai d'une telle sottise. D'après toutes mes convictions, ce mariage est nul. Cinq-Mars n'avait pas vingt ans lorsqu'il l'a contracté. Les tribunaux écouteront les plaintes de la maréchale, et le pape lui-même annulera des promesses surprises à l'inexpérience. Réfléchis, Marion! Tu succomberas dans cette lutte; il est temps encore de te sauver la honte et les désagréments qui t'attendent. Tu le vois, ma pauvre enfant, tes menaces de l'autre jour n'ont pu modifier ma résolution première. Essayer de m'intimider! Tu te montrais présomptueuse : ou plutôt c'est de l'enfantillage. Un homme de ma sorte ne se renverse pas avec des révélations et des confidences.

— Vous me défiez, monsieur le cardinal : c'est imprudent à vous peut-être !

— Mon Dieu, parle, imprime, tu as carte blanche... Je n'aurai qu'un mot à dire : Calomnie ! et je serai cru.

— Oui, par vos flatteurs ; mais vos ennemis les surpassent en nombre.

En es-tu sûre ? cela ne m'inquiète pas. Les ennemis, ma chère, quand on met le pied dessus, sont autant d'échelons qui vous portent à la puissance. Ainsi, je te le répète, écris mon histoire ; tu es très-capable de le faire avec esprit, avec impartialité surtout. Va, Marion, va !.. prouve que je me suis égaré mille fois dans le sentier défendu de l'amour. Qu'importe au prince ? qu'importe à la France ? Tes anecdotes indiscrètes ne donneront pas d'habileté à ceux qui en manquent ; on n'en aura pas moins recours à moi pour sauver le royaume... Va, te dis-je !.. l'aigle qui fend la nue de son aile vibrante n'entend pas les cris aigres et discordants de la cigale sous l'herbe ; la fourmi ne menace pas l'éléphant, la taupe ne mine pas une pyramide... Ah ! ah ! tes prétentions historiques sont vraiment risibles !

— Tout l'orgueil de Satan réside en vous, monseigneur. Comme Satan, vous périrez par l'orgueil.

— Allons, ce n'est pas assez d'être historienne, te voilà prophétesse. En attendant, ma belle, si tes dernières offenses n'ont pas été suivies du châtiment, tu ne l'attribueras plus, j'imagine, à tes menaces de publicité... Non, je t'ai laissée libre, parce que tel était mon bon vouloir, parce qu'en réfléchissant à tes révoltes, je les trouve amusantes. Mais revenons à ton époux. Quel si grand bonheur espères-tu de lui ? Veux-tu savoir une nouvelle qui te donnera des forces pour la rupture ?

— Volontiers, monseigneur.

— Oh ! tu as l'air intrépide ! Ta bouche est ironique et ton œil me brave.

— Non, j'attends votre nouvelle.

— Eh bien ! Cinq-Mars aime la princesse de Gonzague, il en est aimé.

— Je le savais depuis longtemps.

— Tu le savais ! cria-t-il, et tu balances ? et tu refuses de te séparer d'un perfide qui t'outrage ?

— Oh ! je repousse vos insinuations malveillantes !.. La parole de Cinq-Mars est sacrée pour moi. Cet amour étranger sera banni de son cœur, et sa femme aura toujours droit à ses affections les plus saintes.

— Ah ! charmant ! divin ! tu es impayable... Quoi ! c'est Marion Delorme, Marion la coquette émérite, la femme de tact et d'expérience, qui vient me tenir ce raisonnement de jeune fille niaise ! C'est Marion qui vient me dire : Cinq-Mars en aime une autre, et pourtant je suis sûre de sa fidélité !.. Ah ! ah ! c'est par trop bizarre, et, tout malade que je suis, il m'est impossible de ne pas rire... Ah ! ah ! ah ! ma pauvre enfant, il faut que tu sois bien amoureuse !.. Que dis-je ! mais non, tu as fait de l'amour une étude trop... complète pour ne pas être à l'abri de ces rêves insensés du cœur. C'est l'ambition qui t'aveugle, et tu vois tout désormais au travers de son prisme radieux... Oui, tu es madame de Cinq-Mars ! madame la marquise ! la femme de monsieur le Grand * !.. Tout Paris va l'apprendre, et cela manquait à ta gloire. Mais tu n'obtiendras qu'une satisfaction d'amour-propre, qu'un retentissement passager ; tu te laisses éblouir, et ta honte en sera plus complète. La maréchale fera casser ce mariage par le Parlement, et le pape, à ma prière, s'empressera de le déclarer nul... Tu verras ! tu verras !

J'avais écouté tous ces discours de Richelieu sans rien perdre de mon calme, et je me levai d'un air de tranquillité parfaite, en disant :

— L'Église et la loi ne voudront pas rompre des nœuds sem-

* On appelait ainsi à la cour, par abréviation, celui qui avait la charge de grand écuyer.

(*Note de l'Éditeur.*)

blables sans le consentement formel de l'un des époux. Or, je ne donne pas le mien, et j'ai confiance, je le répète, en l'honneur de M. de Cinq-Mars. Que la maréchale entame ce procès, je suis prête à le soutenir.

Et, saluant le cardinal, je me dirigeai vers la porte.

— Attendez, Marion! s'écria-t-il; je ne vous ai pas tout dit. Mon Dieu! nous sommes très-calmes l'un et l'autre, rien ne nous oblige à rompre aussi brusquement l'entretien. Je vais recourir à une logique toute puissante..... Asseyez-vous, ma chère, asseyez-vous.

Il étendit le bras vers une table qui se trouvait à sa droite.

— Voici, dit-il, un acte de renonciation... Votre signature au bas de cet acte, et je vous donne deux cent mille livres, avec ce collier de diamants d'un prix inestimable.

Tout en parlant, il faisait scintiller à mes yeux une parure magnifique.

— Ces joyaux viennent de la maréchale d'Ancre, Marion; ce sont les seuls que Louis XIII n'ait pas offerts à madame de Luynes, à l'époque où certaine lentille lui trottait dans le cerveau. Donc, ma chère, c'est le roi qui vous prie d'accepter ce collier. Moi, je verse cent mille livres, et la maréchale vous comptera le reste : qu'en dites-vous? Bien des femmes trahiraient à moins l'amant le plus aimé. Cela vous prouve que nous tenons à arranger cette affaire et à rendre libre Cinq-Mars : non qu'il ne puisse être fort heureux avec vous; mais vous comprenez? le monde, votre passé, les convenances... Enfin, nous sommes prêts à tous les sacrifices, et vous allez signer, Marion.

— Je ne signerai pas, monseigneur.

— Pardonnez-moi... Vous avez trop d'esprit, de tact et de prudence pour lutter contre Louis XIII, contre la maréchale et contre moi.

— Je lutterai.

— Ce serait de la folie!

— Soit.

— Vous ne refuserez pas les deux cent mille livres et le collier, qui vaut presque à lui seul le double de cette somme.

— Je refuse.

— Ah! bon, j'oubliais! dit-il, en me jetant un coup d'œil étrange : vous vous appuyez sur l'honneur de Cinq-Mars? vous avez confiance en la foi jurée!

Son visage exprimait une ironie cruelle. Je commençais à ressentir du trouble.

— Là réside votre force, n'est-ce pas, Marion?.. En effet, pour décider le Parlement, pour décider Rome, il est nécessaire d'avoir le consentement de l'un des époux..... Êtes-vous bien sûre que Cinq-Mars ne donne point le sien?

— Monseigneur, criai-je, incapable de me contenir davantage, lancer en avant un soupçon pareil et ne l'appuyer d'aucune preuve, c'est une lâcheté!

— N'allons pas si vite!.. je ne vous ai pas rendu toutes mes armes. Petit à petit, je vous démontrerai, ma belle, que vous voyagez en plein dans le pays des illusions et des chimères. Le Parlement fera-t-il acte de haute justice ou cédera-t-il à l'influence royale et à la mienne? Ceci n'est point en discussion pour l'heure. Mais avez-vous quelquefois songé à l'effet immédiat que produiraient sur Cinq-Mars une disgrâce absolue, la haine du roi, le renversement de ses charges, l'abolition de ses priviléges et un cachot perpétuel? Là, voyons, pesez sérieusement ces choses; placez Cinq-Mars dans cette alternative ou de vous sacrifier ou de tout perdre : ne devinez-vous pas le parti qu'il prendrait?

Je me sentais défaillir.

La voix du ministre était incisive et son regard fatal; je prévoyais un malheur.

— Vous voulez m'effrayer, monsieur?.. vous n'y réussirez pas. Le roi, pour une faute légère, ne peut punir aussi rigoureusement un homme qu'il aime.

— Sans doute, vous auriez raison, si Henri avait gagné par son mérite les avantages dont il jouit à la cour; mais il doit tout à la faveur. Aujourd'hui, ma chère, je vous accorde une grâce que vous ne méritez pas; demain je vous l'enlève, où est l'injustice? Rien ne m'oblige même à motiver ce changement de conduite. Or, voilà précisément la position de Cinq-Mars vis-à-vis de Louis XIII. Henri est amoureux de vous, je l'accorde; ceci même est fort simple, et les jeunes gens adorent au besoin plusieurs femmes à la fois... Mais l'ambition dans son cœur occupe une place à côté de l'amour, et, franchement, ce serait pour vous une humiliation trop grande de laisser M. de Cinq-Mars prendre l'avance. Une femme d'esprit ne s'expose point à ces choses-là. Vous avez sur la table un mandat de deux cent mille livres et le collier... Signez-vous?

— Jamais! Vos richesses ne me tentent pas. Rien ne vous autorise à me juger assez méprisable pour accepter de telles offres.

— Pourtant, c'est un joli denier, charmante.

— Vous perdez votre diplomatie, monsieur. Je ne vous écoute plus, et je repousse les soupçons que vous essayez de me faire concevoir.

Une seconde fois, je me dirigeai vers la porte.

— Eh! eh! Marion, si je vous donnais des preuves?

— Des preuves! m'écriai-je, en revenant toute frémissante.

— Oui... Cinq-Mars vous abandonne. La faveur du roi lui est trop chère pour la perdre ainsi en un jour.

— C'est impossible!

— Bah! fit Richelieu.

Il prit un autre papier sur la table.

— Allons, mon enfant, réfléchissez encore... En vérité, je recule et je n'ose vous causer ce chagrin... Le soupçon, en pareil cas, suffit pour mettre en repos la conscience; à quoi bon demander la certitude?

— Je la veux, cette certitude, je la veux!

Et j'arrachai le papier des mains du cardinal.

— Que faites-vous donc?.. c'est incroyable!.. vous avez, sur ma parole, des manières inouïes... Soit, prenez lecture de cette lettre... Ah! vous changez de visage!.. hein?.. que vous disais-je?.. Reconnaissez-vous l'écriture de Cinq-Mars.

— Mon Dieu! mon Dieu! c'est infâme!

Je levai les mains au ciel et je retombai sur mon siége, en proie à la douleur la plus poignante et la plus imprévue.

Le grand écuyer écrivait au roi une lettre à genoux, dans laquelle il implorait sa grâce avec les termes les plus lâches et les plus offensants pour moi. Notre union, disait-il, n'avait rien de sérieux. Il se mettait aux ordres de Louis XIII, affirmant qu'il désavouerait des liens contractés en quelque sorte par surprise. Cette lettre de Cinq-Mars ajoutait le mensonge à la bassesse. Ainsi j'avais abusé de l'inexpérience d'un jeune homme; je résistais, et il s'était vu dans l'obligation de céder à toutes mes exigences, à tous mes caprices.

Trois fois je relus cet odieux écrit.

Mon cœur ne battait plus, la foudre venait de tomber sur ma tête.

— A présent, vous signerez, j'espère? me dit Richelieu sur le ton de la compassion. Malheureuse femme! Vous êtes à plaindre! Je tenais à vous épargner ce désespoir.

Je me redressai d'un bond et je m'élançai vers lui.

— De la pitié! m'écriai-je, qui vous en demande?.. Tout cela est le résultat de votre hypocrisie et de vos manœuvres. Ceux qui vous approchent se gâtent et se corrompent. Un ange auprès de vous deviendrait démon... Vite une plume!

Je signai d'une main furieuse, et le cardinal me dit :

— Voici le collier, chère belle, ainsi que le mandat sur le Trésor.

— Non! non!.. gardez vos honteux bienfaits; ils ne saliront pas mes mains, et ma générosité surpassera la vôtre... Je n'accepte rien de vous, c'est moi qui veux vous donner!

Je lui parlais sous le visage, les dents serrées et les lèvres frémissantes. Un feu sombre jaillissait de ma paupière.

Il eut peur.

— Marion, murmura-t-il, calme-toi... Ah! les hommes, ils sont tous les mêmes!

— N'est-ce pas? lui dis-je au milieu d'un rire saccadé : le cœur de M. de Cinq-Mars est comme celui de beaucoup d'autres, un fôyer de perfidies, de mensonges et de ruses; mais je ne suis pas la seule victime du traître... D'un mot, je puis me venger, et je me venge... Cinq-Mars conspire contre vous!

— Hein?.. qu'oses-tu dire? cria Richelieu, jetant ses couvertures et quittant son lit de repos pour se dresser devant moi.

La surprise et l'épouvante lui rendaient toutes ses forces.

— Parle! tu es bien sûre de ce que tu avances?.. Oui, tu ne mens jamais. Lui! Cinq-Mars, conspirer contre moi!.. C'est un double crime... Mais parle, parle donc!

— Allons, monseigneur, de l'énergie! Mettez-vous à la recherche de ce nouveau complot... Frappez le coupable!.. L'oserez-vous, dites, l'oserez-vous?

Un laquais parut au seuil de la chambre et annonça :

— « Monsieur le grand écuyer! »

L'Éminence bondit, je reculai de stupeur.

En même temps la portière s'écartait pour livrer passage à celui dont on avait prononcé le nom.

C'était Cinq-Mars lui-même en habit de voyage.

Il m'aperçut, et sans prendre le temps de saluer le cardinal, il vint promptement à moi.

Je me sentis pressée dans ses bras.

— Chère Marion! ma femme! s'écria-t-il. J'arrive enfin!.. Le roi s'est laissé fléchir, et ma mère accepte mes raisons, elle ne crie plus au scandale. Tout cet orage s'est fondu en pluie. Rassure-toi, cher ange, nous n'avons plus rien à craindre de la foudre. Mais comme tu es pâle!.. Est-ce la surprise?.. Ah! je devine,

M. le cardinal était en train de te tourmenter? Il te faisait des sermons, il t'engageait à rompre? En vérité, monseigneur, c'est trop aimable à vous de prendre à ma famille un intérêt si constant; je vous en ai, sur ma parole, beaucoup de gratitude... Toutefois, ne chagrinez plus ma femme, c'est entièrement inutile, et le roi vous le dira lui-même... Oui, je viens de le voir au débotté; il a voulu m'embrasser sur l'heure et ne m'a pas permis de changer de toilette. J'ai pensé, monsieur le cardinal, trouver ici la même indulgence qu'au Louvre, et je suis accouru vous saluer au plus vite.

— C'est bien, je vous en remercie, dit Richelieu.

Il dominait déjà son trouble.

Quant à moi, je ne savais plus si je veillais ou si j'étais sous l'empire d'un songe.

— Le roi, ma chère, le roi! disait Henri en me caressant de nouveau, mais il a été plus amical et plus gracieux que jamais! il m'a presque demandé pardon de cette comédie d'exil, et j'ai su par lui que monsieur le cardinal en était la cause... C'est une légère trahison de votre part, monseigneur!.. Fort heureusement, du château d'Effiat, je me suis empressé d'écrire à Louis XIII et de lui révéler mon espoir d'être père. Il a compris ce bonheur, la maréchale a pleuré d'attendrissement... Mon Dieu, c'était bien simple, il fallait s'entendre!

Je m'approchai du cardinal.

— Alors, que me disiez-vous, monsieur?

— Je ne vous ai rien dit, madame... et vous ne m'avez rien dit.

— Pardonnez-moi... Je veux une explication, sur-le-champ, devant mon époux.

— Mais enfin... C'est un tort... A quoi cela servira-t-il? balbutia Richelieu, déconcerté pour la première fois de sa vie peut-être.

Il reprit sur la table la prétendue lettre de Cinq-Mars et la froissa dans ses mains d'un air d'indifférence.

Je le suivais de l'œil et j'épiais tous ses gestes.

Henri nous regardait l'un et l'autre avec étonnement.

— Figurez-vous, lui dit le cardinal... Oh! la chose a peu de gravité!.. Dans la persuasion que ni le roi ni votre mère ne consentiraient à ce mariage, il me semblait utile... Oui, j'avais imaginé une petite ruse... Mais à quoi bon revenir là-dessus? Tout s'arrange, et, comme vous le dites fort bien, il fallait s'entendre.

A ces mots, il fit un pas vers l'âtre et jeta la lettre dans le brasier.

J'avais prévu l'action.

M'élançant, prompte comme l'éclair, je sauvai l'écrit des flammes.

— Tiens, lis! criai-je en le tendant à Cinq-Mars.

Et je me plaçai entre lui et le cardinal. Puis, défiant ce dernier du regard et de la voix :

— Oserez-vous recourir encore à la violence?.. Essayez, monseigneur!

— Juste ciel!.. murmura Cinq-Mars pétrifié, c'est l'œuvre d'un faussaire.

— Oui... cet homme a tous les vices et tous les crimes à ses ordres! ton écriture est imitée avec une adresse infernale. Il m'a saisi le cœur à deux mains et il me l'a broyé, comprends-tu?.. pour me faire croire à une trahison. La tête m'a tourné, j'ai eu le délire, et des idées de vengeance m'ont traversé l'âme... Mais c'est faux, monsieur le cardinal, c'est faux!.. Vous m'avez menti vingt fois, j'ai bien pu mentir à mon tour!

— Sans doute, dit Richelieu, sans doute : nous nous sommes trompés mutuellement... Mon Dieu, le plus court est de renoncer à toute espèce de lutte... Allons, Henri, la paix! oublions ces sottises. Je ne sais pas, du reste, pourquoi Louis XIII et moi, nous sommes allés nous jeter au milieu de cette intrigue. On est toujours battu avec les femmes, n'est-il pas vrai, Marion?.. Hé! hé! ce n'est pas d'aujourd'hui que vous m'en donnez la preuve...

Il riait; mais quel rire!

Cinq-Mars avait relu deux fois la lettre maudite. Je le voyais pâle et frémissant; la colère lui grondait dans le cœur.

— Son Éminence a raison, m'écriai-je; oublions tout; rien n'a été fait, rien n'a été dit!

Je prenais, en parlant, l'acte au bas duquel j'avais apposé ma signature, je le déchirais et j'en jetais les morceaux dans l'âtre.

— C'est très-bien, Marion, dit le cardinal. Suivez son exemple, Henri, et brûlez la lettre.

— Non, m'écriai-je, non! cet écrit a une tout autre importance : il servira plus tard, avec certains détails que je possède, à garantir notre sûreté réciproque... Henri, je te défends de le rendre!

Cinq-Mars plia la lettre et la glissa dans son pourpoint.

— Alors, monsieur, dit froidement le cardinal, vous demandez la guerre?

— La guerre, soit, s'écria le grand écuyer; je l'accepte avec toutes ses conséquences, et je vous la ferai sans scrupule et sans remords. Qu'étais-je entre vos mains? Un instrument d'égoïsme, un jouet. Vous n'avez eu d'autre intention que celle de m'avilir... Et je vous devrais de la reconnaissance? Je vous dois au contraire toute ma haine, car vous avez voulu briser et flétrir la plus chère affection de ma vie. Ainsi donc, monsieur le cardinal, prenez vos mesures, je prendrai les miennes!.. Au revoir!

Il se couvrit fièrement, toisa l'Éminence du haut en bas, et nous sortîmes ensemble.

Un instant après, nous étions dans son carrosse, où de Thou l'attendait. La présence du jeune conseiller ne comprima pas l'élan de ma douleur.

— Oh! pardonne-moi! m'écriai-je, en tombant dans les bras de Cinq-Mars.

— Marion!.. pauvre amie!.. toute autre à votre place fût tombée dans ce piége odieux... C'est une leçon pour l'avenir. Tu n'avais pas tort, Auguste : on ne doit jamais rien confier à la femme la plus dévouée, la plus fidèle et la plus aimante. Voilà le cardinal et ses espions à notre piste. Eh! tant mieux, au fait, il se

défendra! Nos attaques en auront plus d'énergie, et le triomphe sera plus éclatant. Ruser avec lui? non; portons nos coups en face... A l'œuvre, Auguste, à l'œuvre!.. Il faut en délivrer le royaume. Si la fortune trahit nos efforts, si le ciel est pour cet homme, il nous restera la gloire d'avoir tenté la délivrance. Ensemble nous aurons combattu, nous mourrons ensemble!

— Oui, mon ami, notre mort sera glorieuse et sainte, répondit solennellement le jeune magistrat.

Ils se pressèrent la main.

— Toi, mourir! m'écriai-je au milieu de mes sanglots. Henri, chasse une pareille crainte... Richelieu n'osera pas.

— Deux têtes de plus, ma chère, ce n'est rien pour lui.

— Il n'osera pas, te dis-je!

— Allons, tu es loin de le connaître... De grâce, apaise-toi!.. De pareilles émotions sont dangereuses, en ce moment surtout. Va, nous ferons notre possible pour ne pas lui laisser la victoire. Auguste et moi, nous serons bien aussi habiles que cet homme. Si tu me vois rarement d'ici à quelques semaines, ne sois point inquiète, montre un peu d'indulgence. J'excuse ta révélation irréfléchie au cardinal; mais cela même est une raison pour ne pas m'endormir. La situation est grave et ma vie est précieuse.

Hélas! chacune de ses paroles renfermait un reproche de mon crime!..

Car c'est un crime que j'ai commis, je m'en accuse, je le pleure, je le pleurerai jusqu'à la fin de mes jours. Oui, j'ai donné l'éveil au cardinal; il n'avait point de défiance, et sans ma crédulité fatale, sans ma dénonciation indigne, le pays en eût été délivré peut-être. Je connaissais le ministre : avec lui je ne devais croire à rien, même à l'évidence.

Cinq-Mars! Henri! mon époux!.. ombre chère et sainte!.. pardonne-moi, pardonne-moi! . . . .

. . . .

. . . .

IV

M. de Thou, comme je l'ai déjà laissé pressentir, avait été l'instigateur du complot.

En essayant de renverser Richelieu, il croyait sincèrement faire acte de justice et de nationalité. Son âme généreuse repoussait tous les moyens dont lui ou Cinq-Mars eussent pu rougir. Il renonçait énergiquement à toute espèce de pacte avec les ennemis du royaume et voulait abattre le ministre par la seule influence du grand écuyer.

Ses raisonnements calmes et droits produisaient une forte impression sur l'esprit de Cinq-Mars.

De Thou avait emmené avec lui au château d'Effiat Frédéric de la Tour-d'Auvergne, duc de Bouillon, et Louis d'Astarac, marquis de Fontrailles. Ils trouvèrent l'exilé en proie à une exaspération violente. Henri accepta dans tous ses détails le plan de la conjuration.

Le moment semblait propice.

Richelieu s'occupait alors de la révolte de Soissons, ce même seigneur qu'il avait espéré marier à sa nièce. Le refus injurieux et vingt fois répété du comte l'ayant exposé à la haine la plus implacable de l'Éminence, il s'était enfui de la cour et levait des troupes, afin de soutenir sa rébellion à main armée, comme autrefois Montmorency dans le Languedoc.

Obligé de se défendre du côté des Ardennes, le ministre devait nécessairement avoir l'œil beaucoup moins ouvert sur les tentatives de Cinq-Mars et de ses complices.

Il fut résolu d'abord que le grand écuyer s'occuperait de faire sa paix avec le roi.

Désirant concilier tout ensemble les intérêts de la conjuration et ceux de son cœur, il écrivit à Louis XIII une lettre bien différente de celle que m'avait montrée Richelieu. Dans cette lettre, Henri parlait de notre hymen comme de la chose la plus grave et la plus loyale. Il dépeignait délicieusement son espérance de paternité, espérance menteuse, au moyen de laquelle je voulais regagner son amour, et qui devint par la suite un de mes plus cuisants remords.

Sans ce rayon de bonheur que je fis luire à ses yeux, Henri n'aurait pas conspiré peut-être; du moins les choses ne se fusent pas envenimées ainsi, et il eût reculé devant une rupture complète avec Richelieu. J'aurais été sacrifiée, oui, sans doute; mais j'aimais trop Cinq-Mars pour exposer ses jours.

La fatalité changeait mes moindres fautes en crimes.

Séparé de M. le Grand, le roi avait essuyé bientôt les attaques de l'ennui, de sorte que le message du jeune homme le trouva pleinement disposé à la réconciliation. Il manda la maréchale, à l'insu du ministre, pour lui montrer la lettre de son fils.

Louis XIII et madame d'Effiat pleurèrent ensemble et résolurent de ne pas nous désespérer davantage.

Toujours sans prévenir Richelieu, on dépêcha un courrier, por-

tant l'ordre à Cinq-Mars de reparaître à la cour, ce qui explique l'apparition soudaine de Henri aux yeux de l'Éminence et aux miens.

A dater de cette époque, le roi se vit placé entre un ministre, dont il n'avait pas le courage de se défaire, et un favori jeune, ardent, impétueux, exprimant devant tous son antipathie profonde pour le cardinal.

Avec sa faiblesse habituelle, Louis XIII donnait raison à Cinq-Mars, quand Richelieu n'était pas là, et, réciproquement, il approuvait les plaintes du ministre en l'absence du grand écuyer. Il résultait de cette conduite absurde que Henri, se croyant sûr de l'approbation royale, conspirait à ciel ouvert et sous les yeux de tous.

On sonda Gaston, qui était de tous les complots.

Il parut enchanté des projets de Cinq-Mars. Bientôt même il alla plus loin que le chef de la conjuration, en proposant de conclure un traité avec l'Espagne.

Monsieur déclara ce dernier point nécessaire. Il fallait, disait-il, prendre le cardinal entre deux feux. Bouillon s'engageait à ouvrir au comte de Soissons la principauté de Sedan, et tandis que ce dernier combattrait les troupes royales dans les Ardennes, on appellerait sur les frontières du Midi une armée espagnole.

Tous les moyens semblaient honorables pour écraser le despotisme de Richelieu.

Néanmoins on cacha ce projet au jeune conseiller, dont les scrupules étaient connus, et Cinq-Mars lui-même supplia Monsieur d'en retarder l'exécution, jurant de réussir sans avoir recours à ce moyen extrême.

Sa faveur augmentait chaque jour. On patienta.

Je voyais Henri plus souvent qu'il ne me l'avait fait espérer d'abord. Il entrait avec moi dans fort peu de détails et se contentait de me dire : « Nous vaincrons ! » J'étais heureuse, j'oubliais tout, et la joie régnait dans mon hôtel. Presque chaque soir

j'avais des réunions brillantes. Le secret de mon mariage commençait à être connu de bien des personnes, et je permettais à mes intimes de m'appeler tout haut *madame la marquise*. Je ne daignais plus recourir à la moindre précaution. Mon cercle était franchement anti-cardinaliste, et Dieu sait comme Richelieu prêtait alors le flanc à nos sarcasmes.

Le théâtre élevé par ses ordres dans son palais venait d'être complétement achevé. Il coûtait trois cent mille écus.

C'était une chose bizarre que cet homme malade, bourrelé de soucis politiques, obligé de combattre pied à pied pour défendre sa puissance, et trouvant encore moyen de satisfaire un amour-propre absurde, inouï, de se livrer à une extravagance sans nom, de vouloir, en un mot, ajouter à sa gloire de ministre la gloire des lettres.

Depuis longtemps déjà, Saint-Sorlin était de retour d'Allemagne. J'avais à peine entrevu mon pauvre poëte.

Obligé de travailler sans cesse et de consacrer ses rimes à la tragédie de l'Éminence, il se montrait fort ennuyé de son emploi. Vainement il sollicitait du repos, le cardinal connaissait tout le prix de cette muse exercée, la retenait captive et se gardait de la mettre à la retraite.

Saint-Sorlin avait beaucoup vieilli. Les cheveux blanchissent, même sous les lauriers poétiques, et surtout en compagnie d'un homme de l'espèce de Richelieu.

Mais, le jour de la représentation de *Mirame*, le secrétaire m'arriva tout joyeux et rajeuni de vingt ans. Il espérait que le public, en sifflant la pièce, ferait justice des prétentions littéraires de l'Éminence.

Il m'apportait une loge.

Une demi-heure après, j'avais fait toilette et nous courions prendre Ninon. Elle venait tout récemment d'abandonner la rue des Tournelles pour le faubourg Saint-Germain, sous prétexte que les amoureux y étaient de meilleure souche.

Effectivement, elle avait alors le jeune duc d'Enghien, qu'elle appelait son *héros* et à qui elle prédisait les succès les plus éclatants en amour et en guerre.

Agé de vingt ans à peine, le duc d'Enghien jouissait d'une belle renommée de courage, et l'on aurait pu lui confier déjà le commandement d'une armée, tant il possédait à fond la science militaire.

Ninon en était orgueilleuse; elle l'aimait comme une folle.

Tous les deux montèrent dans mon carrosse; bientôt nous fûmes au nouveau théâtre.

La salle regorgeait de spectateurs. Toute la cour se trouvait là, partageant la curiosité générale. Sa Majesté était dans une loge, à droite de la scène. Mon époux s'appuyait sur le siége du roi. Cinq-mars me fit un léger signe de tête et eut l'air très-flatté de me voir en compagnie d'un prince du sang.

Tout au fond d'une loge voisine, on distinguait quelque chose de rouge, surmonté d'une face blême.

C'était le cardinal.

Ses domestiques l'avaient apporté, dans un fauteuil à roulettes, par une galerie communiquant de l'intérieur du palais au théâtre.

Tous les yeux se tournaient vers cette loge. Chacun savait l'intérêt particulier que l'Éminence prenait à la pièce. On clabaudait en tapinois, on apprenait à ses voisins le nom de l'auteur, et tous ces mystérieux bavardages semblaient de fort mauvais augure, bien que la salle fût remplie aux trois quarts d'applaudisseurs à la solde du ministre.

On avait laissé le parterre au véritable public.

Il était là, représenté par trois cents hommes, sombres et graves. Tous avaient payé leur place et attendaient.

Richelieu se pencha pour examiner cette masse noire et immobile. Sa figure se couvrit d'une teinte plus livide encore. Il voyait des juges qu'il ne pouvait corrompre, et sa peur était évidente. Il eût payé bien cher un applaudissement de cet aréopage impassible.

Saint-Sorlin se dissimulait de son mieux dans le coin le plus reculé de la loge. Il ne voulait pas être aperçu, et tenait à rester éloigné des parages où l'admiration était de commande.

En attendant le lever du rideau, le duc d'Enghien questionna le secrétaire.

— On dit, monsieur, que cet imbécile de cardinal est jaloux de Corneille, au point d'en perdre le repos?

— C'est vrai, monseigneur, il croit l'emporter de beaucoup sur le poëte rouennais. Ce soir, il va faire en sorte de vous prouver sa supériorité d'une manière irréfragable.

— Mais vous avez travaillé à cette pièce?

— Oui, dans le sens indiqué par Richelieu : en conséquence, mon travail ne l'a pas rendue meilleure. Le cardinal m'a imposé ses pensées, même les moins acceptables. Il m'a fallu jeter cela dans un moule qu'il me tenait tout prêt. Nous avons eu huit jours de querelles pour un mot d'une trivialité révoltante; il l'a remplacé par un mot plus trivial encore. Chaque matin je trouvais ses élucubrations de la veille écrites sur des feuilles volantes avec des ratures à n'en plus finir. On eût dit d'un parchemin hiéroglyphique... Et quelle ignorance de la grammaire! quelle poésie! quelle versification!.. Il y avait de quoi désespérer le neuf muses et les forcer de se voiler la face. Je me bornais à corriger les fautes d'orthographe, à mettre le nombre et la césure. Enfin, monseigneur, j'ai habillé tant bien que mal un enfant hideux, contourné, mal bâti. Cet enfant est de l'Éminence : qu'il vive ou qu'il meure, je n'y réclame rien.

— Mais quel est le sujet de la pièce?

— Il n'y a point de sujet. C'est une manière de satire dialoguée, une diatribe pitoyable et de mauvais goût contre Anne d'Autriche. Elle ne s'attend pas, la pauvre reine, à ce coup de boutoir! Heureusement Richelieu, malgré tous ses efforts, n'a pu rendre l'allégorie transparente; elle est entourée des plus épaisses ténèbres... Personne n'y verra goutte.

— Attaquer la reine, voilà bien le comble de l'impudence! dit le jeune duc; il veut se venger des mépris qu'on lui a témoignés constamment.

— Je le crois.

— Et selon vous, monsieur, le public sifflera cette pièce?

— Il est impossible qu'il se prive de ce plaisir. C'est une abomination littéraire.

A ces mots le rideau se leva. Chacun se tut et prêta l'oreille.

On ne comprit rien au premier acte. C'était un entortillage bizarre, un pathos ridicule, un amphigouri du premier ordre, le tout semé de vers plats et rampants, qui ne donnaient aucune impulsion au dialogue et ressemblaient à des chevaux éreintés, incapables de traîner un char.

Cependant les bravos gagés retentirent.

Mais le parterre demeura sombre et immobile, ne bougeant pas, écoutant toujours.

Aux actes suivants, il conserva la même attitude, en sorte que l'enthousiasme factice tomba graduellement, comme si cette mer de glace eût refroidi tous les cœurs.

Puis soudain, au milieu du silence, un coup de sifflet, un seul, mais aigu, perçant, terrible, résonna dans la salle, et cette masse, jusqu'alors muette et sans mouvement, se leva pour crier tout d'une voix :

— « Le Cid! le Cid! »

Richelieu bondit dans sa loge.

Il jeta sur le public un effroyable regard. On l'aurait pris pour un spectre, si cet éclair, qui jaillit de ses yeux, n'était venu éclairer sa face de cadavre.

On eut peur dans les loges.

Les bravos recommencèrent plus ardents et plus frénétiques; mais la blessure était faite, mais la sentence était rendue. Après cette démonstration rapide, solennelle, formidable, le parterre redevint immobile et silencieux.

Il avait vengé Corneille.

Quatre valets, soulevant le fauteuil à roulettes, remportèrent dans les appartements sa gracieuse Éminence, à tout jamais guérie de la passion d'écrire.

Ce soir-là, chacun put remarquer pour la première fois aux côtés du ministre un prélat italien, qui semblait lui faire une cour assidue et donnait lui-même le signal des applaudissements. C'était monseigneur *Julio Mazarini*, un fin renard, très-occupé, disait-on, à compter les pulsations de l'artère du cardinal et à calculer l'heure précise où il recueillerait son héritage.

Le succès plus que douteux de la représentation de *Mirame* ne pouvait être compensé par les flatteries accordées d'autre part à l'Éminence. Elle eut bien longtemps devant les yeux cette masse noire du parterre, protestant et jugeant en dépit de tous.

On avait osé le sifffler, lui, le cardinal-ministre!

Ce fut sur le poëte de Rouen que tomba sa vengeance. On proposait ce dernier pour l'Académie, où se trouvaient alors deux fauteuils vacants : Richelieu fit nommer à sa place Bezons et Virelade, êtres ineptes et ridicules, la sottise incarnée, le jouet des salons, bernés et raillés sans cesse par la société parisienne.

Cela vous apprendra, monsieur Pierre Corneille, à faire *le Cid!*

Mais Richelieu fut obligé bientôt de laisser là tous ses rêves de gloire tragique et toutes ses rancunes littéraires, pour s'occuper de son trône de puissance, auquel de hardis lutteurs osaient porter la hache. Trouvant que c'était beaucoup trop d'avoir à se défendre à la fois à la cour et en province, il résolut de ne garder aucune mesure et de frapper sans merci.

Les arrêts judiciaires marchaient trop lentement à son gré; d'ailleurs, ils ne pouvaient atteindre des hommes environnés de troupes et tenant la campagne.

Richelieu, dans ces occasions, avait des moyens expéditifs pour se débarrasser d'un ennemi. On a déjà vu qu'il ne reculait pas devant la logique du meurtre.

Un soir, Laffemas, envoyé à Sedan, comme député extraordinaire, vint annoncer que les troupes, destinées à comprimer la révolte des Ardennes, avaient été battues à Marfée.

Il se trouvait là du monde.

Le cardinal regarda le chef de police, et dit froidement :

— « Un grand malheur pour le roi ! »

Or, il semblait attendre autre chose de Laffemas, qui ajouta :

— J'ai le regret d'annoncer, en outre, à votre Éminence, que le comte de Soissons a été tué dans cette bataille.

Aussitôt le ministre de se lever, rayonnant, et de s'écrier :

— « Un grand bonheur pour moi !.. Oui, messieurs, c'était un de mes ennemis mortels... Vous le voyez, Dieu se charge de les punir, quand je ne prends pas ce soin moi-même. Priez pour le repos de l'âme du comte, et n'oubliez pas M. de Saint-Preuil, un autre de mes ennemis : il sera, ce soir même, décapité à Amiens ! »

Richelieu parlait de la sorte en présence de vingt seigneurs, auxquels il donna le frisson.

Trois jours après, on était instruit de la véritable cause du voyage de Laffemas. Il avait été à Sedan pour gagner un des gendarmes habitués à suivre le comte. Ce gendarme, gorgé d'or, se laissa séduire et tua Soissons d'un coup de pistolet à bout portant, sans que le trouble de la mêlée permît aux gentilshommes du prince de châtier cet acte odieux.

Quant à Saint-Preuil, c'était un honnête et loyal militaire, bon serviteur du roi.

Mais le ministre, à qui il avait enlevé le cœur de madame de Chaulnes, lui portait une haine mortelle. Saint-Preuil fut accusé d'intelligence secrète avec le comte de Soissons. Il n'y eut pas de preuves, et le malheureux fut condamné sous les prétextes les plus pitoyables.

Ce nouveau meurtre juridique épouvanta la cour entière.

Le cardinal pensait ainsi arriver à son but, car tous ses actes tendaient alors à inspirer de la terreur aux complices de Cinq-

Mars. Il savait que le grand écuyer tenait parole et lui faisait hardiment la guerre. Mais quels étaient les véritables desseins de Henri? par quelles ressources espérait-il arriver au succès? Voilà ce que le ministre ignorait complétement. Le complot se tramait, cette fois, dans des régions trop hautes pour que ses espions allassent l'y chercher.

Cinq-Mars et tous les seigneurs dévoués à sa cause conspiraient dans la chambre du roi, devant le roi lui-même.

On disait à Louis XIII qu'on voulait renverser Richelieu, et le roi ne défendait rien, n'empêchait rien.

Le cardinal était aux abois.

Ses derniers actes de rigueur barbare effrayaient tout le monde, excepté cette noble et courageuse jeunesse liguée contre lui. Du reste, sa disgrâce paraissait imminente. Le visage du maître devenait sombre. Il ne craignait même pas de lui faire des affronts devant le grand écuyer, tant enfin que Richelieu se mit à éclater un jour et à chercher querelle au favori dans l'appartement du roi.

Il reprocha vivement à Cinq-Mars d'efféminer Louis XIII, de l'occuper sans cesse aux passe-temps les plus frivoles et de lui faire négliger le soin de sa gloire.

— Sire, cria-t-il, vous m'avez promis de venir soumettre avec moi la capitale de la Catalogne, et je vous somme aujourd'hui d'accomplir votre parole royale! Il ne vous appartient pas de dresser des faucons, de tuer des oiseaux et de courre le lièvre... Laissez toutes ces belles occupations aux muguets de la cour. Votre place est au siége des villes, à la tête de vos armées!... Oui, Sire, ne l'oubliez pas!

Cette hardiesse de langage réussissait toujours à l'Éminence dans les cas difficiles.

Le roi rougit, balbutia, ne fit aucune réponse directe et s'efforça de réconcilier les deux ennemis. Mais Cinq-Mars, comme autrefois la reine-mère, n'était pas maître de conserver du calme et s'emportait en injures violentes contre le ministre.

— Monsieur, dit froidement celui-ci, je ne m'étonne pas que vous détourniez le roi de la guerre. Vous avez une médiocre renommée de courage..... Au siége d'Arras, vous commandiez les volontaires, et l'on vous a vu fuir.

— Indigne menteur! cria le jeune homme.

Et il leva la main à la hauteur de la joue du cardinal.

Heureusement, Louis XIII s'élança pour retenir le favori, sans quoi Richelieu aurait reçu l'outrage le plus sanglant et le mieux mérité.

Il quitta la chambre, jetant à Cinq-Mars un de ces regards qui, chez lui, étaient des messagers de mort. Le roi reçut, une heure après, une longue lettre, dans laquelle Richelieu demandait formellement la permission de se démettre du ministère, reprochant au prince de n'avoir plus la même bienveillance à son égard et de le laisser outrager sous ses yeux. Outre ces raisons, le cardinal faisait valoir la nécessité du repos pour sa santé compromise.

Avec le caractère du roi l'effet d'une pareille lettre était certain.

Louis XIII frémit, en songeant qu'il allait avoir sur les bras tout le fardeau des affaires. Il gronda Cinq-Mars, lui reprocha de le jeter dans des embarras inextricables, et promit au cardinal de se rendre immédiatement en Catalogne avec toute sa cour.

C'était une victoire.

Une fois occupé des travaux du siége, le roi sera circonvenu sans cesse par le ministre et ses agents; il n'y aura plus la moindre partie de plaisir, et Richelieu trouvera moyen de se rendre indispensable. Les conjurés étaient à leur tour aux abois.

Ils se réunirent chez Gaston, la veille même du départ pour Perpignan, et le plus grand nombre d'entre eux s'écrièrent que tout était perdu si l'on ne tuait le cardinal.

A cette proposition, de Thou se leva.

— « Messieurs, dit-il, je me retire! Vous parlez de vous engager dans la voie du meurtre, notre cause cesse d'être honorable et sainte. Toutes les lois divines et humaines vous défendent de

tuer Richelieu et de chercher à l'abattre autrement que par la volonté du prince. Nous tombons au rang des conjurés vulgaires. Le roi, messieurs, c'est la puissance; le roi, c'est le devoir! Puisque le cardinal est arrivé par l'intrigue et la ruse, renversez-le par l'intrigue et la ruse; mais pas de sang, pour Dieu! pas de sang! Vous feriez plaindre cet homme, et vous garderiez au front une tache ineffaçable. Que Cinq-Mars accompagne la cour à Perpignan, qu'il s'efforce de conserver la faveur. Pourquoi se hâter? Pourquoi combattre le crime par le crime? Ne voyez-vous pas agir la main de Dieu? La maladie est là, prête à frapper avant vous peut-être, et la tombe s'entr'ouvre pour le ministre... Patience! patience! »

Il eut beaucoup de peine à les détourner de leur dessein.

Le grand-écuyer lui-même, encore sous l'influence de sa dernière querelle et certain de ne jamais surmonter les irrésolutions du roi, ne repoussait plus les conseils de la violence.

Il vint m'annoncer son départ.

Une sombre mélancolie couvrait son beau visage. Néanmoins, il m'affirma que le complot n'avait rien perdu de ses espérances; mais je ne pouvais le croire. Au moment des adieux mon cœur se serra; je vis comme un nuage de sang glisser devant ma paupière.

— Oh! reste, reste avec moi, Henri! m'écriai-je, en l'entourant de mes bras avec désespoir.

Mais il combattit ce pressentiment, et je dus le laisser partir.

Toute la cour prit le chemin du Roussillon.

Le cardinal, malade, se faisait porter en litière. Henri accompagnait le roi avec Fontrailles, le plus ardent de tous ses complices, le plus capable de lui donner de dangereux conseils. De Perpignan, les lettres devaient être envoyées à Monsieur par des courriers, et Gaston se chargeait de les communiquer ensuite à Bouillon, qui, de sa principauté de Sedan, chauffait la révolte des Ardennes. Après l'assassinat du général en chef, le maréchal de Châtillon avait pris le commandement de l'armée rebelle.

Anne d'Autriche n'avait pas suivi la cour et devait seulement la rejoindre quelques semaines plus tard. La santé du Dauphin inspirait de l'inquiétude; on craignait de le faire voyager pendant le mois d'avril, ordinairement pluvieux.

Revenant de Saint-Germain à Paris, huit jours après le départ de Louis XIII et de Cinq-Mars, la reine me fit aussitôt demander.

Nous n'avions eu depuis longtemps aucune apparence de relations ensemble. Elle souffrait bien assez des déboires et des avanies odieuses qui lui venaient du ministre, sans les augmenter encore, en témoignant de l'intérêt à ceux qu'il avait en haine.

L'excellente princesse daigna s'excuser de n'avoir pas pris la défense de mes amours avec Cinq-Mars.

— Ah! ma pauvre Marion, dit-elle, je ne suis reine que de nom, comme de son côté mon époux n'est roi qu'en peinture! Le cardinal est tout. Pour moi, le meilleur moyen de desservir mes amis est de vouloir leur être utile.

Je lui baisai les mains, en la remerciant des témoignages affectueux qu'elle me prodiguait.

Pour le moment je la retrouvais presque libre, sauf les espions laissés autour d'elle par le ministre; mais ils ne pouvaient pénétrer au fond des petits appartements, où la bonne reine reprit ses soirées intimes.

Là je vis pour la première fois Marie de Gonzague, ma noble et belle rivale.

Richelieu n'avait pas manqué de l'instruire de mon union avec Cinq-Mars. Ce moyen de se venger des mépris et de la résistance de la princesse avait trop d'analogie avec sa perfide nature, pour qu'il ne le mît pas en œuvre.

Marie était petite, brune, et d'une physionomie très-intéressante.

Ne sachant rien de ce qui s'était passé, la reine nous présenta l'une à l'autre. Mademoiselle de Gonzague, au premier coup d'œil jeté sur moi, vit que je savais son amour. Elle ne fut pas maîtresse de son émotion; des larmes glissèrent le long de ses joues.

— Eh! mais pourquoi pleures-tu, ma chère enfant? lui dit la reine surprise.

— Il est fâcheux, dis-je, que ma présence puisse être désagréable à mademoiselle, en lui rappelant soit d'amers souvenirs, soit d'impossibles espérances.

Cette phrase sèche et dure acheva de briser le cœur de Marie de Gonzague.

Elle éclatait en sanglots.

— Voyons, dit la reine, m'expliquera-t-on ce mystère?

— Oh! rien de plus facile! cria tout-à-coup un petit tourbillon de satin rose, accourant se jeter au milieu de nous; puisque vous le désirez, madame, je vais vous le dire.

C'était la fille de Gaston, mademoiselle de Montpensier, qui avait treize ans alors.

— Parle, mon enfant, lui dit Anne d'Autriche.

— Eh bien! elle aime M. de Cinq-Mars.

— Oh! quelle imposture! s'écria Marie de Gonzague, en joignant les mains avec terreur.

Mademoiselle se redressa d'un air hautain et résolu.

— Imposture! cria-t-elle, imposture!.. Alors il ne fallait pas laisser tomber dans les appartements cette lettre que vous lui écrivez.

— Chut! fit la reine, arrachant le papier des mains de l'étourdie.

— Madame, au nom du ciel, permettez-moi de me retirer! s'écria Marie de Gonzague au milieu de ses sanglots.

J'étais saisie de stupeur.

Elle écrivait à Cinq-Mars, elle savait où lui écrire!

La reine vit le feu de la colère m'animer le visage. Elle fit un signe, et mademoiselle de Montpensier, toute confuse de l'effet produit par son indiscrétion, sortit de l'appartement avec plusieurs autres dames qui étaient présentes. Lorsque nous fûmes seules, Marie de Gonzague essuya ses larmes et dit à la reine avec une résolution subite :

— Votre Majesté peut donner cette lettre à madame de Cinq-Mars.

— Quoi! ma bonne Marie, vous saviez...

— M. de Richelieu m'a tout appris, répondit-elle. Je balançais, hier, si j'irais trouver madame ou si j'écrirais à son époux. La timidité, la crainte m'ont retenue. Dans mon indécision, je gardais cette lettre; elle aura glissé de la poche de ma robe. Mais enfin suis-je donc coupable? Je ne crois pas mériter le blâme si je conserve pour M. de Cinq-Mars une amitié de sœur. Le danger qu'il court en ce moment est l'excuse de ma conduite.

— Un danger!.. ciel!.. expliquez-vous! m'écriai-je, oubliant la jalousie pour revenir au pressentiment fatal, dont j'avais été agitée à l'heure de la séparation.

— Oui, madame, un danger terrible, reprit Marie de Gonzague : on le pousse à faire un traité avec l'Espagne.

— Qui vous l'a dit? murmura la reine épouvantée.

— C'est Monsieur.

Je sentis mes genoux se dérober sous moi. Anne d'Autriche avança le bras pour me soutenir.

— Henri! miséricorde!.. Oh! sauvez-le, madame, il est perdu!

— Voyons, Marie... tu dois avoir d'autres détails? demanda la reine palpitante.

Je pris, en sanglotant, les mains de la jeune fille et je la suppliai d'oublier celles de mes paroles qui lui avaient causé du chagrin. Elle parut sensible à cette marque de regret de ma part, et se jeta dans mes bras avec effusion.

— Oh! je vous le jure, s'écria-t-elle, Henri n'est et ne sera jamais pour moi qu'un frère.

Alors elle nous raconta les poursuites dont Gaston la rendait victime. Il avait essayé jadis de l'obtenir pour femme; depuis lors, il ne cessait de lui parler d'amour et de lui faire une multitude de confidences indiscrètes. Ce prince était d'une loquacité sans exemple. La linotte de madame des Loges finissait par être la linotte de



Allons, s'écria-t-il, c'est à moi de le sauver
ou de périr avec lui !

PUBLIÉ PAR GUSTAVE HAVARD IMPRIMÉ PAR SIMON RAÇ

tout le monde. Ainsi, la veille, sur les pelouses de Saint-Germain, il avait entretenu Marie de Gonzague du complot, l'initiant aux détails les plus mystérieux et lui racontant surtout que le marquis de Fontrailles devait, à son arrivée dans le Roussillon, franchir les Pyrénées, pour aller s'entendre avec Olivarez.

— J'écrivais donc à M. de Cinq-Mars de renoncer à ce projet coupable, ajouta la jeune fille. Mais où et comment lui envoyer une lettre?.. C'est la Providence qui vous amène.

— Grand Dieu! je suis aussi embarrassée que vous..... A quoi me résoudre?.. Irai-je le trouver au siége? Il m'a caché ses desseins, il ne voudra pas m'entendre.

— Le traité, dit Marie de Gonzague, a été décidé hors de la présence et sans l'assentiment de M. de Thou... Ce magistrat n'a pas quitté Paris.

— Oh! vous êtes un ange, m'écriai-je en l'embrassant; votre idée nous sauve! Cinq-Mars écoutera les représentations de son ami le plus cher. Il faut que M. de Thou parte aujourd'hui, sur l'heure!

La reine envoya dire au jeune conseiller de se rendre au Louvre.

Il arriva bientôt, et son saisissement fut terrible, aux révélations de Marie de Gonzague. Sa loyauté bien connue avait empêché ses complices de lui rien communiquer de leurs projets funestes. Auguste frémit du péril de Cinq-Mars. Je vis une larme soulever sa paupière.

— Allons, s'écria-t-il, c'est à moi de le sauver ou de périr avec lui!

Moins d'une heure après, il courait en poste sur le chemin du Roussillon.

Le reste de la soirée s'écoula pour nous à maudire l'homme qui réduisait à de telles extrémités la noblesse du royaume. Marie de Gonzague promit de nous tenir au courant des nouvelles confidences qu'elle recevrait de Gaston.

Quinze jours se passèrent, quinze jours de mortelles angoisses. Pas de lettres de Henri, pas de lettres de de Thou!

Monsieur continuait ses indiscrétions effrayantes. Il se croyait assuré de la victoire, et le cardinal, disait-il, ne pouvait échapper à la disgrâce. Richelieu tombé, lui Gaston dominerait exclusivement l'esprit de son frère et dirigerait le royaume. On ajoutait foi à ses fanfaronnades, il parlait avec l'assurance de la sottise.

La crainte et l'incertitude me rendirent souffrante. Depuis deux jours, je n'avais pu aller au Louvre et j'étais au lit avec la fièvre, lorsque Marie de Gonzague entra chez moi, le visage bouleversé, les yeux rouges de larmes.

Évidemment elle m'apportait l'annonce d'un malheur.

Fontrailles était de retour de Catalogne avec la signature d'Olivarez, et Cinq-Mars ayant pris copie du traité, venait d'envoyer l'original à Gaston. Le prince le montrait à qui voulait le voir. Ses nombreux confidents s'entretenaient sans gêne de la nouvelle et la propageaient partout. C'était inconcevable d'imprudence. Marie m'annonça qu'elle l'avait supplié, mais en vain, d'anéantir cet acte fatal. Pensant que j'aurais peut-être plus d'influence sur l'esprit de Monsieur, elle m'engageait à la suivre.

J'étais déjà levée.

Mes chevaux nous menèrent rapidement chez le prince, qui demeurait au Luxembourg.

A notre arrivée, il reconduisait sous le vestibule un homme dont l'aspect me glaça d'effroi. Je venais de reconnaître Laffemas, le chef de la police secrète, le second bourreau de Richelieu.

Il disait à Gaston :

— Recevez, monseigneur, tous mes compliments sur la résolution que vous avez prise... C'était le parti le plus sage, celui dicté par toutes les règles de la prudence, et M. le cardinal vous en tiendra compte.

Nous apercevant alors, le frère du roi pressa la main de l'espion et lui fit signe de garder le silence.

Laffemas me regarda.

Je le vis tressaillir. Il salua le prince et sortit au plus vite.

— Oh! monseigneur, qu'avez-vous à débattre avec un tel personnage? demandai-je toute frissonnante à Gaston.

— Je ne me trompe pas, murmura-t-il, c'est mademoiselle Delorme.

— C'est madame de Cinq-Mars, monseigneur.

Il me regarda; tous ses traits se décomposèrent.

— Vous ignoriez, je le vois, les nœuds qui m'unissent au grand écuyer? La princesse de Gonzague en était instruite, ajoutai-je en montrant Marie : elle a dû m'avertir de ce qui se passe, et vous devinez sans doute l'objet de ma visite.

— Entrez, mesdames, entrez, dit faiblement Gaston.

Il nous introduisit dans une pièce, où mademoiselle de Montpensier jouait avec un sapajou. Elle vint se jeter dans les bras de Marie de Gonzague en s'écriant :

— Vous ne m'en voulez plus, n'est-ce pas, ma bonne Marie? Nous ne nous sommes point rencontrées depuis le jour où j'ai remis à la reine cette lettre écrite à M. de Cinq-Mars. Oh! je ne suis pas méchante, et si j'avais cru mal faire...

Gaston l'interrompit. Il donnait les marques d'un trouble étrange :

— Une lettre au grand écuyer, murmura-t-il, en se tournant vers Marie de Gonzague... Et... dans quel but?

— Ah! dit en riant Mademoiselle, cela ne vous regarde pas, mon père : vous êtes trop indiscret.

— Monseigneur, dis-je à Gaston, les minutes sont précieuses. La vie de mon époux m'est plus chère que ma propre existence, et je ne souffrirai pas qu'on entraîne Cinq-Mars dans l'abîme..... Entendez-vous, je ne le souffrirai pas!.. On veut l'engager à trahir son prince, à trahir la France, et vous avez un parchemin qu'il faut livrer aux flammes à l'instant même, devant moi!

Le traité avec l'Espagne? dit la petite princesse : mon père l'a donné tout à l'heure à ce vilain homme qui vient de sortir.

Un éclat de la foudre sur nos têtes n'aurait pas eu d'effet plus terrible.

V

Monsieur était livide.

La princesse de Gonzague s'agenouilla, les mains tournées au ciel, et je restai longtemps l'œil fixe et la poitrine haletante, doutant encore de ce que j'avais entendu. Enfin, je me précipitai vers Gaston.

— Est-ce vrai? lui dis-je.

Il baissa la tête et ne fit point de réponse.

— Oh! monseigneur!..

— Soyez sans crainte, balbutia-t-il, j'ai obtenu la promesse positive qu'on n'inquiéterait pas M. le Grand.

— Juste ciel! mais vous connaissez le ministre! un parjure ne lui coûte rien... C'est infâme! c'est infâme!

— De grâce, calmez-vous... Richelieu avait tout appris; j'étais dans un embarras extrême, et... j'ai eu peur.

— Oui, vous avez tremblé pour vous seul!.. Acheter le salut

en livrant les autres!.. Mon Dieu, mon Dieu!.. Ce que vous avez fait là, prince, est une lâcheté.

Mademoiselle écoutait, très-émue.

Elle s'approcha du fauteuil où venait de tomber son père, et dit avec une hardiesse au-dessus de son âge :

— Oui, madame a raison, c'est une lâcheté!

Je secouai le bras du prince.

— Il faut réparer ce crime, il faut le réparer sur-le-champ, monseigneur!.. Faites courir après Laffemas... Où est-il? de quel côté se dirigent ses pas?.. on lui reprendra l'acte... Répondrez-vous! répondrez-vous, enfin!

Mademoiselle s'élança vers la cheminée et tira violemment le cordon d'une sonnette.

Plusieurs domestiques entrèrent.

— Vingt courriers à cheval! cria-t-elle; qu'on galope sur les routes du Midi, et cent mille livres à celui qui rattrapera l'homme de tout à l'heure! Chacun l'a vu sortir des antichambres, il a pris le chemin du Roussillon... Vite, allez!.. mon père l'ordonne... Mais parlez donc, et dites qu'on exécute vos ordres! ajouta-t-elle en secouant Gaston à son tour.

— Oui... on peut obéir à ma fille, murmura l'indigne prince.

Les domestiques s'éloignèrent, et Mademoiselle vint tomber dans mes bras, tout en pleurs.

— Oh! pardon! dit-elle, pardon pour lui!

Nous reprenions un peu d'espérance. Il était, selon nous, impossible qu'on ne rejoignît point le chef de la police. Mais notre erreur était profonde. Les hommes dont s'entourait le cardinal avaient une habileté effrayante quand il s'agissait du service de leur maître.

Me voyant entrer chez Gaston, Laffemas devina ce que je venais y faire.

Il prévit que Monsieur pourrait tardivement avoir honte de sa faiblesse et donner des ordres pour courir après le porteur de l'acte.

Son premier soin, en conséquence, fut d'entourer le palais du Luxembourg d'une troupe d'espions en armes. Ceux-ci, voyant sortir les courriers, les arrêtaient au passage et poignardaient les chevaux.

On nous apporta cette épouvantable nouvelle.

— Mon père, la cour est à Narbonne, dit Mademoiselle : eh bien, il faut vous mettre en route pour Narbonne, à l'heure même! c'est à vous d'implorer le cardinal et le roi, c'est à vous de sauver ceux que vous avez indignement vendus!

— Jamais... je n'oserai jamais, dit Gaston.

— Que Dieu vous juge, monseigneur! lui criai-je : moi, je pars!

— Bonté du ciel!.. un si long voyage! malade comme vous êtes... vous pouvez en mourir, dit Marie de Gonzague.

— Dieu me prêtera des forces... Peu m'importe de mourir, si je sauve Cinq-Mars de l'échafaud.

Mademoiselle vint m'embrasser, en répétant au milieu de ses larmes :

— Pardonnez-lui! pardonnez-lui!

Je rentrai chez moi, je pris de l'or; on attela des chevaux à une berline, et je partis au plus vite avec Thérèse.

Hélas! j'avais trop compté sur mon courage! A trente lieues de Paris, je tombai fort sérieusement malade dans un village de l'Orléanais, où il n'y avait point de médecin et où le curé seul essaya de me soigner.

Le temps se passait, les jours succédaient aux jours sans apporter le moindre changement à ma position.

Thérèse, effrayée, s'empressa d'écrire à mademoiselle de Lenclos, qui accourut suivie de Gui-Patin.

Je n'avais rien pu savoir dans ce malheureux village perdu, et je devinai sur la figure de mes amis qu'ils allaient m'apprendre de tristes détails.

— Ma pauvre Marion, dit le docteur, faites appel à toute votre force d'âme. Cette maladie est causée par vos tourments, par vos

angoisses : essayez de les vaincre, dominez votre inquiétude, et reprenez des forces pour sauver votre époux.

Il m'annonça les résultats effroyables de la lâcheté de Gaston.

Une fois la cour sur les frontières de la Catalogne, Cinq-Mars était parvenu à rendre le roi aux intérêts du complot. Louis XIII semblait abandonner à tout jamais son ministre, et le cardinal, resté fort souffrant à Narbonne, ne recevait du maître aucune marque de sympathie. On ne daignait pas même envoyer prendre des informations sur sa santé.

Le favori triomphait.

On regardait la victoire comme certaine, et de Thou, arrivé sur les lieux, trouva son ami dans la résolution inébranlable de poursuivre l'entreprise. Le jeune magistrat ne voulut point abandonner Cinq-Mars.

Tout annonçait que le traité avec l'Espagne deviendrait inutile.

Richelieu forma dès lors le projet de se retirer dans les États du pape. Il écrivit à son âme damnée Laffemas de lui envoyer ses pierreries, avec son argent, dont il avait une cave pleine. Ce message parti, le cardinal s'éloigna de Narbonne et gagna Angle, Tarascon et Beaucaire par des chemins de détour, dans la crainte qu'on ne l'arrêtât en route.

Or, Laffemas, au moment où il reçut les ordres du ministre, était à la piste des indiscrétions de Monsieur. Il résolut, avant d'obéir, de tenter un coup de maître; il alla chez Gaston, lui affirma que le cardinal connaissait le complot, et profita des discours même échappés au prince pour mieux le convaincre.

Le frère du roi, saisi de frayeur, livra l'acte au chef de la police. On sait le reste.

Quelles ne furent pas la surprise et la joie de Richelieu, lorsque Laffemas, arrivant à Beaucaire, lui remit cette preuve évidente de haute trahison! Il envoya sur l'heure Chavigny au roi avec une copie du traité. Louis XIII eut une sorte d'évanouissement à la lecture de cette pièce.

Il se trouvait en compagnie du jésuite Sirmond, qui avait succédé au père Gaussin dans la direction de sa conscience. Présentant l'écrit au confesseur, il lui demanda ce qu'il fallait faire.

— Sire, vous êtes roi, agissez en roi, répondit le jésuite.

— Ah! le malheureux! le malheureux! vous ne savez pas combien je l'aime!..

— Chassez de votre cœur cette affection. Le crime est énorme; votre devoir est d'ordonner l'arrestation de M. de Cinq-Mars et de ses complices.

Le roi se jeta, pleurant, au pied de son crucifix, sans pouvoir se décider à cette mesure. Enfin, le père Sirmond, dévoué aux intérêts du ministre, finit par arracher la promesse royale.

Cinq-Mars accompagna le roi à Narbonne, où la cour se retirait dans l'intervalle des opérations du siége. A peine entré dans la ville avec sa suite, Louis XIII ordonna de fermer les portes. Monsieur le Grand fut appréhendé au corps et conduit à la prison de l'Archevêché. On arrêta de Thou le même jour. Fontrailles réussit à s'échapper et à passer en Espagne.

Une fois les principaux coupables saisis, le roi envoya au cardinal deux lettres soumises, dans lesquelles il lui demandait pardon de son aveuglement et le suppliait de reprendre le maniement des affaires. La plus grande terreur de ce prince était toujours d'avoir à soutenir par lui-même le fardeau de l'État.

Depuis longtemps la santé du monarque était dangereusement atteinte; toutes ces inquiétudes achevèrent de l'abattre. Comme de son côté Richelieu ne pouvait plus supporter le transport, Louis XIII se fit conduire à Tarascon, et ce roi mourant et ce ministre à l'agonie s'entretinrent d'échafauds et de victimes. La faiblesse de l'un et le despotisme de l'autre avaient causé tout le mal : il se décidèrent à tuer deux pauvres jeunes gens perdus par eux et pour eux.

On plaça le cardinal et le roi chacun sur un lit, et l'entrevue se passa de la sorte.

Richelieu exigea formellement que Louis XIII lui abandonnât Cinq-Mars : on ne lui opposa point de résistance et tout fut dit.

Après l'entrevue, le roi se dirigea lentement vers la capitale.

Son ministre, ranimé par l'espoir de la vengeance, remonta le Rhône jusqu'à Lyon, traînant Cinq-Mars et de Thou dans un bateau attaché au sien.

Un premier interrogatoire avait eu lieu à Tarascon.

Le chancelier Séguier s'était efforcé de mettre de Thou hors de cause ; il appréciait ses talents comme légiste et croyait, en essayant de le sauver, rendre un service à la France. D'ailleurs, il était facile de démontrer que l'ami de Cinq-Mars avait ignoré complétement le traité avec l'Espagne.

— « Vous avez beau dire, s'écria Richelieu, il faut que M. de Thou meure ! »

On connaissait à Paris ces déplorables nouvelles, et Gui-Patin m'en certifia l'exactitude.

Au moment où il achevait de parler, un grand bruit se fit entendre dans le village.

C'était le roi qui revenait de Tarascon avec sa suite.

La Providence me l'amenait là tout exprès. Une potion, composée par le docteur, m'avait rendu quelques forces.

Me levant aussitôt, je sortis, appuyée sur le bras de Ninon, et je me traînai du côté de la route, où bientôt je tombai, à deux genoux et les mains jointes, devant la portière du carrosse royal.

Étendu sur des coussins, Louis XIII se redressa, parut frappé de ma pâleur, et me dit avec un accent de bonté :

— Qui êtes-vous ? que voulez-vous ?

— Sire, au nom du ciel, grâce !.. grâce pour M. le Grand !

Mes paroles lui causèrent un trouble indicible.

— Ce nom, cria-t-il, toujours ce nom !.. J'ai défendu qu'on le prononçât en ma présence... Éloignez-vous, madame.

— Non, Sire, je reste !.. et je vous supplie de m'entendre !.. Sacrifierez-vous donc à cet odieux prêtre vos plus chères affections ?

Vous aimez Cinq-Mars et vous détestez Richelieu ; oui, vous le détestez, j'en suis sûre ! vous me l'avez dit autrefois à moi-même.

— A vous, madame ? s'écria-t-il avec une sorte d'épouvante... Mais, encore une fois, qui êtes-vous ?

— Hélas ! la douleur et la maladie m'ont bien changée !.. Vous ne reconnaissez plus le jeune page que vous avez daigné recevoir en présence de M. de Bellegarde ?

— Mademoiselle Delorme !

— Aujourd'hui madame de Cinq-Mars... Sire, pitié !.. c'est la vie de mon époux que je vous demande... Ne souffrez pas que cet homme le tue !

— Laissez-moi... Oui, j'avais entendu parler de ce mariage... Tant d'émotions me feront mourir... Le grand écuyer, madame, est coupable de trahison... J'ai promis de combattre ma faiblesse.

— Oh ! ne craignez-vous pas, Sire, de voir se dresser devant vous, à l'heure de votre mort, toutes les victimes du cardinal ?.. Ces fantômes sanglants viendront vous entourer et vous reprocher de n'avoir pas connu la première vertu des rois, la clémence.

— Assez !.. assez !.. Taisez-vous. Le ministre est à Lyon. Partez pour cette ville, et tâchez de le fléchir.

— Un mot, un seul mot de la main de Votre Majesté !

— Non, madame, non, je ne puis rien. J'ai fait au cardinal un complet abandon des coupables.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! pouvez-vous tenir un pareil langage ?... mais vous n'êtes pas roi !

Il devint pâle, se rejeta sur les coussins de la voiture, et donna froidement l'ordre de poursuivre la route. Cette pauvre nature n'avait pas même le courage de la colère.

— Arrêtez ! m'écriai-je. Si l'on avance, je me précipite sous les roues du carrosse ! Vous me dites d'aller trouver Richelieu, mais il ne me recevra pas ; vous devez le connaître, je n'arriverai jamais jusqu'à lui. Soyez généreux, Sire, et voyez mon désespoir ! Je vous demande un simple mot d'écrit, une ligne de votre main

qui me serve de laissez-passer. Ne parlez point en faveur de Cinq-Mars, cela me regarde. Oh! ne me refusez pas, ou, je le répète, je me fais écraser sous vos roues, et ce sera pour vous un remords de plus!

Il se laissa toucher.

Plusieurs secrétaires étaient dans les voitures de suite. On apporta les sceaux avec un parchemin, et les doigts tremblants du monarque tracèrent ces mots :

« Laissez entrer partout madame de Cinq-Mars.

« Louis. »

Cet ordre scellé, je le reçus, et les voitures s'éloignèrent.

— A Lyon! m'écriai-je; à Lyon, mes amis!

— Un jour de repos, un seul, je vous en conjure, me dit Gui-Patin; c'est indispensable pour vous mettre en état de faire le voyage.

— Un jour, dites-vous? pas une heure!.. Songez que le cardinal va le condamner à mort... Oh! non! non! ce serait trop monstrueux!.. il est impossible qu'il oublie... N'importe, des chevaux! je dois partir à l'instant. Pendant la route, vous me donnerez de ce même breuvage qui m'a déjà rendu des forces...

— Forces factices, ma pauvre Marion! Ce remède, pris à trop forte dose, double le mal, et je ne serais pas maître ensuite...

— Pas un mot de plus!.. il faut que je parte, entendez-vous bien? il le faut!

Ninon pleurait.

Toutes leurs instances pour me décider à retarder notre voyage furent inutiles.

— Allons, dit le docteur avec un soupir, si ma science échoue, Dieu nous viendra peut-être en aide!

On attela des chevaux à nos berlines. Le surlendemain, nous avions fait quatre-vingt-quinze lieues, et nous entrions dans la ville où s'instruisait le procès de Cinq-Mars.

Avant tout, je m'informe de la demeure du cardinal. On me dit qu'il habite le château de Pierre-Scise, afin d'être plus près de ses victimes. J'y cours.

D'abord les gardes me repoussent; mais je montre la signature du roi et j'entre.

Richelieu m'apparaît couché sur une chaise longue. Sa face est décharnée, hideuse, cadavérique. Trois médecins achèvent de panser des plaies à ses jambes. Il s'entretient avec Laffemas et tourne la tête à mon approche.

Marion! s'écria-t-il, bondissant sur son siége.

— Oui, monseigneur. Vous deviez vous attendre à ma visite.

— Qui vous a permis d'entrer?

— Le roi.

— Que voulez-vous?

— Apprendre de votre bouche même que la vie de M. de Cinq-Mars n'est point compromise.

— Vraiment? me répondit-il au milieu d'un rire sinistre; il m'est impossible de vous donner cette assurance : la preuve du crime est flagrante... Demandez plutôt à Laffemas; il sort du palais. Le tribunal est en train de délibérer sur le sort des coupables, et j'attends le signal qui doit m'apprendre l'arrêt des juges.

Avant la fin de cette phrase, un coup de canon résonna.

Je vis le cardinal se lever, sa figure trahissait une joie féroce. Il se pencha du côté de la fenêtre et prêta l'oreille.

Une seconde détonation partit.

Richelieu retomba sur son siége avec un soupir de contentement, se frotta les mains et s'écria :

— Condamnés l'un et l'autre!.. On n'a point osé me désobéir... C'est bien.

Je me précipitai vers lui, frémissante.

— Mais ils ne mourront pas! ils ne peuvent mourir!.. Cinq-Mars surtout... Vous ne l'oserez jamais!

— Pourquoi cela? me dit-il froidement.

— Pourquoi? vous me le demandez! criai-je en lui lançant un regard terrible.

Il tressaillit. Je me faisais comprendre.

— Messieurs, laissez-nous, dit-il.

Les trois médecins et Laffemas se dirigèrent du côté de la porte. Les premiers sortirent; mais, au moment où l'autre allait disparaître, Richelieu le rappela.

— Fouillez madame, dit-il, afin de vous assurer si elle n'a point d'arme cachée sur elle.

— N'approchez pas, criai-je, n'approchez pas!

Laffemas se mettait en mesure d'exécuter l'ordre; il recula devant mon geste de colère, et je dis au ministre avec mépris :

— Voilà donc où vous en êtes venu, à redouter une faible femme qui vous demande grâce! Comme tous les tyrans, vous avez peur de votre ombre... Oh! soyez tranquille, je n'aurais pas, moi, le courage de verser le sang, même celui d'un ennemi mortel, même le vôtre!

Il eut honte de son inquiétude et parla quelque temps à voix basse à son hideux satellite. Puis, il le fit sortir, après s'être assuré d'abord que le cordon d'une sonnette se trouvait à la portée de sa main.

Lorsque nous fûmes seuls, je m'écriai :

— Pas de détours entre nous... Cinq-Mars est votre fils!

— Eh! non, ma chère, c'est le fils du maréchal d'Effiat.

— Vous mentez!.. ce manoir d'Auvergne, cette châtelaine, ce bénévole époux qui vous laissait avec sa jeune femme et à qui vous faisiez donner des ambassades, tout cela constitue pour moi des preuves évidentes. Encore une fois, vous êtes le père de Cinq-Mars! vos dénégations deviennent inutiles. Je vous ai jugé, monsieur le cardinal, je me rappelle tous vos piéges... Vous, un amour chaste et pur!.. Mensonge! vous dis-je, mensonge!

— Poursuivez, madame, insultez-moi : je vous laisse une entière liberté de langage. Ce jeune homme est mon fils, soit...

Alors, il faut l'avouer, la nature a délicatement conseillé son cœur. Il a reçu de moi des bienfaits, et il m'en récompense par l'ingratitude la plus odieuse. Cinq-Mars a voulu me tuer... oui, madame! j'ai tous les détails de la conspiration : cela devait aller jusque-là.

— Mais il ignorait les liens qui l'attachent à vous, tandis que vous connaissez, monseigneur, ceux qui vous unissent à lui... Oh! tenez, continuai-je en m'agenouillant et en fondant en larmes, je suis sûre que vous empêcherez le supplice; oui, j'en suis sûre! Est-ce donc possible? Un père n'a jamais tué son enfant. Jadis vous avez paru fâché de notre hymen : eh bien! je vous signe à l'heure même une renonciation, si vous me dites : « Il vivra!.. » Car je suis folle, après tout; vous ne songez pas à le perdre... c'était pour m'effrayer, pour me punir de mes torts envers vous... Je les regrette, je vous en demande pardon. Vous voyez mes larmes. Tuer Cinq-Mars! un si jeune homme, un enfant!.. Il n'a pas encore atteint sa vingt-deuxième année, monseigneur!

— C'est vrai, me dit-il.

— Et puis, si vous aviez réellement décidé sa mort, la maréchale d'Effiat serait ici, comme moi, suppliante à vos genoux...

— A la bonne heure, Marion, vous commencez à raisonner avec assez de justesse, et vous abandonnez votre système d'injures. Puisque vous voilà redevenue bonne fille, je puis y mettre plus de franchise et vous avouer, non que Cinq-Mars est mon fils, on a rarement de ces choses une certitude entière; mais dans le doute, vous comprenez?.. c'est un devoir pour moi d'user de clémence.

— Oh! merci! merci, Monseigneur!.. Jurez-le sur l'Évangile, vous le sauverez?

— Le serment est de trop, ma chère. Tenez, lisez plutôt ceci, ajouta-t-il, en tirant un papier de sa soutane rouge.

Il me le tendait, je le pris de ses mains et je lus.

C'était une lettre de madame d'Effiat, remplie de remercîments pour l'assurance qui lui avait été donnée du salut de Cinq-Mars.

La maréchale écrivait au ministre qu'elle se confiait pleinement à ses promesses et ne viendrait pas à Lyon.

— Vous voyez? me dit-il; sa mère, sa propre mère n'a point de craintes. Elle est sûre de moi.

— Oui, vous êtes bon! m'écriai-je; vous êtes miséricordieux!.. J'étais envers vous injuste et coupable!

Et je lui embrassais les mains, et je les arrosais de mes pleurs.

Hélas! ô mon Dieu, qui n'eût été, comme je le fus, trompée par ce monstre! Ses infâmes et hypocrites paroles n'avaient qu'un but, gagner du temps et m'empêcher de faire du scandale.

On entendait dans tout le château de Pierre-Scise un bruit extraordinaire. Les armes des soldats résonnaient au fond des corridors et sur le pavé des cours.

Le cardinal voulut éloigner de mon esprit toute espèce d'inquiétude et de défiance.

— Juge un peu, Marion, me dit-il, où nous entraîne une faute de jeunesse!.. Me voilà forcé de mentir à ma longue carrière, à tous mes systèmes politiques, en pardonnant à ce jeune homme le moins pardonnable de tous les crimes, la trahison envers le roi et la France.

— Oh! ne le regrettez pas!.. la leçon sera terrible.

— Je l'espère; aussi la rendrai-je complète. Cinq-Mars subira toutes les angoisses du condamné, l'échafaud lui montrera ses horreurs. Il est de règle chez nous, tu le sais, Marion, d'exécuter les criminels, le jour même du prononcé de la sentence? Eh bien, on dresse l'instrument du supplice, et d'ici à quelques minutes, on ira chercher Henri dans son cachot... Il croira, le pauvre enfant, qu'on veut le conduire à la mort.

— Ciel!.. mais avez-vous bien pris toutes vos mesures? êtes-vous certain que la grâce soit apportée à temps?

— Oui, oui, tu peux te tranquilliser à cet égard. D'ailleurs, il n'y a pas de bourreau. Celui de la ville s'est cassé la jambe, et on l'a remplacé par le premier crocheteur venu... Un simulacre!..

nous n'avions pas besoin d'autre chose... Mais au fait, nous pourrons voir d'ici tout ce qui va se passer.

Il se leva péniblement de sa chaise longue.

— Donne-moi le bras, ma chère. Tu jugeras toi-même de l'effet de la leçon sur nos jeunes étourdis.

Avant que nous eussions gagné la fenêtre, la cloche de l'une des tours nous envoya son tintement funèbre.

— Ce n'est rien, toujours le simulacre!.. On sonne l'agonie des condamnés... Approche un peu le fauteuil, j'ai les jambes d'une faiblesse extrême.

Je roulai jusqu'à lui sa chaise longue.

— Regarde, Marion, regarde! ils vont descendre ce monticule... Quelle foule accourue pour jouir de ce spectacle!.. Là-bas, de l'autre côté des maisons, est l'échafaud... C'est grand dommage, on le distingue à peine!.. Voyons, sois raisonnable, n'écarte pas ainsi les rideaux; il est parfaitement inutile de nous montrer au peuple... Ah! fort bien! les voilà qui sortent de la prison.

Les regards de la multitude se dirigeaient effectivement du côté du château. Nous vîmes, l'instant d'après, Cinq-Mars et de Thou passer entre deux haies formidables de hallebardiers.

Un carrosse de louage les attendait à quelque distance.

De Thou était entièrement vêtu de noir. M. le Grand portait un riche habit couleur noisette, garni de dentelles d'or; un chapeau noir, retroussé à la catalane; des bas de soie verts, un bas blanc, par-dessus, bordé de malines, et un manteau d'écarlate. Auguste et lui se donnaient le bras. Ils causaient tranquillement ensemble.

On avait assigné pour confesseur à Cinq-Mars le père Malavalette, et à de Thou le père Montbrun.

Les deux jésuites suivaient par derrière.

Richelieu dévorait les jeunes gens du regard, et son visage avait une expression qui me fit frémir.

Je ne pus m'empêcher de crier :

— Monseigneur... oh! vous ne m'avez point abusée?.. ce serait infâme, ce serait plus qu'un crime!

— Là, là... quelle idée, Marion?.. vous ne vous corrigerez jamais de vos défiances injurieuses... Mais voyez un peu le calme des coupables, ne dirait-on pas qu'ils vont à une fête?.. C'est positif, ma chère, ils bravent la mort.

— Détrompez-vous, Monseigneur; ce calme n'est qu'apparent. Si vous pouviez lire au fond de leur âme, vous seriez effrayé peut-être des tortures qu'ils éprouvent. Croyez-le bien, cet air tranquille est un masque pour la foule. Un gentilhomme peut-il avoir l'air de craindre la mort?

— En effet... Oui, tu as peut-être raison... Les voilà maintenant en carrosse, et trois minutes leur suffisent pour arriver à l'échafaud. C'est inouï que des jeunes gens de cet âge ne tiennent pas plus à l'existence! Ils ont l'air glorieux de marcher au supplice!.. ils prennent des airs de martyrs et me laissent à moi le rôle de bourreau. Toutes ces exécutions, auxquels on m'a forcé jusqu'à ce jour, m'attirent la haine générale; on m'exècre... Il faut pourtant punir, si je veux sauver le royaume et le prince.

— Ah! vous verrez! vous verrez!.. la clémence et le pardon vous serviront mieux que la rigueur...

— Je suis loin d'en être convaincu, je te l'affirme. Un ministre de ma sorte, un grand politique, ainsi qu'ils m'appellent tous, ne marchande pas avec la vie d'un homme. C'est une nécessité pour lui d'empêcher son cœur de battre; il doit étouffer tous les sentiments de la nature... Sonne un peu, ma chère!.. Il faut demander si l'on a scrupuleusement suivi mes recommandations.

Je tirai le cordon de la sonnette.

Laffemas rentra, conduisant vingt gardes, l'épée nue, qui se rangèrent de chaque côté de la chaise du cardinal.

Quant au chef de police, il eut soin de se placer entre son maître et moi.

Je regardais tout ce mouvement avec terreur.

— Ne crains rien, ma belle, dit Richelieu, ce sont mes gardes... Ils s'apprêtent à m'accompagner, car je vais sortir en litière... A propos, as-tu jamais lu l'histoire romaine?

Il reprenait son affreux sourire.

Mon sein bondissait, une sueur glacée découlait de mes tempes, un nuage voilait ma paupière.

— L'histoire romaine?.. Je ne comprends pas, balbutiai-je.

— Oh! c'est une question sans importance! Tu aurais pu connaître ce passage où Brutus condamne ses fils à mort.

— C'est horrible!

— Mais non; chacun au contraire regarde cela comme un acte sublime.

— Grâce, Monseigneur, grâce! Trouvez-vous du plaisir à me torturer? Ne me tenez pas de pareils discours, vous me faites mourir d'épouvante!

Les tintements de la cloche devenaient plus précipités et plus lugubres.

— Ils arrivent au pied de l'échafaud, Marion. Certes, il fallait beaucoup de courage à ce Romain pour lutter ainsi contre la révolte de la nature et du cœur... Je crois être en ce moment à la place de Brutus.

— Taisez-vous!.. c'est impossible!.. vous seriez trop odieux et trop barbare!.. Oh! n'est-ce pas... n'est-ce pas, vous ne m'avez point trompée?

— Maintenant ils sont sur l'échafaud, madame. Vous avez entendu tout à l'heure deux coups de canon : un troisième va retentir, et celui-ci vous apprendra...

— Leur grâce..... Miséricorde!... pitié!... Dites que c'est leur grâce!..

— Non, leur mort.

— Bourreau! bourreau, tais-toi!

Le canon gronda.

— M. de Cinq-Mars a cessé de vivre, dit Richelieu. Gardes,



Monsieur de Cinq-Mars a cessé de vivre.

PUBLIÉ PAR GUSTAVE HAVARD. IMPRIMÉ PAR SIMON RAÇON.

emmenez cette femme et débarrassez-moi de sa présence!

Je tombai à la renverse.

Ma tête alla rebondir contre un angle de la muraille.

A la même heure, dans une chambre du Louvre, Louis XIII disait, en tirant sa montre :

— « Monsieur le grand écuyer passe mal son temps. »

Les gardes de Richelieu me déposèrent à la porte du château de Pierre-Scise, où mademoiselle de Lenclos et Gui-Patin, sachant que tout était consommé, m'attendaient au milieu d'une angoisse mortelle. Ils me rendirent à l'usage de mes sens, et je les contemplai l'un et l'autre sans les reconnaître. J'étais frappée de folie.

Seigneur! Seigneur, ayez pitié de moi! je viens de peindre l'époque la plus déchirante et la plus fatale de ma carrière!.. Encore aujourd'hui, quand je retrace ces cruels souvenirs, il me semble que vous m'avez maudite et qu'il n'y a plus là-haut pour moi ni miséricorde ni pardon!

Richelieu, ce monstre infâme, avait assez de victimes.

Le tigre était repu.

On envoya Mazarin traiter avec Bouillon de la reddition de Sedan : le duc acheta sa grâce en livrant les Ardennes.

Quant à Monsieur, lui qui avait si indignement abandonné ses complices, il en fut puni par le mépris général et par le mépris de sa fille.

Cinq-Mars et son ami moururent avec un courage plus qu'humain. Pendant la route qu'il leur fallut parcourir pour atteindre le lieu du supplice, ils récitèrent des psaumes; puis ils montèrent à l'échafaud, appuyés sur le bras l'un de l'autre.

— Ami, dit de Thou a Cinq-Mars, je suis le plus âgé, c'est à moi de te voir mourir.

On avait choisi, comme on le sait, un crocheteur de la ville pour remplacer le bourreau. Le grand écuyer ne voulut pas que cet homme portât la main sur lui. Présentant les ciseaux à son confesseur, il le pria de lui couper les cheveux.

Puis il plaça la tête sur le billot.

— « Suis-je bien? » demanda-t-il.

— « Oui, monsieur, » répondit le crocheteur, essuyant une larme.

— « Frappe! » lui dit Cinq-Mars.

Et la hache lui abattit la tête.

Son ami mourut avec un égal courage, avec une résignation aussi chrétienne. L'ange du martyre leur ouvrit les cieux.

Mademoiselle de Lenclos et Gui-Patin me ramenèrent à Paris. J'avais perdu le sentiment et le souvenir. Mon œil morne envisageait sans les reconnaître toutes les personnes qui me rendaient visite. On me croyait à jamais privée de raison, et la science du docteur échoua d'abord dans une infinité de tentatives pour m'arracher à cet état déplorable.

Bientôt néanmoins il s'aperçut que le nom de Cinq-Mars et celui de Richelieu semblaient éveiller en moi un éclair d'intelligence.

Un soir, me voyant tressaillir plus que de coutume au nom détesté du cardinal, Gui-Patin saisit la lueur fugitive qui traversait mon regard, s'approcha du fauteuil où j'étais assise, me prit les deux mains, les serra dans les siennes et me dit, d'une voix qui me remua profondément :

— Richelieu se meurt!.. Entendez-vous, Marion?.. le bourreau de votre époux va rendre le dernier soupir... Vous êtes vengée!..

Je me redressai avec violence.

— Oui, Richelieu se meurt!.. j'en suis sûr, je quitte à l'instant son chevet... Vous me comprenez, n'est-ce pas?.. Dites que vous me comprenez.

Un cri terrible s'échappa de ma poitrine.

— Partons! m'écriai-je.

— Où voulez-vous aller?

— Chez lui, chez le cardinal.

— Mais il est mort, peut-être!

— Sans que je puisse le maudire? Non! non! c'est impossible... Dieu ne le voudrait pas.

— Vous oubliez un moyen de pénétrer chez l'Éminence, me dit-il, en interrogeant de nouveau mon regard.

— C'est vrai... Là, dans ce meuble, une clef de l'escalier secret. Je dois l'avoir encore.

Ouvrant aussitôt un nécessaire en marqueterie, placé sur un guéridon voisin, je pris cette clef. J'y avais adapté un petit carton avec ces mots : *Cabinet du ministre.*

La raison m'était complétement revenue. Toutes les furies de la haine me bouleversaient l'âme.

Je tendis la clef au docteur.

— Mauvais moyen pour entrer, dit-il; mais excellent pour sortir, en cas d'alerte. Prenons-la toujours... Venez, Marion!.. je m'expose, n'importe... Si la vengeance peut vous sauver, sauvez-vous par la vengeance!

Alors, m'expliquant en deux mots qu'il était un des médecins appelés à soigner le cardinal, il me conduisit dans sa maison, située à peu de distance de la mienne, jeta par dessus mes vêtements de femme une robe de docteur, me plaça sous le menton une royale postiche, et me couvrit la tête d'une perruque qui achevait de me rendre méconnaissable.

Puis, il m'entraîna de nouveau, décidé à m'introduire publiquement sous le costume qu'il m'avait fait prendre.

Ce moyen lui semblait le moins périlleux.

Minuit sonnait.

Nous entrâmes au Palais-Cardinal. Les domestiques en émoi ne demandaient plus le nom des visiteurs, et les antichambres étaient encombrées de courtisans, dont le visage trahissait plutôt la joie que le chagrin. Ils s'informaient des nouvelles les plus récentes de la santé du ministre et se hâtaient ensuite de courir au Louvre les annoncer au roi.

Les plus mauvaises se trouvaient les mieux accueillies, car Louis XIII était fatigué de cet homme cruel, et s'épouvantait enfin des crimes dont on l'avait rendu complice.

Gui-Patin me présenta gravement à ses confrères comme un empirique célèbre, apportant un remède qui pouvait offrir encore quelques chances de guérison.

Puis il me tint le bras avec force, car je voulais m'élancer vers le lit de Richelieu.

— De la prudence, me dit-il à voix basse; bientôt j'éloignerai tout le monde, et vous aurez tout à l'heure une pleine liberté de discours.

Entra l'évêque de Chartres.

Il apportait le viatique au malade. On écarta les rideaux. Je vis la figure blême et les yeux éteints de mon féroce ennemi.

Après avoir trompé les hommes pendant tout le cours de son existence, le cardinal, à sa dernière heure, essaya de tromper Dieu.

— « Voilà mon juge, murmura-t-il, en regardant le ciboire, déposé par le prélat sur une table voisine. Je l'adjure de me condamner, si j'ai eu d'autre intention que de bien servir l'Église et l'État. »

Il reçut le viatique, il osa le recevoir!

Bientôt il ajouta :

— « Mon père, j'attends l'extrême-onction... Parlez-moi, je vous prie, comme vous parleriez à un grand pécheur; traitez-moi comme le dernier de la paroisse. »

Gui-Patin me retenait toujours.

L'évêque oignit le malade.

Un instant après, Richelieu surprit mes yeux furibonds attachés sur son visage. Il demanda d'une voix faible :

— Quel est cet homme?

— C'est un médecin de Suède, répondit Gui-Patin. Grâce à lui, nous espérons encore vous rendre la santé, monseigneur.

— Hélas! il n'appartient qu'à Dieu de faire des miracles!

— Désirez-vous être seul un instant avec lui, afin d'essayer l'influence du remède qu'il vous apporte?

— Il serait plus sage à moi de profiter du peu de minutes qui

me restent à vivre pour recommander mon âme au ciel... Mais si, par un prodige, le salut m'arrivait, je n'ai pas le droit de le refuser.

Sa voix s'entendait à peine. Il fit un signe, les médecins et l'évêque se retirèrent. Gui-Patin resta derrière les rideaux, sans être vu du cardinal, mais à portée de tout entendre.

J'enlevai la robe de docteur, j'arrachai la perruque et la royale; puis, m'élançant vers le lit :

— Bourreau de Cinq-Mars, criai-je, me reconnais-tu?

— Cette femme!.. encore elle?.. Sortez, sortez!.. que faites-vous ici?

— Je viens te voir mourir.

— Au secours!

Penchée sur sa couche, je lui parlais d'une voix sourde. Il joignit les mains avec épouvante.

— Ah! tu espères le pardon du ciel?... N'y compte pas, Richelieu... Vingt martyrs t'attendent au seuil de l'éternité, prêts à déposer contre toi et à demander vengeance au Seigneur. Il ne peut y avoir de salut pour l'homme de sang, pour le fourbe, pour le lâche, dont la puissance ne s'est exercée que dans le meurtre.

— Marion!.. laisse, ne m'accable pas... Je vais mourir...

— Oui, tu vas mourir!.. Cette nouvelle m'a rendu la raison. La justice d'en haut m'accorde une revanche, et je suis accourue, moi dont tu as souillé la vie et brisé le bonheur; je suis accourue pour te charger de malédictions et devancer le châtiment céleste. Regarde autour de toi, Richelieu : ne vois-tu pas ces fantômes?.. regarde bien... Voilà Chalais! on a frappé trente coups avant de lui abattre la tête; le malheureux criait encore au vingt-neuvième.

— Tais-toi!.. Grâce!

— Non, non, point de grâce!.. A chaque instant tu répétais ces paroles sinistres, te les rappelles-tu, Richelieu?.. Regarde toujours... Voici Marillac, Montmorency, Grandier, le pauvre prêtre qui a subi de si affreuses tortures!.. Voici Saint-Preuil, tué pour

une rivalité d'amour... Oh ! regarde encore !.. Voici le magistrat du royaume qui offrait les plus riches espérances... Voici ton fils, ton propre fils !.. Ou plutôt, non, tu t'es vanté, monstre ! Il n'y avait rien de toi, rien, entends-tu, dans les veines de ce généreux enfant... Cinq-Mars, de Thou, nobles et saintes victimes ! tu as cru que leur sang te rajeunirait, oui, tu l'as cru, vampire !.. Auprès d'un échafaud, jouer une comédie de clémence !.. Tu m'as indignement et lâchement trompée ; tu as trompé sa propre mère, celle que tu aimais : tu vois bien que tu es un monstre, et si Dieu te pardonne, je ne veux plus croire en Dieu !

— Au secours !.. Pitié !.. Délivrez-moi de ce démon !.. Je meurs...

— Meurs, criai-je, meurs, infâme !.. et sois damné !

Gui me rejeta sur les épaules la robe de médecin.

On entrait.

C'était Louis XIII qui venait rendre visite au cardinal.

— Sire, M. de Richelieu est mort, dit le docteur, le pouls a cessé de battre.

Le roi s'approcha du lit et regarda d'un œil calme la figure livide et contractée de son ministre. Puis il se retourna vers sa suite et dit froidement :

— « Voilà, messieurs, un grand politique de moins. »

— « Ce pauvre cardinal ! s'écria d'un air railleur un des seigneurs présents à cette scène, on dit qu'il est mort comme un saint. »

« — Allons donc ! reprit un autre, en se penchant à l'oreille du maître, si l'âme de Richelieu va au ciel, par ma foi, Sire, il faudra que le diable se soit laissé dévaliser en chemin. »

Louis XIII sourit et quitta la chambre sans jeter un dernier regard vers le corps inanimé du cardinal.

Depuis la mort de Cinq-Mars, ils étaient restés en continuelle défiance. Richelieu ne pouvait oublier que le roi avait en quelque sorte autorisé le complot de M. le Grand, et le faible prince, une

fois son favori mort, regretta sa perte. Il n'envisageait plus le cardinal sans un frisson de terreur.

On peut dire qu'ils moururent l'un et l'autre à la peine, car Louis XIII ne tarda pas à suivre son ministre.

La maladie du roi devenait chaque jour plus menaçante, et, seulement alors, il parut comprendre toutes ses fautes. Il déplora sa conduite envers sa mère ; il voulut que le royaume et toute l'Europe fussent informés de son repentir.

Marie de Médicis était morte, l'année précédente, à Cologne, dans un état voisin de l'indigence.

Son fils mourut également abandonné de tous, même de ses domestiques. On laissa le malheureux prince dans une solitude entière, et souvent, à ses derniers jours, il manqua des choses les plus indispensables.

Anne d'Autriche ne daignait pas s'occuper de son époux.

C'étaient de tristes, mais justes représailles : Louis XIII n'avait aimé personne et personne ne l'aimait ; ses courtisans passaient, sans même s'incliner devant lui, pour aller faire leur cour à la future régente.

Un jour, il y en avait trois, debout à la fenêtre de la chambre à coucher de Louis XIII ; ils empêchaient ainsi le soleil d'arriver à ce pauvre roi grelottant et moribond.

« — De grâce, rangez-vous, leur dit-il avec une voix plaintive, et ne me privez pas d'un bien que la nature accorde à tous les hommes. »

Il s'éteignit comme une pâle étoile, voilée pendant sa révolution par une comète sanglante.

La mort, en frappant autour de moi ces illustres victimes, n'en oubliait pas de plus obscures. Je reçus de Châlons, à cette époque, une lettre fermée d'un cachet noir.

Hélas ! je venais de perdre mon père, mon pauvre père, dont j'avais eu l'affection la plus tendre ! C'était un surcroît de deuil et de larmes. Tous ceux qui m'aimaient disparaissaient de ce monde.

O mon père, vous trouvez au ciel la récompense d'une vie honorable et pure! S'il vous est permis de veiller sur votre fille, implorez Dieu pour moi, apaisez sa justice. Un pressentiment terrible me serre le cœur; il me semble que de nouvelles infortunes vont m'atteindre et que mes jours finiront misérables et dégradés.

Avais-je donc le droit de manquer de miséricorde et de condamner les autres? Mon père, mon père! obtenez-moi le pardon!

VI.

Après la mort du cardinal, on ouvrit les portes de la Bastille aux prisonniers que son pouvoir tyrannique y laissait gémir.

Je vis un soir entrer dans ma chambre une sorte de spectre, à l'œil éteint, au font livide.

Est-ce le fantôme de Bassompierre?

Non, ce vieillard malade, chancelant, malheureux et rendu méconnaissable par le séjour des cachots est mon pauvre maréchal lui-même. Je le reçois dans mes bras, nous confondons nos pleurs.

Son frère aussi est mort. Le jeune comte d'Estelan s'est exilé au Mexique. Bassompierre n'a plus que moi dans ce monde, il demande à achever ses jours auprès de la seule amie qui lui reste.

Où sont nos belles années, nos joies enivrantes, nos doux entretiens d'amour?

Le maréchal n'était plus que l'ombre de lui-même. On le soigna chez moi. Je fis tout pour le rendre à la santé et au bonheur;

mais les ressorts de son organisation étaient usés, il n'y avait plus d'espoir. Lui-même le comprenait et m'annonçait sa fin prochaine.

Cependant un homme recueillait entièrement l'héritage de Richelieu.

Le renard succédait au tigre.

Mazarin sut gagner par la flatterie ce que son prédécesseur avait obtenu par le despotisme, et Louis XIII nomma cet Italien sournois et rusé membre du conseil de régence. Le roi défunt, le nouveau ministre s'empara complétement de l'esprit d'Anne d'Autriche.

On a prétendu qu'elle éprouvait pour lui plus que de l'amitié.

Je n'ai jamais pu le croire. Mais, après tout, la pauvre femme avait eu avec Louis-le-Chaste une bien triste existence !

La reine était fort bien encore, et ce fut avec Ninon l'une des femmes de son siècle qui gardèrent, même dans la vieillesse, des charmes inaltérables. Elle avait un esprit noble et d'une délicatesse extrême. On la voyait se lier difficilement, mais ses amitiés étaient fortes et presque indissolubles. Par exemple, elle haïssait ses ennemis comme elle aimait ses amis, et ces derniers ne devaient pas compter sur le pardon, si elle s'imaginait seulement qu'ils n'eussent plus pour elle un dévouement à toute épreuve. Le chagrin l'avait rendue violente. Je devais bientôt ressentir les effets de ce triste changement de son caractère.

Madame de Chevreuse était revenue de son long exil ; c'est assez dire qu'elle donnait le signal des réjouissances et de la folie.

La duchesse pensait toujours à moi.

Je reçus une de ses premières invitations à des soirées, qui avaient lieu dans les petits appartements du Palais-Cardinal, légué à la couronne par Richelieu mourant.

C'était une restitution.

Si longtemps captive et malheureuse au Louvre, Anne d'Autriche s'en était enfuie pour venir habiter l'ancienne demeure de l'orgueilleux ministre.

On donna, dès lors, au palais le nom de Palais-Royal.

Sa majesté assistait régulièrement aux petites réunions de la duchesse. Elle déposait toute représentation, nous faisait l'accueil le plus aimable et nous entretenait avec une affabilité gracieuse.

Je retrouvai là le poète Voiture, que j'avais perdu de vue depuis longtemps.

Mazarin nous montrait, de temps à autre, le bout de son museau de renard, et nous amenait sa nièce Hortense, adorable personne aux grands yeux magnifiques et effrontés, couverts d'épais sourcils qui se relevaient en crochets noirs. Après la bouche de Ninon, la bouche d'Hortense Mancini était une des plus voluptueuses du monde. Quelqu'un ayant dit à cette jeune fille qu'elle ressemblait aux odalisques d'Orient, elle se coiffa dès lors d'un turban à plumes, avec un large camée au-dessus du front.

La duchesse attirait à son cercle bon nombre d'originaux et faisait une seconde édition des fous de l'hôtel Rambouillet.

Elle me montra le maréchal de Châtillon, très-colérique de sa nature et qui secouait les arbres pour reprendre du sang-froid ; le président Nicolaï, grand amateur de bourgeoises ; l'abbé de la Victoire, fou charmant, très-ennemi de Boisrobert, l'écrasant de ses bons mots et gagnant par là toutes mes sympathies ; enfin le chancelier Séguier, sur lequel courait une anecdote bizarre.

Le bon chancelier, dans sa jeunesse, avait eu la fantaisie d'entrer chez les Chartreux. Il en prit même l'habit. Mais, tourmenté bientôt par les révoltes de la chair, il confia ses peines au supérieur. Ému de son état, ce dernier lui permit, toutes les fois que la tentation le tiendrait trop fort, de sonner la cloche du chœur, afin d'avertir les autres Chartreux du péril où se trouvait son âme et de les inviter à lui obtenir du ciel la force de la résistance.

Mais le pauvre jeune homme fut obligé de recourir si souvent à la cloche, que le voisinage du couvent porta plainte : on entendait un carillon perpétuel, et les moines passaient tout leur temps à prier pour Séguier. Bref, on lui interdit ce moyen de résister à l'esprit tentateur.

Privé de sa cloche, l'infortuné succomba et rentra dans le monde au grand danger de son salut.

Les réunions de madame de Chevreuse durèrent jusqu'à la Fronde.

C'étaient là, du reste, mes uniques sorties. Mademoiselle de Lenclos se trouvait fort occupée de ses nombreuses amours, et je craignais de lui rendre visite ; il était difficile de pénétrer dans son boudoir sans troubler un tête-à-tête.

Trois ans déjà s'étaient écoulés depuis la mort de Cinq-Mars. Le temps, qui efface tout, m'avait presque fait oublier ce grand chagrin.

Au cercle de madame de Chevreuse, je recevais çà et là quelques hommages. On daignait encore me trouver jolie, et j'eus au premier rang de mes adorateurs François de Vendôme, duc de Beaufort, petit-fils de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées.

Il avait trente ans, était d'un extérieur remarquable, et me laissait entrevoir qu'il ne serait pas éloigné de suivre l'exemple de M. le Grand et de m'offrir sa main.

Beaufort avait dissipé sa fortune en débauches.

La mienne le tentait peut-être; mais il eut le talent de me persuader que j'étais aimée pour moi-même. Je retombais dans mes éternelles faiblesses de coquetterie et j'écoutais ces phrases dangereuses dont l'âge et la raison devaient me faire comprendre le néant.

Mon cœur succomba, je m'épris d'une belle passion pour Beaufort.

Par malheur, il s'avisa de mener de front nos amours avec une conspiration contre Mazarin. La trame mal ourdie fut découverte, et la régente envoya mon amoureux au fort de Vincennes.

Je voulus demander sa grâce.

Anne d'Autriche me la refusa sèchement. Elle me croyait instruite du complot, et ce fut en vain que j'essayai de la convaincre de mon innocence. Un doute, un simple doute suffisait pour dé-

truire son intérêt bienveillant et lui faire oublier mes services.

O reconnaissance des rois !

Cela me dégoûta des cercles de la cour.

Desmarets de Saint-Sorlin, celui de mes vieux amis qui me rendait le plus assidûment visite, me proposa de me réintégrer dans les honneurs de l'hôtel Rambouillet. Ma nouvelle introduction ne souffrit aucune difficulté. La marquise de Cinq-Mars, comme on m'appelait alors, était reçue partout à bras ouverts. On oubliait Marion Delorme et son histoire.

Cependant la santé du maréchal devenait de plus en plus chancelante.

Les médecins lui ordonnèrent les voyages, et je résolus de l'accompagner. Avais-je au monde un ami meilleur ? Devais-je le sacrifier à quelques rares adorations parsemées encore sur ma route ?

Bassompierre voulut aller d'abord en Touraine.

Une des originalités de sa maladie était de parler sans cesse de Henri IV. Il l'appelait son bon maître. Le fait est que Louis XIII n'avait pas de grands droits à sa reconnaissance.

On parlait beaucoup, à cette époque, du fameux ermite des Gardelles, et le frère Jean-Baptiste passait pour être le comte de Moret.

Son ermitage se trouvait aux environs de Saumur.

Bassompierre ne croyait pas que ce fût Antoine de Bourbon. De nombreux témoins lui affirmaient l'avoir vu tomber mort au combat de Castelnaudary, et, convaincu du fait, il l'avait même consigné dans ses *Mémoires*.

Plus de dix ans s'étaient écoulés depuis cette funeste bataille, à laquelle nous avions assisté madame de Chevreuse et moi. Richelieu mort, il me semblait peu probable qu'on réveillât ses haines et ses colères. Je ne me crus pas obligée davantage au serment, et je racontai au maréchal de quelle façon nous avions sauvé le complice de Montmorency.

Revoir le fils de son bon maître, un de ses amis les plus intimes et les plus chers! cette pensée le transporta de joie. Un instant j'eus l'espérance du rétablissement complet de sa santé.

Nous arrivions à Saumur par un beau soir d'automne.

Bassompierre, sans égard à la fatigue du voyage, fit demander un guide à l'instant même pour nous mener aux Gardelles.

La nuit tombait.

Avant d'atteindre l'ermitage, nous devions gravir une véritable montagne. On arrivait chez le frère Jean-Baptiste par un escalier taillé dans le roc, et l'ascension ne laissait pas que d'être effrayante, à cette heure et par la clarté douteuse du crépuscule. De chaque côté de cette rampe bizarre s'ouvraient des abîmes. Enfin nous atteignîmes une espèce de caverne, creusée dans le flanc de la montagne, et je vis à l'ouverture se dessiner une ombre blanche.

C'était l'ermite. Il s'avança gravement à notre rencontre et nous dit avec un ton de reproche :

— Qui êtes-vous?.. pourquoi venir interrompre mes méditations et troubler ma prière?.. Il n'y a plus rien de commun entre moi et les hommes.

La main du maréchal tremblait dans la mienne.

— Oui, murmura-t-il tout bas, c'est la voix du comte.

— Mon père, dis-je en m'approchant, aurez-vous le courage de renvoyer, sans leur permettre un instant de repos, des voyageurs fatigués et qui montent ici pour vous supplier de les bénir?

— Si ma pauvre hospitalité peut vous être agréable, répondit l'ermite, je vous l'offre... Mais à quoi vous servirait la bénédiction d'un malheureux pécheur?

Il rentra dans sa grotte, alluma une lampe et nous apporta quelques fruits sauvages avec du lait de chèvre.

Bassompierre le regardait à la clarté de la lampe, et je voyais son émotion s'accroître. Moi-même je reconnaissais parfaitement le comte. Sa barbe, alors grisonnante, lui donnait avec les portraits de Henri IV une ressemblance parfaite.

Enfin le maréchal se précipita vers l'ermite.

— Antoine! s'écria-t-il, Antoine!.. Ton cœur doit deviner un vieux compagnon d'armes... Je suis Bassompierre!

L'ermite tressaillit, passa la main sur son front et secoua la tête.

— Vous vous trompez, dit-il, je m'appelle le frère Jean-Baptiste.

— Tais-toi! ne cherche pas à nier. Qu'as-tu donc à craindre? Cet odieux cardinal n'est plus. Va, tu peux reprendre ton nom et tes titres! Tu es Antoine de Bourbon, fils de Henri-le-Grand et de Jacqueline de Beuil. Viens dans mes bras, mon ami, mon frère!.. Comme tu lui ressembles au bon roi! c'est lui, c'est lui-même!

— Allons, monsieur le comte, dis-je à mon tour, pourquoi vous abriter sous un mystère dont j'ai déchiré le voile?.. Vous voyez en moi l'une des deux femmes qui vous ont sauvé.

Une larme glissa sur les joues de l'ermite; mais il lutta contre l'attendrissement qui le gagnait.

— Non, non! s'écria-t-il, c'est une tentation de l'enfer!.. Je n'y succomberai pas!

Se levant aussitôt, il s'élança vers le coin le plus sombre de la grotte, ouvrit une porte et disparut à nos yeux. Bassompierre n'eut pas le temps de le retenir.

— Antoine! cria-t-il en secouant la porte, c'est affreux de me recevoir ainsi... Antoine!.. du moins embrasse-moi!

L'ermite ne fit aucune réponse.

Seulement je crus entendre, au fond de la pièce qui lui servait de refuge, comme des gémissements et des sanglots.

Nous redescendîmes la montagne, sans avoir obtenu du frère Jean-Baptiste l'aveu de son ancienne condition. Le maréchal était au désespoir : il comptait décider Antoine de Bourbon à reparaître à la cour. Ses regrets furent accompagnés de larmes, et j'eus à combattre une étrange fantaisie de malade. Il songeait à se faire ermite et à terminer ses jours avec son ancien compagnon d'armes. Toute l'influence de mon amitié réussit à peine à le dissuader de ce projet.

Le lendemain on nous donna une lettre, apportée au point du jour à notre auberge par un pâtre des montagnes.

Cette lettre était ainsi conçue :

« De l'asile où il se tenait caché, Antoine de Bourbon put entendre le coup de hache qui abattit la tête de Montmorency. Dès lors, il jura, s'il échappait au même destin, de renoncer au monde et de se vouer à la retraite. Quand il revoit d'anciens amis, il souffre, son âme pleure ; mais se livrer aux élans affectueux que leur vue provoque en lui serait le moyen de perdre son courage. En renouvelant des tentatives pour l'arracher de son asile, on l'obligerait à trouver un autre refuge, où personne ne viendrait l'engager à trahir une promesse faite à Dieu. N'est-ce point assez d'avoir trahi jadis la fidélité qu'il devait à son roi ? »

Bassompierre mouilla l'écrit de ses pleurs. Il envoya par notre guide de la veille ces mots à l'ermite :

« Adieu, mon vieil ami, adieu ! Je voudrais avoir ton courage. Prie pour moi !.. car je le sens, je vais bientôt mourir. »

Cette pensée ne le quitta plus, et notre visite à l'ermitage, sur laquelle j'avais compté pour opérer une révolution favorable, ne fit qu'accroître sa tristesse et son mal. Tous les médecins lui conseillaient le séjour des pays méridionaux. Je décidai que nous irions habiter Naples, et je le ramenai d'abord à Paris, à petites journées, pour régler quelques affaires.

Nous nous mîmes ensuite en devoir de gagner l'Italie par la Suisse.

Mais, à notre première halte au château de Vitry, Bassompierre fut attaqué d'un crachement de sang et tomba dans une faiblesse si grande, qu'il nous fut impossible d'aller plus loin.

Quinze jours après, je recevais le dernier soupir du seul ami véritable que j'eusse en ce monde.

Hélas ! on pouvait le regarder comme une victime de Richelieu ! Le maréchal était constitué pour vivre un siècle, et sans les tortures de la prison, il existerait encore.

Bassompierre n'avait pas eu, depuis trois ans, la moindre nouvelle de son neveu. On répandait le bruit que le navire sur lequel le jeune comte revenait du Mexique avait péri corps et biens. Le long silence de d'Estelan semblait confirmer ce malheur, et le maréchal m'institua sa légataire universelle.

Mais le comte débarquait au Hâvre un mois après le décès de son oncle.

Je lui rendis tout, et je gardai seulement le portrait de Bassompierre.

On me combla d'éloges à cet égard. Pourtant je ne faisais là qu'un acte de justice. Ma fortune était bien assez considérable, et c'eût été une chose indigne de dépouiller un pauvre jeune homme qui avait jusqu'alors vécu de privations et auquel appartenait de droit l'héritage.

Me voilà donc seule et presque abandonnée sur la terre! A qui laisserai-je mes biens, si la mort me frappe à mon tour? Qui me consolera, qui m'aimera dans ma vieillesse?

Déjà plusieurs fois, j'avais eu l'idée d'appeler à Paris deux pauvres orphelines, auxquelles m'attachaient les liens du sang. C'étaient les filles de ma sœur Georgette, morte peu de temps après mon père. Je résolus de ne plus retarder l'exécution d'un projet qui, pour moi, devenait un devoir, et j'écrivis aussitôt à Joseph, en Champagne, le priant de m'envoyer mes nièces.

Elles arrivèrent bientôt.

L'une, âgée de dix-sept ans, s'appelait Magdeleine, et l'autre, nommée Lucile, achevait seulement sa quinzième année. Je leur choisis une gouvernante. Les propos légers furent bannis de ma demeure; j'aurais été au désespoir de scandaliser ces deux enfants, et je jurai d'être une mère pour elles.

Je ne sortais presque plus; je vivais heureuse dans ce doux intérieur, et je rédigeais alors cette *Confession* sur les notes primitives.

Six mois après l'arrivée de mes nièces, je mariai Magdeleine à

un marquis espagnol avec une dot de cent mille livres. Quant à Lucile, comme elle ne semblait pas avoir beaucoup d'attrait pour le mariage, elle jura de ne m'abandonner de sa vie. C'était ma favorite ; je l'aimais à l'adoration, et je me voyais en perspective appuyée sur ce gentil bâton de vieillesse.

Une conduite si simple, me valut encore plus d'éloges que la restitution de l'héritage de Bassompierre. On me fit presque une ovation à l'hôtel Rambouillet.

Voulant me donner une grande marque d'estime, la vieille marquise m'invita solennellement au mariage de sa fille Julie, qui épousait, à trente-huit ans, M. le duc de Montausier, le plus fidèle des amoureux passés, présents et futurs.

Or, Julie d'Angennes avait trente-huit ans !

C'est une imprudence à moi de trahir ainsi le secret de son âge. Ne l'ai-je pas vue toute jeune fille ? On se rappellera que je comptais, à cette époque, un certain nombre d'années de plus qu'elle, et me voilà forcée d'avouer l'approche de mon demi-siècle.

Mais, franchement, la vieillesse me ménageait beaucoup ; je conservais une santé parfaite, ma figure n'offrait pas une ride. Les moins flatteurs, parmi ceux qui me courtisaient encore, me donnaient tout au plus trente-cinq ans, et mon dernier voyage en Touraine m'avait presque rendu mon ancienne fraîcheur.

Somme toute, j'étais aussi jolie que mademoiselle de Rambouillet, dont tous les poëtes de l'hôtel s'évertuaient à chanter les grâces et pour laquelle ils composèrent cette fameuse *Guirlande*, qui a obtenu tant de retentissement.

L'invention ne manquait pas de mérite, et Montausier lui dut son bonheur.

Ne sachant plus à quel saint recourir pour vaincre les duretés de Julie, le pauvre duc prit un cahier de vélin, sur lequel il fit peindre par le fameux Robert les fleurs les plus éclatantes et les plus riches en nuances.

Puis il invoqua la charité des muses de l'endroit.

Elles s'engagèrent à concourir à ce chef-d'œuvre de galanterie et à louer la demoiselle aux dépens des fleurs, en mettant au bas de chaque page du cahier soit un quatrain, soit plusieurs strophes bien pompeuses et bien sonores.

Cette battue générale de poésie, cet hommage éblouissant, ce bouquet universel, obtinrent un succès prodigieux. Julie nagea dans les parfums, elle rendit Flore jalouse.

Tous les poëtes entamèrent au plus vite leur combat à coups de rimes.

Le champ de bataille était un parterre.

Montausier débuta par offrir une collection de madrigaux sur la rose, le safran, la tulipe flamboyante, l'angélique, l'héliotrope, l'œillet et le jasmin. Il en fournit à la belle de toutes les couleurs.

Chapelain, mon ex-poëte crasseux, éternellement vêtu de son atroce costume, rima sur l'impériale nombre de stances détestables. On les trouva fort bonnes.

Racan fit mieux sur l'hyacinthe et reçut moins d'éloges.

Gombaut se chargea de l'amaranthe, Conrart de l'immortelle et de la grenade, et Scudéri du pavot : c'était une épigramme au sujet de la vertu soporifique de ses œuvres.

Quant à mon ancien adorateur, Arnault-Corbeville, Montausier ne lui laissa que la tulipe simple, et la poésie du pauvre homme n'eut rien de flamboyant.

Vingt autres poëtes concoururent avec ceux que je viens de citer à former la *Guirlande ;* mais la muse de Saint-Sorlin battit toutes les autres et prouva triomphalement qu'en poésie, comme partout ailleurs, la qualité vaut mieux que la quantité.

Ses vers sur la violette réunirent tous les suffrages.

> Franche d'ambition, je me cache sous l'herbe,
> Modeste en ma candeur, modeste en mon séjour;
> Mais si sur votre front je puis me voir un jour,
> La plus humble des fleurs sera la plus superbe.

Lorsque Montausier parut à l'hôtel, chargé de cet énorme ca-

hier de vélin, enrichi de toutes ces enluminures et de tous ces vers copiés par le calligraphe Jarry, le cénacle lui donna la palme de la galanterie et du bon goût.

Ce fut un enivrement et un délire.

Madame la marquise pleura de joie. Charles d'Angennes, alors septuagénaire, oublia qu'il avait la goutte et dansa la sarabande. On rappela bien vite à l'ordre ce vieux zéphir.

Julie accepta le présent et daigna remercier les muses.

On posa sur le cahier le chiffre de Mademoiselle, on relia le tout en maroquin du Levant; puis la gracieuse déesse, à qui s'adressaient tant d'hommages, surmontant enfin son aversion pour l'hyménée, promit au duc de l'épouser sous huit jours.

A cette nouvelle, Montausier suivit l'exemple de son futur beau-père, et la joie lui réveilla les jambes d'une façon peu convenable à la dignité du lieu.

Le mariage se fit à Rueil.

Jamais amoureux de vingt ans ne déploya une ardeur semblable à celle de ce bienheureux duc. Julie prenait le chemin de la chambre nuptiale : aussitôt Montausier se mit en devoir de la suivre et poussa la distraction jusqu'à se dépouiller d'une partie de son costume, séance tenante, et devant les personnes de la noce.

Je retrouvai à l'hôtel tous mes anciens hommes de lettres.

Avec ma jeunesse, ils désertaient mon cercle, oubliant que leur esprit lui-même commençait à porter des cheveux blancs.

Il y en avait quelques-uns de nouveaux, entre autres Ségrais, passable fabricant d'idylles, mais dont le nez était d'une longueur scandaleuse; Sarrazin, qui se croyait un Pindare; Benserade, fournisseur poétique de tous les ballets de la reine; La Calprenède, gentilhomme de la chambre, dont les tragédies étaient fort comiques; Ménage, bel esprit fade qui avait le désagrément de s'appeler *Giles;* et Tallemant des Réaux, railleur éternel, toujours à l'affût des scandales et très-habile à dépister les secrets de chacun.

Tallemant venait quelquefois me rendre visite. Il me racontait

mille anecdotes piquantes. Malheureusement le plus grand nombre n'étaient pas de nature à figurer dans cette *Confession*.

La morale y gagne et mes lecteurs y perdent.

Je remarquai surtout à l'hôtel un petit lutin, fils d'un greffier de la grand'chambre. L'avocat Pélisson l'amenait avec lui, et ce collégien espiègle nous amusait par ses saillies pétulantes et sa malice précoce.

Sa principale victime était Ménage, que toutes les dames de l'endroit avaient en horreur. On le livrait impitoyablement aux agaceries de Boileau. Giles devenait furieux, courait après l'enfant, ne l'attrapait jamais, et se livrait à toutes sortes de contorsions de colère.

De là vint le mot *remue-ménage*.

Quand sa victime était absente, Boileau tombait sur La Calprenède, dont il parodiait les œuvres tragiques; ou bien il prenait une mine béate et prêchait comme l'abbé Cotin; ou bien encore, il allait lutiner mademoiselle d'Aubigné, quand elle prolongeait trop longtemps ses confidences à Scarron le cul-de-jatte.

D'autres fois, il attachait un pan de l'habit de Chapelain à quelque fauteuil, et lui criait ensuite qu'on le demandait au sanctuaire. Chapelain se levait précipitamment; l'habit trop mûr se déchirait et la guenille restait au fauteuil.

Madame de Rambouillet gronda sévèrement Boileau pour cette dernière escapade.

Elle voulait qu'on respectât *son* poëte.

Cet entêtement de la marquise à protéger et à admirer l'auteur de *la Pucelle* devenait impardonnable. Mais elle allait bientôt en être punie.

La fameuse réunion tombait en décadence; sa chute approchait, le ridicule allait lui porter le dernier coup.

VII

Un beau soir à l'hôtel, je vis entrer Ninon, que ses légèretés excluaient depuis assez longtemps du sanctuaire. Elle avait subi le même sort que moi, malgré la protection spéciale dont elle se trouvait honorée jadis à son arrivée de Touraine.

Mademoiselle de Lenclos était esprit fort et déclarait sa conduite inattaquable.

— « C'est de ma part, disait-elle, une affaire d'opinion : les opinions sont libres. »

Elle répéta cette phrase le plus souvent possible et d'un air fort sérieux. On finit par la croire et on lui accorda le titre d'*honnête homme* qu'elle ambitionnait exclusivement.

Un paradoxe triomphe toujours en passant par la bouche d'une jolie femme.

Avec des idées de morale pratique aussi arrêtées, Ninon s'indigna beaucoup de se voir l'objet de la censure et ne pardonna

jamais à madame de Rambouillet son exclusion du cénacle. Aussi jura-t-elle d'y rentrer quelque jour avec les honneurs de la guerre.

Ma réintégration lui parut d'un assez bon augure pour arriver à ce but.

En conséquence, elle se fit l'amie intime de l'une des colonnes de la réunion, femme savante au suprême degré, physicienne, astronome et très-versée dans les sciences mathématiques. Ninon flatta les ridicules de madame de La Sablière, s'insinua très-avant dans son esprit, et obtint de rentrer à l'hôtel sous son patronage.

De graves difficultés furent soulevées par la marquise; mais tous ces messieurs prirent le parti de mademoiselle de Lenclos et réunirent leurs instances à celles de l'introductrice. On céda.

Me tirant à l'écart dans un coin du cénacle, Ninon me dit tout d'abord :

— Vous le devinez, ma belle, je pénètre ici avec des projets hostiles. Je veux, avant huit jours, mettre le cercle de la marquise en désarroi, je veux tuer l'hôtel Rambouillet!.. Sa dernière heure va sonner.

— Jésus ! est-ce possible ? Mais c'est bouleverser le monde.

— Nous le bouleverserons, mon cœur. Vous allez être ma complice.

— Par exemple !

— Oh ! je n'admets pas de réplique, arrangez-vous ! Cette réunion jadis enseignait le beau style et les belles manières; à présent elle dépasse le but. On a la rage d'être spirituel, et l'on devient prétentieux. A force de viser au goût et à la finesse, on tombe dans le raide et dans l'obscur. Plus messieurs les hommes de lettres de céans sont inintelligibles, plus ils reçoivent d'éloges; plus ils sont durs et rocailleux, plus on leur croit de génie : témoin le sieur Chapelain, dont le poëme a été lu, dit-on, l'autre jour, au milieu d'un enthousiasme difficile à rendre.

— C'est vrai, j'y étais.

— Et vous n'avez pas dit hautement votre opinion sur cette

œuvre burlesque? Autrefois, vous auriez joué quelque bon tour à des personnages assez absurdes pour applaudir un Chapelain.

— Oui, c'est possible; mon beau temps n'est plus.

— Prenez garde, Marion, vous finirez par me mettre en colère. Votre beau temps?.. Folle!.. Vous êtes toujours aussi jolie que moi. Et, tenez, voilà dans ce coin le petit Gondi, qui vous lorgne en dessous... Le chenapan d'abbé vous fera très-incessamment une déclaration, vous pouvez vous y attendre. On n'a point d'âge tant qu'on reste belle, entendez-vous, madame?.. Où sont vos rides? Vos grands yeux noirs ont-ils perdu de leur éclat? vos lèvres sont-elles moins roses et vos dents moins blanches?.. Non. Donc, vous proclamerez avec moi la dissolution de l'hôtel Rambouillet.

— Ah! par exemple, cette logique me semble obscure et je voudrais y voir plus clair.

— Eh! me dit-elle, toutes ces femmes qui se posent en reines du cercle, non-seulement nous gâtent le goût, mais aussi nous gâtent l'amour! Elles ont une langue de convention, des sentiments de convention; elles tiennent à ressembler aux héroïnes des romans de la Scudéri et se donnent entre elles des noms empruntés de la Grèce. On est ici en dehors de la nature, on se perd dans l'exagération et dans le faux. Si je n'y mets obstacle au plus vite, les sottises de ces dames vont acquérir force de loi... Oui, Marion!.. nous serons obligées d'être raides et guindées comme elles. Je ne le souffrirai pas, vous ne devez pas le souffrir! Qu'est-ce que la femme? C'est la simplicité, c'est la grâce. Or, elles ne sont ni simples, ni gracieuses avec leur manie de la science et leurs grands discours pleins de pédantisme. Les voyez-vous sans cesse le raisonnement et la dispute aux lèvres? Elles veulent analyser la passion et tracer la route du cœur. N'ont-elles pas inventé la carte du *royaume de Tendre?* On y va du village de *Billets-Doux* à celui de *Petits-Soins,* et l'on s'embarque à *Jolis-Vers,* pour descendre à *Billets-Galants*... Je vous demande si la niaiserie la plus prétentieuse a jamais été plus loin?

— Non, sans doute, mais qu'y faire?

— Nous allons châtier ces bégueules... A l'œuvre!

— Quoi! vous oserez leur dire en face...

— Dieu m'en préserve! Elles me croiraient jalouse de leur gloire. D'ailleurs, les femmes ne se corrigent point entre elles. Un autre tiendra la verge et administrera le châtiment. Venez, mon cœur! nous serons tout au plus vingt minutes absentes.

Elle me fit sortir.

Comme nous allions monter en carrosse, le petit Gondi accourut tout essoufflé.

— Mesdames! mesdames! nous quittez-vous donc?

Ninon me désigna du coin de l'œil et répondit :

— Calmez-vous, l'abbé, je vous ramènerai vos amours.

— Hélas! murmura-t-il en poussant un gros soupir, l'habit que je porte m'oblige à étouffer les élans de mon cœur.

— Tiens, vous vous rangez donc, l'abbé? demanda ma compagne.

— Oui, je m'y décide. J'ai eu beau faire le diable à quatre pour déchirer ma soutane, elle tient mieux sur mon dos que la robe de Nessus. Encore avant-hier, j'ai donné trois coups d'épée à ce maudit baron de Perceval, qui persistait, malgré ma défense, à m'appeler abbé de Busay.

— Pourtant, c'est le nom de votre abbaye de Bretagne?

— Sans doute ; mais il se rapproche trop de celui de *buse,* et je ne veux pas le porter, mort-diable! On m'appellera l'abbé de Gondi, l'abbé de Retz, ou sinon...

— Là, là, monsieur, lui dis-je, avez-vous l'intention de nous provoquer aussi en duel?

— Rassurez-vous, belle dame, je sais que de plus doux ébats doivent être votre partage. Enfin je suis enfroqué pour la vie! et l'on me nommera coadjuteur de mon oncle. Vous le voyez, l'amour m'est défendu... Mais si vous me jugez digne de votre amitié, je serai le plus heureux des hommes.

— Va pour l'amitié, lui dis-je, en riant de son air contrit.

— Me permettrez-vous, charmantes, de monter dans votre carrosse ?

— Impossible, l'abbé, dit Ninon ; cela vous exposerait à une morale de votre oncle.

— Oh ! la morale, je m'en moque !

— Fort bien ; mais le motif de notre course est un secret.

— C'est différent, je respecte le secret, d'autant plus que j'en ai un à confier à madame de Cinq-Mars, à elle seule.

— En ce cas, monsieur, venez me voir.

— Oui, me dit-il, à bientôt !

Il me baisa les mains. Notre carrosse partit.

— Ma chère, dit Ninon, tenez-vous sur vos gardes. S'il n'est pas amoureux, il n'en sera que plus à craindre. C'est un esprit remuant, taquin, querelleur, très-capable de vous jeter dans quelque vilaine affaire. Il s'occupe beaucoup de politique. Ou je me trompe fort, ou son air léger cache une ambition profonde.

— Eh ! eh ! répondis-je à Ninon, cela pourrait me convenir ! L'âge de l'amour est passé pour moi, j'arrive à celui de l'ambition.

— A votre aise, conspirez avec Retz !

— Oui, peut-être bien !.. La reine s'est fort mal conduite à mon égard, et je suis dégagée vis-à-vis d'elle de toute reconnaissance.

Notre carrosse passa les ponts.

Cinq minutes après, il s'arrêtait au faubourg Saint-Germain, à la porte de l'*Illustre-Théâtre*.

On appelait ainsi une salle charmante, où plusieurs jeunes gens de la ville, passionnés pour la déclamation, s'associaient et jouaient la comédie. Cette troupe avait éclipsé toutes les autres. Elle était dirigée par ce petit diable moqueur qui, jadis, à l'Hôtel, riait si agréablement du fou Dubois.

Jean-Baptiste Poquelin atteignait alors sa vingtième année.

Son père, tapissier de mademoiselle de Lenclos, avait été contraint par celle-ci de le mettre aux études. Le bonhomme en-

rageait, prétendant que son fils gagnerait infiniment plus à fabriquer des fauteuils qu'à acquérir de la science. Mais Ninon tint ferme. Elle assura que l'enfant avait des dispositions merveilleuses et menaça Poquelin père de lui enlever sa pratique et celle de tous ses amants, s'il ne consentait à laisser Jean-Baptiste faire ses classes.

La menace devenait formidable : c'eût été la ruine du pauvre homme.

Il se tut et envoya son fils au collége.

Ce dernier conservait à mademoiselle de Lenclos une vive reconnaissance et la nommait sa chère bienfaitrice.

Ninon l'aimait à la folie; mais d'un amour pur et presque maternel. Souvent elle me répétait que ce jeune homme écrirait admirablement pour la scène. Elle espérait lui voir dans le genre comique un talent aussi précieux que celui du poëte de Rouen dans le genre tragique.

En effet, Poquelin nous avait lu plusieurs fois de petites compositions délicieuses. On pouvait deviner, dès lors, ce qu'il serait capable de faire un jour.

C'était chez lui que nous allions. Il logeait rue des Marais-Saint-Germain, dans les combles de son théâtre.

A l'entrée de sa protectrice, il accourut à elle avec transport.

Il était difficile de voir une figure plus expressive et plus spirituelle. Ses traits avaient à la fois une noblesse remarquable et une grâce infinie; son sourire pétillait de finesse et de malice, et ses grands yeux rayonnaient d'intelligence.

— Est-ce que tu joues, ce soir, mon petit Jean-Baptiste? demanda mademoiselle de Lenclos, qui le traitait toujours comme un enfant.

— Non, ma bonne amie, répondit Poquelin.

— Cela se rencontre à merveille, tu vas venir avec nous.

— Volontiers, dit le jeune homme : où désirez-vous me conduire?

— A l'hôtel Rambouillet.

— Miséricorde!.. ai-je eu le malheur de vous offenser? murmura-t-il avec un air de consternation risible.

— Bravo, Jean-Baptiste! bravo, mon cher! donne un libre cours à tes épigrammes, aiguise ta verve. Il s'agit de me fabriquer, d'ici à huit jours, une petite comédie fine et mordante, où tu passeras en revue les sottises du cénacle... Hein? que penses-tu de mon idée? Tu frapperas impitoyablement sur les bégueules de l'endroit... Je l'exige.

— Vous serez obéie, ma chère bienfaitrice! s'écria gaiement Poquelin. Il paraît qu'elles vous ont ennuyée à périr?

— Oui, tu me vengeras!

Elle lui tendit la main. Jean-Baptiste descendit avec nous, et bientôt nous rentrions ensemble dans les salons de l'hôtel.

Ninon ne lui dit qu'un mot :

— Observe!

L'entretien fut précisément, ce soir-là, beaucoup plus fade et plus prétentieux que de coutume. Ces dames avaient des phrases alambiquées et un raffinement de langage inouï. Leur intelligence, si je puis m'exprimer de la sorte, minaudait de la façon la plus grotesque, et les hommes les suivaient dans leurs divagations extravagantes.

Je finis par être entièrement de l'avis de Ninon : c'était à désespérer de la langue et de l'esprit français.

Mademoiselle de Lenclos, en sortant, dit à son jeune auteur :

— Eh bien, mon petit Jean-Baptiste?

— Eh bien, ma bonne amie, vous aurez la pièce avant huit jours.

— Tu l'intituleras?

— Les *Précieuses ridicules*.

— A merveille!.... Embrasse-moi, s'écria Ninon, tu es un amour!

Elle ne lui dit pas tout ce qu'elle attendait de lui, craignant de

l'effrayer d'avance et de glacer sa verve, si elle lui expliquait plus en détail son plan audacieux.

Une semaine s'écoula.

J'assistais à cette soirée mémorable, où l'hôtel Rambouillet vit pour la première fois porter atteinte à sa gloire, consacrée par quarante ans de triomphe.

Il me semble y être encore.

Tout le monde est réuni dans le grand salon. La marquise trône sur un fauteuil à coussins. A sa droite est madame de Mantausier, dont le mariage a légérement pâli les joues; elle se donne un petit air confus et pudique, tout à fait de circonstance. Le duc, son époux, est en face; il semble contempler avec orgueil l'air languissant de sa compagne. Quant au vieux Charles d'Angennes, il tient l'un des coins de la cheminée, et chauffe aux tuyaux de fonte ses jambes enveloppées de flanelle.

Sa femme, en vieillissant, ne s'est pas réconciliée avec le feu.

Autour de la marquise et de sa fille sont rangées en cercle une foule de célébrités féminines de l'hôtel.

En première ligne vient cette noble dame de La Sablière, ce cotillon érudit dont les connaissances merveilleuses, à en croire les échos du cénacle, faisaient honte à messieurs de l'Université et de la Sorbonne, qui pouvaient avoir infiniment plus de barbe, mais, à coup sûr, beaucoup moins de science.

Après elle, et en suivant l'ordre hiérarchique du mérite, arrive notre ancienne connaissance, Magdeleine de Scudéri, toute chargée de gloire et de laideur.

On eût dit d'un homme habillé en femme.

Elle a de grosses joues pendantes, des sourcils fortement accusés et des lèvres épaisses, au-dessus desquelles flotte un duvet compromettant.

La dixième Muse porte moustache.

Rien n'était curieux comme d'entendre cette créature quasi-masculine prendre un ton sentimental, donner la description du

doux royaume et vanter les aimables résidences de *Petits-Soins* et de *Petits-Soupirs.*

Je doute fort que, malgré son éloge du pays, un seul des cavaliers présents eût voulu s'y hasarder avec elle.

On n'en pouvait dire autant de la jeune marquise de Sévigné, qui était vraiment adorable. Elle avait de beaux cheveux et un regard suave. Son nez mince et effilé indiquait la finesse de son esprit. C'eût été vraiment dommage de laisser une aussi agréable personne à l'école des fausses manières.

Une autre jeune femme, pleine de séductions et de grâces, et qui venait de se marier à un prince du sang, risquait aussi de se déflorer dans ce lieu pernicieux. Madame de Longueville nous succédait, à Ninon et à moi, dans le cœur du volage La Rochefoucault. Elle le retint longtemps dans ses chaînes, car il se battit par ses ordres sous la Fronde, et dit en parlant d'elle :

> Pour mériter son cœur, pour plaire à ses beaux yeux,
> J'ai fait la guerre aux rois, je l'aurais faite aux dieux.

Madame de Longueville et madame de Sevigné étaient les deux seules femmes supportables du cercle. Elles en adoptaient un peu les ridicules; mais la nature les avait trop richement douées pour que leurs agréments ne se trahissent pas au milieu de ce fatras de niaiseries, dont elles devaient, du reste, se dégager les premières.

Ninon disait vrai, toutes ces dames empruntaient des noms à la Grèce.

Depuis longtemps déjà la marquise était surnommée *Arthénice;* Julie avait reçu le nom de *Zyrphée;* mademoiselle de Scudéri gardait celui de *Sapho;* madame de Sévigné s'appelait *Erinne,* et l'amante de Marsillac, *Iphigénie.*

Mais il y avait bien d'autres héroïnes grecques.

La duchesse d'Aiguillon, cette nièce de Richelieu, qu'un nouveau mariage avait dépouillée du nom de Combalet, prenait à l'hôtel celui d'*Eriphile.*

Madame de Cavoye s'intitulait *Clytemnestre*. Le cardinal avait protégé beaucoup son mari. Devenue veuve, la dame minaudait à tort et à travers et ne pleurait pas Agamemnon.

Diane d'Angennes, abbesse d'Hyères et sœur cadette de Julie, s'était fait dégager de ses vœux par le pape et choisissait le nom profane d'*Eucharis*, la plus jeune des Grâces.

Mademoiselle de Gournay, poëte femelle et maîtresse du chanoine Boisrobert, s'appelait *Arsinoé*.

Enfin, madame de Pisieux, double extravagante, trouvait charmant le nom d'*Aspasie* et surnommait Vaugelas *Périclès*, parce que le vieux grammairien semblait apprécier ses charmes, qui pourtant n'étaient pas corrects.

Il serait trop long d'énumérer les autres folles qui se décoraient de noms païens : il suffira de dire qu'elles se trouvaient là réunies et se livraient à leur jargon habituel, en s'adressant aux cavaliers, debout derrière leurs fauteuils.

La société, en fait d'hommes, était brillante.

D'abord, il y avait tous les poëtes de Paris et des environs, y compris Chapelain, le front couronné des lauriers de *la Pucelle*, et se croyant, le pauvre homme ! bien au-dessus d'Homère. Le fait est que, si le poëte grec mendiait en haillons dans les villes d'Ionie, Chapelain lui ressemblait étonnamment, sous le rapport du costume.

A côté de messieurs les hommes de lettres étaient beaucoup d'hommes de cour, et je vis au premier rang le jeune prince de Condé qui, par la mort de son père, abandonnait le titre de duc d'Enghien.

Vraiment Ninon était heureuse dans ses prophéties.

Ce héros de vingt-cinq ans avait déjà gagné les batailles de Rocroy, de Fribourg et de Nordlinghen. Un seul échec au siége de Lérida suffisait pour lui enlever la reconnaissance d'une cour ingrate. En ce moment, la régente et Mazarin boudaient Condé, ce qui, je puis le dire en passant, était d'une politique assez maladroite.

Avec lui se trouvaient son frère cadet, Armand de Bourbon, prince de Conti, et leur cousin le duc de Longueville, mari de la jeune et charmante femme dont j'ai parlé plus haut.

Le cercle était fort imposant. Je ne pus m'empêcher de frémir lorsque Ninon parut avec son complice.

Une fois la comédie faite, mademoiselle de Lenclos avait dit à Poquelin :

— Maintenant, mon cher, il faut la lire, et la lire en plein cénacle !

A cette effrayante exigence, le jeune homme eut un instant le frisson ; mais il ne recula pas et dit à mademoiselle de Lenclos :

— Vous m'ordonnez de me jeter pour vous dans les flammes ; j'obéis... En avant !

Il n'était pas venu à l'hôtel depuis son entrée au collége, et la marquise avait oublié ce joyeux enfant, dont elle aimait à caresser les joues roses et rebondies.

— Mesdames, dit Ninon qui s'inclina gravement devant les beautés grecques, je vous demande lecture pour une œuvre de quelque mérite. Vous accueillerez avec plaisir, j'ose le croire, un jeune auteur auquel je m'intéresse.

Arthénice fit un signe d'assentiment, et madame de Montausier, se tournant vers mademoiselle de Lenclos, demanda d'un air de nonchalance prétentieuse :

— Sur quel échelon intellectuel faut-il gravir pour apprécier à son juste point de vue l'œuvre de votre protégé ?

— Sur l'échelon comique, madame, répondit Ninon.

— Ah ! c'est une comédie ? s'écria madame de La Sablière ; en vérité, ce jeune homme nous porte au plus haut sommet de la surprise !.. j'ai grand'peur qu'il ne se soit légèrement égaré dans les sentiers fleuris de la présomption, au bout desquels il trouvera nécessairement les ronces de la critique, si, comme j'ai lieu de le croire, et son âge me donne le droit de former cette conjecture, il ne s'est pas appuyé, pendant la route, sur le *castigat ridendo mores*.

Madame de La Sablière, ayant prononcé tout d'une haleine cette phrase remarquable, envisagea Poquelin avec une moue très-suspecte d'impertinence.

Le jeune homme tremblait un peu ; mais l'amour-propre chez lui réveilla bientôt la hardiesse.

Il répondit dans le même style au milieu d'un salut railleur :

— Daignez, madame, retenir la bride à vos craintes et modérer les élans de votre effroi; la maxime d'Horace a été mon bâton de voyage.

Ninon l'applaudit du regard.

Sur un signe de la marquise, on avança devant Poquelin l'un des pupîtres à claire-voie. Montausier parcourut ensuite les salons pour avertir les promeneurs et réclamer le silence.

J'étais assise auprès de l'abbé de Retz, qui n'était pas encore venu me dire son secret. De jour en jour, il remettait cette mystérieuse révélation, sous prétexte qu'il avait besoin de prendre, avant de m'instruire, une foule de mesures importantes.

— Quel est donc ce jeune homme? me demanda-t-il.

Je lui nommai le chef de l'*Illustre-Théâtre*, et je crus pouvoir le mettre au courant du secret de mademoiselle de Lenclos.

Il s'empressa d'aller porter ma confidence aux princes.

Armand de Bourbon s'approcha de l'auteur, que les reines du cercle toisaient d'un air de protection dédaigneuse, le regarda très-attentivement, et s'écria tout à coup en poussant un cri de joie :

— Poquelin ! mon cher Poquelin, je te retrouve!.. Pardon, mesdames, c'est mon meilleur camarade de classes... Je l'aime beaucoup, je vous assure, je suis enchanté de la rencontre !

D'autres jeunes gens, réfugiés jusqu'alors dans l'embrasure d'une fenêtre, accoururent aux exclamations du prince. C'étaient Bernier, Chapelle et Bachaumont. Ils avaient aussi connu Jean-Baptiste au collége, à l'époque où ils suivaient ensemble les cours du célèbre philosophe Gassendi, et tous, après l'avoir cordialement embrassé, crièrent en chœur :

— Ta pièce! lis-nous ta pièce!

Enchanté de se voir entouré de camarades, le protégé de Ninon déroula son manuscrit et resta debout au milieu du cercle, afin de déclamer plus à l'aise.

Il prononça d'une voix haute et sonore le titre de son œuvre. Quelques murmures sortirent des parages de la Grèce.

— Silence! cria Gondi.

Du reste, le sentiment général était la curiosité. Ninon, depuis huit jours, avait manœuvré d'une manière fort habile. Beaucoup de ses adorateurs se trouvaient là, prêts à soutenir le coup de feu.

Sauf quelques intimes du sanctuaire, auxquels on n'avait eu garde de dévoiler le complot, tous les hommes présents se rangeaient sous le drapeau de la révolte. On était convenu de mettre de côté, pour un jour, la galanterie et les bienséances, afin de sauver du naufrage la langue française et l'esprit national.

Malgré le titre de la pièce, assez capable pourtant de leur donner de l'inquiétude, ces dames ne s'attendaient pas à une attaque directe, et Poquelin commença au milieu d'un profond silence.

Le sujet de la comédie était aussi simple que piquant.

Un brave bourgeois, appelé *Gorgibus*, amenait à Paris sa fille *Madelon* et sa nièce *Cathos* dans l'espoir de mieux les établir. Or, celles-ci, séduites par les exagérations du ton prétentieux, changeaient leurs noms de baptême contre ceux de *Polyxène* et d'*Aminte*, et repoussaient tout d'abord deux seigneurs honorables, mais qui n'avaient pas les agréments du bel air et du beau langage. Pour se venger de ce dédain, les seigneurs envoyaient à nos pécores leurs domestiques, habillés en vicomte et en marquis. *Mascarille* et *Jodelet* jouaient parfaitement leur rôle; les Précieuses s'y laissaient prendre, et la pièce, à leur plus grande honte, se dénouait à coups de canne, appliqués par les maîtres sur l'échine des valets amoureux.

Certes, on ne pouvait inventer une satire plus sanglante.

Toutes les scènes de ce petit chef-d'œuvre étaient semées d'un

comique si naturel et d'un esprit si pétillant, que les rires, assez contenus d'abord, éclatèrent sans miséricorde, lorsque le bonhomme Gorgibus se mit à reprocher à Madelon et à Cathos la sottise de leur conduite. On reconnaissait le style de l'endroit dans les réponses que Poquelin prêtait aux donzelles.

Il y eut presque des évanouissements, et les éventails manœuvrèrent avec une agitation incroyable.

La marquise devenait pourpre, Julie était écarlate, et les autres Grecques, depuis madame de La Sablière jusqu'à madame de Pisieux, tournaient au cramoisi. Deux seulement ne paraissaient pas trop indignées : c'étaient les plus jeunes, mesdames de Sévigné et de Longueville.

Poquelin continua sa lecture. Les éclats de rire devinrent homériques à ces mots de Cathos :

— « Mon Dieu, ma belle, que l'auteur de tes jours a la forme enfoncée dans la matière! que son intelligence est épaisse, et qu'il fait sombre dans son âme! »

Ce fut bien pis encore, lorsque Madelon, au lieu du miroir, demanda le *conseiller des Grâces*.

La servante lui répondait :

— « Par ma foi, je ne sais point quelle bête c'est là! il faut parler chrétien, si vous voulez que je vous entende. »

On se tordait sur les fauteuils.

Mesdames de Longueville et de Sévigné joignirent leurs applaudissements à ceux des hommes, au grand scandale de Julie, qui leur envoya des regards terribles; mais elles n'en tinrent pas compte.

Le bon sens triomphait en elles, et décidément elles abandonnaient la Grèce.

Ninon était aux anges.

Les princes entouraient le lecteur; Bachaumont, Chapelle et Bernier lui serraient la main et lui disaient tout bas :

— Courage!

Or, les victimes de cette critique amusante étaient fort à plaindre.

En manifestant leur désapprobation, elles craignaient de se rendre plus ridicules encore. Madame de Montausier donna l'exemple, s'efforça de retrouver du calme et sourit assez tranquillement aux passages les plus applaudis. Elle arrêta même son cher duc qui se levait, furieux, pour interrompre la lecture.

Mais Poquelin déclamait alors une scène entre les Précieuses et le marquis de Mascarille, où ce dernier, improvisant je ne sais quel quatrain burlesque, se mettait à crier au vol à propos de son cœur.

Ces dames n'y tinrent plus.

Le visage de Julie se couvrit de nouveau d'une teinte pourprée. Arthénice bondit sur son siége, et la patience échappa totalement à madame de La Sablière. Elle courut au jeune auteur, lui arracha le cahier des mains, le froissa par un geste de rage et l'envoya dans l'âtre.

Hélas! elle oubliait qu'il n'y avait point de feu! Madame de Rambouillet dut regretter cruellement son antipathie pour les flammes.

Ninon ramassa le manuscrit et fit la révérence à son introductrice.

— Je m'abstiens, madame, dit-elle, de qualifier cette action.

— Eh! c'est le juste châtiment de votre audace! répondit madame de La Sablière. Vous ai-je amenée ici, mademoiselle, pour nous attaquer d'une manière aussi perfide? Certes, vous mériteriez...

— Silence! interrompit Julie à demi-voix; soyons dignes, je vous en conjure.

Quittant aussitôt son siége et s'approchant du lecteur, elle ajouta sur un ton de persiflage :

— Vous avez, monsieur, un esprit qui vous conduira fort loin, si vous ne rencontrez en route la Bastille ou le Châtelet.

— Oh! madame, je ne me crois pas digne de la persécution !

— C'est possible; mais on vous fera changer d'avis. Du reste, puisqu'il y a céans des personnes qui vous admirent, elles peuvent écouter la fin de votre honnête critique. Nous connaissons trop les devoirs de l'hospitalité pour gêner leur joie, et nous les prions seulement de nous permettre de ne pas la partager.

C'était fort bien dit. Madame Montausier s'oubliait à parler comme tout le monde.

Elle fit un signe à sa mère, prit le bras de son tendre époux et se dirigea vers la *chambre bleue.*

Le duc, en passant, glissa ces mots à Poquelin sur un ton de menace :

— Monsieur le poëte comique, je vous couperai les oreilles!

— Ah! monseigneur, vous m'obligerez à les défendre, répondit le jeune homme, qui s'inclina d'un air très-humble.

Charles d'Angennes se leva, boitant, donna le bras à la marquise, et tous deux grommelèrent, lorsqu'ils furent auprès de l'auteur :

— Vous êtes un impertinent!

— Je ne dois pas combattre cette opinion, dit Poquelin, dès qu'elle émane des maîtres du logis.

Madame de La Sablière marcha sur la trace du vieux couple. Eucharis, Ériphile, Clytemnestre, Arsinoé continuèrent le cortège avec Sapho, qui soupirait et portait tristement la main à sa moustache.

En un mot, toute la Grèce pliait bagage.

Trois hommes se glissèrent en tapinois parmi les fugitives : ils avaient pour cela des motifs respectables. L'auteur de *la Pucelle* ne pouvait trahir ses Mécènes; Valentin Conrart trouvait délicieux les dîners de l'hôtel, et Vaugelas, en qualité de *Périclès,* suivait tout naturellement son *Aspasie.*

C'était une affaire de cœur et non de conviction.

— Hélas! hélas! que d'ennemis! s'écria gaiement Poquelin, quand ses victimes eurent disparu.

— Et que d'amis, mon bon Jean-Baptiste, que d'amis!.. regarde!

Mademoiselle de Lenclos lui montrait la foule restée dans les salons; puis elle lui donna cinq ou six baisers, en s'écriant :

— Tu as été superbe!

Elle le présenta, triomphante, à la duchesse de Longueville et à la marquise de Sévigné. Nos deux belles transfuges le caressèrent, les princes lui firent mille compliments; il n'y eut qu'une voix pour proclamer le service rendu aux lettres et au bon goût.

— Vous avez eu le courage, mon cher, d'attaquer l'ennemi sous ses tentes : c'est bien, c'est très-bien! dit Condé.

— La suite! crièrent Chapelle et Bachaumont.

— Messieurs, dit mademoiselle de Lenclos, n'abusons pas de la victoire. L'hôtel Rambouillet n'est plus, respectons la cendre des morts! Vous avez tous vos carrosses ou vos chaises... Allons chez moi continuer la lecture.

Un cri d'enthousiasme accueillit cette proposition.

L'hôtel fut abandonné complétement, et le salon de mademoiselle de Lenclos reçut les déserteurs, non-seulement pour ce soir-là, mais pour toujours.

Néanmoins, l'audace avait été trop grande et ne devait pas rester sans châtiment. Beaucoup des personnes offensées étaient puissantes, et les princes, brouillés avec le Palais-Royal, ne purent sauver Poquelin de la rancune de la Grèce. On lui suscita mille tracasseries, on ferma l'*Illustre-Théâtre,* et l'on défendit à tous les comédiens de la capitale de jouer la pièce séditieuse.

— Change de nom, dit mademoiselle de Lenclos à son jeune ami, emmène ta troupe et va représenter les *Précieuses* en province... Sois tranquille, elles nous reviendront bientôt!

Poquelin suivit ce conseil.

Sa vocation théâtrale était trop puissante pour qu'il y renonçât

jamais. Peu de temps après, il quitta Paris et alla jouer en province, sous le nom de *Molière*.

Le surlendemain du désastre de l'hôtel de Rambouillet, Gondi pénétra chez moi comme un tourbillon.

— Morbleu! s'écria-t-il, je suis coadjuteur!.. Depuis longtemps mon vieil oncle radote, et c'est mon tour de coiffer la mitre! J'attendais cette bonne nouvelle, chère marquise, pour vous révéler mon secret. Maintenant j'aurai de la puissance, du crédit... Il me manquera seulement un peu d'or, mais un homme adroit en trouve toujours.

— Enfin, l'abbé, voyons cette fameuse confidence?

— L'abbé!.. qu'est-ce à dire?.. Monseigneur, je vous prie. Ah! ils ne m'ont pas laissé déchirer le froc? soit!.. j'aurai le chapeau de cardinal, ou Satan dira pourquoi. Voyons: marquise, vous êtes une femme de tête?.. Le Mazarin nous gêne, il faut le renverser.

— Quoi! monsieur...

— Monseigneur, de grâce!

— Eh bien, monseigneur, je refuse.

— Allons donc, c'est impossible : le premier acte de la conjuration sera d'enlever Beaufort au donjon de Vincennes et de vous le rendre.

— Beaufort!.. vous êtes sûr...

— Très-sûr, fit Retz, en souriant. Diable! diable! marquise, il paraît que j'ai touché la corde sensible?

— En effet, je m'intéresse... Vite, expliquez-moi ce dont il s'agit!

— Votre parole d'abord que vous serez des nôtres?

— Je vous la donne, monsieur.

— Fort bien. Sachez-le donc, ma chère, les princes et moi nous sommes très-mécontents de la cour. Ce maudit Italien, ce renard hypocrite a si bien abusé Anne d'Autriche, qu'elle le juge indispensable au salut de la France. Tout va de mal en pis; on traite le vainqueur de Rocroy comme un écolier, on se moque de

nous enfin. Corbleu! parlez-moi de l'ancien cardinal!.. il coupait des têtes celui-là!.. oui, certes, il n'y allait pas de main morte. Mais être en butte à un joueur de gobelets, fi donc! Le Mazarin n'est pas un ministre, c'est un jongleur. Il faut en débarrasser le royaume et le jeune roi. Croiriez-vous que cet Italien d'enfer empêche Louis Dieudonné d'apprendre à lire? il veut le laisser dans l'ignorance pour le dominer ensuite. Non, non, cela ne durera pas ainsi! Je soignerai beaucoup plus convenablement que Mazarin l'éducation du jeune prince.

— A la bonne heure! vous ne cachez pas vos projets ambitieux.

— Me cachez-vous, marquise, votre amour pour Beaufort? Entre conjurés, on a de la confiance. Nous avons décidé, les princes et moi, que nous tiendrions chez vous nos cociliabules. Vous demeurez loin du Louvre, et j'ai connu jadis le mystère de certain passage... Oui, oui! nous arriverons chez vous par la rue des Francs-Bourgeois; il n'y a pas dans tout Paris un logement plus propice. Vous verrez, ce soir, votre cher duc; nous avons gagné le gouverneur de Vincennes. Donc, tout s'arrange, et je vais au plus vite annoncer votre consentement à nos amis... Préparez-vous à la réception des princes!

Et il s'en alla courant comme il était venu.

Je restai stupéfaite.

Ninon avait encore une fois deviné juste : ce malin singe de Retz se proposait de me jeter dans un complot. Instruit de toutes les intrigues possibles, il trouvait moyen de me décider à coup sûr, en me promettant la liberté de Beaufort pour lequel j'avais en effet conservé de tendres souvenirs.

D'un autre côté, je l'avoue, mes idées actuelles se dirigeaient complétement vers l'ambition. Je caressais les plus folles espérances.

On m'appelait marquise de Cinq-Mars; mais du vivant de mon époux je n'avais joui d'aucun des priviléges attachés à son rang. Que me restait-il à cette heure? un titre illusoire. Je saisissais avec

joie l'occasion de le changer contre celui de duchesse de Beaufort, qui devait me faire marcher de front avec les princesses du sang royal et me donner droit au tabouret.

J'étais décidée à devenir la complice de Condé, de Longueville, de Conti, de Retz et de tous leurs partisans.

Comme la présence de ma nièce au milieu de tous ces hommes n'eût point été convenable, je mandai sur-le-champ Poquelin père. Une demi-journée lui suffit pour meubler le second étage de ma maison. J'y installai Lucile et sa gouvernante, en leur disant de ne jamais descendre, sans que je les en eusse priées.

Depuis un certain temps déjà, ma nièce montrait une coquetterie singulière, et des instincts dangereux se développaient chez cette jeune fille, d'abord si douce et si simple. Je la recommandai fortement aux soins de sa gouvernante, qui m'avait été donnée comme une personne du premier mérite et d'une sagesse à toute épreuve.

Le soir même arrivèrent les princes.

Condé présida le premier conciliabule, et le coadjuteur m'amena pour le moins vingt-cinq personnes tant de la cour que du parlement. On distinguait parmi ces derniers, Blancménil et Broussel, dont le nom devait plus tard soulever Paris et servir de drapeau. Tous étaient entrés l'un après l'autre et à des heures différentes par l'ancienne petite maison de Cinq-Mars.

Je ne sais comment Gondi avait découvert le secret du souterrain. Ce furet d'abbé savait tout. Du reste, il était beaucoup plus prudent de pénétrer chez moi par ce passage, et je défiais la cour de nous surprendre.

Le coadjuteur me tint parole.

Beaufort, sorti de Vincennes, tomba bientôt à mes genoux.

Il me protesta que le souvenir seul de notre passé charmait les ennuis de sa prison. Je l'écoutais avec complaisance : il est dans le destin de la femme, même de celle qui a franchi les limites de l'amour possible, de croire à l'affection désintéressée des hommes.

Chez nous, le cœur ne peut se résoudre à vieillir, et je ressemblais à toutes les créatures de mon sexe.

Beaufort avait trente-deux ans. La différence entre nous était grande ; mais au nombre de mes habitudes les plus enracinées, je comptais celle de mettre mon âge hors de cause.

Et puis le duc ne m'en parlait pas. Il me déclarait que l'hymen continuait d'être sa plus chère espérance et me jurait de m'épouser en face de toute la cour, aussitôt que la chute de Mazarin lui permettrait de rentrer en faveur.

Mais il m'effraya un peu en me disant que j'allais être obligée de le cacher dans mon hôtel.

Il lui fallait un asile où il pût être à l'abri des recherches du ministre, et il n'osait confier sa sûreté qu'à mon affection.

Un homme logé chez moi, hébergé chez moi, et cela devant Lucile, la chose me semblait offrir d'insurmontables obstacles ; il eût été par trop cruel de tenir continuellement cette enfant prisonnière.

Tout à coup, je réfléchis que le duc pouvait habiter la petite maison de la rue des Francs-Bourgeois, et venir seulement à l'heure des repas. Je le présenterais à ma nièce comme un proscrit, toutes les apparences seraient sauvées.

Je confiai donc à Lucile le secret du passage. On dressa un lit dans la maison voisine, et Beaufort devint mon commensal.

Il resta près d'un an caché à tous les regards.

Le jour, il se déguisait pour aller jeter les bases de cette royauté populaire, dont il fut si orgueilleux, et qu'il acheta, je dois le dire, à mes dépens. Depuis sa ruine, il avait fait plusieurs héritages ; mais tous ses biens étaient en séquestre. Il m'empruntait des sommes folles. Dans le cours de cette année, je lui versai environ cent soixante mille livres ; il donnait mon argent au coadjuteur, qui le prodiguait au peuple et préparait tout pour faire éclater l'émeute.

Partageant le commandement des troupes avec Turenne, son

rival de gloire, Condé réparait alors l'échec de Lérida, en gagnant sur les Autrichiens la bataille de Lens. Il nous revint plus décidé que jamais à ne point ménager la cour et à écraser le ministre.

Bientôt il active lui-même la révolte.

On dit hautement que la monarchie est trop vieille, on demande une république. L'exemple de l'Angleterre tourne toutes les têtes et l'on insulte les personnes attachées à la cour.

Un soir, Brissac et Fontrailles, membres de nos conciliabules, rencontrent auprès de l'Hôtel-de-Ville des valets de pied du roi. Ils les rossent à coups de canne, et d'importance.

— Du moins, s'écrient ceux-ci, respectez nos couleurs!

— Bah! dit Fontrailles, en redoublant, c'était bon du temps passé.

— Oui, certes, ajoute Brissac, les rois ne sont plus de mode.

Et il se remet à bâtonner de plus belle.

Le désordre s'accroît de jour en jour, les lois n'ont plus de force; le Parlement lève le masque et se déclare contre la reine et le ministre. Un esprit taquin, remuant, querelleur envahit toutes les classes et tous les âges. Des troupes d'enfants se battent à coups de fronde autour de la muraille d'enceinte de la ville.

Plusieurs d'entre eux sont tués.

On discute au Parlement l'opportunité de mettre un terme à ces sortes de combats, et l'on parle ensuite d'adopter une mesure provoquée par Mazarin.

Un jeune conseiller, dont le père prêchait la soumission au Palais-Royal, s'écrie, encore sous l'impression de la discussion précédente :

« — Vienne mon tour de parler, je *fronderai* bien l'opinion de mon père! »

Le mot semble joli.

On nomme sur-le-champ la révolte *Fronde* et les ennemis de la cour *Frondeurs*.

A chaque instant le sanctuaire des lois retentit de harangues

contre Anne d'Autriche et Mazarin. Monsieur le président Blancménil et monsieur le conseiller Broussel s'avisent de reproduire les diatribles violentes qui se débitent dans mes conciliabules. La cour indignée juge qu'il est temps de mettre un terme à ces désordres. Elle veut imposer aux factieux par un coup d'audace.

On emprisonne nos deux orateurs.

Dès lors l'étincelle est mise au baril de poudre, la révolte éclate, et Beaufort, proclamé *Roi des Halles*, ordonne à ses sujets de courir au Palais-Royal. On lui obéit.

La foule se met en marche ; le coadjuteur la précède.

Il ose pénétrer dans les appartements de la reine pour lui annoncer l'arrivée du peuple qui demande la liberté de Broussel.

— Tu mens ! s'écrie Anne d'Autriche.

Rouge de colère et ne se contenant plus, elle porte la main au visage de Retz. Heureusement d'autres personnes entrent annoncer l'imminence du péril, et le coadjuteur échappe au soufflet ; mais, indigné de l'affront qu'il a reçu, il quitte la reine et retourne exciter les passions du peuple.

En moins d'une heure, toutes les rues avoisinant le Palais-Royal sont envahies par des barricades, sur lesquelles montent des hommes aux bras nus et des harengères criant avec fureur :

« — Broussel et liberté ! »

On venait nous apprendre les phases diverses de cette révolte populaire, car nous n'osions sortir. L'effroi me glaçait, je commençais à me trouver coupable d'avoir prêté les mains à ces manœuvres.

Malgré mon trouble, je fis une remarque étrange.

Lucile interrogeait les arrivants sur Beaufort et semblait trembler pour le duc beaucoup plus que pour les autres amis. Il ne vint point à l'heure du souper ; l'inquiétude de ma nièce augmenta d'une manière très-visible. Elle ne mangeait pas, et je l'entendais étouffer des soupirs.

Sachant combien la dissimulation est inhérente à la nature des

femmes, je n'eus garde de l'interroger; mais je résolus de sonder au plus tôt le mystère d'un intérêt assez vif pour se révéler de la sorte en ma présence. Mon cœur se serrait péniblement à la pensée que Lucile et Beaufort avaient pu me trahir... Lucile surtout, mon enfant chérie, Lucile à qui je tenais lieu de mère! Pourtant ils ne se voyaient que devant moi à l'heure des repas, et je n'avais jamais surpris entre eux le moindre signe d'intelligence.

Ma nièce, à neuf heures précises, me quitta pour rentrer chez elle avec sa gouvernante.

C'était l'instant où les conjurés arrivaient; je restai seule au salon pour les recevoir.

J'avais l'âme triste et agitée par des pressentiments mortels. Au travers de ma fenêtre je voyais, par delà mes jardins, la maison qu'habitait Beaufort. Je reconnus sur-le-champ qu'il était rentré, car le vitrage qui éclairait par le haut notre ancienne chambre laissait échapper de la lumière.

Tout à coup je fus témoin d'une chose étrange.

Cette lumière disparut, revint, disparut encore et se remontra précipitamment douze fois de suite. Un soupçon rapide me traversa l'esprit. Je montai chez Lucile et je la trouvai devant sa fenêtre, les yeux dirigés vers la maison de Beaufort.

Mon cerveau se brisait, à force d'y concentrer la colère. J'eus cependant le courage de ne point éclater.

— Tu ne te couches pas, mon enfant? dis-je à Lucile.

— Vous le voyez, ma tante. La nuit est belle, je respire un peu la fraîcheur.

Elle me fit cette réponse avec un calme incroyable.

Je restais confondue.

Ce manége de la lumière était un signal, Lucile se trouvait à sa fenêtre pour le voir; tout cela devenait évident pour moi. Je donnai un prétexte à mon apparition subite, et je redescendis dans mes salons, où les frondeurs arrivaient en foule.

La séance fut bruyante, on y chanta victoire sur tous les tons.

Beaufort seul était arrivé par le passage souterrain ; les autres ne se gênaient plus et entraient alors directement chez moi. Monsieur le coadjuteur rendit compte de tous ses actes, le duc suivit son exemple. Leurs discours furent couverts de bravos.

— Demain, dit Retz, la lutte recommence. Il faut être de bonne heure sur le champ de bataille. Séparons-nous, messieurs, et allons dormir.

Tous les frondeurs disparurent.

Avant de reprendre le chemin du berceau, Beaufort me dit :

— Sans doute, vous avez là, chère belle, ces quatre-vingt mille livres que je vous ai priée de mettre à ma disposition?

— Ouvrez le secrétaire, monsieur le duc, lui répondis-je.

Il s'empressa d'obéir.

— Ah! vous êtes une femme charmante! s'écria-t-il, voyant un portefeuille, où se trouvait la somme en lettres de change et en bons sur l'État : il est impossible de rendre service avec plus de grâce.

— Mon Dieu, n'est-ce pas tout simple? ma fortune appartient à celui qui doit être mon époux.

— Oui, sans doute, Marion... Cela fait, je crois, deux cent quarante mille livres dont je vous suis redevable. Vous aurez contribué puissamment au succès... Bonsoir, chère amie, bonsoir!

Il me fallut tout mon courage et le désir d'arriver aux preuves évidentes de l'intrigue pour ne pas éclater à la face du traître.

Le duc traversa le jardin et rentra chez lui.

Je fis mine de me coucher tranquillement comme d'habitude; je renvoyai Thérèse, j'éteignis mes flambeaux, et, passant une robe de chambre de couleur sombre, je descendis au jardin par un escalier dérobé.

Bientôt je fus en observation sous les charmilles.

Mon cœur était en proie à la rage et à des projets de vengeance. A tout hasard, j'avais fixé à ma ceinture une dague catalane, que madame de Chevreuse m'avait rapportée de Madrid.

J'attendis ainsi plus d'une heure, sans perdre patience, sachant que le rendez-vous était pour minuit. Les douze évolutions du flambeau de Beaufort ne pouvaient signifier autre chose.

Maintenant, est-ce Lucile qui va venir à lui? est-ce lui qui doit aller à Lucile? En tout cas, elle ou lui n'ont pas d'autre passage que le souterrain.

Je suis là, j'attends.

La nuit, sans être claire, n'est cependant point assez obscure pour m'empêcher de distinguer les objets à vingt pas de distance.

Enfin on soulève la trappe.

Beaufort se montre avec un paquet sous le bras. Il sort du berceau, regarde si ma chambre est encore éclairée, et s'approche de la maison.

Je le suis, étouffant autant que possible le bruit de mes pas.

Arrivé sous l'appartement de Lucile, le duc dépose son paquet; puis il s'assied sur le banc voisin.

Un quart-d'heure se passe. Minuit sonne à l'église Saint-Paul.

On ouvre la fenêtre de ma nièce, et j'aperçois la gouvernante qui se penche au balcon. Misérable femme! elle est complice de cette odieuse intrigue! Bientôt elle attire à elle une échelle de soie dont Beaufort vient d'attacher l'extrémité à un fil qu'elle a laissé descendre.

L'échelle fixée au balcon, le duc monte.

Je tiens ma vengeance!

Beaufort n'a pu s'introduire par l'intérieur de ma maison. Les portes qui donnent sur le jardin sont fermées scrupuleusement tous les soirs, et j'ai seule une clef de l'escalier dérobé par lequel je suis descendue. Je rentre chez moi, et, de là, je cours à la chambre de ma nièce.

Mais, arrivée sur le seuil, mes jambes fléchissent. La pensée de verser du sang me glace d'épouvante. Beaufort parle à Lucile; j'écoute, la tête à moitié perdue.

— Quelle folie, ma chère enfant! vos craintes ne sont pas sé-

rieuses... Moi? j'aimerais votre tante?.. allons donc! elle a cinquante ans, ma chère!.. C'est une vieille, une très-vieille femme, excessivement coquette encore; mais on a tant aimé jadis! on ne se décide pas à en perdre l'habitude. Entre nous, je l'exploite un peu : voilà bien la moitié de sa fortune qu'elle me donne. Les circonstances m'avaient rendu pauvre, et ce coffre-fort s'est ouvert à propos. Je vous restituerai tout cela, Lucile; vous avez droit à une dot, ma chère; il reste assez d'argent à votre tante pour acheter d'autres hommages. Quant à moi, je suis las de jouer la comédie. C'est vous seule que j'aime! Dans votre réponse à ma lettre, vous m'avez permis de vous voir, de vous arracher à cette prison où l'on vous tient captive, et je vous ai préparé un petit logement délicieux... Oh! ne me refusez pas, Lucile! vos scrupules sont de trop, ma pauvre enfant! Votre gouvernante n'a pas menti d'une ligne, et les histoires qu'elle vous a racontées sont authentiques. Marion Delorme à eu des amants à n'en plus finir... Tout Paris vous le dira... Et parbleu! si elle entrait en ce moment, je la mettrais au défi de ne pas l'avouer elle-même!

Hélas! je ne perdis pas un mot de cet odieux discours. J'aurais moins souffert, si l'on m'eût arraché le cœur.

Je n'avais plus de force pour la vengeance, et, du reste, à quoi m'eût-elle servi? A publier ma honte, à doubler le scandale. Pouvais-je avoir avec Beaufort une explication devant ma nièce? Un homme assez vil pour oublier les lois de la délicatesse et de l'honneur ne balancerait pas à me faire un nouvel affront.

J'eus cependant le courage d'ouvrir la porte, et ma présence fut un coup de foudre pour les trois coupables créatures.

La gouvernante était restée là, ils se préparaient à fuir ensemble.

— Monsieur, dis-je à Beaufort, j'ai tout entendu! et votre conduite me dicte celle que je dois tenir : on ne se venge pas de ceux qu'on méprise. Quant à vous, continuai-je en m'adressant à Lucile, je vous laisse libre d'accompagner cet homme. Vous avez

écouté sans dégoût et sans colère le récit de ses honteuses manœuvres. Allez, vous êtes dignes l'un de l'autre!

Ils semblaient atterrés.

Ni le duc ni ma nièce n'osèrent me répondre. Je quittai la chambre.

Rentrée chez moi, je me jetai à genoux.

— Seigneur! Seigneur! voilà donc le châtiment que vous me réserviez! Pour mieux accroître mes tortures, vous avez permis qu'autrefois on me sauvât de la mort et, plus récemment, de la folie. Oh! votre vengeance est cruelle!.. Non, non! vous n'êtes pas juste, Seigneur!

Je me redressai levant les mains au ciel et les agitant avec tout le transport du blasphème.

Bientôt, succombant à mes émotions, je tombai sans connaissance sur le parquet. . . . .

. . . .

Je reviens à moi. L'obscurité m'entoure. J'allume une lanterne sourde et je descends au jardin.

L'échelle de soie n'est plus au balcon, la trappe est refermée sous le berceau; les coupables ont pris la fuite. Ma nièce est partie sans remords, sans me prier de lui pardonner son ingratitude et son crime.

Je m'enferme au pavillon.

Une fièvre ardente me brûle; mais j'ai la force d'écrire ces détails et je passe le reste de la nuit à revoir les pages où j'ai consigné les événements de ma fatale existence.

Quelle épouvantable histoire, ô mon Dieu!

Le voile est tombé, je frémis... Je reconnais, Seigneur, la main de votre justice! Vainement je voudrais essayer d'atténuer mes fautes; tout ce que je vois là, sous mes yeux, est un tissu de honte et d'opprobre.

Fille désobéissante, je me suis révoltée contre les ordres de mes

parents, et je suis venue à Paris me jeter en proie aux séductions du monde. Mes premières pensées ont été pour l'intrigue. J'ai brisé le cœur de ma bienfaitrice; je me suis enfuie d'un saint et pieux asile, pour oublier jusqu'au nom de la pudeur. En Lorraine, n'ai-je pas joué avec la religion et le repentir? Un mois ne s'était pas écoulé, que Bassompierre me rivait au bras une autre chaîne infâme. Depuis, quelle a été ma conduite? J'ai mis le pied dans la fange la plus impure du vice; on m'a vue lever le front au sein de la débauche...

Oh! ce jeune homme, ce malheureux enfant qui a pris plus que moi ma honte à cœur et qui a voulu mourir!..

Pitié! pitié, mon Dieu! car vous avez dû l'entendre m'accuser devant votre tribunal suprême!.. Il était à peine au tombeau que je reprenais le cours de mes désordres; je mettais ma coquetterie au service d'une politique monstrueuse...

Buckingham! Étienne! il me semble voir devant moi vos ombres irritées!

Quel est cet autre fantôme?.. Cinq-Mars, mon époux!.. Je l'ai dénoncé à Richelieu... Sans ma révélation, le monstre n'aurait pu saisir sa victime... Cinq-Mars, Étienne, grâce!.. je me punirai moi-même... Oui, la vie m'est odieuse, et je vais vous rejoindre!

FIN DU MANUSCRIT DE LA CONFESSION.

ÉPILOGUE

Reste à expliquer comment, après deux siècles, ce manuscrit a pu tomber entre nos mains.

M. Alexandre C....., négociant fort honorable de la rue de la Perle, au Marais, entra un jour dans notre modeste chambre d'écrivain. Il portait sous le bras une assez lourde boîte de chêne, noire et vermoulue.

— Voyez, me dit-il, on a découvert ceci dans l'un des murs du vieil hôtel que je fais démolir pour élever sur l'emplacement mes nouveaux ateliers. Je me figurais avoir mis la main sur un trésor, mais ce sont des paperasses : je vous les apporte.

La boîte contenait un cahier, parfumé de vieillesse, jauni par le temps, et couvert d'une petite écriture serrée, fine, délicate, provenant, selon toute évidence, de la main d'une femme.

C'était la *Confession* qu'on vient de lire.

Au fond de la boîte, et séparé du manuscrit principal, se trouvait un second cahier d'une écriture toute différente.

On y lisait ce qui suit :

« Le douze août mil six cent quarante-huit, à sept heures et

demie du matin, je reçus de Marion un billet presque indéchiffrable, où elle me priait de lui apporter au plus vite une substance vénéneuse, d'un effet prompt et sûr.

« Ce message trahissait un grand trouble et un désordre fatal de pensées.

« Plusieurs fois je m'étais aperçu déjà que la guérison de la femme du grand écuyer n'avait pas été complète. Le moindre chagrin lui bouleversait le cerveau et la menaçait des accidents les plus sérieux. Du poison! que voulait-elle en faire? Je n'étais pas d'humeur à me rendre complice d'un suicide, encore moins d'un crime.

« A tout hasard, je pris une fiole sur l'une des planches de mon laboratoire, et j'allai rue Culture-Sainte-Catherine.

« Je trouvai Marion dans le petit réduit qu'elle s'était arrangé au fond de son jardin.

« — Docteur, me dit-elle, voici mon testament. Vous aurez à distribuer, comme vous pourrez le voir, la plus grande partie de ce que je possède aux pauvres, et le reste à mes fidèles domestiques, Thérèse et Grassin. J'ai, ce me semble, environ deux cent mille livres chez mon notaire, et mes diamants sont dans ce coffret, avec un rouleau de papiers: l'histoire de ma vie, docteur! Cette histoire renferme plus d'une leçon terrible pour celles qui voudraient suivre mon exemple. Vous publierez cela quelque jour, lorsque vous le jugerez convenable, eu égard aux personnages dont je parle; ils vivent encore pour la plupart. Ainsi donc, mon ami, je vous nomme en tous points mon exécuteur testamentaire. A présent, donnez-moi ce que je vous ai prié de m'apporter.

« Sa pâleur était extrême; cependant elle parlait avec calme.

« — Quoi, Marion! vous voulez mourir? lui demandai-je tout ému.

« — Oui, docteur. Vous conservez pour moi de l'amitié, n'est-ce pas? Ne me faites aucune observation, ne mettez point obstacle à mon dessein · vous ne réussiriez qu'à prolonger mon agonie. Je

recours à vous, parce que je n'ai pas assez de courage pour me servir du fer.

« Elle me montrait un poignard sur une table voisine.

« — Ah! malheureuse! vous vous êtes frappée de cette arme!

« — Deux fois, docteur... Vous voyez.... des égratignures. Mon bras est faible, il trahit ma résolution.

« — Que vous est-il donc arrivé, grand Dieu?

« — Oh! rien que de fort simple : ma beauté n'est plus, je cesse d'être femme ; on me l'a fait comprendre, cruellement sans doute, mais enfin cela devait arriver. Je ne me plains pas, mon ami ; je pardonne à ceux qui m'ont causé ce désespoir. Le vide du présent ne peut être comblé que par le souvenir, et mon passé, vous le savez bien, docteur, est chargé d'opprobre.

« — Marion, c'est de la démence!.. revenez à des idées plus saines... Il est impossible que vous ayez sérieusement compté sur moi pour vous aider à mourir.

« Elle étendit la main et s'empara du poignard.

« — Vous refusez? dit-elle; alors j'essayerai de nouveau de me percer le cœur. Vous présent, il est possible que je sois moins lâche.

« — Arrêtez! m'écriai-je, arrêtez! j'obéis.

« Je tirai la fiole de la poche de mon pourpoint. Elle allait s'en emparer, lorsque tout à coup sa femme de chambre entra, l'effroi peint sur le visage.

« — Madame! madame! on a forcé les portes de l'hôtel, au nom de la reine et du ministre; la maison est remplie de soldats... Fuyez vite, fuyez par la rue des Francs-Bourgeois!

« — Oui, c'est bien, répondit Marion sans s'émouvoir; tu as oujours été fidèle, ma bonne Thérèse, merci! J'ai songé à récompenser ton dévouement, et tu auras bientôt des preuves de ma reconnaissance... Adieu, Thérèse, adieu!...

« — Oh! je vous suivrai, madame!

« — Non, laisse-nous, je te l'ordonne... Mais auparavant embrasse-moi.

« La femme de chambre se jeta dans les bras de sa maîtresse et s'en alla tout en pleurs.

« — Eh bien, mon ami, le ciel même semble hâter ma résolution. Bien certainement on a découvert que j'étais complice de Retz et de Beaufort. Je ne veux pas être plongée dans un cachot jusqu'à la fin de mes jours... Donnez le poison, donnez, docteur!

« Je lui tendis la fiole, elle en but le contenu d'un seul trait.

« Maintenant... vous aussi, embrassez-moi... C'est bien! vous m'avez rendu un grand service et je suis contente... Oh! je sens déjà l'effet de ce breuvage!... Seigneur, ne me punissez pas dans l'autre monde pour avoir quitté celui-ci, où je n'attendais plus que désespoir et tortures... Ma vue se trouble, ma poitrine se glace... Docteur... je vais donc mourir!... Pardonnez-moi, pardonnez-moi, mon Dieu!

« Ses genoux chancelèrent. Je courus à elle et je la transportai sur un lit de repos qui se trouvait au fond de la pièce.

« De temps à autre, ses lèvres remuaient encore, mais sans laisser échapper de sons. Sa paupière se ferma graduellement et son visage se couvrit d'une teinte blafarde.

« Je m'agenouillai près du lit sur lequel je venais de l'étendre.

« Cinq minutes après, les hommes de Mazarin, ayant fait partout de vaines recherches, ouvrirent avec violence la porte du pavillon.

— La voici!... crièrent-ils. Çà, qu'on nous suive!

« Je me relevai lentement, et je dis aux soldats :

« — Messieurs, elle est morte.

« Ils reculèrent épouvantés. Le visage livide de Marion prouvait la vérité de mes paroles, et le lieutenant de la troupe s'approcha du lit de repos, afin de s'assurer que la maîtresse du pavillon ne respirait plus. Sortant ensuite avec ses hommes, il courut porter cette nouvelle au ministre et à la reine.

« Le lendemain eurent lieu à l'église Saint-Paul de pompeuses funérailles.

« Comme le mariage de mademoiselle Delorme n'avait jamais



Messieurs, elle est morte.

PUBLIÉ PAR GUSTAVE HAVARD.

IMPRIMÉ PAR SIMON RAÇON.

été reconnu, on mit sur son cercueil la couronne de vierge, ce que voyant, le curé de Saint-Paul s'écria :

« — Par exemple, voilà qui est bien ridicule !

« On le laissa dire, et la couronne resta.

« Les domestiques de Marion jetaient les hauts cris dans l'église : elle avait été pour eux constamment bonne et douce. Tous les pauvres du quartier, dont elle secourait la misère, assistaient à son convoi. Beaucoup de personnes notables de la cour étaient aussi venues ; les nombreux amis de la défunte prenaient à cœur de lui rendre les derniers devoirs.

« Ninon suivait le cortége dans son carrosse. Je m'étais mis à côté d'elle. En la voyant pleurer à chaudes larmes j'eus toutes les peines du monde à ne pas éclater de rire. . . . .

. . . .

« Car Marion n'était pas morte.

« Après son enterrement, je la retrouvai chez moi, fort bien portante.

« Ma fiole contenait un narcotique puissant, qui la laissa douze heures entières dans un état de léthargie complet. J'avais eu tout le loisir d'arrêter mes mesures. Le bonheur voulait que j'eusse emporté, la veille, de l'hospice de la Charité une véritable morte, destinée aux études anatomiques de Charles Patin, mon fils. J'allai prendre chez moi ce cadavre, et je le plaçai dans un grand coffre, que deux manœuvres m'apportèrent au logement de la rue des Francs-Bourgeois, dont j'avais eu soin de me faire donner la clef.

« J'attendis patiemment la nuit.

« Aucune des personnes de la maison n'était instruite de mon dessein. Je voulais rester maître absolu du secret.

« Le jour tomba. Je me débarrassai des domestiques de Marion. Tous me savaient exécuteur testamentaire et m'obéissaient scrupuleusement. J'envoyai celui-ci chez l'ordonnateur des convois, celui-là chez le menuisier chargé du cercueil, un troisième chez le notaire, et ainsi des autres.

« Bientôt je fus seul à l'hôtel.

« Alors je pris entre mes bras Marion, toujours insensible; je descendis au jardin, je passai la voûte souterraine, et, cinq minutes après, je retournai sur mes pas avec mon cadavre de l'hospice, que je posai sur le lit de la prétendue défunte, l'ensevelissant bien vite, dans la crainte qu'on n'allât s'aviser de la regarder au visage.

« Tout était fini quand les domestiques rentrèrent.

« On cloua le cercueil et on l'entoura de cierges, qui brûlèrent toute la nuit.

« J'emportai Marion chez moi dans un carrosse de louage et je la fis aussitôt revenir à elle. Pauvre femme! il me fallut employer bien des raisonnements pour la décider à vivre! N'était-elle pas, dès ce jour, une autre personne? Dans un pays étranger, ne pouvait-elle pas être heureuse? Je lui jurai de garder fidèlement son secret; d'ailleurs en le révélant, je risquais de me susciter de graves embarras. Enfin, que sais-je? moi qui n'ai jamais été bien religieux, je me transformai pour un instant en prédicateur et je lui inspirai de l'enfer une crainte très-vive.

« Ce fut ce qui la décida.

« — Morbleu! lui dis-je, à vous comme à moi, il nous reste au moins trente bonnes années pour faire pénitence!

« Elle me promit de vivre, et regarda passer son enterrement de ma fenêtre, ce qui lui parut original.

« Le dessein de mademoiselle Delorme était de se retirer à Londres; mais elle fit partir d'abord un courrier pour Châlons, avec recommandation expresse de lui amener un vieil huissier de sa connaissance. Trois jours après, on vint lui apprendre qu'on avait trouvé le brave homme à toute extrémité. L'agonisant envoyait à son ancienne amie une foule de bénédictions et assurait qu'il l'aimerait encore dans l'autre monde.

« Marion pleura beaucoup. Je ne lui soupçonnais pas des affections de cœur en Champagne.

« Elle se résignait à partir seule.

« J'allai retirer son argent des mains du notaire ; elle me laissa quarante mille livres pour Thérèse et son mari. Le jour d'après, elle fut sur le chemin du Havre. Je promis de lui écrire sous le nom de mistriss Bedfort, qu'elle devait prendre en arrivant à Londres.

« Mais les événements nous empêchèrent d'avoir une correspondance suivie.

« Dans l'espace de vingt années, je ne reçus que trois lettres d'elle; je les donne pour compléter son histoire. »

PREMIÈRE LETTRE.

« Londres, 14 février 1649.

« Ah ! mon bon docteur, il se passe ici des choses affreuses. Les Anglais ont tué leur roi. Charles Stuart, il y a cinq jours, est mort sur l'échafaud. Noble et saint martyr ! Si vous saviez quelle résignation il a montrée à sa dernière heure ! Voyez, mon ami, où conduisent les passions politiques. Puissent les troubles de notre patrie ne pas amener à leur tour un résultat sinistre ! Ainsi vont les choses : quelques ambitieux se lèvent, ils abusent le peuple, et cela finit par du sang, par le meurtre d'un roi. Quel crime ! Dieu préserve à jamais mon pays d'une tache semblable !

« L'homme qui dirige tout à Londres, celui auquel on peut sans calomnie attribuer le meurtre, est Olivier Cromwell. Nous l'avons connu jadis. Vous souvenez-vous de l'avoir chassé d'Oxford-Street en le menaçant de la fièvre ? Ah ! bonté divine ! s'il allait me reconnaître ! la peur me prend, et je désire au plus vite quitter l'Angleterre.

« Je voyagerai sur le continent.

« Tout bien pesé, docteur, je vous sais gré de m'avoir sauvé la vie. Vous aviez raison, je suis une autre femme. Marion Delorme

est morte : tant mieux ! je veux l'oublier autant que possible. Le reste de mon existence sera employé à soulager les malheureux. J'ai vendu mes diamants, et j'en ai obtenu quatorze mille livres sterling qui sont à joindre aux cinquante mille écus apportés de France. Vous le voyez, mon ami, je suis riche encore et je puis faire des aumônes.

« On a levé, dites-vous, le séquestre des biens de Beaufort, et il a rendu à ma nièce les sommes qu'il m'avait empruntées. J'en suis contente. C'est agir en honnête homme.

« Vous le savez bien, mon âme n'a jamais eu de fiel... excepté pour le cardinal. C'était un être abominable. Du reste, j'ai toujours pardonné de grand cœur à ceux qui m'ont causé du chagrin. J'étais ridicule aussi de vouloir inspirer une passion à mon âge. Ah ! mon pauvre docteur, les ruines sont belles dans les monuments, mais non chez les femmes !

« Je pense m'enfuir d'Angleterre au mois de mars, et ma première lettre sera probablement datée de la Haye, d'où je gagnerai l'Allemagne.

« Bonheur, joie et santé.

« Mistriss Bedfort. »

DEUXIÈME LETTRE.

« Vesoul, 3 novembre 1665.

« Vivez-vous encore, mon bon docteur? Je vous envoie ces lignes à tout hasard. Il est impossible que vous, si gai, si jovial, si... médecin, vous soyez déjà chez les morts. Vous m'avez accusée d'ingratitude, n'est-ce pas? peut-être m'avez-vous crue trépassée sérieusement, cette fois? Hélas! je vivais, et je vivais dans la situation la plus malheureuse et la plus déplorable!

« Notre odieux puritain d'Oxford-Street me fit demander, quelques jours après l'assassinat de Charles Stuart. Sa police avait découvert que je n'étais pas Anglaise. Cromwell se défiait de tous les étrangers et voulait les interroger lui-même.

« Il m'a reconnue, docteur, après vingt-deux ans! et il a eu la bassesse de se venger de moi de la façon la plus indigne.

« D'abord, il m'a condamnée à l'emprisonnement dans une maison de femmes perdues; puis, au bout de trois mois, il m'a rappelée devant lui, m'ordonnant d'épouser un de ses plus féroces satellites, John Murctald, capitaine d'*Indépendants*, soldat brutal et jaloux, près duquel j'ai passé les dix années les plus affreuses de ma vie. J'étais obligée de le suivre partout, même dans les

camps. Il dévorait ma fortune au milieu des plus ignobles débauches. Si je voulais me plaindre, il me frappait. Ah! docteur, il m'a fallu toute ma religion et la crainte des supplices de l'autre monde pour ne pas attenter de nouveau à mes jours! Une fois, j'ai essayé de vous écrire. Mon mari s'est emparé de ma lettre, et j'en ai eu pour six mois de mauvais traitements et de tortures. Je n'ai plus osé depuis recommencer la moindre tentative de correspondance.

« Au retour de Charles II, des représailles terribles eurent lieu, et John Murctald monta sur l'échafaud. Dieu me pardonnera de n'avoir point pleuré sa mort.

« J'étais veuve. Presque toute ma fortune avait disparu; mais n'importe, je me voyais libre, je me trouvais heureuse.

« Un jour, j'étais sortie de Londres pour aller visiter le château royal et le parc de Windsor. Je rencontrai... devinez, docteur, je vous le donne en mille... je rencontrai Saint-Évremond, dans les bras duquel je courus me jeter comme une folle. Il ne me reconnut pas, je suis si changée!.. Et lui donc!.. Pauvre Marguerite!.. sa loupe a pris des proportions fabuleuses; c'est une vraie montagne qu'il a sur le nez. Enfin je prononçai mon nom. Il me regarda d'un air étrange, on eût dit qu'il envisageait un fantôme. Vous avez été discret, docteur, c'est bien! soyez-le toujours. Il vaut mieux que mes amis me croient morte. Je leur produis un effet médiocrement flatteur pour mon amour-propre. Mais je n'ai pu m'empêcher d'embrasser le fils de ma marraine... Bonne et excellente femme!.. Ah! que ce temps est loin de moi!

« Saint-Évremond a été frappé d'une sentence d'exil pour avoir plaisanté sur la paix des Pyrénées. Il se promenait à Windsor avec George Buckingham, l'héritier de l'autre... vous savez? Je recommandai mon secret à ces messieurs, et je leur dis que je voulais revoir une fois, avant de mourir, mon beau pays de France.

« En effet, la semaine suivante, je repassais le détroit.

« Je pris le coche à Rouen pour me rendre à Paris et vous

embrasser, mon cher docteur. Vous seul êtes cause que j'existe encore. « Tant pis, me disais-je, pourquoi m'a-t-il sauvée?... Il « subira mes rides. »

« Hélas! je n'étais point encore au bout de ma carrière aventureuse!

« Au milieu de la forêt des Andelys, notre lourde voiture est arrêtée par une troupe de brigands. Ces misérables ne se contentent pas de nous dévaliser. L'un d'eux va se porter sur moi aux dernières violences, lorsque le capitaine de la troupe arrive et lui brûle la cervelle.

« Or, jugez de ma surprise! ce capitaine est encore mon bandit des Alpes, et celui qu'il vient de tuer est le fils de Martin de Laubardemont, l'ancien procureur général de Richelieu.

« Croiriez-vous, docteur, que l'amour d'Unterwald n'était pas éteint?

« Malgré sa barbe blanche, il tomba solennellement à mes genoux et me supplia de l'épouser. Cela me parut bien ridicule, car enfin j'ai soixante-cinq ans. Mais je dus en passer par ce qu'il voulait. Adieu mon voyage de Paris! Peut-être est-ce mal d'avoir accepté une fortune ainsi acquise; encore une nouvelle faute à joindre à toutes les autres... Qu'y faire, bon docteur? la destinée nous entraîne.

« Mon nouveau maître acheta une terre en Franche-Comté, et nous y vécûmes en vrais seigneurs châtelains.

« Je rajeunissais, oui vraiment!.. Parfois je me regardais au miroir; mes yeux conservaient de l'éclat, en dépit du voisinage de la patte d'oie, et mes cheveux gris, bien bouclés, m'encadraient encore le front avec assez de coquetterie. Le vieux brigand se tuait d'amour; il fallait le voir!... Ah! l'imagination, docteur! C'est pourtant un souvenir qu'il aimait en moi. Pauvre homme! le ciel me l'a repris trop tôt. Je l'ai perdu après trois ans de mariage.

« Mais, allez-vous me dire, vous devez en avoir fini avec l'amour?

« Eh bien, docteur, voilà ce qui vous trompe ! Ma prochaine lettre vous apprendra du nouveau. Je vous envoie celle-ci de Vesoul, où je suis retirée depuis la mort de mon brigand, et où je viens de rencontrer un respectable procureur fiscal, nommé Lebrun, à qui j'ai fait jadis une promesse, dont il réclame aujourd'hui l'exécution.

« J'irai vous voir probablement d'ici à quelques semaines, avec un nouvel époux, et je me déciderai peut-être à embrasser tous mes anciens amis. Ne leur dites rien jusqu'à mon arrivée ; je jouis d'avance de leur surprise.

« A bientôt, docteur.

« Veuve Unterwald. »

TROISIÈME LETTRE.

« Gy, 19 août 1668.

« Hélas! mon pauvre ami, que ma carrière a été bizarre! que d'aventures de toutes sortes! quel mélange de joie et de tristesse, de folie et d'amertume, de bonheur et d'adversité!

« Vous m'attendiez, il y a deux ans. J'ai reçu votre lettre de reproches; mais je comptais sans mon procureur fiscal, qui me cause tous les chagrins imaginables. Cet homme a la rage des procès, ils naissent sous ses pas; c'est le principal élément de son existence. Il ne peut vivre sans assignations, il rumine sans cesse des plaidoiries et couche avec du papier timbré. Voilà deux cent mille livres qu'il me dissipe de la plus folle manière du monde. Tous les conseillers des bailliages francs-comtois s'engraissent de nos dépouilles. Mais je vais y mettre ordre, et, puisque mon cher époux aime tant les procès, je lui en intente un en divorce, après lequel vous me verrez enfin, mon cher docteur, je vous le jure.

« Merci encore d'avoir gardé le secret de mon existence. Comme je vais les surprendre tous! Vous me dites que Ninon est toujours jolie. Allons donc! est-ce possible? elle a soixante-deux ans, mon cher! je n'ai jamais eu que six ans de plus qu'elle... Ah! mais

j'ai bon souvenir ! et, si je lui trouve des amants, je crie au scandale d'abord !

« Je vous dis des folies ; mais je n'en ferai plus, docteur.

« A présent, je suis vieille au possible. Et puis, je suis malade, je souffre, j'ai besoin de votre science. Parfois j'ai des pressentiments funestes. Ma vie tout entière est semée de faux repentirs. Si j'allais être encore punie, mon Dieu ! si je terminais misérablement mes jours ! Il me semble, dans ces nouveaux chagrins, reconnaître la main de la Providence. Mon premier bien-être était le fruit de mes désordres, il a été dissipé par la débauche ; ma seconde fortune provenait du vol, elle est dévorée par la chicane. Je vois la justice de Dieu sous tous ces événements, et je tremble.

« Il faut me trouver à Paris une retraite paisible, où je passerai le reste de ma vie entre l'âmitié et la religion ; car nous devons penser à notre salut, docteur.

« L'enfer est terrible et l'éternité est longue !

« A bientôt, mais sérieusement cette fois.

« MARIE LEBRUN. »

La fatalité voulut que je ne fusse point à Paris quand cette lettre arriva.

Moi-même alors j'étais en butte à des ennuis profonds : Charles Patin, mon fils, prié par Colbert de supprimer toute l'édition d'un pamphlet licencieux, avait eu l'idée funeste d'en réserver quelques exemplaires pour lui et ses connaissances. On dénonça le fait au ministre, et je n'eus que le temps de partir avec le coupable pour la Prusse, afin de le sauver de la punition, qui menaçait d'être rigoureuse.

Elle fut même cruelle et déshonorante.

On n'eut pas honte, pour une simple étourderie, de condamner mon fils aux galères par contumace.

Pendant ce temps-là, nous arrivions à Berlin, où j'avais quelques amis. J'y restai huit mois, et j'eus la satisfaction de faire nommer Charles professeur à la faculté de médecine. Il était doué

d'un grand mérite et possédait beaucoup de science. Colbert en priva sottement le royaume.

A mon retour, j'ouvris la troisième lettre de Marion.

Cette lettre avait près d'un an de date, et mes gens m'annoncèrent qu'une vieille dame était venue très-souvent d'abord s'informer si j'étais arrivé de voyage; mais que depuis longtemps elle ne paraissait plus.

Marion avait donné son adresse.

Je courus à une maison garnie, située dans le voisinage de la place Royale, et je demandai madame Lebrun.

— Ah! ah! dit l'hôtesse, cette vieille mégère qui nous doit encore son logement de six mois et sa nourriture?... Une voleuse, une intrigante!

— Vous me surprenez beaucoup, dis-je à cette femme. Si je suis bien informé, votre locataire avait quelque fortune.

— Laissez donc! Vous voilà comme elle... Prétendrez-vous aussi que toutes ses histoires sont véritables?

— Quelles histoires?

— Comment! n'a-t-elle pas soutenu avoir apporté dans sa malle quatre-vingt mille livres en or? Elle nous accusait de les lui avoir volées, nous la probité même! Je l'ai conduite au commissaire, ah mais!... et j'ai dit qu'on fouillât toute la maison. D'ailleurs, la police nous connaît.

— Ensuite? murmurai-je, saisi d'un pressentiment douloureux.

— Nous soupçonner d'un vol... Sorcière, va!... N'est-ce point une horreur? On lui a lavé la tête, et le commissaire a demandé si, pour accuser les autres avec tant de hardiesse, elle pouvait se réclamer de quelqu'un à Paris. Elle a répondu qu'elle connaissait beaucoup le docteur Gui-Patin.

— C'est moi, dis-je, presque involontairement.

— Ah!... vous étiez en voyage? une menterie de moins, soit... Mais il y en avait d'autres. Comme elle ne pouvait se réclamer de vous, en votre absence, elle nomma M. Desmarets de Saint-

Sorlin. Justement il demeurait dans le voisinage... Un vieux dévot qui a fait, dit-on, jadis plus d'un tour. On alla le chercher, et on le mit en présence de la femme Lebrun. Elle déclarait alors s'appeler Marion Delorme : jugez de la vraisemblance ! Le vieux la regarda longtemps et se signa. — « Marion ! cria-t-il, une courtisane !.. Par exemple ! je ne l'ai jamais connue... C'est le diable ! » Et il descendit l'escalier clopin-clopant, car il a des rhumatismes. Le commissaire voulut envoyer du coup ma gaillarde en prison ; mais elle se mit à geindre si fort, qu'on alla voir si une certaine demoiselle de Lenclos était revenue d'Italie, où elle se trouvait depuis neuf à dix mois. La Lebrun n'indiquait que des personnages en voyage... Voyez la frime ! Par malheur, cette demoiselle de Lenclos était de retour, et la voilà qui arrive. Aussitôt mon effrontée de se jeter à son cou en s'écriant : — « Mon amie, ma bonne amie !... je suis Marion Delorme !... embrassez-moi ! » Mais l'autre la repoussa et lui dit : — « Marion Delorme ?.. hein ?.. l'excellente aventure !... il y a plus de vingt ans qu'elle est morte, ma chère... Vous êtes folle ! » Puis elle partit d'un éclat de rire et s'en alla.

Terrassé par toutes ces révélations, j'eus à peine la force de dire à l'hôtesse :

— Mais enfin, qu'est-elle devenue?

— Après le départ de mademoiselle de Lenclos, elle se livra tout à coup à mille extravagances, cria, pleura, voulut se jeter par la fenêtre et finit par danser, en hurlant d'une voix à faire peur : — « ... Mais oui, je suis morte ! Il y a vingt ans de cela... Je me le rappelle, j'ai vu mon convoi... Ah ! ah !... voulez-vous embrasser la morte, monsieur le commissaire ? »

— Une dernière fois, je vous en supplie, dites où est cette malheureuse femme !

— A l'Hôtel-Dieu, pavillon des Fous.

— Ciel !

— Pardine! où voulez-vous qu'on l'enferme ?.. La Lebrun n'a jamais eu sa tête, c'est clair.

Quittant la place Royale, je courus à l'hospice aussi vite que me le permettaient mon âge et les émotions pénibles qui venaient de m'assaillir. Je m'attendais à un déplorable spectacle; il dépassa toutes mes prévisions.

Dans un vaste préau, arpenté en tous sens par une foule de pauvres insensés[1], un gardien me désigna celle qu'on avait admise sous le nom de *femme Lebrun*.

Je m'approchai d'une triste créature, accroupie sur la terre humide et dont les cheveux gris retombaient en désordre autour de l'espèce de houppelande rougeâtre dont on habillait les malades. Il me fut impossible de retrouver sur ce visage le moindre trait de celle qui m'était apparue autrefois si magnifique et si brillante.

Se levant à mon aspect, elle me dit d'une voix rauque.

— Va-t'en!... que me veux-tu? je suis morte!

— Marion, lui dis-je, ma pauvre Marion, ne me reconnaissez-vous pas?

Elle se mit à tournoyer sur elle-même et à chanter:

J'ai vu mon enterrement,
Et j'en ai ri joliment!..
Oui, ce fut très-amusant,
Le prêtre était mon amant.

— Marion, je suis Gui-Patin, vous savez? le docteur Gui-Patin?

Je l'avais saisie au bras et je la forçais à rester immobile devant moi. Son œil terne, vitreux, n'offrait pas le moindre signe d'intelligence et n'avait en quelque sorte plus de regard. Elle riait et continuait de fredonner:

Oui, ce fut très-amusant,
Le prêtre était mon amant.

— Hé! hé! là-bas, voulez-vous laisser la morte! cria tout à

[1] A cette époque, il n'y avait qu'un seul préau, dans lequel on réunissait, deux heures par jour, les aliénés des deux sexes, sous la surveillance des gardiens.

(*Note de l'éditeur.*)

coup une autre folle en me tirant par les basques de mon pourpoint : c'est mon amie la morte! entendez-vous?... Eh! n'est-ce pas, la morte?... Tu m'as rapporté de l'autre monde des nouvelles de mon père?... Hé! hé!... Je suis la fille de Henri IV, moi!... Dansons la gavotte, veux-tu, la morte? Hé! dansons la gavotte!

Elles tournoyèrent et chantèrent ensemble.

Bientôt, apercevant un vieillard, fou comme elles, assis près de là sur un banc vermoulu, elles coururent à lui, et Marion, le saisissant à l'épaule, lui cria :

— Dis que je suis morte!

— Oui, répondit le vieillard, tu es morte.

Ce fut ensuite à la seconde folle de le secouer avec violence.

— Hé! hé!... N'est-ce pas que je suis la fille de Henri IV?

— Oui, tu es la fille de Henri IV.

Alors ce troisième insensé se leva, les prit l'une et l'autre par la main et leur cria d'une voix terrible :

— Maintenant, à votre tour... Dites qu'il n'y a pas de Dieu!

— Non! non! hurlèrent les folles, il n'y a pas de Dieu!... Viens danser!

Puis tous les trois se livrèrent à une ronde effrayante, en chantant le couplet de Marion. Ils le répétèrent plus de vingt fois, avec ces autres mots qui arrivaient au bout, comme un refrain sinistre :

« Il n'y a pas de Dieu!! »

La terreur s'empara de moi.

Je pris la fuite. Il me semblait qu'un cercle d'airain m'étreignait le cerveau et que la démence me gagnait.

Cependant j'eus le courage de demander le registre de l'hospice, pour éclaircir un soupçon qui me traversait l'esprit.

Hélas! j'aurais douté jusqu'à ce jour de l'existence d'un Être suprême, que j'eusse reconnu sa main terrible, rassemblant sous les murs d'un hospice Marion, Lisette et Desbarreaux!

FIN.



PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.